

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1933



Digitized by the Internet Archive
in 2024

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER et R. LANTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire
des Musées nationaux.

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME II

NOVEMBRE-^{jan}DÉCEMBRE 1933

PARIS (6^e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

1933

Tous droits réservés

CRATÈRE INÉDIT DE CEGLIE

Depuis quelque trente années, les savants italiens et français, anglais et allemands qui visitent le musée de Tarente notent avec curiosité un cratère à volutes¹ recueilli avec plusieurs autres vases, attiques et italiotes, dans une tombe de Ceglie, près Bari ; mais, ne disposant d'aucune reproduction, n'osant même le regarder à loisir, ils se bornent à des allusions rapides et souvent erronées ; je n'avais pu moi-même l'étudier jusqu'ici que dans ces conditions peu propices². Or le hasard d'une promenade dans les rues de Rome vient d'en livrer les photographies à l'un de mes amis qui, sachant l'intérêt que j'y porte, a bien voulu me les transmettre. Peu de vases présentent une telle valeur à la fois documentaire et artistique.

A) LES SUJETS

a) *Face principale : Bacchanale* (fig. 1)

La Bacchanale qui occupe seule une face entière se joue entre cinq personnages. Quatre sont, pour ainsi dire, de

1. Haut. : 0 m. 71 ; diam. sup. : 0 m. 42.

2. Bibliographie : QUAGLIATI, *Not. Sc.*, 1900, p. 504 ; PICARD, *Bull. corr. hell.*, 1911, p. 191-2 ; 202 ; BIEBER, *Jahrb.*, 1917, p. 55, n. 2 ; ALBIZZATI, *Atti Pont. Accad.*, XIV, 1919, p. 212 ; TILLYARD, *The Hope vases*, Cambridge, 1923, p. 9 ; WATZINGER, *Gr. Vasen in Tübingen*, 1924, p. 55, ad E 174 ; BEAZLEY, *Journ. Hell. st.*, 1926, p. 292 ; 1927, p. 228 ; *Gr. vases in Poland*, Oxford, 1928, p. 72, n. 4 ; MOON, *Pap. Brit. Sch. Rome*, 1929, p. 30 ; WUILLEUMIER, *Rev. arch.*, 1929, II, p. 197 ; 1931, I, p. 250 ; WATZINGER, in FURTWÄNGLER-REICHOLD, *Gr. Vasenmal.*, III, p. 324 ; 341 ; 348, n. 13 ; MAYER, in PAULY-WISSOWA, *R. E.*, s. v. *Metapontum*, col. 1365 ; QUAGLIATI, *Il Mus. Naz. Taranto*, 1932, p. 26. J'ai décrit rapidement le reste de la trouvaille dans mon premier article (*Rev. Arch.*, 1929, II, p. 190 sqq.). Une tombe de Rugge contenait de même des vases attiques et italiotes : cf. HAUSER, in F.-R., *Gr. Vasenmal.*, II, p. 28.



Fig. 1.

fondation : Dionysos qui tient un canthare et un narthex, la Ménade qui danse appuyée à un thyrses, la flûtiste qui l'accompagne, le Satyre barbu qui les regarde un autre thyrses en main. Le cinquième, au contraire, est exceptionnel et énigmatique : parée, comme la flûtiste, d'un turban, d'un collier et de boucles d'oreilles, mais vêtue d'un chiton court à manches longues, d'une nébride en sautoir et d'endromides, une jeune femme porte une situle dans la main gauche et brandit de la droite une torche allumée sur la tête de Dionysos. La parure et les attributs appartiennent aux Ménades, tandis que le costume caractérise deux déesses, Artémis et Hécate, qui ont aussi le flambeau pour emblème commun ; celui-ci a dû faciliter leur introduction dans le thiasse dionysiaque. Mais, sous cet aspect nouveau, s'agit-il d'Artémis ou d'Hécate ? L'une et l'autre étaient l'objet d'un culte dans la région tarentine. Après avoir parlé d'une Ménade, Quagliati vient d'opter pour Hécate — sans doute parce qu'elle accompagne Dionysos-Hadès sur quelques représentations apuliennes des Enfers¹. Mais, quoi qu'il en dise, notre vase n'a aucun caractère infernal, et Dionysos ne porte pas la barbe d'Hadès. Or la même question s'est posée pour un certain nombre de monuments et, en particulier, pour un bas-relief en bronze de Délos, où la déesse incline deux torches sur un autel en présence de Satyres². F. Courby y voyait le symbole d'un sacrifice propitiatoire à Hécate. Mais M. Vallois a soutenu les droits d'Artémis, que de nombreux témoignages littéraires, épigraphiques et archéologiques³ mettent en relations avec Dionysos, et il a proposé de son geste l'explication suivante : Dionysos, « dieu saisonnier », perdrait son énergie

1. S. REINACH, *Rép. vas. peints*, Paris, 1923, I, p. 108, 1 ; 258, 4 ; 356, 4 ; 455, 1 ; 479 ; JATTA, *Mon. Ant.*, XVI, col. 517, pl. III ; TILLYARD, *The Hope vases*, n° 233.

2. Cf. COURBY, *Mon. Piot*, XVIII, 1910, p. 19, pl. VI ; VALLOIS, *Bull. corr. hell.*, 1921, p. 246 sqq., fig. 2.

3. Ajoutons à ceux que cite M. Vallois un cratère apulien où Artémis est accompagnée d'un Satyre : WALTERS, *Cat. vases Brit. Mus.*, Londres 1896, IV, n° F 274.

si on ne la restaurait par l'action fécondante du feu, d'autant plus efficace lorsqu'il vient d'Artémis, « source de vie constante et inépuisable ». Fondée sur un seul texte de Pausanias¹,



Fig. 2.

d'après lequel les Argiens allaient chercher dans un sanctuaire de la déesse le feu nécessaire à la célébration des *Lernaia*, cette hypothèse convient parfaitement à notre tableau, qui la confirme et l'illustre. La situle doit contenir, plutôt que l'eau de purification, le vin des libations, autre élément

1. PAUS., VIII, 15, 9. 'Εν δὲ τῇ Κράθιδι τῷ ὄρει Πυρωνίας ἱερὸν ἔστιν Ἀρτέμιδος καὶ τὰ ἔτι ἀρχαιότερα παρὰ τῆς θεοῦ ταύτης ἐπήγοντο Ἀργεῖοι πῦρ ἐς τὰ Λερναῖα; cf. VALLOIS, *loc. cit.*, p. 263-4.

créateur d'énergie¹ : sur un cratère italiote², un Satyre y verse le liquide contenu dans une amphore devant Dionysos, derrière lequel une Ménade tient une torche dressée, et sur un second



Fig. 3.

vase³, qui dérive du nôtre, une femme brandit une torche enflammée au-dessus d'une compagne assise dans une attitude d'accablement, tandis qu'à l'extrémité opposée une autre

1. J'attribuerais volontiers la même destination aux amphores des Dioscures.

2. S. REINACH, *Rép. vas. peints*, I, p. 492. La situle contient le vin du cottabos : *ibid.*, II, p. 321.

3. *Dict. Ant.*, s. v. *Dionysia*, p. 236, fig. 2425 ; F.-R., *Gr. Vassenmal.*, pl. 175-6. Cf. *infra*, p. 29, n. 1.

verse le contenu d'une coupe dans un cratère. Les deux opérations, rituelles et magiques, me semblent effectuées ici par la personne d'Artémis sur celle de Dionysos, et acquérir de ce double fait une vertu supérieure — et un intérêt considérable.

b) *Revers (fig. 2-3) : α) Persée et les Satyres*

Loin d'être abandonné, comme il arrive trop souvent, à des personnages sans importance, le revers de notre vase porte superposées deux scènes aussi rares que curieuses. Le registre supérieur ne présente aucune difficulté d'interprétation : Persée brandit la tête de Méduse devant cinq Satyres barbus épouvantés. Un tel sujet est exceptionnel dans l'art antique, et aucun monument ne le traite avec une telle ampleur : les deux seuls cratères invoqués jusqu'ici¹, l'un attique de style libre, l'autre italique, ne mettent le héros qu'en présence de un ou deux adversaires. L'analogie de la situation n'en est que plus significative, plus propre à révéler une inspiration commune. Or une légende, répandue en Argolide², attribuait à Persée une victoire sur les Satyres et le meurtre de Dionysos : elle s'adapterait curieusement au témoignage, lui-même argien, qui nous a permis de voir sur la face principale du vase une sorte de résurrection dionysiaque. Mais, avant de s'appliquer à la scène du revers, elle a subi une profonde transformation. Il est difficile, en effet, d'y prendre la lutte au sérieux : la tête de Méduse n'a rien d'un Gorgoneion menaçant, les Satyres ne portent en guise d'armes que deux thyrses vite abandonnés, et, tout en fuyant, ils exécutent des figures de danse, celles du σκοπός en particulier, dressant les pieds

1. Cf. O. JAHN, *Philol.*, 1868, p. 16, pl. I, 2-3 ; KNATZ, *Quomodo Persei fabulam artifices... tractaverint* Bonn, 1893, p. 27, O ; E. POTTIER, *Vases ant. du Louvre*, III, Paris, 1922, n° G 558, pl. 156.

2. PAUS., II, 20, 4 ; 22, 1 ; 23, 7 ; NONN., *Dionys.*, XLVII, 559 ; cf. GRUPPE, *Gr. Myth. und Relig.*, Munich, 1906, p. 169, n. 6.

sur la pointe et portant la main droite devant les yeux¹. Ajoutons qu'ils gesticulent de même auprès de Persée sur trois autres vases d'Italie méridionale² où c'est le héros qui fuit devant les Gorgones ou bien qui subit l'épreuve du masque par les soins d'Athéna. Enfin, ils jouent un rôle analogue auprès d'Héraclès et d'autres héros en diverses circonstances³. Cette attitude, moins hostile que moqueuse, porte visiblement la marque du drame satyrique⁴. Eschyle avait dû joindre une pièce de ce genre à la trilogie qu'il composa sur le mythe de Persée⁵, la seule dont nous ayons témoignage : peut-être les céramistes s'en sont-ils inspirés⁶. Ceux d'Italie ont pu la voir jouer sur place, car les exploits de Persée intéressaient la population apulienne⁷, et les farces dramatiques le public de Tarente⁸.

β) *Danseurs de calathiscos aux Carneia*

La scène inférieure pose un problème plus délicat. Quagliati l'interprétait, au moment de la découverte, comme une « offrande de dons », à laquelle M. Albizzati conférait même en 1919 une valeur funéraire. Il ne saurait en être question : le costume et les attitudes des personnages prouvent qu'il s'agit d'une danse rituelle, le *καλαθίσκος*, qu'illustrent un

1. Sur le Satyre *ἀποσκοπεύων*, cf. POTTIER-REINACH, *Nécrop. de Myrina*, Paris, 1887, p. 381-2.

2. HEYDEMANN, *Vasensamml... Neapel*, Berlin, 1872, nos 1767 ; 2562 ; STEPHANI, *Vasensamml. der Kais. Ermit.*, Saint-Pétersbourg, 1869, n° 1609 ; cf. O. JAHN, *Philol.*, 1868, p. 16.

3. Cf. SÉCHAN, *Et. sur la trag. gr. dans ses rapp. avec la céram.*, Paris, 1926, p. 40-1. Y ajouter GUARDUCCI, *Mon. Ant.*, 1930, p. 1 ; WALTZ, *L'Acropole*, 1931, p. 280 sqq.

4. Cf. O. JAHN, *Philol.*, 1868, p. 16 ; SÉCHAN, *op. cit.*

5. SÉCHAN, *op. cit.*, p. 107.

6. Hypothèse émise déjà par KÜHNERT, in ROSCHER, *Lex., s. v. Satyros*, col. 502.

7. Plusieurs vases représentent la délivrance d'Andromède : cf. SÉCHAN, *op. cit.*, p. 259 sqq.

8. Témoin Rhinthon et le théâtre phlyaque.

grand nombre de bas-reliefs, de statuettes et de vases¹, mais qui présente ici un développement exceptionnel et des traits particuliers :

1^o La plupart des monuments portent des figures isolées ; sur un petit nombre de vases, contemporains du nôtre², elles se groupent par deux ou trois, et s'accompagnent parfois d'un musicien qui joue de la double flûte ; seule à ma connaissance une hydrie de Nola³ y ajoute, comme le cratère de Ceglie, un spectateur dans la pose traditionnelle des éphèbes à manteau et à bâton. Mais on ne retrouve nulle part autant d'exécutants dans des attitudes aussi variées. L'un se dispose à coiffer le calathos⁴ ; le second, au repos, tient non pas un casque, comme le disait Quagliati, ou une éponge, comme le pensait Mlle Bieber, mais un aryballe sans anses dont retombent les courroies de suspension⁵ ; les deux suivants exécutent les figures caractéristiques de la danse⁶ ; l'un glisse sur l'extrémité du pied droit sans plier le genou et oppose ses membres deux à deux, mais en formant un chiasme plus accusé, des angles plus droits que d'habitude⁷ ; l'autre accomplit une pirouette sur les pointes qui soulève et ballonne son chiton

1. Des listes ont été dressées par STEPHANI, *C. R. Comm. Arch. St-Petersb.*, 1865, p. 21 sqq. ; 57 sqq. ; 1869, p. 236 ; HAUSER, *Neuattische Reliefs*, Stuttgart, 1889, p. 96 sqq. ; V.-K. MÜLLER, *Der Polos*, Berlin, 1915, p. 83 sqq ; MOON, *Pap. Brit. Sch. Rome*, 1929, p. 30 ; ZAHN, in F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, p. 193, n. 84 ; WATZINGER, *ibid.*, p. 323-4.

2. Cratères conservés aux musées de Leyde (V.-K. MÜLLER, *op. cit.*, p. 83, pl. VI-VII) de South Kensington et dans la collection Ruesch à Zurich (MOON, *loc. cit.*, p. 30, pl. XII).

3. WATZINGER, in F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, p. 324, pl. 171, 1.

4. Et non pas, comme le disait Quagliati, à déposer sur la vasque une corbeille d'offrande. La même explication a été souvent donnée d'un geste analogue sur un vase de Ruvo à Naples : HEYDEMANN, *Vasensamml... Neapel*, n° 3231 ; MICHAELIS, *Arch. Zeit.*, 1869, p. 46, pl. 17 ; S. REINACH, *Rép. vas. peints*, I, p. 405, 3 ; OVERBECK, *Gr. Kunstmyth.*, III, 5, Leipzig, 1889, p. 441, pl. XXV, 4 ; COOK, *Zeus*, Cambridge, 1925, I, p. 128, pl. XII ; l'erreur a été rectifiée par HAUSER, *Arch. Anz.*, 1890, col. 68, et BIEBER, *Jahrb.*, 1917, p. 55, n. 2, fig. 27.

5. Cf. l'étude technique de HASPELS, *Ann. Br. Sch. Ath.*, XXIX, p. 218, fig. 2. Un aryballe italote sans anses a été trouvé à Tarente : BEAZLEY, *ibid.*, p. 210, n° 20.

6. SÉCHAN, *La danse grecque antique*, Paris, 1930, p. 137-8.

7. Cf. en particulier les cratères de Leyde et de South Kensington.

et il ramène les deux bras à hauteur de la poitrine ; le dernier achève son rôle en portant symétriquement la main gauche à la tête et la droite à la hanche.

2° Parmi ces personnages, l'éphèbe spectateur se drape dans un manteau d'homme ; le musicien porte le costume habituel aux joueurs de flûte, tel qu'on le retrouve, par exemple, sur deux cratères voisins du nôtre¹ ; quatre danseurs ont conservé, comme sur la plupart des monuments, une nudité qui ne laisse aucun doute sur leur sexe masculin. Le dernier, au contraire, a revêtu un chiton de femme ; Mlle Bieber le considère toutefois comme un homme ; elle aurait pu alléguer que certaines fêtes comme les Antesthéries de Dionysos ou les Maimactéries de Zeus comportaient des travestis², et invoquer, parmi les représentations mêmes du calathiscos, les danseurs de Gjölbaschi Trysa qui portent à la fois une barbe et un fin chiton³. Mais notre personnage n'a aucune trace de déguisement, aucun indice de virilité, et, si l'on compare les lignes de son cou à celles des autres, on ne peut hésiter à y reconnaître une femme. Or le mélange des sexes est exceptionnel dans le calathiscos : le seul exemple que j'en connaisse figure sur un cratère contemporain⁴.

3° Nos danseurs portent deux genres de coiffure : une couronne faite de feuilles espacées dont la pointe s'incurve à l'extérieur, ou une large et haute corbeille qui se compose d'un coussinet et de trois cercles superposés à la riche décoration. Dans une étude spécialement consacrée à l'histoire du polos, V.-K. Müller ne donne aucun exemple approprié de l'une⁵,

1. Ceux de South Kensington et de Zurich.

2. HEUZEY, *Bull. corr. hell.*, 1892, p. 183 ; SÉCHAN, *Dict. ant.*, s. v. *sallatio*, p. 1036, fig. 6002. Aux *Skira*, c'étaient des femmes qui se déguisaient en hommes : BUSCHOR, *Jahrb.*, 1923-4, p. 128.

3. COLLIGNON, *Hist. de la sculpt. gr.*, Paris, 1897, II, p. 204, fig. 97 ; PICARD, *La sculpt. ant.*, II, Paris, 1926, p. 68.

4. Celui de Leyde, où Mlle Bieber veut aussi reconnaître un homme.

5. Il l'indique à deux reprises, p. 27 et 28, mais sur les figures correspondantes, nos 21 et 76, qu'il distingue sans grande raison, les pointes supérieures sont déjà encadrées dans un cercle. La figure n° 77 donne un type plus proche, mais les feuilles s'entrecroisent, et le monument est romain (WALTERS, *Cat. terrac. Brit. Mus.*, Londres, 1899, n° D 646).

aucune description même de l'autre¹ ; on peut y voir cependant l'origine et l'aboutissement du calathos employé dans la danse. Le premier type, dont Stephani citait déjà plusieurs exemples², reproduit assez fidèlement la couronne végétale qui dut être en usage au début comme dans de nombreuses cérémonies ; puis, les brins se resserrent, s'égalisent,



Fig. 4.

comme sur les trois cratères italiotes invoqués plus haut³, et viennent s'encaster dans un cercle qui les relie l'un à l'autre. Cette stylisation progressive de l'art⁴ doit refléter une transformation parallèle du métier : l'osier est desséché, travaillé, tressé par le vanneur qui en fait une véritable corbeille. L'idée nouvelle, une fois admise, se prête à de nombreuses variantes et finit par produire la forme excentrique de notre second

type, qu'arborent des danseurs isolés sur quatre autres vases italiotes⁵. Mais aucune représentation du calathiscos

1. Il la dit seulement « différente de forme », p. 83.

2. STEPHANI, *C. R. Comm. Arch. St-Petersb.*, 1865, p. 65. Y ajouter l'hydrie de Nola : WATZINGER, in F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, pl. 171, 1 (cf. *supra*, p. 10, n. 2). En dehors du calathiscos, une couronne plus ou moins analogue se retrouve dans plusieurs fêtes, notamment aux lampadéphories : *ibid.*, p. 324, n. 11-2 ; HOPPIN, *Handbook*, Cambridge, 1919, p. 218-219 ; *Röm. Mitth.*, 1932, pl. 17, 3. Stephani note qu'Éros porte souvent la couronne, mais parfois aussi le calathos ordinaire.

3. Voir *supra*, p. 10, n. 1.

4. Elle est surtout sensible dans la plastique, où il était plus difficile qu'en peinture de représenter les brins indépendants.

5. Cratères de Ruvo à Naples (*supra*, p. 10, n. 3) ; de Rugge à Berlin (*Röm. Mitth.*, 1909, p. 119, fig. 6 ; ZAHN, in F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, p. 193, fig. 84 ; LUNSSING SCHEURLEER, *Arch. Anz.*, 1932, col. 315, n. 2) ; de Paestum au British Museum (WALTERS, *Catal.*, IV, n° F 188 ; *Corp. Vas. Ant.*, *Brit. Mus.*, IV, E a. pl. 2, 3 a), de la collection Campana à l'Ermitage (STEPHANI, *C. R. Comm. Arch. St-Petersb.*, 1869, p. 236, pl. VI, 4 = S. REINACH, *Rép. vas. peints*, I, p. 32, 7).

n'offrait encore simultanément des couronnes et des corbeilles¹.

4^o Ces différents traits s'expliquent peut-être par une dernière particularité : alors que toutes les autres figurations du calathiscos lui laissent une destination anonyme, sur un cippe dressé à l'extrémité gauche du tableau est peinte l'inscription ΚΑΡΝΕΙΟΣ (fig. 4). Ce mot désigne nécessairement la divinité laconienne formée par la fusion d'Apollon avec un génie prédorien. Peut-être même le cippe a-t-il une valeur autre que décorative : il pourrait représenter soit la tombe² du génie primitif qui, dans le récit de Pausanias³, porte le triple nom de Crios, Carnos, Carneios, et qui, ayant péri assassiné, meurt et ressuscite à la manière d'Adonis-Thammouz⁴, soit plutôt l'image de la divinité composite qui, à Las, près de Gythion, figure sous l'aspect d'un pilier quadrangulaire couronné par une tête de bélier⁵, dont l'inscription tiendrait ici la place. De toute manière, cette inscription situe la scène à la fête des *Carneia* : or, rien n'y attestait jusqu'ici la pratique du calathiscos. Les rares textes qui les mentionnent décrivent sommairement deux cérémonies, une course symbolique et un banquet sous la tente. La seconde s'exclut d'elle-même ; on pourrait songer à la première où un homme, enveloppé de bandelettes, était poursuivi par des jeunes gens appelés σταφυλοδρόμοι et définis comme « encourageant les vendangeurs »⁶ ; mais cette hypothèse, que j'ai présentée en 1929⁷ sous toutes réserves, me paraît infir-

1. Un scyphos de Chiusi à Berlin offre un exemple analogue, mais dans le rite de l'Aïora : HAUSER in F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, p. 31, pl. 125.

2. Notons que les Tarentins offraient sur des piliers à Zeus Kataibatès des sacrifices annuels en souvenir de leurs morts : ATH., XII, p. 522 d.

3. PAUS. III, 13, 3.

4. Cf. KRAPPE, *Arch. j. Religionw.*, 1930, p. 380.

5. SCHRÖDER, *Ath. Mitth.*, 1904, p. 21, fig. 1.

6. HÉSYCH., s. v. σταφυλοδρόμοι· τινὲς τῶν Καρνεατῶν, παρορμῶντες τοὺς ἐπὶ τρύγῃ ; BEKKER, *Anecd.*, I, p. 305. Σταφυλοδρόμοι· κατὰ τὴν τῶν Καρνείων ἐορτὴν στέμματα τις περιθέμενος τρέχει ἐπευχόμενός τι τῇ πόλει χρῆστον, ἐπιδιώκουσι δὲ αὐτὸν νέοι, σταφυλοδρόμοι καλούμενοι· καὶ ἐὰν μὲν καταλάβωσιν αὐτὸν, ἀγαθὸν τι προσδοκῶσιν κατὰ τὰ ἐπιχώρια τῇ πόλει· εἰ δὲ μὴ, τούναντίον.

7. *Rev. arch.*, 1929, II, p. 201.

mée, au vu des photographies, par le nombre, la variété et l'attitude même des personnages qui dansent plus qu'ils ne courent. On ne saurait pour la même raison invoquer, avec Mme Oakeshott-Moon, l'histoire d'Antée, roi de Cyrène, qui faisait courir les prétendants de sa fille pour l'accorder au premier qui l'atteindrait¹. Par contre, deux témoignages méritent considération. D'une part, à Cyrène, Callimaque² chante la danse des guerriers avec les blondes libyennes à l'heure sacrée des *Carneia* : la fête comportait donc — au moins dans la colonie — une danse mixte d'hommes et de femmes. D'autre part, à Sparte même, une glose anonyme³ rapporte au culte d'Apollon Carneios le rite des Gymnopédies ; quelques historiens⁴ l'admettent sans réserves : la plupart⁵ la rejettent aussi catégoriquement comme une interpolation de copiste : ils invoquent les témoignages de Pausanias et d'Hésychius d'après lesquels la cérémonie se déroulait sur l'agora devant les statues d'Apollon Pythien, Artémis et Lété, et plusieurs allusions d'où il ressort que les Gymnopédies se célébraient avec tout l'éclat d'une fête indépendante au mois attique d'hécatombaion, tandis que les *Carneia* avaient lieu en metageitnion ; ajoutons qu'une loi de Lycurgue privait les célibataires d'assister aux Gymnopédies, alors qu'ils jouaient aux *Carneia* un rôle essentiel⁶.

1. PIND., *Pyth.*, IX, 112 sqq.

2. CALLIM., *In Apoll.*, 85... ὅτε ζωστήρες Ἐνυοῦς ἄνδρες ὠρχήσαντο μετὰ ζανθήσι Λιβύσσαις, | τέθμικι εὐτέ σφι Καρνειάδες ἤλυθον ὄραϊ.

3. BEKKER, *Anecd.*, I, p. 234. Γυμνοπαῖδια· ἐν Σπάρτῃ παῖδες γυμνοὶ παιᾶνας ᾄδοντες ἐχόρευον Ἀπόλλωνι τῷ Καρνεῖῳ κατὰ τὴν αὐτοῦ πανήγυριν.

4. FARNELL, *The cults of the Gr. St.*, IV, Oxford, 1907, p. 260. WEBER (*Quaest. Lacon.*, Göttingen, 1887, p. 51-2), tout en maintenant la distinction des deux fêtes, croyait pouvoir détacher des Gymnopédies, pour la transférer aux *Carneia*, la commémoration de la victoire remportée à Thyrea ; mais son hypothèse implique une confusion invraisemblable d'Athénée et des scolastes (cf. *infra*, p. 15, n. 1), sans supprimer la difficulté topographique : cf. NILSSON, *Gr. Feste*, Leipzig, 1906, p. 141, n. 5.

5. NILSSON, *ibid.*, in P.-W., *R. E.*, s. v. *Gymnopaïdiai* ; PREHN, *ibid.*, s. v. *Karneia* ; LIPPOLD, *ibid.*, s. v. *Sparta*, col. 1509 ; SAGLIO, *Dict. ant.*, s. v. *Gymnopaïdiai*. Cf. PAUS., III, 11, 9 ; HESYCH., s. v. γυμνοπαῖδια.

6. PLUT., *Lyc.*, 15. Ἀτιμίαν τινὰ προσέθηκε τοῖς ἀγάμοις· εἴργοντο γὰρ ἐν ταῖς γυμνοπαῖδιαῖς τῆς θεάς ; HESYCH., s. v. καρνεᾶται· οἱ ἀγάμοι.

Mais les anciens¹ s'accordent à reconnaître qu'aux Gymnopédies des enfants dansaient tout nus et que les prostates portaient des couronnes de palmier. Or, comme je l'ai noté dès 1929, ces deux éléments caractéristiques se retrouvent sur notre tableau des *Carneia*. Cependant Hésychius², avant de se ranger à l'avis général, rapporte, pour la réfuter, une autre version divergente d'après laquelle les chœurs des Gymnopédies se déroulaient à l'autel d'Amyclées : elle se heurte aux mêmes difficultés que la précédente, et nul ne l'a prise au sérieux. Or les fouilles de l'Amycleion ont dégagé précisément la statuette d'un homme lyricine coiffé d'un calathos dont le dessin rappelle une couronne de feuilles, et tout le monde³ prétend y reconnaître un prostate des Gymnopédies. Ainsi les deux témoignages anonymes que réfute la tradition officielle et qui sont eux-mêmes en désaccord semblent recevoir chacun la consécration de l'archéologie. Comment résoudre cette triple contradiction ? En admettant que les trois fêtes offertes par le même peuple à trois aspects de la même divinité comportaient des rites assez proches pour qu'on pût les confondre. Or des danses d'un caractère particulier étaient exécutées aux Hyacinthies d'Amyclées par les hommes comme par les femmes, et, quoi qu'on en ait

1. ATH., XV, p. 678 B. Θυρατικοί... φέρειν δ' αὐτοὺς ὑπόμνημα τῆς ἐν Θυρέῃ γενομένης νίκης τοῦς προστάτας τῶν ἀγομένων χορῶν ἐν τῇ ἐορτῇ ταύτῃ, ὅτε καὶ τὰς Γυμνοπαίδας ἐπιτελοῦσιν; Suid., s. v. γυμνοπαίδαι... χοροὶ ἐκ παίδων ἐν Σπάρτῃ τῆς Λακωνικῆς εἰς θεοὺς ὕμνους ᾄδοντες εἰς τιμὴν τῶν ἐν Θυρακίᾳ ἀποθανόντων Σπαρτιατῶν; El. M., s. v. γυμνοπαίδαι· ἐορτὴ Λακεδαιμονίων ἐν ᾗ παῖδες ᾄδον τῷ Ἀπόλλωνι παιᾶνας γυμνοὶ εἰς τοὺς περὶ Πυλαίαν πεσόντας; BEKKER, *Anecd.*, I, p. 234 (cf. *supra*, p. 14, n. 3). Peut-être la fête commémorative de Thyrea ne faisait-elle pas partie à l'origine des Gymnopédies, mais elle n'a pu y être rattachée qu'en vertu de rites analogues : cf. LIPPOLD, in P.-W., *R.-E.*, s. v. *Sparta*, col. 1509.

2. HESYCH., s. v. γυμνοπαίδαι· ἔνιοι μὲν ἐορτὴν φασι Σπαρτιατικὴν, ἐν ᾗ τοὺς ἐφύθους κύκλῳ περιθεῖν τὸν ἐν Ἀμυκλαίῳ βωμὸν τύποντας ἀλλήλων τὰ νώτα. Ταῦτα δὲ ἐστὶ ψευδῆ· ἐν γὰρ ἀγορᾷ ἐορτάζουσι, πληγαὶ δὲ οὐ γίνονται ἀλλὰ πρόσδοι χορῶν γεγυμνωμένων. Notons que le démenti d'Hésychius relatif aux coups est infirmé par Platon qui parle de luttes, *Lois*, p. 633 c.

3. WOLTERS, *Jahrb.*, 1896, p. 84; NILSSON, *Gr. Feste*, p. 141, n. 1; V.-K. MÜLLER, *Der Polos*, p. 27, n. 2.

dit, la statuette trouvée au sanctuaire peut fort bien les refléter. D'une part, en effet, Athénée¹ rapporte, d'après Polycrate, non seulement que des enfants y jouent de la cithare et y chantent drapés dans des chitons qui évoquent ceux de Gjölbaschi Trysa, mais encore que des jeunes gens exécutent « une danse ancienne » au son de la flûte. D'autre part², Euripide fait allusion à des *κόμοι* de femmes ; Hiéronyme y rattache l'enlèvement de quinze jeunes filles par Aristomène de Messénie ; une inscription désigne une *ἀρχιδά και θεωρόν... τοῦ σεμνοτάτου ἀγῶνος τῶν Ὑακινθίων* ; enfin, une stèle représente, parmi d'autres personnages qui semblent masculins, une danseuse dont la tête est malheureusement très effacée, mais qui relève aux hanches le bord de son chiton et glisse sur la pointe des pieds dans l'attitude caractéristique du *calathiscos*. La danse pouvait donc figurer au programme des *Carneia* spartiates, que la tradition rapproche des Hyacinthies par l'intermédiaire des Gymnopédies.

En dehors même des fêtes apolliniennes, le *calathiscos* apparaissait des plus familiers aux femmes de Laconie. Elles portaient sur la tête, nous dit Hésychius³, une corbeille, appelée *σαλία*, analogue au *calathos* ; elles avaient inspiré au sculpteur Callimaque une œuvre que Pline appelle *Lacœnae sallantes* et qu'évoque le groupe delphique des trois danseuses coiffées d'un *calathos*⁴ ; l'une d'elles accompagne sur un

1. ATH., IV, p. 139 d-f. Παῖδες τε γὰρ κιθαρίζουσιν ἐν χιτῶσιν ἀνεζωσμένοις καὶ πρὸς αὐλὸν ἄδοντες πάσας ἅμα τῷ πλήκτρῳ τὰς χορδὰς ἐπιτρέχοντες ἐν ῥυθμῷ μὲν ἀναπαίστῳ, μετ' ὀξέος δὲ τόνου τὸν θεὸν ἄδουσιν... χοροὶ τε νεανίσκων παμπληθεῖς εἰσέρχονται καὶ τῶν ἐπιχωρίων τινὰ ποιημάτων ἄδουσιν, ὀρχησταὶ τε τοῦτοις ἀναμειγμένοι τὴν κίνησιν ἀρχαίῃν ὑπὸ τὸν αὐλὸν καὶ τὴν ᾠδὴν ποιῶνται.

2. EURIP., *Hel.*, 1465 sqq. ; HIERON, *adv. Jovinian.*, I, 308 (Migne) ; 'Εφ. Ἀρχ., 1892, p. 19 ; SCHRÖDER, *Ath. Mitth.*, 1904, p. 29. Ajoutons que PLUTARQUE (*Amal. narrat.*, p. 775 D) et POLYAENUS (II, 31, 3) semblent viser les Hyacinthies en parlant de fêtes que célèbrent ensemble hommes, femmes et enfants : cf. WIDE, *Lakon. Kulte*, Leipzig, 1893, p. 288 et n. 1 ; LIPPOLD, *loc. cit.*, col. 1518.

3. HÉSYCH., s. v. *σαλία* : πλέγμα καλὰ θῶ δημοῖον ὃ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς φοροῦσιν αἱ Λάκαιναι.

4. Cf. PICARD, *La sculpt. ant.*, II, p. 40, fig. 19 ; SÉCHAN, *La danse gr. ant.*, p. 139, pl. VIII, 3.

vase¹ la marche nuptiale d'Hélène et Ménélas ; mais elles célébraient surtout dans cet accoutrement l'Artémis de Caryae où elles auraient subi, d'après Pausanias², les violences d'Aristomène : les Caryatides, dont le nom et le type se perpétuent à travers les siècles, se présentent à nous comme les plus anciennes et les principales danseuses grecques de calathiscos³ ; elles ont dû recevoir ce rite d'Asie Mineure où une « danse des calathos » était exécutée près de Sardes en l'honneur d'Artémis⁴.

Aucune d'elles toutefois ne porte la corbeille excentrique dont les seuls exemples se rencontrent dans la céramique apulienne⁵ : un gargonnet l'arbore devant Artémis, un phlyaque et une femme devant Dionysos, et sur un dernier vase une femme s'apprête à la coiffer, comme l'un de nos éphèbes, pour danser en l'honneur d'Apollon vainqueur de Marsyas. D'autre part, c'est encore dans la céramique apulienne que nous avons noté le seul monument⁶ où une femme se mêle à des hommes pour exécuter le calathiscos, et la scène de ce vase, dont le style est proche du nôtre, est limitée aussi par des cippes. Ces diverses analogies suggèrent l'hypothèse d'une inspiration locale, qui expliquerait mieux encore les particularités de notre tableau. On a cru recueillir déjà quelques traces d'Apollon Carneios en Italie Méridionale, mais la tête cornue frappée sur une monnaie de Métaponte au iv^e siècle semble représenter plutôt Dionysos Ériphios⁷, et la mention des

1. WATZINGER, *Gr. Vas. in Tübingen*, p. 55, n° 174, pl. 38 ; SÉCHAN, *op. cit.*, pl. XII, 1.

2. PAUS., IV, 16, 9 ; cf. NILSSON, *Gr. Feste*, p. 196.

3. Mais ce n'est pas une raison pour appeler Caryatides, avec MM. WOLTERS, (*Zeitschr. f. bild. Kunst*, 1895, p. 36), HAUSER (*in F.-R., Gr. Vasenmal.*, III, p. 31, n. 12) et WATZINGER (*ibid.*, p. 324, n. 12) toutes les danseuses de calathiscos ; ce nom est attesté par ATHÉNÉE (XI, p. 467 f.), HÉSYCHIUS (s. v. καλαθίσκος· εἶδος ὀρχήσεως) et POLLUX (IV, 104).

4. STEPHANI, *C. R., Comm. arch.* 1865, p. 28 ; NILSSON, *op. cit.*, p. 253. Pour la provenance orientale, cf. MÜLLER, *Der Polos*, p. 28 ; SÉCHAN, *op. cit.*, p. 137.

5. Cf. *supra*, p. 12, n. 4.

6. *Ibid.*, p. 10, n. 1 ; 11, n. 4.

7. M. GIANNELLI (*Culti e miti della Magna Grecia*, Florence, 1924, p. 63, n. 2) se prononce en faveur d'Apollon Carneios, mais U. VON WILAMOWITZ-

Carneia dans une idylle de Théocrite peut s'appliquer à la patrie du poète, Syracuse, aussi bien qu'à celle du berger, Thurii¹. Cependant la fête, née à Sparte, s'est répandue à travers tout le monde dorien, d'Argos à Théra et à Cyrène ; il semble donc logique de l'inférer à Tarente, colonie laconienne² ; aucun témoignage ne l'y atteste encore, mais les Hyacinthies, dont nous avons vu la parenté avec les *Carneia*, y jouissaient d'une faveur particulière, et les céramistes apuliens ont puisé surtout dans les cultes de cette ville leur inspiration religieuse.

Ainsi les trois tableaux du cratère représentent des scènes de danse ; les légendes qui s'y rattachent se trouvent rassemblées en Argolide ; mais l'une est répandue dans toute la Grèce, la seconde a subi la déformation du drame attique, la dernière provient de Laconie ; toutes trois ont dû prendre pied dans la région tarentine où des vases les illustraient déjà, mais sans les réunir ni les traiter avec l'ampleur qu'elles prennent ici pour la première fois.

B) L'ART

a) *Face principale* (fig. 5-7)

La valeur artistique de notre vase ne le cède point à l'intérêt documentaire. Elle se manifeste surtout dans le tableau principal. Notons d'abord l'habileté de la composition. Le céramiste a su partager l'attention entre deux figures différentes. Dionysos est assis au centre, et son corps, placé en oblique, occupe à lui seul un tiers du registre, mais tous les

MÖLLENDORFF en doute (*Der Glaube der Hellenen*, Berlin, 1931, I, p. 91, n. 1), et M. MAYER (*in P.-W., R. E., s. v. Metapontum*, col. 1365) défend les droits de Dionysos Eriphios.

1. THÉOCR., V, 82-3 ; MM. NILSSON (*Gr. Feste*, p. 125) et GIANNELLI (*op. cit.*, p. 119) doutent qu'il s'agisse de Thurii.

2. Ajoutons que le terme *σαλία*, qui désigne le calathos des Laconiennes (cf. *supra*, p. 16, n. 3) paraît avoir été employé aussi par Rhinthon, mais peut-être dans un autre sens : la glose d'Hésychius est corrompue, *s. v. σαλία* ἄρκυι, παρὰ Πίνωνι (corr. Bernhardt).



Fig. 5.

regards convergent sur la Ménade. Il a su aussi relier les personnages l'un à l'autre par un enchaînement de lignes : les jambes du Satyre s'entrecroisent avec celles d'Artémis, dont le bras encadre la tête de Dionysos ; une jambe et un



Fig. 6.

pied du dieu sont parallèles à ceux de la Ménade, dont les mains rejoignent dans une position symétrique celles de la flûtiste intercalée un peu en retrait. L'unité matérielle de la composition est renforcée par l'harmonie des figures qui dégagent toutes un sentiment d'équilibre sous la diversité des attitudes, et qui sont traitées avec une maîtrise digne du grand art, et inspirée surtout de la sculpture. Dionysos,

aux formes larges, à la puissante musculature, l'œil grand ouvert, un demi-sourire aux lèvres, trône dans une calme et nonchalante majesté — comme les dieux de Phidias sculptés sur la frise du Parthénon. Par contraste, la Ménade est



Fig. 7.

animée d'un mouvement rapide : son corps s'incurve, la poitrine à demi nue ; sa tête se renverse en arrière, l'œil dilaté, la coiffure ébouriffée ; sa draperie s'envole et tournoie ; mais, loin de s'abandonner à des gestes convulsifs, elle garde le contrôle d'elle-même et de sa danse, qu'elle achève en reprenant pied et en se soutenant au thyrses : cet équilibre, que devait rompre bientôt la fougue hystérique de la Ménade

scopasique¹, reste encore dans la tradition mesurée du ^{ve} siècle. La flûtiste établit un trait d'union entre le calme de Dionysos et l'agitation de la Ménade : elle surgit du rocher et se dresse, grande et droite, mince et fine dans les plis réguliers de son chiton, mais elle reste souple et vivante par le fléchissement d'une jambe, l'ondulation du corps qui semble vibrer aux accents de la flûte, la tension du cou, le gonflement des joues, l'acuité du regard fixé sur la danse qu'elle inspire : c'est peut-être la figure la mieux réussie de tout le vase, et elle évoque de nouveau les créations de la sculpture attique, les jeunes filles de la procession, les Caryatides de l'Érechtheion et plus encore, par sa tunique ionienne, Coré sur le relief de Triptolème. Artémis est bâtie un peu sur le même type, mais le dessin de la jambe infléchie et le geste, d'ailleurs gracieux, du bras droit portent tout le corps en avant ; le chiton court, qui achève la transformation, est intéressant à noter, car la déesse le revêt pour la première fois sur un relief laconien de 450 environ, et il reste exceptionnel jusqu'à la fin du ^{ve} siècle². Malgré son rôle accessoire, le Satyre est traité avec le même soin et la même ampleur que Dionysos : la paupière retroussée, le nez camus, la bouche sensuelle, l'oreille bestiale, la barbe en broussaille lui donnent une physionomie expressive, encore empreinte d'archaïsme, tandis que sa pose, essentiellement sculpturale, apporte des éléments nouveaux : quelques statues de l'école polyclétéenne tournent la tête de profil³ ou penchent le corps en s'appuyant à un pilier⁴ ; mais le support ne se généralise qu'avec Praxitèle auquel on attribue le mérite de l'avoir porté un peu plus haut que la hanche pour reposer le buste et libérer une jambe, en particulier dans son fameux Satyre imberbe⁵ ; encore

1. PICARD, *La sculpt. ant.*, II, p. 85-6, fig. 38.

2. Cf. FARNELL, *Cults*, II, p. 540, n. a. Une copie romaine, découverte récemment à Ostie, dérive d'un original antérieur à Praxitèle : CALZA, *Not. Sc.*, 1922, p. 88, fig. 1.

3. PICARD, *op. cit.*, I, p. 385, fig. 116.

4. COLLIGNON, *Hist. de la sculpt. gr.*, II, p. 170, fig. 83.

5. COLLIGNON, *Scopas et Praxitèle*, Paris, 1907, p. 78 ; 95-6, fig. 15 ; PICARD, *op. cit.*, II, p. 116.

aurait-il laissé à ses disciples le soin de faire croiser complètement les jambes¹ : les deux mouvements se réalisent en céramique, sur notre vase comme sur quelques autres², avant la fin du ^{ve} siècle. S'il aime donner à ses personnages des formes plastiques, notre céramiste sait aussi utiliser les ressources propres de la peinture, art plus libre et plus minutieux, dans la recherche ornementale. Il soigne surtout le costume. Dionysos reçoit une draperie à larges plis et à bordure de pourpre, des embades piquetées de cercles, une couronne de lierre — comme le Satyre — et au-dessus un turban et des ténies brodées de palmettes et terminées par des franges. La Ménade est drapée dans une ample et légère tunique à pois, qui retombe en apotypygmata et s'agrafe sur le bras gauche ; la banderole de son thyrsos a des franges et des dessins en spirales. Le chiton de la flûtiste est tout uni, mais finement plissé et retenu aux épaules par un cordonnet de fantaisie ; elle porte aussi un turban semé de croix. Mais le vêtement d'Artémis est le plus riche, le plus « théâtral » : endromides piquetées, turban à pois, chiton orné à la fois de larges plis, d'une bordure de pourpre, de pois, de cercles, de rayures, de flammes et de créneaux, nébride enfin agrémentée elle-même de palmettes et de rosaces. Ajoutons à cette débauche de broderies le luxe des bijoux, colliers, bracelets et boucles d'oreilles. L'artiste multiplie de même les attributs et en varie les détails : le thyrsos du Satyre a une hampe rugueuse, celle que tient la Ménade est polie, et Dionysos porte un narthex dont les cinq corolles ombellifères se dressent régulières et symétriques. Le goût du décor se manifeste enfin par le pilier du Satyre et le rocher de Dionysos qu'égayent diverses plantes.

1. COLLIGNON, *op. cit.*, II, p. 450.

2. Cf. *infra*, p. 28 ; y ajouter, S. REINACH, *Rép. vas. peints*, I, p. 127, 1.

b) *Revers*

L'autre face du vase présente de telles différences dans le nombre des tableaux, le groupement des personnages, la délicatesse du dessin, le fini de l'exécution qu'on peut hésiter un moment à l'attribuer au même auteur. Mais elle offre des analogies manifestes dans la technique du corps humain¹ et, derrière les imperfections de détail, on y retrouve les principaux dons de l'artiste.

Le registre supérieur est fort bien composé : l'un des Satyres forme avec Persée un groupe central, autour duquel les quatre autres se répartissent par couples symétriques, mais en variant leurs attitudes pour éviter l'écueil de la monotonie : les deux premiers se sauvent à toutes jambes, celui de droite, vu de profil, levant les deux bras, celui de gauche, vu presque de dos, une draperie jetée sur les épaules, portant une main à la tête ; les deux derniers encadrent la scène, l'un appuyé sur le genou gauche et la pointe du pied droit, plaçant une main devant ses yeux dans l'attitude du Satyre ἀποσκοπεύων, l'autre debout, tendant les deux bras que recouvre en partie une peau de panthère. Comme sur le tableau des Bacchanales, leurs jambes dessinent un ensemble de lignes harmonieuses et leurs gestes mesurés traduisent une danse rythmique. Quant aux deux figures centrales, elles donnent, là aussi, l'impression de statues — surtout Persée qu'on retrouve, coiffé d'un bonnet ailé, à peine vêtu d'une chlamyde à fibule, tenant la harpè dans la main gauche et brandissant de la droite la tête de Méduse, sur les deux autres vases consacrés au même sujet et sur un troisième² où, en présence d'Athéna, il pétrifie le roi Polydectès. Or il existait au moins une statue célèbre du héros³ : Pausanias et Pline attestent que Myron

1. Noter la structure du torse, la ligne pointillée sur le bas-ventre des Satyres, les pouces retroussés.

2. O. JAHN, *Philol.*, 1868, p. 15, pl. III ; S. REINACH, *Rép. vas. peints*, I, p. 344, 6 ; PELLEGRINI, *Vasi greci dipinti delle Necropoli Etrusche*, p. 161, n° 325.

3. Sur toute cette question, cf. LECHAT, *Pythagoras de Rhégion*, Lyon-Paris, 1905, p. 32-3 ; 78-80 ; 95-7. PAUS., I, 23, 7 ; PLIN., *H. N.*, XXXIV, 37 ; DION CHRYS., *Orat.*, XXXVII, 10.

l'avait représenté après la décapitation de la Méduse ; Pythagoras aussi l'aurait sculpté, muni d'ailes, d'après un discours de Dion Chrysostome ; mais le passage est apocryphe, l'allusion rapide, et l'œuvre, dont on cherche en vain quelque témoignage archéologique, semble devoir se confondre avec celle de Myron que reproduiraient plutôt deux têtes antiques. Le Persée de la céramique s'y rattache peut-être, malgré la négligence de l'exécution, d'autant plus que le Satyre qui lui fait face sur notre cratère évoque par son attitude le Marsyas de Myron. Enfin, le souci du décor se marque par les plis et la bordure des draperies et par les deux thyrses munis de hampes noueuses d'où partent de petites feuilles.

La scène des *Carneia* forme un ensemble moins harmonieux, mais la variété des gestes et des costumes atténue l'effet de la simple juxtaposition. Là encore, plusieurs personnages ont une pose sculpturale, notamment les deux extrêmes qui se répondent symétriquement : cela tient en partie au fait que la danse crée par elle-même des formes plastiques, mais il faut noter aussi qu'elle nous est surtout connue par des œuvres de sculpture. La tendance ornementale de l'artiste se donne à nouveau carrière. Le spectateur et la danseuse sont drapés dans une étoffe à pois, bordée de pourpre et plissée avec soin ; le danseur de droite porte une ténie à franges qui rappelle celle de Dionysos et le double vêtement de la flûtiste a une parure aussi riche que celui d'Artémis. Ce luxe éclate encore dans les corbeilles excentriques surchargées d'ornements, et l'on peut se demander si la rencontre exceptionnelle de couronnes et de calathos ne s'expliquerait pas, en dernière analyse, par les goûts de l'artiste plus encore que par des prescriptions rituelles. Le décor enfin est constitué par le cippe et la vasque.

C) LA DATE ET LA FABRIQUE

Il reste à fixer la place qu'occupe notre vase dans l'histoire de la céramique grecque : par sa forme, sa technique et son

style, il marque, dans le dernier quart du ^v^e siècle, la transition des œuvres attiques aux produits apuliens.

La forme du cratère remonte au vase François ; dès la seconde moitié du ^{vi}^e siècle, Nicosthènes l'allégeait et l'ornait d'anses à volutes, qui, au début de la céramique à figures rouges, se développent et se parent de lierre¹ ; mais le type se répand surtout aux environs de 450 ; exporté en Italie² il est imité sur place³ ; cependant l'extrémité inférieure des anses se prolonge bientôt en col de cygne⁴. Notre spécimen se distingue d'ailleurs de tous les autres, attiques ou italiotes, par son col bas et sa panse trapue. Il s'en distingue aussi par la composition du revers : on y trouve très rarement deux scènes superposées, et en ce cas elles sont nettement séparées par une bande ornementale⁵ au lieu d'une simple ligne sinueuse et ténue, qui marque en même temps, à la manière de Polygnote, le terrain où évoluent les acteurs du drame satyrique. Le dessin est de style attique. Certains traits se retrouvent dans l'œuvre de Meidias⁶ : Dionysos évoque son Akamas, la Ménade ses danseuses à la tête penchée, au sein nu, à la robe tourbillonnante, et les riches costumes lui sont familiers. Mais, sans doute par reconnaissance envers l'un des rares céramistes qui ait bien voulu signer l'une de ses œuvres, on tend à exagérer son mérite et son influence en Italie : comme M. Dugas⁷ vient de le montrer, il n'a fait que reprendre dans les dernières années du siècle, et en la poussant jusqu'aux limites extrêmes du maniérisme, la tendance la plus délicate de la génération antérieure. Notre vase reflète

1. Cf. E. POTTIER, *Cat. vases ant. du Louvre*, Paris, 1928, III, p. 756 ; *Vas. ant. du Louvre*, II, Paris, 1901, n° F 198, pl. 77.

2. C'est de là que proviennent la plupart des exemplaires attiques : F.-R., *Gr. Vasenmal.*, pl. 26-8 ; 38-9 ; 117 ; E. POTTIER, *Vases ant. du Louvre*, III, n° G 343, pl. 137 ; FURTWÄGLER, *Beschr. der Vasensamml.*, Berlin, 1885, n° 2371, forme n° 38, etc.

3. F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, pl. 98-9 ; p. 346, fig. 166 ; *Corp. Vas. Ant.*, Pologne, Goluchow, IV c, pl. 48.

4. Cf. *infra*, p. 27, n. 3 ; 28 ; 29, n. 1.

5. Ainsi F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, pl. 98-9.

6. Cf. NICOLE, *Meidias*, Genève, 1909, p. 113, pl. I ; II, 2 ; IV.

7. DUGAS, *Aison*, Paris, 1930, p. 116 sqq.

précisément les divers aspects de cette céramique, contemporaine de Périclès, que M. Dugas¹ a su faire revivre : « le maître d'Achille » relie ses personnages par la ligne des membres et la convergence des regards ; Aison réalise « la sereine grandeur de la composition, la noblesse puissante des gestes, le naturel vivant des attitudes, la grâce rythmée des figures ... qui évoquent les créations de la sculpture contemporaine » ; chez le maître de Cléophon, « pénétré de plastique phidiesque », « ce qui était saut et contorsion est devenu danse et rythme, ce qui était extase passionnée ou pétulance lubrique, tension de l'âme, restée maîtresse d'elle-même, vers l'harmonie qu'elle s'efforce de réaliser » ; le « maître de l'épinétron d'Eréttrie » a créé sur l'aryballe Sabouroff le type de la Ménade danseuse d'où dérivent à la fois la nôtre et celles de Meidias ; enfin le maître d'Atalante a revêtu Pélops et Hippodamie d'étoffes luxuriantes, dont le goût se généralise chez les potiers attiques dans la seconde moitié du v^e siècle, sous l'influence du théâtre².

Si proche qu'il soit du style attique, notre vase a dû être exécuté en Italie. La terre et le vernis en portent la marque, ainsi que trois attributs caractéristiques, la situle d'Artémis, la fêrue de Dionysos, les corbeilles des danseurs, toutes étrangères aux monuments de la Grèce propre. Certains traits enfin permettent d'établir une parenté avec les premiers vases fabriqués en Italie³. Le plus proche, malgré la négligence de l'exécution, est un modeste cotylé de la collection Oppenheimer, que M. Beazley⁴ a récemment publié : on y retrouve une Ménade qui danse drapée dans un chiton à longs plis, le corps de trois quarts, la tête renversée ; Dionysos

1. *Ibid.*, p. 40 ; 55 ; 79 ; 83-4, fig. 15 ; 91, fig. 21.

2. Cf. POTTIER, *Cat. vas. ant. Louvre*, III, p. 1056 ; SÉCHAN, *Études*..., p. 544.

3. Je ne parle pas du deuxième cratère trouvé avec le nôtre, n'ayant pu m'en procurer les photographies ; il diffère d'ailleurs de forme (col plus haut, panse moins trapue, anses à col de cygne), de technique (col décoré de palmettes et d'une scène figurée sur chaque face ; panse ornée de nombreux personnages à l'avant, d'un seul sujet au revers) et de style.

4. BEAZLEY, *Journ. Hell. st.*, 1927, p. 226, fig. 4.

y reparait avec son canthare, sa chlamyde bordée de pourpre, son diadème et ses ténies à franges ; un Satyre y gesticule, le bas-ventre marqué d'une ligne pointillée, et au revers l'un des éphèbes porte un aryballe. Parmi les vases plus importants, le groupe attribué au maître de Sisyphe¹ présente quelques points communs : déjà dans la scène consacrée à ce héros l'un des personnages croise les jambes comme notre Satyre, l'autre face du cratère est divisée en deux tableaux et sous les anses à volutes se déroule un décor analogue de palmettes et de rinceaux ; or, un vase de même forme et de même main présente au revers une Bacchanale où Dionysos chemine entre un porteur de situle et de torche et une joueuse de double flûte, drapée dans un long chiton à plis serrés ; à la même école se rattachent encore, d'une part, un fragment de cratère en forme de calice où l'on retrouve, parmi d'autres membres du thiasse, une flûtiste et un Satyre ἀποσκοπεύων, d'autre part, les trois cratères-cloches où figurent des danseurs de calathiscos. Mais la communauté même des sujets fait ressortir la différence d'exécution : le maître de Sisyphe a la touche plus fine, moins virile que notre peintre². Celui-ci se rapprocherait plutôt à cet égard d'un artiste contemporain auquel nous devons le cratère en forme de calice qui représente l'évocation des ombres et le jugement de Pâris³ ; l'analogie porte encore sur d'autres points : Ulysse, chaussé d'endromides, est assis sur un rocher dans une pose analogue à celle de Dionysos, tandis qu'un de ses compagnons et Hermès sur l'autre face s'appuient en croisant les jambes comme notre Satyre ; le regard a la même acuité, et les cheveux la même frisure ; les vêtements sont

1. BEAZLEY, *Gr. vas. in Poland*, p. 72, n. 4 ; MOON, *Pap. Bril. Sch. Rome*, 1929, p. 32 ; WATZINGER in F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, p. 347, n. 9 ; cf. *supra*, p. 26, n. 3.

2. C'est aussi l'opinion de MM. Beazley et Watzinger. Notons, parmi d'autres différences, un détail caractéristique du décor : l'extrémité inférieure des anses est cernée par des languettes sur notre cratère, par une palmette sur les deux autres.

3. F.-R., *Gr. Vasenmal.*, pl. 60, 1 ; 147.

aussi plissés avec soin et bordés de pourpre. Il y a toutefois plus de maniérisme dans les attitudes. Une autre comparaison s'impose avec deux cratères à volutes, conservés à Naples et à Bruxelles, et un troisième en forme de calice, qui sont postérieurs mais apparentés¹ ; tous trois portent une ou même deux scènes de Bacchanale où figure, à côté du thyrsos, un narthex identique ou analogue à celui de Dionysos, et sur l'un des vases une Ménade brandit une torche dans la même attitude qu'Artémis. Ainsi, tout en conservant son individualité, notre céramiste se rattache à la même tradition et à la même génération que les maîtres de Sisyphe et d'Ulysse, et il annonce des œuvres de la période suivante.

L'emplacement de sa fabrique est plus difficile à préciser. Il y a un demi-siècle, Lenormant attribuait à Tarente l'essentiel de la céramique italote ; Patroni et M. Macchioro se sont disputé l'honneur de l'en déposséder, mais les Anglais et les Allemands prennent à cœur aujourd'hui de lui en restituer le début, sinon même la totalité². Il y a, semble-t-il, excès dans un sens comme dans l'autre. Tarente, principal centre politique et commercial, intellectuel et artistique de Grande-Grèce, dont les cultes et les légendes se reflètent sur les vases, n'a pas dû rester à l'écart de la fabrication matérielle. Mais, quand les artistes grecs ont émigré de l'Attique pendant la guerre du Péloponèse, ils ont pu trouver un accueil³ — et peut-être une argile — meilleur en dehors de la cité laconienne, qui n'a fourni encore que peu d'exemplaires en comparaison des petites villes apuliennes. De Ceglie notamment ou de Bari toute voisine proviennent, outre les vases enfouis avec le nôtre, plusieurs spécimens contemporains,

1. *Ibid.*, pl. 174, 1 ; 175-6 ; *Corp. Vas. Ant., Bruxelles*, IV D b, pl. 1. Les deux cratères à volutes ont des anses à col de cygne et présentent plusieurs traits communs avec le second vase de Ceglie (*supra*, p. 27, n. 3).

2. LENORMANT, *Gaz. arch.*, 1881-2, p. 184-6 ; PATRONI, *La ceram. ant. nell'It. merid.*, Naples, 1897, p. 131 ; MACCHIORO, *Röm. Mitth.*, 1911, p. 187 ; 1912, p. 21 ; 163 ; MOON, *Pap. Brit. Sch. Rome*, 1929, p. 48-9 ; BUSCHOR in F.-R., *Gr. Vasenmal.*, III, p. 164 ; 175 ; WATZINGER, *ibid.*, p. 361 sqq.

3. Les Athéniens renouvellent à ce moment « une ancienne alliance » avec les populations apuliennes : THUC., IV, 99.

au moins l'un¹ des deux cratères à volutes qui en dérivent directement et de nombreux exemplaires postérieurs : l'hypothèse d'une fabrique locale, vraisemblable au milieu du iv^e siècle, n'est donc pas impossible dès la fin du v^e².

Ainsi, le cratère de Ceglie apporte une précieuse contribution à l'histoire religieuse, littéraire et artistique de la région tarentine où, dans le dernier quart du v^e siècle, un rameau détaché de l'Attique vient se greffer sur la souche laconienne³.

P. WUILLEUMIER.

1. Celui de Naples est de provenance douteuse : WUILLEUMIER, *Rev. Arch.*, 1929, II, p. 197.

2. *Ibid.*, p. 206 sqq ; 1931 I, p. 250

3. Je tiens à remercier MM. Pottier, Picard et Dugas des conseils qu'ils ont bien voulu me donner dans la rédaction de cet article.

NOTES SUR UN VOYAGE EN CARIE

Un court voyage en Carie, en septembre 1932, nous a permis de noter quelques documents nouveaux et de faire quelques observations sur certains sites antiques déjà connus. Deux d'entre eux n'avaient pas été revus depuis quarante ans, Labraunda et Théangéla.

Mylasa (Milâs) est aujourd'hui aisément accessible depuis Aïdyn par une route carrossable qui passe par Tchina (ancien Gyr-Oba¹, qui a changé son nom en se développant depuis la guerre, l'ancien Tchina, à quelque distance, devenant Eski-Tchina), puis par Eski-Hissar (Stratonice). C'est une petite ville de 8.000 habitants qui a construit beaucoup de maisons nouvelles depuis dix ans, au grand détriment des antiquités. Les ruines encore visibles à Milâs, outre le Mausolée bien connu, la porte romaine à la double hache, et les aqueducs qui s'éloignent dans la campagne vers l'est et le sud, sont celles de l'Augusteum et des portiques voisins du sanctuaire présumé de Zeus Osogoa. Le sanctuaire d'Auguste² était établi à l'extrémité S.-E. de la colline de l'Acropole (Hassar Bascha Tépé), sur une terrasse en partie artificielle, qui domine le petit ruisseau du Balavdjé. Le mur du péribole forme un rectangle presque carré ; un de ses côtés, qu'on peut suivre sur tout son parcours, mesure exactement 94 m. 50 (mesures extérieures) ; il est constitué par de belles

1. PHILIPPSON, *Topogr. Karte des Westl. Kleinasiens*, *Petermanns Mitt.*, Ergänz. Heft, CLXXXIII (1915).

2. Dédicace dans *C. I. G.*, 2696.

assises régulières en marbre ; onze assises sont conservées sur le côté sud au-dessus du sol moderne, dont les deux inférieures bosselées, avec gargouilles pour l'évacuation des eaux d'infiltration, les autres bien dressées. Le mur E., parallèle au ruisseau, est conservé sur une grande hauteur et supporte aujourd'hui les maisons de la ville haute, curieusement perchées sur ce piédestal antique. L'angle N.-E. est discernable sous un pâle de maisons ; l'angle N.-O. est enterré dans la ville haute, mais dans une des rues transversales de la colline (qui toutes s'appellent Hassar Bascha Tépé djadessi), dans l'alignement probable du péribole, apparaît une entrée large de 2 m. 75 ; de larges dalles de marbre recouvrant le sol semblent indiquer une voie sacrée pénétrant dans le téménos. A l'intérieur du péribole, plus près du N. que du S., se dressent les ruines du temple. Pococke le vit intact au XVIII^e siècle ; du temps de Choiseul-Gouffier il était déjà détruit¹ ; la restitution qu'en donne ce deuxième voyageur est assez inexacte, malgré le reproche de fantaisie qu'il adresse lui-même à Spon. Le temple, d'après lui, était un périptère corinthien de six colonnes de façade sur sept de côté et la cella était presque aussi large que profonde (6 m. 82). Il ne reste aujourd'hui qu'une colonne debout, avec son chapiteau coiffé d'un nid de cigognes : cela suffit à nous assurer que la décoration si riche et rare qui enveloppait la base selon Choiseul n'existe pas². L'ordre est le corinthien le plus classique. Le flanc est seul visible, le reste disparaissant sous les maisons. L'édifice se dressait sur un podium en marbre blanc de 3 m. 50 de haut (fig. 11), comprenant en bas une assise d'orthostates de 1 m. 24 de haut ; la longueur de ce podium est de 35 mètres environ. Le temple s'ouvrait vers le nord, comme l'indiquent les degrés de marbre bien polis, larges de 0 m. 47, à moitié enterrés au-dessous du niveau du podium, sur cette façade. Même en tenant

1. *Voyage pittoresque*, I, p. 233-234 et pl. 83-84.

2. Cette fantaisie de Choiseul est reproduite dans F. WINTER, *Kunstgeschichte in Bildern*.

compte du développement de l'escalier qui permettait d'accéder à cette hauteur de 3 m. 50, la longueur du podium paraît disproportionnée avec les dimensions données par Choiseul-Gouffier et celles de la base de la colonne (plinthe de 1 m. 20 de côté) ; ou bien il devait y avoir plus de sept colonnes sur le côté, ou il devait y avoir une sorte de parvis devant le temple. A mesure que les années passent d'ailleurs, on perd de plus en plus de chances de pouvoir étudier cet édifice de beau style, car toutes les pièces d'architecture, enfouies sous les maisons des alentours, sont détruites petit à petit ; corniches décorées de fines palmettes, architraves longues de 4 m. 25 (haut. 0 m. 96 ; épais. 0 m. 90, avec graffites byzantins) sont réduites en menus fragments par les coups de masse des habitants qui, en toute sécurité, fouillent dans la cour de leurs demeures à la recherche de trop accessibles matériaux de construction. Des pièces de plus petites dimensions, chapiteaux ioniques et doriques, etc., témoignent de l'existence probable de portiques à l'intérieur du téménos d'Auguste.

Sur une petite pierre brisée de tous côtés, et qui sert maintenant de degré à un escalier rudimentaire dans une cabane construite à même sur le temple, nous avons aperçu un graffite représentant une double hache et un trident, avec la dédicace $\Delta\tau\iota\iota$...

Ces symboles des deux patrons de la ville apparaissent souvent soit isolément, soit côte à côte, soit combinés avec d'autres, comme sur les monnaies impériales. La double hache en relief qui décore la belle porte romaine (porte regardant Labraunda), est connue depuis bien longtemps¹. Nous pouvons y ajouter un parpaing (haut. 0 m. 60 ; larg. 0 m. 24 ; prof. 0 m. 58) trouvé à l'endroit appelé Pazar Bagtché, et qui était tout près d'être réduit en fragments et incorporé à une maison en construction. Sur le devant de ce marbre, épannelé sommairement, est réservée, en relief assez grossier, une double hache (fig. 10). Dans un contrefort de l'ancienne

1. Voir en dernier lieu, A. B. Cook, *Zeus*, II, p. 591.

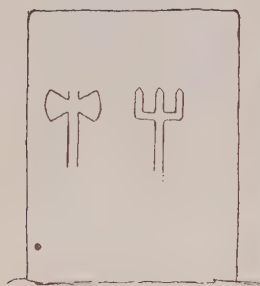


Fig. 2. — Mylasa,
symboles religieux.

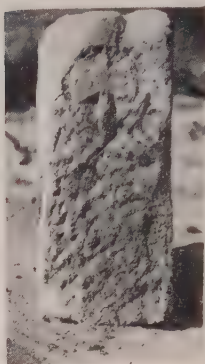


Fig. 1
Mylasa, double-hache.

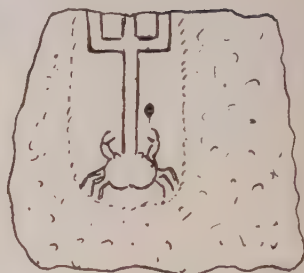


Fig. 3. — Mylasa,
symbole religieux.

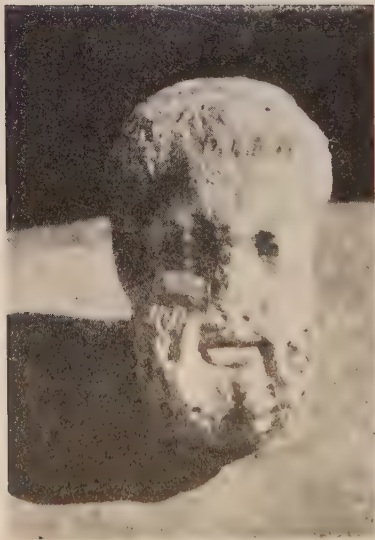


Fig. 5. — Mylasa, tête de Zeus.



Fig. 6
Tête de Zeus.



Fig. 4. — Mylasa, console.



Fig. 7. — Zeus Carien.



Fig. 8. — Inscription de Kindya.



Fig. 10
Double-hache.



Fig. 9. — Zeus Carien.

mosquée Oulou Djami, occupée aujourd'hui par des soldats et située au bord du ruisseau, une orthostate antique, enfoncée en terre, porte sur sa face (larg. 0 m. 55), en relief très mince à peine visible, une bipenne et un trident côte à côte (fig. 2). Dans le quartier S.-O. de la ville, dans le mur d'une maison, à l'angle de Tridjik Sokak et de Ahmedli Tchikmazé un fragment de marbre grossièrement piqueté porte en relief le trident posé sur un crabe (fig. 3) ; la cassure ne permet pas de savoir si le trident se prolongeait en double hache comme sur les monnaies. Il est notable que le sanctuaire présumé du dieu au trident n'est pas loin de cette maison.

Nous pouvons, sur l'emplacement de ce sanctuaire, dont la découverte est due à Le Bas¹, ajouter quelques précisions aux trop brefs renseignements laissés par cet illustre prédécesseur, et complétés en 1881 par Hauvette et Dubois². Tout le quartier bas qui s'étend entre la colline de Hassar Bacha Tépé et le Mont Sodra (Haghios Ilias) à l'ouest, devait être occupé par des agoras et autres édifices publics. Les dénivellations et les alignements de marbres concassés qui forment aujourd'hui la limite des champs marquent aussi généralement les lignes des édifices antiques. C'est dans cette partie, mais tout à fait au bord de la ville, appuyé aux premières pentes du Sodra, que se discerne un ensemble important qui pourrait se rapporter au culte de Zeus Osogoa. Un beau mur polygonal de construction assez régulière par endroits soutient une terrasse au pied même du Sodra, sur une longueur de 96 mètres (88 en ligne droite + 8 un peu en retrait). Deux tronçons sont conservés sur plusieurs mètres de hauteur, l'un de 37 mètres de long., l'autre de 15 m. 50, celui-ci dessiné par Le Bas³ ; entre l'alignement de 88 mètres et celui de 8 mètres, qui est à 3 mètres en retrait, s'ouvrait vraisemblablement une entrée de la terrasse, au nord ; à l'autre extrémité, le mur va buter contre un rocher. Perpendiculaire-

1. LE BAS-WADDINGTON, *Inscr.* III, n° 348 ; Pococke avait déjà copié une partie de la dédicace (*CIG*, 2700 = *BCH*, 1881, p. 98).

2. *BCH*, 1881, p. 98 sqq.

3. LE BAS, *Voy. arch., Hin.*, pl. 64.

ment à ce puissant soutènement, vers l'extrémité S., se distingue un portique de 120 mètres de long. environ, avec des colonnes encore en place ; il y en avait six ou sept au temps de Le Bas ; quatorze sont signalées par Hauvette et Dubois ; il en restait une douzaine en 1913, au passage de R. Vallois et J. Paris¹.

La plupart ont été enlevées pour la construction d'une école et d'une riche maison bourgeoise peu éloignée ; il en reste encore deux enfouies sous l'amoncellement des marbres brisés (diam. 0 m. 84). Les dénivellations et alignements de blocs permettent de reconnaître un retour rectangulaire de 80 mètres environ, interrompu par un puits moderne rempli de colonnes à l'intérieur et à l'extérieur. Un dernier alignement de plus de 100 mètres fermerait ce rectangle, constituant un ensemble imposant, que les inscriptions et l'aspect des colonnes font remonter au II^e siècle avant J.-C. L'identification proposée par Le Bas repose sur l'existence des dédicaces à Zeus Osogoa² gravées sur quelques-unes de ces colonnes ; d'autres portent des proscynèmes au dieu³. Il ne reste rien des dédicaces, et des proscynèmes seulement de rares fragments, sur des tambours qui ont été déplacés et gisent dans un champ voisin, à plus de 150 mètres au N.-E. du mur polygonal. Cet ensemble de portiques pourrait désigner aussi une agora, mais sa situation très éloignée du centre de la ville, au pied de la montagne — les nécropoles commencent sur les pentes, immédiatement au N.-O. du mur polygonal — ne convient guère à une pareille utilisation, et les dédicaces des colonnes sont péremptoires ; des inscriptions signalent même dans le sanctuaire une stoa qui pourrait être ce grand portique⁴. Enfin un passage d'Athénée men-

1. Renseignement emprunté au carnet de voyage de R. Vallois, qu'il a eu l'amabilité de me communiquer.

2. LE BAS-WADD. 348, 362 ; *BCH*, 1881, p. 98-101 ; *Ath. Mitt.*, 1890, p. 260, n° 13.

3. LE BAS-WADD. 349-358 ; *BCH*, 1890, p. 620 et 1920, p. 415-7.

4. LE BAS-WADD. 408.

tionne le sanctuaire comme étant $\pi\rho\acute{o}$ τῶν πυλῶν¹, ce qui conviendrait fort bien à cet emplacement. Le temple a pu s'élever soit dans le rectangle des portiques, soit sur la terrasse que soutient le mur polygonal : cette deuxième hypothèse semblerait justifiée par la présence dans le champ, à quelques mètres au-dessus du mur, d'un bloc soigneusement piqueté sur une face (carreau de mur) et qui n'a pu évidemment être remonté d'en bas.

Dans la ville de Milás, nous avons remarqué quelques inscriptions et antiquités diverses inédites :

1° A l'angle d'une maison démolie, dans le Hammam Sokak (quartier israélite), pierre de mur (carreau), face inscrite tournée vers le haut ; long. env. 0 m. 77 ; haut. 0 m. 395. L'inscription, très effacée dans le haut, est gravée sur une partie de la pierre qui fait une saillie de 1 centimètre sur le reste (larg. 0 m. 48). Haut. des lettres 0 m. 012 ; caractères du 1^{re} siècle avant J.-C. Les lignes ont de 30 à 35 lettres (lignes 12 et 8).

1.

μεγαλομ[ερ]ως καὶ εὐ[σεβ]ῶς.....

AIEYENT... ΤΩΣ ὅπως οὖν καὶ[ῆ] φύλη τοῖς ἀγαθοῖς τῶ[ν] ἀ[ν]δ[ρ]ῶν [κα]ὶ ἀεὶ ου.....

5. ἰας καὶ τιμ[ας] ἀπο[δ]εχομένη κα.....

ΑΙΝΗΤΑΣ ἔνεκεν τοῦ πολλοῦς.....

Τ ΤΗ. ζηλοῦν βίον· [ἀγ]αθῇ τύ[χη] ἐπηνῆσθαι Διονύσιον καὶ στεφανῶσαι [αὐ]τὸν χρυσῶ στεφάνῳ, στήσαι δὲ αὐτοῦ εἰ[κόνα] χαλκ[ῆ] ἐ-

10. πὶ βήματος λευκοῦ λίθου [ἐν] ᾧ ἄν αὐτὸς βούληται τόπῳ, δίδοσθαι δὲ αὐτῷ εἰ[ς] ζῆ καὶ μερίδα ἐκ τῶν θυσιῶν π[ασ]ῶν τῶν ὑπὸ τῆς φυλῆς συντελουμένων· ἐπιγράψαν δὲ γενέσθαι ἐπὶ τοῦ βήματος [τῇδε]· ἡ φυλὴ

15. ἡ Κονοδωρκονδέων (*sic*) Διονύσιον Ἰατροκ[λείου]ς τοῦ Διονυσίου [γυμνασιαρχήσαντα] ?

τῶν νέων ἐτίμησεν χρυσῶ στεφάνῳ καὶ εἰ-

1. Athénée, VIII, 337 c-d.

κόνι χ]αλκῆ καὶ μεχρὶ ἕως ζ[ῆ μερίδι ἐκ τῶν θυ-
σιῶν πασ[ῶν τῶν [ὑπ']αὐτῆς συ[ντελουμένων...

20.ἀρε[τῆς ἐνεκεν καὶ καλοκ[αγαθίας τῆς εἰς τε
τὴν φυλὴν καὶ εἰς τοὺς]παῖ[δας ? καὶ τοὺς νέους...

Ce texte donne la fin (incomplète) d'un décret honorifique de tribu, peut-être de la tribu des Otorcondes, analogue à ceux que nous connaissons déjà (douze sont reproduits dans Le Bas-Waddington, 403-413 et 429, un dans *BCH*, 1898, p. 382, n° 22, et un dans Hula et Szanto, *Sitzungsber. d. Wien. Ak.*, 1895, p. 13, n° 3). Le personnage est connu par un fragment de décret de Mylasa (*BCH. ibid.*, p. 382, n° 23 = Hula et Szanto, *ibid.*, p. 12, n° 2).

La lecture des premières lignes est très douteuse (cf. pour les formules Le Bas-Waddington 408 et *BCH*, *l. c.*), mais le sens, banal, est clair. Pour la l. 7, cf. Le Bas-Waddington 429 πρὸς ἀρετὴν ζηλοῦν. A la ligne 15 on lit Κονοδωρκονδέων. Est-ce une graphie fautive pour τῶν Ὀ(τ)ωρκονδέων ou une autre tribu de Mylasa ?

2° Près d'un pont sur le petit ruisseau, encastrés dans le mur du quai, deux fragments d'une architrave dorique en marbre blanc¹, à deux registres et à mutules, l'un complet à gauche (long. 1 m. 245) et l'autre brisé des deux côtés, (long. 0 m. 50 env. ; haut. 0 m. 45 ; épaisseur 0 m. 36 env.) Haut. des lettres : 0 m. 04 ; Q, *apices*.

Ἰσίων Φιλομήτορος Μασσωνε[ύς Ἀ]πύλλωνι...
κόσμον ἀνέθηκεν τὸν ἐπ' αὐτῷ

Pour le démotique Μασσωνεύς, cf. Le Bas-Waddington, n° 415. l. 3 et n° 444, l. 6.

3° Dans un pont, à 50 mètres en aval du précédent, est encastré un bloc de marbre décoré sur trois côtés de masques féminins formant consoles (fig. 4) ; un seul de ces masques est visible, au-dessus du lit du fleuve. Dimensions de la pierre au lit supérieur : 0 m. 55 × 0 m. 38.

1. Inscription et mesures relevées déjà par R. Vallois et J. Pâris en 1913, et restées inédites.

4° Dans le quartier israélite, une tête de Zeus en marbre blanc (haut. 0 m. 25) de travail romain et de type banal (fig. 5).

5° Dans une maison du centre de la ville, une petite tête de marbre de Zeus qui proviendrait d'Eski-Hissar (Stratonicee); haut. 0 m. 07; le travail est fin et le marbre de jolie patine (fig. 6).

6° Dans la même maison, une statuette de bronze d'un Zeus carien (fig. 7), qui proviendrait de Moughla (h. 0 m. 10). Le dieu est debout, la jambe gauche en avant; il est vêtu d'une longue tunique orientale tombant jusqu'aux pieds; il est aussi enveloppé d'un manteau, orné de petits glands sur le côté gauche. Les deux bras étaient tendus en avant, coudes au corps, dans l'attitude raide qu'ils ont gardée du xoanon primitif; les mains tenaient un attribut, la gauche une lance (?), la droite, qui est plus serrée contre la taille, peut-être une hache sur l'épaule. On distingue sur celle-ci quelques boursofflures témoignant du contact d'un objet. Au cou trois bulles piriformes sont suspendues à un lourd collier. Le dieu est coiffé d'un polos haut et étroit. Le type est le même, sauf pour la coiffure, que celui du dieu anatolien publié par H. Seyrig¹. La ressemblance étroite, même pour les dimensions, de notre statuette avec celle du cabinet Casimir Dupont, confirme l'hypothèse d'H. Seyrig; toutes les deux sont cariennes. Il ne reste plus qu'à préciser; malheureusement il nous a été impossible d'obtenir le moindre complément d'information sur le lieu de sa découverte; l'extrême discrétion des indigènes n'a d'égale que leur avidité.

Euromos est situé à 1 heure d'automobile de Mylasa. La ville entière est conservée dans la solitude des champs²; remparts, théâtre adossé à la colline, dans la plaine une agora

1. *Rev. hist. rel.*, 1928, p. 87 sqq. et pl. I.

2. Vue panoramique de la plaine dans LABORDE, *Voy. en Orient*, t. II; FELLOUS (*Discor. in Lycia*, p. 67) a pris le temple pour celui de Labraunda, erreur qu'on s'étonne de retrouver — malgré Choiseul-Gouffier (1809), Leake (1824) et Laborde (1839) — non seulement dans *CIG*, 2694, 2713, 1714, mais dans F. DURM, *Die Baukunst d. Griech.* 1910, p. 345 et dans BENOIT, *Arch. ant.*, p. 365 et 368.

rectangulaire de 50 mètres sur 70 environ, qui est parfaitement visible, avec d'innombrables débris d'architecture ; quatre portiques doriques l'enveloppent ; plusieurs colonnes, lisses à leur partie inférieure comme celles que nous avons signalées à Mylasa, sont encore debout, notamment les colonnes doubles monolithes aux angles S.-O. et S.-E. L'entre-colonnement est approximativement de 2 m. 63 ; la colonne du S.-O. porte à 2 mètres de hauteur deux inscriptions (dont une de cinquante lignes) si rongées par les intempéries qu'elles sont illisibles¹. Cette agora est bordée à l'extérieur du côté septentrional par un autre portique d'égale longueur ; au milieu d'un champ, plus au nord, un paysan avide d'antiquités venait de donner quelques coups de pioche dans une mosaïque. A l'ouest de l'agora, au milieu des arbres, on discerne les restes d'un édifice peut-être byzantin, mêlés à ceux d'un temple antique, où s'amoncellent colonnes et architraves. Nous ne parlons pas du grand temple de l'époque hadrienne connu depuis longtemps (fig. 12), dont seize colonnes se dressent toujours au fond d'un petit cirque couvert d'oliviers². Nous avons noté seulement que ce temple est *en dehors* des remparts, à l'angle N.-E. de la ville. Des sarcophages sont visibles çà et là, parfois occupés par des tsiganes qui y trouvent un abri pour leur mobilier.

De Milâs il faut quatre heures à cheval pour atteindre Labraunda à plus de 700 mètres d'altitude, en passant par les villages de Karkhedjak et d'Alamet. Le site est occupé par les habitations du village d'été, Karkhedjak-Yaïla ou Kodja Yaïla ; le sanctuaire n'est pas sur la crête de la montagne mais sur les pentes, tout près d'une sorte de cirque où ruissellent de nombreuses sources toutes captées depuis l'antiquité dans de petits murs en dalles de gneiss. Le Yaïla forme une sorte de clairière au milieu des forêts de pins qui couvrent toute la région ; on y voit des plantations de maïs,

1. Au moins avec les moyens dont je disposais : une bonne et grande photographie pourrait donner un résultat.

2. Voir CHOISEUL-GOUFFIER, *Voy. pitt.*, II, pl. 105-109 ; *Antiquities of Ionia*, I, p. 55 et pl. I-IV.



Fig. 11. — Mylasa, Augusteum.



Fig. 14. — Labraunda,
fenêtres du temple.



Fig. 12. — Euromos, grand temple.

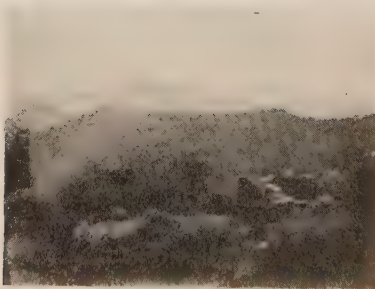


Fig. 15. — Sanctuaire de Labraunda.

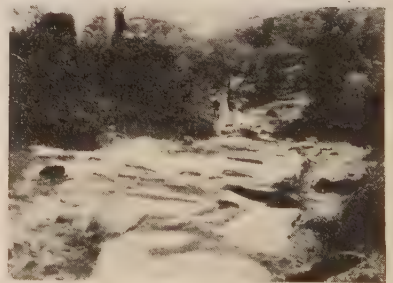


Fig. 13. — Labraunda, voie sacrée.

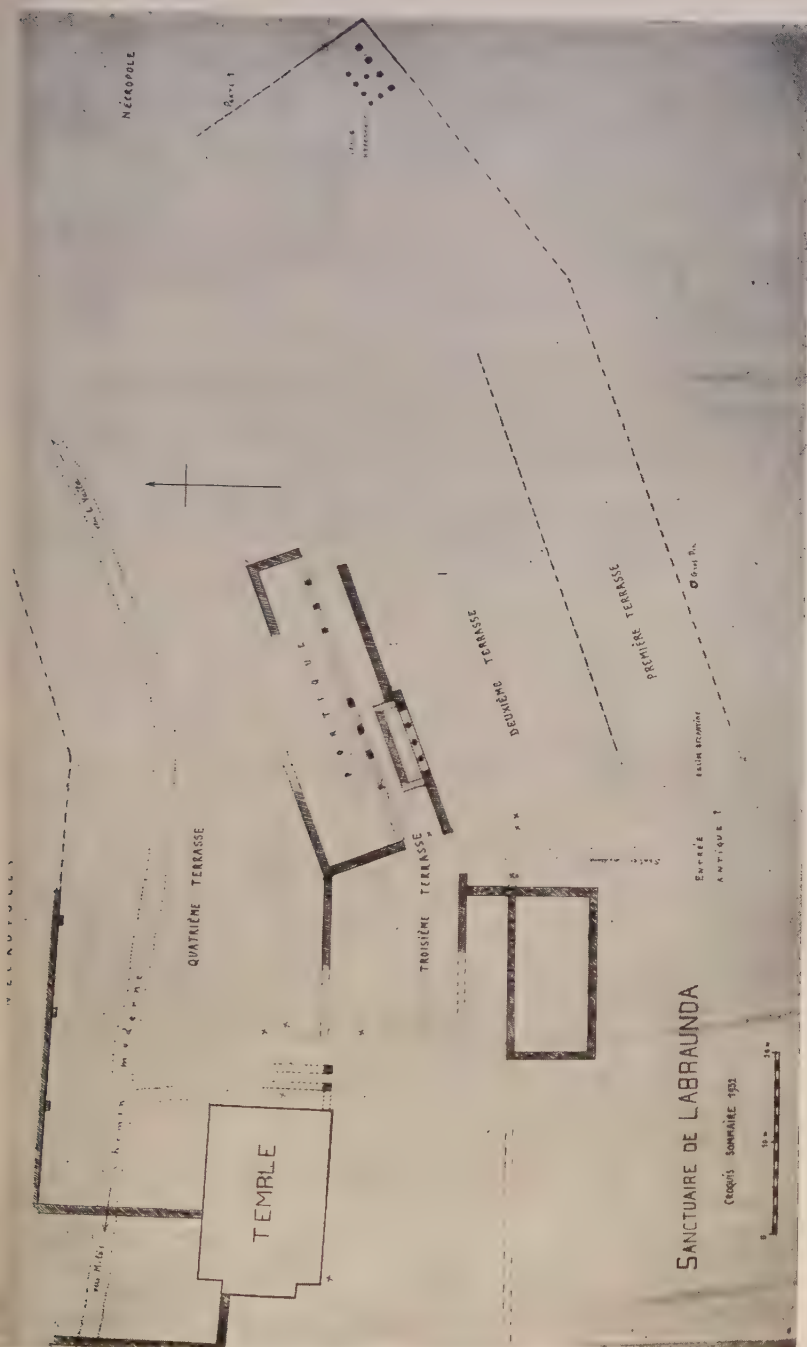


Fig. 16. — Labraunda, plan des ruines.

de légumes, d'arbres fruitiers divers, de magnifiques châtaigniers et deux gros platanes qui rappellent la forêt sacrée dont parle Hérodote¹. Le site est dominé par un éperon fortifié puissamment et couvert de pins également.

Toute la description de Cousin² est à corriger : il a pris le temple pour un grand tombeau et la fortification qui couronne la colline immédiatement au-dessus, pour le site du sanctuaire. Quand on vient d'Alamet, on trouve à une demi-heure du site les restes de la voie sacrée, dallée de grandes plaques de gneiss (fig. 13), et signalée par Le Bas, Fellows, Newton, etc. Cette voie sacrée à l'approche du sanctuaire était bordée d'édifices divers ; un rocher est taillé de quelques degrés comme s'il supportait un autel — reposoir possible pour les processions. Le temple, qu'on aborde dès l'entrée dans les ruines, est resté intact avec ses dix fenêtres depuis sa découverte par Le Bas et les remarquables dessins qu'il en a donnés sont exacts³ ; il est situé au N.-O. du téménos, contre le mur du péribole (fig. 14). Devant lui s'étend le sanctuaire en longues terrasses de granit dignes de celles d'Alinda ou de Pergame (fig. 15). La grandeur et la disposition de ce sanctuaire, qui ne sont mentionnées ni par Le Bas ni par Cousin, mais par Prokesch von Osten qui ne l'avait d'ailleurs pas identifié⁴ et ensuite par Newton⁵, sont vraiment remarquables. La brièveté de notre séjour, jointe à l'abondante végétation, nous a empêché d'en faire un plan exact, mais nous pouvons en indiquer les grandes lignes à l'aide d'un croquis sommaire (fig. 16). Le sanctuaire affecte la forme générale d'un rectangle incurvé de façon à épouser la convexité de la pente et disposé en quatre ou cinq terrasses. Le temple occupe l'extrémité occidentale de la terrasse supérieure (celle du nord). Au-dessus, les terres sont

1. V, 119.

2. *BCH*, 1900, p. 24 suiv.

3. *Voy. arch. Itinéraire*, pl. 65, *Architecture*, pl. II, 8 (cf. Cook, *Zeus*, II, p. 589-90).

4. *Denkwürdigkeiten... aus der Orient*, III, p. 449-450.

5. *A history of discoveries*, II, p. 613 sqq.

soutenues par un mur solide, étayé de contreforts de distance en distance avec gargouilles pour l'écoulement des eaux d'infiltration. Le temple était construit en granit, sauf la façade (antes et colonnes) et l'entablement qui étaient en marbre. Plusieurs fragments de colonnes gisent dans un jardin sur la façade, et une corniche à palmettes au pied du mur sud ; à quelques mètres en avant, on peut discerner une sorte de passage couvert de 7 m. 40 de long, parallèle à la façade ; plus à l'est, se dressent une série d'édifices conservés sur une assez grande hauteur et, un peu en contre-bas, un portique de 35 mètres de long à 14 colonnes (3^e terrasse), dont quatre au moins enserrées ou consolidées, dans leur partie inférieure, par des piliers évidés en demi-cercle d'un côté pour épouser exactement la forme du fût. La 3^e terrasse est soutenue par un mur qui court en avant de ce portique dont la colonnade regarde le sud. Ce mur était percé d'une large baie-portique à trois colonnes corinthiennes *in antis* donnant d'un côté sur la 2^e terrasse, de l'autre dans une pièce allongée et étroite (1 m. 60 de profondeur), dont le plafond en grandes dalles de gneiss formait le sol de la terrasse supérieure. Les chapiteaux seuls et les architraves sont en marbre. Les colonnes sont presque entièrement enterrées. Tout cet ensemble, situé à peu près au centre du sanctuaire, est fort bien conservé, mais enfoui sous les pierres, la terre et les riches cultures. A l'extrémité occidentale de cette terrasse apparaissent quelques blocs de marbre (marqués d'une croix sur le croquis) (fig. 16) et des fragments de colonnes. En contre-bas, de puissants murs de soutènement limitent deux autres terrasses (dans les broussailles un triglyphe en marbre). Ces deux terrasses semblent interrompues à l'alignement du portique à 14 colonnes, comme pour laisser le passage à une route se dirigeant vers le sud, au fond d'un petit ravin. Un sentier moderne représente sans doute encore la route antique. Cet emplacement correspond à une entrée du sanctuaire. En bas, une source captée dans des murs antiques distille encore son eau fraîche. La première terrasse domine cette entrée par une sorte de bastion qui porte les restes d'une église byzantine,

au pied de laquelle se dressent encore des colonnes antiques. Le puissant mur de la terrasse I, vers l'est, se prolonge sur presque 100 mètres de long, dominant les pentes noires de pins. Au-dessus de l'angle S.-E., sur la terrasse I, dix colonnes de granit sont encore groupées comme en quinconce dont quatre plus grosses sur le bord ; d'autres colonnes en grand nombre gisent autour ; rien ne permet d'éclaircir le sens de cette curieuse salle hypostyle qui s'élevait comme un puissant bastion à l'extrémité du sanctuaire. En remontant le long du côté nord pour regagner le portique de la 3^e terrasse, nous avons noté une porte du péribole et des marbres brisés, dont une architrave. Enfin à l'autre extrémité du sanctuaire, juste au sud du temple, nous avons aperçu de loin d'autres murs de terrasses et une colonne debout, perdus dans la broussaille de la forêt. C'est au N.-E. du sanctuaire et à l'extérieur du mur, sur l'emplacement des maisons modernes du Yaïla, que devait se trouver le parc sacré d'Hérodote, dans le cirque si frais et pittoresque où se dressent encore aujourd'hui les plus beaux arbres de ce petit paradis d'été. Un examen même rapide de la forteresse qui couronne l'éperon, au-dessus du sanctuaire, nous a suffi pour nous assurer des erreurs de Cousin ; il n'y a là ni temple ni rocher entaillé d'un escalier qui aurait supposé un haut lieu de culte : il s'agit de gros rochers ronds qui supportaient certaines tours. Ces rochers qui parsèment la montagne forment des tours naturelles qu'il suffisait de couronner de quelques assises. Les entailles assuraient une assiette horizontale solide aux premières pierres de la construction (fig. 17). La forteresse est longue d'environ 100 mètres, de forme ovale, orientée N. E.-S. O. et faite d'un mur de 1 m. 50 de large renforcé d'une dizaine de tours carrées, construites ainsi à plusieurs reprises sur de gros rochers ronds. L'intérieur présente deux terrasses, la moitié sud est à plusieurs mètres en contre-bas de l'autre. L'angle N.-E., qui regarde la montagne, contient un puissant bastion avec des chambres dont le plan complexe est indiscernable sous l'amoncellement des blocs, tous régulièrement équarris.



Fig. 17. — Labraunda, rocher taillé.



Fig. 18. — Stratonicee, Sérapéum extérieur.



Fig. 19. — Stratonicee, Sérapéum, intérieur du pronaos.



Fig. 20. — Stratonicee théâtre.

L'appareil des murs est d'ailleurs fort régulier et soigné. Vers la même extrémité, mais regardant le sanctuaire, une porte avec son linteau conservé s'ouvre dans le rempart ; une autre, peut-être simple poterne, avait été pratiquée au milieu d'un des longs côtés, juste au-dessus du sanctuaire. Par acquit de conscience, nous avons escaladé le sommet qui domine la forteresse de 60 mètres environ au nord, pour vérifier l'assertion de Cousin sur le rocher taillé en escalier. On n'y voit qu'un de ces énormes blocs en dos d'éléphant sans aucune trace de travail humain ; de là la vue embrasse non seulement la forteresse, mais tout le pays jusqu'à la plaine de Milàs et la mer. Sur le flanc méridional de cette abrupte colline, le long d'un petit sentier forestier, on remarque encore trois sources côte à côte, captées dans des murs antiques en petites dalles de gneiss. Autour du sanctuaire, notamment sur les pentes qui le séparent de la forteresse, s'étendaient des nécropoles. Les tombeaux étaient souvent construits sur les sommets de ces rochers en dos d'éléphant qui donnent au pays une physionomie si singulière : aujourd'hui des enclos-ruchers en murs de petites pierres se dressent encore ainsi comme de petits fortins inaccessibles. D'autres sont creusés à l'intérieur de ces rochers et s'ouvrent par une petite porte rectangulaire taillée dans une paroi verticale inaccessible sans échafaudage. D'autres enfin sont construits normalement sur le sol, en forme de chambres rectangulaires, contenant des sarcophages : un de ceux-là, intact jusqu'au toit, a été décrit par Cousin¹ ; la chambre funéraire, au rez-de-chaussée, contient trois sarcophages ; elle est surmontée d'un étage d'un mètre de haut ; le toit à double pente légère est fait de huit grandes dalles de gneiss tenant toute la largeur de l'édifice. A l'extérieur, le pied et le haut du mur sont moulurés. On peut supposer que pareils tombeaux de luxe étaient occupés par des familles sacerdotales.

L'existence d'un grand sanctuaire dans ce coin perdu de

1. *BCH*, 1900, p. 24 ; après *Le Bas*, *Voy. arch. Architecture*, II, 8, et *Newton*, *A history of discov.* II, p. 618, pl. LXXVII.

montagne s'explique en partie par le site, aux horizons étendus, à la terre fertile, aux innombrables sources ; il y avait là dans l'antiquité une importante *komè*, qui se fondit ainsi que d'autres dans la grande ville de Mylasa, à l'époque hellénistique, mais dont le rôle religieux ne fit que croître avec la grandeur même de Mylasa. Il faut imaginer là une cité religieuse complète, vouant un culte aux formes variées au grand dieu carien, patron de Mylasa. A défaut d'inscriptions, dans cette cité de granit où le marbre est rare, une exploration méthodique pourrait faire connaître au moins la disposition des diverses parties de cette cité, et jeter ainsi quelque lumière sur le culte et ses grandes fêtes annuelles¹.

L'emplacement probable de Kindya a été indiqué par Paton et Myres en 1896² ; il se trouve près du village de Yémikler. Ce village — en réalité Kémikler — s'est déplacé et agrandi : il est reconstruit de l'autre côté du ravin, c'est-à-dire au sud, et comprend 80 maisons ; il contient très peu d'antiquités ; outre quelques marbres byzantins, dans le chemin montant, nous avons noté une inscription funéraire dans la maison de Ghiritlé Ali, sur un cartouche de 0 m. 20 de long (lettres de l'époque romaine, h. 0 m. 025) :

Ἀγαθῇ τύχῃ
Ἑρμοκράτης
Ἑρμοκράτους
τοῦ Ἑρμοκρά-
τους. Εὐδαί-
μ[ον]ες. Ζῆ (sic).

En descendant de Kémikler, presque au bas de l'éperon que suit le chemin, on peut encore reconnaître avec peine, au milieu des buissons, l'emplacement du temple d'Artémis Kindya, découvert par Paton : il n'en reste presque plus rien : quelques fragments de colonnes byzantines provenant

1. Nous savons pourtant que tous les actes importants de la ville de Mylasa étaient déposés dans les deux grands sanctuaires, celui de Labraunda et celui de Zeus Osogoa (*BCH.* 1890, p. 619 ; *Milet, Ergebnisse*, III, p. 331).

2. *Journ. Hell. studies*, XVI, 1896, p. 196.

de l'église qui succéda au temple, et qui subiront bien vite le sort des autres restes dispersés dans la campagne. Dans la plaine, le cimetière ture à droite est plein de marbres antiques et byzantins ; plus loin sur la route de Bodrun, au café Yarik Kuyu Kahvési, deux ou trois maisons modernes démolies contiennent des pierres antiques, dont une architrave de petit monument funéraire (fig. 8) : (h. 0 m. 45 ; larg. 0 m. 40) ; l'inscription est gravée sur les deux faces de l'architrave. La fasce supérieure (h. 0 m. 14) porte le début d'un distique funéraire en grec, en belles lettres du iv^e siècle (h. 0 m. 025 à 0 m. 03) :

Ἀταλξὺς (?) καὶ το...
ἔστι βρότοις

La fasce inférieure (h. 0 m. 085) porte une ligne en carien (h. 0 m. 02)¹ :

MAC□PM

On atteint le site présumé de Théangéla² en partant d'Étrim, dans la plaine de Kar-ova. C'est une ascension d'une heure. La superficie de la ville antique, fortifiée, est

1. Cf. MEILLET et AUTRAN, *Les langues du monde*, p. 297 (bibl.). Pour les quatrième et cinquième lettres, voir notamment SUNDWALL, *Klio*, XI, 1911, p. 468 suiv.

2. Identifié avec Pédasa par JUDEICH, *Ath. Mitt.*, XII, 1887, p. 331 sqq. L'autre identification remonte à la même date ; cf. *Class. review*, 1887, p. 139-140 (SMITH) et p. 23 (PATON). Smith rappelle la description des ruines faite par Judeich, en laissant croire que le nom de Kenier est donné par ce savant comme celui du site en question, ce qui est faux : dans Judeich, le site reste anonyme. Il prétend aussi que les fouilles pratiquées à cet endroit par des Grecs de Boudroum auraient fourni, selon Judeich, également des inscriptions ; celui-ci ne mentionne que des « agalmata », monnaies et tessons de terre cuite (*ibid.*, p. 337). L'identification du site par Paton reposait donc uniquement sur des renseignements oraux d'indigènes. Or, il est surtout question dans ces renseignements d'un site « dans le golfe de Cos ». D'autre part, comme l'a fait remarquer RADET (*Rev. Ét. Anc.*, 1931, p. 93), le nom de Kenier ne signifie rien en ture : celui de Kemer qui s'en rapproche le plus (=voûte, arcade) est inconnu des indigènes, au moins au village d'Étrim, qui est la localité la plus proche des ruines, au bord du Kar-ova : il n'y a de Kemer que de l'autre côté du Kar-ova, non loin du chemin terrestre de Bargylia à Hali-carnasse. Concluons donc que l'identification de ce site important est encore hypothétique.

considérable et correspond à une capitale carienne, comme nous pouvons imaginer que fut un jour l'antique Souangéla ou tombeau du roi, avant de devenir la Théangéla que supprima sans doute un synœcisme au cours du ⁱⁱ^e siècle¹. La rareté des marbres y est notable, et peut s'expliquer à la fois par l'altitude, l'éloignement des carrières, et cette disparition prématurée de la ville. La vue y est admirable. De ce poste militaire on pouvait commander à tout le pays : on distingue les montagnes derrière Moughla, la baie de Giova, la Chersonèse de Gnide, l'île de Cos, la pointe d'Halicarnasse, la presqu'île du Didyméion, un coin de mer vers Iasos, tout le Kar-ova, et les monts au nord de Mylasa. Mais, comme le remarquait déjà Judeich², c'est un site de terre, qui convient à une guette militaire des routes terrestres. Des observations rapides furent faites autrefois par Judeich sur les remparts. Ce formidable travail de défense mériterait une étude approfondie. Parmi les nombreux édifices très ruinés, en gneiss, on reconnaît deux constructions qui contiennent des éléments en marbre gris veiné. L'une d'elles, vers l'extrémité ouest de la ville, est encastree dans des maisons modernes aujourd'hui démolies en partie. On distingue au-dessus du niveau actuel du sol deux assises isodomes en calcaire (hauteur respective 0 m. 60 et 0 m. 35) très soignées, d'une longueur de 5 m. 80, terminées par une ante en marbre gris conservée sur une hauteur de plus d'un mètre. Dans l'alignement de ce mur (orienté nord-sud) une autre maison contient d'autres fragments de marbre, architraves et colonnes, dont une seule semble être encore à sa place, à 8 m. 95 de l'ante. Son diamètre approximatif est de 0 m. 60 et ses cannelures sont plates, ce qui paraît indiquer que l'édifice ne remonte pas plus haut que l'époque hellénistique. L'architrave dorique a 0 m. 40 de haut. Devant gisent des marbres, une corniche simple et un siège-banquette comme ceux d'un bouleutérion.

1. *Rev. ét. anc.*, 1931, p. 214.

2. *Ath. Mitt.*, 1887, p. 334.

En contre-bas ont roulé d'autres colonnes de même aspect (diam. 0 m. 54). Il y avait là évidemment un édifice civil d'importance, qui est sans doute la palestine attestée par la dédicace vue par Judeich¹. Sur le côté nord de la ville, un autre amas de blocs, où le gneiss se mêle au marbre, indique l'emplacement d'un édifice intéressant : une église byzantine en ruines y recouvre sans doute un temple antique. Nous avons revu la citerne signalée par Judeich sur le côté nord de la ville : son appareil très soigné est d'époque hellénique ; elle est carrée (6 mètres × 6 mètres environ) et particulièrement bien conservée, en partie creusée dans le rocher, en partie construite, son toit en dalles de gneiss reposant sur une ligne de trois poutres de pierre qui reposent elles-mêmes sur deux piliers quadrangulaires de 6 mètres de haut environ. Plus loin vers l'ouest, toujours sur le côté nord, près du rempart, est aménagé un souterrain ou une casemate dont la construction est également très soignée. Nous avons remarqué aussi des magasins en sous-sol sur le côté sud de la ville, mais de construction peut-être plus ancienne.

Les ruines de Stratonicee surgissent de tous côtés au beau milieu du village de Eski-Hissar, et autour de lui². Les édifices indiqués sur le plan de Trémaux³ ne sont certes pas tous visibles aujourd'hui (la colonnade extérieure au rempart, au nord de la ville par exemple) ; mais les remparts, la porte romaine, le Sérapéum, avec son entrée latérale, ses inscriptions à l'intérieur du pronaos⁴, la porte de son péribole (fig. 18 et 19), et le théâtre (fig. 20) entre autres, sont intacts. La terrasse du temple des empereurs signalée par Hula et Szanto au-dessus du théâtre, avec son architrave inscrite⁵, n'a guère

1. *Ibid.*

2. Depuis les remarques de Cousin et Deschamps (*BCH*, 1888, p. 94-5), aucun archéologue n'a entrepris d'étude plus approfondie des ruines même visibles.

3. *Exploration archéologique en Asie Mineure, Stratonicee*, pl. I.

4. Notamment LE BAS-WADDINGTON, n° 514, 519-520 ; la graphie de toutes ces inscriptions révèle une époque impériale tardive ; le temple lui-même, avec sa riche frise de guirlandes, ses caissons décorés de têtes de Méduse-Hathor (?), n'est pas antérieur au II^e siècle.

5. *Sitzungsberichte d. Ak. in Wien*, 1895, p. 19-20.

changé depuis quarante ans. Admirable champ de ruines pour des fouilles de grande envergure qui pourraient rendre à la lumière la belle ordonnance d'une ville gréco-romaine ; plusieurs édifices sont pour ainsi dire à portée de la main, comme le Sérapéum ; pas un jardin, pas un champ qui ne soit semé de marbres : peu de ravages ont été commis encore par les habitants ; seule la construction de l'école sur le rempart du nord a entamé une mosaïque romaine à dessins géométriques, de peu d'intérêt d'ailleurs. Un arrêt d'une journée sur ce site ne peut donc fournir une ample moisson de documents nouveaux : chaque maison serait à examiner à l'intérieur, avec la collaboration des habitants, qui ne se conquiert pas en quelques heures. Nous nous sommes contenté de noter quelques fragments au passage : dans une vieille fortification de basse époque, peut-être même byzantine, au N.-E. de la ville (« camp retranché » du plan de Trémaux), se trouvent encastés de très nombreux marbres antiques, parmi lesquels on remarque des architraves à deux fasces avec fragments de dédicaces monumentales sur la fasce supérieure : d'autres fragments semblables sont dispersés dans les environs (quelques-uns notés déjà par Le Bas). La majeure partie d'entre eux provient assurément d'une même inscription dédicatoire, où nous pouvons reconnaître le nom du dédicant, Tibérius Flavius Ainéas Théophanès, fils de Léon, bien connu à Lagina et à Panamara¹, puis le verbe ἀνέθηκεν, et d'autres parties de la formule, comme τοῖς λοιποῖς οἷς..., φιλοδοξήσαντος]. τὴν κατα[σκευήν].

Les gradins du théâtre ont été récemment nettoyés par le directeur de l'Instruction publique de Moughla. Ce travail a mis au jour les trois inscriptions suivantes :

Théâtre ; trouvée sur le premier rang de gradins. Haut. 0 m. 35 (intacte en haut et en bas) ; long. 0 m. 77 (brisée à droite) ; ép. en dessous 0 m. 38 ; l'inscription est encadrée

1. *BCH*, XI, 1887, p. 153 et p. 373 sq. On connaît aussi un Τιβ. Κλαύδιος Θεοφάνης fils de Λέων (L. W. 525) et un Τιβ. Φλάβιος Αρίστων fils de Λέων (*CIG* 2719 et L. W. 517).

d'un cartouche ; le côté opposé de la pierre porte deux fascies d'architrave. II. des lettres 0 m. 028 à 0 m. 032 ; ΩΘΞ

ἡ πάτρις τὸν ἐν πολί...
 Φλαβιάνον Ἑκατοδώρα[υ
 αὐτοῦ καθὼς διετάξατο... [ἐπιμελη-
 θέντος θεωριῶν πρωτῶν τῶν...πεμ-
 φθεισῶν ὑπ' αὐτοῦ Π^ο Αὐρ.λι...

Théâtre ; trouvée au même endroit ; même genre de pierre, inscrite d'un côté, présentant de l'autre deux fascies d'architrave. Haut. 0 m. 31 ; long. (brisée à droite) 0 m. 45 ; ép. en dessous 0 m. 45. Haut. des lettres 0 m. 032 à 0 m. 033 ; ΩΘ.

ἡ πα[άτρις
 κλη
 ἐπιμε[ληθέντος
 θεω]ριῶν...

Théâtre ; bloc d'architrave et frise doriques provenant de la scène et enfoncé encore en terre, dans l'orchestra. H. 0 m. 43. Lettres de bonne époque romaine à petits *apices* ; h. 0 m. 04.

Μιννίων Λέοντος τοῦ Μιννίωνος καὶ οἱ υἱοὶ [αὐ-
 τοῦ κόσμον Διονύσῳ καὶ Στρατονικέων[δήμῳ.

Une excursion à Panamara¹ nous a permis de constater une fois de plus combien les inscriptions, même à cette hauteur et dans cette solitude, disparaissaient vite : on construit beaucoup en Turquie depuis la guerre, même dans les hameaux les plus reculés. Tout au sommet de cette colline couverte de beaux pins, et qui domine la haute plaine de Bayaka, ne se voit qu'un amoncellement de pierres. Le sanctuaire à peu près carré couvrait une superficie assez petite, 50 à 60 mètres de côté environ, bien surprenante si l'on songe aux nombreux édifices que supposait le culte avec ses fêtes, ses banquets, ses jeux et ses deux divinités. On distingue au nord un angle

1. Cf. *BCH*, 1887, p. 374 ; 1927, p. 57.

du péribole en petits blocs de gneiss ; au milieu des ruines, un fragment d'inscription, publié en 1927¹, est gravé sur une architrave à trois fascées complète à gauche et qui porte exactement :

ΑΠΙΣ
ΕΡΜΑ
ΡΕΥΣΙΕΡΟΚΑ

Tout près, un autre bloc à trois fascées, qui porte l'inscription commémorative de Démétrios fils d'Apollonidès², appartient à un jambage de porte : l'inscription est gravée en travers sur la fasce lisse pour être lue dans le passage de la porte. Le bloc précédent, décoré des mêmes registres, provient donc du linteau. Le nombre de bases inscrites brisées est encore assez considérable ; mais les éléments d'architecture se réduisent à peu de choses : on voit surtout des arcades de portes romaines et de minces colonnes byzantines. Comme à Labraunda, à Kindya, à Théangéla, le christianisme a succédé aux divinités cariennes et a singulièrement compliqué la tâche des archéologues.

En conclusion de ce voyage, nous présentons les photographies de deux petits reliefs de marbre du musée d'Izmir. L'un vient peut-être de Mendélia³ près d'Euromos (n° 867 du musée) ; h. 0 m. 33 ; larg. 0 m. 26 ; ép. 0 m. 20 ; il représente un Zeus carien du type du Labraundos : il est debout, la jambe gauche en avant, drapé d'un ample himation qui dégage le buste et retombe sur le bras gauche. Les avant-bras sont écartés sur les côtés, coudes au corps ; la main gauche tient une lance, la droite une double hache ; le dieu, barbu, est coiffé du polos (fig. 9). L'autre relief (n° 868) provient de Stratonicee : c'est un petit bloc légèrement pyramidal, décoré d'une double hache. H. 0 m. 116 ; larg. 0 m. 085-0 m. 08 ; épais. 0 m. 075 (fig. 10).

A. LAUMONIER.

1. *BCH*, 1927, p. 86, n° 34.

2. *BCH*, 1891, p. 192-3.

3. Si c'est le relief décrit par HULA et SZANTO, *Sitzungsber. Ak. Wien*, 1895, p. 10.

L'HERCULE DE FEURS

Dans la *Revue Archéologique* de 1899 (t. II, p. 58), j'ai publié pour la première fois, d'après la photographie d'un moulage du Musée de Roanne, une importante statuette en bronze d'*Hercule jeune*, assis sur la dépouille du lion de Némée. Dans la suite, Joseph Déchelette, conservateur du Musée de Roanne, qui m'avait envoyé la photographie, voulut bien prêter le moulage lui-même au Musée des Antiquités nationales, où il en a été exécuté un bon creux.

La statuette a été reproduite par moi dans le *Répertoire de la statuaire* (III, 249), et aussi dans le *Catalogue illustré du Musée de Saint-Germain* (t. II, p. 172). Le peu de renseignements que je possédais à ce sujet ont trouvé place dans mon article de 1899. La base quadrangulaire du moulage de Roanne, qui est moderne, porte les mots gravés en creux : HERCULE DE FEURS (fig. 1). Feurs est un chef-lieu de canton de la Loire, près de Montbrison, et fut la capitale du Forez. Cette provenance, qui a été mise en doute sans motif valable, est confirmée, comme je m'en suis avisé depuis, par l'abbé Roux, curé de Feurs, dans son livre intitulé : *Recherches sur le Forum Segusiavorum et l'origine gallo-romaine de la ville de Feurs*, Lyon. 1851. A la p. 53, l'auteur décrit le site dit *Le Palais*, situé en dehors de l'octroi actuel de Feurs, mais qui, avant la Révolution, appartenait à la paroisse. Voici ce qu'il y a d'essentiel dans son texte : « Le Palais était une construction splendide, à en juger par ses restes et par l'acharnement qu'on a dû mettre à la détruire. Il semble qu'on a pris plaisir à piler, comme dans un mortier, tous les marbres précieux que la magnificence romaine y avait rassemblés... On ne peut se faire une idée de la quantité de ces marbres presque tous

d'origine étrangère, qui, sciés en plaques minces, ont fourni les cannelures des colonnes de l'ornementation intérieure de l'édifice... J'ai reconnu parmi ces débris les fragments d'une statue en marbre de Paros. *Il y a trente ou quarante ans qu'on y trouva une statue en bronze de cinquante-cinq centimètres représentant Hercule jeune assis et couvert de la peau du lion ; je n'ai pu savoir ce qu'elle était devenue.*

En réalité la statuette n'a pas 0 m. 55 de haut, mais 0 m. 26 ; dans mon article de 1899, j'avais également donné un chiffre erroné, cette fois trop faible, 0 m. 15. C'est que ni l'abbé Roux ni moi nous n'avions, en écrivant, de moulage sous les yeux ; il y a quelque intérêt à constater cela, dans le cas de l'abbé Roux, qui aurait parlé du moulage s'il l'avait connu.

L'emplacement dit Le Palais avait été décrit antérieurement par Auguste Bernard dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires* de 1846 (t. XIII, p. 392). Voici le passage :

« Il y a près de Feurs un lieu qui porte le nom de *Palais*, en latin *Palatium*, emprunté à un vieil édifice détruit depuis bien longtemps, mais dont on retrouve encore chaque jour de riches débris, malgré les circonstances qui semblent s'être réunies pour en faire disparaître toute trace. En effet, l'espèce de respect traditionnel attaché à ce lieu l'avait fait de bonne heure occuper par la féodalité, qui y éleva un château, malgré sa situation peu favorable pour une construction de ce genre. Tout ce qui restait de l'ancien édifice fut employé dans le nouveau ; ensuite un arrêt des Grands Jours de Clermont de 1656 ordonna de raser le château en punition des crimes de ses maîtres, et tous les matériaux furent alors dispersés au loin. Voilà pourquoi on ne découvre plus sur les lieux que des fragments peu considérables. Néanmoins ils suffisent pour donner une haute opinion de l'édifice auquel ils ont appartenu. Ainsi on y a trouvé, dans une espèce de fouille faite récemment pour la construction d'un nouveau corps de bâtiment, des portions de colonnes de marbre dont les cannelures sont d'une proportion vraiment extraordinaire. En outre, il existait naguère dans le voisinage des restes de thermes connus sous le nom de *Bains de César* (p. 392-3). »

« Feurs fut jadis une ville importante, : on y a trouvé des mosaïques et des statuettes qui rappelaient les plus beaux temps de l'Empire. On y découvre encore journellement des restes d'aqueducs et d'égoûts qui indiquent une vaste cité. Tout démontre que l'enceinte de cette ville renfermait autrefois plusieurs localités voisines, et entre autres Randan, où la tradition rapporte que fut élevé le premier temple chrétien de la contrée. La déchéance de Feurs est attribuée à un incendie dont on ignore les circonstances, mais qui est prouvé par de nombreuses ruines enfouies dans des charbons et des débris de tuiles antiques (p. 395-6). »

On doit regretter qu'Auguste Bernard n'ait pas donné de détails sur les statuettes « qui rappelaient les plus beaux temps de l'Empire ». Il est probable que nombre d'entre elles, passées aux mains d'antiquaires lyonnais, ont été vendues sans provenance, ou avec des provenances supposées. Dans mon *Réperloire*, j'ai fait figurer comme trouvées à Feurs deux statuettes d'Hercule, une de Satyre, une de Victoire, une de Mars, une d'athlète. Un poids de Feurs, conservé au Louvre, porte une dédicace à la déesse Segeta¹ que l'on retrouve dans la station voisine d'Aquae Segetiae (Saint-Galmier). Un vase, dont j'ignore le possesseur actuel, porte sur le col une dédicace à la Mère des dieux, *Matri d(eorum)*. Les inscriptions lapidaires font connaître les déesses *Segeta* et *Dunisia*, l'une et l'autre divinités de sources². Cette colonie romaine, qui posséda un théâtre en pierre sous Claude³, un vaste forum, des portiques, des rues larges se coupant à angle droit, a joui d'une grande prospérité jusqu'à l'incendie qui la ravagea. Cet incendie doit probablement se placer vers 166, ou 255, à des époques de crises mal connues, où les incursions des barbares transrhénans ont réduit en cendres tant de villes florissantes de l'est de la Gaule et anéanti en partie leurs industries.

Auguste Bernard est revenu sur Feurs en 1858, dans sa très

(1) Cf. CIL, XIII, 1641, 1646.

(2) Cf. *Ibid.*

(3) Cf. *Ibid.*, 1642.

estimable description du pays des Ségusiaves, mais les quelques mots qu'il dit de la statuette d'Hercule non mentionnée dans son Mémoire de 1846, sont empruntés à l'abbé Roux. Il termine aussi par cet aveu : « Je n'ai pu savoir ce qu'elle était devenue. »

Dans le moulage de Roanne, dont la provenance est inconnue, la main droite manque. Dès 1899, j'avais exprimé l'avis que la cassure de cette main était récente, ce qui est confirmé aujourd'hui, comme on le verra. Pendant de longues années, aucune autre épreuve du moulage ne fut signalée. Je sais, depuis 1924, qu'il en existe deux autres, mais restaurées avec une massue et un socle plus compliqué qui sont évidemment des restaurations. La première a été donnée en 1850 par un certain Dr Härtel au Musée de l'Université de Leipzig (fig. 3) ; l'autre a été acquise par moi à la fin de 1924, dans une petite boutique voisine de Saint-Sulpice, et donnée au Musée de Saint-Germain.

Cette même année a vu reparaître, après une éclipse de près d'un siècle, l'original lui-même qui a été publié à Munich, avec plusieurs photographies, par le Dr Sieveking, directeur de la Glyptothèque¹ (fig. 2). Il est très bien conservé ; la main droite est intacte et la patine irréprochable. Mais le socle est un travail moderne en marbre qui a été patiné récemment pour prendre l'aspect du bronze. Je reviendrai tout à l'heure sur cette addition.

La statuette a été acquise dans le commerce par M. James Loeb, de New-York, éditeur de la Bibliothèque d'auteurs grecs et latins qui porte son nom. Son importante collection d'antiquités, dont il existe trois volumes de catalogues non mis dans le commerce, est destinée à l'Université américaine de Harvard ; elle est actuellement au château de Hochried, à Murnau, près de Munich.

Le hasard a voulu que M. Sieveking trouvât dans ses papiers de famille de précieuses mentions de l'Hercule de Feurs. Son grand-oncle, Karl Sieveking, était très lié avec

(1) *Münchener Jahrbuch für bildende Kunst*, nouv. série, I, 1.

l'historien bien connu de l'art italien, le baron de Rumohr. Se trouvant ensemble à Hambourg en 1828, ils y virent, chez un Français dont le nom n'est pas donné, une statuette de bronze représentant un éphèbe portant un bandeau autour de ses cheveux. Le possesseur leur dit que cette figure avait été trouvée à Feurs. Rumohr en fut tellement enthousiaste qu'il s'adressa à M. Von Schuckmann, alors ministre de l'intérieur de Prusse, le priant d'obtenir du possesseur que le bronze fût envoyé à Berlin pour y être moulé. Ainsi fut fait. Les connaisseurs de Berlin estimèrent unanimement, nous dit-on, que c'était un travail grec du plus beau style et que le personnage représenté était Thésée; quelques-uns observèrent que les oreilles étaient bosselées comme celles des athlètes, particularité réaliste qu'avait le premier notée Winckelmann, et en conclurent sans doute qu'il s'agissait plutôt d'un athlète vainqueur. Le socle en marbre, au dire de l'amateur français, était l'œuvre de son ami le sculpteur Vallois (avec deux l). Je pense qu'il s'agit d'Achille-Joseph-Étienne Valois, élève de Chaudet et de David, né en 1785, mort en 1862, qui commença d'exposer au Salon en 1814 et auquel on doit plusieurs médiocres statues au Musée de Versailles.

Le socle moderne offre une ressemblance évidente avec ceux des moulages, car une tête de lion y est grossièrement indiquée, mais il n'y a aucune trace d'un tronc d'arbre ni de la peau de lion qui le recouvre. M. Sieveking a pensé que la statuette avait été découverte sans socle, et que ceux des moulages sont de fantaisie, comme celui du sculpteur Valois. Cela est impossible pour plusieurs raisons : 1^o Le socle de marbre, comme je l'ai dit, présente une analogie, qui ne peut être fortuite, avec ceux des moulages ; 2^o si la statuette avait été découverte sans la peau de lion, on n'aurait jamais songé à y reconnaître Hercule ; on l'aurait dénommée Mercure, parce que la même attitude est assez souvent prêtée, en Gaule surtout, à ce dieu¹. On ne pouvait savoir alors ce qu'on sait aujourd'hui sans pouvoir l'expliquer, que Mercure n'est jamais

(1) *Répert. statuaire*, II, p. 168 à 170 ; III, p. 52, n^o 7 ; VI p. 32, n^o 1.



Fig. 1
Hercule de Feurs. Moulage du Musée de Roanne.



Fig. 2
Hercule de Feurs. Bronze de la Collection Loeb à Munich.

figuré avec un bandeau dans les cheveux, alors que c'est là un attribut fréquent d'Hercule, comme aussi d'Apollon et de Dionysos. Le fait que les archéologues de Berlin y virent un Thésée a sans doute pour cause qu'ils n'attachèrent pas d'importance au socle moderne, où la tête de lion n'est d'ailleurs que vaguement indiquée, et qu'à cette époque, quelques années après la révélation des frontons du Parthénon, on était tenté de donner le nom de Thésée à toute figure juvénile et sans attributs comme celle de Feurs.

Je conclus donc, à l'encontre de M. Sieveking, que la statuette fut découverte avec un socle de bronze très mutilé, mais où l'on distinguait encore une partie de la dépouille et la tête du lion. Les auteurs des deux moulages que nous possédons s'inspirèrent de ces fragments pour restituer des socles dont le style n'est nullement antique, où le modèle de la tête et de la dépouille du lion présentent d'inconciliables différences. A son tour Valois, chargé de sculpter un socle de marbre pour l'acquéreur de la statuette, connaissait l'existence des fragments en bronze du socle original ; mais comme il supprima complètement la dépouille du lion, en se contentant d'esquisser comme à regret la tête du fauve, il est probable qu'il n'eut pas les fragments originaux sous les yeux ; il vit seulement un moulage et, reconnaissant que c'était une restauration, il ne s'en inspira que d'une manière générale et d'ailleurs très fâcheuse, car il est difficile d'imaginer un socle plus bizarre et plus disgracieux que le sien.

La main droite qui manque au moulage n° 1 (fig. 1) est d'un très mauvais travail dans le moulage n° 2, dont l'auteur lui fait tenir une massue (fig. 3) ; dans l'original (fig. 2), la main droite est excellente, mais il n'y a pas d'attribut. La conclusion qui semble s'imposer est celle-ci : le moulage n° 1 est le plus ancien, antérieur à l'acquisition de la statuette par celui qui l'apporta à Hambourg ; dans la suite la main du moulage n° 1 fut brisée et le mouleur du n° 2 la refit en même temps qu'un nouveau socle plus compliqué que le premier et d'un goût encore plus défectueux.

J'espère pouvoir ajouter quelque jour des détails à cette

petite histoire, car la lettre de M. de Rumohr au ministre prussien doit se retrouver et l'on ne peut manquer de savoir aussi, quand on le cherchera, le nom du collectionneur auquel s'adressa ce ministre pour obtenir un moulage de l'Hercule. La connaissance de ce nom permettra sans doute de préciser



Fig. 3. — Hercule de Feurs.
Moulage du Musée de l'Université de Leipzig.

l'époque de la découverte, placée entre 1811 et 1821 par le témoignage de l'abbé Roux.

Là où les archéologues de Berlin, en 1828, voyaient un travail original grec de la belle époque, nous n'hésitons pas à dire aujourd'hui qu'il s'agit d'un bronze du premier siècle de l'Empire, inspiré d'un modèle grec du iv^e siècle. C'est un progrès certain, dû à un siècle d'études, mais combien d'obscurités subsistent encore ! Le type de l'Hercule de Feurs est fréquent dans l'art romain, mais il est toujours prêté à Mer-

cure ; il existe même au Musée Britannique un Mercure assis, provenant de Paramythia, en Épire, qui est presque identique à l'Hercule de Feurs, mais il porte un pétase ailé¹. Faut-il croire que le type en question, créé pour Hermès, a été prêté à Héraklès par un artiste travaillant pour Feurs, ville dont Héraklès paraît avoir été la divinité principale ? Il existe, en effet, une monnaie d'argent des Ségusiaves au revers de laquelle paraît Hercule associé à Télésphore ; c'est sans doute *Hercules salutaris* (CIL, III, 1572), protecteur des sources bienfaisantes dont il y a plusieurs dans la région. On pourrait donc imaginer que le type hellénistique de Mercure assis, adopté, semble-t-il, par Zénodore pour le colosse en bronze érigé sous Néron sur le Puy de Dôme², se soit répandu en Gaule et sur le Danube ; mais il aurait été transformé en Hercule à l'usage des Ségusiaves par un artiste qui ne se mit pas en frais d'invention.

Toutefois, ce qui m'empêche d'accepter cette hypothèse d'un démarquage pour ainsi dire local, c'est que l'Hercule de Feurs est d'une qualité infiniment supérieure à tous les Mercures assis d'époque romaine, même à celui de Paramythia. L'analogie de la tête de Feurs avec celle de l'Hercule de la collection Lansdowne, à Londres (fig. 4), suffit à prouver que l'ensemble dérive directement d'un modèle grec. Ce modèle doit-il être attribué à Euphranor, à Lysippe, ou à quelque autre sculpteur du iv^e siècle ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que les proportions répondent au canon de Lysippe, et non à celui de Polyclète, et que Lysippe a sculpté plusieurs figures d'Hercule. Mais que savons-nous des nombreux élèves et contemporains de Lysippe, et de tous les Hercules qui ont dû sortir de leurs ateliers ? Nous n'avons pas le droit d'accomoder à notre ignorance des désignations qui ne pourraient satisfaire qu'elle.

Il a dû exister, dans l'antiquité, deux images célèbres d'Hercule jeune assis et d'Hermès jeune assis. Peut-être étaient-elles dues au même bronzier. De l'Hercule assis, je ne connais

(1) *Rép. stat.* I, 368, 6.

(2) Cf. S. REINACH, *Les bronzes figurés de la Gaule*, p. 64. 80.

guère qu'une bonne copie, celle de Feurs, qui tire de là une importance considérable, justifiée d'ailleurs par sa beauté exceptionnelle¹. De l'Hermès assis, nous avons un grand exemplaire de bronze à Naples, trouvé à Herculaneum, un autre en pierre trouvé à Mérida, un bas-relief de Horn avec la dédicace



Fig. 4
Tête d'Hercule de la Collection Lansdowne.

Mercurio Arverno, une mauvaise statue en pierre découverte à Dampierre et surtout un assez grand nombre de petites copies de bronze, offrant d'innombrables variantes de détail qui s'expliquent par la répugnance des artistes anciens pour les copies exactes, sauf lorsqu'ils travaillaient le marbre d'après des moulages de bronze et dans les dimensions des originaux.

(1) Une petite figure de bronze analogue faisait partie de la collection Aynard (*Rép. stat.* V, 94,8).

Je voudrais, en terminant, insister sur l'intérêt qu'il y aurait à explorer méthodiquement le site dit du Palais, aux portes de Feurs. Jusqu'à présent on n'y a creusé que des tranchées — les dernières, je crois, en 1904¹. Qu'il y ait eu là des thermes ou tout autre édifice, par exemple un grand temple de source, on ne peut douter qu'il s'agisse de constructions d'une importance exceptionnelle. Les colonnes revêtues de marbres polychromes, fixés tantôt au moyen de goujons de fer, plus souvent à l'aide d'une chaux fine très adhésive, avaient, nous dit-on, des diamètres variant de 0 m. 51 à 0 m. 97 ; de pareils supports donnent une idée de la grandeur et de la richesse du monument, dont les fondations et le plan restent à découvrir sous les ruines du château féodal. M. Brasseur, le dévoué secrétaire de la société La Diana, à Montbrison, m'apprend que *le Palais*, qui appartenait en 1850 à la famille Perier, a passé par alliance à la famille Montaigne de Percins. Les fouilles d'avril 1904, qui ont duré seulement deux jours, donnaient des résultats encourageants, mais il fallut les interrompre pour ne pas détruire de beaux arbres. Il y a donc là un emplacement dont l'exploration s'imposerait et mériterait probablement des sacrifices ; on peut le recommander, du moins pour des temps moins difficiles que l'heure présente, à nos collègues du Lyonnais et du Forez.

S. REINACH.

(1) *Bulletin de La Diana*, avril-juin 1904, p. 58.

UN FONDEUR DE FER EN CHAMPAGNE AU MOYEN AGE

Le village de Poix (canton de Marson, Marne), a déjà donné de nombreux et riches documents archéologiques, un beau cimetière marnien de soixante-deux tombes¹ et un cimetière gallo-romain²; enfin il existe près du village un gros tumulus connu sous le nom de tombeau de Théodoric³.

En 1929, nous avons trouvé une nouvelle source de documents fort intéressants, bien que d'époque plus récente. Des tranchées creusées pour l'installation de canalisations d'eau ont défoncé toutes les rues du village. L'une d'elles a coupé, au milieu de la chaussée et à l'angle de la maison de M. Fernand Lagille, maire de Poix, tout près de l'Église, un trou rempli de terre noire, mélangée d'une grande quantité de scories de fer. Prévenu très tardivement, nous n'avons pu faire qu'une exploration rapide et incomplète, qui nous permet seulement de signaler cette découverte, sans pouvoir en tirer toutes les conclusions.

La cavité, taillée dans la craie, profonde de 1 m. 50 sur 2 mètres de large et 2 mètres de long, est remplie d'une terre très noire, grasse, charbonneuse, mêlée de morceaux de craie et de nombreux débris de scories de fer, avec quelques os d'animaux, et divers objets, boucle (?) en bronze, clé en fer, vase en terre et tessons.

1. *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1914, n° 1. Fouilles abbé Favret, Bérard, Thiérot.

2. Fouilles Morel. Non publiées, aucun document.

3. Fouilles pour Napoléon III, aucun document connu. Voir *Mémoires Société Agriculture de la Marne*, 1861, 2^e partie, p. 71 et 1859. p. 122 (Savy).

Les scories. — Elles sont très abondantes dans la partie supérieure. Parmi les très nombreux débris informes, de toutes dimensions, se trouvaient environ deux cents pains, ayant une forme demi-sphérique. Ils semblent avoir été coulés dans des récipients de deux sortes :

1^o Une forme de calotte demi-sphérique, ayant environ 0 m. 15 de diamètre, sur 0 m. 05 ou 0 m. 06 d'épaisseur.

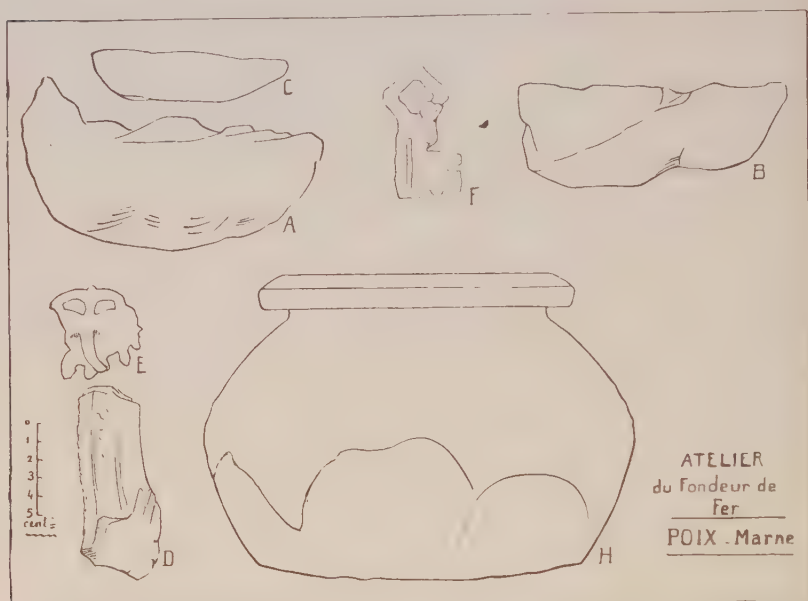


Fig. 1. — Atelier de fondeur, à Poix.

2^o une forme plus petite et elliptique, ayant 0 m. 10 sur 0 m. 08 de diamètre avec 0 m. 03 d'épaisseur.

Voici les précisions sur quelques-uns de ces pains :

N^o 1 : diam. 0 m. 15 ; épaisseur 0 m. 06 ; poids 1.750 grammes ; calotte demi-sphérique assez régulière, plateau supérieur horizontal avec de grosses boursofflures (*fig. 1, A*).

N^o 2 : diam. 0 m. 15 ; épaisseur 0 m. 065 ; poids 1.650 grammes, calotte demi-sphérique avec dépression médiane ; plateau horizontal assez régulier (*fig. 1, B*).

N° 3 : diam. 0 m. 15 ; épaisseur 0 m. 05 ; poids 1.370 grammes ; plateau concave.

N° 4 : diam. 0 m. 15 ; épaisseur 0 m. 06 ; poids 1.720 grammes ; plateau horizontal.

N° 5 : Grand diam. 0 m. 10 ; petit diam. 0 m. 08 ; épaisseur 0 m. 03 ; poids 210 grammes ; calotte régulière, plateau horizontal à petites boursoflures (*fig. 1, C*).

Toutes ces pièces ne semblent pas avoir été coulées dans un moule à surface lisse comme serait un moule en terre cuite ou en métal, mais plutôt dans un moule en terre à paroi rugueuse, sorte de récipient creusé dans le sol et placé au-dessous du four, trou dans lequel devaient s'écouler, en fin de coulée, les scories inutilisables qui surnageaient sur le métal en fusion.

Quelques ossements d'animaux sont sans aucun intérêt documentaire, sauf les os du pied et le sabot d'un petit équidé, et un morceau de bois de cerf portant des traces de section assez mal et irrégulièrement faite qui semble destiné à un manche d'outil (*fig. 1, D*).

Boucle (?). — Objet en bronze ayant un peu la forme d'une feuille : serait-ce une boucle (?). Nous n'avons aucune pièce de comparaison (*fig. 1, E*).

Clé en fer. — Cet objet est très bien conservé : long de 0 m. 07, poignée très courte avec anneau quadrangulaire de 0 m. 035 à léger renflement sur les trois angles supérieurs (*fig. 1, F*).

Cette clé est identique à celles reproduites sur des monnaies d'Avignon du XII^e siècle (*fig. 2*). Elle permet de dater notre atelier.

Céramique. — Quelques tessons de céramique semblent avoir été jetés pêle-mêle parmi les scories. Ce sont de simples fragments impossibles à reconstituer. Par contre, un vase brisé, mais dont les morceaux étaient restés en connexion, a

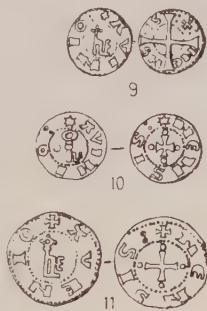


Fig. 2
Monnaies d'Avignon
à la clé (XII^e siècle).
(D'après R. Forrer,
dans *Germania*, 1931,
p. 218).

été refait : il est d'aspect lourd et massif, ayant 0 m. 16 de haut sur 0 m. 23 de plus grand diamètre à la panse. La terre, de couleur ocre rosée, est rugueuse ; sous l'action d'un feu violent, de grosses écailles sont tombées de la partie inférieure du vase,



Fig. 3. — Un ancien atelier de fondeur.

qui est recouvert d'une poudre noire qui pourrait être de la suie (*fig. 1, H*).

Un vase semblable a été découvert à Steckborn¹ par M. R. Forrer, rempli de monnaies d'argent du XII^e siècle.

Les monnaies d'Avignon et le vase de Steckborn sont des

1. D^r FORRER, *Der Brackteaten Fund von Steckborn*, dans *Antiqua*, 1883, n^o 3, p. 50.

guides assez précis qui nous permettent d'attribuer notre atelier au XII^e siècle.

Cette trouvaille, bien qu'incomplète, nous donne cependant la certitude de l'existence, au moyen âge, d'un atelier de fondeur de fer à Poix (Marne). Mais nous n'avons pas trouvé le four lui-même : il s'agit plutôt d'une annexe de la fonderie, sorte de trou où l'on jetait, pour s'en débarrasser, tous les déchets de l'atelier voisin, scories inutilisables, vieux vases brisés, etc.

Un fondeur de fer, au centre du pays de la craie — pays totalement dépourvu de minerai — semble un peu invraisemblable. S'agit-il d'un atelier de fonte de seconde fusion ou d'un atelier utilisant le minerai que l'on trouve en assez grande abondance vers la Brie champenoise, où il existe de nombreux gisements à Montmort, Chaltrait, Orbais-le-Baizil, Étoges ou vers le Vallage ou le Perthois.

Nous resterons, en partie, dans le domaine des hypothèses puisqu'il n'y a aucun espoir de continuer nos recherches, l'atelier de Poix étant au centre du village, au milieu d'une chaussée empierrée, bordée de maisons d'habitation.

Nous pouvons cependant nous faire une idée assez précise de notre atelier, car il existe une image qui illustre admirablement notre trouvaille et qui nous permet de visiter la fonderie de Poix. C'est une vieille gravure sur bois de 1561, tirée du *De re metallica*, de G. Agricola, page 401 (fig. 3). On y voit les ouvriers au travail ; l'un d'eux verse avec une longue cuiller le métal en fusion dans des récipients en forme de calotte : près de lui sont déjà les pains semblables aux nôtres. Nous voyons le métal en fusion couler dans un petit creuset qui se trouve sous le four et qui devait, en fin de coulée, recevoir les crasses, les scories inutilisables que l'on jetait dans une fosse voisine où nous les avons retrouvées¹.

Am. THIÉROT.

1. *Germania*, avril 1932 et juillet 1932. Cf. Dr FORRER, *Note sur la gravure, d'après G. Agricola « de re metallica »*, dans *Germania*, 1932, p. 102, et voir la note sur notre découverte de Poix, dans *ibid.*, 1932, p. 217.

LES LIGURES

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

La Revue Archéologique a accueilli avec plaisir la proposition de publier l'important mémoire de M. André Berthelot sur Les Ligures, mais il lui fallait obéir à la règle qu'elle s'est fixée de ne pas admettre des articles qui dépassent les dimensions usitées et de ne pas donner à un genre particulier d'études une place hors de proportion avec celle qui est attribuée aux autres sciences archéologiques.

La difficulté a été résolue par un accord amiable entre l'auteur et les éditeurs, M. A. Berthelot ayant consenti généreusement à se charger de tous les frais d'impression et de tirage. C'est donc une sorte de Supplément qui est offert bénévolement à nos lecteurs et dont la seconde partie paraîtra dans le fascicule suivant.

Nous en remercions vivement notre collaborateur M. Berthelot et nous considérons comme un honneur pour la Revue qu'il ait tenu avant tout à faire connaître par elle son remarquable travail.

LA DIRECTION.

I. — LA LIGURIE HISTORIQUE

Les Ibères et les Ligures, deux peuples secondaires, ont pris dans l'imagination des historiens une place immense. Ils emplissent l'Europe d'un renom qu'ils n'eurent guère de leur vivant.

Quand la mode en aura passé, les érudits futurs seront ébahis du rôle que leurs confrères du premier tiers du ^{xx}^e siècle, à l'instar des anthropologistes égarés sur leur domaine, ont fait jouer dans l'histoire primitive de l'Europe à ces deux nations, dont le principal titre est d'être demeurées obscures et de s'être effacées, ne laissant qu'un nom, une cosse vide.

Pour les Ibères, on a un motif ; leur nom localisé au nord-est de l'Espagne au contact des comptoirs grecs, a été par ceux-ci, et les Romains ensuite, étendu à l'ensemble de la péninsule hispanique et de ses populations, comme celui de la tribu des Graikoï le fut à l'ensemble des peuples hellènes.

Les historiens généralisateurs sont donc en quelque mesure excusables d'avoir oublié l'affirmation catégorique de Strabon (III, 4, 19) *μόνην ἐκάλουν τὴν ἐντὸς τοῦ Ἰβήρος*, le nom d'Ibérie étant borné à la contrée au nord de l'Èbre dont les habitants furent ensuite appelés Iglètes. Ils ont prétendu unifier sous le nom ibère les multiples langues de l'Espagne¹ ou du moins étaler sur toute l'Ibérie des administrateurs le territoire du peuple ibère qui n'en occupait pas même la cinquième partie. Mais pour les Ligures² l'imagination des théoriciens ne peut invoquer semblable excuse. Non seulement elle n'est pas appuyée, mais elle est contredite par les textes qui nous présentent les Ligures comme un peuple bien défini, d'importance secondaire, intercalé entre les Celtes et les Italiotes dont il est clairement différencié.

L'hypothèse d'un empire ligure formulée par d'Arbois de Jubainville et ses disciples est une fiction romanesque. Elle est pourtant en vogue et nombreux sont les écrivains qui supposent qu'un peuple parlant la langue ligure s'est autrefois étendu sur la majeure partie de l'Europe occidentale où il aurait précédé les Celtes, dépassant même vers le midi leur

1. Après avoir parlé des Turdétans, les plus instruits des Ibères, qui ont une grammaire, des livres traitant de leur passé, des poèmes et des lois rythmées en six mille vers (ou bien « remontant à six mille ans »), STRABON (III, I, 6) ajoute : les autres Ibères font aussi usage de grammaire, mais ils en ont plusieurs, comme ils ont plusieurs langues. Cette double constatation montre que l'appellation d'Ibérie appliquée à l'ensemble de la péninsule hispanique n'exprime pas d'unité ethnique et que le peuple ibère parlant la langue ibère n'était que l'un des peuples, différenciés par leurs langages et leurs grammaires, qui se partageaient ce vaste territoire. Ni les Tartessiens au sud, ni les Celtes et les Lusitans à l'ouest, ni les Vascons au nord ne parlaient ibère ; non plus que les Cantabres et les Astures. Le cas des Celtibères est incertain ; ils paraissent avoir été des Celtes imprégnés de culture ibérique ou plutôt gréco-ibérique.

2. Nous employons selon l'usage le mot Ligures ; les Grecs écrivaient Λίγυες. Ligües ou Ligyes.

aire d'extension. Formulée en 1861, par le baron Roget de Belloguet dans un livre sur « l'Ethnogénie gauloise », cette idée a été développée par d'Arbois de Jubainville, portée à ses conséquences extrêmes par Jullian et Schulten.

Elle est fondée sur quelques textes d'écrivains grecs et sur des arguments toponymiques attribuant le caractère ligure à des noms de fleuves, de monts, de peuples et de villes. Nous étudierons successivement les textes définissant l'habitat du peuple ligure jusqu'à sa fonte dans le creuset de l'Empire romain, les indications sur les antécédents et la provenance des Ligures historiques, enfin les arguments toponymiques avancés à l'appui de l'hypothèse d'une ancienne extension des Ligures au nord et à l'ouest de leur territoire attesté par les documents.

Le texte le plus ancien est un fragment d'Hésiode (n° 122) cité par Strabon (VII, 3, 7) d'après Ératosthène¹

Αἰθίοπας τε Λίγυς τε ἶδε Σκύθας ἱππημολγούς².

Le géographe invoque ce vers afin de prouver que les Scythes, trayeurs de juments, ont été connus d'Homère, sans s'occuper du fait que les Éthiopiens et les Ligures sont nommés avec eux.

Par contre, ce fait seul intéresse les commentateurs modernes, qui ont eu la curieuse idée de rapprocher le vers du pseudo-Hésiode d'un passage d'Éphore, historien du III^e siècle.

1. C'est un des quatre-vingt-quatre fragments qu'on ne sait où rattacher ; la plupart semblent fort postérieurs aux *Travaux et Jours* et à la *Théogonie* et se classent sous la rubrique pseudo-Hésiode. Tel était le cas de la géographie γῆς περίοδος mentionnée par STRABON (VII, 3, 9). Certains ont supposé, d'autres ont affirmé que ce vers était emprunté aux Catalogues, titre sous lequel on groupe la généalogie des héros classés selon leur ascendance maternelle, où figurent en bonne place les mortelles aimées par un dieu. De même que la *Théogonie*, plusieurs de ces fragments se rattachent au cycle troyen (voir plus loin la liste des fleuves).

2. Les manuscrits de STRABON portent Λίγυσι δε ; CORAY a corrigé Λιβύας τε ἡδὲ ; KRAMER Λίγυς τε ἰδὲ ; version qui a été généralement acceptée. Néanmoins, il faut retenir que la mention des Ligures n'est pas certaine ; ce nom qui ne différait que par une lettre, juxtaposée à l'autre dans l'alphabet, de celui des Libyens a pu lui être substitué par une faute de copiste. Cette confusion est vraisemblable ailleurs, par exemple dans la géographie de l'Espagne.

cle, qui place aux quatre côtés de la terre habitée les Scythes, les Indiens, les Éthiopiens et les Celtes. Après quoi ils imaginent qu'Éphore a mis les Celtes à la place des Ligures du pseudo-Hésiode et que cette substitution correspond à un changement politique accompli dans l'intervalle entre la vie des deux écrivains. Tout cela est fantaisiste. Il n'y a pas l'ombre d'une raison de supposer que le pseudo-Hésiode ait anticipé sur la conception d'Éphore, même en imaginant que celle-ci aurait été celle de la carte d'Anaximandre, autre supposition gratuite.

Pour nous en tenir au vers du pseudo-Hésiode, la mention isolée du nom Ligües, si l'on accepte la version de Kramer, prouve simplement que ce nom lui était connu ; rien de plus. Il peut s'agir des Ligures signalés par Hérodote (VII, 72) dans l'armée de Xerxès entre les Paphlagoniens et les Matianiens, mais endivisionnés avec les Maruandunes et les Cappadociens (Leucosyriens)¹. Quant aux Éthiopiens, ce peuvent être ceux que Memnon amena au secours de Troie (Tzetzés *Antehomerica*, 13 ; *Posthomericæ*, 125, 346, et surtout Quintus de Smyrne 11, 101, 108, etc.)². Les Scythes figurent également parmi les auxiliaires des Troyens (Tzetzés, *Posthomericæ*, 23). Les noms des trois peuples ont pu être accolés dans une liste des alliés de Priam.

Le vers du pseudo-Hésiode se rattacherait alors au cycle troyen et serait sans rapport avec la Méditerranée occidentale. Il est donc douteux que la mention qu'il fait des Ligures concerne ceux que les Phocéens trouvèrent sur la côte à l'est du Rhône et chez lesquels ils fondèrent en 600, la ville de Marseille³.

1. Au témoignage d'Hérodote s'ajoute celui de Lycophron (*Cassandre*, vers 1312) qui cite la ville de Koutaia comme ligustique. Les Ligures orientaux étaient encore connus au milieu du III^e siècle. Leur emplacement dans le nord de l'Asie Mineure est assez incertain. Il semble proche de celui des Henètes qu'on localise entre les Mariandunes et les Paphlagoniens.

2. Un rapprochement est établi entre Memnon, roi des Éthiopiens, et un fleuve Paphlagoneios issu de son sang sur les pentes du mont Ida (QUINTUS, II, 560).

3. Dans l'hypothèse où les Ligües d'Hésiode seraient ceux de la Méditerranée occidentale, la connaissance en pourrait remonter aux Rhodiens qui ont pu fréquenter ces rivages dès la fin du X^e siècle (v. plus loin la liste des thalassocraties).

Il se peut que le nom des Ligües, Liguses ou Ligures, appliqué à ces tribus, ne remonte pas au delà de cette époque. Nous ignorons s'il fut pris par les colons grecs au langage des peuples italiques ou s'il passa du vocabulaire hellénique dans celui des Latins.

La citation d'Hésiode, empruntée à Ératosthène par Strabon, ne nous paraît pas avoir la portée que lui attribue d'Arbois de Jubainville. Nous ignorons entièrement à quelle occasion le poète cite les Ligures entre les Éthiopiens et les Scythes; il se peut qu'il s'agisse d'une coutume, d'un détail de mœurs barbares; c'est une conjecture arbitraire que de lire dans ce vers isolé une énumération des grands peuples du monde. La seule conclusion légitime, c'est que l'auteur de ce poème hésiodique connaissait le nom des Ligures, lequel dut, en effet, devenir familier aux Grecs dès qu'ils visitèrent les côtes de la Méditerranée occidentale.

Du récit que Plutarque¹ fait de la première bataille d'Aix, il résulte que le nom de Ligures n'était pas celui qu'ils se donnaient; ils s'appelaient eux-mêmes Ambrons, nom qui ressemble à celui d'Ombriens porté par le peuple italique établi à leur sud-est et à celui des Aborigènes qu'on y rattache². L'appellation Ligures, Ligües disaient les Grecs, leur était infligée par les étrangers, comme celle d'Indiens le fut aux populations de l'Amérique. Les étymologies proposées pour ce mot sont le grec *λίγυς* (voix perçante), ou le latin *lig-u-ris* qui exprimerait l'avidité, qualification appliquée par des civilisés à des voisins moins cultivés, mercenaires ou brigands.

1. « ... la fraction la plus belliqueuse des ennemis, par qui avaient été vaincus auparavant les Romains sous Manlius et Cépion — ils se nommaient Ambrons et étaient plus de trente mille — s'étant élancés, coururent aux armes... frappant leurs armes en mesure et bondissant tous ensemble, ils faisaient souvent retentir leur nom Ambrons soit pour s'entr'appeler, soit pour effrayer d'avance les ennemis en le proclamant. Les premiers des Italiques à marcher contre eux, les Ligures, les ayant entendus et compris répondirent par le même cri, qui était à eux aussi leur nom national (*πάτριον ἐπικλησιν*) car c'est ainsi que les Ligures eux-mêmes nomment leur peuple. Souvent donc ce cri retentit de part et d'autre avant d'en venir aux mains... » (PLUTARQUE, *Marius*, 19.)

2. D'après Varron cité par DENYS (L, 9 à 14) les Aborigènes seraient descendus de Reate pour conquérir le Latium sur les Sicules.

Le nom de Ligures ne provenant pas du vocabulaire ligure, nous pouvons écarter d'emblée tout rapprochement avec les mots géographiques similaires, tels que Liger, Loire, Ligoure rivière et district du Limousin, Liguair, affluent de la Sèvre niortaise, etc. On peut admettre que ce nom fut connu des Grecs dès le VII^e siècle et popularisé par les relations que Marseille entretenait avec les tribus établies entre le Rhône et le Var.

Nous en avons le témoignage dans les fragments d'Hécatée conservés par Étienne de Byzance. Nous les citons d'après *Fragmenta historicorum graecorum*, éd. C. et Th. Muller, 19. Ναρθῶν ἐμπόριον καὶ πόλις Κελτική. Στράβων τετάρτη. Ἔστι καὶ λίμνη Ναρθωνῆτις καὶ ποταμός Ἀτακός. Ἐκατᾶιος δὲ Ναρθαίους αὐτοὺς φησι. Comme l'ont noté Mullenhoff et d'Arbois de Jubainville, rectifiant une erreur des éditeurs, la qualification de ville celtique est empruntée à Strabon. D'Hécatée, on doit retenir la qualification de Narbonais, affectée au fleuve et à l'étang, ainsi que la forme Ναρθαῖος qui est une forme grecque usuelle. Elle paraît dériver de Narba qui aurait été le nom du fleuve. Hécatée n'a pas considéré ces noms comme ligures, car Étienne de Byzance l'eût signalé. On ignore si le nom de Narbonne a passé de la ville au fleuve ou inversement du fleuve à la ville.

20. Ἐλίσυκοι ἔθνος Λιγύων. Εἰκ. Ευρ.

22. Μασσαλία πόλις τῆς Λιγυστικῆς κατὰ τὴν Κελτικὴν ἄποικος Φωκάεων. Εἰκ. Ευρ.

23. Μόνοικος πόλις Λιγυστικῆς. Εἰκ. Ευρ.

24. Ἀμπελος πόλις τῆς Λιγυστιγῆς. Εἰκ. Ευρ.

Ces textes d'Hécatée associent les Ligures aux Celtes ; ils les situent autour de Marseille et de Monaco. Ampelos est inconnue. Ils qualifient de ligure le peuple des Élisukes.

Conway (*Cambridge ancient history*, IV, p. 434) incline à croire que le mot ἐλίσυκος est une prononciation massaliote de Velesco ou Velesico, nom semblable à celui de Volsques, orthographié Olses par le pseudo-Scylax¹ — il dériverait de la même racine qu'ἔλος, marais, et aurait été appliqué aux habi-

1. A une époque où les Grecs avaient délaissé le digamma, F ou V des Latins.

tants de la côte frangée de lagunes qui s'étend des Pyrénées aux abords de Marseille, aussi bien qu'à ceux des marais Pontins. On l'a rapproché du Helice palus situé par Avienus (vers 590) à l'embouchure de l'Aude ; car ἐλίχη signifie oseraie. Il l'a été aussi des Champs Élysées d'Homère. Par contre il semble n'avoir rien à voir avec celui des Élukokes de Ptolémée¹.

Faut-il retenir le fait qu'au temps d'Hécatee, les Celtes, voisins de Marseille, étaient déjà maîtres de Narbonne ?

Dans l'ordre chronologique, la seconde mention authentique des Ligures méditerranéens se trouve dans le *Prométhée* d'Eschyle (vers 465 av. J.-C.). Ces vers qui nous ont été conservés par Strabon (IV, 1, 7) expliquent l'origine des pierres de la Crau. Héraclès sera attaqué par les Ligures dans son voyage du Caucase au pays des Hespérides ; son père lui fournira pour sa défense une nuée de pierres à l'aide desquelles il défera aisément l'armée ligure. Cette légende nous reporte aux alentours de Marseille.

Pline (XXXVII, 11, 3) reproche à Eschyle d'avoir placé l'Éridanus en Ibérie, lui donnant le nom de Rhodanus, Il s'ensuit qu'il étendait jusqu'au Rhône le territoire des Ibères. Nous ne croyons pas qu'il faille attribuer une importance capitale aux indications de ce genre. Elles étaient fournies aux Grecs de la métropole par les navigateurs qui visitaient la Méditerranée occidentale et y fondaient des comptoirs ou des colonies. Les Rhodiens avaient lié partie avec les Ibères ; les Phocéens, puis les Marseillais avec les Ligures. Ces noms ont pu signifier simplement indigènes du hinterland rhodien, indigènes du hinterland marseillais. De même l'ethnographie complexe de l'Afrique occidentale a été longtemps ignorée des Européens installés sur la côte et les renseignements, extraits d'un roman populaire ou d'une pièce de théâtre du milieu du XIX^e siècle, seraient de piètres documents ethnographiques.

1. PTOLÉMÉE cite en Narbonaise (II, 10, 8) les Éloukôkes ou Élukokes, avec ville Albaugusta (Aups). On a conjecturé une faute de lecture pour Alibôkoi ; ce seraient les Albiens et Albiokoi de Strabon cités entre les Saltes et les Voconces : les Albici de CESAR (I, 56 et *Bell. Civ.* I, 34).

Euripide, dans la scène des *Troyennes*¹ où Cassandre prophétise les malheurs d'Ulysse, après Charybde et le Cyclope mangeur de chair crue, parle de

...Λιγυστίς θ' ἢ συῶν μορφώτρια

Κίρκη...

(Vers 437 et 438.)

Nous ne pensons pas qu'il faille prendre à la lettre l'épithète de Ligustique appliquée à la magicienne. Pline (XXXVII, 11) relève l'ignorance géographique d'Euripide et d'Apollonios, qui supposent que le Rhône et le Pô se réunissent pour déboucher dans l'Adriatique. Cette confusion de l'Éridan et du Rhône a déjà été notée chez Eschyle. Que peut valoir alors l'indication sporadique d'un nom de peuple ?

Le quatrième auteur qui nomme les Ligures est Hérodote ; en deux passages : « chez les Ligures qui habitent au-dessus de Marseille, les marchands sont appelés Sigunnes ; c'est le nom qui est donné par les Cypriens aux javelots » (V, 9). « Terrillos, tyran d'Himère... avait fait venir sous la conduite d'Amilcar, fils d'Hannon, roi des Carthaginois, une armée de trois cent mille hommes composée de Phéniciens, de Libyens, d'Ibères, de Ligures, d'Hélisukes, de Sardons et de Curniens (Corses) » (VII, 165). En 480, les Ligures ont donc fourni des mercenaires à l'armée carthaginoise, comme les autres riverains du nord de la Méditerranée, Sardes², Corses, Ibères et Élisukes. Aucune précision n'est donnée sur leur pays.

Dans l'ordre chronologique se présente ensuite un passage de Thucydide. Résumant les origines historiques de la Sicile, il énumère les occupants successifs de l'île : 1^o les Cyclopes et Lestrygons, connus par les poètes, disparus ; 2^o les Sicanes ; 3^o les Élumes, issus de Troyens fugitifs, établis à Éryx et Égeste ; et les Phocéens revenant de Troie mais dévoyés par la tempête qui les jeta en Libye d'où ils passèrent en Sicile ; 4^o les Sikèles venus d'Italie fuyant les Opikes ; ils refoulèrent les Sicanes dans les parties sud et ouest de l'île ; ils s'y instal-

1. Représentées, croit-on, en 415.

2. Il est possible mais peu probable qu'il s'agisse du peuple des Sordes qui occupaient le Roussillon actuel au sud des Élisukes.

lèrent trois cents ans avant la venue des Hellènes. Ils se maintiennent encore au milieu et à l'ouest de l'île ; 5^o les Phéniciens qui occupèrent autour de la Sicile entière des promontoires et des îlots, afin de commercer avec les Sikèles ; le développement de la colonisation grecque les confina à Motye, Soloeis et Panorme, au voisinage des Élumes.

Le texte qui nous intéresse (VI, 2) concerne les Sicanes, dont nous savons par ailleurs que le principal établissement était au sud de l'île. Ce sont après les Cyclopes et Lestrygons légendaires les premiers habitants de la Sicile, s'affirmant autochtones... ὥς μὲν αὐτοὶ φασὶ καὶ πρότεροι διὰ τὸ αὐτόχθονες εἶναι, ὥς δὲ ἡ ἀλήθεια εὐρίσκεται. Ἰδὼρες ὄντες καὶ ἀπὸ τοῦ Σικάνου ποταμοῦ τοῦ ἐν Ἰδηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες.

On remarquera tout d'abord que la phrase concernant la provenance des Sicanes est une parenthèse ou une incidente qui s'offre comme une glose ou note marginale, intercalée dans un texte qui nous a été transmis avec d'assez graves altérations. C'est la première chose que Haase signale dans la préface de son édition¹, dérivée de celle de Bekker (Berlin 1832) « negari non debet haud pauca adhuc apud eum superesse aut plane falsa aut incerta et obscura in quibus necesse est subsistat dubii... ». Sans affirmer que la phrase susvisée doive être rejetée de la rédaction originale, nous la tenons pour douteuse et insuffisante pour fonder solidement des hypothèses sur l'origine et les relations antéhistoriques des Sicanes et des Ligures à une époque très antérieure à la guerre de Troie². A la supposer authentique, elle serait doublement surprenante : par l'origine assignée aux Sicanes amenés d'Ibérie en Sicile ; par l'intervention en Ibérie des Ligures. Celle-ci pourrait résulter d'une confusion de Λίγυες et Λίβυες, car nous savons, notamment par Avienus, que des Libyens du groupe tartesse ont été en contact avec les Ibères proprement dits auprès du fleuve Sicanos, l'actuel Jucar. Mais l'exode des riverains ibères de ce fleuve vers la Sicile est énigmatique et assez gêné-

1. Collection F. Didot, Paris, 1841 ; réimp. 1884.

2. Et même à celle de Minos qui périt dans une expédition contre les Sicanes ; en qui nous reporterait au moins au xv^e siècle.

ralement nié par les auteurs modernes qui jugent invraisemblable cette migration.

Nous en trouvons une autre version chez Diodore de Sicile (V, 6) « Sur les Sicanes, ses premiers habitants, il est nécessaire de parler brièvement parce que certains des exposés historiques divergent. Philiste, en effet, dit qu'ils sont venus d'Ibérie s'établir dans l'île, tirant leur nom d'un certain fleuve Sicanos d'Ibérie où ils étaient. Mais Timée arguant de l'ignorance de cet auteur démontre qu'ils sont autochtones. Il apporte tant de preuves de leur antiquité qu'il est inutile de les énumérer ». Diodore tient donc la réfutation de Timée pour convaincante et décisive.

Il saute aux yeux que si l'opinion de l'historien syracusain, sévèrement critiquée par Timée, avait été formulée avant lui par Thucydide, ni Timée ne l'eût aussi durement qualifiée, ni Diodore écartée avec tant de désinvolture. Or l'assertion qui figure dans le texte du grand historien est encore plus surprenante que celle de Philiste si l'on retient la mention des Ligures. On ne concevrait pas quand ni comment ces derniers auraient pénétré jusqu'au sud du domaine des Ibères pour les expulser des rives du Jucar que nous voyons ensuite en leur constante possession. Le point de contact et peut-être de friction des Ibères et des Ligures se trouvait à l'est de l'Aude. On a donc essayé d'y chercher le fleuve Sicanos, en l'assimilant au *Σηζοωνός* d'Artémidore, cité par Étienne de Byzance¹ et au Kenoua ou Kainos de Ptolémée, que ses coordonnées situent au débouché de l'étang de Berre ; le fleuve serait l'Arc ou la Touloubre. Il n'est pas absurde d'imaginer que les Ligures lorsqu'ils occupèrent ce pays en aient chassé une tribu ibère. Toutefois faire émigrer celle-ci en Sicile prête à de fortes objections ; il faudrait supposer une marine ibère, dont il n'est question nulle part² ; il faudrait reporter au milieu du second millénaire, sinon plus loin, ce conflit ibéro-ligure, événement isolé dans la chronologie. Il est beaucoup plus simple de croire

1. PTOLÉMÉE, éd. Muller, p. 237, note 8.

2. Tandis qu'est attestée l'importance de la marine des Tartessiens, peuple clairement distingué des Ibères.

que Philiste a été entraîné par l'analogie des mots Sicanos et Sicanoi à conjecturer que les Sicanes étaient originaires des bords du Sicanos, et qu'un glossateur de Thucydide a glissé dans son texte cette erreur qui ne semble pas avoir figuré dans les manuscrits connus de Timée et de Diodore. En tout état de cause, si les Ibères eurent à soutenir une guerre dans le bassin du Sicanos, ce dut être non pas contre des Ligures, mais contre des Libyens.

Nous reviendrons tout à l'heure sur ce que Philiste dit de l'invasion des Ligures en Sicile. Il faut d'abord achever la revue des écrivains qui parlent de la Ligurie proprement dite. Jusqu'au IV^e siècle ils sont très brefs à ce sujet.

Le périple mis sous le nom de Skulax de Karuanda, désigné couramment par l'expression pseudo-Scylax, est un peu plus explicite. Décrivant le littoral d'ouest en est, il dit : « Depuis les Ibères habitent¹ les Ligures et Ibères mélangés jusqu'au fleuve Rhodanos. Navigation le long des Ligures, d'Emporion au fleuve Rhodanos, deux jours et une nuit. » « Depuis le fleuve Rhodanos habitent les Ligures jusqu'à Antion. Dans cette contrée est Marseille, ville hellène et le port... Ses habitants sont de Marseille. Navigation de cette (contrée) du fleuve Rhodanos jusqu'à Antion, quatre jours. Depuis les colonnes d'Héraclès jusqu'à Antion la contrée est bien pourvue de ports. » « Depuis Antion le peuple Turrhène jusqu'à la ville de Rome. Navigation quatre jours et quatre nuits. »

L'interprétation de ce périple suppose une définition approximative de la mesure exprimée par les durées de navigation : le jour, la nuit, la nycthémérie (période de 24 heures additionnant jour et nuit). Le terme de comparaison est, dans des parages voisins, le parcours des côtes d'Ibérie ; des colonnes d'Héraclès (Gibraltar) à Emporion (Ampurias) il comporte sept nycthéméries pour un parcours d'environ 6.600 stades attiques de 185 mètres, soit à peu près 1.220 kilomètres et 174 kilomètres par nycthémérie. Les quatre nycthéméries de la côte étrusque représenteraient un trajet

1. Le terme grec ἔγονται signifie : les occupants sont.

de 3.700 stades, 684 kilomètres. D'Ostie à Antibes en longeant le rivage, nous trouvons 610 à 620 kilomètres et compte tenu de la remontée du Tibre, d'Ostie à Rome, 640 kilomètres. Il ressort de ces chiffres qu'Antion désigne le port généralement appelé Antipolis, notre Antibes¹.

L'embouchure du Rhône paraît être l'embouchure occidentale², aujourd'hui dénommée Rhône vif, limite du département français des Bouches-du-Rhône. Le trajet côtier est de 220 kilomètres depuis Ampurias, la durée en devait être allongée par le contournement du cap Creus. De l'embouchure du Rhône jusqu'à Antibes on naviguait seulement à la lumière du jour en raison de la multiplicité des flots et écueils, de sorte que le voyage retardé par le mouillage et l'appareillage quotidiens exigeait quatre jours pour 300 à 320 kilomètres.

Les choses étant ainsi précisées, il s'ensuit qu'à l'époque du pseudo-Scylax les Ligures tenaient le rivage dans la zone d'influence massaliote depuis le Rhône jusqu'au Var ; à l'est du Var, la côte était dominée par les Étrusques ; à l'ouest du Rhône, le peuple mixte ibéro-ligure correspond aux Élisukes d'Hécatee et d'Hérodote. Les Celtes ou Gaulois n'atteignaient pas la mer : il est douteux qu'il existât une marine ligure puisque tout le rivage habité par ce peuple était desservi par les ports massaliotes, Marseille, la ville anonyme que l'on croit être Tauroeis et Antion, en face de Nikaia.

On peut rapprocher du périple du pseudo-Scylax une périégèse, poème grec anonyme dédié au roi (de Bithynie) Nicomède II (149-95 av. J.-C.) et rédigé, semble-t-il, entre 133 et 116. Il a été confondu avec une périégèse en prose de Skumnos de Chios³ qui paraît avoir vécu vers l'an 200, de sorte que dans l'usage courant on le cite sous le nom de Scymnus ou de pseudo-Scymnus ; nous conserverons cette appellation usuelle bien qu'elle soit assurément fausse.

1. Il en résulte aussi qu'au milieu du IV^e siècle, ou même plus tôt, le port du Tibre et de l'Italie centrale n'était pas Ostie mais Rome.

2. La plus grande jusqu'au moment où le canal creusé par Marius tourna vers l'est le courant principal du Rhône.

3. Voir art. *Skymnos* de GISINGER dans *Pauly-Wissowa*.

L'auteur, à la fin de son préambule (vers 134 à 136), affirme avoir visité la Tyrrhénie, la Sicile et ses rivages occidentaux, la majeure partie de la Libye et de Carthage. Cette dernière mention placerait le voyage en l'an 150 au plus tard ; mais les renseignements ayant été le plus souvent empruntés à des auteurs précédents, on ne peut les rapporter à cette date.

L'auteur a spécifié ses sources, en premier lieu Ératosthène, puis Éphore¹, Dionusios de Chalkis², Demetrios Callatianos³, Cléon de Sicile⁴, Timosthène⁵, Callisthène⁶, Timée de Tauromenion⁷ en Sicile, enfin Hérodote.

Ce qui concerne les rivages septentrionaux de la Méditerranée occidentale est donné dans les vers 200 à 221. On suppose que la source en est Éphore complété ou corrigé d'après Timée. L'histoire d'Éphore ayant été par lui-même écrite jusqu'à la guerre Sacrée (357-346), on peut considérer ses informations comme relatives à la première moitié du iv^e siècle. Ce que Scymnus dit des Celtes reproduit l'opinion d'Éphore qui les regardait comme prépondérants dans toute la partie occidentale de l'Europe et imprégnés de culture hellénique.

1. Natif de Cumes, élève d'Isocrate à Chios, son histoire en trente livres comprenait une période de sept cent cinquante ans depuis le retour des Héraclides jusqu'au siège de Périnthe (341) ; mais elle fut achevée par son fils Démophile ; lui-même ne rédigea que jusqu'au 29^e livre, arrêté à la guerre Sacrée par la mort (vers 346 ?).

2. Auteur d'un ouvrage en cinq livres sur les fondations de villes, cité par Strabon, Denys d'Halicarnasse, Pline, Marcien d'Héraclée, etc. Date inconnue.

3. Il écrivit une géographie d'Asie et d'Europe en vingt livres (*Diog. Ld.* V, 83) cité par Strabon, Marcien d'Héraclée, etc. Date inconnue.

4. Syracusain, auteur d'un ouvrage *περὶ τῶν λιμένων*, cité par Marcien d'Héraclée, Avienus et Etienne de Byzance (s. v. *Ἀσπίς*). Date inconnue.

5. Rhodien, amiral de Ptolémée Philadelphie (285-247), écrivit un *περὶ λιμένων* en dix livres, peut-être identique à la géographie que lui emprunta Ératosthène (MARCEN D'HÉRACLÉE, *Epitome Menippi*, I, 3, p. 566 éd. Muller).

6. Peut-être CALLISTHÈNE DE SYBARIS, auteur de *Γαλατικά*, cité par PLUTARQUE (*De fluv.*, 6) et STOBÉE (*Florilege*, 14). Cf. MULLER (*Script. Alex. M.*, p. 7).

7. Un des principaux historiens grecs, violemment critiqué par Polybe mais loué par CICÉRON (*De orat.* II, 14). Fils d'Andromachos, tyran de Tauromenion (358-344), il fut banni par Agathocle vers 310 et vécut à Athènes. Il y avait passé cinquante ans lorsqu'il acheva le 38^e livre de son histoire ; c'était en principe une histoire de la Sicile depuis les origines jusqu'en 264 av. J.-C., mais il l'avait élargie aux proportions d'une histoire générale.

Mais il n'en mentionne pas sur le littoral de la mer sarde (Σαρδῶν πέλαγος) qui est notre Méditerranée occidentale. Il y cite les Libyphéniciens, à la suite desquels habitent les Tartessiens « puis les Ibères leurs voisins ; au-dessus d'eux sont établis les Bebrukes. Ensuite riverains de la mer, en dessous viennent les Ligures et les villes helléniques, qu'ont peuplées de colons les Phocéens massaliotes : la première Emporion, la seconde Rhodè que fondèrent jadis les thalassocrates Rhodiens¹. Venant après ceux-ci en Ibérie, les Phocéens fondateurs de Marseille occupèrent Agathè et Rhodanousia que baigne le grand fleuve Rhodanos ; aussitôt après est Massalia, très grande ville, colonie des Phocéens. Ils la fondèrent dans la Ligustique, cent vingt années, dit-on, avant la bataille de Salamine ; Timée raconte ainsi sa fondation. Puis après elle Tauroeis et proche Olbia et Antipolis la dernière qu'ils aient². Après la Ligustique sont les Pélasges qui autrefois émigrèrent de l'Hellade, habitant le pays en commun avec les Turrhènes. Atuos le Lydien fonda la Turrhénie, Turrhénien venant jadis chez les Ombrikes...»

Cette description s'accorde avec celle du pseudo-Scylax et paraît se rapporter à une date analogue ; les Étrusques tiennent encore le rivage depuis Antibes jusqu'au Tibre ; mais les détails, puisés probablement chez Éphore, sont curieux : la solidarité des Ligures et des Grecs de Marseille est affirmée ; l'antériorité de la colonisation rhodienne clairement énoncée ; elle peut remonter à la fin du x^e siècle, époque de la thalassocratie rhodienne. Le rôle prépondérant des Pélasges dans la marine dite étrusque est signalé ; tandis qu'il n'est pas question du port de Rome. Le pseudo-Scylax, quoique plus bref, insiste davantage sur les faits techniques, le poète anonyme sur les faits historiques. L'un et l'autre décrivent une situation antérieure à l'effondrement de la puissance étrusque qui laissa le champ libre aux Ligures dans le golfe de Gênes.

1. L'expression *ναῶν κρατοῦντες* indique la maîtrise de la mer.

2. L'expression *αὐτῶν ἐσχάτη* s'applique à la fois aux Ligures et aux villes grecques associés (vers 202).

Jusqu'au milieu du iv^e siècle, ils ne sont connus que par l'intermédiaire des Grecs et seulement à l'ouest des Alpes au voisinage de la Méditerranée.

Le premier auteur qui les signale en Italie est l'historien Philiste de Syracuse (*Fragm. hist. grec.*, I, p. 185 à 192). Philiste né vers 435 périt en 356 ; contemporain et ami du célèbre tyran Denys (405-367), qui le bannit pour avoir épousé malgré lui sa nièce, il habita ensuite Adria et rédigea une grande histoire de Sicile depuis les origines. C'est donc comme Éphore un auteur de la première moitié du iv^e siècle. Il ne paraît pas très digne de confiance, car il mettait la fondation de Carthage par les Tyriens vingt et un ans avant la guerre de Troie¹. Timée le taxait d'ignorance pour avoir fait venir les Sicanes des bords du fleuve Sicanos d'Ibérie et avait montré avec précision (ἀκριβῶς), estime Diodore, qu'ils étaient autochtones en Sicile.

Denys d'Halicarnasse (*Ant. R.*, I, 22) parlant de l'occupation de la Sicile par les Sikèles ou Sicules, se réfère à Hellanicos de Lesbos et à Philiste qui exprimaient des opinions différentes. Hellanicos paraît avoir vécu de 496 à 411 et tenta de fonder une chronologie régulière sur celle des prêtresses d'Héra au temple d'Argos ; il ne parlait que des Sicules, mettant leur exode d'Italie en Sicile la vingt-sixième année du sacerdoce d'Alkuoné, trois générations avant la guerre de Troie ; deux flottes auraient amené les émigrants, la première les Élumes chassés par les Énotriens, la deuxième les Ausones fuyant devant les Iapuges cinq ans plus tard ; ils avaient pour roi Sikelos dont l'île regut le nom.

Philiste datait l'arrivée des Sicules quatre-vingts ans avant la guerre de Troie, ce qu'on pourrait interpréter cinquante-neuf ans avant la fondation de Carthage, ramenant l'époque à l'an 873. Il affirmait que ces immigrants venus d'Italie n'étaient ni des Ausones ni des Élumes, mais des Ligures, conduits par Sikelos que l'on disait fils d'Italos ; ces Ligures

1. Voir à ce sujet GSELL, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 374 et suiv. Cette erreur provient de la légende d'Énée mis en rapport avec Didon.

auraient été chassés de chez eux par les Ombriques et les Pélasges. Thucydide appelait les émigrants Sikèles, ceux qui les refoulaient Opiques et plaçait cet exode longtemps après la guerre de Troie¹ (VI, 2, 4 et 5).

Denys, dans le même chapitre, cite encore l'avis d'Antiochos de Syracuse dont on a récemment voulu faire la source commune des historiens ultérieurs, ce qui ne s'accorde pas du tout avec l'analyse faite par Denys. Antiochos avait exprimé des idées inconciliables avec celles de Philiste, disant que les Sicules, conduits par Straton, avaient été refoulés par les Cénotriens et les Opiques, sans spécifier l'époque. Par contre, Philiste les fait venir de beaucoup plus loin et semble lier leur exode vers la Sicile à un déplacement général des populations provoqué par l'intrusion des Turrhènes et de leurs associés Pélasges dans l'Italie centrale. La chronologie étrusque concordant avec celle des thalassocraties² permet de placer l'immigration Turrhène et Pélasge en Italie au ^x^e siècle ; leur extension progressive vers l'intérieur a pu de proche en proche aboutir à l'émigration des Sicules ; celle-ci aurait, selon Thucydide, eu lieu vers 1035, précédant de trois cents ans l'arrivée des premiers colons grecs en Sicile. Philiste constatant la présence des Ligures dans l'Apennin septentrional aurait qualifié de Ligures les populations refoulées vers le Midi, assertion isolée dont il est peut-être l'auteur responsable. Elle a été reproduite par plusieurs écrivains ultérieurs, de même que son opinion sur la nationalité ibère des Sicanes.

Théopompe de Chios (né en 376, mort après 305), le continuateur de Thucydide et l'historien de Philippe, a parlé des Ligures au XLIII^e livre de ce dernier ouvrage (en 58 livres). Le texte conservé par Étienne de Byzance est obscur : « ...qu'habitaient d'abord les Ipsicoures, les Arbaxanes et les Eubies, du peuple ligure. » — Le lexicographe cite ailleurs

1. Environ trois cents ans avant la venue des Hellènes en Sicile ; la fondation de Naxos, leur première colonie, est datée de 735.

2. Thalassocratie des Lydiens ou Méoniens quatre-vingt-douze ans comptés à partir de la guerre de Troie, soit 1180-1088 ; thalassocratie des Pélasges quatre-vingt-cinq ans, soit 1088-1003.

sans nom d'auteur les Arbazanes, peuple ligure. « Ils naviguaient d'abord le long du pays désert qu'habitaient les Hupsicores et les Arbazanes ».

Ce texte anonyme est curieux parce qu'il offre une certaine analogie avec celui d'Avienus. Il ne serait pas impossible qu'il fit allusion au voyage de Pythéas, auquel cas cet explorateur aurait été à tout le moins contemporain de Théopompe et pourrait être une source d'Avienus dans son récit de l'expulsion des Ligures des rives de la mer du Nord (voir ci-après).

Pour ne rien omettre nous citerons un passage où Aristote (*Méteor.*, I, 13, § 30) signale la « perte du Rhône » *περὶ τὴν Λιγυστικήν*. Cette expression vague paraît désigner l'arrière-pays de Marseille et du littoral ligure. Il serait excessif d'en conclure qu'Aristote croyait qu'au iv^e siècle les Ligures occupaient la contrée à l'ouest du lac Lemman, près de trois siècles après la grande invasion gauloise dans le bassin du Pô, un siècle au minimum après celle des Boies et des Lingons, venue par les Alpes Pennines. Les Gaulois tenaient depuis longtemps la vallée du Rhône et les abords du Lemman en aval duquel se place la perte du Rhône. Hannibal ne connaît qu'eux dans le bassin de l'Isère.

La première description du pays ligure, en indiquant les limites, est celle de Polybe, au iii^e siècle. C'est le premier témoin oculaire ayant visité l'intérieur du pays (III, 48) en traversant les Alpes. Il s'exprime ainsi (Polybe II, 3, trad. Buchon) : « Tout le pays depuis le commencement de l'Apennin au-dessus de Marseille et sa jonction avec les Alpes, tant du côté de la mer Tyrrhénienne jusqu'à Pisc qui est la première ville d'Étrurie au couchant, que du côté des plaines jusqu'aux Arrétins¹, tout ce pays, dis-je, est habité par les Ligures ; au delà sont les Tyrrhéniens et après eux (c'est-à-dire à leur orient) les Ombriens qui occupent les deux versants de l'Apennin. »

Un peu avant il dit : Les deux côtés des Alpes sont habités par les Gaulois, et il précise que « les Taurisques, les

1. C'est-à-dire vers les sources de l'Arno.

Agones et plusieurs autres sortes de barbares » « ne sont point une nation différente des Gaulois »¹.

Si l'on tient pour exactes les informations de Polybe, qui a visité le pays mais n'était pas très soucieux de précision topographique, les Ligures auraient occupé toute la partie de l'Apennin dominant les plaines tenues par les Gaulois, c'est-à-dire ce que les cartographes modernes dénomment Apennin étrusque. Cette extension implique une entente avec les Gaulois occupant des vallées inférieures et très capables de les remonter jusqu'à leur origine, puisqu'ils étaient maîtres des deux versants des Alpes, y compris les plus hautes vallées¹. L'histoire n'enregistre d'ailleurs dans ces régions aucune guerre, aucun conflit entre Gaulois et Ligures² ; ils paraissent avoir vécu en bonne intelligence, également hostiles aux Romains qui s'emparèrent d'abord des plaines, ensuite et sans hâte des montagnes.

Polybe (II, 17) affirme le caractère celtique des populations des plaines arrosées par le Pô. Après avoir exposé que les Gaulois les ont enlevées aux Étrusques, il ajoute : « Les premières situées autour des sources du Pados furent occupées par les Laoi et Lebekioi ; après eux (en aval) les Isombres, le plus grand de leurs peuples ; au delà de ceux-ci, au bord du fleuve, les Kénomans. Les plaines suivantes vers l'Adriatique appartenaient à un peuple beaucoup plus ancien ; on les appelle Quénètes ; ils diffèrent peu des Celtes par les mœurs et l'habillement mais parlent une autre langue. D'eux, les poètes tragiques ont beaucoup parlé et beaucoup inventé. Sur l'autre rive du Pados, vers l'Apennin, les premiers établis furent les Ananes ; au delà les Boies ; après eux vers l'Adriatique les Lingons ; en dernier, au bord de la mer, les Senons. »

La localisation des Laoi et Lebekioi sur le cours supérieur du Pô semble bizarre. On peut se demander si dans ce passage

1. Polybe le dit quelques lignes plus haut.

2. Le conflit entre les Insubres et les Taurins lors du passage d'Hannibal ne paraît pas avoir eu le caractère d'une lutte entre montagnards et gens de la plaine, mais entre deux peuples de la plaine. Il n'est d'ailleurs pas établi que les Taurins fussent Ligures plutôt que Gaulois.

Polybe n'aurait pas confondu le fleuve avec le Tessin, ainsi que paraît l'avoir fait Ptolémée¹. Dans cette hypothèse les Lebekioi ou Lebici se placeraient sur le cours du Tessin, à l'ouest du fleuve dans la Lomelline et les alentours de Verceil ; c'est l'emplacement que leur affecte Ptolémée².

Polybe ne mentionne pas les Marici qui vivaient au sud du Pô, où le Maricus vicus médiéval (auj. Marengo) aurait conservé leur nom³. Confinant vers l'aval aux Anares, ils ont peut-être fusionné avec eux, d'où le nom des Anamares (?). Ceux-ci auraient tenu la vallée de la Trebia, où Marsaglia, à cinquante-cinq kilomètres de Plaisance (par la route), serait la Massalia de Polybe. Cet auteur conte (II, 32) que les consuls Publius Furius et C. Flaminius traversant le pays des Boies, soumis par leurs prédécesseurs, menèrent leur armée chez les Gaulois Anamares avec lesquels ils traitèrent, puis franchirent le Pô, au confluent de l'Adda afin de pénétrer chez les Insubres. La similitude de position et la ressemblance des noms font admettre l'identité des Anamares et des Anares. Tacite (*Hist.*, II, 61) témoigne que Maricus est un nom boie. Dans la campagne suivante du célèbre Claudius Marcellus contre les Insubres et leurs mercenaires Gæsates, ces derniers franchirent le Pô et attaquèrent les Andres (Anamares?), alliés de Rome dont ils assiégèrent la ville de Clastidium. Marcellus la débloqua et tua en combat singulier Viridumar, chef ou roi des Gæsates (POLYBE, II, 34 ; Plutarque, *Marcellus*, 6 ; Zonaras, VIII, 20). Il ressort de ce récit que Clastidium était une ville gauloise, nonobstant ce que dit Tite-Live (XXXII, 29), et que par conséquent les Ligures ne s'étendaient pas sur la

1. Toutefois STRABON (IV, 6, 12) atteste que Polybe décrit exactement les trois lacs de la Haute-Italie et leurs émissaires Mincio, Adda, Tessin comme affluents du Pô.

2. Voir plus loin ce qu'en dit Pline.

3. D'après DURANDI, *Piemonte cispadano antico*, cité par WALCKENAER, *Géographie des Gaules*, I, p. 127. Ces rapprochements onomastiques sont peu probants : les érudits en ont abusé pour suppléer au silence des textes. Les peuples secondaires de cette région sont rarement cités ; ils ont dû être englobés à titre de vassaux ou clients dans les grands États des Boies au sud et des Insubres au nord du Pô.

plaine. Ceux dont il est question à cette occasion paraissent avoir été les Ligures orientaux voisins des Boies.

Polybe parle des Ligures en plusieurs autres occasions : comme mercenaires dans les armées carthaginoises, avec les Gaulois et les Ibères (plus nombreux), au début de la première guerre punique (I, 17, 4) : en petit nombre parmi les mercenaires insurgés après la fin de cette guerre (I, 67, 7). Ils étaient 300 fantassins à côté de 11.850 Africains, 500 Baléares, sans compter 2.550 cavaliers africains et espagnols dans l'armée laissée par Hannibal à son frère Hasdrubal en Espagne (III, 33, 15 et 16).

Il est question du territoire ligure lorsque, après la victoire décisive du cap Télamon, les Romains le longent pour pénétrer chez les Boies (225) ; venant de Télamon, le consul L. Æmilius Papus a dû passer par Arretium et le val de l'Arno (III, 31, 4) ; ce texte confirme la situation de la frontière orientale de la Ligurie. Quelques années après, Publius Scipion navigue le long de la Ligurie pour se rendre en Gaule (III, 31, 4).

Dans le traité de 215, conclu entre Philippe de Macédoine et Hannibal (VII, 9), ce dernier stipule, pour les cités et peuples, ses alliés, en Italie, en Gaule, en Ligurie, distinguant expressément les trois pays.

Au livre XXXIII (4 et 7) est contée la campagne entreprise (154 av. J.-C.) contre les Ligures Oxubies et Dekiates pour secourir les Massaliotes dont ils bloquaient les colonies d'Antibes et de Nice. L'emplacement de la ville côtière ligure d'Ægitna, objectif de l'expédition punitive, est inconnu ; le fleuve Aprôn, au bord duquel campa Opimius, n'est pas non plus identifié. Le fait caractéristique est que pour agir contre des tribus établies à l'ouest du Var, le consul Opimius concentra son armée à Plaisance et franchit les Alpes-Maritimes, sans doute au col de Cadibone ou au col de Tende. Il s'ensuit que la Ligurie cisalpine était soumise aux Romains, nonobstant des révoltes locales.

En somme, les premières précisions géographiques sur la Ligurie et les Ligures n'ont été rédigées qu'au milieu du II^e siècle.

cle et se réfèrent à la seconde moitié du III^e. A partir de ce moment, les informations se multiplient. Les Romains avaient pris contact avec les Ligures par la conquête de l'Étrurie. Les hostilités commencent en 237 ; les Fastes triomphaux enregistrent, de 236 à 117, une série de victoires dont l'orgueil et les amitiés politiques des consuls triomphateurs ont dû exagérer l'importance. Tite-Live et ses abrégiateurs nous ont conservé le souvenir des principales opérations. Elles se rattachent à la conquête de l'Italie continentale sur les Gaulois, amorcée avant la deuxième guerre punique. Les Ligures n'y ont joué qu'un rôle accessoire. Cela ressort clairement des histoires de Polybe et de Tite-Live.

Dans les dernières années de la deuxième guerre punique, les Carthaginois ayant perdu l'Espagne, envoyèrent Magon, frère cadet d'Hannibal sur la côte de Ligurie où il devait recruter une armée de Gaulois et de Ligures pour assister Hannibal (TITE-LIVE, XXVIII, 26). Il s'y rendit en 205, s'empara de Gênes et de Savone et s'allia aux Ingauni qui guerroyaient alors contre les montagnards Epanterei (TITE-LIVE, XXVIII, 46).

Les Romains, pour l'arrêter, envoyèrent une armée vers Ariminum, ce qui montre qu'ils redoutaient non les Ligures mais les Gaulois. C'est en effet chez les Insubres que fut livrée la bataille décisive (203). Magon, vaincu, se retira chez les Ingaunes ; rappelé en Afrique, il mourut en mer de ses blessures. Les Romains s'empressèrent de restaurer Gênes, détruite par Magon ; le préteur Sp. Lucretius eut son imperium prolongé à cet effet (TITE-LIVE, XXX, 1).

Magon laissait derrière lui un chef carthaginois, Hamilcar, survivant de l'expédition d'Hasdrubal. En 200, cet Hamilcar réussit à soulever les Insubres, les Boies et les Cénomans avec les Salyes, Iluates et autres peuples ligures et à s'emparer de la colonie romaine de Plaisance. Mais il fut battu et tué devant Crémone par l'armée consulaire.

La répression eut lieu trois ans après. En 197 les deux consuls furent chargés de faire campagne dans l'Italie du Nord contre les Gaulois et les Ligures alliés. Q. Minucius établit ses

quartiers à Gênes, tandis que C. Cornelius, suivant la route habituelle d'Ariminum, marcha droit aux Insubres campés sur le Mincio et les vainquit. Q. Minucius prit les villes de Clastidium et Litubia, reçut la soumission des peuplades ligures, les Gélélates et les Cerdiciates, soit quinze villes et vingt mille hommes, ravagea le territoire des Boies, où il brûla Clastidium et finalement conduisit ses légions chez les Ligures Iluates qui seuls résistaient encore et obtint leur reddition. Ces succès furent considérés comme médiocres et le Sénat lui refusa le triomphe (TITE-LIVE, XXXIII, 23).

L'emplacement des tribus ligures, Gélélates, Cerdiciates et Iluates¹ et celui de la ville de Litubia sont inconnus. Clastidium (Casteggio à l'E.-N.-E. de Voghera), à la limite de la plaine et de la montagne, pouvait être un marché celto-ligure, d'autant que nous n'avons pas d'indice de désaccord entre les Gaulois laboureurs de la plaine, et les Ligures, pasteurs ou bûcherons de l'Apennin.

L'année suivante les deux consuls opérèrent de nouveau contre les Boies et les Insubres. Après avoir vaincu ceux-ci et pris Côme, Claudius Marcellus subit un échec chez les Boies ; L. Furius, son collègue, pénétra chez les Boies par la tribu Sapinia sur le Saviol, mais approchant du fort Mutilo, il se vit en danger d'être encerclé par les Boies et les Ligures, revint sur ses pas et fit un grand détour par la plaine où il rejoignit Marcellus. Ils ravagèrent la campagne jusqu'à Felsina (Bologne) tandis que la jeunesse Boie dévastait au nord du Pô celle des Lævi et Libui, alliés des Romains. Le choc eut lieu sur la frontière des Ligures (per Ligurum extremos fines) et fut très meurtrier pour les Gaulois. Les hostilités se poursuivirent les années suivantes, un corps ayant été envoyé à Pise pour contenir les Ligures. Ceux-ci investirent la ville et pillèrent le nord de l'Étrurie, sans que le consul Q. Minucius pût remporter sur eux un succès sérieux (TITE-LIVE, XXXII, 31).

1. L'analogie du nom des Iluates et de l'île d'Ilua (Elbe) a fait conjecturer une ancienne occupation ligure de cette île ; il faut se méfier de ces rapprochements onomastiques.

Durant cette période, les deux consuls turent, en général, envoyés, l'un contre les Ligures, l'autre contre les Boies ; ceux-ci, qui supportaient l'effort principal, finirent par succomber (191). L'établissement de la colonie romaine de Bononia (190), la construction de la voie Émilienne (187), au travers de leur territoire, scellèrent leur destinée. Les deux consuls (C. Flaminius et M. Æmilius) opèrent alors contre les Ligures (TITE-LIVE, XXXIX, 1 et 2) ; ils réduisent les Friniates qu'on localise entre Lucques et Modène, et les Apuans au nord-ouest de Pise (bassin de la Magra). En 185 les deux consuls sont de nouveau chez les Ligures : Sempronius s'avance jusqu'à Luna, Appius Claudius bat les Ingaunes. En 184 et 183, on assigne encore aux deux consuls la Ligurie ; on établit à Modène et à Parme deux nouvelles colonies sur les terres qui avaient appartenu aux Boies. L'encerclement des Ligures orientaux était consommé.

On continua d'envoyer les deux consuls en Ligurie et d'entretenir une armée à Pise. L'effort se porta en 181 contre les Ingaunes riverains de la mer qui furent battus par le proconsul L. Æmilius Paullus et à cette occasion Tite-Live parle de leurs pirates : Gubernatores, nautæque qui prædatores fuissent navibus, qu'Æmilius se fit livrer ; une flotte confiée à Matienus avait été envoyée pour coopérer avec Æmilius ; elle saisit de son côté trente-deux corsaires (TITE-LIVE, XL, 28) ; c'est le premier témoignage attestant l'existence d'une marine ligure et de son rôle. L'éclipse de la marine tuscopélasge qui, au IV^e siècle encore, dominait le littoral des terres ligures, avait laissé le champ libre ; le brigandage et les razzias s'étaient, du pays tyrrhénien, étendus à la mer Tyrrhénienne. Une colonie fut fondée cette année à Gravisæ sur le littoral dépendant auparavant de Tarquinies, sans doute pour surveiller la mer¹.

1. Ce nettoyage de la côte Ligure relaté également par PLUTARQUE (*Paul-Émile*, 6) fut ordonné par le Sénat, saisi à la fois de plaintes des Tarentins et Brundusiens contre les pirates de l'autre bord de l'Adriatique et de plaintes des Massaliotes contre les pirates de Ligurie (TITE-LIVE, XL, 8). On nomma des duumvirs chargés de mettre en mer vingt vaisseaux montés par des citoyens romains sortis

Les années suivantes les consuls opèrent encore en Ligurie, deux en 180 et 179, un en 178. En 180 Fulvius soumet les Apuans des rives de la Macra et les transporte au nombre de sept mille dans le Samnium où on leur assigna des terres parmi leurs compatriotes : in Samnium traducti, agerque his inter populares datus est. Cette indication suppose des transplantations antérieures de populations ligures. En effet, Pline (III, 105) parle des Ligures Corneliani et Baebiani, ce qui montre que les consuls de l'an 181, P. Cornelius et M. Baebius avaient pratiqué ce système de transplantation. Des colonies fondées à Lucques et Luna reçurent les terres enlevées aux Ligures, ce qui modifia le caractère ethnique de la population.

Pour obliger les montagnards à rendre leurs armes, on coupait les vignes, on incendiait les moissons (TITE-LIVE, XL, 41).

En 177 la guerre reprit dans le bassin de la Scultenna (auj. Scoltenna et Panaro) où les montagnards se heurtaient aux colons de Modène substitués aux Boïes ; ceux-ci, épuisés par cent années de guerre contre les Romains, avaient émigré chez leurs compatriotes Taurisques, puis au nord du Danube¹. Leurs champs passèrent aux colonies de Bologne, Modène, Parme, Plaisance. Les Ligures exaspérés se ruèrent sur Modène, qu'ils prirent ; lorsqu'elle fut reprise l'année suivante par Claudius Pulcher, ils égorgèrent leurs prisonniers, les bestiaux, fracassèrent les objets mobiliers². La lutte s'acheva

d'esclavage, les commandants seuls étant de naissance libre ; une escadre agit entre le promontoire de Minerve (Sorrente) et Bari, l'autre entre ce cap et Marseille. La décadence des Étrusques et des cités de la Grande-Grèce, en dernier lieu de Syracuse, dont les flottes faisaient la police des mers Adriatique et Tyrrhénienne, avait laissé la place aux corsaires qui ne disparurent que lorsque l'Empire organisa une marine permanente.

1. Où la Bohême et la Bavière ont conservé leur nom.

2. S. REINACH est disposé à considérer cette extermination des êtres vivants et des objets mobiliers comme une modalité archaïque de sacrifice (*Cultes, mythes et religions*, t. III, p. 231). Mais le récit de TITE-LIVE (XLI, 18) ne cadre pas avec cette explication : il semble que c'est quand les Ligures connurent que leurs prisonniers ne pouvaient servir d'otages ni le butin être conservé qu'ils les détruisirent. C'était une réplique aux dévastations des campagnes et aux massacres pratiqués par les Romains.

au mont Balista, souvent cité dans ces guerres ; son emplacement est inconnu, peut-être proche des sources de la Scoltenna. Chaque année, la lutte reprenait ; afin de faciliter la police en modifiant le caractère des montagnards, on en fit descendre dans la plaine¹. On cite parmi les tribus déplacées ou disparues, en deçà de l'Apennin, les Garuli, Lopicini et Hercates ; au delà les Briniates (TITE-LIVE, XLI, 19).

La lutte étant à peu près terminée en 173, le consul M. Popilius Laenas attaqua les Ligures Statielli qui jusqu'alors n'avaient jamais manifesté d'hostilité contre Rome. Il tua la moitié des combattants, vendit les autres comme esclaves. — Ainsi la conquête et les dévastations romaines atteignaient les Alpes occidentales décimant les peuples ligures. On sait qu'à partir de 167, Tite-Live nous manque. La conquête de la Ligurie cisalpine était à peu près consommée.

Les hostilités furent alors portées à l'ouest des Alpes sur l'initiative des Massaliotes (154) ; nous les avons relatées d'après Polybe (voir ci-dessus). Trente ans après, Marseille sollicite une nouvelle intervention ; M. Fulvius Flaccus franchit les Alpes, défit les Ligures transalpins, les Uocentii et les Salluvii ; son successeur C. Sextius Calvinus acheva la défaite des Salluvii chez lesquels il fonda Aquæ Sextiæ (Aix) dont la garnison prépara l'organisation d'une province romaine de Gaule transalpine. Les Ligures occidentaux y furent compris, mais non pas les hautes vallées des Alpes.

Dans ces guerres il n'est jamais question des Taurini qui ne sont nulle part englobés dans une collectivité ligure : il est probable qu'ennemis traditionnels des Insubres, ils furent comme les Cénomans des alliés de Rome. Polybe qui en parle à plusieurs reprises et qui a visité leur pays les tient pour Gaulois (III, 60, 8 à 11). Après avoir conté la prise de leur riche cité par Hannibal, il ajoute « le surplus des Celtes habitant la plaine... ». Il les distingue formellement des Ligures (XXXIV, 10, 15) cité par Strabon (IV, 6, 12).

1. Peut-être autour de l'forum Lepidi (auj. Reggio) cette décision ayant été le fait du consul Æmilius Lepidus en 175.

Nous trouvons encore un peuple ligure cisalpin mentionné dans les Actes triomphaux (*Fasti Capitolini*) de 117, les Ligures Stoeni. Le proconsul Q. Marcius Bex leur fit une guerre d'extermination (TITE-LIVE, *Ept.*, LXII ; OROSE, V, 14, 5) qui lui valut le triomphe, mais aussi, semble-t-il, des poursuites judiciaires. Marc Antoine le fit absoudre. Ce Marcius est le consul au temps duquel fut établie la colonie romaine de Narbonne (*Narbo Martius*) ; il est probable que les Ligures qu'il combattit devaient confiner aux Gaulois transalpins. Nous tenons pour erronée la suggestion qui les placerait au nord du val Judicaria sur le cours de la Sarca qui descend de l'Adamello et se jette dans le lac de Garde ; un village nommé Stenico y conserverait le nom de l'ancien peuple. Cette localisation se réfère aux Stoni de Strabon (IV, 6, 6,) que l'on assimile aux Euganéens de Pline (III, 34, 10), dont la tête (tribu principale ou ville capitale) était Stonos. Mais comme ni Strabon ni Pline ne qualifient ces peuples de Ligures, l'assimilation est peu vraisemblable ; on sait que les noms de plusieurs autres peuples ligures cités à l'occasion de leur défaite par les Romains ne le sont nulle part ailleurs et ne peuvent être localisés.

*
* * *

Diodore de Sicile, qui paraît avoir achevé sa Bibliothèque Historique un peu avant l'ère chrétienne, commence à parler des Ligures à l'occasion de la légende d'Héraclès (IV, 19 et 30). Après avoir fondé Alésia « Héraclès passant de la Celtique en Italie traversa les montagnes des Alpes, aplanit l'âpreté de la route et ses obstacles de sorte qu'elle devint franchissable à une armée avec ses bagages. Les barbares habitant ces montagnes avaient coutume de harceler et de piller les armées qui les traversaient ; il les soumit tous et ayant tué les chefs de brigands assura la sécurité de ceux qui voyageaient ensuite par ce trajet. Sortant des Alpes et de la plaine maintenant appelée Galatia, il fit route à travers la Ligustique ».

« Les Ligures, habitant cette contrée, occupent une terre âpre et tout à fait maigre ; les indigènes à force de travail et de

peines en tirent quelques produits pour vivre. Leurs corps sont compacts, une perpétuelle gymnastique les rend robustes ; écartés de la vie douce et luxueuse, ils sont vifs et agiles, excellents dans les lutttes guerrières. Cherchant constamment du travail dans les pays voisins et leur terre en exigeant beaucoup, ils ont coutume d'associer les femmes aux souffrances de leurs labeurs. Hommes et femmes travaillant pour un salaire, une chose surprenante est arrivée chez nous à une femme. Étant enceinte elle travaillait pour un salaire parmi des hommes ; saisie par les douleurs elle se retira à l'écart dans un buisson ; y ayant accouché, elle enveloppa l'enfant de feuilles, le cacha dans le buisson et se mêlant aux ouvriers endura leur travail sans révéler son cas. Les vagissements de l'enfant l'ayant manifesté, le chef du chantier ne put la convaincre de suspendre son travail ; elle le quitta seulement quand l'entrepreneur apitoyé lui remit son salaire¹. »

Diodore revient sur cette description des Ligures au livre V, 39 ; après avoir longuement parlé des Gaulois (Galates, ou Celtes), puis des Celtibères et des Ibères. « Ils habitent une terre âpre et tout à fait maigre, leur besogne est celle des travaux publics leur faisant une vie dure et malheureuse. Le pays étant boisé, les uns font métier de bûcherons toute la journée, maniant de lourdes haches de fer, d'autres travaillent la terre, taillant le roc ; le sol est si âpre que nulle part on ne peut le creuser sans trouver de pierres. Au prix de ce pénible labeur, ils triomphent de la nature et au prix de grandes fatigues obtiennent de petites récoltes. La continuité de l'effort physique et la sobriété de la nourriture rendent leurs corps maigres et vigoureux. A leur fatigue les femmes sont associées travaillant à l'égal des hommes. Ils chassent constamment et l'abondance du gibier compense la pénurie des grains. C'est aussi l'existence dans des montagnes couvertes de neige et les courses dans les hauteurs sans chemins qui font leurs corps vigoureux et musclés. Certains boivent de

1. Il n'est pas inutile de reproduire ce récit bien souvent commenté, car cette anecdote a été généralisée, sa portée exagérée.

l'eau à cause de la pénurie des grains ; mangent la chair d'animaux domestiques et sauvages, se rassasient d'huiles du pays, leur terre étant privée des dons des dieux Déméter et Dionusos. Ils passent la nuit dans les champs, rarement dans de mesquines habitations ou cabanes, souvent dans des abris sous roche et cavernes naturelles qui procurent un abri convenable. Le reste de leur vie est conforme à ces faits ; archaïque et sans apprêt. Les femmes vivent en général comme les hommes, et les hommes ont la robustesse et la force des bêtes sauvages ; souvent donc, dit-on dans les guerres, le plus grand Gaulois est vaincu en combat singulier par un maigre Ligure¹. Les Ligures ont un armement plus léger que celui des Romains. Ils se couvrent d'un bouclier long, sur le modèle gaulois, la tunique ceinte d'un baudrier ; ils portent au-dessus des peaux de bêtes et une épée moyenne. Quelques-uns, au contact de la culture romaine, ont modifié leur armement, l'accommodant à celui de leurs maîtres. Ils sont hardis et vaillants non seulement à la guerre, mais dans les conjonctures périlleuses de la vie. Ils naviguent pour commercer sur la mer Sarde et Libyque, s'exposant résolument à des périls sans secours. Montant des barques sans valeur et démunies de ce qu'emploient les autres navires, ils affrontent étonnamment les plus redoutables tempêtes. »

Diodore (XI, 1), contant la campagne de 480 où il imagine une action concertée des Carthaginois et des Perses, rappelle que les premiers recrutèrent des mercenaires en Italie, en Ligurie, en Gaule et en Ibérie. Notons la mention de la Ligurie comme pays distinct de l'Italie (limitée à la péninsule) et de la Gaule (des deux côtés des Alpes) et aussi que l'Ibérie est prise au sens géographique. Plus loin (XVI, 73), parlant de la lutte de Carthage contre Timoléon, il indique le recrutement des mercenaires Ibères, Celtes et Ligures. Agathocle fait massacrer ses deux mille mercenaires ligures et étrusques qui s'étaient mutinés à propos de leur paie (XXI, 3).

1. Les écrivains modernes ont parfois généralisé à l'excès cette comparaison que Diodore énonce avec plus de réserve.

Dans la révolte des mercenaires qui suivit la première guerre punique figuraient des Ibères, des Celtes, des Baléares, des Libyens, des Phéniciens (Libyphéniciens), des Ligures et des métis grecs (XXV, 2). Les quatre autres passages de Diodore où sont nommés les Ligures concernent leur rôle comme mercenaires. Ils ne semblent pas avoir fourni des contingents nombreux. L'impression est conforme à celle donnée par les autres textes : un peuple nettement distingué de ses voisins italiques ou celtes mais beaucoup moins considérable.

Le tableau que Diodore de Sicile présente de la Ligurie et des Ligures s'accorde avec celui de Polybe et avec les faits relatés par Tite-Live. Il est confirmé par Strabon, écrivain contemporain, continuateur de Polybe, qui paraît s'être ainsi que Diodore inspiré de Posidonios. Il attache peu d'importance à la Ligurie ; ses observations sont dispersées en différents chapitres.

Dans l'introduction (II, 5, 28), esquissant la physionomie générale du monde connu, il écrit : « Les Alpes qui sont les monts les plus hauts dessinent une courbe dont le saillant est tourné vers les plaines celtiques et le mont Kemmenon (Cévennes), la concavité vers la Ligustique et l'Italie. Ces monts sont habités par beaucoup de peuples, celtiques à l'exception des Ligures. Ceux-ci sont d'une autre race, mais vivent de même ; ils occupent la partie des Alpes contiguë aux Apennins et une partie des Apennins... »

Parlant des peuplades barbares du nord de l'Espagne (III, 4, 17), il signale l'énergie des femmes et ajoute : « Posidonios dit qu'en Ligustique son hôte Charmolaos, un Marseillais, lui a fait le récit suivant : il avait embauché pour travailler la terre des hommes et des femmes ensemble ; l'une des femmes saisie par les douleurs de l'enfantement s'écarta un peu de son travail et ayant accouché revint travailler afin de ne pas perdre son salaire ; voyant qu'elle peinait il ne comprit pas de suite, puis s'étant rendu compte, il la fit cesser, lui donnant son salaire ; elle avait porté le nouveau-né près d'une fontaine, l'avait lavé, emmailloté de ses hardes et rapporté sauf à la maison. »

Dans la description de la Narbonaise (IV, 1) il parle des Ligures à propos de la Crau, citant Eschyle (V. plus haut), indique qu'ils confinent à l'Italie et au Var qui sert de frontière ; il distingue les Salues des Ligures. Il y revient au chapitre des Alpes (IV, 6) dont il place le commencement à Sabata Vada (auj. Vado, près de Savone, au-dessous du col de Cadi-bone), tandis qu'il fait partir l'Apennin de Gênes¹. Il signale sur le rivage entre Vado et Monaco les ports ligures d'Albium Ingaunum, Albium Intemelium et les peuples des Ingauni et Intemelii auxquels il ajoute, d'après Polybe, les Oxubies et les Dekiètes. « Tout ce littoral de Monoikos à la Turrhénie est continu et dénué de ports sauf de petits mouillages² et ancrages. Les escarpements démesurés des montagnes ne laissent au bord de la mer qu'un étroit liseré. Les Ligures l'habitent vivant surtout de petit bétail, de lait et de bière³, occupant la région maritime et en majeure partie la montagne. Ils y possèdent de vastes forêts, propres aux constructions navales, avec de grands arbres dont certains atteignent un diamètre de huit pieds, quantité dont la bigarrure égale celle du bois de citre pour la confection des tables. Ils amènent ces bois au port de Gênes, ainsi que du bétail, des peaux, du miel, les échangeant contre de l'huile et le vin d'Italie. Ils ont aussi un peu de vin mais préparé avec de la poix et âpre. On y trouve les chevaux et ânes dits giuni, les tuniques et saies ligustines. Ils ont aussi beaucoup de lingurium que certains surnomment electrum⁴. Ils combattent peu à cheval, mais sont bons dans l'infanterie lourde et légère. Certains les tiennent pour des Hellènes à cause de leurs boucliers de cuivre. »

En dehors de la Ligurie proprement dite, Strabon dit que « d'Antipolis à Marseille et un peu au delà, les Alpes-Maritimes sont habitées par des Salues ainsi qu'une partie du rivage où ils sont mêlés aux Grecs. Les anciens Grecs quali-

1. A deux cent soixante stades soit 40 à 41 kilomètres du seuil de Vado, ce qui est exact.

2. βραχύς n'a pas ici le sens de hauts fonds.

3. Boisson d'orge.

4. Ambre.

fiaient les Salues de Ligures, les suivants de Celtoligures et leur attribuent la plaine jusqu'à Louérion¹ et au Rhône ; ils combattent non seulement à pied, mais à cheval, divisés en dix escadrons². Ils ont été les premiers des Celtes transalpins conquis par les Romains, après une longue guerre contre eux et les Ligures parce qu'ils fermaient le passage vers l'Ibérie le long de la mer. Ils exerçaient le brigandage sur terre et sur mer, si forts que seules les grandes armées pouvaient passer par la route. Les Romains ont guerroyé quatre-vingts ans, pour obtenir que fût ouverte au passage public une route de douze stades de large³. Ensuite ils les soumièrent tous, réglèrent leur régime politique et leur imposèrent un tribut ».

Les Ligures de Gaule sont administrés par le gouverneur de la Narbonaise ; ceux de la zone maritime entre le Var et Gênes dépendent de l'Italie ; « à ceux de la montagne on envoie un préfet de l'ordre équestre, ainsi qu'aux autres peuplades tout à fait barbares ». Sur le versant italien des Alpes habitent « les Taurins, peuple ligustique et d'autres Ligures. On range parmi eux la terre dite d'Ideonnos et de Cottios. » A la fin de la description des Alpes (IV, 6, 12), Strabon rappelle que Polybe y cite seulement quatre passages ; par la Ligurie auprès de la mer tyrrhénienne ; par les Taurins, route d'Hannibal ; par les Salasses et par les Rétes.

Au livre V consacré à l'Italie, il est question des Ligures. Ils partagent avec les Gaulois la Cispadane, région au sud du Pô qui confine à l'Apennin et à la Ligurie ; les Ligures tenant la montagne et les Gaulois la plaine. Mais peu après il est dit qu'après le départ des Boies et la destruction des Senons et des Gaizates, il ne reste que des Ligures et des colons romains, ceux-ci mélangés d'Ombriens et par endroits d'Étrusques.

Au second chapitre quelques mots sont encore consacrés à la Ligurie, sise dans l'Apennin entre l'Étrurie et la Gaule

1. Emplacement ignoré ; FRONTIN (*Stral.*, III, 2, 1) cite Lueria ville de Ligurie.

2. Cette importance de leur cavalerie les qualifie Gaulois et les oppose aux Ligures.

3. Probablement une lieue gauloise, le stade étant ici pris pour un huitième de mille.

(Celtique), elle n'a rien qui « mérite une description, si ce n'est qu'ils y vivent en des villages, labourant et fouillant une terre dure et plutôt y creusant des carrières, comme dit Posidonios ».

En dernier lieu, il rappelle que Pise, ville frontière de l'Étrurie, avait à se défendre contre les attaques des Ligures, spécialement par mer.

Pour compléter la géographie de la Ligurie, à défaut de Mela qui se contente de la nommer (II, 4 et 7), on trouve de copieux renseignements dans *l'Histoire naturelle* de Pline. Dans cette collection de fiches nous retiendrons surtout l'énumération détaillée qui figure au livre III chapitre VII et que complètent quelques notes insérées aux chapitres XX et XXI et ce qui est dit au livre XXXVII de l'ambre et de la légende de Phaéton.

Les informations données (XI, 97) sur les fromages de Ceba, faits avec du lait de brebis et de Luna¹, agglomérés en blocs atteignant mille livres, confirment l'analogie des montagnards ligures avec ceux de notre Massif Central et des pays alpestres.

« Il n'est pas facile de rendre compte des positions et des origines, les Ligures Ingauni pour ne citer qu'un exemple ayant obtenu trente concessions de terrains. Partant du Var, Nicæa ville fondée par les Marseillais, le fleuve Palo, les Alpes et les peuples alpins (Inalpine) aux noms multiples, mais la plupart chevelus. La ville des Veditantii, Cemelion; le port d'Hercule, Monæcus, le rivage ligure; les plus connus de Ligures au delà des Alpes : Salluvii, Deciotæ, Oxubii; en deçà Veneni et Vagienni issus des Caturiges², Statyelli, Vibelli, Magelli, Enburiates, Casmonotes, Veliates³, et ceux dont nous

1. Sur la frontière tusco-ligure.

2. Cette provenance transalpine des Vagienni et leur origine gauloise seraient confirmées par VELLEIUS PATERCULUS : Narbo Martius in Gallia M. Porcio, Q. Martio consulibus deducta colonia est; post tres et viginti annos in Vagiennis Eporedia. Le nom d'Eporedia est celtique. Mais le manuscrit unique de Velleius est très fautif.

3. Ces huit tribus cisalpines se placent dans le bassin du Tanaro; Vinadio sur la haute Stura, ou Venasca sur le Pô, Bene, Acqui, Revello (perte du Pô) près de Saluces, Macello près de Pignerol, Burio près d'Asti Casmonium (auj. Castellazzo près d'Alexandrie) ont été indiqués comme marquant l'emplacement des sept premières; la huitième occupant le Velleius pagus mentionné dans la Table de

citons les villes proches du rivage ; le fleuve Rutula, la ville Albium Intemelium, le fleuve Merula, la ville Albium Ingaunum, le port Vadum Sabatium, le fleuve Porcifera, la ville Genua, le fleuve Feritor, le port du Dauphin : Tigullia dans l'intérieur ; Segesta des Tigullii ; le fleuve Macra limite de la Ligurie. Derrière tout ce qui vient d'être nommé, le mont Apennin le plus vaste d'Italie, étendant sa crête ininterrompue jusqu'au détroit de Sicile. Sur son autre côté, vers le Pô, le plus abondant fleuve d'Italie, tout brille de villes illustres : Libarna, Dertona, Colonia, Iria, Barderate, Industria, Pollentia, Carrea surnommée Potentia, Forofulvi dite Valentia, Augusta des Vagienni, Alba Pompeia, Asta, Aquis des Statyelli. Cette région est la neuvième de la description d'Auguste¹. La côte de Ligurie entre le Var et la Macra mesure deux cent vingt et un milles. »

A la liste des localités et peuples ligures, on peut ajouter le mont Vesulus (Viso) à la source du Pô sur le territoire des Ligures Vagienni (III, 20), puis (III, 21) la ville « Augusta des Taurini, d'antique souche ligure² » ; celles de « Vercellæ des Libici, issus des Sallyi, Novare des Vertacomacori, aujourd'hui

Veleia : on le place sur le Tidone, petit affluent du Pô, en amont de la Trebia ; le fundus Satrianus qui en dépendait était entre le Tidone et la Trebia (d'après Pitarelli, analysé par WALCKENAER, *Géog. des Gaules*, II, p. 466 note et 474).

1. Pline, originaire de Come, était bien informé sur l'Italie du Nord. Fonctionnaire et compilateur, il a, en principe, employé le terme *ligure* dans son sens administratif et classé comme telles les communautés comprises dans les limites de la neuvième région d'Italie (depuis Auguste) c'est-à-dire du Var à la Trébie et à la Macra et de la mer au Pô, ce qui amputait non seulement la partie occidentale de l'ancienne Ligurie ethnique, du Var au Rhône, mais aussi toute la partie orientale depuis la Trébie jusqu'aux sources de l'Arno ; mais en revanche lui annexait en contrebas de l'Apennin *ligure* la plaine de la rive droite du Pô qui avait été territoire gaulois avant d'être latinisé : tel était le cas des villes de Clastidium, Iria (auj. Voghera), Dertona (auj. Tortona).

Ces plaines avaient appartenu aux Boies, aux Anares, aux Libici dont Polybe affirme la nationalité gauloise. Toutefois l'historien grec a pu étiqueter des peuples gaulois parce qu'ils étaient venus de l'ouest des Alpes ; d'autre part, Pline a dû transcrire des notes se référant à des tribus que des écrivains antérieurs regardaient comme Ligures bien qu'elles fussent extérieures à la neuvième région.

2. La forme concise, on dirait maintenant « le style télégraphique » de Pline ne permet pas de décider s'il a voulu dire que les Taurins étaient d'origine *ligure* ou que leur ville avait été autrefois *ligure*.

canton des Vocontii¹ et non pas des Ligures, comme le pense Caton ; deux tribus de ceux-ci Levi et Marici ont fondé Ticinum (Pavie) près du Pô, comme les Boies venus d'au delà des Alpes Laus Pompeia et les Insubres Milan ».

Un peu plus loin (III, 23, 3) Pline ajoute que Caton attribuait aux Vénètes une origine troyenne et disait que les Cénomans avaient habité auprès de Marseille chez les Volci. Cette affirmation est à retenir parce qu'elle expliquerait le caractère hybride ou incertain des peuples dont nous venons de parler. En se reportant au tableau des invasions gauloises donné par Tite-Live (V, 34 et 35), on voit qu'après la première vague qui organisa la nation des Insubres, vinrent les Cénomans, à une date postérieure. Ils suivirent la même route que Bellovèse, c'est-à-dire que du bas Rhône et de l'arrière-pays de Marseille ils remontèrent la Durance et débouchèrent du côté de Turin. Si les Cénomans étaient à ce moment installés vers le cours inférieur du Rhône, on conçoit qu'ils aient entraîné avec eux une fraction des Voconces, une fraction des Salues (Salluvii) et les Libici² dont le nom est resté à une embouchure du Rhône. Les Marici, qui sont peut-être les mêmes que les Anamares de Polybe (II, 32) et que Tacite (*Hist.*, II, 61) comprend parmi les Boies (qui ont pu les absorber ayant vécu auprès d'eux dans le bassin du Pô), avaient fondé une Massalia dont le nom paraît s'être conservé à Marsaglia, sur la Trébie³.

La deuxième vague d'invasion gauloise aurait donc entraîné avec les Celtes des éléments ligures de la région marseillaise, Salluvii, Libici, Lævi, Marici ; ils ne seraient nulle-

1. Cette assertion est catégorique ; il est probable que Caton avait pris les Voconces pour des Ligures, erreur vénielle au milieu du II^e siècle, mais complètement décelée deux cents ans plus tard à l'époque de Pline ; tout le monde savait alors que les Voconces étaient des Gaulois. — Les Vertacomacori ont laissé leur nom au Vercors.

2. Les Libici pourraient n'avoir été ni Ligures ni Gaulois, car on croit trouver leur trace en Cerdagne où Livia fut jadis dénommée Julia Libyca. Il s'agirait d'une peuplade ibère ou sorde. Agriculteurs de la fertile Lomelline et fondateurs de villes (Vercell), ils se différencient des Ligures par ces traits qui les rapprochent des Gaulois.

3. Voir art. *Massalia*, 2, dans *Pauly-Wissowa*.

ment un résidu d'anciennes populations ligures bousculées par les conquérants gaulois, mais au contraire des associés de ceux-ci dont ils avaient plus ou moins adopté les coutumes et peut-être le langage.

Pline (III, 20, 8) rapporte l'opinion de Métrodore de Scepsis, conseiller de Mithridate Eupator, d'après laquelle le bassin supérieur du Pô était gaulois. Métrodore dit que le nom du fleuve, Padus, est dérivé du mot gaulois padi, pins. « Circa fontem arbor multus sit pices, quales gallice vocantur padi, Ligurum quidam lingua Bodincum vocari quod significat fundo carentem ». La seconde affirmation paraît inexacte, parce qu'elle est empruntée à Polybe (II, 16, 12) lequel dit simplement que le nom de Bodincus était donné au Pô par les riverains ; or, ceux-ci étaient à son époque gaulois et le nom de Bodincomagus, porté par la ville plus tard appelée Industria (auj. Monteu da Pô, au sud du fleuve en amont du confluent de la Doire Baltée), en précise le caractère celtique. Il est vrai que Pline dit que la source du Pô est chez les Ligures Vagienni (III, 20, 3) ; mais il nous dit aussi que les Vagienni étaient issus des Caturiges, lesquels, d'après leur nom et d'après ce qu'il dit ailleurs (III, 21, 3) semblent avoir été Gaulois, puisqu'il les qualifie : Caturiges Insubrum exsules.

Ces assertions quelque peu contradictoires indiquent une certaine confusion entre Gaulois et Ligures, assez naturelle entre peuples qui ont voisiné durant plusieurs siècles. On peut présumer des interpénétrations entre l'an 600 et la conquête romaine, la formation de peuples mixtes. Aux renseignements extraits des géographes et des historiens, il convient d'ajouter ceux que donne un écrivain mythographe un peu antérieur à Polybe.

Apollonios de Rhodes, qui d'après Suidas aurait succédé à Ératosthène (vers 194) à la direction de la bibliothèque du Musée d'Alexandrie, paraît avoir écrit dans sa jeunesse, avant 200, son poème des *Argonautiques* dont la vogue fut grande et durable. La trame en est géographique ; soucieux de faire passer les Argonautes aux endroits où de multiples légendes locales se référaient à eux, le poète leur a tracé un

itinéraire compliqué, s'efforçant de combiner avec les récits des poètes épiques depuis Homère et Hésiode, de Pindare et des tragiques, ceux des logographes, des premiers historiens et des géographes alexandrins. On trouvera d'intéressants détails à ce sujet dans l'ouvrage d'Émile Delage sur « La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes » (Bordeaux et Paris 1930). Il s'ensuit que le poète a emprunté à Timagète, auteur ignoré d'un livre *περὶ λιμένων* que cite le scoliaste d'Apollonios (*Fragm. hist. gr.*, IV, p. 519), un itinéraire passant du Pont Euxin dans l'Istros ; ce fleuve, disait-il, venant des monts Celtiques formait le lac Celtique et se bifurquait, une embouchure aboutissant au Pont Euxin, l'autre à la mer Celtique. Naviguant par celle-ci, les Argonautes vinrent en Turrhénie.

Apollonios adopte la route de l'Istros (Danube), mais en situant l'embouchure occidentale dans la mer Ionienne (Adriatique) ; Eschyle, dans son *Prométhée délivré*, attribuait même trois embouchures au grand fleuve, Pont Euxin, Adriatique et Méditerranée (Occidentale) : le pseudo-Skulax est du même avis qu'Apollonios ainsi qu'Aristote (*Hist. anim.*, VIII, 13), le pseudo-Aristote (*Mirab.*, 105) et Théopompe (STRABON, VII, 5, 9). Il est probable que cette erreur généralisée du *vie* au *ive* siècle a son origine dans une application de la méthode du calembour, souvent encore employée par les érudits modernes. Le nom du peuple des Istroi ou Histroi a été rapproché de celui du fleuve Istros. Le pseudo-Skulax qui est le plus ancien auteur nommant les Istres, dont le nom est demeuré à la péninsule d'Istrie, paraît avoir adopté l'orthographe *Ἰστροί*. Il énonce carrément la juxtaposition de ce peuple et du fleuve Istros¹, lequel d'après ce qu'en dit Mela

1. On a conjecturé que cette imagination géographique a pu être suggérée par l'existence d'une voie commerciale reliant par portage le bassin de la Save au fond de l'Adriatique ; dans cette hypothèse, le passage de la Drave au Tagliamento par le seuil de Tarvis serait plus plausible. Mais il faut observer que les anciens parlent souvent de portages et ne leur substituent pas des jonctions hydrographiques ; en particulier dans les récits concernant les Argonautes, il est question de portages entre l'océan Méridional et la Méditerranée, entre le Tanaïs et un fleuve tributaire de l'océan Septentrional.

(II, 4) pourrait de ce côté correspondre au Tagliamento.

Apollonios fait passer les Argonautes via Danube du Pont Euxin à l'Adriatique, mais comme il faut aussi les amener à la mer Tyrrhénienne, il suppose qu'ils ont remonté l'Éridanos et sont redescendus par le Rhodanos ; il soude donc le Pô et le Rhône. Nous savons par Pline que cette erreur remonte au moins à Euripide¹. Il est inutile d'essayer de la justifier par une fausse interprétation des portages. Une telle interprétation n'est raisonnable qu'aux endroits où l'on peut transporter la barque d'une rivière à une autre, cas assez fréquent en Europe orientale ; admissible entre les lacs de Genève et de Neuchâtel (tributaire du Rhin), elle est absurde lorsqu'il faut franchir les grandes Alpes.

La fantaisie du poète ajoute d'ailleurs à la soudure de l'Éridanos et du Rhodanos une jonction du Rhône au Rhin. Rhodanos a donc une triple issue (vers les rivages de l'Océan) « dans la mer Ionienne » et « par sept bouches dans la mer Sardonienne et son golfe immense ». Les Argonautes, après avoir franchi « les lacs au climat rigoureux qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes », poussent une pointe sur le bras septentrional, puis reviennent au vrai Rhône qu'ils descendent jusqu'à la Méditerranée : couverts d'un nuage « ils s'avancent invisibles à travers les peuples innombrables des Celtes et des Ligures » (IV, 646 et suiv.). Ce texte est intéressant parce que dans les Alpes et le bassin supérieur du Rhône il ne connaît que des Celtes. Les Ligures n'apparaissent qu'aux approches de la Méditerranée. Le poète les cite de nouveau à propos des îles Stœchades ou Ligures, sur l'une desquelles les Argonautes élèvent un autel aux Dioscures². Son opinion est conforme à celle de Pomponius Mela qui dans son manuel ne cite les Ligures qu'en deux occasions ; à propos de la côte de Ligurie entre Luna et le Var, et à propos des îles Stœchades éparses

1. PLINE, XXXVII, 11, 2 : Euripides rursus et Apollonius in Adriatico littore confluere Rhodanum et Padum faciliorem veniam facit ignorati succini in tanta ignorantia orbis.

2. Qui d'après la tradition classique avaient participé à la première phase de leur expédition.

depuis la côte de Ligurie jusqu'à Marseille. Aucun auteur antérieur à l'ère chrétienne ne parle des Ligures ailleurs que dans les contrées proches de la Méditerranée.

A défaut d'écrivains de la Rome républicaine, S. Reinach s'est demandé (*Cultes, mythes et religions*, I, p. 212 à 214 de la 3^e éd.) si l'on ne pouvait invoquer Lucain en faveur de la thèse d'une antique grandeur des Ligures. Au premier chant de la *Pharsale*, le poète dit la mobilisation de l'armée de César dont les cohortes dispersées aux divers pays de la Gaule les évacuent en se concentrant. Il énumère les peuples ainsi libérés, au gré de sa fantaisie et de la commodité métrique, sauvant du lac Lemman aux Vosges, de l'Isère (ou Oise) aux Rutènes, de l'Aude au Var, de Monaco à l'Océan, des Némètes à l'Adour et en dernier lieu des Cévennes aux Trévires, puis aux Ligures et aux adorateurs des sanguinaires Teutates, Esus et Taranis¹. Nous citons d'après l'édition Bourguery² le texte de la *Pharsale* (I, 442-3)

et nunc tonse Ligur quondam per colla decore
crinibus effusis toti praelate Comatae.

L'éditeur traduit « et toi Ligure maintenant rasé, gracieux jadis avec tes cheveux flottants sur la nuque et préféré à toute la Gaule chevelue »³. S. Reinach traduit « praelate » par « avais le pas sur », tout en reconnaissant qu'il « n'exprime pas l'idée de domination mais celle d'excellence ». Il nous paraît difficile en ce cas de contester que la qualité vantée fut la beauté de la chevelure.

1. Ces dieux sont le sujet de l'étude de S. Reinach.

2. Collection des Universités de France (Assoc. Guillaume Budé).

3. Le traducteur ajoute « et », adoptant semble-t-il l'avis de S. Reinach que *crinibus effusis* est un ablatif absolu. Le sens qui se présente naturellement serait : « préféré à toute la Gaule chevelue pour tes cheveux flottants sur la nuque » ou sur ta belle nuque si on choisit la version *decora* au lieu de *decere*. Cette traduction suppose que l'on substitue *totae* à *toti*, lecture admise par l'éditeur ; il indique aussi les variantes *tote* et *totis*, celle-ci donnée par le manuscrit M (Montpellier) l'un des meilleurs. Si l'on l'adopte *totis* se référant à *crinibus*, il faut traduire « jadis tes cheveux flottants sur ta nuque (étaient) les premiers de tous ceux de la Gaule chevelue ».

On peut de ce texte rapprocher ceux de Dion (LIV, 24) et de Pline. Le premier dit que les Alpes-Maritimes étaient habitées par les Ligures nommés Κομήτοι (Comati) demeurés jusqu'alors libres ; on en induit que la tonsure des cheveux fut un signe de soumission. Pline emploie fréquemment l'expression *Gallia comata* comme synonyme de Gaule transalpine, de préférence à *braccata* (III, 5, 1).

Voici ce qu'il dit à ce propos des Ligures, XI, 47, 1 : « In capite cunctorum animalium homini plurimus pilus, jam quidem promiscue maribus de feminis apud intonsas utique gentes. Atque etiam nomina in eo Capillatis Alpium incolis, Gallia comatæ. — III, 7, 1. populique inalpini multis nominibus sed maxime Capillati. — III, 24, 3. il énumère dans les Alpes, du nord au midi... Caturiges et ex Caturigibus orti Vagienni Ligures et qui Montani vocantur, Capillatorumque plura genera ad confinium Ligustici maris. »

Il nous semble que l'expression de Lucain ne comporte aucune idée d'antériorité ou de supériorité politique et s'applique soit à la qualité de la chevelure, soit au fait qu'un groupe de la nation ligure qualifié de chevelu se présente à l'entrée dans la Gaule chevelue.

En somme, du point de vue romain, les Ligures sont un peuple de montagnards, voisins septentrionaux des Étrusques occupant l'Apennin septentrional au sud de la plaine du Pô, domaine des Gaulois.

Du point de vue grec, les Ligures sont les indigènes des Alpes provençales, limitrophes des Gaulois, auxquels leur nom est toujours associé. Ces Ligures occidentaux fortement celtisés sont parfois qualifiés de Celtoligures. Ils ont pris part aux invasions gauloises à l'est des Alpes et plusieurs de ces tribus celtoligures se sont installées dans la plaine au nord du Pô, peut-être même l'une d'entre elles au sud du fleuve ; mais la montagne au nord du Pô, Alpes occidentales depuis le Cenis et Alpes centrales, est au pouvoir de peuples gaulois. Aucun texte n'y signale des Ligures. — Ceux-ci constituent un groupe ethnique bien défini et distingué de la Gaule ou Celtique transalpine et cisalpine aussi bien que de

l'Italie qui s'arrête aux pentes méridionales de l'Apennin.

Nous n'avons aucune preuve d'un peuplement ligure en dehors de ce territoire de l'Apennin septentrional et des Alpes provençales, exception faite des Celtoligures qui semblent avoir suivi l'expansion gauloise du VI^e ou V^e siècle et être venus de la région du Rhône inférieur.

Dans son *Guide géographique* Ptolémée parle de la Ligurie au chapitre X du livre II (Gaule Narbonaise) et I^{er} du livre III (Italie). En Gaule, les Ligures ne sont pas nommés, mais plusieurs peuplades qui d'après les autres écrivains y étaient comprises et d'autres douteuses ou mixtes.

Les *Avatici* ou *Auatiali* sur la rive gauche du delta du Rhône occupaient les rives du Kainos ou Kenoua qui paraît être le *Σηκοανός ποταμός* placé par Étienne de Byzance chez les Massaliotes, et pourrait être le *Σικανός* de Thucydide (VI, 2) d'où les Ligures expulsèrent les Ibères. Les Avatici devaient posséder la plaine de la Crau, territoire ligure illustré par la victoire légendaire d'Héraclès. — Les *Comani* de Marseille à Fréjus, à leur nord les *Salues* ou *Salluvii* jusqu'à la Durance, autour d'Arles, Tarascon, Aix. Strabon attribue à ceux-ci le territoire où Ptolémée place les Comani. Justin (43, 3) donne le nom de Comanos à un roi ligure, fils et successeur de Nannos ; il fut tué par les Marseillais en tentant de surprendre leur ville. Justin appelle son peuple Ségobrige, nom qui paraît celtique ; ceux de Nannos et Comanos peuvent être ligures ou gaulois. — Les *Dekiales*, à l'ouest des Comani jusqu'au Var, autour d'Antipolis.

Au Var, Ptolémée fait commencer l'Italie et la mer Ligustique. Il y classe comme Marseillais le littoral de Nice à Monaco, comme Ligure celui qui s'étend ensuite jusqu'à la Macra où commence le pays de Touskes (Tusci) « appelés Turrhènes chez les Grecs » et la mer Turrhénique (Tyrhénienne).

Dans l'intérieur il cite en Ligurie, au nord de l'Apennin, Alba Pompeia, Asta, Pollentia qui sont dans le bassin de Tanaro, Libarna (vers Serravalle) qui a été remplacée par Novi, Sabata proche du rivage, vers le col de Cadibone ; c'est

peu à côté des treize villes de la Gallia Togata sise à l'est entre le Pô et l'Apennin.

Dans la région des Alpes, il signale : les *Taurini* auxquels il rattache Augusta Bagiennorum qui conservait le nom du peuple des Vagienni noté par Pline, Iria (auj. Voghera) et même Dertona (Tortone), au nord de la Ligurie propre ; il attribue donc aux Taurini tout le bassin supérieur du Pô. — Les *Libici* avec Verceil et Laumellon (auj. Lumello) confinent aux Insubres. Polybe les rangeait parmi les Gaulois ; Pline attribue la fondation de Verceil aux Salluvii ; nous avons dit les motifs qui nous les feraient ranger parmi les Celtoligures. — De même les *Segusiani* avec les villes de Sigousion (Segusio, Suse) et Brigantion (Briançon) ; ces noms sont celtiques. — A leur suite, dans la vallée de la Durance, les *Caturiges* habitant *Ebrodunum* sont des Gaulois indiscutables, de même qu'à leur aval les *Uoconlii* de Uasio (Vaison)¹. Caturiges et Voconces ont essaimé de l'autre côté des Grandes Alpes² ; Pline (III, 24) écrit : « Caturiges et ex Caturigibus orti Vagienni Ligures » ; la qualification de Ligures paraît ici géographique ; elle situe les Vagienni dans la Ligurie administrative, neuvième région de l'Italie d'Auguste. Les Caturiges devaient occuper le bassin de l'Ubaye (vallée de Barcelonnette) et par le col de Larche ou d'Argentière passer dans celui de la Stura ; de même au xvi^e siècle Pignerol et le marquisat de Saluces étaient rattachés au territoire français en passant par le col d'Abriès, facile en été, qui joint les vallées du Guil (Queyras) et du Pellice. Cette extension des Caturiges permet de croire que les Quadriates, occupants présumés du Queyras, étaient un de leurs pagi, une subdivision de leur peuple ; constatation utile parce qu'on a invoqué le nom de cette tribu gauloise afin de prouver que la langue ligure avait conservé le q au lieu de le muter en p. Les linguistes devront admettre que q avait persisté dans le nom gaulois des Quadriates, comme dans celui des Sequanes et dans le calendrier de Coligny.

1. Le nom de la rivière de Vaison, l'Ouvèze a la même origine.

2. Un pagus ou tribu des Voconces, les Vertacomacori (auj. Vercons), avait fondé la ville de Novare (PLINE, III, 21, 2).

En revanche, il semble qu'on puisse inscrire parmi les peuples ou tribus ligures : les *Nerusii* autour de Vence ; — les *Vediantii* avec *Gemenelum* (Cimiez) ; Ptolémée leur donne aussi *Sanitium* (Senez) qu'il paraîtrait plus logique d'attribuer aux *Sentii*, le peuple de Dinia (Digne). Ces derniers sont considérés comme Celtes ainsi que les autres peuples du bassin de la Durance en amont de la plaine d'Aix. — On peut tenir pour douteux les *Élukokes* d'Aups et les *Suelri* de *Salinæ* (Castellane). L'inscription funéraire d'un soldat, Ligomarus fils de Carstimarus de *Salinæ*¹ atteste un nom de forme celtique ; quant à celui de *Salinæ* il est visiblement latin.

D'après Pline (III, 24, 2), Caton classait les Salasses et les Lepontii dans la nation taurisque, c'est-à-dire parmi les occupants gaulois des Alpes septentrionales.

Dion (p. 74) précise : *Σαλασσοὶ Γαλάται*. Ces peuples sont distincts des Taurini dont ils sont séparés par la plaine du Pô, tandis que le massif montagneux du Montferrat auprès duquel est Turin se relie à l'Apennin ligure.

En résumé, depuis Hécatee jusqu'à Ptolémée, sur une période de plus de six siècles les auteurs s'accordent pour loger les Ligures dans les Alpes provençales et l'Apennin septentrional, entre la banlieue de Marseille et les sources de l'Arno (territoire d'Arretium). A leur nord, ils confinent aux Celtes ou Gaulois lesquels occupent la plaine du Pô sur les deux rives du fleuve aussi bien méridionale que septentrionale, réserve faite du bassin supérieur où se rencontrent des peuples dont le caractère ethnique et linguistique est discuté ; Salluvii, Vagienni, Taurini, Libici, Lævi. La vallée de la Durance par où se joignaient les Gaulois de l'ouest et de l'est des Alpes paraît avoir été gauloise. On ne signale pas de Ligures au sud ou à l'est de l'Arno : à l'ouest du Rhône il y a des souvenirs d'ancienne occupation ligure et de mélange de Ligures avec les Ibères, analogue à ceux qui se seraient opérés avec leurs voisins septentrionaux. Peuple de montagnards, les Ligures étaient d'abord des pasteurs vivant de leurs troupeaux ; ils

1. Cité par KEUNE, art. *Salinæ* de *Pauly-Wissowa*.

s'embauchaient au dehors pour le labour ou pour la guerre, effectuant à l'occasion des razzias chez leurs voisins de la plaine. Ce n'étaient pas des marins, mais lorsque la ruine de la marine tusco-pélasge leur laissa le champ libre, ils étendirent à la mer le champ de leurs brigandages.

Il nous faut maintenant étudier les témoignages invoqués en faveur d'une extension ancienne des Ligures au delà de leur territoire historique. Nous en avons déjà noté quelques-uns : le vers d'Hésiode qui ne prouve rien du tout ; une ligne de Thucydide dont la lecture et l'attribution sont douteuses et qui pourrait à la rigueur se référer à un fleuve provençal ; deux vers de Lucain que nous appliquons aux montagnards chevelus du nord de Monaco.

Les Ligures voisins des Gaulois cis-et transalpins ont été comme eux latinisés, encore plus vite parce que moins nombreux et sans véritable civilisation urbaine ni langue de culture. Ils ont perdu sous l'Empire tout caractère national. Ils avaient été décimés par la conquête romaine dont nous avons noté la brutalité ; destruction des cultures et des arbres fruitiers, massacre des combattants, vente comme esclaves ou déportation en masse des survivants.

On se fera une idée de la dépopulation systématique du pays et de la substitution des colons de langue latine aux anciens habitants en relisant ce que La Blanchère a écrit d'après Tite-Live des guerres contre les Volsques. (*Un chapitre d'histoire Pontine*, p. 20 et 21.) « Chaque année le refrain est le même dans Tite-Live, après la prise des villes ou avant le siège qu'on en fait. » « Et poursuivant les fuyards, il dépeupla toute la campagne volsque (Liv. VI, 3) ...Et partout où ils passèrent ils ravagèrent au loin les maisons et les terres (Liv. IV, 59) ...Le territoire fut dépeuplé, tout ce qu'il y avait dans les champs emporté ; on ne laissa sur le sol ni un arbre fruitier, ni une plante utile (Liv. V, 24) ... Toutes les maisons qui sont dans la campagne et même quelques bourgs sont brûlés ; pas un arbre fruitier, pas un grain à semer ne subsiste ; tout ce qu'il y a d'hommes et de bêtes en dehors des places fortes est emporté comme butin. » (Liv. VI, 31) « Quant aux

villes, si elles sont prises elles sont traitées comme le fut Pometia (Liv. II, 17) Les principaux du peuple sont décapités ; le reste, hommes, femmes, enfants, est fait esclave ; la ville est rasée, le territoire vendu ou distribué. »

Il serait chimérique de rechercher parmi la population actuelle des terres Pontines ou même des monts Lepini des survivances du dialecte volsque ; il ne l'est guère moins de rechercher dans le pays des Statielli ou des Apuani des survivances du dialecte ligure. Les philologues italiens n'en ont discerné aucune dans les patois des vallées authentiquement habitées par les Ligures de l'histoire, Argens, Var, Tanaro, Trebbia, Secchia, Panaro, Magra. Et cependant c'est sur une argumentation linguistique que s'appuient les auteurs qui croient à une immense extension protohistorique des Ligures.

D'où venaient-ils ? La mythologie peut-elle nous fournir à ce sujet quelque indication remontant plus haut que les annales historiques ? L'archéologie ne peut-elle suppléer à leur silence ? Avant de l'examiner, il nous faut étudier encore un auteur, Festus Avienus, l'un des derniers poètes latins de l'époque impériale, à peine plus ancien que Claudius Claudianus et Rutilius Numatianus. Les informations historiques et géographiques les plus anciennes qui nous soient parvenues concernant les Ligures paraissent être, curieux paradoxe, celles du plus récent des poèmes géographiques de la littérature classique, l'œuvre de Festus Avienus, dont le fragment conservé a été publié sous le titre *Ora maritima*. Cet écrivain de la seconde moitié du iv^e siècle de l'ère chrétienne, après avoir traduit ou paraphrasé la description du monde composée par Denys le Périégète, a lui-même composé un autre poème, imité de celui qu'on a mis sous le nom de Scymnus¹. Il a compilé des faits extraits d'auteurs fort anciens.

1. L'opinion à la mode est qu'*Ora Maritima* serait comme la *Descriptio orbis* la traduction ou paraphrase d'un périple grec que l'on croit pouvoir dater du vi^e siècle av. J.-C. Mais cette opinion est erronée. Le poème est l'œuvre personnelle d'Avienus qui le dit formellement et il assemble des renseignements d'origines multiples, colligés avec un parti pris d'archaïsme. Nous publierons à ce sujet une étude détaillée relevant les erreurs de Mullenhoff et de Schulten.

Le nom des Ligures paraît trois fois : aux vers 130 à 145 il est question de l'ancien habitat d'où ils ont été chassés par les Celtes ; vers 284 il est dit que le fleuve Tartessus (Bætis auj. Guadalquivir) sort du lac Ligustinus ; — vers 612-614 le fleuve Oranus est indiqué comme divisant les Ibères et les Ligures.

Une quatrième mention, souvent citée, a été insérée au vers 196 par une conjecture arbitraire de Schrader ; le texte qui n'est connu que par la première édition de 1488 et la collation faite par Ortelius d'un manuscrit qui différerait peu de celui sur lequel Victor Pisanus établit l'édition princeps¹ porte :

Cempsi atque Sæfes arduos collis habent
Ophiussæ in agro : propter hos pernix *lucis*
draganumque proles sub nivoso maxime
septentrione conlocaverunt larem.

Schrader a corrigé le mot *lucis* en *ligus* ; le seul mérite de cette hypothèse est de satisfaire la prosodie mais il est aisé d'en imaginer d'autres moins paradoxales ; Ortelius donne *locos*. Quant au vers suivant, exactement symétrique du vers 200, entre autres, le mot *draganum* dont on a fait un nom de peuple est simplement une forme de basse latinité pour *draconum* ; il désigne les habitants d'Ophiussa, clan ou peuple du serpent², les deux termes étant synonymes.

Cette erreur de Schrader rectifiée, on peut également laisser de côté le vers 284 où le nom du lac Ligustinus paraît n'offrir qu'une ressemblance accidentelle avec celui des Ligures ou bien avoir été substitué par une faute de copie à Libustinus ; Avienus affirme l'origine libyenne des Tartessiens et aucun autre indice ne peut laisser croire à un établissement ligure au milieu de l'Andalousie.

Par contre, le renseignement fourni au vers 612 est inté-

1. Voir édition Holder, Innsbruck, 1887.

2. Cette étymologie est donnée par Avienus un peu plus haut, vers 152 à 157 :
Post multa serpens effugavit incolas vacuumque glebam nominis fecit sui.

ressant, bien que l'identification du fleuve Oranus soit contestée (Hérault, Rhône, Lez ...?). L'information paraît remonter à une époque antérieure à l'établissement des Volkes Arécomiques sur la côte entre Sète et le Rhône. Considérant l'invasion de Bellovèse dans la vallée du Pô comme contemporaine de la fondation de Marseille (600), celle des Cénomans comme l'ayant suivie de près, nous devons admettre que les Volkes chez qui les Cénomans ont séjourné auparavant étaient en place dès le ^{vii}e siècle. L'époque à laquelle se réfère l'indication d'Avienus serait donc antérieure.

Le texte capital concernant les Ligures dans *Ora marilima* est le premier, libellé comme suit, vers 129 à 145 :

...Si quis dehinc
 ab insulis Œstrymniceis lembum audeat
 urgere in undas, axe qua Lycaonis
 rigescit æthra, cæspitem Ligurum subit
 cassum incolarum : namque Celtarum manu
 crebrisque dudum præliis vacuata sunt :
 Liguresque pulsî, ut sæpe fors aliquos agit,
 venere in ista, quæ per horrentes tenent
 plerumque dumos : creber his scrupus locis,
 rigidæque rupes atque montium minœ
 coelo inseruntur : et fugas gens hæc quidem
 diu inter arta cautium duxit diem,
 secreta ab undis ; nam sali metuens erat
 priscum ob periculum : post quies et otium
 securitate roborante audaciam
 persuasit altis devehî cubilibus
 atque in maritimos jam locos descendere.

Éd. Holder, p. 149.)

« Des îles Œstrymnides si l'esquif ose avancer dans les eaux du septentrion où la fille de Lycaon, (c'est-à-dire l'Ourse) glace les airs, il arrive au pays des Ligures, vide d'habitants, car la main des Celtes par des combats répétés l'a dépeuplé. Les Ligures expulsés, comme souvent le sort pousse les hommes, vinrent dans ces lieux qu'ils occupent, hérissés de broussailles ; le sol y est pierreux, les roches escarpées et des monts menaçants s'élèvent vers le ciel. Longtemps le peuple

fugitif y mena sa vie dans les abris, s'écartant de la mer qu'ils redoutaient à cause du danger ancien ; puis le calme et le repos fortifiant en sécurité son audace l'incitèrent à descendre de ses hautes demeures vers les parages maritimes. »

Ce récit de la migration qui amena les Ligures à la région qui a conservé leur nom nous reporte à un passé lointain. Il est en soi clair, bien que contredisant les opinions actuelles des historiens qui parfois en ont altéré le sens pour le plier à leurs conceptions.

Notons, sans y insister ici, qu'Avienus décrit un mouvement qui d'Espagne se propage à la Bretagne gauloise, puis aux îles Britanniques et que la conquête effectuée par les Celtes sur les Ligures est manifestement une suite de ces migrations réalisées le long du littoral océanique du sud vers le nord, ce qui correspond à l'avance de la civilisation mégalithique. Le nom des Celtes n'apparaît qu'à la dernière étape, bien qu'il y ait de bons motifs de considérer celui des Œstrymni comme synonyme des Ostimii (plus tard dits Osismii) qui habitaient à l'époque historique la péninsule occidentale de Gaule. Ces Ostimii étaient assurément des Celtes, en relations avec l'île de Brettania et l'île d'Iwerné ; la mer qui les sépare est dénommée par Ptolémée océan Ouergionien ; Ouorganion est, dit-il, la ville des Osismii.

La terre d'où les Celtes ont chassé les Ligures se trouve au nord des îles Œstrymnides ; c'est-à-dire qu'en appareillant de ces îles il faut mettre le cap au nord pour y aller. Cette indication exclut complètement les rivages de la Gaule ; même en admettant, ce qui est plausible, que l'expression îles Œstrymnides désigne le sud de la Grande-Bretagne, que les premiers visiteurs venant du Midi ont pu croire découpée en plusieurs îles, tout de même que les Romains de l'époque impériale pensèrent de la Scandinavie.

La terre désignée par Avienus ne peut donc être que la Norvège ou la presqu'île du nord de l'Elbe que les anciens appelèrent Chersonèse cimbrique. Une île côtière Amrun a peut-être gardé le nom du peuple Ambron, c'est-à-dire ligure. C'est de là que partirent au I^{er} siècle av. J.-C. en compagnie

des Cimbres, ces Ambrons en qui sur le champ de bataille d'Aix les Ligures reconnurent des homonymes ; au dire d'Avienus, c'étaient des frères, divisés depuis une dizaine de siècles par toute la largeur du continent européen.

La description que fait Avienus de la Ligurie historique est conforme à celles des géographes que nous avons déjà cités. Ce qu'il dit de la venue tardive des Ligures à la vie maritime est pleinement d'accord avec les constatations du pseudo-Scylax et du prétendu Scymnus.

Son témoignage est donc acceptable. Il éclaire l'histoire ancienne des Ligures, venus du pays de l'ambre à l'Apennin septentrional en suivant probablement la route des marchands d'ambre par la vallée du Rhin et les lacs des Alpes centrales. Cette description exclut l'hypothèse du passage des Ligures et a fortiori de leur extension aux contrées océaniques de Gaule ou d'Ibérie. Elle s'accorde avec les données de la mythologie et de l'archéologie qui solidarisent ce peuple avec le cygne hyperboréen et avec l'ambre¹.

La venue des Ligures dans la presqu'île de l'Apennin a précédé celle des Étrusques que nous datons de la fin du XI^e siècle, époque de la thalassocratie des Lydiens ou Méoniens et de celle des Pélasges², associés aux Tursènes dans leur installation occidentale³. Comme l'extension des Étrusques jusqu'à l'Apennin a pu prendre un certain temps, on pourrait reculer jusque vers la même époque, XI^e siècle, l'émigration ligure ; mais elle a pu se produire plus tôt. La conséquence inéluctable est l'existence d'une puissance maritime celtique dans la Manche et la mer du Nord dès ce XI^e et sans doute dès le XII^e siècle, peut-être même longtemps avant.

Le texte d'Avienus a donc une importance capitale, reproduisant des informations très anciennes dont la source nous

1. Notons à ce propos qu'Avienus supprime partout la mention de l'ambre. Ce parti pris est manifeste quand il traduit Denys le Périégète.

2. Voir DIODORE, VII, fragm. 13, la liste chronologique des thalassocraties conservée par Eusèbe, éd. Didot, I, p. 316.

3. Scymnus vers 217-219 et 226 insiste sur la place tenue auprès des Turrhènes par les Pélasges venus de l'Hellade. Denys le Périégète vers 317-319 tient le même langage.

échappé. Non seulement il éclaire l'origine des Ligures, mais il les ramène à leur véritable place. Leur existence n'est attestée que dans la presqu'île danoise sous leur nom national, Ambrons, et dans la Ligurie historique définie par Polybe, dont ils auraient dépassé quelque peu les limites vers l'occident.

Bien que la bière au dire d'Hérodote (II, 77) et de Pline (XXII, 82) fût connue des Égyptiens, elle fut plutôt la boisson des gens du nord, usitée en Gaule et en Espagne nous apprend Pline ; Strabon (IV, 6. 2) rapporte que c'était avec le lait la boisson des Ligures. Ceux-ci étant établis dans une région essentiellement vinicole, cet usage de la bière semble perpétuer une habitude contractée dans un pays septentrional et confirme la version d'une origine septentrionale des Ligures.

L'exode des Ligures donne l'impression qu'ils étaient au stade pastoral et se sont déplacés avec leurs troupeaux ; quittant un pays septentrional de plaines pour une zone plus chaude, ils ont élu leur nouveau domicile dans les vallées supérieures dont le climat se rapprochait de celui de l'ancien. Au temps de Pline c'étaient encore de grands producteurs de fromage ; autour de Ceba ils le faisaient avec du lait de brebis, sur la frontière étrusque ils fabriquaient le fromage de Luna en meules de mille livres (PLINE, XI, 97, 1). La plaine chaude et mouillée serait restée aux descendants des anciens agriculteurs néolithiques fortifiés dans les terramares ; celles-ci se rencontrent surtout au pied de l'Apennin, dans les provinces de Parme, Reggio, Modène, en contrebas du territoire des plus redoutables tribus ligures.

André BERTHELOT.

(*A suivre.*)

1. Nous rejetons l'hypothèse d'une source unique d'origine marseillaise formulée par Mullenhoff et Schulten, car la description de Marseille est très inexacte et il est manifeste que, comme Avienus l'affirme, il a compilé plusieurs documents.

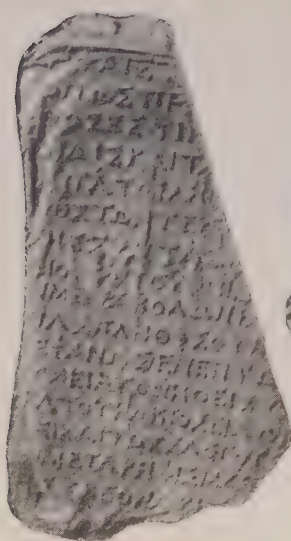
VARIÉTÉ

Inscriptions grecques inédites au Musée du Louvre¹.

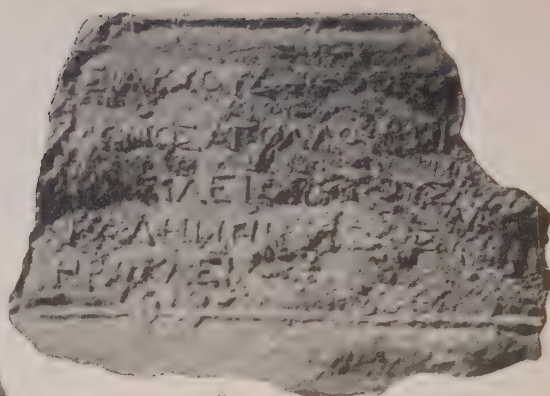
L'auteur de ce recueil, M. A. Dain, écrit dans sa préface (p. 8) : « On pourra sans doute aussi me reprocher d'avoir méconnu que tel document recueilli ici avait déjà été publié dans une étude antérieure que j'ignore. Pour avoir été plus d'une fois providentiellement servi par des recherches faites à d'autres fins, je sais que plus d'une inscription du Louvre, que l'on (?) croyait inédite, se trouvait déjà étudiée dans telle publication que l'épigraphiste le plus averti n'aurait pas songé à consulter. Il m'a paru que, lorsque mes recherches personnelles, la documentation du Musée et l'avis de mes maîtres ne m'avaient mis sur la voie d'aucun renseignement bibliographique, on pouvait considérer comme non connue une publication plus ancienne. Les remarques que l'on me fera à cet égard me seront utiles, et je ne serai pas le seul à qui elles profiteront. » On pourra donc considérer comme « non connues » les publications d'inscriptions parues, entre autres recueils, dans les *Inscriptiones Graecae*, le *Corpus Inscriptionum latinarum*, le *Recueil d'inscriptions grecques* de Ch. MICHEL, les *Dialektinschriften*, le *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten* de PREISIGKE, la *Revue des Études grecques*, la *Revue Archéologique*, la *Revue de Philologie*, l'*American Journal of Archaeology*. Faudra-t-il croire que ce sont des ouvrages « que l'épigraphiste le plus averti n'aurait pas songé à consulter » ? Je donne ci-dessous une analyse du recueil de M. Dain, avec quelques remarques, qui ne prétendent point ne rien laisser à faire à d'autres critiques, mais qui suffiront à montrer l'intérêt des textes ici publiés — ou republiés — et la manière dont ils ont été lus et étudiés.

1-6. Inscriptions funéraires attiques. 1. Ἀριστομά[χ]ην Ἀλκισθένο Ἀχαρνέως Καλλικράτης Κάλιο Ἀχαρνέως. « Épitaphe d'une femme par son mari. » En regardant le fac-similé, on s'aperçoit que l'inscription portait, comme on l'attend : Ἀριστομά[χ]η. — 2. Εὐθυκράτης Φειδωνος Ἐρχιεύς, Νικοστράτη. — 3. Δημόφιλος, Σώστρατος, Εὐξίθεος. — 4. Εὐθυκλῆς Ἀρχίππου Ἀχαρνέως. Ἀρχίππος, Κτήσιλλος. — 5. Κτησιφῶν Βουίθου Φαληρέως,

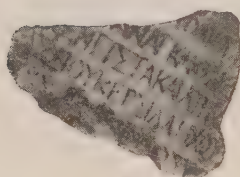
1. A. DAIN, *Inscriptions grecques du Musée du Louvre, les textes inédits*. Paris, les Belles-Lettres, 1933. 245 p. in-8° (60 fr.).



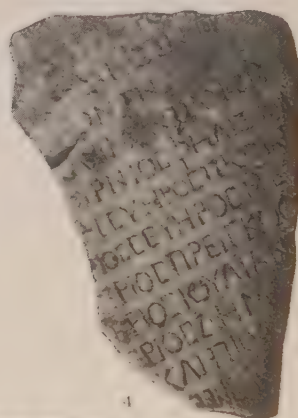
1



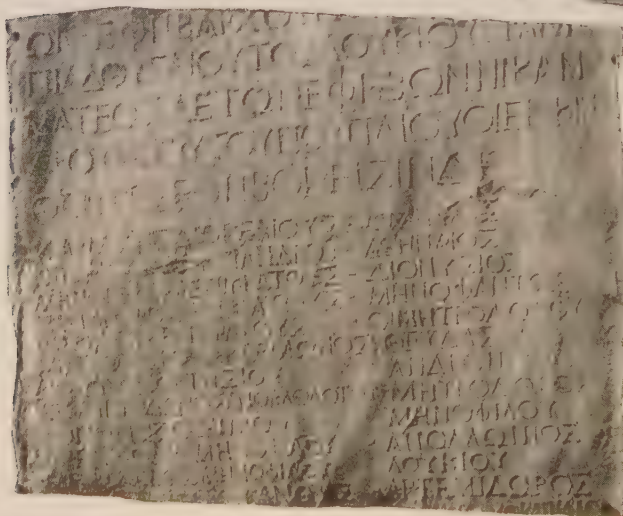
2



3



4



5

Fig. 1 a b

Κτησικράτης Κτησιφώντος Φαληρέως. — 6. — \BAI. Ω — O . . PAN — . — H —.

7. Fragment : —ων τα —|—εις τὰς Οἰτ[αίων —|— σ]υγγραφὴν Θη[βαῖοι ? —|— χ]υτοῖς δοκῆι — 5| — τὸν χώ[ρος (οὐ ἀγο[ρᾶς) ἐπιμελ[ητήν —|— το]ύς ταμῖα[ς — . La mention des Oetéens est aussi douteuse que celle des Thébains et que la restitution de la ligne 5.

8. Environs d'Athènes. Sur un bas-relief représentant deux athlètes : — ριλ —|— εσ—.

9. Δαμοφώντος τοῦ Ἐπαφροδίτου. Ἐπαφροδίτου τοῦ Ἐπαφροδίτου πρεσβυτέρου. Θεοδορίδος <τῆς> τῆς [Εὐμ]όλπου ζῶν[τος]. Classée à l'Attique, mais avec réserves sur sa véritable origine. Je l'attribuerais à Rhodes ou à une des îles doriennes de l'Archipel, telle Mélos ou Kos.

10. Épitaphe de provenance incertaine. « Sur la moulure même, deux lettres isolées, IH, peut-être le commencement de ζησάση ἐτῶν [sic] κτλ. ». FROEHNER, dans son célèbre recueil, *Inscriptions grecques du Louvre* (1865), 178, commettait exactement la même erreur : « Ποπλίου Γρανίου Ἐρωτος ζῆ ; il faudra suppléer ζή[σαντος ἐτη —] ». Sur des centaines de tombeaux, peut-être même des milliers, le propriétaire indique qu'il l'a fait construire de son vivant par ce mot : Ζῆ ; Franz l'expliquait déjà dans ses *Elementa Epigraphices graecae* (Berlin, 1840), p. 341 ; le mot est souvent isolé, sur quelque partie du monument.

11-14 : lamelles de bronze du sanctuaire d'Apollon Hyperteleatas en Laconie. 11. Σίμου. — 12. [Ἴ]εροκλ[ῆς]. — 13. — ἱερεὺς Ἀπόλλ[ωνος]. — 14. [ἱερε]ὺς Ὑπερτελεάτα.

15. Mélos. Ἐπὺλῃς χαῖρε χρηστή. — 16. Délos. Petit fragment de « l'époque romaine », c'est-à-dire de l'époque de la colonie athénienne ; pour la formule, cf. P. ROUSSEL, *Délos colonie athénienne*, 51. — 17. Cnossos. Ἐπιφύλα Σώσω Ἐπιθέτωι Θαρσαγόρα ἃ γυνὰ μναμεῖον. L'inscription était déjà publiée par S. RICCI, *Monumenti Antichi*, II (1893), p. 306, n. 15, reproduite par BLASS, *Dialektinschriften*, n. 5137 (où il était facile de la trouver), corrigée par DE SANCTIS, *Monum. Ant.*, XI (1902), p. 482 (d'où *Dialektinschriften*, III, 2, p. 423). Il semble, d'après ce que disait S. Ricci, que l'indication de provenance « Cnossos », donnée par M. Dain, n'ait d'autre appui que le témoignage d'un marchand d'antiquités de Candie. — 18. Aptaera. — ἀρετ — — καὶ κ —.

Grèce, région indéterminée. — 19. Σάτυρος καὶ Ἀντίοχος [Πεῶν] θεῶ ἐπιφανεῖ[ι] ἐρχήν. « Dédicace votive à Paeon ; le dieu qui est désigné sous ce vocable est Apollon, considéré comme dieu guérisseur et secourable. » Le croira qui voudra. Il me semble possible de retrouver par conjecture le nom de la divinité. On ne peut guère penser à Ἀπόλλωνι ou Ποσειδῶνι, il faudrait supposer de trop graves erreurs de copie et une lacune non indiquée à gauche. Le relief qui surmonte l'inscription représente « un cavalier de profil à droite offrant une libation à un

serpent enroulé autour d'un arbre ». De la première lettre du nom divin ne subsistent, d'après la copie en majuscules, que deux hastes verticales parallèles, d'ailleurs douteuses ; aussi bien qu'à un II, elles peuvent appartenir à un II. Je suppose que l'éditeur de cette « inscription très effacée » a commis, pour la seconde lettre, la même confusion entre E et P qu'au numéro 181, ligne 2, et qu'on devrait lire : "Ηρων. Nous avons donc une dédicace au dieu cavalier thrace, que les inscriptions grecques appellent ordinairement "Ηρως, mais qui, dans les inscriptions latines, soit de Thrace et des Balkans, soit des soldats thraces de Rome, est appelé Héron (cf. SEURE, *REA*, 1912, 139, note 2 ; KAZAROW, dans *Pauly-Wissowa*, Suppl. III, s. v. *Heros* (*Thrakischer Reiter*). Selon G. SEURE, *ibid.*, note 1, « un seul relief du cavalier porte le même nom en grec » : "Ολυμπος "Ηρωνι εὐχὴν (Mendel, *BCH*, 1900, 374, n. 13) (je remarque que G. Seure a tort d'attribuer ce texte à la Bithynie ; il a été copié dans une île de la Propontide, Besbykos (cf. HASLUCK, *Cyzicus*, 53-55), et on ne sait s'il a été trouvé sur place ou s'il vient de quelque point de la côte thrace ou mysienne ou bithynienne) ; il faut y ajouter un relief au Cavalier trouvé en Perrhaïbie, à Pythion, *IG*, IX 2, 1286 : Ἀγάθων "Ηρωνι εὐχὴν. Si ma conjecture est exacte, on a ici un nouveau témoignage de ce nom divin, et le premier exemple, à ma connaissance, de l'épithète ἐπιφανής donnée au dieu Heron-Heros (sur cette épithète, voir F. STEINLEITNER, *Die Beicht in der Antike* (1913), 15-21 ; F. PFISTER, dans *Pauly-Wissowa*, Suppl. IV, s. v. ἐπιφάνεια). Ce relief montrerait (si la description est exacte) que l'affirmation de P. Perdrizet, *Negotium perambulans in tenebris*, 9, est trop absolue : « les dieux et les héros cavaliers de la Thrace n'étant jamais figurés — donnant à boire à un serpent ». Je n'ai pas à entrer à ce propos dans l'examen de l'identité du dieu thrace Heron-Heros et du dieu Heron en Égypte ; cf. notamment P. PERDRIZET, *Cultes et mythes du Pangée*, 20, note 3 ; *Negotium perambulans*, 8-11 ; G. LEFEBVRE, *Annales Serv. Antiq. Égypte*, XX (1920), 237-249 ; XXI, 163 ; DARESSY, *ibid.*, XXI ; P. ROUSSEL, *REG*, 1921, 270-272 ; G. CAPOVILLA, *Riv. Fil.*, 51 (1923), 424-467 : *Il dio Heron in Tracia e in Egitto* (article diffus et souvent inexact). Mais, puisque me voici amené à parler du Dieu Héros thrace, je me permettrai une courte digression à l'effet d'établir la véritable origine d'un monument qui le nomme. Th. Wiegand a publié dans les *Athen. Mitt.* 1908 (*Inscripfen aus der Levante* ; cf. *REG*, 1932, 201), p. 154, n. 13, un relief du Dieu Cavalier portant cette inscription : Θεῷ ἥρω ἀρχα- [γέ]τα εὐχαριστήριον ἀνέθηκεν Εὐτύχης. Il serait venu, avec plusieurs autres monuments, de la Bithynie, par Panderma. Il est certain que l'indication donnée par le marchand était fautive (je montrerai qu'il en a été de même pour la provenance de la dédicace à Zeus publiée *ibid.*, 150, n. 3) et que le document a été trouvé sur la côte thrace de

la Propontide, sur le territoire de Salymbria (Selivri) ; c'est en effet d'un sanctuaire situé dans la campagne, aux environs de la colonie mégarienne de Salymbria (d'où la forme ἀρχαγέτας) que provient une série de reliefs, où le Héros thrace porte l'épithète de ἀρχαγέτας (SGDI, 3072 ; G. Seure *BCH*, 1900, 160 ; 1912, 583-594), qui ne lui est attribuée que là (cf. Seure, *loc. cit.*, 1912, 584).

20. Κλέα, Σώσιππος, Ἡρακλείδης Δελφοί. — 21. Sur une stèle, six lettres, dont quatre douteuses, réparties sur trois lignes.

22. Thessalie. Inv. Προμηθεύς Ἀφθορος Τελεσφορίωνι θρεπτῷ μνήμης χάριν. Ἡ ὕψις μου στήλην τὴν εἰκόναν ἂν ἀδικήσαι, Ἥλιε, μὴ σε λάθων χειρὸν ἐμοῦ παθόντος. La provenance est-elle assurée ? — « θρεπτός, qui est l'équivalent exact de *verna*, et désigne un esclave né dans la maison de son maître » ; le θρεπτός est exactement le contraire du *verna*, puisque le terme désigne proprement, à cette époque, un enfant recueilli ; de l'abondante littérature relative aux θρεπτοί, je citerai seulement A. KÖRTE, *Inscriptiones Bureschianae*, p. 17 ; P. GRAINDOR, *Musée Belge*, 1921, 71-72. Développement trop long ou trop court sur la forme εἰκόναν.

23. Salonique. Μιμόριον μονόσωμον Κασσάνδρας ἔνθα κίτε Πλουτῖνα. Cf. p. 7 : « C'est précisément certaines difficultés d'interprétation qui ont fait, d'ordinaire, qu'un nombre notable des inscriptions ici recueillies sont restées inédites jusqu'à ce jour : tel est le cas de l'inscription n° 23, laissée de côté parmi un lot de 9 stèles provenant d'un même cimetière ». Mais cette inscription « inédite » est déjà commentée par P. PERDRIZET, *Mélanges École Rome*, XXV (1905), p. 86-87 ; F. CUMONT, *Catalogue des sculptures et inscriptions des Musées du Cinquenaire (Bruxelles)* (1913), commentaire du n° 129. Pour le dire en passant, ce catalogue de Bruxelles eût pu révéler à M. Dain ce que devait être ce genre de travail. — 24. Milliaire, près de Salonique.

25. Thrace. Région indéterminée. D'un ex-voto au Cavalier thrace on n'a lu que le premier et le dernier mot Αὔλουζένις — εὐχὴν. — 26. Stèle avec le Cavalier thrace. « Provenance inconnue, mais attribution probable à la Thrace. Était encastrée dans le mur d'une maison de la rue Bonaparte, à Paris. » Παπᾶς Ἑστιάου, Ἥρω, χαίρετε. « Le nom féminin Ἥρω est surtout connu par le poème de Musée, *Les amours de Héro et de Léandre*. » Je citerais des inscriptions de la région : Ἥρῳ Πανκρατίδου, γυνὴ δὲ Ἀστυκρέοντος (à l'Athos, CIG 2007 I. Je croirais facilement que cette inscription provient de Thasos). Ἥρῳ Διοσκουρίδου (Amphipolis, *BCH*, XVIII, 425) (cf. M. N. TOD, *JHS*, 42 (1922), 182) ; le nom n'est pas rare à Thasos : *IG*, XII 8, 441 ; *BCH*, 1921, 85, 29 ; 1928, 61, 13. — A propos du nom Παπᾶς : « Au Louvre même se trouve une inscription d'Acmonia en Phrygie (inv. MND, 422) où on relève ce nom de Παπᾶς ; on lira ce texte de la façon suivante : Ἀμμιᾶς ἐκυροῖς

Παπᾶ καὶ Κρίσπη. » Cette correction se trouve déjà dans Ad. WILHELM, *Beiträge zur gr. Inschriftenkunde* (1909), p. 220, n° 218.

27. Ἰοῦστος Διονυσίου ἀνέθετο τῆς γυναικὸς ἑαυτοῦ μνήμης χάριν.

28. Épitaphe. Πύρουσα Λατι τῷ οἰῷ κατχομένῳ
ἑαυτῇ δὲ καὶ τοῖς τέκνυς ζῶσιν ἔτι.

·I· ZM

« Le chiffre est nettement ζμ', qu'il faut évidemment lire à rebours, soit μζ' ; ce chiffre désigne sans doute l'âge du défunt, Latis, qui serait mort à 47 ans ; mais je n'ai pu reconnaître la valeur du sigle qui précède ce chiffre. » J'ai fait des conjectures, mais n'affirmerais rien sans avoir vu la pierre ; les noms propres sont suspects, peut-être mal coupés ou mal lus. Ligne 3, d'après le fac-similé, le M peut fort bien être un H ; on aurait alors Ζη, à la fin du texte (cf. n° 10). — « Le système orthographique de l'inscription est pareillement *déconcertant* : alors que dans οἰῷ la diphtongue OI remplace le Υ, au contraire, Υ remplace OI dans κατχομένῳ et dans τέκνυς ». C'est moi qui souligne le mot *déconcertant*.

Thasos. 29. A Alikí, dans une cannelure de colonne, graffite de 7 lettres douteuses. — 30. Quelques mots d'une épigramme. — 31. Sur une stèle de banquet funèbre, IE « et, semble-t-il, quelques signes palmyréniens » [?].

32 et 33. **Région de Byzance.** « Constantinople. Était engagé sous le pavage des écuries du palais de l'ambassadeur de France, à Péra. Envoi de l'ambassadeur, le marquis de Noailles, mars 1884 ». — 32. « Salle des Caryatides. Inv. MNC, 649. Catal. marbres ant. n° 36. Bas-relief en marbre blanc très endommagé, représentant Hercule au repos ; le dieu, à demi couché, tient ses flèches dans la main gauche ; sa main est posée à sa droite ; au-dessus de lui, la tête d'Acheloüs. A l'arrière-plan, les trois Charites, vêtues à la manière archaïque, se tenant par la main. » [Ὁμ]όνοια Εἰσιδι εὐχὴν. — Il est singulièrement imprudent d'attribuer à la région de Byzance des monuments conservés à Constantinople. Il est sorti du sol de Byzance un très petit nombre d'inscriptions et de sculptures antérieures à l'époque byzantine. Par contre le commerce des antiquités y a fait affluer des monuments de provenances fort variées et lointaines ; et les souverains de cette capitale, tant les sultans que les empereurs byzantins, y ont fait venir, pour leurs constructions, des matériaux arrachés aux monuments antiques de leur empire, principalement à ceux des sites côtiers. SPON écrivait en 1678 (*Voyage d'Italie — et du Levant*, I, 199) : « Le Grand Seigneur a fait enlever quantité de colonnes de Troye [Alexandrie-de-Troade] pour la fabrique de la Mosquée neuve de la Sultane mère » ; des quais de la ville ont été construits avec les pierres du théâtre d'Assos (S. REINACH, *Chroniques d'Orient*, I, 32) ; le théâtre de Telmessos a servi à bâtir une caserne de Scutari (*ibid.*, 87) ; des

bas-reliefs et des inscriptions des murs de Salonique sont venus échouer à l'Arsenal maritime (*ibid.*, 106) ; les inscriptions d'Iasos avaient été apportées pour la jetée de Bebek lorsque Hamdi bey les retint pour le Musée (Th. REINACH, *REG*, 1893, 153 ; V. BÉRARD, *BCH*, 1891, 545) ; une inscription, copiée par Spon dans l'île de Théra (*IG*, XII 3, 478), a été déterrée à Constantinople, à 2 mètres de profondeur, à l'hôpital maritime (DÉTHIER et MORDTMANN, *Epigraphik von Byzantion u. Constantinopolis*, *Denkschr. Ak. Wien, phil.-hist. Klasse*, XIII (1864), 92-94) ; parmi les inscriptions recueillies dans les maisons ou même exhumées du sol, il en est qui viennent de Périnthe (H. GRÉGOIRE, *Rev. Instr. Publ. Belg.*, 1909, 162 ; *AM*, 1909, 163), beaucoup de Cyzique, carrière de marbres inépuisable (par ex., DÉTHIER et MORDTMANN, *loc. cit.*, 73 sqq. (cf. E. ZIEBARTH, *Aus dem griechischen Schulwesen*², 103-104) ; *AM*, 1906, 430 sqq. ; 1908, 161 sqq. ; *BCH*, 1921, 436 ; 460). Il y a bien des chances que les inscriptions envoyées de Constantinople au Louvre y aient été apportées d'ailleurs ; et, puisqu'elles avaient été enterrées dans les écuries de l'Ambassade de France, j'ai pensé à deux hôtes fastueux de cette maison, grands voyageurs et grands collectionneurs, le marquis de Nointel et le comte de Choiseul-Gouffier. J'ai cru que la dédicace à Isis avait pu faire partie de la collection de l'un d'eux et rester à Constantinople après son départ ; l'ambassade de l'un comme de l'autre finit dans la débâcle : Nointel, disgracié, fut ruiné (cf. A. VANDAL, *Les Voyages du Marquis de Nointel*, 1670-1680 (1900), 213 sqq. ; 254, note 1) ; Choiseul-Gouffier dut s'enfuir à toute bride devant les révolutionnaires (cf. L. PINGAUD, *Choiseul-Gouffier* (1887), 255) et une partie de ses collections demeura en dépôt à l'ambassade pendant près de 25 ans (*ibid.*, 286-287) ; une stèle funéraire resta même à Thérapia jusqu'en 1901 (E. MICHON, *BCH*, 1911, 320). La pierre devait donc venir, pensai-je, de quelque endroit de l'Archipel ou de la Grèce propre visité par Nointel ou par Choiseul-Gouffier ou par un de leurs amis (cf. VANDAL, *loc. cit.*, 115 sqq. ; 162 sqq. ; PINGAUD, *loc. cit.*, 137 sqq. ; Ch. JORET, *D'Anse de Villosion et l'hellénisme en France pendant le dernier tiers du XVIII^e siècle* (1910), 280-296). Cette piste était fausse, mais m'a mené au but. Relisant en effet la dissertation où A. RUSCH a recueilli les témoignages du culte des dieux égyptiens dans l'Archipel et la Grèce propre (*De Serapide et Iside in Graecia cultis*, Diss. Berlin 1906), j'y ai trouvé, p. 21, mention du relief « inédit », qui a été découvert à Thèbes de Béotie. Rangabé l'y trouva dans une chapelle des Saints-Apôtres et le décrivit comme un petit bas-relief du plus beau style, représentant un jeune homme nu, couché sur un lit ; derrière lui une tête barbeue ; devant elle, trois jeunes filles dansant ; avec l'inscription Εὐνοία Εἰσιδι εὐχών (*Antiquités helléniques* II (1855), n° 1213). L'inscription fut reproduite par C. KEIL, *Zur Sylloge inscr. boeotic.*,

p. 583 et par W. DITTENBERGER, *IG*, VII, 2483. A. Rusch déplorait que le relief n'eût été vu que par Rhangabé; il était au Louvre. Son passage à Constantinople s'explique facilement; car Rangabé y fut ministre de Grèce jusqu'en 1871. — J'avais ainsi identifié cette inscription « inédite », lorsque je me suis reporté au *Catalogue des marbres antiques du Louvre*, n° 36; auquel renvoie M. Dain, et j'y ai lu: « Hercule au repos et les trois Charites; bas-relief votif avec inscription grecque, Était engagé dans les constructions de l'ambassade de France à Constantinople; envoi de l'ambassadeur, le marquis de Noailles. Thèbes. »

La stèle funéraire n° 33, envoyée elle aussi par le marquis de Noailles, ne peut être non plus attribuée à la « région de Byzance ». Je ne sais d'où elle vient (Rhénée?), ni si elle est inédite. On y lit: Νίκων Ζήνων[ος], Κασιόδωρος Ζ[ήνωνος], Νίκων Κασιο[δωρου] χρησ[το]. Le nom Kasiodôros n'a pas été étudié par les savants qui ont récemment traité de Zeus Kasios (SALAČ, *BCH*, 1922, 160-189; ADLER, dans *Pauly-Wissowa*, s. v., 2265-2267; COOK, *Zeus*, II, 981 sqq., 984 sqq.). Il est porté par des Égyptiens (cf. PREISIGKE, *Namenbuch*, s. v.; *Sammelbuch*, s. v.; sur le culte du Zeus Kasios de Pélouse, cf. P. ROUSSEL, *Cultes égyptiens à Délos*, p. 97) et des Syriens, d'Antioche et de Séleucie (*GIG*, 4466; LE BAS-WADDINGTON, III, 265; *IG*, III, 2325); Letronne, dans un de ses beaux mémoires, avait dit l'essentiel sur ce nom (*Œuvres*, III 2, 55); E. SITTIG, *De Graecorum nominibus theophoris*, 18, n'en a pas vu l'intérêt et en a recueilli les exemples (*CIG*, 2322 b, de Rhénée, et *IG*, IV, 136 a, d'Égine, sont la même inscription; la restitution K[ασσ]ιόδω[ρ]ος dans KALINKA, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, 273, est très suspecte).

34. « Paphlagonie. Amisos ». Je crois que M. Dain est le premier à placer Amisos en Paphlagonie; on y voit généralement une ville du Pont. — Δουκίου Ὀππίου ἀπελευθερος Ὀππι[δ]ς Σμάρχαδος χαίρει. Εἰ δέ τις ἡδίκησε αὐτὸν ἢ ἐπεχάρη ἥτε γυνὴ ἥτε ἀνὴρ χεῖρονα πάθοιτο αὐτοῦ. —

35. Chalcédoine. Ἀπολλᾶς Περιγένειος, φύσει δὲ Κρατίνου. « Étant donné la proximité de l'ancienne Éolide » etc.; voilà une autre innovation géographique. — « Dans une inscription du Louvre, provenant aussi de Chalcédoine (inv. MND 1773), on voit un génitif tout semblable, Ἀπολλοφάνε(ιος) ». Manière originale, et peu claire, de renvoyer, je suppose, à *CIG*, 3794 = *Dialektinschriften*, 3054. = SCHWYZER, *Dial. gr. ex.*, 162 — 36. Brousse. Κρίσπα Κρασσυκία Τερτίχ Κρασσυκία τῇ ἐαυτῆς θρεπτῇ καὶ ἀπελευθ[έρ]χ μνήμης χάριν « Épitaphe. La θρεπτῇ est l'esclave née dans la maison de sa maîtresse (cf. n° 22) ». Cf. ce que j'ai dit du n° 22. — 37-40. Épitaphes de Cyzique.

41. Seul texte du recueil, avec le n° 60, qui soit un peu long. « Mysie, région indéterminée. Don P. Gaudin, juillet 1904. » Liste éphémère. En tête: Ἐπὶ πρυτάνεως Ἀττάλου τοῦ Μενάνδρου καὶ γυμνασιάρχου

τοῦ αὐτοῦ Ἀττάλου ἐκ τῶν ἰδίων (il faut ainsi construire la phrase, et ne pas rattacher, avec M. Dain, ἐκ τῶν ἰδίων au mot suivant), ἐφηβάρχουτος Ἀσκληπιάδου Γαίου τοῦ Λουκίου, γραμματέως δὲ τῶν ἐφήβων Νικάνδρου Γαίου τοῦ Ποπλίου, οἱ ἐνκριθέντες ἐφηβοὶ εἰσὶν δέ· suivent des noms, disposés, en deux colonnes, sur 52 lignes. — Cette inscription n'est pas inconnue ; en ouvrant le *Recueil* de Ch. MICHEL (1898) à la section : Éphébie, armée, marine, on la trouve, au n° 643, reproduite d'après ERNST CURTIUS, *Beiträge zur Gesch. u. Topographie Kleinasiens*, *Abhandl. Akad. Berlin*, 1872, 63-67. Curtius en devait la copie à Humann, qui l'avait prise dans la région lydo-mysienne du Haut-Caique, dans la ville moderne de Kirkagaç ; l'inscription y avait été apportée de la ruine voisine de Siledik ; Curtius songeait à l'attribuer à Thyatire, Michel à Apollonis de Lydie, de même que POLAND, *Gesch. d. gr. Vereinswesens* (1909), p. 626, 102 a (Poland et Michel appellent à tort Apollonis Apollonia), E. THRAEMER, *Pergamos* (1888), 409-410, à Nakrasa, J. OEHLER, dans *Pauly-Wissowa*, *sv. γυμνασίαρχος*, p. 1973, n° 173, à Silandos (dans les articles antérieurs du même s. v. ἐφηβάρχος, 2736 et ἐφηβοί, 2743, attribution correcte à Stratonicee). Elle vient en réalité de **Stratonicee du Caique**, près de Siledik, comme l'a bien vu ÉARINOS, *Μουσείον* de Smyrne, I (1875), 131, qui en a donné une édition concordant pour tout le principal avec celle de Humann et Curtius (Michel n'a pas connu cette copie et a omis deux lignes dans la transcription) ; cf. aussi G. RADET, *BCH*, XI (1887), 117. Sur l'histoire de Stratonicee du Caique et la topographie du Haut-Caique, je me permets de renvoyer à un chapitre de mon livre, *Villes d'Asie-Mineure*, qui paraîtra l'an prochain. Pour une quinzaine de noms, la copie de M. Dain est différente de celles de Humann et Éarinos. On est porté à penser au premier instant que la copie de M. Dain doit être supérieure à celle de ses devanciers inconnus, puisqu'il était placé dans des conditions sans doute plus favorables qu'eux : ils ont copié la pierre en voyage, il l'a eue à sa disposition dans un musée, où il avait toute liberté de venir l'étudier à mille reprises pour vérifier ses lectures et éclaircir le moindre doute qu'il aurait pu concevoir sur leur exactitude. Par contre, les lectures, indépendantes, de Humann et de Éarinos, concordent entre elles et non avec celles de M. Dain ; mais les questions scientifiques ne se décident point à la majorité. Certains des noms déchiffrés par M. Dain ont mauvaise figure ; il est difficile de croire qu'un citoyen grec, au 1^{er} siècle av. J.-C., ait porté le nom Ἀσκληπιός (l. 28) ; l. 33, Ἡροκλῆς Ἡροκλέους est terriblement suspect (cf., par ex., SITTIG, *De Graecorum nominibus theophoris*, 22 : « *quantum ego quidem video, nullum ad Iunonem spectans [nomen] quod cum voce κλέος compositum sit, invenire possumus* »). Aussi ai-je examiné la pierre au Louvre, et voici ce que j'ai constaté. Colonne

de gauche : l. 24, Φιλόξενος [Φιλοξέ]νου, D(ain) ; la restitution [Φιλοξέ]νου est trop longue ; de la première lettre, on voit le jambage gauche d'un Λ ; à la fin, non pas ΝΟΥ, mais ΑΙΟΥ ; les lectures de H(umann) et E(arinos) étaient certainement exactes : Αι[μ]ναίου ; le nom revient dans la colonne de droite, l. 9 ; il est fréquent ; cf., par ex., les listes de O. HOFFMANN, *Die Makedonen*, 147, et surtout de E. SITTIG, *loc. cit.*, 95, qui cite notamment cette inscription, d'après l'édition du Μουσείον ; — l. 27 : [Ἀπολλ]ώνιος Ἀπολλωνίου, D. ; H. et E. ont lu [Μένα]νδρος ; je vois très distinctement : ΝΔ. ΟΣ ; — l. 28, il n'y a pas Ἀσκληπιός, D., mais, comme ont lu H. et E. : [Μ]ένιππος ; — l. 30, non pas Μένανδρου (D.), mais Ἀλεξάν[δ]ρου, avec H. et E. ; — l. 36, non pas Ἡροκλῆς Ἡροκλέους (D.), mais Ἡρώδης Εὐκλέους (avec H. et E.) ; — l. 37, H. et E. ont lu Ἀπολλώνιος Ἀπολλ[ωνίου] ; une fente tracée dans la pierre a fait disparaître le premier nom ; — l. 38, non pas [Δᾱ]ος Μητροδώρα (D.), mais Γλύκων Τιμοθέου (avec H. et E.) ; — l. 40, D. a eu raison de lire Ἀσκληπίδου contre H. et E. : Ἀσκληπιάδου ; — l. 52, non pas Μένανδρος (D.), mais Νίκανδρος (H. et E.). — Colonne de droite : l. 9-13, au lieu d'écrire, avec Curtius et Earinos, Λιμναῖος, | Ἀθήναιος, | Διονύσιος, | Μηνόφαντος | οἱ Μητροδώρα, M. Dain écrit Λιμναῖος | Ἀθηναῖος, (cf. aussi l'index p. 240), faisant d'Ἀθήναιος un ethnique, et de Λιμναῖος un Athénien perdu au milieu de tous ces Stratoniciéens ; — l. 27, naturellement Μοσχίου (H. et E.), et non Μοσίου (D., aussi bien dans la copie en majuscules que dans la transcription et dans l'index) ; — l. 33 : [Φύλοξ]ένου, D. ; on voit le Φ, comme ont noté H. et E. ; — l. 37, non pas [Ἀσκλη]πιδου (D.), mais — ιππου (avec H. et E.) ; — l. 41 [Νικ]ομάχο[υ], (C. et E.), est trop court ; [Καλλιστ]ομάχο[υ] (D.) convient à la largeur de la lacune ; — l. 44 : [Γλύκ]ων, E. ; [Ἀρτέμ]ων, D. ; [Μηνο]φών, H. Le Φ est absolument sûr, après une lacune de 3 à 4 lettres ; — l. 45 : [Μηνο]φάντου (C. et E.) est trop long ; [Διο]φάντου (D.) est bon ; — l. 48-49 : Μένανδρος | Μένανδρου Γλύκω. ; « on ne voit pas la raison qui a amené le lapicide à graver le mot ΓΑΥΚΩ, laissé inachevé, dans la marge droite. Ce nom de Γλύκων est celui de l'éphèbe qui termine la liste ». Le Ν n'a pas été gravé parce que le lapicide était arrivé au bord de la pierre. Le nom n'a pas été gravé dans la marge droite, mais fait immédiatement suite à Μένανδρου. Il s'agit d'un second nom, placé après le patronymique, sans ὁ καί ; cette habitude n'est pas rare en Asie, déjà aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère ; cf. une bibliographie très sommaire dans *Rev. Phil.* 1929, 133, note 5 ; pour Smyrne, v. MILNE, *Numismatic Chronicle*, 1924, 316-318. Earinos, d'après sa ponctuation : Μένανδρος Μένανδρου Γλύκων, a bien compris ; — l. 52, non pas Ἀτταλος Λεύκου (D. ; et dans l'index), mais Ἀτταλος Σελεύκου (avec H. et E.). — « L'intitulé mis à part [pourquoi ?], on ne peut trouver que deux noms latins dans cette longue liste ». On y relève, colonne Α, l. 15 :

Ορησίου; col. B., l. 19 : Λουκίου; l. 21 : Λουκίου ὁ καὶ Γάρος.
 — D'après des considérations tirées des noms en — ᾶς, M. Dain veut dater l'inscription « de la seconde moitié du 11^e s. av. J.-C., ou de la première moitié du siècle suivant; l'examen de l'écriture confirme ces conclusions ». Mais il ne donne aucune indication sur la forme des lettres (sa copie en « caractères épigraphiques » ne sert de rien); pour que le lecteur compétent puisse se faire une opinion, je donne dans la figure 1, n° 5, une photographie de mon estampage des lignes 4 à 20; j'ai l'impression qu'il faut descendre en plein 1^{er} siècle, pour le moins; ce n'est pas sans importance pour un nom intéressant (l. 31), Κλεῖρος Κλεῖρου (M. Dain n'en dit mot), dont on n'a que peu d'exemples, semble-t-il, et qui est omis dans BECHTEL, *Die gr. Personennamen*. — « Un des maîtres de l'épigraphie grecque », écrit M. Dain (p. 8), « disait, il n'y a que peu de temps, que la première copie d'un texte difficile est presque toujours défectueuse à beaucoup d'égards ». La liste éphébique de Stratonicee ne peut point passer pour un texte difficile, ni à déchiffrer, ni à interpréter, et je ne sais si M. Dain a bien compris ce que voulait dire un des maîtres de l'épigraphie grecque. Il est vrai que non seulement beaucoup de premières copies, mais beaucoup de premières publications, sont défectueuses. Mais il ne semble pas qu'il y ait là une sorte de nécessité, et il semble qu'on puisse attribuer les défauts d'une première publication à l'une ou l'autre de ces causes : 1^o le manque de préparation d'un éditeur incompétent; 2^o les difficultés rencontrées par un voyageur qui copie un texte nouveau; il est bien rare que la pierre se présente dans de bonnes conditions; elle est souvent encastree dans un mur, dans l'arche d'un pont, placée trop haut, retournée, dans l'obscurité, ou éclairée par un soleil brutal qui en efface les traits; on ne peut toujours photographier ou estamper; on peut être pressé par la nuit qui vient, le gîte à atteindre, être gêné par la pluie, ou par une défiance malveillante; surtout, le plus fréquemment, on ne peut revenir étudier la pierre, si des doutes ont surgi pendant l'étude du texte; ainsi s'expliquent les défauts de beaucoup de copies, et il serait profondément injuste de les reprocher à leurs auteurs (cf. Ad. WILHELM, *Jahreshefte*, XXVIII, 52). Même, un épigraphiste qui étudie des inscriptions dans un musée étranger peut ne pouvoir, quand il le voudrait, revenir devant la pierre pour confirmer ou infirmer les conjectures qu'il a formées à tête reposée. Mais, si on a « eu le loisir, au cours des six années écoulées, d'identifier, de copier et d'étudier un à un [?] les quelque quatorze cents textes épigraphiques grecs conservés au Musée du Louvre » (p. 8), la « première copie » devrait être aussi bonne que celles des voyageurs qui avaient déchiffré la pierre à Kirkağaç.

42. « Pergame. Don P. Gaudin, mars 1901. Face antérieure d'un

petit sarcophage en marbre blanc ; un chien est sculpté au centre — » Ἑλπίς Εὐδοξία τῇ θρεψάσῃ (τρεψάσῃ, par lapsus, dans la transcription) μνείας χάριν. Χαῖρε. Cette inscription a été publiée par Condoléon dans la *Rev. Ét. grecques*, 1900, 495. Elle a été de nouveau publiée, avec une photographie et un bon commentaire, par M. COLLIGNON, *Revue archéologique*, 1904, II, p. 48-51. Le monument est cité par ALTMANN, *Die römische Grabaltäre der Kaiserzeit* (1905), p. 265 (qui le considère à tort (cf. Collignon) comme le tombeau d'une chienne).

43-47. Lamelles de bronze de **Myrina**. Sur Μαλούσιος, cf. F. BECHTEL, *Aeolica*, p. 22-23. — 43. Μάτρων Χαίρεα. — 44. Εἰκᾶδιος Ἀπολλωνίου. — 45. Ἀσκληπιᾶδης Στράτωνος. — 46. Χαῖρ —. — 47. Ἀρτεμίδωρος Μηνοφίλου νεώτερος.

Smyrne. 48. Don P. Gaudin. Imprécation funéraire. — 49. Θάλας Ἀθηναγόρου Ὀροαννίς χαῖρε. « Épitaphe. L'ethnique, dont la forme féminine se lit ici pour la première fois, répond à la bourgade d'Oroanda, en Pisidie. Pour le masculin, les inscriptions et les textes donnent tantôt la forme Ὀροανδῆς, tantôt la forme Ὀροαννῆς, Sur ce sujet, voir en dernier lieu, W. DITTENBERGER, *OGIS*, t. I, p. 136, n° 86, n. 4 ». On connaissait depuis longtemps une forme féminine de l'ethnique Ὀροανδῆς ; cf. *IG*, III, 2847 : Θεοφίλη Φάρου Ὀροανδηνή ; 2848 : Ματεῖς Βαράκου Ὀροανδηνή ; cf. C. KEIL, *Zur Syll. inscr. Boeotic.* (1864), p. 506 et 607 sqq. — Les Oroandeis ne formaient pas une bourgade, mais un peuple (ἔθνος) avec plusieurs centres ; cf., en attendant mes *Études Anatoliennes*, Ptolémée, éd. Müller, I, p. 358 ; G. HIRSCHFELD, *Monatsber. Berl. Akad.*, 1875, 145 (fausse localisation) ; RAMSAY, *Hist. Geogr. of Asia Minor*, 398 ; JÜTHNER, KNOLL, PATSCH, SWOBODA, *Vorläufiger Bericht über eine Reise nach Kleinasien*, Prag 1903, 26 ; KIEPERT, *FOA*, texte de la pl. IX, p. 10.

50. Χρηστίων Ἡρακλείδου. — 51. Στατεῖλιος Ἀπολλώνιος Εὐμένει Διοσκοουρίδου Καπιπάδοκι φίλω. Inédit ? — 52. Cinq fins de lignes d'une épigramme, comprenant chacune quelques lettres. — 53. « Environs de Smyrne. Mont Pagus. Don P. Gaudin, avril 1899 ». Διόδοτος Κολοσηνός, φι(λ)ό(δ)οτος, προνοοῦντος τοῦ μνημείου Ἀττίνου τοῦ Ἀττίνου. « Le lapicide, suivant un type de faute très connu, a interverti le Δ et le Λ et écrit φιλόδοτος au lieu de φιλόδοτος ». « Épitaphe. L'épithète jointe au nom de Diodotos, φιλόδοτος, « qui aime à donner », fait un calembour avec le nom même du personnage. Il ne manque pas d'inscriptions funéraires où le nom du défunt est accompagné de qualificatifs du même genre ; ainsi, au Louvre, dans notre inscription n° 56 φιλοτέκνου, φιλάνδρου, et dans notre inscription n° 174 : φιλάδελφε, φιλότεκνε, φιλόφιλε ». Je ne comprends pas bien le calembour que veut faire M. Dain, et je m'inquiète de ne voir le mot φιλόδοτος ni dans le *Thesaurus*, ni dans le *Lexicon* de VAN HERWERDEN, ni dans les inscriptions que je me souviens avoir lues. La

Pierre porte, après ΦΙ, non pas un Δ, mais un Λ; ce que M. Dain a pris pour la barre inférieure d'un Δ n'est pas un trait gravé, mais une fente de la pierre qui commence sous les lettres ΦΙ et se continue sous le Λ juste à l'endroit où se trouverait la barre d'un Δ; dans cette inscription (dont le pseudo fac-similé de l'éditeur donne une image entièrement fausse), les Λ et les Δ affectent des formes totalement différentes : les Λ sont fort étroits, les Δ larges et un peu écrasés sur leur base ; ils sont difficiles à confondre. D'autre part, les Τ ont la barre horizontale fort longue et la haste verticale placée correctement, bien au milieu de la barre horizontale ; nous avons ici, comme septième lettre du mot, sans doute possible, un Γ ; dans cette écriture, ornée de forts apices, la barre horizontale du Γ débordé sur la gauche (sur de telles formes du Γ, cf. Ad. WILHELM, *Attische Urkunden*, II, 36) et est ornée d'apices. Il n'y a donc pas de faute — du moins du graveur — ; il a écrit : φιλόλογος. Cf. à Smyrne même : *IGR*, IV, 1446 : Ἀγαθοκλῆς Ἀρχελάου Βειθυνὸς Νεικαιεὺς φιλόλογος, ζήσας ἔτη κ' ; 1447 : Μ. Δομιτίω Σαθείνω φιλολόγῳ ζήσαντι ἔτη ιζ' Δομίτιος Ἐπαφρόδιτος θρέψας τὸ μνημεῖον. — **Éphèse.** 54. Μηνοφίλα Ἀρτεμιδώρου χαῖρε. — 55. Μοσχᾶς τῇ ἰδίᾳ γυναικὶ καὶ Ἰέρωνι μνείας χάριν, Ἰέρων τοῖς ἰδίοις τέκνοις μνείας χάριν.

Milet. 56. Fouilles de O. Rayet, au théâtre. Inscription de 13 lignes en l'honneur d'une femme, dont on mentionne les divers parents, avec indication des magistratures et liturgies qu'il ont remplies. « Inscription en l'honneur d'une dame dont le nom n'a pas été conservé. On ne peut que regretter cette disparition, car l'apport d'un nouvel élément à l'onomastique milésienne d'époque impériale est le seul intérêt que pourrait présenter ce texte. » Comme onze parents de la dame sont cités dans ce texte, peut-être n'est-il quand même pas tout à fait sans intérêt pour la prosopographie milésienne, ce que je n'examine pas ici. On a toute une série de documents milésiens similaires pour des femmes, qui ont été hydrophores et dont on énumère plus ou moins longuement la parenté ; la connaissance de ces inscriptions eût préservé, peut-être, M. Dain de certaines erreurs, dans lesquelles d'ailleurs il n'eût pas dû tomber, même les ignorant. L. 1 (le début de l'inscription a disparu) : Μάμμης Αὐρηλίας Πρεῖ[σ]ί[α]ς, « de l'insigne liturge Mammè Aurelia Prisca ». Non, μαμμή est un nom commun ; si ce n'est pas évident au premier coup d'œil, cf. WIEGAND, *VII^{er} Milet-Bericht*, p. 67 (OGUSE, *BCH*, 1931, 168) : ὕδροφόρος Μίννης — ὑπάρχουσα δὲ πατὴρ — καὶ τῆς μητρὸς ὕδροφορηκυῖας — καὶ — μάμμης μου Ἠδῆας — ὕδροφορηκυῖας. — L. 4 : ὕδροφόρου τῆς Πυθί[ης], « hydrophore de la Pythie » ; « à l'égard des institutions locales, outre la mention de l'hydrophore de la Pythie, noter » κτλ. L'hydrophore de la Pythie est une trouvaille. Les hydrophores d'Artémis Pythiè ou de Pythiè Artémis sont connues par maints textes de Milet, par

ex. : *CIG*, 2885 ; LE BAS-WADDINGTON, III, 223 (= *CIG*, 2885) ; 225 ; 226 ; 227 ; 228 ; *BCH*, 1877, 287, n. 64 ; *Rev. Phil.*, 1899, p. 315 ; 320 ; *Delphinion*, p. 409 ; PREUNER, *Hermes*, 1920, 174 sqq. ; *BCH*, 1931, 168. Ce culte est attesté seulement par des textes tardifs (cf. BILABEL, *Die ionische Kolonisation*, 90), mais je ne croirais pas, avec Ch. PICARD, *Éphèse et Claros*, 553, note 2, qu'il soit tardif ; car un texte l'a fait connaître dans une colonie de Milet, Apollonia du Pont (inscription sur vase, *SEG*, III, 557) : Καθιρις Ἀρτέμι Πυθεία. — L. 5 : συνγένης Αἰλιανοῦ Πο. Πλαταίου ἀρχιπρυτανίδος. Il faut couper : Ποπλ. ; après le λ, au sommet de la ligne, on a ponctué par un fleuron, comme, ligne 3, entre Κλ. et Βάσσου. Le T n'est pas certain. — A droite, une épigramme dont il ne reste que le premier mot de chaque vers.

57. Fragment de 6 lignes, qui reste à compléter. Les lignes 1-3 étaient déjà connues par B. HAUSSOULLIER, *Rev. Phil.*, 1897, 41, n° 13. La lecture des lignes 4 et 5 me paraît fort suspecte ; à revoir sur la pierre. — **Didymes**. 58. Ἴε(ρός) δη(μόσιος). — 59. Ποπλίου.

60. **Héraclée du Latmos**. Fouilles de Rayet. Très intéressant fragment de 33 lignes d'une poésie relative à une fête et où paraît le nom d'Endymion (l. 6 : δῶμος δν κτίσεν Ἐνδυμίων) (Th. Wiegand a retrouvé dans le Latmos la grotte d'Endymion). « Ce texte avait été étudié, il y a de nombreuses années, par le regretté Bernard Haussoullier, mort en 1926. La priorité que ce maître a eue sur moi m'impose de renoncer à mon commentaire personnel [?] pour présenter les notes que ce savant épigraphiste avait préparées de longue date ». Suivent une page de B. Haussoullier et 4 pages de Wilamowitz, communiquées par S. Lambrino. — Je signale ce texte à l'attention. Cf. F. CUMONT, *Rev. Hist. Relig.*, 86 (1922), 209.

61. **Iasos**. Très maigres restes de 15 lignes de deux décrets d'Iasos, mal restitués. Dans mes *Recherches en Carie* (dans les *Monumenta Asiae Minoris antiqua*), où j'étudierai notamment les inscriptions d'Iasos que j'ai revues à Stamboul, je donnerai de ce fragment une photographie ; le pseudo fac-simile de M. Dain ne peut que tromper le lecteur sur l'aspect de la gravure. — « Sur la mention du nombre des voix dans les votes, cf. Ad. WILHELM, *Arch. epigr. Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, t. XX (1897), p. 79-82 ». Depuis lors, Ad. WILHELM a donné une liste beaucoup plus ample, avec bibliographie, dans ses *Neue Beiträge*, VI (1921), p. 5-6.

62. **Thyatire**. Don P. Gaudin. « Stèle en marbre blanc, cintrée au sommet. Dans le champ, bas-relief de travail grossier, représentant un gladiateur en armes, avec casque et jambières, tenant un grand bouclier et un poignard. » Ἀμυιάς Ἀραζίω τῷ καὶ Ἀνταίω Δαλδιανῷ ἀνδρὶ ἰδίῳ μνείας χάριν. Le gladiateur est un Thrace, armé du petit bouclier et du sabre courbe. Inscription et relief avaient été publiés, avec un bon commentaire et une belle planche, par W. H. BUCKLER

dans la *Revue de Philologie*, 1913, 329-330 et pl. I. Cf. *ibid.*, 329 : « d'après un cliché que je dois à la bienveillance de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie. Je remercie M. Étienne Michon, conservateur au Musée du Louvre, de me l'avoir signalée, de m'en avoir fourni un estampage et surtout d'en avoir permis la publication. »

63, 64, 65. Trois épitaphes de **Sardes**. Elles avaient été déjà publiées dans l'*American Journal of Archaeology*, 1914, p. 65, nos 23, 25 et 24 (maintenant reprises dans *Sardis*, VII, *Greek and latin inscriptions*, nos 123, 120 et 106, qui a paru pendant l'impression du catalogue du Louvre). Du moins, M. Dain nous fournit du titre stéphanéphore la traduction, nouvelle et malheureuse, « archonte couronné ».

66. **Philadelphie de Lydie**. Σωσθένης Ἀλεξάνδρου, Ἀππιανός Νο — 67. **Dorylaion**. Αὐ(ρήλιος) Χρῆστος Διὶ Χρυσέῳ εὐχὴν. — 68. Environs de Dorylaion. Dédicace à Hélios, dont le texte est suspect. — 69. Environs d'**Acmonia**. Fragment d'une épitaphe : neuf lettres. —

70. **Césarée de Cappadoce** Στασικράτη χρηστὴ χεῖρ.

71. **Chypre**. Θεῶ Ὡψ[ιστῶ] Ἀφροδείσις εὐξάμενος ἀνέθηκεν,

72. « **Asie Mineure**, région indéterminée. »

[Ἐπὶ ἀ]σιάρχου Δωροθέου
[Παρά] μνος Ἀπολλο-
[φάνους ?] βασιλεῖ. . . . τοὺς ?
. ελλήν ς
Ἡρακλεῖ.

« Dédicace à Héraklès. » Pas d'autres explications. — Je ne sais où M. Dain a fait la rare découverte d'un asiarque éponyme. Il ne donne pas d'indication sur la forme des lettres ; on pourra en juger d'après la photographie que je publie ici, fig. 1, n° 2. Je pense que l'inscription est du III^e siècle avant notre ère, elle est en tout cas de la haute époque hellénistique. Restituer dans une inscription de ce temps la mention d'un dignitaire du culte impérial, c'est une distraction un peu forte — à moins qu'on ait attribué cette écriture à l'époque impériale ou, peut-être, qu'on n'ait pas eu la moindre idée de ce que signifiait le titre « asiarque ». Cette dédicace à Héraklès a toutes chances d'avoir été faite, comme tant d'autres, dans un gymnase. Que le mot Ἡρακλεῖ reste seul à la ligne 5, ou qu'on restitue, devant lui, comme on le peut, [Ἐρμεῖ], il faut manifestement suppléer, à la ligne 1 : [Ἐπὶ γυμνα]-σιάρχου. Le datif βασιλεῖ m'a fait penser à ces dédicaces où le roi est associé aux dieux du gymnase, comme, par exemple, à Soloi : Ἐρμεῖ καὶ Ἡρακλεῖ καὶ βασιλεῖ μεγάλῳ Ἀντιόχῳ (*OGI*, 230 ; sur le culte royal au gymnase, cf. provisoirement *REG*, 1925, 425-426) ; mais le mot βασιλεῖ semble mal placé, avant Ἡρακλεῖ. Le mot — ελλήν — pourrait faire penser au surnom de φιλέλλην porté par certains rois, par exemple en Commagène et chez les Parthes ; mais le mot

τοὺς intercalé entre βασιλεῖ et — ελλην — d'une part, entre βασιλεῖ et Ἡρακλεῖ de l'autre, cause de grandes difficultés. Aussi bien ne pourrait-on avancer dans l'étude de ce texte sans examiner la pierre, car les lectures de M. Dain sont fausses et incomplètes. L. 2, la 2^e lettre est un Ω ; on a donc un génitif, par ex. Δωροθέου | [τοῦ Ἀρτέ ?] μωνος. Puis vient le nom de l'auteur de la dédicace : après O, sur la même ligne, on reconnaît un Φ, puis suivent deux lettres, enfin une barre droite appartenant à une troisième ; ensuite la pierre est brisée. A la ligne 4, au lieu de : ελλην — neuf lettres — ς, on lit facilement : παλῆμ νικ[ή]σ[α]ς. Tout devient clair : dédicace à Héraklès (et sans doute à Hermès) d'un vainqueur à la lutte. En plus de la mention de l'épreuve où il a vaincu (παλή), on reconnaît celle de la catégorie : τοὺς | [παῖδας ou ἐφήβους ou ἀγενεῖους ou ἀνδρας], et le nom des concours. Après βασιλει, on lit O, puis on voit une barre verticale, puis reste la place d'une lettre avant le T. Je propose, de restituer : Βασιλείοι[ς], ou [τοῖς] Βασιλείοι[ς]. La fête la plus connue sous le nom de Basileia est l'ἀγὼν στεφανίτης que la Confédération Béotienne célébrait à Lébadeia en l'honneur de Zeus Basileus (cf. I. C. RINGWOOD, *Agonistic Features of local greek Festivals*, 35-37, insuffisant là comme ailleurs), Βασίλεια τὰ ἐμ Βοιωτοῖς (*I. von Magnesia*, 132, omis par Ringwood). Une précieuse inscription d'Athènes (*IG*, II, 1367) rappelle les victoires d'un citharède aux Isthmia, aux Βασίλεια ἐν Ἀλεξανδρείαι et aux Βασίλεια ἐν Μακεδονίαι ; cf. l'excellent commentaire de G. KLAFFENBACH, *Symbolae ad historiam collegiorum artificum Bacchiorum*, Diss. Berlin 1914, 14-15 (qui donne aussi la bonne interprétation des Βασίλεια de *OGI*, 268, dont le sens est généralement méconnu ; je reviens là-dessus dans mes *Études Anatoliennes*). Je signale le texte d'Arrien, *Anab.*, III, 5, 2 : à Memphis Alexandre θύει τῷ Διὶ τῷ Βασιλεῖ καὶ Πομπεύει ξὺν τῇ στρατιᾷ ἐν τοῖς ὅπλοις καὶ ἄγωνα ποιεῖ γυμνικὸν καὶ μουσικόν. Je ne serais pas surpris si les Βασίλεια de Macédoine et d'Alexandrie remontaient à Alexandre. — On n'a, semble-t-il, aucune indication sur la provenance de notre n° 72 ; M. Dain n'indique ni la date d'entrée au Musée, ni par qui elle y est venue. Aussi je crains bien que son indication « Asie-Mineure, région indéterminée » ne soit une hypothèse qu'il aurait tirée de son impossible restitution [ἀ]σιάρχου. Je ne saurais rien avancer de certain sur la véritable provenance. Je dois dire pourtant que le calcaire sur lequel est gravé ce texte m'a rappelé les calcaires sur lesquels les inscriptions sont si souvent gravées en Égypte, beaucoup plus souvent qu'en Asie-Mineure ; et peut-être peut-il venir d'Alexandrie, où l'on célébrait des Βασίλεια, mais je m'en voudrais de rien affirmer en une question si incertaine.

73. « **Asie Mineure.** Mission Ch. Texier. Entrée mai 1838. » Épigramme funéraire, dont dix vers sont en partie conservés. « Inscription

très effacée » ; peut-être M. Dain l'a-t-il confondue avec quelque autre.

Syrie du Nord. 77 Μαρκία Μάρκο[υ] ἄλυπε χεῖρε εὐ[ψύχει]. — 78. Μαρθείνη Ἑρμογένους ἄλυπε χεῖρε. — 79. **Antioche.** « Femme assise. » Ἰλιάς ἄλυπε εὐ[ψύχει]. « Épitaphe d'Hélias. On pourra s'étonner de trouver un nom d'homme sur une stèle représentant une femme ; les représentations de banquets funèbres faisaient l'objet d'un commerce d'articles assez grossiers et l'on ne prenait pas toujours garde à mettre d'accord le sujet de la stèle et l'inscription. » M. Dain n'a pas pris garde que Ἰλιάς était un nom de femme, d'une formation très régulière ; cf., entre beaucoup d'exemples, Ἀμμιάς, Ἀπριάς, Ἀφροδισιάς, Δημητριάς, Διονυσιάς, Ἐλικωνιάς, Ἰσιάς, Μηνιάς, Σαραπιάς, Τατιάς. Ce type de noms est si courant que même des noms latins comme Aelia, Julia, sont parfois devenus en grec, au lieu de Αἰλία et Ἰουλία, Αἰλιάς (cf. H. GRÉGOIRE, dans Marc le Diacre, *Vie de Porphyre de Gaza*, p. 109) et Ἰουλιάς (CALDER, *Mon. Asiae Min. ant.*, I, 28). — 80. Εὐψύχι Τερτία.

81. « **Antioche** (?) » Bien qu'on n'ait pas conservé de renseignements d'origine, l'examen du monument (et notamment la facture du bas-relief représentant un personnage couché, entièrement comparable aux nos 79 et 80) rend tout à fait vraisemblable l'attribution que je propose. Conservé au Cabinet des Médailles et antiques de la Bibliothèque Nationale, où le monument figura successivement sous les nos 49 et 50. Cédé au Louvre en juillet 1929. Petite urne octogonale en marbre blanc, décorée de petits bas-reliefs représentant : à gauche un homme drapé, barbu, couché sur un lit devant une table chargée de mets ; au dos, un enfant nu, agenouillé sur un lit ; à droite un homme nu, couché sur un lit. » [οὐκ ἤμ]ην, [ἐγχε] | νόμην, | οὐκ ἱμί · οὐ | μέλι μοι. « Épitaphe. Les inscriptions funéraires où se trouvent des formules de ce genre ne sont pas rares. Celle-là est à rapprocher d'une inscription de Phrygie (*BCH*, VI (1882), p. 516) ainsi libellée : Οὐκ ἤμην, ἐγενόμην, οὐκ ἔσομαι · οὐ μέλι μοι · ὁ βίος ταῦτα ». On ne peut juger de la ressemblance entre ce relief et les monuments nos 79 et 80, car M. Dain n'a pas donné de photographies (il n'en a d'ailleurs pas donné une seule), mais sûrement son coup-d'œil archéologique a été pris en défaut. Car le monument, déjà connu, provient de **Rome** ; il appartient à Clément XII, puis au Prince Eugène. Voir *IG*, XIV, 2190 : *Romae reperta urna octangula, in qua exsculpti homines tres in lectis accubantes* ; a. 1731 *Eugenio principi Sabaudensi dono data ab Clemente XII p. m.* [Οὐκ ἤμην [ἐγχε] | νόμην, | οὐκ ἱμί · οὐ | μέλι μοι. Leo Ghezzi cod. Ottob. 3109 f. 64 ; *unde edidit Lanciani, Bull. Comm.* X (1882), 231 ; cf. Th. GOMPERZ, *AEMÖ*, V, 149 ». Sur la formule, voir RHODE, *Psyche*⁸, II, 395, n. 2 ; J. CARCOPINO, *Rev. Arch.*, 1922, I, p. 229-237 ; F. CUMONT, *Non fui, fui, non sum, Musée Belge*, 1928, 73-85, avec une longue liste des inscriptions grecques et latines qui la répètent ; notre monument y figure sous le n° 8.

Souweida. 82. Sous un bas-relief représentant le jugement de Pâris, noms des personnages : Πάρις, Ἑρμῆς, Ἀφροδείτη, Ἑρως, Ἀθηνᾶ, Ἥρα, Ζεὺς. On voit difficilement l'intérêt qu'il y a à publier de tels monuments sans reproduction. — 83. Ταύηλος Πάββου τοῦ Σοχέρου, ἐ(τῶν) ἡ'.

84. Syrie, région indéterminée.

[Διόδ]οτος Διοδώρου
— νὸς τῇ κυρίᾳ Νεμέσει
[μνη]μα ἀνέθηκα εὐχριστῶν.

La restitution [μνη]μα, que M. Dain ne traduit pas (« j'ai fait cette offrande en action de grâce »), est à rejeter. Il faut sans doute, suivant la largeur de la lacune, [τὸ ἀγαλ]μα, qui est très fréquent, ou [τὸ βῆ]μα. Pour cette dernière restitution, cf., par ex., P. ROUSSEL, *Cultes égyptiens à Délos*, n. 151 (sur une base rectangulaire en marbre) : (τὸ) βῆμα κατὰ πρόσταγμα; PATON-HICKS, *Inscr. of Cos*, 412 : Ὁ δᾶμος Σεβαστοῖς θεοῖς τὸ βᾶμα (Kos); *IGR*, IV, 318 : Θεοῖς Σεβαστοῖς καὶ Ἑρμεῖ καὶ Ἡρακλεῖ — οἱ παιδονόμοι — τὸ βῆμα ἀνέθηκαν (Pergame); MOUTERDE, *CRAI*, 1931, 141, l. 4 (Souweida); cf. p. 143, et notamment le texte de Gerasa cité là : Βῆμα Διός; et surtout *BCH*, V (1881), 39 : τὸ τε βῆμα (cf. l'hypothèse de P. PERDRIZET, *BCH*, 1914, 98-99) καὶ τὸ ἀγαλμα καὶ τὰ σὺν αὐτῶι Νεμέσει καὶ τῶι δῆμῳι (Mylasa).

85. Syrie (?) [Μάρκ]ελλα χρηστὲ καὶ ἄλυπε χαῖρε — **Sidon.** 86. Épigramme de huit lignes. « Cette épigramme offre l'intérêt de nous présenter un des surnoms donnés à Hermès dans l'Iliade, sous la forme Eriounios; on doit noter la survivance de cette épithète à si basse époque » (sans doute basse époque impériale). Il est assez connu, que, même à basse époque, les poètes grecs ont usé des formes et des tournures homériques. « La mention d'Eriounios se retrouve dans une inscription métrique de l'île de Syros (*CIG*, add. 2347, o). » Ne vaudrait-il pas mieux renvoyer à l'édition de Kaibel, *Epigrammata graeca*, 272, ou de *IG*, XII, 5, 677 ? — 87-137. Cinquante et une épitaphes de ce type : Δημητρίᾳ χρηστὲ καὶ ἄλυπε χαῖρε (n. 98). Les noms que contiennent trente-sept d'entre elles étaient connus déjà par L. Jalabert, comme l'a noté M. Dain. — 94. Ἀχιλλᾷ χρηστὲ χαῖρε. « Excellente Achilla, adieu ». Métamorphose contraire à celle du n° 79 : un homme en femme. Car Ἀχιλλᾷ est inconnu et impossible comme nom de femme; il faut reconnaître le vocatif du nom d'homme fréquent, Ἀχιλλᾶς. — **Tyr.** 138. Fragment contenant une vingtaine de lettres réparties sur quatre lignes. — 139. Écharde de 14 lignes, relatives à des dépenses pour des constructions.

140. Bassah, près Saint-Jean-d'Acre. Inscription byzantine : quelques mots sans suite. — 141. **Joppe** (Jaffa). Quelques lettres réparties sur quatre lignes; à droite, une palme. « Fragments de nature indéterminée, provenant peut-être d'une inscription funéraire. »

D'après l'analogie que l'inscription présente avec un autre texte de Joppe, CLERMONT-GANNEAU, *Archaeological Researches in Palestina*, II, p. 141, c'est sans doute l'építaphe grecque d'un Juif. — 142. **Jérusalem.** Mission Clermont-Ganneau, 1881. « On ne lit plus guère que deux lignes sur les quatre que présentait le fragment. » L. 1 : [— 'Ο]μόνοια ; l. 4 : — εὐψύχει. « Fragment indéterminé, appartenant peut-être à une építaphe. » Cette inscription inédite était déjà publiée, plus complètement, dans CLERMONT-GANNEAU, *Archaeolog. Researches*, I (1899), p. 228 (avec photographie) ; P. THOMSEN, *Die lateinischen u. griechischen Inschriften der Stadt Jerusalem* (Leipzig, 1922), p. 67, n° 87. — 143. **Palestine.** — μον —. — 144. **Palmyre.** Ἀμοῦ. — **Hauran.** 145. Ἀρρούσης. — 146. — MOYAN —.

Égypte. 147. **Alexandrie.** Hadra ; huit lettres, dont six douteuses. — 148. — TE —. — 149. Építaphe. — **Memphis.** 150. [Υπὲρ] βασιλέω[ς Πτολεμαίου τοῦ Πτ]ολεμα[ίου καὶ βασιλίσσης Ἀ]ρσινόης —. 151. Fragment à étudier.

152.

Δ[όρ]κων M —
ἐμποριο[φύλαξ —
Ἡρακλεῖ [Ερμεῖ]
Δόρκων —

Le datif Ἡρακλεῖ serait, semble-t-il, mal placé ; sans doute simplement Ἡρακλεῖ[δε]ς *vel simile aliquid*. Je ne sais si on a des témoignages de la fonction de l'ἐμποριοφύλαξ. Mais on connaît les ἐμπορίου ἐπιμεληταί à Athènes (BUSOLT-SWOBODA, *Gr. Staatskunde*, 1120), à Délos, colonie athénienne (P. ROUSSEL, *Délos colonie athénienne*, 180-182), à Milet (*I. von Priene*, 28 ; *Delphinion*, 140 ; cf. E. ZIEBARTH, *Beiträge zur Geschichte des Seeraubes u. Seehandels*, 121-122), à Rhodes (Ad. WILHELM, *AM*, 1926, 3-4). A Alexandrie, un personnage est chargé de τῇ ἐπιστατείᾳ τοῦ ξενικοῦ ἐμπορίου (*Sammelbuch*, I, 5021 ; commentaire de SCHUBART, *Klio*, XII (1912), 369-371). On peut avoir ici le mot ἐμπορίου. Cf. aussi les προστάται τοῦ ἐμπορίου de Naukratis (*Herod.*, II, 278).

153. **Fayoum.** — Τελέσσης Δημανέτου Βοιώτιος. L'inscription est reproduite dans *Sammelbuch*, I, 2068, sans l'ethnique, d'après le rapport sur les acquisitions du Louvre de Héron de Villefosse et É. Michon. — 154-168 : surtout des építaphes, provenant pour la plupart des fouilles de G. Lefebvre à **Tehneh**. — 162. « Le nom de Φίμωνις semble nouveau en grec. » Mais on connaît, dans les inscriptions d'Égypte, Φιμήνις et Φιμίνις ; cf. *Sammelbuch*, I, 326 ; 6280, 5 ; *Namenbuch*, s. v.

169. Sans doute **Thébaïde**. — Σιδωνίου [?] — σωθεῖς —. Restitué comme une dédicace à Pan Euhodos, d'après *OGI*, 69-74. « Des inscriptions avec mention d'un personnage qualifié de σωθεῖς ont

été, en outre, trouvées dans diverses parties du monde grec : ainsi à Cyzique (*CIG*, 3669), à Délos (*Sylloge*², 762), à Camiros (*IG*, XII, 1. 742), etc. »

170. **Égypte, région indéterminée.** Acquis en 1827 (pas 1927). Graffites. [Δούλος] τοῦ Σαράπιος καὶ Ἄπιος Αἰμ[ος][?] αὐτὸς καὶ τὰ ἐαυ[τοῦ]. Ἀλέξανδρος. Κόρραγος, δούλος τοῦ Σαράπιος καὶ τῆς Ἰσιος, αὐτὸς καὶ τὰ αὐ[τοῦ]. Corragos est « un nom macédonien (cf. P. PERDRIZET, *BCH*, XLVI (1922), p. 50-52 ; M. HOLLEAUX, *BCH*, XLVIII (1924), p. 20. Ces derniers ont omis de renvoyer aux études de philologie qui avaient de longue date élucidé cette question : A. FICK, *KZ*, XXII (1874), p. 230 ; F. SOLMSEN, *KZ*, XXXIV (1897), p. 549 ; *IGF*, VII (1897), p. 48, note ; F. BECHTEL, *Die hist. Personennamen der Gr. bis zur Kaiserzeit*, Halle, 1917, p. 254. » Si M. Dain avait lu le second des auteurs qu'il entreprend de critiquer, il aurait pu s'épargner de le faire. En effet, M. Holleaux, dans la page à laquelle renvoie M. Dain, n'a pas commis les omissions qu'on veut lui reprocher ; 1^o il cite expressément BECHTEL, *Die hist. Personennamen* ; 2^o s'il ne cite pas Fick et Solmsen, c'est que, citant HOFFMANN, *Die Makedonen*, p. 144-146, qui lui-même a renvoyé aux articles de Fick et de SOLMSEN dans la *Kuhns Zeitschrift*, XXII et XXXIV, il a jugé inutile de recopier les références qui sont déjà dans Hoffmann. Il reste donc à M. Dain d'avoir signalé à l'attention *IGF*, VII (1897), page 48, note. Puisqu'il s'intéresse au nom Korragos, il pourra lire aussi P. KRETSCHMER, *Glotta*, V (1914), 264 (qui revient sur cette question « élucidée de longue date »), et il y trouvera encore d'autres références. — « Ce document est à joindre à tous ceux qui nous montrent avec quelle facilité certains éléments grecs de l'Égypte ptolémaïque ont accepté la religion égyptienne et son rituel, qu'ils l'aient fait sincèrement ou qu'ils aient voulu flatter le prince régnant. » Ce commentaire se passe de commentaire. Sur les δούλοι, soit esclaves, soit *religiosi*, des dieux orientaux, cf. CUMONT, *Relig. or.*⁴, 257, note 56 ; sur la question des ιεροδούλοι en Égypte, cf. W. OTTO, *Priester u. Tempel im hell. Ägypten*, I, 116 sqq. ; 316, note 3 ; II 299, note 3 ; 317 ; U. WILCKEN, *Urkunden Ptol. Zeit*, I, 46 ; il ne semble pas qu'on connaisse de δούλοι des dieux égyptiens ; le texte du Louvre mérite d'être étudié.

Égypte, région indéterminée. — 171. Acquis en 1827. Liste de noms (seize lignes), dont le texte ne semble pas bien établi. — 172. — ἡωηε (?) —|— πνεῦμα τοῦ —|— ν — νονος —. 173. Λέων Ἰστικῶντος Μιλήσιος. « Le nom propre Ἰστικῶν, peu fréquent, se retrouve sur une stèle d'Olbia, colonie de Milet (cf. Th. STRUBE, *Act. Societ. Odessae*, t. VI (1867), p. 2 et suiv.). » Il suffit d'ouvrir BECHTEL, *loc. cit.*, 228 pour avoir un exemple du nom Ἰστικῶν à Milet même ; dans *Delphinion*, deux stéphanéphores milésiens de ce nom. Je ne sais si M. Dain pratique les *Acta Societatis Odessae* de 1867 ou s'il a trouvé la référence dans

quelque vieux répertoire ; il vaudrait mieux connaître et citer une des nombreuses publications plus modernes de cette inscription d'Olbia : LATYSCHÉW, *Ios PE*, I, 46 ; *Sylloge*², 629 ; MICHEL, *Recueil* 705 ; ZIEHEN, *Leges Sacrae*, 85 ; *Sylloge*³, 1039.

174. Νῦλος Πισίωνος φιλάδελφε, φιλότεκνε, φιλόφιλε, ἔλυπε, χρηστὲ χαῖρε · ἐτῶν μ', ἔτους κθ', Φαρμουθι ιε'. « Les mots comme φιλότεκνος, φιλόφιλος, qui appartiennent à la langue littéraire [?] se retrouvent parfois [!] dans les épitaphes ; φιλόφιλος se lit jusque [?] sur une inscription d'Arabie (cf. *BCH*, XXIV, 1900, p. 580 ». Pour φιλόφιλος en Égypte, cf. *Sammelbuch*, I, 410 ; 411 ; 5025.

175. Σαρραπίωνος μνήμα τοῦ Φίλακρήτου. Cette inscription est déjà dans le *Sammelbuch*, I, 635, d'après la publication de SEYMOUR DE RICCI, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, XI (1909), 341, n° 25 (fig. 89).

Carthage. 176. Dédicace Δι' Ἡλίου Μεγάλῳ Πανθέῳ Σαρράπιδι (M. Dain met une virgule entre chaque mot . « Ex-voto. L'expression ἐπ' ἀγαθῶ, « en gage de bonheur », se retrouve fréquemment sur des ex-voto d'Égypte (cf. inscr. du Louvre, récolement des monuments égyptiens, N 284 et inv. MNC 2257). Cette expression peut être rapprochée de la formule σὺν καλῶ qu'on lit sur la base laconienne de Nicosthénidas (à Koutiphari, iv^e siècle av. J.-C., *IG*, V2, 1317), et de la formule διὰ καλὰ qu'on trouvera plus loin (n° 265). L'influence de l'Égypte se fait sentir ici par l'assimilation faite entre Zeus et Sérapis » Cette inscription inédite se lit notamment dans l'*Ephemeris Epigraphica*, VII, p. 53, n. 162 ; *CIL*, VIII, 12493 (1891) ; W. THIELING, *Der Hellenismus in Kleinafrika* (1911), p. 34, n. 14 ; elle est commentée notamment par A. AUDOLLENT, *Carthage romaine*, 403 ; HÖFER, dans ROSCHER, s. v. *Pantheos* ; citée en partie par DESSAU, *Inscr. lat. sel.*, 4401, commentaire.

Cirta. 177. Ὅρα εὐχὴν. Publiée dans *CIL*, VIII, p. 620 d ; THIELING, *loc. cit.*, p. 40, n° 59. — 178. [— Βασ]ιλείδης φ —. = *CIL*, VIII, p. 620 b ; THIELING, p. 40, n° 57. La copie de M. Dain doit être plus exacte que celles de Clarac (Ἰκσίδης), Delamare (ικείδης), Léon Renier (ιασίδης).

Italie. 179. Sur un hermès, Καρνεάδης. « L'inscription est vraisemblablement moderne. »

Soissons. 180. Sur un sarcophage : Χρ(ιστός) Α Ω.

181. « Provenance inconnue. Coll. Léon Renier. »

..... ς Ἡφαιστ[ίωνος] ?

..... ον ὥσπε[ρ]

..... ὡς ἔθ[ος] ἐστίν

..... αἰς καὶ τα

5 τάτωι δη

..... μος τῶν τε

..... σης σὺν ταῖς

..... Διο[δ]ό του νε
 τῶ ν μεταδόλων ε
 10 νίας πλῆθος ου
 ἡ πόλις ἐστ]εφάνωσεν ἐν τῷ[ι θεάτρῳ]
 υ χειροτονηθεὶς ὑ πὸ τῆς πόλεως.
 μετὰ τοῦ δεῖνος τοῦ Σωστ]ράτου ? καὶ Ποσειδων[ίου τοῦ δεῖνος].
 πό]λει καὶ τοὺς λόγους [ἐποιήσατο .
 ἡ μετὰ ψηφίσματ[ος.
 ἡς πλεονάκις
 ἡς πλεονάκις

« On ne peut, sur un texte si mutilé et dont on ne connaît pas l'origine, mais qui semble avoir été intéressant, qu'émettre une suite d'hypothèses. » Encore voudrait-on que ces hypothèses ne témoignent pas de l'ignorance du formulaire des décrets et qu'elles s'appuient sur des lectures assurées. Je donne ci-joint, fig. 1, n° 1, une photographie de mon estampage. « Il semble qu'on ait affaire à un décret honorifique, daté d'un magistrat dont le nom ou le patronymique était Héphaestion ; il faut en effet écarter l'hypothèse que l'on aurait à la première ligne une date : [μην]ός 'Ηφαιστ[ιδ]ώνος ; le mois d'Héphaestion n'est connu que chez les Magnètes de Thessalie, et rien ne nous permet de dire que le présent document ait cette provenance. » Je crois en effet que le mois Héphaestion n'est pas mentionné ici, mais on connaît, ailleurs que chez les Magnètes, un mois Héphaistios ; il suffit, pour le constater, d'ouvrir l'*Encyclopédie* de PAULY-WISSOWA à l'article *Hephaistion* ou *Kalender* ; BISCHOFF y renvoie à CIG, 6850 = FROEHNER *Inscr. gr. du Louvre* (1865), n° 33 = VON PROTT, *Fasti Sacri*, 18 (je ne crois pas à la provenance lesbienne de cette inscription, proposée dans *BCH*, IV (1880), 440 et acceptée par BISCHOFF, *loc. cit.* ; je fixerai la véritable origine dans mes *Études Anatoliennes*). Je crois, avec M. Dain, qu'on a ici un nom d'homme 'Ηφαιστ — ; sur la diffusion des noms théophores formés sur 'Ηφαιστος, v. les listes instructives de E. SITTIG, *loc. cit.*, 96 sqq. ; L. MALTEN, *Jahrbuch*, 1912, 237-243 et PAULY-WISSOWA, s. v. *Hephaistos*, 311 sqq. — L. 2, il faut plutôt couper — ὄνωσ πε — Avant O, on lit Γ ; un Γ n'est pas absolument impossible. A la fin de la ligne, on lit (voir la photo ci-jointe), non pas E, mais un P d'une netteté qui devrait interdire toute erreur. — L. 3 : « Un personnage reçoit des distinctions conférées « selon l'habitude » de la ville ». Dans un décret, les distinctions ne sont pas conférées au début des considérants, que je sache. On attend : [ἀν]ήρ καλὸς καὶ ἀγα]θός ἐστιν. De fait, on reconnaît sur la pierre, avant θος, une lettre triangulaire : A. — L. 5, on coupera sans doute : — τα τῷ δὲ[μ]οι. — L. 8, non pas Διο[δ]ό του νε —, mais δι' ἑλου τοῦ [ἐ]νι[α]υτοῦ. — L. 9, mention des μετὰβολοι, marchands, revendeurs (comme μεταβολεῖς ; cf. Pseudo DICÉARQUE, Περὶ τῶν ἐν Ἑλλάδι πόλεων, 7 : ἡ δὲ πόλις τῶν Ὀρωπίων οἰκία θητῶν ἐστι,

μεταβολέων ἐργασία · τελωνῶν ἀνυπέρβλητος πλεονεξία) ; cf. *Thesaurus*, s. v. (lexicographes et glossaires) ; *Sylloge*², 1000, 21 : τοὶ μεταβολοὶ τοὶ ἐν τοῖς ἰχθύσιν (Kos) ; *OGI*, 629, 83 : ἱματιοπῶλαι μετάβολοι (tarif de Palmyre) ; WILCKEN, *Gr. Ostraka*, I, p. 176. C'est le seul mot un peu caractéristique du décret ; il semble que le personnage honoré ait été agoranome (cf. l. 6 : [αἰρεθεὶς δὲ καὶ ἀγορανό]μος τῶν τε [ἄλλων τῶν κατὰ τὴν ἀρχὴν ἐπεμελήθη ? *exempli gratia*). — L. 10, après οὐ, un κ ; donc οὐκ ; peut-être πλῆθος οὐκ [ὀλίγον] ? cf. *Sylloge*³, 1100, 22 (Athènes) ; *I. von Priene*, 55, 29 ; etc. — « La mission qu'il a remplie lui fut octroyée à la suite d'un vote de la cité et il semble qu'il ait eu avec lui deux collègues. — On peut donc [?] penser à une ambassade, nécessitée par une alliance, un envoi de juges ou tout autre accord de ce genre [?]. Le personnage a parlé au nom de la ville qu'il représentait et s'est rendu utile « à la cité par ses discours », il est revenu « avec un décret » de la ville où il était allé en ambassade et qu'il s'agissait de convaincre ». L'élection et la collégialité ne sont pas précisément rares dans les fonctions en Grèce, et rien n'indique qu'il s'agisse d'une ambassade ; l. 14, je pense à la formule si fréquente τοὺς λόγους [ἀπέδωκεν], reddition de comptes. — Pour l'origine du décret, cf. mon hypothèse sur le n° 182.

182. « Provenance inconnue. Coll. Léon Renier. — Fragment d'une plaque en marbre blanc, brisée de toute part. »

- γο...
 θα νεω. Πο...
 ον Πο. ν.,
 μεντιανός Πο. ν.,
 5 [Καλ]πύρνιος Φῆλιξ Κοῖν[του]
 [...Αὐ]ρ. Σευῆρος, προστάτ[ης]
 [Τιθέ]ριος Σευῆρος νε.,
 [Οὐαλ]έριος Πρεῖσκος,
 [Οὐαλ]έριος Ἰουλιανός.
 10 [Οὐαλέ]ριος Δημήτ[ριος]
 [...Ἀσ]κληπιόδω[ρος],
 τωρ Ἀγε....

Le lecteur qui jettera les yeux sur ma photographie de cette pierre, (fig. 1, n° 4,) relèvera aussitôt les erreurs de lecture. — L. 1, non pas ΓΟ, mais ΞΟ. — L. 2, non pas νεώ (τερος), mais ΝΕΩΝ. — L. 4, [Κ]λημεντιανός. — Il semble que Σευῆρος, l. 7, soit appelé νε(ώτερος) pour le distinguer de Σεύρος, l. 6 ; il ne faut pas sans doute appeler l'un Αὐρήλιος et l'autre Τιθέριος. Je ne vois pas de raison de restituer, aux l. 7-10, tantôt Τιθέριος, tantôt Οὐαλέριος.

La provenance des n°s 181 et 182 est inconnue. Je risquerai une conjecture — peut-être trop audacieuse — sur leur origine. Ces deux

pierres viennent de la « collection Léon Renier ». Or Léon Renier ne collectionnait pas les inscriptions grecques, mais il en a possédé notamment une série qui lui avait été donnée dans les circonstances suivantes. Pendant la guerre de Crimée, un détachement d'intendance français fut installé à Küstendje (act. Constanza, l'antique Tomi) pour faire dans la Dobroudja des approvisionnements de foin, cependant que des ingénieurs français entreprenaient la construction d'une route vers le Danube. Intendants militaires et ingénieurs s'intéressèrent aux antiquités de Tomi (cf. Ch. ROBERT, *Note sur des débris antiques recueillis en 1855 à Küstendje (Dobrudja)* Metz 1862 (extrait des *Mémoires Acad. Imp. de Metz*, 1857-1858); Dr C. ALLARD, *La Bulgarie orientale*). L'intendant Ch. Robert fit embarquer comme lèst un certain nombre d'inscriptions grecques et latines et de fragments architecturaux (un chapiteau, un bénitier), qui parvinrent en France. Certaines furent transmises au Musée du Louvre (ainsi FROEHNER, *loc. cit.*, n^{os} 77 et 150); d'autres, conservées par Ch. Robert, furent données par lui à sa belle-sœur, et on en a retrouvé deux à Paris, dans la cour d'un hôtel de la rue de Hambourg (M. BRILLANT, *Rev. Phil.*, 1912, 284 sqq.; il reproduit *IGR*, I, 604 et publie une épitaphe inédite, qu'a revue A.-J. REINACH, *Rev. épigraphique*, II (1914), 158); une autre fut retrouvée en Normandie, à Étretat (A.-J. REINACH, *ibid.* : « Signalons enfin qu'une curieuse inscription qui provient également des lots rapportés en 1855 a été retrouvée dans une villa d'Étretat par Seymour de Ricci. Nous espérons la publier prochainement. » M. Seymour de Ricci a bien voulu m'en communiquer sa copie, restée inédite; c'est un fragment de décret. Or plusieurs des inscriptions de Tomi furent données par l'ingénieur Michel à Léon Renier (M. BRILLANT, *loc. cit.*, 289). Les fragments 181 et 182 ont pu faire partie de ce groupe. — On a trouvé à Tomi plusieurs fragments de listes d'époque impériale : 1^o AEMÖ, VI (1882), p. 19, n. 39 : εἰσὶν δὲ οἱ συναγόμενοι οἷδε σὺν τοῖς φιλοτέμμοις (sur le titre de φιλότιμος à Tomi, v. Ad. WILHELM, *Anz. Akad. Wien*, 1927, 137-142); suit une liste en deux colonnes; — 2^o *ibid.*, 25, n. 50, après certains noms, le titre φι(λό)τιμος; — 3^o *ibid.*, n. 51; — 4^o *ibid.*, 26, n. 52; — 5^o *ibid.*, XI (1887), p. 45, n. 57 (dendrophores); 6^o *ibid.* XVII (1894), 95, n. 30 (ordre alphabétique; certains noms sont suivis d'un titre φ(ιλό)τιμος) ou ἀρ. Il ne semble pas qu'ils puissent se raccorder avec le fragment 182. Si l'inscription vient de Tomi, il y aurait à rapprocher du titre προστάτης (cf. POLAND, *Gesch. d. gr. Vereinswesens*, 365 sqq.), qui apparaît à la ligne 6, une inscription de Tomi, qui, mal ponctuée et mal comprise (*Dacia*, I, 273), doit être ainsi lue (cf. mes *Études Anatoliennes*) : 'Ο προστάτης καὶ φιλότιμος καὶ ἐπιμεληθεὶς τοῦ οἴκου Ἀπατούριος Εὐελπίστου τοῦ Ποσει-

δωνίου τοῦ προστάτου — ἀνέστησεν θεῶς ἐπηκόους φυλῇ Ὀπλείτων : et non ἐπηκόους. Φυλὴ Ὀπλείτων) ὑπὲρ δισφυλαρχίας.

Provenances inconnues. 183. Δημήτριος καὶ ἡ γυνὴ Ἑρώτιον Μηνί, ἐπὶ ἱερ[ε]ῖας Γλαῦκου. Il me paraît vraisemblable que cette dédicace provient de l'Attique, sans doute du Pirée. Le nom de femme Γλαῦκον est rare, je crois ; je serais enclin à reconnaître dans la prêtresse Γλαῦκον la même ἱέρεια Γλαῦκον qu'honore un décret d'orgéons de la Grande Mère au Pirée, à la fin du III^e siècle av. J.-C. (Michel, *Recueil*, 981 ; *IG*, II², 1314). Dedicace à Men au Pirée : *BCH*, 1880, 129 ; *IG*, II, 1587. Sur Men au Pirée, P. Perdrizet, *BCH*, 1896, 77-85. — 184. Fragment de bas-relief ; dédicace [Ἀσ]κληπιῶι. A quoi bon mettre sous les yeux du lecteur ce commentaire singulier sur l'Asklepios d'Athènes et son fidèle, le juif Benjamin ? — 185. [Ἐπ]ίδου τοῦ Δαιδάλου. « Inscription portant le nom d'Épadès. » Elle porte le nom de Daidalos ; pour Épadès, c'est douteux ; le nom est-il connu ? mais on a beaucoup d'autres noms en — άδης. — 186. Μάρκου Αἰμιλίου [Σ]πορίου υἱοῦ. Au-dessous ZNI. « Je ne puis interpréter les lettres ZNI (non plus que quelques graffites gravés à droite du texte) : elles n'appartiennent peut-être pas à l'inscription. » N'y aurait-il pas Zḡ ? cf. n. 10. — 187. K...τ.χ...ας χαῖρε. Γλαῦκε χρηστὲ χαῖρε. — 188. Épitaphe. Dans ce qui sert de commentaire, je relève un renvoi à Osann, *Sylloge*. — 189. [Ὁ δεῖνα] Πυθοδῶ[ρο]υ Ἦριον — ὅπως καὶ ἀμέμπτως [βιάσ]ασαν σωροσύνης καὶ κα[λοκ]ἀγαθίας ἐνεκεν ἀφιέρωκε. « Peut-être faut-il lire Ἦριον ou autre chose. »

192. Quelques mots ; 1. 3, ὀνόματι Εἰορτας (?). La copie en majuscules donne ΕΙΟΡΤΑCIC ; il faut donc Εἰορτάσις pour Εἰορτάσιος, Ἑορτάσιος ; cf., par ex., *Sammelbuch*, I, 7372 ; LEFEBVRE, *Recueil des inscr. gr. chr. d'Égypte*, 59 ; *Sardis, Greek Inscr.*, n. 174 et 175 ; *IG*, III, 129 : Αὐρ. Μουσαῖος ὁ καὶ Ἑορτάσιος φωνασκόος ; *MAMA*, III 450 et 725. — 193. — τὴν σόρον ἐκ[υτῶ] —. — 194. — τὴν —. — 195. — βοήθει[α] ? — | — θη θεοῖς — | — γ τῶι θεῶ [ι — | — τ]ῶι ἱερῶι κ — | — κατὰ μηδέ[να] τρόπον — | — δέ]κα μὴ ἐλ — | — δέκα —. « L'expression κατὰ μηδένα τρόπον (l. 5) semble indiquer un décret. » Je ne vois pas pourquoi ; on peut la trouver aussi bien dans un acte juridique ou un règlement religieux. — 196. « Attribuable peut-être à l'Asie-Mineure, à en juger d'après l'examen du fragment » [?]. Quelques mots épars, restes peut-être d'une *lex sacra*, si la lecture λογσάμενο[ς] est exacte. — 197. — δι — | — Ὀλύμ]που — | — βασι]λεὺς — | — κ]αὶ Λουκίου — | — λε — |. — 198. — αιν — | — ἀναρχαῖον ε — | — ἐνπιστα καὶ δημ — | — ασίου Κερσυλλήχου — | — Ε — συ —. L. 3, on lit très nettement ἐνγιστα. Cf. la photographie ci-jointe fig. 1, n° 3. — 199. — λ — | — μπι — | — σα. ρι — | — απ — | — αιερημ — | — τηροχίς. — 200. — κι — | — νω ἐρ — | — γένη — | — νε —.

Près de Kertch. 201. Sur une feuille d'or : Φυλακτήριον Θ(εο)ῦ ζῶντος. Suivent trois lignes, qui ne sont pas étudiées. « La formule du début,

l'usage de l'or, matière choisie avec l'argent, à l'exclusion du plomb qui servait aux imprécations et aux exorcismes des païens, nous indique le caractère primitivement chrétien de cette prière ; est-il besoin de dire que le propriétaire de l'amulette faisait partie d'une de ces sectes, dites gnostiques, qui se propagèrent jusqu'à l'extrémité du monde grec, en dépit de l'opposition de l'Église ? La formule du début est fréquente dans les exorcismes. On reconnaît, à la l. 3, les mots λέγω et ζοή, à la l. 4, le mot αβραχάζον, à la l. 3 une lettre bouletée ». 202. Feuille d'argent. Φυλακτήριον πρὸς πᾶν πνεῦμα καὶ νόσους. « Le reste de la feuille porte une spirale, des lettres répétées, tous traits qui se retrouvent dans les documents du même genre. » — 203. **Mont-Carmel.** « Ce texte, qui ne se laisse pas déchiffrer, est, à n'en pas douter, un phylactère avec formule cabalistique, qui devait servir à protéger celui qui le portait. La matière, l'or, rattache cette amulette au milieu chrétien, ou tout au moins à l'une quelconque des sectes hérétiques qui se développèrent dans le monde oriental, le plomb étant au contraire la matière dont les païens se servaient pour leurs formules magiques et leurs exécutions. On reconnaît deux fois le mot ζωναχου ; peut-être ce mot est-il à rapprocher des formes elles-mêmes déformées ζωνχαρ ou ζοχαρ, transcription du nom perse de la planète Vénus. » — Laissons au lecteur le soin d'apprécier ces commentaires. — 204 et 205. **Égypte.** 204 : Ἐγὼ ἐπὶ τοῦ λωτοῦ τὴν δύνανται ἔχων. ὁ ἅγιος θεὸς. Contresens sur ἐπὶ τοῦ λωτοῦ. « ἀπὸ βασιάνων πάντων, de toutes les épreuves » ; confusion entre βάσκανος, jeteur de sorts et βάσανος, épreuve. — 208. Intaille avec inscription magique, venant de Grèce. — Il serait désirable qu'on étudiât les textes 201-208, s'ils ne sont pas déjà connus ; il serait peut-être prudent de vérifier les lectures des fac-similés.

207-236 : bagues, bijoux, argenterie, verrerie, lampes, etc., avec de courtes inscriptions, telles que Χρ(ιστός), Παύλου, Σίμων, Μάρκος, εὐτυχῶς τῷ κυρίῳ, etc. — 237-245. Poids, provenant surtout de Syrie. — 246-251 : pions de jeu. — 252-264 : sceaux et estampilles. — 270-281 : inscriptions sur des objets byzantins : Ἰ(ησοῦς) Χ(ριστός), Ὁ &(γίος) Δημίτριος, etc.

A la fin, « répertoires muséographiques » : 1^o situation dans le Musée (la préface, p. 9, nous avertit que des transformations sont en cours) ; 2^o concordance avec les numéros des registres d'inventaires ; 3^o concordance avec les catalogues. Puis, index des noms propres. Pas d'index des autres mots, d'ailleurs peu nombreux, pas d'index des provenances. Bien qu'il s'agisse de « documents qui, à la date où sont écrites ces lignes (1^{er} septembre 1932), peuvent passer pour inédits » (p. 7), mon compte-rendu aura montré, entre autres choses, qu'on pourrait ajouter une « concordance avec les publications antérieures ». Sans doute est-il inutile de le terminer par un jugement d'ensemble sur cette publication.

Louis ROBERT.

Addendum. — N. 42. Le monument avait été publié aussi, avec une photographie, dans les *Athenische Mittheilungen*, 1902, 138, n° 171. — N. 72. Sur les *Basileia* d'Alexandrie voir aussi le Papyrus de Halle n. 1, l. 260 et suiv., sur les exemptions d'impôts aux vainqueurs des *Basileia* et des *Ptolemaia*. — Grâce à l'obligeance de M. Michon, conservateur des antiques au Musée du Louvre, j'ai pu examiner des reliefs avec inscriptions conservés sous vitrines ou en magasins. Ma conjecture sur le n. 19 est confirmée; j'ai lu très distinctement $\text{HP}\Omega\text{N}\text{I}$. Le cavalier ne donne pas à boire au serpent; de la main droite il tient la bride de son cheval. — Quant au relief n. 184, je le publierai prochainement ici-même; il n'y est question ni d'Asklépios, ni d'un Juif, et *Benjamin* est une mauvaise lecture que n'aurait pas dû faire le malheureux éditeur de cette inscription.

L. R.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

ERNEST HÉBRARD (1875-1933).

Né à Paris, dans un milieu modeste, grand prix de Rome pour l'architecture en 1904, lauréat de nombreux concours publics, E. Hébrard unissait à un sens aigu de l'architecture des villes — il fut l'un des fondateurs de la *Société française des urbanistes* — une culture classique qui lui a permis de rendre à l'archéologie méditerranéenne d'éminents services, à Spalato et Thessalonique, notamment.

Pendant un séjour à la villa Médicis, il avait été un familier de la Bibliothèque du Palais Farnèse, comme en témoigne entre autres, un de ses amis et compagnons, M. L. Hauteceœur, ancien « Farnésien », conservateur du musée du Luxembourg (*Urbanisme*, mai 1933, p. 142)¹ : « Ses envois de Rome ne sont pas des rendus romantiques, dit L. Hauteceœur, pochés d'une main habile sur les données rapides d'un camarade archéologue. Hébrard était capable de discuter les textes aussi bien que d'interpréter les monuments. » Cet acharné travailleur, maigre, très brun, les yeux brillants, donnait l'impression de la pensée réfléchie et de la volonté. Sa culture architecturale ne se bornait pas à l'antiquité ; il connaissait admirablement la France et l'Italie, la Méditerranée orientale, l'Afrique du Nord, l'Extrême-Orient, le Japon, l'Amérique.

En 1910, son nom fut révélé aux archéologues par sa reconstruction, fruit d'un relevé minutieux et de sept séjours sur place (1906-1910), des ruines du Palais de Dioclétien à Spalato, en collaboration avec M. J. Zeiller, ancien membre de l'École de Rome. L'ouvrage, luxueusement présenté, bénéficiaire de la médaille d'honneur au Salon de 1910, fit époque et est resté indispensable, même après les nouvelles recherches de Mgr Buliĉ (1929).

Les études romaines d'Hébrard (il travailla aussi à Ostie), ses goûts personnels et ses succès semblaient devoir fixer l'attention de ce connaisseur du passé romano-byzantin sur l'Occident, quand des circonstances imprévues vinrent le lier à la Grèce. Il avait été fait

1. Tout le numéro est consacré à E. Hébrard, avec une précieuse illustration tirée de ses plans de Salonique, Athènes, Hanoï et Dalat (Indochine).

prisonnier dans les premiers temps de la guerre et subit une longue captivité. En 1917, revenu comme simple sergent dans le Corps expéditionnaire français en Macédoine, il se trouvait à Salonique, où le général Sarrail eut le mérite de l'adjoindre au service archéologique, et il assista au grand incendie qui en quelques heures (18 août 1917) réduisit en cendres toute une partie de la ville. Lorsqu'il fut question de déblayer les ruines et de reconstruire, Hébrard proposa de contribuer bénévolement aux travaux qui devaient réunir une commission d'ingénieurs et d'architectes grecs et anglais. Admis à cette collaboration, il y déploya un si grand zèle et des connaissances techniques si sûres qu'on n'hésita pas à adopter le plan hardi qu'il avait conçu pour donner à Salonique une physionomie nouvelle, mise en harmonie avec son passé et assurant le développement de la ville moderne pour l'avenir (mai 1918). M. Papanastasiou, ministre du gouvernement grec et ancien président du Conseil, conçut alors une vive admiration pour notre compatriote dont il se montra, jusqu'à la fin, un chaud partisan et un ami dévoué, écartant les objections et aplanissant les difficultés qu'on lui opposait. Nous empruntons la plupart des détails qui suivent à un touchant article qu'il écrivit sitôt après la mort d'Hébrard dans la revue *Technika Chronika*, que le *Messenger d'Athènes* résuma dans son numéro du 3 juin 1933.

Le nouveau plan de Salonique, connu sous le nom de plan Hébrard, ne fut malheureusement pas appliqué intégralement et plus d'une section en resta lettre morte, au détriment de l'ensemble ; trop d'intérêts privés, trop de dissentiments politiques entravaient la marche des travaux. Toutefois, on s'accorde à dire que, malgré la mauvaise volonté de quelques particuliers, les aménagements conçus ont suffisamment assuré les besoins de la civilisation moderne, la répartition logique des emplacements, l'orientation des rues, les travaux hygiéniques, l'aspect artistique des façades neuves et la mise en valeur des monuments antiques. E. Hébrard avait su d'ailleurs faire, au passage, œuvre d'archéologue et d'historien ; voulant prouver que l'architecture des villes est dictée par les conditions naturelles et sociales, il fit comprendre, le premier, le tracé en échiquier de l'ancienne Thessalonique grecque d'après la ville moderne, et put reconstituer en détail un des plus magnifiques aspects de la cité du iv^e siècle ; il a montré, en effet, que l'église Saint-Georges, ancienne Rotonde romaine, et l'Arc de Triomphe de Galère, étaient jadis reliés l'un à l'autre et formaient un grandiose ensemble architectonique, dont un des axes était la Via Egnatia. A cette occasion, E. Hébrard dégagea lui-même les parties enterrées de l'Arc et dressa un plan des états successifs de Saint-Georges, à l'aide de fouilles révélatrices et prolongées, qui ont permis la création, par la France, du musée Saint-Georges, construit par E. Hébrard et constitué d'abord entièrement avec ses trouvailles.

Ce fut ensuite à Athènes qu'il apporta l'activité de son talent, avec l'autorité qui s'attachait chaque jour davantage à son nom. Un des premiers il avait organisé la science de l'urbanisme, et l'avait fait passer dans les réalisations pratiques¹. Sitôt après la guerre, il avait été l'hôte de l'École d'Athènes; puis il partit pour l'Indochine. Mais il devait revenir à Athènes. Nommé inspecteur des travaux publics, directeur du Bureau des Études architecturales, professeur à l'École d'Art récemment créée, il travaillait de concert avec l'architecte grec M. Calligas et l'architecte anglais M. Mawson, à doter Athènes d'un plan rationnel analogue à celui de Salonique². Ainsi, l'on peut dire que les deux villes capitales de la Grèce sont marquées de l'empreinte qu'y a laissée Hébrard. Mais que de luttas il eut à soutenir ! L'urbanisme ne consiste pas seulement à imaginer ce qui sera beau et pratique; il doit aussi prévenir et empêcher ce qui est laid et inopportun. C'est grâce à Hébrard que, contre l'avis de hauts personnages, l'Acropole d'Athènes n'eut pas à supporter la concurrence d'un énorme et lourd Palais de Justice qui, situé dans le voisinage, eût tout écrasé de sa masse. On se souvient de la campagne énergique que fit Hébrard à ce sujet, de ses appels répétés aux artistes et aux Académies du monde entier, qui finalement lui donnèrent raison et réussirent à écarter le danger. Mais des victoires de ce genre se payent. Hébrard encourut la haine et les calomnies; il en fut surpris et blessé, étant une âme droite et affectueuse. A la fin de sa vie, qui fut trop courte, il se disait las et écœuré de ces attaques, et répugnait à se défendre.

Il aura donc connu la gloire avec tout ce qu'elle comporte. Les distributeurs d'honneurs l'ont toujours oublié. S'il a souffert, nous devons l'en estimer davantage et nous montrer fiers de lui, car la Grèce et la France ont trouvé en lui un ardent et solide ouvrier³.

E. POTTIER et Ch. PICARD.

1. Sur son *Centre mondial de communication*, sur son activité en Indochine, où il aménagea le quartier général du gouvernement à Hanoï et la station climatique de Dalat (Sanatorium du Lang-Bian), cf. *Urbanisme*, mai 1933. C'est en Indochine qu'E. Hébrard a pris les germes de l'anémie pernicieuse qui devait l'enlever aux siens, après de longues et cruelles souffrances.

2. Des extraits du magnifique projet Hébrard sont publiés par M. P. Lavedan, *Urbanisme*, mai 1933, p. 163.

3. Hébrard était avant tout un constructeur, d'esprit résolument moderne. Son œuvre de savant et d'archéologue compte, du moins, plusieurs travaux de premier rang. Le principal est : *Le Palais de Dioclétien à Spalato* (avec J. Zeiller, Paris, Ch. Masin, 1911, grand in-8°); cf. la notice in-8° publiée la même année à Paris par les deux auteurs. Dans le *Bull. corresp. hellén.*, XLIV, 1920, p. 6-40, pl. I-VIII, E. Hébrard a inséré une magistrale étude sur l'Arc de Triomphe de Galère et l'église Saint-Georges de Salonique; il est fâcheux que les travaux révélateurs qu'il avait presque menés à terme aient été abandonnés après lui, et par la France et par la Grèce. Sur les plans de Thessalonique et d'Athènes, et ce qu'ils ont conféré à nos études archéologiques, cf. P. Lavedan, *Urbanisme*, mai 1933, p. 148 (Thessalonique), p. 163 (Athènes), avec de nombreuses reproductions.

GÉNÉRAL ARTHUR BOUCHER (1848-1933).

M. Émile Bréhier, professeur à la Sorbonne, a prononcé, comme président de l'Association des Études grecques, au mois de juillet, une allocution dans laquelle il a rendu un hommage mérité à la mémoire du chef militaire qui fut en même temps un bon helléniste et un historien de la tactique ancienne, d'où il sut tirer des conclusions utiles pour les temps modernes. M. Bréhier a bien voulu nous autoriser à reproduire cette partie de son discours et nous l'en remercions cordialement.

E. P.

« Mort à 85 ans, le général Boucher, doyen des officiers généraux de l'armée française, qui avait combattu en 1870, qui avait participé en 1875 à deux expéditions en Algérie, qui avait repris du service en 1914 et qui eut une part active à cette terrible campagne des Flandres dont l'issue a été pour nous décisive, consacra sa verte vieillesse, à l'exception des années de guerre, à essayer de pénétrer le secret de la grandeur de la Grèce. A partir de ce moment, sa vie nous appartient un peu ; il devient membre de l'Association en 1913 et son président en 1918. On croirait, en lisant ses œuvres sur la stratégie grecque, entendre la contrepartie du *Lachès*, où Platon montre Socrate essayant de définir le courage, mais n'arrivant à aucun résultat parce qu'il veut le saisir isolément et sans considérer son rapport à la sagesse. Mieux que les stratèges Nicias et Lachès, le général Boucher a compris l'avertissement implicite de Socrate ; il a vu que la bravoure des soldats de Marathon et de Platées serait restée sans succès si elle n'avait eu sa source dans l'intelligence, la divine intelligence qui, à la fois, mène le monde et règle la conduite humaine. *Les Lois éternelles de la guerre*, *L'Art de la guerre il y a 23 siècles* (1922), *La Bataille de la Marne dans l'antiquité*, *Marathon d'après Hérodote* (1922), ces titres mêmes ne disent-ils pas ce qu'il cherchait en Grèce : le type parfait et accompli du soldat, qui s'affirme en des traits éternels. Le général Boucher est platonicien, il croit à ces conditions immuables et intelligibles de la réalité que sont les Idées, et il voit un lien précis entre la stratégie et la philosophie grecque : les principes de la guerre « ont été, écrit-il, mis en lumière par un philosophe soldat, Socrate. Deux soldats philosophes en ont démontré la valeur ; l'un, Xénophon, pratiquement dans la retraite des Dix Mille et théoriquement dans *La Cyropédie* ; l'autre, Épaminondas, aux batailles de Leuctres et de Mantinée ». Il a résumé ces principes en quelques phrases qui sonnent comme des maximes éternelles : « L'organisation du nombre n'est rien quand elle n'est pas accompagnée de cette forme de courage qu'on appelle la bravoure », et encore : « Le courage au service de l'arme de main est, au combat,

la cause prépondérante du succès. » C'était là les principes qu'il soutenait avant la guerre, dans ce livre au titre rayonnant d'espoir, *La France victorieuse dans la guerre de demain*, dont il faut retenir la date : 1911-1914. La puissance énorme qu'ont acquise les armes de jet dans la dernière guerre ne l'avait pas fait changer d'avis. En bon soldat et en bon helléniste, il a toujours cru que la bravoure intelligente l'emportait finalement sur la force brutale. »

E. BRÉHIER.

Les fouilles de Kakzu (Qasr-Shemamok).

M. Giuseppe Furlani, professeur à l'Université de Florence, nous écrit que la Mission archéologique italienne qu'il dirige en Mésopotamie a commencé l'exploration de la ville assyrienne de Kakzu, sur un emplacement aujourd'hui appelé Tell Qasr-Shemamok, qui est situé à l'ouest de la région de l'ancienne Arbèles. Les fouilles ont commencé au mois de février et ont pris fin en avril avec des résultats très satisfaisants. Les restes des murs ont livré des briques au nom du roi Sennachérib et l'on a découvert tout auprès une habitation assyrienne de date un peu postérieure. Il est probable qu'un palais royal faisait partie des constructions.

Dans le voisinage on a mis au jour une nécropole d'époque parthe avec de beaux sarcophages d'argile émaillée et de bronze, des sceaux en forme de cylindres et autres antiquités. On signale aussi des objets remontant à l'époque préhistorique. Les fouilles reprendront au mois de décembre prochain.

Les pièces que la Mission italienne a pu rapporter en Italie seront exposées provisoirement au Musée de Florence.

E. P.

Enrichissement des Musées d'Amérique en antiquités orientales.

Une de mes anciennes élèves de l'École du Louvre, Mme Robert Davis, a eu l'obligeance de me communiquer plusieurs coupures de journaux et de revues où sont signalés des enrichissements importants des Musées d'Amérique dans le domaine des antiquités orientales. Il est intéressant de voir avec quelle activité nos collègues du Nouveau Monde saisissent les occasions de combler les lacunes de leurs collections, aujourd'hui si riches et si abondamment outillées, mais souvent dépourvues de certains éléments qui, dans le siècle précédent, avaient fondé la gloire solide des grands musées européens. Le Musée Britannique et le Louvre sont souvent battus par leurs concurrents dans la poursuite des pièces nouvelles qui sortent de terre ; mais ils s'enor-

gueillissent de présenter pour l'étude de l'antiquité orientale des salles entières d'importants ensembles, depuis longtemps exposés, tels que la magnifique série des chasses assyriennes à Londres, les taureaux de Khorsabad, les statues de Tello et les trouvailles de la Mission de Morgan au Louvre.

Un bel effort s'accomplit en ce moment pour mettre les États-Unis en possession de trésors analogues et nous sommes heureux de le voir réussir.

Persépolis. — La *New-York Herald Tribune* du 22 janvier 1933 annonce que le Dr. Ernst Herzfeld, directeur des fouilles américaines en Perse, a découvert d'importantes sculptures sur le site de Persépolis. Ce sont des bas-reliefs, dont l'ensemble occupe une surface totale de 5 à 6 pieds de haut sur 1.000 pieds de long ; l'un d'eux porte encore les traces de brillantes couleurs ; d'autres représentent des chars de guerre, dont les roues sont retenues par des clous de bronze délicatement travaillés. Ces reliefs s'échelonnent le long d'un escalier dont les rampes portent extérieurement un cortège d'officiers perses et mèdes, tandis qu'à l'intérieur, vingt-deux tributaires de différentes nations, chargés d'offrandes, montent les degrés¹. L'auteur de la notice semble croire que ces sculptures constituent des documents extraordinaires et tout à fait nouveaux dans l'histoire de l'art ancien, mais tous les archéologues savent que le palais de Persépolis, avec ses rampes d'escaliers et ses files de personnages sculptés, est connu depuis 1840 et publié dans la *Perse ancienne* de Flandin et Coste, puis dans *L'Art antique de la Perse* de Dieulafoy (voir PERROT et CHAPIEZ, *Hist. de l'Art*, t. V). Cette omission n'enlève d'ailleurs rien à l'intérêt des nouveaux reliefs découverts par le Dr. Herzfeld.

Signalons aussi comme importante, pour la connaissance de la période préhistorique, la mise au jour, dans la même région, d'un village de l'« Âge de Pierre » remontant, dit-on, au IV^e millénaire avant notre ère et couvrant une surface de 300 à 600 pieds carrés. Une rue, des maisons percées de fenêtres — ce qui serait le plus ancien type de ce genre d'habitations — et portant des traces de décorations murales en ocre rouge, divers ustensiles de ménage et surtout des poteries peintes polychromes d'une exceptionnelle beauté, tel serait le bilan de cette intéressante trouvaille sur laquelle manquent encore des détails plus précis.

Un de ces reliefs de Persépolis, provenant sans doute du même emplacement et ayant fait partie aussi d'une décoration d'escalier, est parvenu au Musée de Boston ; on pense qu'il appartenait au palais construit par Xerxès. C'est encore une figure de tributaire tenant

1. Voir les excellentes photographies publiées par *The Illustrated London News*, n° 4901, 25 mars 1933, p. 401-404.

dans ses mains des offrandes ; son visage est presque entièrement enveloppé d'une draperie qui couvre le haut de la tête et retombe sur les épaules et sur la poitrine ; les plis de la tunique sont soigneusement exécutés et stylisés comme ceux d'une sculpture grecque archaïque. L'article de M. Ananda Coomaraswamy, qui lui est consacré (*Bull. of the Mus. of fine arts*, Boston, avril 1933), traite avec beaucoup de soin et de compétence les diverses questions de chronologie et de style que soulève ce monument. Il tient la balance à peu près égale entre les influences orientales et grecques (disons ioniennes) qui ont formé l'art achéménide. Il signale avec exactitude l'intervention d'ouvriers gréco-ioniens, employés par Darius et ses successeurs à leurs constructions, mais il ne paraît pas connaître l'article de L. Heuzey sur Téléphanès de Phocée, artiste réputé, mentionné par Pline, dont le nom donne une importance toute particulière à l'introduction de l'élément grec.

Assyrie. — Le directeur du Metropolitan Museum, à New-York, annonça pour le mois de février dernier l'ouverture de salles contenant une magnifique collection de sculptures assyriennes provenant de Nimroud et de Khorsabad, données par un Mécène bien connu, M. John D. Rockefeller, et comprenant un lion ailé, un taureau ailé colossal, enfin de nombreuses plaques sculptées représentant des divinités, des guerriers, etc. En réunissant à ce lot les acquisitions faites précédemment de Babylonie, d'Assyrie et de Perse, on a pu présenter au public un ensemble tout à fait instructif et nouveau (*Field Notes*, 1933, p. 145).

Pareille aubaine échut aussi au Musée de l'Université de Chicago qui avait entrepris en 1929 des recherches à Khorsabad, sur l'emplacement même qu'illustra le consul de France Botta. Les fouilles prouvèrent que le sous-sol n'était pas encore épuisé, car on y trouva un grand taureau ailé à tête humaine, semblable à ceux qui avaient été rapportés au Louvre datés de l'époque de Sargon II. M. Edward Chiera (*Art and archaeology*, février 1932) a fait le récit pittoresque des difficultés que rencontrèrent, comme Botta, les explorateurs américains pour déplacer et transporter ce poids de quarante tonnes jusqu'à sa lointaine destination.

Mésopotamie. — L'Expédition organisée par trois grands établissements, le Musée de Toledo, celui de Cleveland et celui de Michigan se proposait un triple objectif : retrouver la cité d'Opis, mentionnée par Xénophon dans la Retraite des Dix Mille, explorer la ville de Séleucie et fouiller l'habitat sumérien appelé Akshak. On fut bien surpris de constater que ces trois noms représentaient un seul et même emplacement ; les trois sites se trouvaient superposés au lieu dit Tel Omar, à environ 20 milles de Bagdad (*Art and Archæology*, février 1932). Une autre surprise fut de reconnaître que le niveau supérieur était

occupé par une vaste étendue d'habitations plus récentes, d'époque parthe si l'on en juge par les monnaies nombreuses au nom du roi Vologèsès III (140 à 190 ap. J.-C.). Ce gisement se révèle remarquable par sa richesse en petits objets de tout genre. Plus de 4.000 pièces ont été inventoriées : tablettes d'argile et bulles à inscriptions, textes sur parchemins, statuettes de bronze, de marbre et d'argile, bijoux, poteries, abondants dépôts de monnaies. Pour l'histoire de l'art parthe, si mal défini et si peu connu, cette découverte est d'une valeur inappréciable ; aucun musée d'Europe ni d'Amérique ne peut présenter un ensemble pareil, quoique beaucoup contiennent des spécimens dispersés et mal classés qu'on pourra rattacher aux trouvailles de Tel Omar, maintenant que l'on possède des points de comparaison sûre. Les produits de la joaillerie sont remarquables ; ils attestent une industrie très perfectionnée et une civilisation hautement développée. L'art parthe apparaît comme un mélange d'éléments helléniques et orientaux, ce qui était à prévoir, mais sous un aspect qui lui est particulier. Les analyses du lustre qui recouvre les poteries, analogues à celles de Rakka, semblent indiquer des accointances avec la Chine. La numismatique fournira des renseignements chronologiques précieux pour établir la liste des dynasties royales. Toutes ces études ajouteront des pages nouvelles à l'histoire de l'Orient sous l'Empire romain.

(D'après les documents communiqués par Mme R. Davis).

E. POTTIER.

Historicité d'Homère.

« Je n'ignore pas la discussion récente concernant le site de Troie (je cite seulement Ch. VELLAY, *Les nouveaux aspects de la question de Troie*, 1930, et G. SEURE, *A la recherche d'Ithaque et de Troie*, dans le *Journal des savants*, 1931, p. 207, 337, 400)¹, mais mon opinion est que cela est sans importance pour notre dessein. Les chants homériques sont traités comme s'ils étaient précisément aussi exacts que les rapports des états-majors à la guerre. Nous devrions nous rappeler que les descriptions détaillées sont dues à des « trouvères », qui les composèrent des siècles après la guerre de Troie. Nous savons combien les poètes épiques sont négligents, spécialement en ce qui concerne la géographie. En tous cas, Homère n'offre pas une description de la guerre de Troie réelle et contemporaine — ou cette guerre aurait dû se placer au ix^e siècle au plus tôt ! — mais plutôt la production

1. Les huit articles de M. G. SEURE, parus jusqu'en décembre 1932, viennent d'être réunis dans une brochure intitulée : *A la recherche d'Ithaque et de Troie*, Paris, 1933 (P. Geuthner).

de son imagination poétique, composant d'après quelques faits peu nombreux gardés par la tradition mythique, et abondamment complétés par les « trouvères », qui, bien qu'ils aient pu voir les lieux et en avoir eu, peut-être, une vague impression, ont cependant composé leurs chants loin de là. Nous ne saurions attendre d'eux, ni précision géographique, ni précision stratégique, et les résultats contradictoires de la discussion prouvent que cette précision manque. Si l'histoire de la guerre de Troie est basée, comme je le pense, sur un fait historique de la fin de l'époque mycénienne, — qui peut avoir été beaucoup moins important que l'engagement de Roncevaux, — je continuerai à croire que ce fut le siège d'Hissarlik-Troie, jusqu'à ce qu'un autre site, plus grand et avec des restes mycéniens plus clairement visibles, ait été trouvé dans la région. L'argument tiré de la petitesse du site n'est pas décisif. Les emplacements des châteaux mycéniens sur le continent sont petits aussi, le *Oberburg* de Tirynthe est même plus petit que Hissarlik. Je préfère ne pas parler des curieuses hypothèses archéologiques qu'on avance à ce propos. » (Traduit de l'anglais par M^e Ch. Picard.)

Qui parle si dédaigneusement — quoique, reconnaissons-le — avec sagesse ? M. M. P. Nilsson, dans un livre tout récent : *Homer and Mycenae*, p. 111, n. 3, édition revue et corrigée de leçons un peu sommaires faites à l'Université de Londres, en juin 1929¹. — En attendant, la bataille de dix ans continue autour des *mœnia Trojae*. Tel Priam convoquant les Amazones. M. W. Dörpfeld groupe autour d'Hissarlik les préhistoriens d'Angleterre et d'Amérique. M. A. J. B. Wace a assisté cette année, pendant toute une période, l'état-major que dirige M. C. W. Blegen ; la mission continue, dans l'ensemble, à soutenir l'équivalence proposée pour la première fois par H. Schliemann.

Ch. P.

La balance du destin.

M. E. Sjöqvist, de l'expédition suédoise qui fouille à Chypre, a trouvé dans la nécropole d'Enkomi un grand cratère cypro-mycénien, daté de 1300 environ : on y voit un char attelé d'un seul cheval, avec deux personnages ; il est environné de diverses représentations, certaines énigmatiques ; mais devant lui, on devrait reconnaître Zeus (? avec la balance des psychostasies, selon M. M. P. Nilsson (*Bull. Soc. royale de Lund*, 1932-1933, p. 1 sqq., 1 pl. I). La croyance homérique qui a

1. London, Methuen and Co, in-8°, xii + 284 p., 1933. Dans le dernier fascicule paru (II, 1932), de la *Rev. des ét. homériques*, M. Ch. VILLAY répond par avance (p. 28 sqq., cf. p. 43 sqq.) à M. M. P. NILSSON (sur la question de l'étendue du site).

déterminé la « pesée des sorts » remonterait ainsi à l'époque mycénienne, avec le fatalisme de l'ἄλσξ. Hermès n'aurait remplacé que plus tard, pour la χρῆσταςίς, celui que, dès les temps mycéniens, le savant de Lund veut reconnaître comme dieu suprême, roi des dieux. C'est ingénieux, et discutable.

Ch. P.

Le Palais de Vouni à Chypre.

M. E. Gjerstad (*Corolla archaeologica*, 1932, p. 145-171, 4 pl.) publie un rapport détaillé sur le palais de Vouni (Alpeia), et son histoire architecturale. A quatre kilomètres de Vouni (village), une colline porte en haut un temple d'Athéna; sur le plateau médian est le palais, découvert au milieu de grands édifices; plus bas, sur les versants, on a rencontré des maisons privées. Le palais a déjà été étudié dans les *Arkeologiska Studier*; M. Gjerstad vise à en fixer ici la typologie. Il y a eu, semble-t-il, quatre périodes de construction: un premier palais à façade S.-O. sur la cour, entouré d'appartements privés, avec ailes au S.-O. et au N.-E. La salle principale régnait au N.-O. sur les deux tiers de la longueur de la cour. Dans la seconde période, l'étage supérieur fut ajouté, ainsi que de nouveaux magasins; on remania l'entrée et les pièces de réception (mégaron tripartite); hors du palais, le téménos principal fut reconstruit. Dans la dernière période, moins importante, on ne constate que des remaniements de détail: c'est entre 500 et 300 (le chiffre 400 avait été précédemment donné) qu'il conviendrait de dater ces changements. La comparaison technique et stylistique peut et doit être faite avec d'autres édifices, en tenant compte des conditions locales; sur ce sujet, l'auteur du rapport a procédé à une vaste enquête, en Anatolie et en Grèce: les ressemblances techniques sont plus nombreuses du côté de l'Anatolie que vers la Syrie ou la Grèce. Pour les formes et le plan, Chypre semble avoir appartenu — vers le temps du premier palais, purement chypriote de style — à l'aire de culture qui serait celle de la maison à *liwan*, en contact avec l'Anatolie et l'Étrurie (palais de Vouni intermédiaire entre l'atrium étrusque et la maison de Pergame). Au second palais, il y a eu combinaison du style anatolien à cour centrale et du type grec à mégaron, l'originalité locale diminuant.

Une controverse architecturale s'était engagée au sujet du *mégaron tripartite*, de sa forme, et de sa dérivation (cf. V. MÜLLER, *AJA*, XXXVI, 1932, p. 408-417, répondant à R. VALLOIS (*REG*, XLIV, 1931, p. 57, et plan de la fig. 3, p. 56). Il y avait là primitivement — passage central et collatéraux — l'entrée même du palais; elle n'a été fermée par un mur, vers l'extérieur, que dans le remaniement

de l'état II : ainsi, la ressemblance apparaît beaucoup plus avec l'entrée du palais I de Boghaz-Keui — comme M. Gjerstad le relève, donnant gain de cause à M. Vallois — qu'avec le *mégaron* mycénien.

Ch. P.

Aphrodite, aux pentes de l'Acropole d'Athènes.

La déesse de l'Amour ne pouvait prétendre à une place d'honneur sur le rocher sacré de la sage Parthénos. Mais son culte n'a pas été exclu des entours de la forteresse. Plusieurs études récentes ont apporté beaucoup de nouveau sur la connaissance qu'on en avait. Examinant la topographie de *divers sanctuaires placés au-dessous des Propylées* (*Arch. Deltion*, XII, 1929, p. 73-101 : paru en 1932), M. A. D. Kéramopoullos a montré l'intérêt du domaine qu'*Aphroditè Pandèmos Blautè* partageait avec Gê Kourotrophos, Déméter Chloè et Coré, au Sud-Ouest du Pyrgos de l'Athéna Niké, vers l'emplacement de la tour Sud de l'ensemble défensif, et tardif, dit *Porte Beulé*. Ce *téménos* était distinct de celui de l'Aphrodite ἡ ἐφ' Ἰππολύτῳ, où est lié le souvenir de Phèdre : on chercherait le dit lieu-saint plus près de l'Asclépieion, si, du moins, le *Mnéma* d'Hippolyte correspond bien au tombeau mycénien dégagé jadis (SKIAS, *Arch. Eph.*, 1902, p. 123 sqq.). L'*hérôon* ἐπὶ Βλαύτῃ serait celui d'Ægeus, père de Thésée ; il commémorerait le souvenir cruel du Retour de Crète. Le sanctuaire de *Blautè* semble avoir été assez étendu : vers l'Est jusqu'au sentier rocheux qui passe sous le Pyrgos ; au Nord, jusqu'au mur archaïque qu'on voit dans l'axe des Propylées de Mnésiclès. *Blautè* n'aurait dû qu'à un calembour d'être devenue l'Aphrodite « à la sandale » : elle fut primitivement, à cause de son origine de Pandèmos, *orientale*, une Balaat-B[a]laatè ; puis l'époque hellénistique n'en fit plus que la hardie commère au serre-tête familier, qui, en souvenir des droits de la sandalocratie, corrige Éros ou Pan. — Par ailleurs, M. Oscar Broneer a découvert, en janvier 1931, sur le versant Nord de l'Acropole, les ruines d'un autre petit sanctuaire rupestre, d'Aphrodite et d'Éros. Il l'a diligemment publié, avec une bonne illustration (*Hesperia*, I, 1932, p. 31-55) ; parmi les textes gravés près des niches, une inscription se rapporte à Aphrodite même, une autre à la fête du petit dieu (fixée au printemps, le quatrième jour du mois *mounychiôn*) : celle-ci date le culte du milieu du v^e siècle au moins ; en ce lieu, il avait encore une forme *surtout agraire*. Une petite esplanade a été aménagée sur le roc (N.-E. de l'Érechtheion) ; elle a été déblayée, à l'exception de la place occupée par un cyprès : un couloir s'amorce au Sud-Est en direction du plateau de l'Acropole. Dans le passage souterrain on a trouvé deux lampes de basse époque romaine ; une chapelle chrétienne a pu succéder au lieu-saint païen, car on a recueilli sur place une ampoule de pèlerin. M. O. Broneer n'a pas eu seulement

le mérite de prêter attention le premier aux deux inscriptions évanides gravées parmi les niches — les plaques votives encastrées dans le rocher ayant toutes disparu à l'entour, ce qui laissait le lieu saint, jusqu'en 1931, dans l'anonymat. Il a eu raison d'appeler l'attention sur le texte de Pausanias, I, 27, où il est question de la cérémonie nocturne des arréphores ; il est possible que les jeunes prêtresses athéniennes, pour leur cérémonie nocturne, soient descendues seulement au versant Nord, par un passage souterrain, et que le sanctuaire retrouvé soit ainsi le « περίβολος ἐν τῇ πόλει τῆς καλουμένης ἐν Κήποις Ἀφροδίτης », dont Pausanias, après avoir parlé de l'Érechtheion, dit qu'il était « οὐ πόρρω », et qu'on y accédait par un couloir couvert. — On discutera pour savoir si la κάθοδος ὑπόγαιος est, ou le souterrain de l'Aglaurion, ou l'escalier « pélasgique » (R. VALLOIS, *Rev. Ét. anc.*, XXXV, 1933, p. 224). Ce que nous obtenons déjà par ces localisations si nouvelles, est fort important. Je résume : 1° L'Aphrodite attique, à l'Acropole, comme dans le « défilé mystique » de Daphni, était en rapports directs avec les divinités de la fécondité agraire, soit Déméter et Coré à l'Ouest, soit (versant Nord) la déesse de l'Érechtheion, patronne d'un culte rival d'Éleusis ; 2° Il y avait, sur la pente Nord de l'Acropole, un endroit escarpé dit aussi *Les Jardins* : le cyprès laissé en place par M. O. Broneer en conservera, quoique maigrement, le souvenir : qu'on le respecte ! 3° On constate à Athènes, le même dédoublement qu'à Délos, où il y avait, à côté des cultes du Haut-Inopos, ceux, parallèles, de la plaine marécageuse et côtière ; de même, observe M. R. Vallois, les sanctuaires de la région de l'Ilissos, l'Olympieion, le Pythion, l'Aphrodision ἐν Κήποις, obtenaient un rappel sur les pentes de la citadelle (REA., 1933, p. 224),

Ch. P.

A l'Agora d'Athènes.

Un compte rendu des travaux, dû à M. Th. L. Shear, précise partiellement la topographie antique pour la région récemment dégagée. Le Portique double, à ailes en saillie, qui est coupé par la voie ferrée Athènes-Pirée, serait la *Stoa Basileios*. Plus au Sud, la *Stoa de Zeus Eleutherios* paraît correspondre à un autre édifice de même type. C'est elle que M. A. D. Kéramopoulos localisait plutôt derrière la *Stoa Basileios*, et derrière la construction appelée à tort jusqu'ici de ce nom (découverte dans les fouilles de M. W. Dörpfeld) : or, la dite construction serait le temple d'Apollon Patrôos, où Pausanias (I, 3, 4) a signalé l'Apollon Alexikakos de Calamis, dit du Céramique. On n'a pas retrouvé, hélas ! cette célèbre statue, dont l'Apollon « à l'omphalos » découvert en 1862, près du théâtre de Dionysos nous conserverait le type, révisé.

Ch. P.

Une histoire de la Pnyx.

Les remblais de la Pnyx une fois explorés en tous sens, MM. K. Kourouniotis et Homer A. Thompson ont résumé l'histoire de ce lieu d'assemblée, dans un long mémoire (*Hesperia*, 1932, I, p. 90-217, 4 pl. pochette). Commencées il y a plusieurs années sous la direction de l'éminent directeur des services archéologiques grecs, les recherches ont fini par bénéficier de la collaboration compétente du constructeur du Gennadion et de la résidence américaine voisine. — Le rocher de la Pnyx, témoin des fatales dissensions de l'histoire attique, a été identifié depuis 1765 par l'Anglais Chandler, et il avait été sommairement déblayé dès 1803 par le comte d'Aberdeen : on y trouva douze inscriptions assez tardives en l'honneur de Zeus Hypsistos, ce qui valut à Curtius de prendre la terrasse pour un sanctuaire de ce dieu (1862). En 1882-3, John Crow et J. Tr. Clarke firent constater l'erreur et, ayant achevé le déblaiement, proposèrent l'identification aujourd'hui reconnue ; Drerup, Tsountas et Rhomaïos avaient fait progresser les travaux. Les fouilles, exhaustives, ont prouvé l'existence d'une terrasse intérieure en hémicycle, et de deux périodes successives de l'installation ; le terrain réservé aux auditeurs n'avait pas d'abord été, comme dans la *cavea* des théâtres, incliné vers la tribune aux harangues, construite seulement au commencement du v^e siècle (*bêma*) ; au contraire. C'est plus tard, que le dispositif du *Koilon* prévalut, comme en avertissait Pollux. Dès lors, la tribune et le mur de fond formèrent une sorte de « scène » : le nombre des Athéniens assemblés pour les séances ordinaires ne dépassait guère un chiffre de 5.000, nécessaire pour le *quorum* légal ; mais à travers une superficie de 6.240 mètres carrés, plus de 18.000 personnes assises, à côté de 25.000 autres debout, eussent eu place, à la rigueur. Les fonctionnaires officiels disposaient seuls de bancs en bois, et le *laos* s'asseyait à terre dans l'*auditorium* ; au v^e siècle, on entraît librement à l'Est ; vers 433, l'astronome Méton installa, pour régler les joutes d'éloquence, un cadran solaire (*héliotropion*) ; les fondations carrées en subsistent, longtemps prises à tort pour un autel. Vers la fin du v^e siècle, un effondrement de l'*analemma* permit d'agrandir le terrain enclos ; il y eut des escaliers accédant à la tribune ; en rapport avec ce dérangement du dispositif, un célèbre texte de Plutarque (*Themist.*, 19, 4) a raconté que, vers 404-3, les trente Tyrans voulurent dérober au peuple la vue de la mer, élément de son glorieux passé historique, instrument de la libération démocratique. Que cette belle explication soit historique ou non, les vues furent dès lors bornées de partout : fini le temps où Dicaeopolis, à l'Assemblée, apercevait librement la ville et la campagne ! Après le temps de Lycurgue, c'est, *en règle*, le théâtre de Dionysos, embelli et doté de façon privilégiée, qui remplaça

l'enceinte rocheuse de la Pnyx ; alors, le culte de Zeus Hypsistos (p. 193 sqq.) put trouver place près du *Béma* III abandonné. Mais les Athéniens ne cessèrent guère d'entretenir, voire d'élargir (fig. 51) leur lieu d'assemblée proprement dit, élu dès les temps archaïques. Le mur de soutènement fut, de la sorte, reconstruit encore au II^e siècle après J.-C. : à l'époque d'Hadrien, semble-t-il, à en juger par la similitude, un peu ambitieuse, de l'appareil avec celui de la Bibliothèque impériale. Nous n'avons plus que cet état actuel.

Ch. P.

Un nouveau drame d'Eschyle ; papyrus découvert en Égypte.

M. Goffredo Coppola, dans le *Popolo d'Italia*, fait savoir que M. Evaristo Breccia, directeur du Musée d'Alexandrie, a découvert, au cours de fouilles pratiquées à Bahnasa, l'ancienne Oxyrrhinos, deux fragments d'un papyrus du II^e siècle de notre ère, portant des vers d'Eschyle. Ces vers appartiennent à une tragédie, *Niobé*, et à un drame satyrique, *Les Pêcheurs*. Ils ont été publiés au début de 1933 dans le *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, n° 28, par M. Vitelli et par son élève, Mme Medea Norsa. Voici la traduction française du monologue de Niobé cité par M. Coppola :

« Désormais il ne me reste plus qu'à plaindre mon père Tantale qui me donna le jour et qui me maria ; celui qui a échoué ma vie loin du port, mon époux Amphion, a disparu, lui aussi, victime du souffle fou de sa présomption. Vous voyez le résultat inattendu de mes noces : moi assise sur cette tombe, gémissant sur la mort de mes enfants et ayant, usée par les pleurs, perdu la beauté d'antan. Aujourd'hui je ne suis plus qu'une ombre. C'est en vain que mon père Tantale viendra ici sauver une ombre et menacer Amphion pour tout ce qui est arrivé ; ma maison n'a plus de racines et elle a perdu jusqu'à ses feuilles. A vous qui ignorez le malheur je dirai que, quand les dieux veulent détruire une maison, ils provoquent la faute chez les hommes. Je dirai aussi qu'il vaut mieux que les mortels ne se rebellent point contre la volonté des dieux. Quand ils sont heureux, ils croient ne jamais devoir perdre le bonheur dont ils jouissent. » Cette traduction du journal italien donne, d'après M. Paul Mazon, une idée assez exacte de la restitution que M. Vitelli et Mme Norsa ont obtenue, en tenant compte des lacunes du texte — restitution qui aurait besoin elle-même d'être soumise encore à une révision assez attentive.

(Documents communiqués par Mme R. Davis.)

E. P.

Le village gaulois de Lacroix-Saint-Ouen (Oise).

L'absence de bonnes fouilles en forêt de Compiègne rend encore plus intéressante la notice que M. M. Hemery vient de consacrer

dans les *Procès-verbaux de la Société historique de Compiègne* (t. XXXIV, 1931, p. 109-129) aux découvertes faites dans la plaine de Carnoix, au lieu-dit le Prieuré, à quelques centaines de mètres au nord de Lacroix-Saint-Ouen. L'agglomération moderne a succédé à deux bourgades gallo-romaines, explorées sous le second Empire, au Mont-Chyprès et au Bac de Lacroix, dans le voisinage d'un très ancien carrefour routier situé à quelque distance de la rivière. Ces établissements avaient été eux-mêmes précédés par le village gaulois découvert au Prieuré, lors de l'exploitation d'une gravière. Les cabanes creusées dans le sol à une profondeur variant entre 0 m. 75 et 2 mètres, sont généralement circulaires (diam. 0 m. 90 \times 2 mètres). La plupart possédaient encore leurs foyers cernés d'argile cuite. D'autres excavations, plus petites, ont servi de greniers à provisions ou de fosses à détrit. Une cabane, plus spacieuse et construite sur plan carré, possédait des parois en clayonnages à revêtements d'argile cuite. Le village n'est pas sans offrir des analogies avec les établissements de l'âge du Bronze si bien fouillés au Fort-Harrouard (Eure-et-Loir) par M. l'abbé Philippe (cf. *Cinq années de fouilles au Fort-Harrouard*, 1921-1925). Mais les deux stations ne sont pas contemporaines. Le village du Prieuré, occupé dès les premiers temps du second âge du Fer, semble avoir connu une époque particulièrement prospère au cours de la troisième période de La Tène, date à laquelle appartiennent la plupart des vases et des objets de métal recueillis dans les fouilles. La découverte d'un ciseau à douille et d'un tisonnier à palette permet de dater un certain nombre d'outils recueillis en forêt de Compiègne et provenant des recherches de Roucy, mais qui trop souvent ne possèdent aucune indication de niveau archéologique.

R. L.

Une nouvelle collection d'antiquités archéologiques et préhistoriques girondines.

Une remarquable collection d'antiquités girondines vient d'être constituée au château de Villambis près de Cissac-en-Médoc (Gironde), par le grand chambellan de S. M. le roi de Suède, le comte Herman de Wrangel.

Les objets réunis proviennent de fouilles systématiques, exécutées ces dernières années par M. et Mme de Wrangel sur le magnifique domaine de Villambis, propriété de Mme de Wrangel.

Les recherches ont notamment porté sur deux monuments : un tumulus qui date du commencement de l'âge du bronze et une habitation gallo-romaine.

Le tumulus qui se trouve à quelques centaines de mètres à l'est d'une localité, le Bernet, dépendant de Villambis, mesure 26 mètres

de long sur 14 mètres de large et 1 mètre de haut. Il renferme deux sépultures mégalithiques qui ont livré entre autres choses, plusieurs vases et de nombreux tessons céramiques (Cf. *Bull. Soc. Préh. Franç.*, t. XXX). Le monument a pu être restauré grâce à la générosité de M. et Mme de Wrangel et peut être visité sous le guide du garde forestier du Bernet.

Les fouilles de la villa gallo-romaine, située à quelques centaines de mètres au sud du château de Villambis et à peu de distance de la

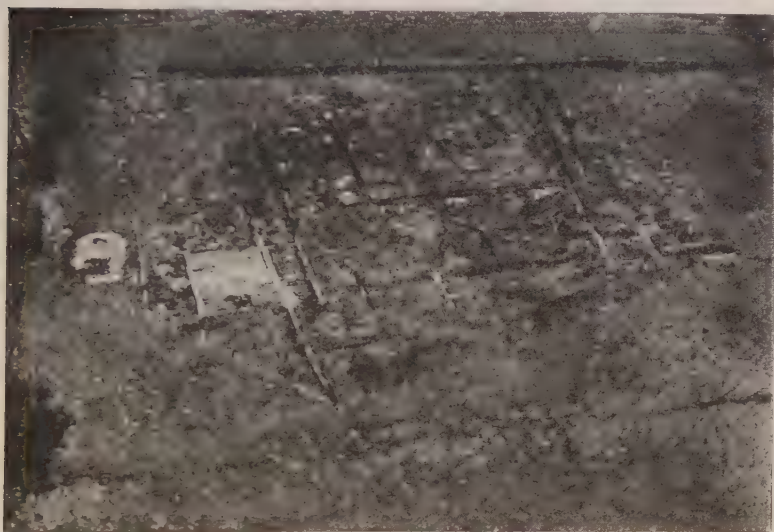


Fig. 1. — Habitation gallo-romaine de Villambis (Gironde). Vue d'avion.

route de Pauillac à Lesparre, sont relativement peu avancées. Elles ont pourtant déjà mis au jour des soubassements de murs mesurant environ 400 mètres de pourtour, délimitant une vingtaine de pièces diverses (fig. 1 et 2) dont une seule a été fouillée en partie. On peut déjà présumer qu'il s'agit d'une exploitation agricole, complétée vraisemblablement par un corps de logis réservé au maître.

Parmi les objets recueillis, citons des fragments de marbre mouluré, des cubes de mosaïques, des outils en fer, des débris de vitraux, des tessons de verroteries, parfois d'une belle irisation, et des milliers de morceaux de poterie dont plusieurs en terre sigillée. Un d'eux porte une marque de potier : Cato. On a de même découvert plusieurs haches en pierre et une centaine de monnaies en bronze, dont les plus

anciennes datent du règne de l'empereur Claude (41-45), tandis que les plus récentes ont été frappées à l'effigie de Valentinien 1^{er} (364-375).

Il est possible que cette villa ait été détruite par un incendie au commencement du v^e siècle ou vers la fin du iv^e.



Fig. 2. — Plan de l'habitation gallo-romaine de Villambis (Gironde).

Il existe à Villambis et dans les environs de ce domaine de nombreux monuments préhistoriques et archéologiques qui méritent aussi d'être fouillés.

Olov JANSE.

Les tombes royales de Ballana, près Atu-Simbel (Nubie).

Les explorations que poursuivent en Haute-Égypte les missions archéologiques anglaise et italienne ont fait connaître un ensemble de monuments nouveaux, contemporains des premiers temps du christianisme en Nubie (voir *Revue archéologique*, 1932, 1, p. 152).

A Ballana, à environ sept milles au sud d'Abu-Simbel, MM. W. B. Emery et L. P. Kirwan ont découvert une importante tombe royale, creusée dans les alluvions de la berge occidentale du Nil. Les premiers résultats de la fouille viennent d'être publiés dans *The Illustrated London News* des 25 février et 24 juin 1933 (p. 264-265 et 919-923).

Un couloir incliné mène directement dans un vestibule sur le sol duquel, mêlés à des objets de toute nature, mortier de granit, vases, lampadaires de bronze, gisaient les squelettes des esclaves sacrifiés lors de la cérémonie des funérailles royales. Quatre chambres aux murs de pierres et couvertes d'une voûte en briques de limon ont été explorées. Dans l'une d'elles reposaient les restes du roi, couronné en tête, un glaive de fer dans un fourreau d'argent au côté, un bracelet également d'argent au poignet. Le pouce de la main gauche était encore protégé contre les morsures de l'arc par une plaque d'argent, décorée au repoussé d'un semis d'œils d'Horus, de rosettes et de scarabées. Près du monarque était étendu le squelette d'un suivant et peut-être celui d'un chien. La seconde chambre contenait les dépouilles de la reine et d'une suivante ; la troisième des vases, des objets de bronze et des ossements humains ; la quatrième, servant de magasin, était remplie de jarres à vin, mêlées à des pièces de métal.

Les mobiliers funéraires sont extrêmement variés : trois couronnes royales en argent rehaussées de gemmes alternant avec des motifs au repoussé, bustes d'Isis, œil d'Horus, Horus l'épervier, disposés en registres. Deux de ces diadèmes sont surmontés du pschent et au bord supérieur de la couronne recueillie sur le crâne du roi figure une frise d'uraeus. Ces pièces dont le décor égyptien se mêle à l'orfèvrerie byzantine contraste avec l'œnochoé, la vaisselle et les lampadaires de bronze qui relèvent directement du style classique. L'Éros et l'homme nu porteurs de lampes, la lampe en forme de dauphin sur son support orné de motifs en forme de coquilles, la hampe de la torchère faite de la poursuite d'un lièvre par un chien sont des objets importés par le commerce alexandrin, tandis que les deux brûle-parfums figurant des lions témoignent d'influences orientales.

Les tombes royales de Ballana qui peuvent être datées du ^ve et du ^{vi}e siècles de notre ère présentent un curieux mélange de christianisme et de survivances païennes dont les témoignages les plus certains sont fournis par les lampadaires sommés de croix et la survivance du rite sanglant du sacrifice des suivants. Ces découvertes projettent une lumière nouvelle sur les origines du christianisme en Haute-Égypte et sur la civilisation à la fois raffinée et barbare des roitelets nubiens dont la cour était approvisionnée en œuvres d'art par des marchands originaires de pays très divers.

R. L.

La surveillance des fouilles préhistoriques.

Dans son numéro du 6 juillet, les *Débats* ont rendu compte de la première réunion de la commission instituée au ministère de l'Éducation nationale pour « assurer l'application d'une *politique des fouilles* aux monuments et vestiges *postérieurs aux temps préhistoriques* ».

On ne saurait trop féliciter le ministre d'une pareille décision, mais il faut espérer que ce n'est là qu'une première étape, qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin, et que la *préhistoire* ne tardera pas à être l'objet de la sollicitude des pouvoirs publics. Elle en a besoin, plus que la protohistoire et les antiquités gauloises ou romaines, ces époques archéologiques auxquelles doit particulièrement s'intéresser cette commission. Qu'il s'agisse en effet de camps retranchés ou de ruines antérieures à l'époque carolingienne, les recherches et les fouilles s'effectuent en plein air, sur des espaces parfois très grands, et exigent l'établissement de chantiers importants. Cela se passe au vu et au su de toute une région et les dissimulations sont difficiles.

Il n'en est pas de même en préhistoire. Pour cette science, les gisements de plein air sont rares et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on a la bonne fortune d'en rencontrer comme à Solutré ou à La Quina. Généralement, les gisements préhistoriques sont sous terre, dans des grottes, dont l'entrée dissimulée dans des rochers ou des broussailles, permet de pénétrer sans être vu. Une fois à l'intérieur un homme seul peut en quelques heures, par simple incompétence, commettre des dégâts scientifiquement irréparables, sans parler de la facilité de dissimuler les découvertes et de les faire passer à l'étranger, ce dont on n'a que trop d'exemples.

Faut-il rappeler le scandale d'Hauser, fouillant avant la guerre, en toute liberté aux Eyzies, dans nos plus beaux gisements préhistoriques, et vendant à chers deniers à l'Allemagne, grâce à l'intervention personnelle de Guillaume II, des pièces de grande valeur scientifique, telles que des squelettes humains complets ? Aucune loi ne protégeait alors nos gisements, ils n'étaient pas classés ; par conséquent, si regrettables qu'aient été les agissements de ce marchand suisse d'antiquités, ils étaient parfaitement licites.

Devant l'émoi causé par la révélation de ces faits le gouvernement songea à prendre des mesures de précaution. M. Dujardin-Beaumetz, alors sous-secrétaire d'État aux Beaux-arts, déposa un projet de loi en ce sens. L'histoire de l'opposition que rencontra cette proposition, pourtant si sage, et qui la fit échouer, mérite d'être connue, parce qu'elle montre à quel point nous nous laissons prendre, en France, à la magie des mots s'adaptant à des principes considérés comme sacro-saints et dont jouent des malins dans la coulisse.

Sous prétexte que ce projet portait atteinte à la liberté de chacun

de fouiller chez soi, un certain nombre de savants élevèrent une protestation indignée et entraînèrent à leur suite un grand nombre de sociétés savantes de province. Aucun de ces fougueux champions de la liberté ne se doutait qu'il n'était que le porte-parole d'Hauser qui, se sentant particulièrement visé, sans intervenir personnellement, avait fait agir un certain nombre de ses amis.

De pareilles plaisanteries ne sont plus de mise aujourd'hui. On se rend compte que l'intérêt supérieur de la science doit passer avant les fantaisies de quelques chercheurs incompetents ou intéressés. Dans tous les pays, des lois, parfois draconiennes, protègent les gisements archéologiques et réglementent les fouilles. Le gouvernement français est entré dans cette voie, il faut espérer qu'il y persévérera et complètera des mesures encore insuffisantes. La Commission des Monuments préhistoriques exerce déjà un certain contrôle sur les gisements classés, mais ses pouvoirs devraient être plus étendus. Dans chaque région elle devrait avoir un délégué ayant droit *effectif* de surveillance et de contrôle, même sur les gisements non classés, ainsi qu'il semble bien que la commission des fouilles en a décidé dans sa dernière réunion.

Mais en préhistoire, la question est particulièrement complexe : à qui appartient une grotte ? Posez la question à un juriste. Il n'hésitera pas une minute et vous dira que le propriétaire du sol est propriétaire du sous-sol, et par conséquent que celui qui possède un champ sous lequel se trouve une grotte, est *ipso facto* propriétaire de cette grotte. Si donc, ce qui est fréquent, les galeries d'une caverne s'étendent sous plusieurs propriétés, il y a toute une série de propriétaires. Ceux-ci ne sont pas propriétaires indivis, mais chacun possède la partie qui se trouve délimitée par les perpendiculaires verticales tracées idéalement aux limites de ses champs. On voit à quelles complications on aboutit, car si juridiquement il est propriétaire de cette partie de la grotte, il ne peut en jouir, pour peu que l'ouverture de la grotte se trouve chez un voisin qui lui en interdise l'entrée, ce qui est parfaitement son droit. En effet, comme entre la surface du sol et la grotte il n'y a aucune solution de continuité de propriété, il ne peut exiger le droit de passage chez son voisin. Je connais le cas d'une caverne longue de plus d'un kilomètre ayant deux issues, appartenant au même propriétaire. Celui-ci ne possède là que quelques mètres de terrain, alors que tout le reste du parcours est sous un vaste communal. Pendant quelque temps, ce propriétaire a interdit toute visite de la grotte, répondant aux protestations du maire : « Creusez un puits pour descendre chez vous. Vous pourrez après, de l'intérieur, fermer par un mur votre propriété et m'empêcher d'y aller, ce sera votre droit, mais en attendant j'exerce le mien, en vous défendant de passer. » Juridiquement cet homme avait raison, heureusement qu'un

arrangement amiable est intervenu, car légalement on ne pouvait l'obliger à changer d'attitude.

Il convient d'ailleurs de remarquer que bien souvent, à la campagne, on considère le propriétaire d'une entrée de grotte comme le propriétaire de tout son parcours, peut-être même pourrait-on en certains cas évoquer la prescription trentenaire, comme origine de propriété.

On voit à quelles complications on peut parfois se heurter. Il y a une grotte importante et célèbre, pour laquelle on n'est pas parvenu à débrouiller les droits parfois contradictoires de certains propriétaires, qui sont, outre de simples particuliers, l'État, le département et la commune.

Mais ces complications deviennent encore plus graves quand du principe de propriété, il s'agit d'arriver à l'exercice de ce droit, lorsque le ou les propriétaires veulent exploiter les richesses scientifiques renfermées dans leur grotte et effectuer des fouilles. Laissons de côté la question de savoir comment, s'ils sont plusieurs, ils se mettent d'accord, mais il y a quelque chose de plus grave. Bien des gens s'imaginent que fouiller, c'est faire un trou dans la terre et ramasser tout ce qu'on trouve. La science des fouilles est plus compliquée que cela. Il faut des connaissances particulières, un esprit d'observation avisé, une méthode très stricte, bref il faut avoir une *compétence spéciale*, et de même qu'on exige un brevet de chauffeur pour le propriétaire d'une auto qui veut conduire sa voiture, un droit de contrôle sévère doit être exercé sur les fouilles préhistoriques.

Comme l'a dit Boule, nos gisements préhistoriques sont en somme des archives de pierre et d'os, d'une valeur inestimable. Développant cette pensée, M. Audiffred, dans un remarquable rapport au Sénat (17 juin 1913), disait : « Nous ne tolérerions pas que l'on aille fouiller aux archives nationales, avec la liberté d'emporter les pièces les plus précieuses, et nous laissons bouleverser, dilapider et disperser ces éléments qui doivent servir à des générations de savants, pour établir l'histoire des hommes qui nous ont précédés sur le sol de la France, et contribuer, par cela même, à écrire une partie de l'histoire de l'humanité. »

Je ne serais pas complet si je ne soulevais la question très délicate des droits de l'*inventeur*. Il arrive parfois qu'un promeneur, par hasard, ou qu'un prospecteur persévérant, découvre une grotte sur le domaine d'autrui, ou que dans une grotte déjà connue et visitée, il soit le premier à voir une galerie nouvelle ou des curiosités naturelles, ou, grâce à sa compétence, à reconnaître l'existence d'un gisement, toutes choses ayant échappé à l'ignorance des précédents visiteurs. Il n'a, dans l'état actuel de la jurisprudence, *aucun droit* ni de fouille, ni même de simple étude scientifique, tandis que l'inventeur d'un

trésor sur le terrain d'autrui a des droits nettement établis et tangibles.

N'y a-t-il pas là un véritable déni de justice qu'il serait bon de réparer, malgré les difficultés d'espèces qui ne manqueraient pas de se présenter ? Mais en tout cas une réglementation des fouilles préhistoriques s'impose. Je relèverai en particulier ce qu'a dit M. Albert Mousset dans son entrefilet, que *l'intervention du haut personnel de l'Université aura pour but de faire « prévaloir » le point de vue de l'histoire (ou de la science) dans la direction des fouilles.* C'est surtout en préhistoire que pareille directive est nécessaire, mais ne faudrait-il pas pour cela que l'on intensifiât l'enseignement de la préhistoire, assez négligé en France ?

Comte BEGOUEN.

(Débats, 17 juillet 1933.)

Don du site de Marzabotto à l'État italien.

Un communiqué officiel annonce que le comte Adolphe Aria a cédé à l'État sa propriété de Marzabotto, qui renferme les ruines de la ville étrusque de Misa. Cette antique ville s'étendait sur la rive gauche du Reno, à vingt-quatre kilomètres en amont de Bologne.

Il n'existe aucune ville étrusque dont les ruines sont aussi bien conservées et c'est seulement à Marzabotto qu'il est possible de reconstituer l'aspect d'un centre étrusque du ^v^e siècle avant J.-C.

Le plateau de Misano a une superficie de 218.000 mètres carrés. Au nord et à l'est de ce plateau, on a remis au jour trois cents tombes et, dans la ville, en plus des maisons, des murs d'enceinte, des rues, etc.

Dans l'Acropole de Misanello, on retrouve cinq édifices sacrés, notamment le Capitole, un autre temple, dédié à une dryade infernale, et deux grands autels pour cérémonies religieuses.

X.

(Débats, 24 juin 1932.)

Ventes et achats d'antiquités.

La vente Karl von Frey

A la vente récente (Paris, 12 juin 1933) de la collection intéressante réunie par M. Karl von Frey, amateur autrichien résidant à Paris, on a vu passer aux enchères un certain nombre d'œuvres d'un réel intérêt archéologique.

Citons une tête en marbre de *L'Empereur Albinus* (196-197), n° 56 du catalogue ; une tête de *David* en marbre (n° 57, acquise par M. Daniel Bienvenu), sans doute par un élève de Michel-Ange ; la *Vierge et saint Jean*, deux grandes statues en bois polychromé, œuvres d'un artiste siennois du ^{xv}^e siècle, acquises par le baron Henri de

Rothschild (nos 58 et 59) ; plusieurs petites sculptures chaldéennes (nos 60, 61, 65) ou mycéniennes (nos 62-64), en partie achetées par M. Marcel Guérin ; quelques bijoux antiques dont la bague en or (n° 82) du roi lombard Rodowald, adjugée à la comtesse de Béhague ; toute une série de petits bronzes antiques (nos 83-112) dont plusieurs achetés par M. Marcel Guérin ; deux importants chandeliers, bronzes rhénans du début du XIII^e siècle ; une remarquable réunion de bronzes italiens de la Renaissance (dont deux plaquettes acquises par le Louvre) ; des verres de toute époque ; une série intéressante d'objets d'art de l'Extrême-Orient, comprenant des pièces de haute époque dont les prix de vente ont été extrêmement modérés.

S. DE RICCI.

A travers les Musées américains.

Au Metropolitan Museum de New-York

Les derniers fascicules du *Bulletin* mensuel du Musée de New-York enregistrent fidèlement les accroissements étonnants de ce grand établissement, sans doute le plus richement doté qui soit au monde. L'activité des conservateurs permet chaque année d'arrêter au passage un nombre notable des chefs-d'œuvre que le hasard des temps a jetés sur le marché.

Au *Bulletin* de janvier 1933 est reproduite *L'Amazone Lansdowne*, donnée au Musée par M. Rockefeller Junior et qui est certainement une des plus précieuses sculptures grecques qui soit jamais venue dans le commerce. C'est, avec une statue de Berlin, le plus bel exemplaire connu de cette figure que Furtwängler a fort justement attribuée à Polyclète ; les répliques du Vatican et de l'ancienne collection Sciarra (aujourd'hui à Copenhague) sont d'une qualité et d'une conservation nettement inférieures.

Un grand rétable peint catalan du XV^e siècle, récemment recomposé par M. J. J. Rorimer, est illustré au même fascicule ; il rappelle celui de Santa Maria de Calatayud, près de Saragosse.

Notons, parmi les objets récemment prêtés au Musée, *La Vénus Haviland* (S. REINACH, *Rép. de la statuaire*, II, 341, 2), quatre tapisseries de Tournai de 1513 avec des scènes de *La Légende d'Hercule* (coll. Daniel Guggenheim) et plusieurs tableaux importants de la collection Edward S. Harkness, notamment l'admirable petit *Pesellino* de l'ancienne collection Holford et une *Annonciation* de Gérard David, autrefois à Sigmaringen.

Au *Bulletin* de février 1933 sont décrites et reproduites d'imposantes sculptures assyriennes, découvertes jadis par Layard à Nimroud et longtemps conservées en Angleterre chez Lord Wimborne ; c'est encore M. Rockefeller qui en a fait cadeau au Metropolitan,

l'enrichissant ainsi de plusieurs pièces capitales comparables à celles du Louvre et du British Museum.

Signalons également plusieurs beaux bronzes étrusques et deux grandes statues étrusques en terre cuite, de deux mètres de haut, représentant des guerriers combattant ; enfin plusieurs tissus musulmans de haute époque.

Au *Bulletin* de mars 1933 figurent quelques acquisitions capitales : le Musée possédait depuis 1916 l'important tableau d'autel de Raphaël peint pour San Antonio de Pérouse et cédé jadis par les héritiers du roi de Naples à Charles Sedelmeyer, puis par celui-ci à J. Pierpont Morgan. Les cinq panneaux de la frédelle de ce tableau se trouvaient dans la galerie d'Orléans et sont depuis longtemps dispersés : deux portions, avec des figures de saints, sont à Dulwich ; deux autres, avec le *Chemin de Croix* et la *Pietà*, appartiennent respectivement à la National Gallery de Londres et au Musée Gardner de Boston ; quant au cinquième morceau, petit tableau oblong sur bois représentant *Le Christ au Jardin des Oliviers*, il avait fait partie en dernier lieu, de la collection Burdett-Coutts, puis de la collection de M. Clarence Mackay. C'est ce dernier amateur qui vient de le céder au Métropolitain, en même temps qu'un autre chef-d'œuvre, *L'Adoration des Bergers* par Mantegna, longtemps conservé en Angleterre dans la collection Boughton-Knight à Downton Castle. On ignore tout de l'histoire antérieure de cette œuvre magnifique qu'on a conjecturalement identifiée avec un *Presepio* jadis chez les Este, à Ferrare, et avec une *Nativité* apportée en 1800 à Londres de la villa Aldobrandini.

Toujours dans la même acquisition se trouvait une admirable tapisserie gothique du roi Arthur, provenant de la collection parisienne de Mme Chabrières-Arlès. Avec les célèbres tapisseries de *L'Apocalypse*, à Angers, c'est une des rares tentures françaises de la fin du xiv^e siècle qui soient parvenues jusqu'à nous et il est infiniment regrettable qu'elle ait quitté la France.

En même temps, le département des armures s'enrichissait des quatre plus belles pièces de la même collection Mackay, l'armure du connétable Anne de Montmorency, prise à la bataille de Saint-Quentin en 1557, celle du second Earl of Pembroke, celle du troisième Earl of Cumberland (jadis chez Lord Hothfield) et la superbe épée d'Ambrogio di Spinola, œuvre française ou italienne de l'époque de Henri IV.

À côté de ces enrichissements éclatants, tout pâlit, même le don par M. G. Blumenthal d'une précieuse fontaine du xiii^e siècle en plomb, provenant d'Angoulême.

Signalons au *Bulletin* d'avril une grande Vierge assise en calcaire polychrome, importante sculpture bourguignonne du xve siècle ; une statuette d'Amazone en marbre (type Mattei), qui par miracle

a conservé sa tête et dont l'étude semble confirmer l'opinion de Furtwängler attribuant ce type à Phidias et à son école ; un linteau sculpté parthe, provenant des fouilles de Ctésiphon, avec plusieurs panneaux de stuc que l'on comparera à ceux retrouvés en Afghanistan.

Le *Bulletin* de mai 1933 enregistre le don, par Mrs. Van Santwoord Merle-Smith, d'une riche série de tissus anciens, et le don, par Mrs. W. Bayard Cutting, d'une charmante petite mosaïque romaine représentant deux canards ; enfin, le fascicule de juin mentionne plusieurs sculptures et peintures chinoises récemment entrées au Musée ainsi que le don, par M. George D. Pratt, d'une série de quarante-deux de ces bronzes du Louristan dont tant de spécimens sont dernièrement venus sur le marché parisien.

Au Musée de Boston

Parmi les acquisitions du Musée de Boston, il faut noter une précieuse carte à jouer allemande du début du xv^e siècle (*Bull.*, oct. 1932) ; une grande peinture chinoise du xii^e siècle représentant l'entrée d'un empereur à Kuan-chung (*ibid.*) ; un remarquable lion babylonien en briques émaillées (analogue à la frise des Archers au Louvre), provenant de cette porte d'Istar dont les parties principales sont reconstituées au Musée de Berlin (*ibid.*, déc. 1932) ; les portes médiévales en bois de l'église d'Olette (Pyrénées-Orientales), que l'on s'étonne de voir à Boston, plutôt que dans un musée français (*ibid.*) ; le grand sarcophage anthropoïde du général Kheper-Rā, provenant des fouilles américaines à Gizeh (*ibid.*) ; une peinture japonaise du xii^e siècle (*ibid.*, févr. 1933), illustrant l'ambassade de Kibi en Chine au viii^e siècle ; cette œuvre importante provient de la collection familiale des comtes Sakai et a été reproduite dans plusieurs ouvrages japonais récents.

Au Musée de Minneapolis

Dans les derniers fascicules (1933, nos 1-22) du *Bulletin of the Minneapolis Institute of Arts* on trouve décrits et reproduits un certain nombre d'objets intéressants entrés au Musée de Minneapolis : une tête d'Aphrodite en marbre, œuvre agréable de l'école praxitélienne ; un petit portrait d'homme barbu par Parmigianino ; un Bouddha debout en bronze (art siamois du xv^e siècle) ; des jades de Chine donnés par Mr. et Mrs. A. L. Searle ; un saint Éloi en calcaire ; sculpture allemande du xv^e siècle ; des poteries chinoises de l'époque Han ; un beau buste masculin en bronze par un artiste padouan du début du xvi^e siècle.

Au Fogg Museum

Le Fogg Museum, de Harvard, a reçu en legs de feu Charles A. Loeser, de Florence, une précieuse collection de 262 dessins comprenant un paysage de Rembrandt, une scène de la vie de saint Augustin par Benozzo Gozzoli et une feuille bien connue de Filippino Lippi, étude pour une *Pietà* (*Bulletin of the Fogg Art Museum*, mars 1933).

Au Musée de Cleveland

Le *Bulletin* du Musée (janvier-mai 1933) décrit et reproduit quelques acquisitions nouvelles intéressantes : une miniature indienne du xvii^e siècle (portrait d'une princesse) ; un Vichnou en bronze, œuvre indoue du xiii^e siècle ; deux broderies italiennes du xvi^e siècle ; un tout petit médaillon quadrilobé en émail cloisonné translucide français du xiii^e siècle, analogue à ceux étudiés par C. Enlart au t. XXIX des *Monuments Piot* ; un reliquaire autrichien en bronze ciselé et repoussé, travail autrichien du xiv^e siècle.

Au Musée de Providence

Là aussi les acquisitions sont incessantes : cette année sont entrés une coupe couverte allemande du xvi^e siècle en cristal de roche, un plat circulaire en dinanderie de Nuremberg, deux tuiles en faïence du palais Petrucci, à Siennese, plusieurs bagues antiques et de la renaissance (*Bulletin of the Rhode Island School of Design*, janvier et mars 1933).

Au Musée de Worcester

Parmi les objets récemment prêtés au Musée de Worcester (Massachusetts), on notera les peintures chinoises de la collection A. W. Bahr, une stèle chinoise du vi^e siècle à M. C. T. Loo, les primitifs italiens de la collection Frank C. Smith, une fresque catalane du xiii^e siècle, des miniatures persanes, une armure milanaise du quattrociento.

S. DE RICCI.

Erratum.

L'article sur la céramique peinte énéolithique du sud-est de l'Europe signalé dans la *Revue archéologique* (1933, I, p. 245) est l'œuvre de M. Wladimir Dumitrescu. C'est par erreur qu'il a été attribué à M. Radu Vulpe.

R. L.

BIBLIOGRAPHIE

Binet (André). *L'amour et l'émotion chez la femme, esquisse psychophysiologique*, préface de M. le Dr Laignel-Lavastine, 1 volume, 170 pages, 12 héliogravures hors-texte. Paris, Félix Alcan, 1933, in-8°.

— C'est un curieux petit livre que cette « esquisse psychophysiologique », consacrée par un médecin, qui est aussi un chirurgien, à des sensations et à des sentiments que la littérature et l'art ont si fréquemment traduits et de tant de façons différentes. L'auteur, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Nancy, possède une culture générale du meilleur aloi, et le goût du beau. C'est sans doute ce qui lui a donné l'idée d'illustrer, au moyen de peintures ou de sculptures choisies comme particulièrement typiques, les nuances sensuelles ou sentimentales à la définition desquelles son analyse a abouti. La méthode est originale et méritait d'être signalée ici. Ajoutons que le texte lui-même contient, au sujet du geste pudique, représenté comme il convient par l'*Aphrodite* de Médicis, des observations (p. 44) qui ne sont point sans intérêt pour l'interprétation de cette illustre figure. De l'œuvre praxitélienne à la *Volupté* de Camille Lefèvre, en passant par la *Sainte Thérèse* du Bernin, il y a vraiment là une route continue, que l'historien de l'art trouve plaisir à parcourir, même rapidement, à la suite d'un guide de si bonne compagnie, dont les aperçus sont parfois nouveaux à ses yeux.

Marcel BULARD.

Johan Gunnar Andersson. *Den gula jordens barn (Les Enfants de la Terre jaune)*. Stockholm, 1932 ; in-8° ; 412 pages, 147 illustrations et 39 planches. — Sous une forme attrayante et facilement accessible, M. Andersson, le fondateur bien connu du Musée des Antiquités d'Extrême-Orient (les Östasiatiska Samlingarne) à Stockholm, rend compte dans ce beau livre de son activité en Chine, d'abord comme géologue, collectionneur de plantes et vertébrés fossiles, puis comme préhistorien.

C'est en 1914 que M. Andersson fut nommé conseiller auprès du gouvernement chinois pour ce qui concerne l'exploitation du sous-sol. Jusqu'en 1921, il s'était principalement préoccupé d'examiner des gisements minéralogiques dans diverses régions de la Chine. Mais

vers cette époque des difficultés d'ordre économique et la désagrégation politique du pays vinrent entraver d'une façon sérieuse ses travaux pratiques. Il soumit alors à M. Ting, le distingué chef du Service Géologique en Chine, un projet de recueillir, en collaboration avec le Service Géologique, des plantes et des vertébrés fossiles. Cette proposition fut acceptée et avec l'aide pécuniaire que lui fournit le Comité Suédois pour l'Avancement des Études Sinologiques (suédois : Kina-Kommittén), fondé à Stockholm vers la fin de l'année 1919, M. Andersson ne tarda pas à organiser sur une base très large ses travaux de collectionneur. C'est en grande partie sous les auspices de Son Altesse Royale le prince héritier de Suède — président du « Kina-Kommitté » — que le rayon d'activité de M. Andersson fut élargi jusqu'à englober la préhistoire et l'archéologie.

La première partie du livre de M. Andersson est consacrée à la géologie et à la paléontologie, la seconde traite de la préhistoire et de l'ethnographie.

Il consacre des études révélatrices aux forêts marécageuses préhistoriques, aux lézards géants fossiles de Shantung, aux premiers vertébrés et à la formation des montagnes en Chine.

La découverte la plus importante dans le domaine de la paléontologie fut sans aucun doute celle du *Sinanthropus pekinensis*. C'est en 1921 que M. Andersson et son collaborateur le Dr Zdansky commencèrent les fouilles de la caverne de Chou-K'ou-Tien, située à environ 50 kilomètres au sud-ouest de Pékin. Elle livra d'abord des ossements de vertébrés fossiles appartenant au quaternaire ancien, décrits par M. Zdansky¹. Après la découverte faite quelques années plus tard de deux dents d'un hominien, désigné d'abord par M. Zdansky comme *homo sapiens* (?), M. Andersson, en supposant qu'il pouvait y avoir d'autres restes d'hominien, proposa au Service Géologique de Chine de continuer les fouilles. La proposition fut acceptée et les travaux, exécutés depuis, ont été particulièrement fructueux, puisqu'ils ont mis au jour plusieurs crânes et d'autres restes de squelettes appartenant à différents individus qui forment un chaînon entre l'*homo sapiens* et les singes anthropoïdes.

Parmi les découvertes préhistoriques, celle de la station de Yang-Shao-Tsun (Honan) est des plus intéressantes. Elle ne mesure pas moins de 600 mètres de long sur 480 mètres de large. La couche préhistorique, qui varie entre un et cinq mètres, a livré, comme nous le savons, outre des outils divers en pierre et en os, de la céramique monochrome et polychrome (noir sur fond jaunâtre). Celle-ci a été comparée à une poterie analogue trouvée à Anau dans le Turkestan.

1. Die Säugeltiere der Quartärfauna von Chou-K'ou-Tien in *Palaeontologia Sinica* (Pékin) Ser. C., Vol. V, Fasc. 4, 1918.

Tripolje dans la Russie du Sud et à d'autres localités de l'Europe sud-orientale. M. Andersson pense, comme M. O. Menghin que la civilisation de Yang-Shao doit dater d'environ l'an 2000.

Il ressort d'analyses faites de quelques tessons provenant de cette station, que ceux-ci contenaient des glumes de riz. Voilà une constatation qui montre — si la chronologie établie est exacte — que la culture du riz était pratiquée dans le nord de la Chine il y a quatre mille ans. La connaissance de cette culture ne peut évidemment pas être venue de l'Asie centrale (où nous trouvons des analogies de la céramique polychrome de Yang-Shao), mais plutôt de l'Indo-Chine où des plaines facilement irrigables sont particulièrement favorables à la création et au développement des rizières.

Actuellement la région de Yang-Shao est très ravinée et par conséquent impropre à la culture du riz. A l'époque où la station fut habitée, le pays devait avoir un tout autre aspect. C'était alors une plaine immense, arrosée par une rivière qui coulait à fleur du sol.

Outre cette station M. Andersson a découvert d'autres gisements analogues et des sépultures qui appartiennent à cette même civilisation qui, elle, serait proto-chinoise. La céramique mortuaire dite de Pan-Shan (Honan), du nom d'une importante nécropole, diffère souvent de la vaisselle trouvée dans les stations. Le vase à panse globulaire et à col cylindrique prédomine. Le décor de la poterie destinée aux défunts n'est pas seulement peinte en noir mais aussi en rouge — une couleur qui semble réservée aux morts. La céramique funéraire est principalement décorée des motifs suivants : doubles spirales, rhombes, carrés, bandes horizontales concentriques, reproductions de cauris¹ et de calebasses. Il existe un élément commun à tous ces motifs, celui que M. Andersson a dénommé le *death-pattern* (le motif de la mort) qui comporte une zone rouge, flanquée de deux bandes noires, dont les rebords intérieurs sont dentelés. Ce sont là évidemment des symboles ayant trait au culte des morts et au culte de la fécondité, si intimement liés ensembles.

M. Andersson essaye d'expliquer la signification de ces symboles et pense que l'idée de la dentation du *death-pattern* a été suggérée peut-être par les enclos en pierres surmontés de branches pourvues de grandes épines et que l'on voit souvent en Chine. A mon avis on pourrait plutôt, à l'instar de M. Bogajevski (Радисная керамика Китая, Тридолья И Крита (*La céramique peinte de Chine,*

1. A propos des cauris, signalons que M. Andersson reproduit, p. 133, le couvercle en bronze d'un vase appartenant vraisemblablement à l'époque des Han, orné de reproductions stylisées de cauris et de doubles spirales. Les cauris sont presque rhomboïdaux et encadrés de lignes formant des rhombes. Peut-être ceux-ci peuvent-ils expliquer les rhombes qui sont si fréquents sur les briques mortuaires de l'époque des Han?

de Tripolje et de Crète¹), expliquer ce motif comme une stylisation de cauris, « symboles d'Aphrodite », qui ont été portés comme amulettes de fécondité et souvent déposés à ce titre dans les sépultures. Cette coquille comporte, en effet, deux rangées de dents entre lesquelles se trouve la matière visqueuse de couleur pourprée qu'elle secrète.

Étant donné le fait qu'il a dû exister des urnes funéraires en partie anthropomorphes (urnes à visage, cf. fig. 114), nous avons lieu de nous demander si ce n'est pas parmi d'autres amulettes ou dans l'ornementation vestimentaire d'alors que nous devons chercher la source ou une des sources principales du décor de la céramique mortuaire du stade de Pan-Shan. J'espère pouvoir revenir sous peu sur ce sujet.

A partir de l'époque de Yang-Shao apparaissent de nombreux tripodes. Il en existe deux types principaux : 1° le tripode *ting*, une coupe sur trois pieds massifs ; 2° le tripode *li*, produit céramique compliqué qui ressemble à trois vases, chacun en forme de cornet et réunis de façon à former un seul récipient, dont les pieds sont des lobes creux.

Ceux-ci portent, en général à l'extérieur, des impressions de vanerie qui ont été faites, selon M. Andersson, pour augmenter la surface exposée au feu.

Le tripode *li* serait un type particulier à la civilisation chinoise et un symbole de son évolution.

De même que divers outils de caractère néolithique : couteaux, celts, fusaiôles, certaines pointes de flèches à coupe triangulaire², etc., les tripodes ont subsisté très longtemps en Chine, le tripode *ting* jusqu'à nos jours.

M. Andersson a déjà publié (*Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, Stockholm, 1929, t. I, p. 185 sq.) quelques-uns des résultats que présentent *Les Enfants de la Terre jaune*, mais ils apportent, outre quelques modifications (p. ex. concernant le système chronologique établi antérieurement), de nombreuses observations d'un intérêt capital et de nouveaux matériaux qui mériteraient d'être connus hors des pays de langues scandinaves.

Olov JANSE.

1. Dans les *Mémoires* publiés par l'Académie pour l'histoire de la culture matérielle (Leningrad, 1931).

2. C'est peut-être ce type de pointe de flèche (fig. 103), faite en os ou en pierre, qui a donné naissance à la pointe de flèche en bronze à trois ailerons, parfois dénommée *gréco-scythe*, que l'on trouve un peu partout en Eurasie depuis l'Europe centrale jusqu'en Chine.

C. Leonhard Woolley. *Mit Hacke und Spaten. Die Erschliessung versunkenen Kulturen*. Brockhaus, Leipzig, 1932. 80 pages, 46 figures. 23 x 15. RM. 4.20. — Sous ce titre pittoresque, correspondant à notre formule française « la pelle et la pioche », M. L. Woolley a entrepris d'expliquer ce qu'est un bon fouilleur et comment il doit s'y prendre. Personne n'était mieux qualifié pour le dire que le célèbre et heureux explorateur d'Our, en Chaldée. Même ceux qui n'ont pas pu aller voir l'exposition faite au Musée Britannique connaissent par les journaux et les revues illustrées les merveilles d'orfèvrerie qui sont sorties des chambres funéraires du roi Mes-Kalam-dug et de la reine Schub'ad, le casque d'or, le diadème enguirlandé de feuillages, de fleurs et de rubans, la harpe à tête de bélier, la tête de vache en argent, la lampe, les armes et les vases d'or et d'électrum, qui remontent au IV^e millénaire av. J.-C. et qui rivalisent avec les chefs-d'œuvre les plus renommés de l'art égyptien et de l'art crétois. Mais il ne suffit pas d'avoir de la chance pour rendre au jour tant de richesses d'un seul coup. Il faut savoir son métier. Il faut faire des déductions intelligentes, repérer l'endroit à explorer, dépister les cachettes inventées par les anciens ensevelisseurs pour préserver le défunt de toute atteinte, déterrer avec des précautions inouïes des objets dont beaucoup risquent de tomber en poussière, reconstituer même ceux dont la forme seule s'est conservée en laissant dans la terre l'empreinte de leurs contours. Que de périls à éviter et que d'ingéniosité à déployer ! Un geste maladroit, un coup de pioche brutal, et tout est perdu irrémédiablement. En lisant ce petit livre, le lecteur partagera les angoisses et les tranches du fouilleur placé parfois en face de problèmes dont la solution exige à la fois de la rapidité d'exécution et une extrême prudence. M. Woolley a dans sa profession réalisé des tours de force qui font de lui un maître incontesté.

Dans son préambule il expose brièvement les progrès qu'a faits, grâce aux fouilles, l'histoire du passé, en particulier en Orient, depuis un siècle environ. Pendant longtemps l'antiquité a commencé pour les modernes vers l'an 500 av. J.-C. Aujourd'hui elle commence vers l'an 5000. Chose étrange : plus notre horizon recule vers les premiers âges de l'humanité, plus nous constatons que cette humanité est à peu près la même partout et que, depuis ses plus lointains débuts, l'homme s'est adapté à des conditions de vie qui ont peu varié. Laissons de côté le véritable préhistorique ; ne parlons pas des longs siècles qui furent nécessaires pour transformer notre ancêtre bestial en *homo sapiens* ; prenons une race établie sur un territoire où elle réside et qu'elle cultive, logée dans des habitations, construisant des palais et des temples. Parvenue à ce stade, sa vie ressemble étonnamment à celle qui est la nôtre aujourd'hui. Avec les fouilles de la Troade, de la Crète, de Mycènes, comme avec celles de l'Égypte, de la

Chaldée et de l'Anatolie, on a pu reconstituer un milieu humain qui est celui de l'Européen, de l'Asiatique, de l'Africain et de l'Américain modernes. Avec « la pelle et la pioche » on a démontré l'identité intellectuelle, la solidarité étroite de tous les êtres qui composent le monde civilisé.

M. Woolley parle avec quelque orgueil de ce résultat général des sciences archéologiques et il a raison. C'est le fondement capital de l'histoire. Il en conclut qu'il faut non seulement encourager le métier de fouilleur, mais en faire une vraie science, pourvue de méthodes solidement établies. Sur ces bases il construit un petit manuel pratique. Pour la méthode à employer, suivant que l'on fouille une ville, ou des habitations, ou des tombeaux, ou des fortifications, opérations qui exigent des procédés différents, il entre dans les explications les plus détaillées. Il est temps d'écouter son enseignement et de faire lire son traité à tous les jeunes gens qui partent en mission. On est épouvanté de songer au mal qu'ont déjà fait les fouilles mal dirigées et dépourvues de plan rationnel. Des territoires entiers dans les pays classiques ont été littéralement ravagés par des équipes de piocheurs qui creusent des trous partout, uniquement pour ramasser des objets et les placer chez eux ou dans des musées, plus simplement encore pour les vendre. Le célèbre emplacement de Tanagre, par exemple, a été entièrement dépouillé de ses richesses, presque sans aucun profit pour la science. En Égypte les fellahs creusent sans cesse le sol pour enrichir le monde des marchands et, s'ils trouvent un papyrus, ils le déchirent en deux, pour en vendre un morceau à Londres, l'autre à Paris ou à Berlin. Les méfaits de ce genre sont innombrables; le dommage fait à la science est constant et irréparable. Puissent les efforts et l'exemple de M. Woolley amener une réforme salutaire. La pelle et la pioche doivent être des instruments de haute culture bien-faisante, et non pas des engins de destruction. Rappelons que notre regretté ami S. Reinach avait déjà écrit, en 1886, des *Conseils aux voyageurs archéologues* qui furent le premier appel lancé à la jeunesse studieuse pour faire du travail des fouilles une science raisonnée. Malheureusement, depuis cette date, la situation ne s'est pas beaucoup améliorée; elle aurait plutôt empiré avec l'accroissement des prix d'achat. La mise au point de M. Woolley est donc un avertissement d'autant plus nécessaire; elle donne les moyens de combattre un péril toujours grandissant.

E. POTTIER.

Jean-Marie Carré. *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, vol. I, *Du début à la fin de la domination turque* (1517-1840), xxi, 342 pages, 43 planches hors-texte; vol. II, *De la fin de la domination turque à l'inauguration du Canal de Suez* (1840-1869), 398 pages, 49 plan-

ches hors-texte, Le Caire, 1932. — Cet ouvrage met en œuvre les matériaux d'une enquête littéraire, voilà ce qu'il ne faut pas oublier si l'on veut saisir le dessein de l'auteur et comprendre le pourquoi de ses choix comme de ses silences. Seulement ces matériaux, qui prendraient place tout naturellement, tels qu'ils sont, dans une construction de critique littéraire, sont employés ici comme éléments d'un exposé historique suivi : il en résulte, au cours de cet exposé, des changements de points de vue assez déconcertants de prime abord. M. Carré a fait de son mieux pour les harmoniser, et il y a réussi, car il est un véritable artiste littéraire.

Mais il n'en reste pas moins que la composition de son livre est assez complexe, ce qui ne lui enlève ni de son intérêt, ni de son charme, qui sont puissants. Écrit d'une plume alerte, avec esprit et couleur, il ne cesse de captiver en instruisant.

Retrouver quelles ont été les sources de la connaissance de l'Égypte antique ou moderne, chez les auteurs français du siècle dernier, tel a été le but de M. Carré. Il a donc étudié, non seulement les voyages des écrivains eux-mêmes sur les bords du Nil, d'après leurs propres souvenirs ou les témoignages des contemporains, mais encore les ouvrages scientifiques qu'ils ont pu consulter et les récits des voyageurs qu'ils ont pu utiliser. Comme ces récits des voyageurs ont eu parfois eux-mêmes, si étonnant que cela puisse paraître au profane, leurs sources littéraires, M. Carré a été conduit à étudier les relations de voyages en Égypte depuis le début du *xvi^e* siècle. Pour limiter l'aire de ses recherches, il s'est imposé de ne remonter que dans la veine littéraire française, la plus exploitée, comme il est naturel, par les auteurs auxquels il s'intéresse.

Les résultats de cette enquête sont offerts au lecteur en suivant l'ordre chronologique. Dans le premier volume, une première partie est consacrée à la « découverte de l'Égypte », par les voyageurs français, du *xvi^e* au *xviii^e* siècle — les voyageurs, s'entend, qui, ayant publié des relations, existent « littérairement ». Une seconde partie brosse le tableau de l'investigation scientifique de l'Égypte, faite, à la fin du *xviii^e* siècle, principalement par Savary, Volney, Vivant Denon et l'expédition de Bonaparte, et elle dresse le bilan de leurs publications. Autour de Méhémet-Ali, la troisième partie groupe les écrivains et les savants qui furent ses hôtes, en particulier Chateaubriand, Champollion, Joseph Michaud. Un chapitre sur la curieuse figure de Prisse d'Avennes clôt ce premier volume.

Le tome II offre, dans les deux premières parties, ce qui est le centre autour duquel gravite le reste de l'ouvrage : des études sur les voyages et la documentation, relative à l'Égypte, de Gérard de Nerval, d'Ampère, de Xavier Marmier, de Flaubert, de Maxime du Camp et surtout de Théophile Gautier. La troisième partie fait

figure de complément en étendant l'enquête aux voyageurs français qui visitèrent l'Égypte à l'époque du percement de l'isthme de Suez : Barthélemy Saint-Hilaire, Gobineau, Mariette, Renan, Edmond About et même le peintre Fromentin, à qui le chapitre final est consacré.

Ce n'est là qu'une sèche nomenclature de titres, qui ne peut même pas donner une idée de la précieuse substance enfermée dans les chapitres de ce livre. Il sera pour la critique littéraire, dans la recherche des sources et des influences, si justement en faveur aujourd'hui, une mine de renseignements toujours à exploiter quand il s'agira de l'Égypte dans la littérature contemporaine. A l'archéologie aussi il apporte un appréciable appoint, en l'illustrant par l'histoire qu'il retrace de la découverte « littéraire » des monuments égyptiens, si intimement liée à leur découverte réelle.

A ce point de vue, la documentation du livre est précise et de bon aloi. Je n'ose relever comme lapsus l'expression de la page 153 du tome II, dans un passage qui décrit l'activité des savants de la Commission d'Égypte, lors de l'expédition de Bonaparte : *Tour à tour, tous les temples furent systématiquement étudiés, sur la rive droite, Louxor, Karnak et Médamout, ce dernier un peu à l'écart et jusqu'à présent négligé...* C'est évidemment *jusqu'alors* que M. Carré a voulu dire, car, professeur à l'Université Égyptienne pendant quatre ans, il n'a pu ignorer les travaux de l'Institut français d'Archéologie orientale ; il a d'ailleurs, m'assure-t-on, visité le chantier de Médamout.

De nombreuses planches illustrent agréablement et utilement l'ouvrage. Un index en fait un véritable instrument de travail et facilite les recherches aussi bien archéologiques que littéraires.

Étienne DRIOTON.

Joseph Laurent. *Essais d'histoire sociale. I : La Grèce antique* (*Annales de l'Est* publiées par la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, 1933, Mémoires, n° 1). Paris, les Belles Lettres, 1933, in-8°, 214 pages. — M. Joseph Laurent, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, fut en des heures graves le maire de cette ville. On ne reprochera pas à un homme qui a pris ainsi une part active à la vie administrative et politique de son temps de n'avoir pas le courage de son opinion et d'oublier qu'il est citoyen aussi bien que professeur et savant. Il est convaincu que, dans toutes les sociétés humaines, la question économique dresse forcément l'une contre l'autre une classe de riches et une classe de pauvres et qu'il est nécessaire, pour faire durer un État, qu'une classe moyenne s'interpose entre des passions violemment hostiles. Garder une attitude froide et compassée dans une étude sur l'histoire sociale de la Grèce, de ce microcosme qui a

connu toutes les formes de gouvernement et toutes les révolutions, ce n'est pas son fait assurément, et il ne s'en cache pas. Mais il a une familiarité si intime des textes et une expérience si profonde des choses, qu'il apporte aux historiens de profession et aux hommes politiques — disons mieux : à quiconque s'intéresse à la politique ou à l'histoire — une ample matière à réflexion. Qu'il recherche le sens des luttes sociales ou l'efficacité des moyens employés pour les prévenir ou les réprimer, qu'il examine la constitution de la propriété, le développement du commerce et de l'industrie ou les conditions du travail libre ou servile, il jette sur toutes ces questions des clartés où semble se refléter parfois la *Politique* d'Aristote.

G. G.

K. E. Sahlstroem. *Gudhems haerads fornminnen* (*Les monuments anciens du département de Gudhem*) in *Skoevde traktens Hembyggs-och Fornminnesförenings Skriftserie* n° 3 (*Ouvrages publiés par les soins de la Société d'Ethnographie et de Préhistoire de la région de Skoevde*) ; Skoevde 1931-32 ; in-8° ; 291 pages ; 156 illustrations et 1 carte. — Le département de Gudhem, province de Vestrogothie, dans la Suède sud-orientale, est particulièrement riche en monuments mégalithiques (une centaine d'allées couvertes et une cinquantaine de cistes) et en vestiges de l'âge du bronze. La civilisation du premier âge du fer est par contre extrêmement pauvre. Ainsi aucune nécropole qui puisse être assignée à l'époque de Hallstatt ou de La Tène n'y est connue. Cet hiatus dure jusqu'à l'époque de l'empire romain. La région semble alors jouir de nouveau d'une certaine prospérité qui a duré au moins jusqu'aux premiers siècles de l'époque des invasions. La dernière moitié de cette période ainsi que l'âge des Vikings (800-1050) sont relativement peu connus.

L'auteur constate avec un certain étonnement que le département de Gudhem n'a livré que très peu d'objets en or de l'époque des invasions, tandis que d'autres régions de la province de Vestrogothie, notamment les communes du Nord-Ouest, en ont fourni en quantité considérable. J'ai déjà exprimé l'opinion selon laquelle une grande partie d'objets suédois en or de l'époque des invasions a dû être cachée dans la terre au cours des guerres civiles qui commencèrent à désoler le monde scandinave vers l'an 550 (1). Il est possible que la région de Gudhem n'en ait pas souffert.

OLOV JANSE.

John Nihlén. *Studier rörande äldre svensk järntillverkning med särskild hänsyn till Småland* (*Études concernant la sidérurgie pri-*

1. Les objets en or trouvés dans les sépultures qui datent de l'époque des invasions sont très rares.

mitive en Suède, notamment dans la province de Smaoland) in *Jernkontorets Bergshistoriska Skriftserie*, t. II (*Monographies de minéralogie publiées par les soins de l'Institut de Sidérurgie*). Stockholm, 1932, in-8°, 211 pages, 63 illustrations. — Sur l'initiative de M. Carl Salin, industriel et mécène suédois, et sous les auspices de l'Institut de Sidérurgie (Stockholm), des recherches systématiques ont été faites dans les dernières années pour étudier l'histoire de la sidérurgie primitive en Suède. Le travail de M. Nihlén porte notamment sur la province de Smaoland (Suède sud-orientale), dont le rôle dans l'histoire de la sidérurgie en Suède est très important.

Si la connaissance du fer en Suède remonte à l'époque de Hallstatt, ce n'est qu'aux premiers siècles avant notre ère que ce métal a pu jouer un rôle important dans l'économie politique du pays. Les premiers fours connus ne remontent pourtant qu'à l'époque de l'Empire romain. Leur construction est très primitive : une cavité creusée dans le sol, revêtue d'argile et de pierres. Le soufflage se faisait vraisemblablement par un simple chalumeau. Le minerai était recueilli au fond des marais.

L'ouvrage de M. Nihlén est complété par une bibliographie très utile et un résumé en allemand.

Olov JANSE.

E. T. De Wald. *The Illustrations of the Utrecht Psalter*. Princeton University Press, 1932, in-8°, 82 pages, 144 planches. — Le remarquable manuscrit du IX^e siècle, dit le *Psautier d'Utrecht*, avait déjà été publié en fac-similé à Londres en 1875, et cette édition était depuis longtemps épuisée. M. De Wald en donne une nouvelle et excellente édition où il se borne à reproduire les pages illustrées du manuscrit, mais en y ajoutant un commentaire de 144 pages et un index iconographique. Ce troisième volume de la collection des *Manuscripts enluminés du moyen âge* publiée par le Département d'art et archéologie de l'Université de Princeton est donc un très précieux instrument de travail, étant donné la richesse iconographique et l'intérêt artistique exceptionnel du *Psautier d'Utrecht*.

E. LAMBERT.

Bibliothèque d'art catalan, t. III. *La Peinture Catalane à la fin du moyen âge*. Paris, Ernest Leroux, 1933, in-8°, 140 pages, 25 planches. — Après la série de conférences que la Fondation Cambó avait consacrées en 1930 à l'époque romane, la peinture catalane de la fin du moyen âge avait fourni le thème de celles de 1931. C'est le texte de cette nouvelle série que nous apporte le tome III de la *Bibliothèque d'art catalan*. On sait en effet qu'avec l'art roman c'est surtout la peinture du XIV^e et du XV^e siècle qui a été jusqu'ici étudiée avec soin

par les érudits catalans. Après un premier chapitre sur les origines de la peinture gothique jusqu'à Ferrer Bassa par M. l'abbé Trens, les frères Serra, Lluís Borrassa, Lluís Dalmau, Jaume Huguet et les Vergos sont étudiés successivement dans ce volume par MM. Soler i March, F. Martorell, Duran i Sanpere, Folch i Torres. Enfin MM. Henri Focillon et René Schneider y définissent les rapports de ces primitifs catalans avec la peinture siennoise, puis avec celle d'Avignon. M. Nicolau d'Olwer a ajouté à ces études un dernier chapitre sur les renseignements apportés par les romans catalans du ^{xv}^e siècle, *Curial e Guelfa* et *Tirant lo Blanc*, sur l'art dans la vie sociale de l'époque¹. Le seul nom des auteurs qui ont donné à la Fondation Cambó les neuf conférences dont le texte vient d'être ainsi publié garantit la valeur de l'ouvrage.

E. LAMBERT.

Diego Angulo Iñiguez. *Arquitectura mudéjar sevillana de los siglos XIII, XIV y XV.* Sevilla, 1932, in-4°, 164 pages, 28 planches. — Ce volume, qui reprend une série d'articles publiés dans le *Boletín de la Sociedad española de Excursiones*, est une importante contribution à l'histoire de l'art mudéjar. L'auteur, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Séville, y a réuni une quantité considérable d'indications sur les curieuses petites églises de la fin du moyen âge qui abondent à Séville et dans la région. Les 116 photographies qui illustrent le texte, et dont la plupart sont inédites, apportent également de nombreuses données sur les formes particulières où l'architecture mudéjare populaire a amalgamé la tradition mauresque et l'art gothique d'importation en Basse Andalousie depuis la Reconquête chrétienne jusqu'à la Renaissance.

E. LAMBERT.

Ackerman (Phyllis). *Tapestry, the mirror of civilisation.* Oxford. University press; New-York, London, Toronto, 1933. In-8° de xi-451 pages avec 48 pl. similigr. — Mme Ackerman s'est déjà fait connaître, depuis plus de dix ans, par une série de travaux relatifs à l'histoire de la tapisserie, et elle achève la préparation d'un *Répertoire des tapisseries gothiques* qui rendra les plus grands services. Aussi était-elle particulièrement qualifiée pour condenser en un volume une sorte de vue d'ensemble sur l'art qu'elle connaît si bien. Ce livre n'est pas véritablement une « histoire », car il ne prétend aucunement à être complet. Certaines de ses pages rappelleront que son auteur n'a pas l'habitude de reculer devant les hypothèses ingénieuses; quelques-unes de ces dernières ont suscité jadis des polémiques assez vives et des rectifications justifiées, dont

1. Le titre de ce dernier chapitre a été oublié dans la table des matières.

Mme A. a d'ailleurs tenu compte cette fois, les avouant avec franchise (v. p. 369, 370, 399).

Dans le présent volume elle a voulu montrer que la tapisserie reflète la civilisation des époques et des contrées où elle a été pratiquée (on pourrait en dire autant de toutes les autres formes d'art) ; et pour nous en convaincre, elle part des temps les plus reculés — le chapitre premier débute par Adam et Ève ! — et va jusqu'à nos jours, englobant non seulement les pays classiques de la tapisserie, c'est-à-dire une partie de l'Europe, mais encore l'Orient, l'Extrême-Orient et l'Amérique pré-colombienne. Elle a choisi les époques où les genres sont les plus caractéristiques (plan qu'elle n'a d'ailleurs pas toujours suivi très rigoureusement, témoin le chapitre XII), en les expliquant par les conditions historiques du moment. Méthode acceptable en principe, mais que Mme Ackerman a appliquée avec une certaine fantaisie ; ses commentaires historiques sembleront parfois un peu trop simplistes ou « romancés » ; on y trouve un singulier mélange de tendances démocratiques et féministes, de préoccupations morales, le tout dans un style d'une familiarité parfois surprenante : l'auteur paraît avoir voulu éblouir (un peu facilement) ses lecteurs.

Quant à l'histoire même de la tapisserie, elle est traitée avec une clarté et une précision qui dénotent une réelle compétence ; on sent que l'auteur connaît et a examiné la plupart des tentures dont elle parle. Certains chapitres ou certaines discussions — sur la broderie de Bayeux, la technique, les grands collectionneurs du xv^e et du xvi^e siècle, par exemple — sont particulièrement bien venus. A côté de ces éloges mérités, on devrait toutefois formuler diverses critiques générales : on peut regretter que Mme A. ait pris le parti, pour ne pas donner à son livre une allure trop érudite, de rejeter toutes les notes à la fin (elles occupent 86 pages) sans y renvoyer dans le texte, comme aussi d'avoir parfois recouru pour l'illustration, sans nécessité apparente, à des tapisseries appartenant à des antiquaires, au risque de donner une fâcheuse impression de publicité commerciale.

Il y aurait de nombreuses observations de détails à faire, notamment en ce qui concerne : l'explication des sujets de *La Dame à la licorne* (p. 93) ; l'auteur des cartons de *La Vie de la Vierge*, de Beaune (p. 109, 215, 366 et 370) qu'on sait maintenant, grâce aux recherches récentes de M. Jacques Bacri, être le peintre dijonnais Pierre Spicre ; l'interprétation des pseudo-inscriptions de certaines pièces des xv^e et xvi^e siècles (p. 155, 381) ; diverses erreurs matérielles ou fautes d'impression.

En résumé, un livre assez singulier, qu'on ne saurait conseiller comme modèle aux débutants de l'archéologie, mais qui est intéressant et personnel.

J. M. V.

Henry Cousens. *Mediaeval temples of the Dakhan* (*Arch. Surv. of India*, volume XLVIII, Imperial Series). Calcutta, Govern^t of India, 1931 ; gr. in-4°, 85 pages, 115 planches, 17 illustrations dans le texte. — Voici un livre bien composé, écrit dans un style clair et concis ; c'est une étude sérieuse sur les temples du Dékhan. Peut-être M. Cousens aurait-il dû ponctuer de remarques personnelles la partie descriptive, toujours fastidieuse en elle-même, et établir des comparaisons plus fréquentes entre cette architecture et celle des autres parties de l'Inde. Les planches, sans être d'une parfaite netteté, sont du moins assez explicites pour un exposé relativement général comme celui-ci.

L'introduction historique est savamment condensée. Le résumé de l'architecture médiévale est intéressant ; à propos du style dit « Hemādpanṭī » dont Fergusson donne la description (*Hist. of Indian and Eastern architecture*, revised edition, 1910, p. 148), M. Cousens émet l'opinion que la décoration strictement géométrique des murs extérieurs de ces temples est due à l'iconoclasme mahométan ; ne serait-ce pas plutôt une première influence de l'art musulman ? Influence relativement tardive, puisque le vieux *maṇḍapam* de Lōnar est décoré de personnages. L'exemple le mieux conservé du vrai style Hemādpanṭī se trouve à Gursāla, au temple de Somaliṅga (Sātārā district) (p. 61).

Les temples du Dékhan sont formés chacun d'un groupe d'édifices séparés, réunis avec symétrie autour d'un sanctuaire central (p. 7) celui d'Añjaneri présente par exception un ensemble de petits temples indépendants sans temple central (p. 43).

Tout au long du volume une attention particulière est accordée aux piliers ; signalons (p. 8) la place que les piliers du Dékhan occupent dans l'évolution générale de l'architecture indienne. Ceux d'Ambar-nātha (1060. A. D.) sont de trois sortes différentes ; ceux du temple d'Aesvara (Nāsik district) trahiraient une influence de l'art du nord de l'Inde. Notons en passant que ce temple est l'exemple le plus septentrional du style calukya (p. 39).

Les portes d'entrée n'offrent pas de particularités bien marquées (p. 9), sauf à Jhodgā (Nāsik district), où la porte sans cadre occupe toute la largeur de la façade (p. 42). A Akolā (Ahmadnagar district) et à Ratanavadi, le sanctuaire proprement dit est muni de deux portes au lieu d'une : la porte habituelle ouvre sur le hall et une seconde, qui lui fait face, conduit à l'extérieur (p. 53).

Quant aux plafonds, ils sont très caractéristiques, comme ceux du Gujerāt septentrional et des temples calukya : c'est le procédé de l'encorbellement carré soutenu par des piliers (p. 9). Un seul, celui de Sangamesvara (Khāndesh district), est d'une forme très rare : il est ovale, et la rosace du milieu qui descend en pendentif suit la même courbe (p. 32).

Le problème de l'éclairage à l'intérieur du temple est résolu par quelques fenêtres obstruées d'arabesques perforées laissant filtrer la lumière du jour (p. 10).

A propos de la décoration, un très intéressant passage est consacré au *makara*, au *kirtimukha* et à la légende qui s'y rapporte ; il est à regretter qu'aucune référence ne vienne préciser la source de cette dernière information (p. 12).

Dans l'appendice, M. Cousens essaye de déterminer l'emplacement de l'ancienne cité de Purī dont la première mention remonte à 634 A. D. ; il la situe dans la partie méridionale de l'île de Sâlsette. On a retrouvé dans cet endroit les fondations de deux grands ensembles architecturaux et l'on sait que les Portugais ont tiré de cette contrée les matériaux suffisants pour construire leurs nombreux édifices religieux.

Jeannine AUBOYER.

Henry Cousens. *Somanātha and other Mediaeval temples in Kāthiāwād.* (Arch. Surv. of India, vol. XLV, Imperial series). Calcutta : Govern^t. of India, 1931 ; gr. in-4°, 85 pages, 115 planches, 17 illustrations dans le texte. — Le titre de ce livre est plein de promesses : en effet, peu de contrées de l'Inde peuvent se vanter de posséder autant de temples divers que le Kāthiāwār. Toute l'architecture hindoue y est représentée, depuis le vieux sanctuaire de Gop jusqu'aux mosquées modernes, en passant par le style jaina dont c'est la terre d'élection. M. Cousens est tout à fait qualifié par ses nombreux travaux pour nous en parler. Malheureusement, si les planches qui accompagnent le texte sont nombreuses, leur manque de netteté est tout simplement déplorable et les dessins qui sont destinés à les étayer remplacent mal, à notre avis, de bonnes photographies. La composition est assez irrégulière : une importance exagérée est donnée à certaines vérités connues de tous les indianistes et, par contre, des détails plus ignorés ne sont pas suffisamment développés ; par exemple, M. Cousens paraît découvrir ici les *kuḍu* ou lucarnes avançantes qui ornent les toits : il en parle (p. 7) sur le ton émerveillé d'un explorateur ; d'autre part, il répugne, semble-t-il, à assigner une date, même approximative, aux temples secondaires qu'il décrit.

L'introduction contient (p. 2 à 6) un excellent résumé des événements historiques qui se déroulèrent au Kāthiāwār de 322 av. J.-C. à la domination musulmane ; nous suivons le Saurāstra dans les vicissitudes politiques qu'il traversa au cours des siècles, et plus particulièrement le temple de Sūrya à Somanātha-Paṭṭan qui, détruit en 1025, reconstruit au XII^e siècle, fut transformé en mosquée par les Mahométans en 1395 environ.

Au sujet de l'architecture, notons la comparaison du temple

de Gop avec les temples kâçmiriens, rapprochement qu'avait déjà fait M. Coomaraswamy (*Hist. of Indian and Indonesian art*, p. 82) ; il est intéressant de se demander avec M. Cousens (p. 6) comment ce style septentrional est parvenu au Kâthiāwār et de constater que les plus anciens temples dravidiens et les temples calukyas les plus tardifs correspondent aux deux styles du Kâthiāwār par leurs particularités stylistiques et par leurs dates.

La date du Somanātha est discutée avec autorité (p. 14) : le temple actuel, sans les additions musulmanes, aurait été construit par Kumārapāla de Gujerāt (c. 1169 A. D.) et le temple primitif, moins élaboré et plus restreint, serait dû à Bhīma Deva (1022-1072 A. D.). Les détails historiques concernant ce sanctuaire sont importants (p. 18 et sq) ; l'auteur en profite pour détruire une légende sur les portes du Somanātha (p. 27). Il ne nous apprend rien de nouveau sur Gop (p. 37), mais il fait une intéressante suggestion à propos du temple de Kadvār : les déesses Gaṅgā et Yamunā qui ornent la base des montants de portes devaient, à une époque plus ancienne, être sculptées plus haut sur le montant.

Notons enfin qu'à propos du temple de Śatrunjaya, M. Cousens fait, sur les rapports du jainisme et du bouddhisme, une digression qui, bien qu'incomplète, aurait été plus à sa place dans l'Introduction. Dans le même chapitre, il nous offre la description pittoresque des pèlerinages du Kâthiāwār qui, pour agréable qu'elle soit, conviendrait mieux à une relation de voyage qu'à un ouvrage archéologique.

En terminant, une remarque s'impose : c'est l'importance du culte de Sūrya dont M. Cousens donne (p. 9 et 10) un très intéressant aperçu.

Jeannine AUBOYER.

Le gérant : E. SCHNEIDER.

PREMIÈRES FOUILLES AU CAMP DU LIZO

(Commune de Carnac, Morbihan)

Le camp du Lizo est situé à 5 kilomètres et au nord-est du bourg de Carnac, près et au nord-est du village du Lizo, sur une crête rocheuse bordant la rive ouest de la rivière de Crach, nos 160, 167, 182, 234, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 234, 235, 236, 237, 240, 241, 242, 246 et 247 de la section G du plan cadastral de la commune de Carnac).

Il mesure 200 mètres de longueur du nord au sud et 155 mètres de largeur au sud (fig. 1). La partie nord suit le sommet d'une crête en éperon arrondi et couvre plus de trois hectares de superficie, aujourd'hui sous lande.

Ce camp est limité et défendu par un premier talus qui épouse la crête ou plateau rocheux sur tout son pourtour, depuis la partie nord-est, nord, nord-ouest, ouest, sud-ouest. Le terrain, au sud-est et à l'est, est en contre-bas sur le versant, bordant la rivière de Crach. Sa forme est rectangulaire mais arrondie au nord. Un deuxième talus, plus petit, placé en dehors et à 12 mètres en contre-bas du premier, part de l'angle nord-est, contourne toute la partie nord, nord-ouest et ouest et vient s'accoler à l'angle sud-ouest du premier talus. Les parties est, sud-est et nord-est du camp étant protégées par la rivière et par les pentes abruptes de la crête, le talus est beaucoup moins important sur ces faces, mais les côtés ouest, nord, ouest et nord qui étaient comme aujourd'hui à découvert, étant plus vulnérables, les levées sont beaucoup plus importantes. Le chemin de ronde, qui sépare les deux talus à l'ouest, semble avoir été creusé dans le sol naturel.

La partie méridionale du camp ne semble pas avoir eu

N →

Coupe sur A B

Rivière de Crack

Branché de Gouyandeur

A

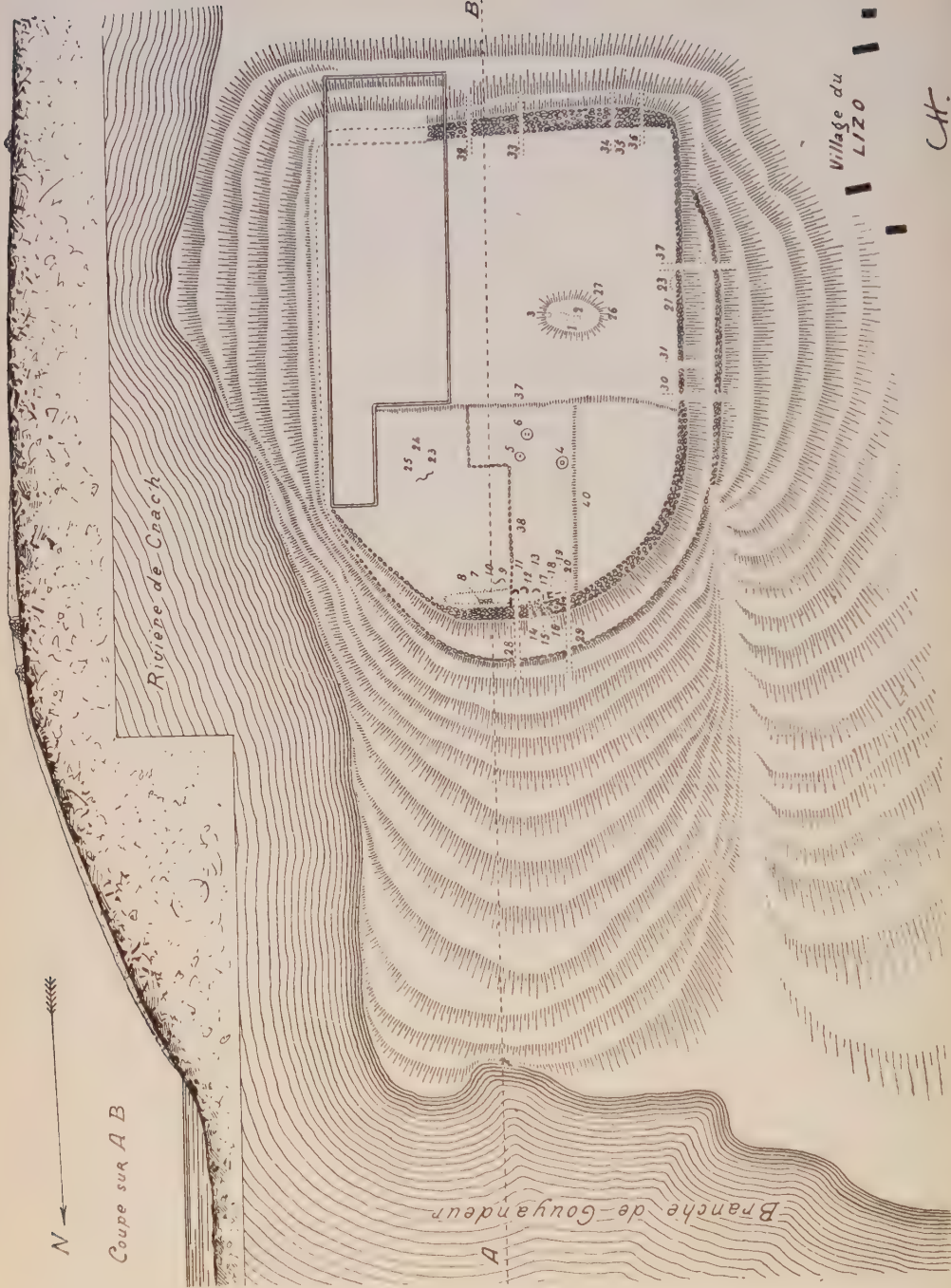
B

Village du

LIZO

CH

0 30 60 90 120



un deuxième talus ; il n'y en a aucune trace, mais les restes de talus qui s'entrecroisent, sur la crête voisine de Crocalan, semblent indiquer qu'il existait à cet endroit un autre ouvrage défensif plus petit, sans doute, mais qui devait couvrir la partie sud du grand camp.

La partie nord-est du premier talus a été rectifiée par un mur et de grosses pierres reportées à quelques mètres en avant.

L'intérieur du camp est divisé par une petite levée (n° 38 du plan, fig. 1), qui s'étend de l'est à l'ouest reliée par deux autres (n°s 39 et 40) qui, partant de la partie nord, se dirigent vers le sud. A 92 mètres au nord du talus sud et à 53 mètres du talus ouest, sur la partie la plus élevée à l'intérieur de l'enceinte, se trouve la base d'un tumulus ovale avec les restes d'un dolmen à galerie (n° 1 du plan).

Malheureusement, le défrichement d'un champ au sud-est a nivelé une partie des talus. Malgré ces mutilations, le camp est le plus important et le mieux conservé de toute notre région maritime. Sa position, comme sa construction, concordent assez bien avec la description des établissements des Venètes armoricains, lors de la conquête des Gaules par J. César¹.

Les habitants du village coupant tous les ans, et cela depuis des siècles, les landes, les ajoncs et les mottes de gazons, pour faire des litières, la plus grande partie du camp est aujourd'hui dénudée jusqu'au roc qui émerge partout à la surface de cette crête rocheuse. Chose curieuse, sur beaucoup de ces affleurements, on observe les traces laissées par les pointes de charrues en fer démontrant d'une façon irréfutable que ces hauteurs ont été autrefois cultivées. A chaque instant, les cultivateurs du village m'apportaient au Musée des fragments de haches polies découvertes dans les champs. J'allais moi-même, plusieurs fois par an, parcourir ces terres et chaque fois je rapportais quelques débris de haches, de poterie, des outils en silex, parfois même des pointes de flèche à ailerons

1. *Guerre des Gaules*, III, 12.

et à pédoncule, de nombreux percuteurs en quartz, des fragments de polissoirs en quartz et en grès ; mais aucune fouille ne m'était permise, le propriétaire, petit seigneur local, ayant

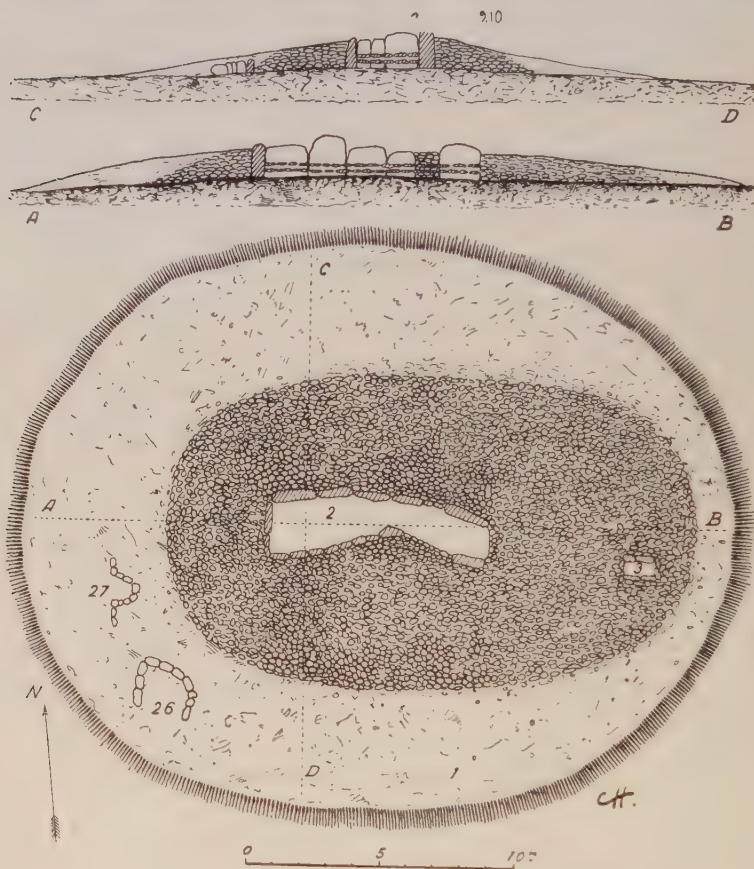


Fig. 2. — Camp du Lizo. Tumulus avec dolmen.

ordonné à ses fermiers de m'empêcher d'entamer le sol.

Le dolmen et une certaine partie des gros talus avaient été bouleversés par les D^{rs} A. et J. de Closmadeuc en 1866¹. Dans le dolmen, ils découvrirent de très nombreux tessons

1. Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, 1866.

de poterie, dont plusieurs fragments de vases campaniformes en terre rouge, ornés de bandes et de traits au pointillé (Musée de Vannes, nos 451 à 459 du catalogue).

Après la guerre, le propriétaire dut céder à ses fermiers les propriétés du village ; j'obtins dès lors toute autorisation nécessaire à l'exploration méthodique et commençai, au mois de novembre 1922, les fouilles qui se poursuivent avec succès.



Fig. 3. — Camp du Lizo. Le dolmen vu de l'ouest.

J'ai d'abord exploré le dolmen (n° 2 du plan et fig. 2). Il est encore composé de huit supports en place dont cinq forment la paroi nord de la chambre et de la galerie ; deux supports et sept fragments constituent la paroi sud ; un support et deux fragments ferment à l'ouest la chambre qui mesure 4 m. 50 de longueur sur 2 m. 10 de largeur ; elle est précédée d'une galerie d'accès de 3 m. 50 de longueur sur 1 m. 60 de largeur moyenne. Ce dolmen est encastré dans la base d'un tumulus, de forme ovale (fig. 3), mesurant 20 mètres de longueur est-ouest, 16 mètres de largeur nord-sud et 1 m. 40 d'élévation. La galerie ouverte au sud-est est fortement coudée vers le sud.

J'y ai trouvé des quantités considérables de débris de

poterie dolménique, dont la plus grande partie d'un vase apode en terre noire lustrée, muni de deux bossettes sur ses côtés : la plus grande partie d'un vase apode, en terre grise orné de traits verticaux en reliefs, sur ses parois extérieures ; un vase presque carré, dont un angle forme bec ou déversoir et qui pourrait bien être une louche, en terre grise ; des fragments d'un vase campaniforme, en terre rouge ou brune, à décor de bandes et de dents de loup, ou de lignes et de bandes parallèles au pointillé ; deux fragments de vase-support, orné de bandes faites au pointillé ; des tessons de rebords de vases en terre grise à bourrelets et traits horizontaux en relief, de très gros vases en terre brune dont les rebords sont percés de trous ; une pointe de flèche à ailerons et à pédoncule, en silex noir ; une superbe lame en silex jaune translucide ; une pointe en silex jaune du Grand Pressigny ; un fragment de poignard en cuivre ; un grain de collier en forme d'olive en serpentine ; trois meules primitives ; deux molettes en granit ; sept percuteurs en quartz et quarante-huit éclats de silex sans caractère.

J'ai constaté que la chambre possédait deux dallages superposés, formés de pierres plates séparées par une couche de terre brûlée, mélangée de débris de charbons de bois et de tessons de poterie. Le premier dallage, celui du fond, repose sur une couche de terre jaune rapportée et en partie cuite par un feu violent.

Le dolmen est directement entouré d'un galgal, composé de pierres arc-boutées les unes contre les autres, le tout recouvert d'un tumulus de forme ovale composé de terre noire.

Parmi les pierres du galgal que j'ai déplacées, j'ai mis au jour : dix-sept meules et fragments de meules primitives ; quatre molettes ; deux polissoirs en granit ; huit fragments de haches en diorite polies ; des quantités de débris de poterie grossière ; vingt-sept percuteurs en quartz et quartzite.

A la base du galgal, du côté est et à 7 mètres de l'entrée de la galerie, une ciste (n° 3 du plan), orientée est-ouest, est faite de huit pierres placées sur champ et mesurant 1 mètre de longueur, sur une largeur moyenne de 0 m. 50 et

0 m. 40 de profondeur. Elle contenait vingt-deux fragments de poteries diverses, trois percuteurs en quartz et deux éclats de silex sans caractère.

Près du dolmen, se trouvait un fragment de support, portant une série de petits écussons, avec cupulettes, une

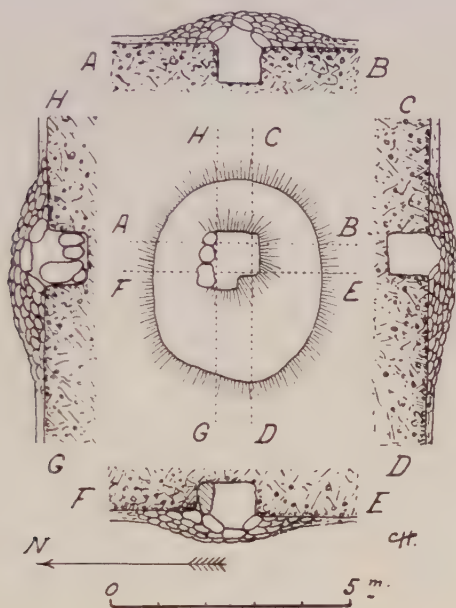


Fig. 4. — Camp du Lizo. Tertre funéraire n° 1.

superbe crosse et plusieurs cupules dispersées. Cette dalle qui a des parties polies est aujourd'hui au Musée de Carnac. Le deuxième support nord de la chambre porte au sommet trois cupules.

A 52 mètres et au nord-nord-est de ce tumulus, j'ai ouvert trois petits tertres (fig. 4, dont le premier (n° 4 du plan), le plus à l'ouest, mesure 4 m. 30 de longueur, 3 m. 50 de largeur et 0 m. 55 d'élévation (fig. 4). Je l'ai scarpé par tranches horizontales et après avoir enlevé la couche de terre supérieure, j'ai constaté que le centre était formé de blocs de granit arc-boutés les uns contre les autres, au sommet desquels se trouvait une

pierre plate mesurant 0 m. 35 de longueur et 0 m. 20 de largeur, portant sept cupules, dont une grande au centre et les six autres placées en cercle tout autour. Sous ces pierres s'étend un coffre en partie creusé dans le granit du sous-sol, qui forme trois de ses côtés; le quatrième, au nord, est fait d'une dalle posée sur champ et de deux petits blocs placés à plat. Ce

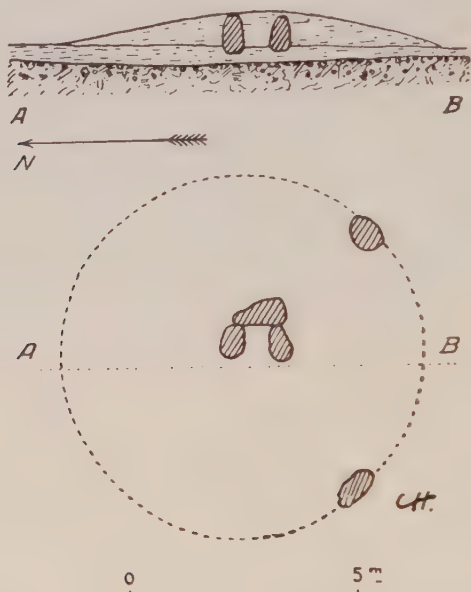


Fig. 5. — Camp du Lizo. Tertre funéraire n° 2.

coffre mesure 1 m. 05 de longueur d'un côté, 0 m. 90 de l'autre, 1 mètre de largeur et 0 m. 90 de profondeur. Il était rempli de terre noire mélangée de débris de charbon de bois. Au fond, sur une légère couche de terre jaune, se trouvait une couche de terre brûlée et de cendres mêlée à des débris de poterie grossière, en terre brune foncée, dont plusieurs fragments de rebords de vase avec trous; trois percuteurs en quartz; deux broyeurs en granit; quatre éclats de silex sans caractère; plusieurs fragments de briquetage en terre rouge, avec

empreintes de bois et de branchages, quelques-uns portant des traces d'un enduit blanc.

Le deuxième tertre (n° 5 du plan), le plus à l'est en contre-bas et à 22 mètres du précédent, mesure 8 mètres de diamètre et 0 m. 80 d'élévation (fig. 5). Il recouvre les restes d'un fond de cabane paraissant avoir été circulaire, mais dont il ne

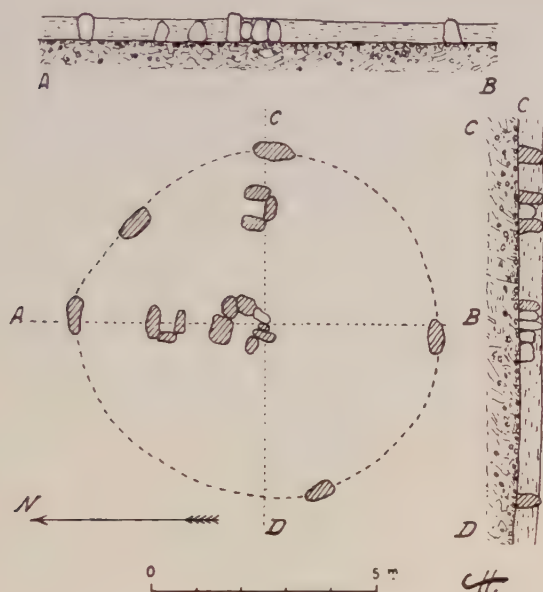


Fig. 6. — Camp du Lizo. Tertre funéraire n° 3.

reste que le foyer central, formé de trois pierres placées sur champ et deux blocs limitant la base de la muraille. Il était rempli de terre noire mélangée de débris de bois carbonisés. Dans ce tertre très bouleversé, j'ai trouvé des débris de poterie grossière ; quatre percuteurs en quartz ; deux outils en quartzite ; trois fragments de hache en diorite polie ; deux fragments de meule primitive ; deux broyeurs en granit ; treize éclats de silex sans caractère.

Le troisième tertre (n° 6 du plan), situé à 23 mètres et au

nord du talus transversal (diamètre, 10 mètres; élévation, 0 m. 60) (fig. 6), recouvre un vaste fond de cabane à peu près circulaire, formé par 6 blocs placés, à des distances

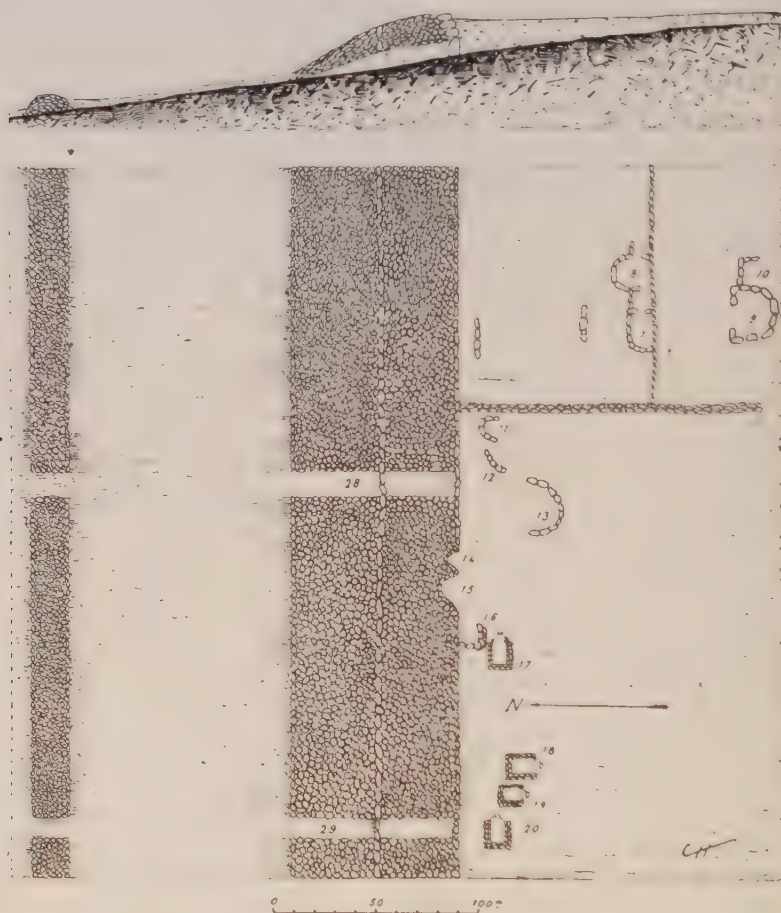


Fig. 7. — Camp du Lizo. Fonds de cabanes et fours dans le talus septentrional

presque égales, sur champ et mesurant 8 mètres de diamètre. Cette chambre possède, dans sa partie nord-est, trois foyers en bon état; deux sont formés par trois pierres placées sur champ et le troisième par sept blocs bien encastrés les uns

contre les autres. Ces foyers étaient remplis de terre noire et de débris de charbon parmi lesquels j'ai ramassé des quantités de tessons de poterie épaisse et grossière en terre brune foncée ; près d'eux et à l'intérieur de la cabane, deux fragments et une hache en diorite polie ; une pointe de flèche à ailerons et à pédoncule en silex ; deux meules ; deux broyeurs en granit et vingt-deux éclats de silex percutés. Dans la partie nord du Camp, près et à l'intérieur du premier talus, où la couche archéologique, non remaniée, avait plus d'un mètre d'épaisseur, est apparue une série de fonds de cabanes. A 6 mètres au sud du talus, deux chambres rectangulaires, séparées par un cabinet sont faites de blocs placés debout et sur champ (fig. 7). La première (n° 7 du plan) mesure 1 m. 50 de longueur sur 1 m. 45 de largeur ; le cabinet est long de 0 m. 80 et large de 1 m. 10. La deuxième chambre (n° 8 du plan) (1 m. 85 de longueur, et 0 m. 55 de largeur) possède l'entrée à l'est dans le corps du tertre qui semble avoir été le prolongement du grand talus avant sa rectification vers le nord. Ces trois pièces sont reliées entre elles et communiquent par des ouvertures bien déterminées. Leur sol est formé de terre glaise fortement damée. J'ai trouvé de nombreux débris de poterie grossière : trois lames : neuf petits grattoirs et quarante-deux éclats de silex sans caractère ; six fragments de meules primitives : quatre broyeurs en granit ; douze percuteurs en quartz et des débris de briquetage, avec empreintes de bois.

A 3 mètres de ces chambres et au sud, un fond de cabane (n° 9 du plan), semi-circulaire, est délimité par onze blocs placés à plat, à l'entrée au nord (1 m. 60 × 2 m. 30). L'entrée mesure 1 mètre de largeur. Tout à côté et à l'est de cette chambre se trouvent les restes d'une deuxième (n° 10 du plan) formée de cinq blocs placés à plat. Dans ces fonds de cabanes et près d'elles, j'ai ramassé des débris de poterie grossière : trois fragments de hache en diorite polie ; trois grattoirs et dix-huit éclats de silex sans caractère ; deux fragments de polissoir en grès très usé ; sept percuteurs en quartz ; deux meules et deux broyeurs en granit.

Plus à l'ouest, près du talus longitudinal nord-sud et à 1 mètre de la muraille nord, deux fonds de cabanes devaient communiquer. Le premier (n° 11 du plan) formé de sept blocs, de forme semi-circulaire, mesure 0 m. 90 de diamètre; le deuxième (n° 12 du plan), fait de cinq blocs également en demi-cercle, mesure 1 m. 20 de diamètre.

A 1 mètre plus au sud de cette dernière chambre, apparaissent les restes d'une troisième (n° 13 du plan) ouverte au nord et qui doit être rattachée aux deux précédentes.

A l'intérieur et tout autour de ces habitats, j'ai ramassé des masses de débris de poterie grossière, qui en certains endroits formaient une couche de 2 mètres d'épaisseur, sur laquelle on avait sûrement marché. Le tamisage et le lavage des terres de ces cabanes m'ont donné : six pointes de flèche à ailerons et à pédoncule en silex; vingt-deux petits grattoirs; dix-huit petites lames ou lamelles; six tranchets bien caractérisés; vingt-sept nucléi et trois cent quarante-deux éclats de silex, dont la moitié au moins porte des traces d'usage; trente-sept percuteurs en quartz; seize outils en quartzite; quatre meules et trois fragments de meules primitives; huit broyeurs en granit; six fragments de polissoirs en quartz et en grès très usé; des quantités de briquetage en terre rouge, portant des empreintes de bois et de branchages.

A 5 m. 50 et au nord-ouest de ce dernier groupe, j'ai découvert encastrés dans la muraille intérieure du talus nord, deux fours semi-circulaires formés par des blocs placés verticalement et en partie recouverts de blocs plats placés en encorbellement. Le premier (n° 14 du plan), mesure 1 mètre de largeur à l'ouverture et 0 m. 75 de profondeur, le deuxième (n° 15 du plan), accolé au premier, 1 m. 50 de largeur à l'ouverture et 1 m. 30 de profondeur.

A l'intérieur et au voisinage de ces deux fours, il y avait des quantités considérables de terre brûlée, mélangée de débris de charbon, parmi lesquels apparurent des masses de débris de poterie grossière, dont quelques fragments sont ornés de traits verticaux en relief; une hache en fibrolite polie; dix-neuf fragments de hache en diorite polie; quatre pointes de

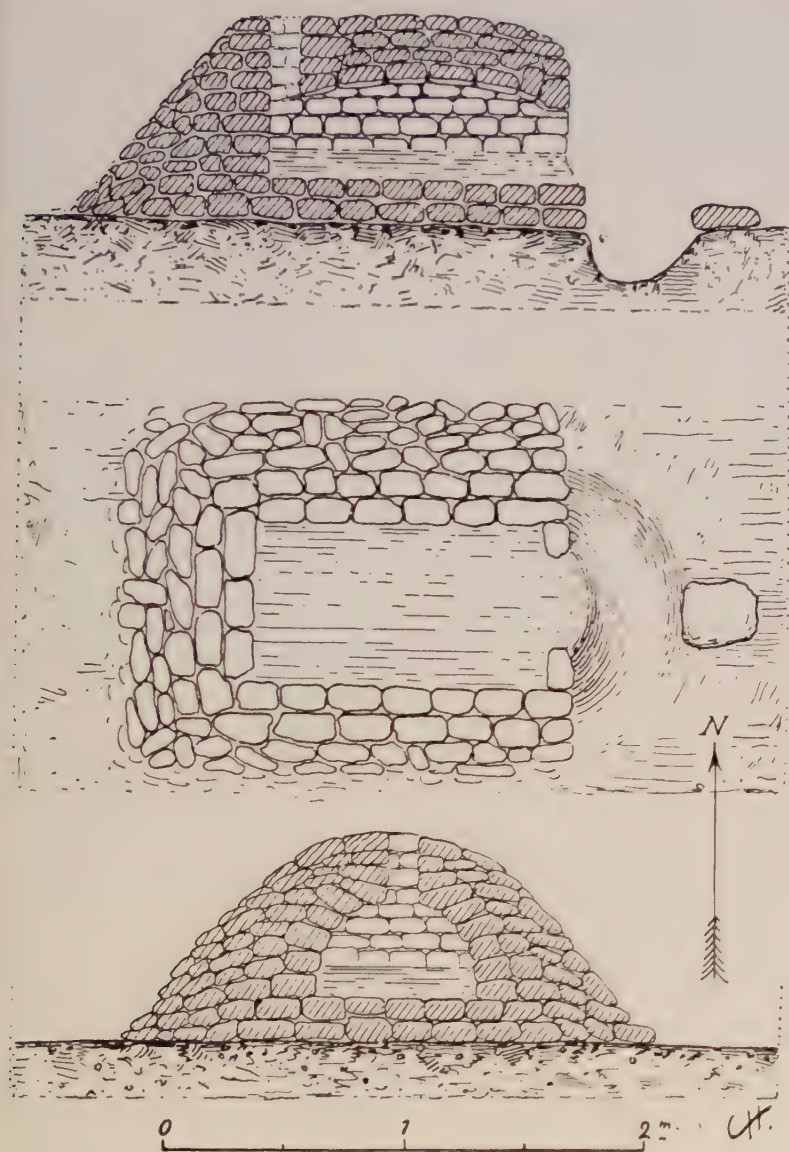


Fig. 8. — Camp du Lizo. Reconstitution du four n° 17.

flèches à ailerons et à pédoncule ; une pointe de flèche en forme d'amande ; deux petits tranchets ; trente-deux petits grattoirs ; onze lames ; trente-sept nucléi et quatre cent vingt-huit éclats de silex dont beaucoup portent des traces d'usage ; quatre meules ; dix-sept broyeurs en granit ; trente-huit percuteurs en quartz ; six fragments de polissoirs en quartz et en grès ; deux polissoirs en granit ; huit outils en quartz ; trois petits galets ronds en granit ayant une rainure au milieu pour recevoir un lien quelconque, sorte de cale de pêche ; une petite perle en roche brune ; deux fragments de grains de collier en cristal de roche ; un prisme de cristal de roche translucide portant un essai de perforation tronconique de chaque côté ; quelques débris d'ossements incinérés ; des dents de poisson, dorades ou vieilles.

A 0 m. 50 et à l'ouest de l'ouverture du deuxième four, j'ai mis au jour un énorme foyer (n° 16 du plan) accolé à la muraille du talus, fermé par cinq blocs placés debout ; trois forment le fond à l'ouest et les deux autres la paroi sud. Ouvert à l'est, il mesure 1 mètre de longueur, 0 m. 80 de largeur et 0 m. 70 de profondeur. Ce foyer était rempli de terre brûlée mélangée de gros fragments de bois de chêne carbonisé au-dessous desquels j'ai trouvé la plus grande partie d'un grand vase en terre brune grossière, à fond plat et à rebord droit dont le pourtour est percé de trous, faits avant cuisson ; des fragments de plusieurs autres vases en terre grise ; quatre percuteurs en quartz ; deux lames et vingt-sept éclats de silex sans caractère. A 0 m. 50 et au sud-ouest de la paroi sud de ce foyer, existe un curieux four (n° 17 du plan), orienté est-ouest et de forme nouvelle (fig. 8). Il est formé par une couche de pierres posées sur le sol naturel comme assise ; au-dessus on trouve une couche de 0 m. 08 de terre glaise complètement cuite, entourée d'une grossière muraille surmontée de blocs placés en encorbellement. Le foyer est en contre-bas, devant l'ouverture, orientale, et la cheminée à l'ouest. La flamme attirée par le courant d'air de celle-ci traversait le four dans sa longueur en chauffant toute sa surface comme dans les fours à ouras actuels. Il mesure 1 m. 10 de longueur, 0 m. 80 de largeur ; la hauteur sous voûte semble

avoir été de 0 m. 30. Son foyer creusé dans le roc a 0 m. 80 de longueur, 0 m. 40 de largeur et 0 m. 50 de profondeur. A 4 mètres et à l'ouest de ce four et à 2 mètres de la muraille nord, j'en ai découvert un deuxième (n° 18 du plan), construit de la même façon, orienté nord-sud, long de 1 m. 20 et large de 0 m. 80. Le foyer creusé également dans le roc est placé

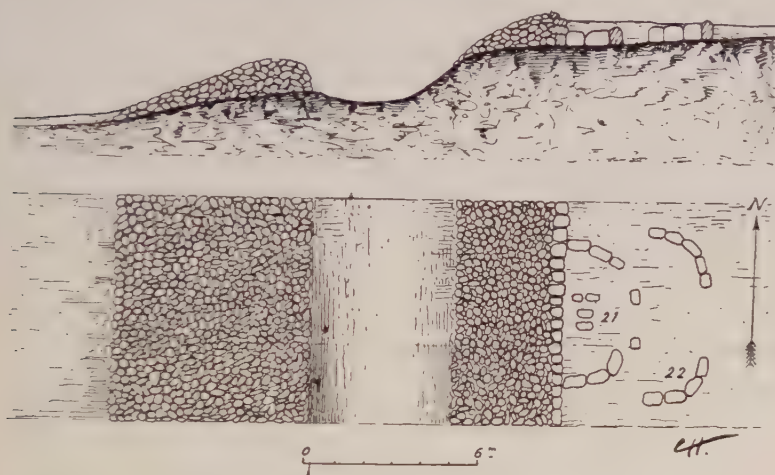


Fig. 9. — Camp du Lizo. Fonds de cabane dans le talus occidental.

devant l'entrée, au sud (0 m. 60 de longueur, 0 m. 45 de largeur et 0 m. 35 de profondeur); la cheminée est au nord.

A 0 m. 40 de ce deuxième four, existe encore la base d'un troisième (n° 19 du plan), mais plus petit et en mauvais état; seule sa plate-forme en terre cuite était assez bien conservée; la cheminée et la muraille n'existaient plus (0 m. 80 de longueur, 0 m. 55 de largeur); l'entrée et le foyer sont au sud. A 1 mètre et au nord-ouest de ce dernier et à 1 m. 50 de la muraille nord, un quatrième four (le n° 20 du plan) est orienté est-ouest avec entrée et foyer à l'ouest. Il mesure 1 mètre de longueur et 0 m. 80 de largeur. Son foyer creusé dans le roc a 0 m. 60 de longueur, 0 m. 40 de largeur et 0 m. 30 de profondeur.

Tout autour de ces fours, surtout dans les foyers, des

masses de terre brûlée, mélangée de charbon de bois, contiennent peu de débris de poterie ; quelques éclats de silex sans caractère ; sept percuteurs en quartz ; quatre fragments de meules primitives et deux broyeurs en granit. Dans une tranchée ouverte à l'intérieur, le long du premier talus ouest, j'ai mis au jour les restes d'un habitat, composé de deux chambres en partie accolées à la muraille du talus (fig. 9). La première (n° 21 du plan) est délimitée par deux murs de trois blocs placés à plat et en demi-cercle, ayant au centre un foyer formé de deux blocs ; la deuxième (n° 22 du plan), de neuf blocs posés à plat, quatre au sud et cinq au nord. Elle possède un foyer fait de deux blocs placés à 1 mètre de son extrémité nord. Ces deux chambres se complètent et appartenaient indéniablement à la même habitation. Le sol est formé par une couche de terre glaise rapportée. Les foyers et leur voisinage immédiat étaient remplis de terre brûlée ; près du foyer de la première chambre, nous avons trouvé un grand vase, à fond plat et à rebord droit, flanqué de quatre mamelons allongés ; des masses de tessons de poteries diverses ; deux pointes de flèches à ailerons et à pedoncule ; douze petits grattoirs ; sept petites lames et cinquante-sept éclats de silex sans caractère ; six percuteurs en quartz ; quatre outils en quartzite ; deux fragments de meules primitives ; deux broyeurs en granit ; deux fragments de polissoir en grès.

Au milieu du plateau, en contre-bas du sommet du Camp, sur le versant oriental la vue s'étend au loin sur la rivière et sur tout le paysage à l'est et au sud. Éloigné et isolé des parties vulnérables du Camp par quatre talus, 50 mètres à peine séparent cet emplacement de la descente rapide et du point d'embarquement.

Je mis alors au jour les restes de trois chambres irrégulières accolées les unes aux autres et à la roche naturelle. La première (n° 23 du plan), composée de quatorze blocs posés à plat (4 m. 70 × 2 m. 60), avait son entrée à l'ouest précédée d'un blocage placé en éventail (fig. 10). Un mur de 5 blocs la sépare d'une deuxième (n° 24 du plan), avec laquelle elle communique par une ouverture de 1 m. 50. Celle-ci, dont la

paroi nord est formée par la roche naturelle mesure 4 m. 50 de longueur et 3 mètres de largeur. L'entrée est au sud ; le mur est formé de cinq blocs assez forts posés à plat. A l'angle sud de ce mur se trouve un énorme foyer, en partie recou-

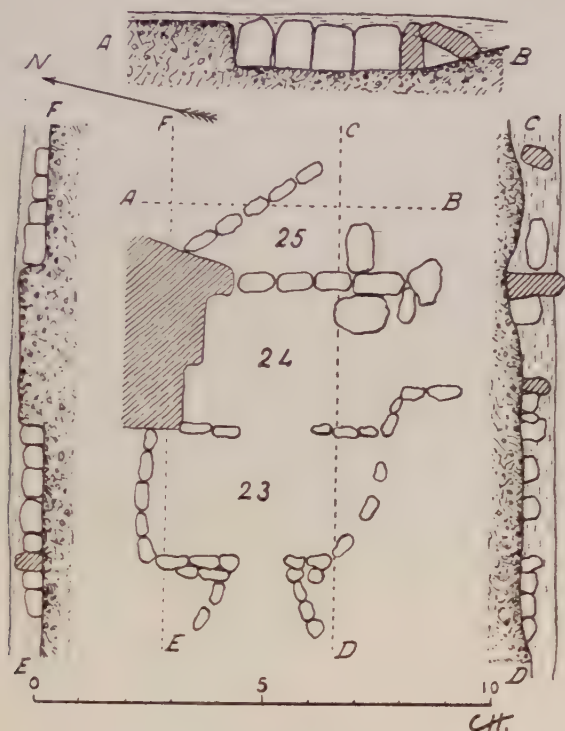


Fig. 10. — Camp du Lizo. Fonds de cabane n° 23.

vert d'une pierre plate ; une deuxième pierre, qui a servi de meule, git à côté. Tout à côté et au nord-est de la deuxième chambre, le soubassement d'un muret composé de 5 blocs placés à plat et d'une grosse pierre plate indique les restes d'une troisième chambre (n° 25 du plan), dont la partie nord est également formée par la roche en place. Elle mesure dans cette partie 1 mètre de largeur et 2 mètres dans son milieu. Le foyer de la deuxième chambre était rempli de débris de bois car-

bonisé et au voisinage j'ai trouvé la plus grande partie d'un vase en terre rouge grossière, à fond arrondi, apode, et à goulot rétréci ; des fragments d'un vase en terre jaune claire et des masses de débris de poterie très fine, dont plusieurs ornementés ; deux pointes de flèches à ailerons et à pédoncule ; quatre grattoirs ; deux petits tranchets en silex ; trois fragments de hache en diorite polie ; quatre percuteurs en quartz.

Dans la première chambre on recueillit quelques fragments



Fig. 11. — Camp du Lizo. Tessons de poterie décorée.

de poteries diverses, très fines et lustrées, dont plusieurs sont ornées ; une hache en diorite polie ; une hache en fibrolite polie ; trois fragments de hache polie dont un en jadéite ; quatre pointes de flèche à ailerons et à pédoncule ; une pointe de flèche triangulaire à ailerons sans pédoncule ; huit petits grattoirs ; deux nucléi ; vingt-deux éclats de quartz et trente et un éclats de silex sans caractère ; un prisme de cristal de roche fumé, translucide, ayant autour, pour l'attacher, les traces d'une rainure.

La deuxième chambre contenait des quantités de débris de poterie fine, dont plusieurs fragments ornementés ; deux pointes de flèches à ailerons et à pédoncule ; un petit tranchet ; six petits grattoirs ; dix lames et vingt-sept éclats de silex ; la

troisième quelques fragments de poterie grossière ou fine, dont plusieurs fragments sont ornés : douze petits grattoirs ; sept lames ; deux perçoirs ; trente-deux éclats de silex et douze éclats de quartz sans caractère ; deux percuteurs en quartz ; cinq galets en quartz portant des traces de percussion.

Presque toutes les poteries, découvertes dans ces trois habitations, sont fines et beaucoup sont ornées, contrairement à celles recueillies dans les autres parties du Camp. Le silex lui-même est beaucoup plus beau, n'étant pas du pays, par conséquent choisi et apporté d'une autre région. Tout indique ici, emplacement, construction, poterie et silex, la demeure d'un chef et très probablement celle du maître du Camp.

Près et au sud-ouest de la base du tumulus, j'ai découvert le soubassement d'un fond de cabane (n° 26 du plan), formé par dix blocs placés à plat sur une couche de terre glaise et les restes d'un four composé de onze blocs placés les uns à plat, les autres debout (n° 27 du plan).

La chambre de forme irrégulière mesure 2 mètres de profondeur et 1 m. 80 de largeur ; son ouverture est au sud. Nous y avons trouvé quelques débris de poterie grossière ; trois grattoirs ; douze lames ; quatre perçoirs et trente-quatre éclats de silex, sans caractère. Le four mesure 0 m. 60 de profondeur et 1 mètre de largeur ; il était rempli de terre brûlée avec quelques débris de charbon de bois.

J'ai également ouvert plusieurs tranchées dans les talus de défense pour bien connaître leur composition et leurs dimensions exactes (fig. 12) :

1° dans le talus nord (n° 28 du plan), à 3 mètres de l'angle nord-ouest du talus longitudinal est, à l'endroit où il semble le plus élevé et le mieux conservé. Celui-ci, établi sur le sommet d'une crête rocheuse naturelle, est formé du côté du Camp par une grossière muraille faite de blocs dressés et accolés les uns aux autres, que surmontent des blocs placés à plat, puis d'une deuxième muraille, au nord et à 4 mètres de la première. L'espace séparant ces deux murs est composé de gros blocs, dont quelques-uns sont placés debout et alignés, les autres couchés, sans ordre, le tout est placé sur une

couche de terre jaune et noyé dans un lit de terre glaise que recouvre un noyau de blocs ordinaires descendant en pente vers le nord (largeur à la base 8 mètres ; au sommet 8 mètres ; hauteur 2 à 3 mètres).

Dans cette tranchée, j'ai trouvé deux foyers remplis de

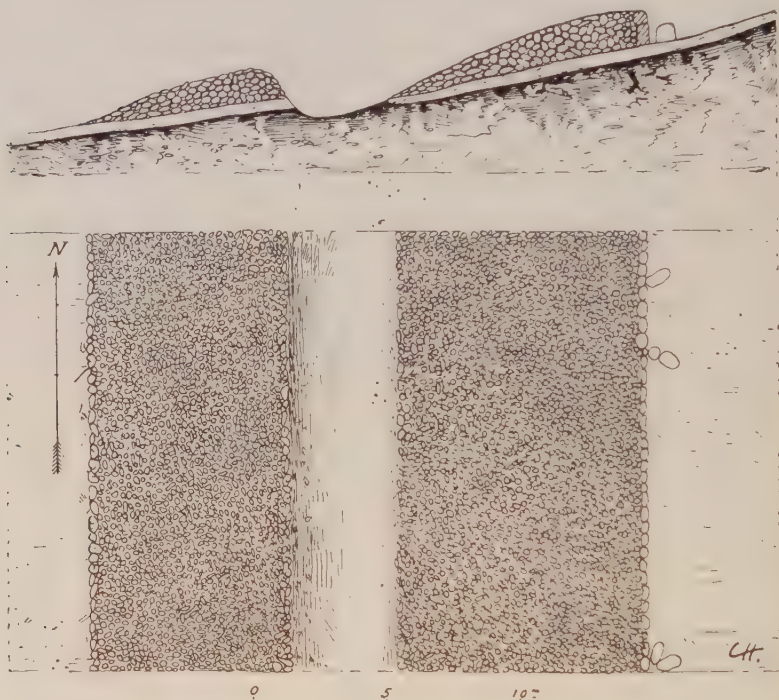


Fig. 12. — Camp du Lizo. Coupe des foyers du talus nord-ouest.

terre brûlée et de débris de bois et tout à côté des débris de poterie grossière ; six fragments de haches en diorite polie, dont un talon à bouton ; sept perceurs en quartz ; quatre fragments de meule primitive ; deux broyeurs en granit ; cinq éclats de silex sans caractère ; à l'extérieur et à la base du talus, une pointe de flèche à ailerons et à pédoncule en silex et une pointe en silex jaune du Grand Pressigny.

La tranchée a été poussée à travers le chemin de ronde,

qui, à cet endroit, mesure 12 mètres de largeur, et à travers le deuxième talus, fait de petits blocs (largeur à la base, 2 mètres ; hauteur, 1 mètre). A partir de celui-ci, le terrain naturel descend en pente rapide vers la rivière ;

2° dans le même talus (n° 29 du plan), à 16 mètres et à l'ouest du précédent, la construction est la même, formée de deux murailles, distantes de 4 mètres remplies de blocs placés sans ordre sur une couche de terre jaune et mesurant 8 mètres de largeur à la base, 4 mètres de largeur au sommet et 3 mètres d'élévation. Au centre de ce talus s'étend un énorme foyer placé sur une couche de terre jaune cuite par l'action d'un feu violent. Il était rempli de terre brûlée, mélangée de débris assez gros de charbon de bois de chêne, parmi lesquels j'ai trouvé des débris d'os incinérés ; quelques tessons de poterie grossière ; trois fragments de hache en diorite polie et cinq éclats de silex sans caractère. J'ai également continué cette tranchée dans le chemin de ronde et dans le deuxième talus qui à cet endroit est fait de gros blocs et mesure 1 m. 80 de largeur à sa base et 0 m. 80 d'élévation ;

3° dans la partie ouest du talus (n° 20 du plan) à l'endroit où ce talus se dirige en ligne droite du nord au sud, à 2 mètres du talus transversal. A cette place le talus mesure 8 m. 40 de largeur à la base et 1 m. 30 de hauteur à l'intérieur du Camp. Il est établi sur le bord de la crête rocheuse du plateau, formé d'une seule muraille intérieure composée de gros blocs placés debout contre lesquels sont appuyés d'autres blocs, plus petits placés en talus. Dans cette tranchée, derrière les premiers blocs de la muraille, j'ai trouvé les restes d'un énorme foyer, rempli de terre noire et de débris de charbon, parmi lesquels se trouvaient six fragments d'une grosse hache en diorite polie, dont quatre s'adaptant pour former le talon ; une lame en silex de 0 m. 80 de longueur ; un vase apode intact en terre grise grossière, haut de 0 m. 125 ; de très nombreux fragments d'un énorme vase en terre brune foncée, à fond plat ; les fragments de rebord d'un vase apode en terre jaune lustrée et d'un grand vase en terre jaune, à fond plat et à rebord droit avec perforations.

Le chemin de ronde qui sépare à cet endroit les deux

talus semble avoir été creusé dans le sol naturel sur 3 mètres de largeur. Le deuxième talus est aujourd'hui surmonté d'un

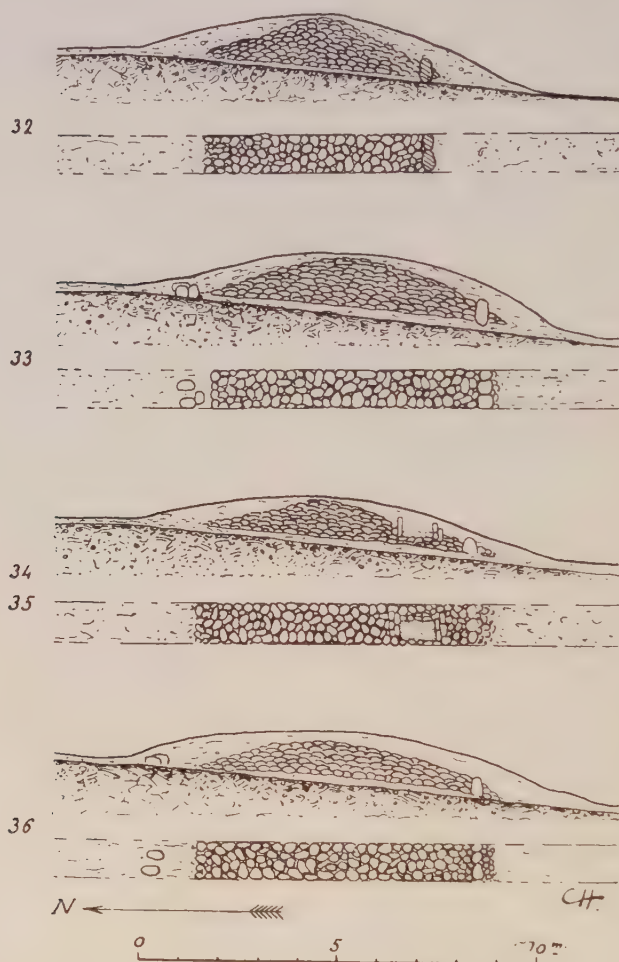


Fig. 13. — Camp du Lizo. Coupes du talus méridional.

mur en pierres sèches, moderne. Il est formé d'une agglomération de pierres placées sur une couche de granit décomposé et mesure 0 m. 50 de largeur et 1 m. 10 de hauteur.

Dans cette tranchée, j'ai recueilli quelques fragments de poterie grossière ; trois percuteurs et deux fragments de meules primitives en granit.

4° A 17 mètres et au sud de cette dernière tranchée, j'ai

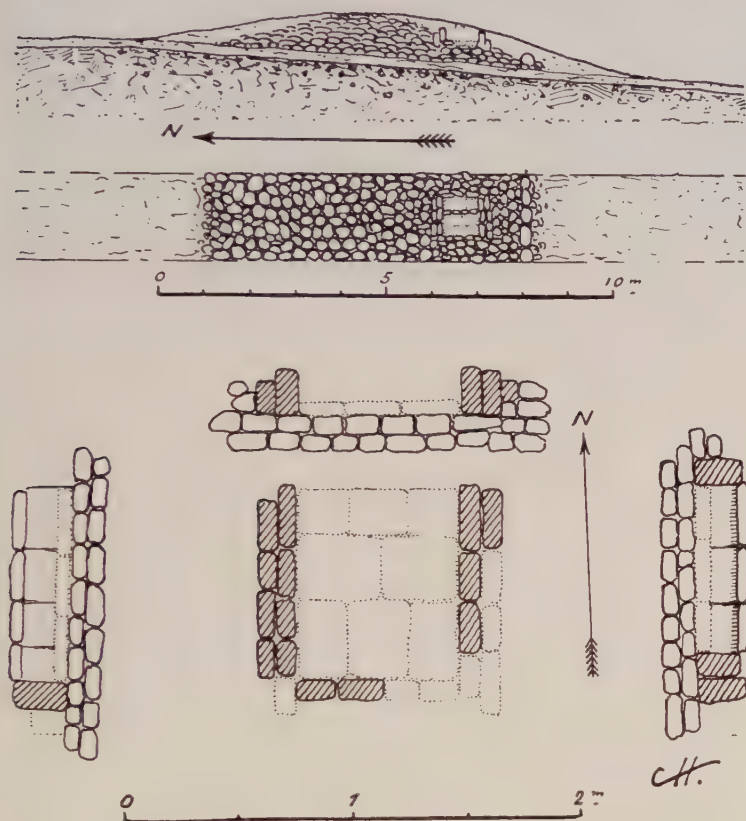


Fig. 14. — Camp du Lizo. Four romain dans le talus méridional.
Plan et coupes.

dégagé le sommet du talus (n° 31 du plan) sur toute sa largeur sans y pénétrer. Il est construit de la même façon : une grossière muraille dont le parement intérieur est formé de gros blocs placés debout et appuyés par un agglomérat de pierres. Il

mesure 8 m. 40 de largeur à sa base et 1 m. 50 de hauteur. Dans l'intervalle qui sépare ces deux dernières tranchées en suivant la muraille intérieure, j'ai mis au jour un très gros foyer formé de trois blocs placés à plat, qui semble avoir appartenu à une habitation. Il était rempli de terre brûlée et de débris de charbon parmi lesquels j'ai ramassé des quantités de débris de poterie grossière : deux fragments de haches en diorite polie ; une pointe de flèche à ailerons et à pédoncule ; quatre petits grattoirs ; trois lames ; quatre perçoirs ; onze percuteurs ; quatre galets en quartzite portant des traces d'usage ; deux meules primitives et quatre broyeurs en granit.

Le talus sud du Camp, orienté est-ouest, qui paraît être le plus important, est irrégulier ; sa plus grande largeur est à son extrémité ouest, à l'endroit où il rejoint le premier talus ouest, c'est-à-dire à l'angle sud-ouest (fig. 13).

J'y ai ouvert quatre tranchées :

La première (n° 32 du plan), à 13 mètres et à l'ouest du mur de clôture du champ. Le talus est formé d'une agglomération de pierres placées avec ordre sur une couche de terre jaune et dont la base extérieure est limitée par des blocs plus forts, formant une grossière muraille (largeur à la base 6 mètres ; hauteur 1 m. 30).

La deuxième (n° 33 du plan), à 23 mètres et à l'ouest de la première où la construction est la même, blocs placés en talus sur une couche de terre jaune (largeur à la base 6 m. 30 ; hauteur 1 m. 20). Près du rempart, à l'intérieur du Camp, j'ai découvert un petit foyer, formé de deux pierres, rempli de terre brûlée et de débris de poterie grossière, parmi lesquels j'ai trouvé deux fragments de hache en diorite polie ; quatre éclats de silex percutés et deux percuteurs en quartz.

La troisième (n° 34 du plan), à 50 mètres de la précédente ; la muraille a été bouleversée par les chercheurs de trésor (largeur à la base 7 mètres). Sur le versant sud, j'ai mis au jour, la base d'un four (n° 35 du plan) (longueur 0 m. 90 ; 0 m. 77 largeur), limité par une double rangée de pierres plates taillées régulièrement (0 m. 15 à 0 m. 20 de longueur, de 0 m. 12 à 0 m. 15 de largeur et 0 m. 06 à 0 m. 08



Fig. 15. — Camp du Lizo. Talus transversal nord-sud.



Fig. 16. — Camp du Lizo. Talus transversal nord-sud.

d'épaisseur et placées debout ; le fond ou parquet est formé de grandes briques plates de 0 m. 25 à 0 m. 30 de côté (fig. 14).

Près du four, qui est indéniablement d'époque romaine, j'ai trouvé des débris de poterie gallo-romaine ; un fragment, partie arrière, d'une Vénus anadyomène en terre blanche ; un gros bronze d'Antonin ; quelques fragments de briques à rebords.

La quatrième (n° 36 du plan), à 63 m. 50 et à l'ouest de la précédente, où la construction est toujours la même, agglomération de pierres placées sur une couche de terre jaune avec grossière muraille extérieure. Ici le talus mesure 12 mètres de largeur à sa base et 1 mètre de hauteur.

Dans toutes ces tranchées, nous avons découvert : des débris de poterie grossière, surtout du côté intérieur du Camp, où l'on devine les restes de fonds de cabanes avec foyers que j'ai laissés comme témoins.

Dans la partie extérieure du Camp, nous avons trouvé quelques débris de poterie grossière mélangée de fragments de poteries faites au tour, indéniablement de l'époque romaine ; quelques fragments de briques à rebords ; deux haches en diorite polie ; vingt-huit éclats de silex sans caractère ; deux meules primitives ; trois broyeurs en granit et vingt-deux percuteurs en quartz.

J'ai également ouvert une tranchée (n° 27 du plan), dans les premiers talus ouest, près et au sud des fonds de cabanes (nos 21 et 22 du plan). Le premier talus formé d'une muraille intérieure et d'une agglomération de pierres placées sur une couche de terre jaune, mesure 5 mètres de largeur à sa base et 1 m. 10 de hauteur. Le chemin de ronde entre les deux hauteurs est creusé dans le sol naturel sur 2 mètres de largeur.

Le deuxième talus, agglomération de pierres placées sur une couche de granit décomposé, est large de 8 mètres à la base et haut de 1 m. 30. J'y ai trouvé quelques débris de poterie grossière : sept fragments de silex percutes et quatre percuteurs en quartz.

Dans le talus longitudinal au nord du Camp qui se dirige du nord au sud (n° 38 du plan) (fig. 15, 16, 17) une rangée de

gros blocs placés debout maintient un conglomérat de terre et de pierres (largeur 0 m. 90 ; hauteur 0 m. 60).

Le talus transversal, orienté est-ouest (n° 39 du plan),

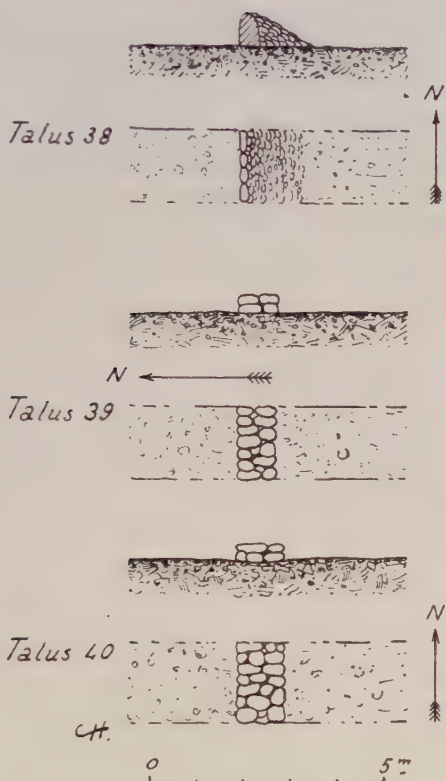


Fig. 17. — Camp du Lizo. Coupes dans le talus transversal.

fait d'une grossière muraille de blocs placés à plat les uns sur les autres, mesure 0 m. 80 de largeur et de 0 m. 20 à 0 m. 30 de hauteur.

Le deuxième talus longitudinal, orienté nord-sud (n° 40 du plan), est en partie détruit. Sur un mètre de largeur on trouve des blocs posés à plat les uns sur les autres.

Les instruments en silex bien caractérisés découverts dans

le Camp du Lizo, grattoirs, pointes de flèche, tranchets, lames, perçoirs et rabots, sont petits et finement retouchés. Tous ont été percutés dans des rognons de silex locaux, petits galets provenant des plages soulevées de nos côtes. Presque tous conservent une partie de leur gangue et diffèrent peu des outils en silex recueillis dans les dolmens du pays (fig. 18).

Parmi eux se trouvent quelques rares pièces en beau silex apportées des autres contrées, du Grand-Pressigny, par exemple, dont l'aspect et les retouches sont plus soignés.

Les haches polies en roches diverses, diorite, fibrolite et silex, sont identiques également à celles trouvées dans nos dolmens.

La céramique découverte (677 fragments de rebords de vases différents) est en terre locale, ferrugineuse, assez grossière, mélangée de grains de quartz, de feldspath et de quelque peu de mica. Elle est de couleur brune, grise et noire, faite à la main, mais de cuisson inégale (fig. 19).

La plupart des vases sont à fond plat et à rebord droit ; beaucoup d'entre eux portent des perforations faites avant la cuisson, tout autour du rebord qui, vu le poids et la fragilité des récipients, n'ont pu servir à leur suspension, mais plutôt à l'aération de leur contenu.

Les anses de ces vases, sortes de boutons ou d'oreillettes, ovales ou ronds, ont été, du moins en grande partie, cuites séparément et encastrées dans la pâte molle du vase, puis recuites ensemble.

Les gros vases ont été fabriqués avec des boudins, en terre pétrie à la main, superposés les uns aux autres et recouverts intérieurement et extérieurement d'une mince couche d'argile.

Les formes et les tailles diffèrent : il y en a de très simples, à bord droit, mais aussi de plus compliqués à rebord plat ou moins renversé vers l'intérieur et l'extérieur.

Le décor est pauvre : quelques vases sont ornés de sillons en creux, de filets ou cordons parallèles en relief ; les ondulations ou le pointillé apparaissent rarement.

Contrairement à la poterie découverte dans nos dolmens, les vases rituels ne portent pas de traces d'utilisation ; la céra-

mique découverte au camp du Lizo comprend des vases beaucoup plus grossiers comme pâte, de forme plus pratique et beaucoup plus résistante pour l'usage.



Fig. 18. — Camp du Lizo. Outillage de silex.

Les fusaïoles sont semblables à celles trouvées dans nos dolmens.

Les bijoux, grains de collier en quartz, en cristal de roche et en serpentine sont plutôt grossiers, mais semblables aux bijoux découverts dans nos dolmens. Tout indique que ce

camp, avec ses fonds de cabanes, ses fours et ses foyers appartient aux constructeurs de nos monuments mégalithiques bretons et que ces établissements sont contemporains.

La disposition du camp ressemble à celle de toutes les stations de notre région, de Mané-er-Loh, dans la commune de Locoal-Mendon; de Kergonvo, de Mané-Bogat et de Locmaria dans la commune de Ploërmel; de Mané-Grageux, de Clos-Pernel, dans la commune de Carnac; de Kervilor et de Mané-

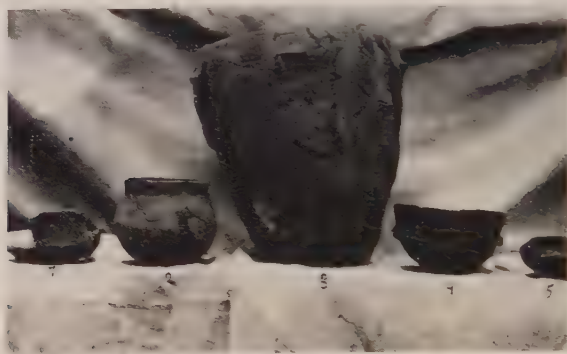


Fig. 19. — Céramique du Camp du Lizo.

Roullard dans la commune de la Trinité-sur-Mer; de Kerfouchart, de Pen-er-Pont et de Kermaquer dans la commune de Crach. Échelonnés de la rivière d'Etel à la rivière de Crach et d'Auray, ces terrassements, semblent bien avoir été construits pour défendre la région maritime et sacrée des monuments mégalithiques de Carnac et de Locmariaquer contre un ennemi, venant de l'intérieur des terres et qui devait être armé de haches, de hallebardes et de poignards en bronze.

Ces camps, et particulièrement le plus important, celui du Lizo, recevaient et abritaient les habitants de notre région, pendant cette période troublée, transition de la pierre polie au bronze, qui est aussi l'époque de la construction de nos dolmens armoricains, vers le début du II^e millénaire avant notre ère et peut-être même plus tard encore en Bretagne.

Mais ces établissements ont été, à peu près tous, occupés et remaniés à des époques différentes depuis l'âge du bronze jusqu'à l'occupation romaine.

Dans tous les cas, le camp du Lizo, aujourd'hui classé comme monument historique, est le premier qui ait été étudié méthodiquement chez nous. Il nous a donné les premières traces d'habitats, fonds de cabanes, fours et foyers de la population dolménique que nous ne connaissions pas encore.

Il doit être comparé au camp, si connu, de Chassey en Saône-et-Loire.

Tel est le résultat de mes recherches et de mes observations dans ce camp. Il est loin d'avoir donné tout ce qu'il renferme, surtout dans ses talus et dans sa partie est, sous les n^{os} 248 et 249 du plan cadastral, aujourd'hui en culture et encore inexplorés. Il est de toute évidence que cette partie recouvre des foyers et des fonds de cabanes qui n'ont jamais été touchés.

Si quelqu'un voulait continuer ces recherches, il devra les faire méthodiquement sur une assez grande largeur, non pas dans le but de chercher des bibelots, mais pour examiner les constructions qui s'y trouvent et contrôler mes travaux.

Z. LE ROUZIC.

SCOPERTE A BUTRINTO (Albania)

1932-1933

L'acropoli di Butrinto (Albania) continua a presentarsi come una inesauribile miniera di ritrovamenti archeologici di primissimo ordine. Questi, interessanti di per sè, aumentano d'importanza poichè avvengono in un luogo legato agli ultimi



Fig. 1. — *Butrinto. Teatro.*

episodi dell'epopea troiana e, contemporaneamente, alle primissime fasi del sorgere di Roma. Come è noto, al dire di Virgilio e di altri autori classici, Enea si sarebbe fermato a Butrinto (antica Buthrotum, costruita da profughi Troiani) prima di salpare alla volta dell'Italia.

Gli scavi della campagna di ricerche dell'autunno e

dell' inverno 1931 hanno portato a compimento lo sterro di un teatro molto notevole soprattutto per il buono stato di conservazione della scena, per la presenza di innumerevoli iscrizioni e per il rinvenimento di alcune sculture. Prima che si iniziassero i lavori, del teatro affiorava soltanto — e per pochi decimetri — la cima del muro della scena. Un bosco foltissimo, impene-trabile, vi prosperava sopra. Più che altro, la conformazione del suolo e la parete del colle in quel punto fecero sospettare



Fig. 2. — *Butrinto*. Alcune delle statue trovate nel teatro.

l'esistenza di un simile monumento. E le condizioni del soprassuolo fecero sperare più o meno quei buoni risultati poi ottenuti.

La cavea è in gran parte addossata alle pendici meridionali del colle di Butrinto. A destra sorge il sacello a Esculapio scavato nel 1929 e a sinistra ancora vi è bosco e interrimento. I gradini sono di ottimo calcare bianco e recano nella faccia delle iscrizioni. Queste contengono decreti di alleanza, di liberazioni di schiavi e di consolato onorario. La cavea, a semicerchio, è divisa in cinque settori da quattro scalette di accesso.

L'orchestra è pavimentata col solito calcare bianco, e il

lavoro è ottimo. Tanto la cavea quanto l'orchestra costituiscono il nucleo più antico del teatro, risalente al IV sec. av. Cr.

La scena invece è di costruzione romana, forse della fine della Repubblica, e posa in parte sui resti di quella precedente, greca. Essa, che è ben conservata, ha la scaenae frons (diremmo



Fig. 3. — *Butrinto*. Testa della « Dea di Butrinto ».

noi : il fondale del palcoscenico) con archi e nicchie per le statue ; la fronte del pulpitum (palcoscenico) è adorna di nicchie rivestite di marmi ; una specie di cunetta che serviva per calarvi entro il sipario allorchè si iniziavano le rappresentazioni ; a tergo della scena vi sono degli ambientini, ove forse venivano preparati i tuoni, i fulmini, i lampi ecc. accompagnanti la comparsa di Giove : il « deus ex machina ».

Due ingressi coperti, posti tra la scena e la cavea, sono le parodoi che immettevano i cori nell'orchestra. Altri due

accessi ai lati della scena servivano al passaggio degli attori per recarsi su di essa.

Le statue furono trovate appunto nella scena, e una di esse è diventata celebre per la sua bellezza e per una vicenda : la testa della « Dea di Butrinto » donata da S. M. Re Zog I^o a sua Ecc. Mussolini. L'esemplare statuario più notevole trovato nell'ultima campagna di scavo è una testa di Esculapio, il cui prototipo risale all'arte greca della metà del V^o sec. av. Cr. (scuola di Fidia).

Lo scavo è stato di una difficoltà non comune. La terra di riempimento raggiungeva i 10 m. di altezza ; le radici di secolari alberi entravano nelle sconnessure dei muri ; grossi macigni franati dalle pareti del colle, alle volte raggruppati, ostacolavano il regolare svolgersi dei lavori e riuscivano di penoso trasporto ; le statue obbligavano i direttori dello scavo ad una continua oculatezza ; i gradini e ancor più le iscrizioni aumentavano le difficoltà rese poi addirittura ardue negli strati bassi per la presenza di abbondante acqua di infiltrazione. Non ostante ciò, direzione e operai — questi ultimi tutti Albanesi — eseguirono con molta abilità tecnica il difficile e interessante scavo.

La campagna di ricerche e scavi del 1933 si è svolta ancora sull'acropoli di Butrinto, poichè l'importanza del luogo e la ricchezza del sottosuolo archeologico continuano a richiamare su di essa l'attività dei nostri archeologi, e l'attenzione degli studiosi in genere.

Vari ambienti di età romana sono apparsi ad oriente del teatro : alcuni appartengono ad esso, mentre altri erano abitazioni e magazzini.

Di singolare pianta è una costruzione greca (IV-III sec. a.C.) forse destinata ad abitazione. Se ciò, come pare, corrisponde al verso, essa costituirebbe una scoperta importante poichè ben poco si conosce della forma delle case greche. I muri raggiungono circa 3 m. di altezza e sono costituiti da blocchi grandi, parallelepipedici.

Altre costruzioni di età bizantina e veneziana sono state



Fig. 4. — *Bultrinto*. Testa della « Grande Ercolanese ».



Fig. 5. — *Bultrinto*. Testa di Augusto.

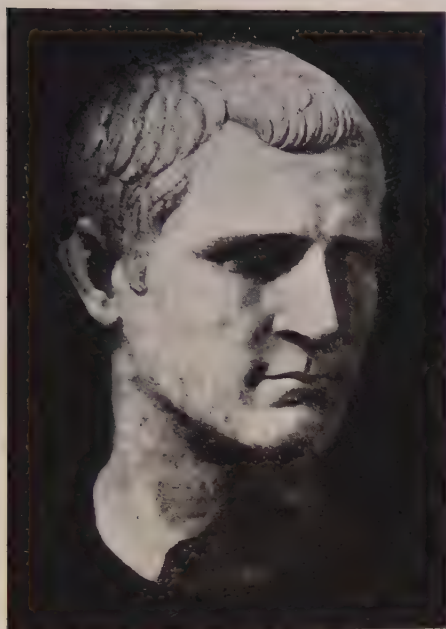


Fig. 6. — *Butrinto*. Testa di Agrippa.



Fig. 7. — *Butrinto*. La Porta del Leone.

trovate qua e là e scavate interamente o soltanto in parte. Alcune serbano resti di affreschi.

In seguito a saggi di scavo l'acropoli è apparsa circondata da tre ordini di mura. La cinta situata attorno al pianoro della vetta è molto antica (di tipo « pelasgico ») ; quella a metà costa del colle é a blocchi poligonali ; infine quella situata ai piedi della collina è a massi parallelepipedi, ed è la meglio conservata.

Lungo le mura sono stati eseguiti alcuni saggi di scavo per meglio comprendere l'esatto percorso di esse. Presso la Porta del Leone sono apparsi i resti di costruzioni romane.

Una bella statua è stata trovata non lontano dal teatro : è di marmo, appartiene al IV sec. a. C. Una testa d'arte pure greca riproduce un tipo poco noto di Heracles. Altre sculture di minore importanza sono pure state trovate.

Degne di nota sono alcune iscrizioni greche e romane, per il contributo del tutto nuovo che portano alla storia ancora sconosciuta di questa regione. Molti altri materiali sono stati rinvenuti durante gli scavi, soprattutto nella necropoli.

Luigi M. UGOLINI

L'ARC TURQUOIS ET LES ARCHERS PARTHES

A LA BATAILLE DE CARRHES

La catastrophe de Carrhes, où Crassus périt en 53 av. J.-C., s'explique — pour autant qu'un amateur peut avancer une opinion — par la tactique des Parthes et la supériorité de leurs chevaux, mais surtout par la supériorité de leur arc. Comme l'arc joue dans cette bataille un rôle décisif, il importe ici de s'occuper de ses qualités.

Les archers à pied de l'armée romaine étaient des Crétois, des Rhodiens, des Cariens et autres. Comme archers à cheval, l'armée romaine disposait d'archers thraces et numides ; à Carrhes ils avaient notamment les mille cavaliers gaulois de l'armée de César amenés de Gaule par P. Licinius Crassus, fils du triumvir. Tous ces archers se servaient de l'arc simple, dont la portée était en moyenne de 200 mètres¹. La portée de l'arc parthe, qui était l'arc turquois² était au moins double, comme nous allons voir. Je crois même qu'à armes égales, c'est-à-dire la portée des deux arcs étant égale, les cataphractaires parthes, couverts eux et leurs chevaux de la cuirasse écaillée, auraient pu, grâce à la *supériorité de leurs chevaux*, achever à coups de flèche l'armée romaine, tout en employant la même tactique ; la bataille aurait duré plus longtemps.

Plutarque³ dit que « les armes offensives de leur cavalerie brisent et pénètrent tout sans trouver de résistance » ; au

1. Les archers anglais du moyen-âge tiraient à la cible à une distance de 180 mètres. (Je me rappelle avoir lu cela, sans pouvoir indiquer la source.) Comme portée maxima, Luschan cite Shakespeare, *Henri IV*, 2^e partie, acte III, scène II (au delà de 200 mètres).

2. Cf. P. COUISSIN, *Les armes romaines*, p. 286, note 7.

3. *Crassus*, chap. XXII.

chap. XXX, il parle des flèches parthes « dont la force et la raideur brisaient toutes les armes et ne trouvaient aucune résistance » et Dion Cassius¹ affirme « qu'elles traversaient les boucliers et les armures ». Procope d'ailleurs², s'exprime d'une façon pareille. Cette portée était le résultat de deux particularités de l'arc turquois : la structure et la forme.

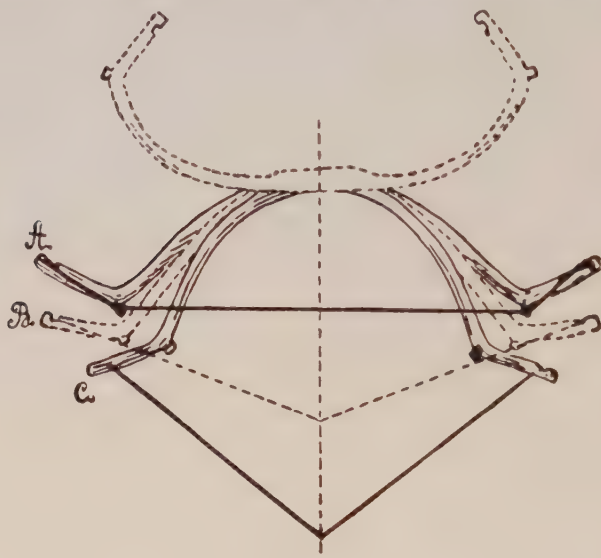


Fig. 1.

Sur la structure, nous sommes informés amplement par l'article d'H. Balfour³. La partie courbée de l'arc turquois, entre les angles d'appui (fig. 1), est constituée par une lame en bois (de bambou), munie à l'intérieur (du côté de l'archer) d'une baguette en corne qui se trouve comprimée lors de la tension de l'arc, alors qu'une couche de tendons de bœuf, appliquée du côté extérieur sur le bois, subira en même temps l'étirage. On remarquera l'habile disposition de ces deux

1. Liv. XL, chap. 22, au milieu.

2. *Bellum Persicum*, I, 1.

3. *On the structure and affinities of the composite bow*, dans *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1889, p. 220 ss.

couches quant à la matière respective, la corne subissant la compression, les tendons subissant l'étirage.

Une seconde particularité produira le même effet : la double courbure. Remarquons que dans l'arc turquois, tel qu'il est fabriqué encore aujourd'hui en Chine (il y en a dans tous les musées ethnographiques, au Musée de l'Armée) la première courbure, celle de l'arc, est une courbure réelle, alors que les deux courbures extérieures forment des angles. Les Parthes employaient ce type, comme on peut le voir sur un plat d'argent trouvé en Russie méridionale et datant de l'époque des Sassanides¹.

N'étant pas mathématicien, je veux donner la parole à mon frère, qui, en tant qu'ingénieur, saura formuler et tracer graphiquement le raisonnement technique. Les officiers d'artillerie ou du génie, qui ont étudié les principes de la balistique, seront plus à même de comprendre les qualités de cet arc à double courbure.

Ce qui rend l'arc turquois particulièrement intéressant, c'est le fait que dans sa construction nous trouvons une solution au moins partielle d'un vieux problème de balistique non encore résolu jusqu'à ce jour.

Dans nos armes à feu la poudre, en faisant explosion, développe presque instantanément sa pression maxima. La balle s'étant mise en mouvement dans l'intérieur du canon, le volume offert aux gaz augmente ; en même temps les gaz se refroidissent aux parois du canon et la pression agissant sur le projectile diminue rapidement. La balle reçoit donc au début de sa course dans le canon de l'arme un choc formidable ; puis, s'étant mise en mouvement, elle est poussée par une pression de gaz diminuant rapidement. Les poudres pyroxylées modernes sont déjà beaucoup plus « progressives » ; leur pression maxima se développe plus lentement et diminue moins rapidement. La poudre idéale serait celle qui, en brûlant de plus en plus vite, maintiendrait dans le canon une pression

1. Cf. *Compte-rendu de la Commission Impériale Archéologique*, Saint-Petersbourg, année 1867, gravure.

aussi élevée que le permet la matière qui le constitue, et cela pendant tout le trajet du projectile dans le canon.

Nos armes les plus modernes sont donc loin de réaliser la meilleure manière de mettre le projectile en mouvement. Pour faire partir son express, le mécanicien ouvre lentement la valve d'arrivée de la vapeur dans les pistons, et ce n'est qu'au fur et à mesure que la vitesse du train augmente, qu'il donne toute la pression. C'est là aussi le principe du coup de fronde : application d'une énergie croissante jusqu'au moment du relâchement du projectile.

Le tir à l'arc ressemble au tir des armes à feu : l'énergie agissant sur le projectile, la flèche, va en diminuant pendant le trajet de la flèche sur l'arme. Pour un arc ordinaire uniformément élastique et sans tension initiale, la tension agissante sur la flèche pendant son trajet sur l'arc peut être représentée schématiquement par la ligne AB (a) de la figure 2. Dans cette figure la ligne CB représente le trajet de la flèche sur l'arme (allant de C en B) ; CA représente la tension maxima de la corde. La surface hachée obliquement donne, pour cet arc, l'énergie transmise à la flèche.

L'arc turquois a, au repos, l'aspect représenté en pointillé dans la figure 1. A l'état monté, prêt pour le tir, il a la forme A, c'est-à-dire que sa corde est déjà fortement tendue. C'est là un premier perfectionnement, qu'on retrouve d'ailleurs sur tous les bons arcs. Car, ne l'oublions pas, cette tension initiale sera au départ de la flèche la poussée finale agissant sur celle-ci. Un arc ordinaire uniformément élastique et à tension initiale (T_i) donnerait donc la courbe des tensions A DB (b) et la hachure horizontale représente le gain d'énergie utile dû à la tension initiale de la corde.

Mais dans l'arc turquois il y a mieux. A cause de sa forme particulière, sa longueur (bras de levier) augmente pendant la première partie de sa mise en tension, ce qui revient à une réduction relative de l'effort à appliquer ; puis, à partir de la position B la longueur du bras de levier diminue et l'effort nécessaire va en augmentant. Au moment du relâchement de la corde ces phénomènes se reproduisent en sens inverse :

la pression exercée sur la flèche va d'abord ne diminuant, comme pour tous les arcs ; puis, à partir de la position B, elle augmente jusqu'en A. Schématiquement cela donnera donc une courbe des tensions semblable à AED (c) et la surface hachée verticalement représente le nouveau gain d'énergie, dû à la forme particulière de l'arc.

Au point de vue balistique l'arc turquois constitue donc un véritable chef-d'œuvre, et les effets obtenus par cette arme ont pleinement confirmé sa supériorité. Il serait très

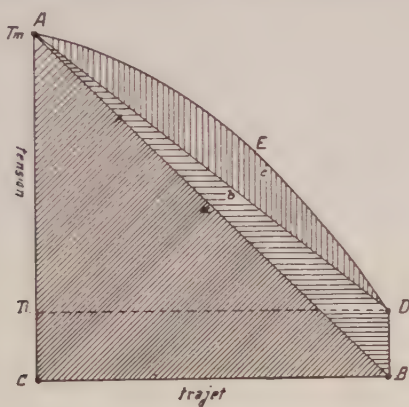


Fig. 2.

intéressant de faire établir par des personnes plus versées dans cette matière, et disposant des appareils nécessaires, les courbes exactes des tensions, et notamment la courbe des vitesses de la flèche pendant son trajet sur l'arc.

En ce qui concerne la portée de l'arc turquois, je vais réunir les données que j'ai pu trouver. V. Luschan¹, parlant des arcs simples et composés, raconte qu'en 1795 Mahmoud Effendi, secrétaire de la légation turque à Londres, a tiré avec un petit arc turquois à une distance de 440 m. 70. Il cite en même temps la plus grande portée constatée jusqu'aujourd'hui, marquée d'une borne de marbre au champ de tir

1. *Zeitschrift für Ethnologie*, XXI, 1899, p. 221 ss.

(Ak-meidân) de Constantinople. C'est le sultan Sélim qui a tiré ce coup en 1798 (888 m. 80). Ce dernier coup ne compte pas pour nous, le sultan Sélim ayant été d'une force extraordinaire. Pour un archer parthe je crois pouvoir évaluer la portée de 400 à 600 mètres, selon la force physique de l'homme.

Pour la force de pénétration, j'ai trouvé dans une revue allemande¹, un petit article de Georges Muller, où il raconte qu'il a vu la flèche tirée d'un arc turquois, fabriqué en Chine, traverser à une distance de 30 à 40 mètres une plaque en laiton d'une épaisseur de 3 $\frac{m}{m}$.

Si Plutarque dit² que les écailles des cuirasses parthes étaient en acier margien, cela rappelle les lames noires du Khoraçan si renommées au moyen âge.

A propos de la malheureuse issue de la bataille de Carrhes, je voudrais proposer cette idée : la supériorité de l'arc turquois sur les arcs simples des peuples méditerranéens suffirait à elle seule à expliquer la catastrophe de Carrhes ? Car je suppose qu'elle était aussi efficace que celle des fusils du milieu du XIX^e siècle, vis-à-vis des arcs et armes de jet primitives des peuples indigènes de l'Afrique et de l'Océanie.

Il nous reste à ajouter une remarque sur les corps auxiliaires de l'armée romaine impériale, corps qui me semblent avoir introduit dans l'armée romaine, surtout depuis Sévère Alexandre, l'usage de cette arme. Citons d'abord les ailes : l'*ala I. Parthorum*, mentionnée dans des inscriptions de 107 jusqu'au III^e siècle ; une *ala Parthorum veterana*, probablement en Dalmatie. La *Notitia Dignitatum* signale une *ala I. Parthorum* en Mésopotamie. Une *ala I. Augusta Iluraeorum* est en Germanie Inférieure au I^{er} siècle, puis en Pannonie. Une *ala Augusta Syriaca* marcha avec Trajan contre les Parthes. Une *ala I. Gallorum et Pannoniorum cataphractaria* était au II^e siècle en Mésie et en Dacie. Enfin Sévère Alexandre

1. *Schuss und Waffe*, 1912-13, nos 19 et 21, *Altchinesische Bogenwaffen*.

2. *Crassus*, au début du chap. XXX.

créa l'*ala nova firma miliaria catafractaria*, qu'il amena contre les Alamans, pour la renvoyer ensuite en Arabie.

Parmi les cohortes, les *equitatae* avaient le quart de leur effectif à cheval. Nous trouvons entre autres : la *cohors I. Apamenorum sagittariorum equitata* en Égypte, la *cohors I. Flavia Damascenorum miliaria equitata sagittariorum* en Germanie Supérieure, la *I. Augusta Ituræorum sagittariorum* au début de l'Empire et une autre *coh. Ituræorum (sagittariorum) equitata* sous Adrien en Cappadoce. La *I. Ulpia sagitt. equit.* avait été créée par Trajan pour l'Orient. Nous trouvons une *coh. I. miliaria nova Syrorum sagitt.* et en Mésie, il y a, en 99, une *coh. I. Tyrriorum sagitt.* La *coh. VI. Commagenorum equit.* restait sous Trajan en Numidie, la *I. equit.* depuis le début de l'empire en Palestine. La *II. equit.* était probablement en Orient, la *II. Ituræorum* constamment en Égypte. Les *I. et V. Ulpia Petræorum equit.* marchèrent avec Trajan contre les Parthes : les *II. et III. Ulpia Petræorum miliaria equit.*, dont la dernière en Cappadoce, les *IV. et VI. Ulpia Petræorum* restaient en Palestine. Trajan amena contre les Parthes les *II. et III. Ulpia Paphlagonum*, ainsi que la *I. Ulpia sagitt. equit.* Nous trouvons en outre les *I. et II. Flavia Commagenorum*, comme la *III. et V.* du même nom. La *cohors I. Damascenorum* était en Palestine en 139, la *I. Ituræorum* en Dacie vers 110. La *coh. III. Ituræorum* se trouve au 1^{er} siècle en Égypte, la *VII.* de ce nom est mentionnée sur le colosse de Memnon. Enfin la *I. Sebastenorum miliaria* est en Palestine en 139 et la *I. Silauciensium* se trouve en Germanie Inférieure (le nom en dérive de Seleucia).

Parmi les *numeri*, créés depuis Adrien, nous avons un *numerus Osrhoënorum* créé par Sévère Alexandre, un deuxième en Maurétanie et encore deux autres, quatre *numeri Syrorum*, dont un en Dacie, un en Maurétanie et deux en Angleterre. Un *numerus Paphlagonum* se trouve encore, de même qu'un *numerus Hemesenorum*, en Numidie¹. La *Notitia Dignitatum* cite encore une *ala II. Assyriorum* et une *ala XV. Flavia*

1. Cf. *Revue arch.*, 1924, nov.-déc.

Carduenorum (de Kurdes), de même qu'un *numerus Palmyrenorum* en Numidie et un *numerus Palmyrenorum sagill.* en Dacie.

Enfin il y a des *cunei* et des *vexillationes catafractariorum, clibanariorum et sagittariorum*.

Il est vrai que l'empereur Adrien avait décrété qu'en principe, dorénavant, l'armée de chaque province militaire se recruterait dans la province même. — Il serait difficile d'imaginer une mesure plus fatale aussi bien par rapport à la valeur militaire des différentes armées qu'au point de vue du gouvernement des provinces.

Car les spécialistes d'une arme, les ailes de cavalerie gauloise, numide ou thrace, les cohortes d'infanterie espagnole, batave ou tirées des régions alpestres, devaient à l'avenir être consignées dans leurs provinces ou bien, dans les provinces éloignées, être recrutées dans la population indigène. — En outre, les empereurs avaient toujours fait servir les auxiliaires loin de leur pays d'origine pour éviter toute intelligence entre l'armée et la population indigène.

Or Adrien lui-même avait commencé par établir une exception en faveur des archers asiatiques. Ces exceptions finirent par se multiplier à un degré tel que la mesure d'Adrien, dictée sans doute par des raisons financières, ne tarda pas à être complètement paralysée.

En lisant le récit de la marche de Crassus et les opinions exprimées par les officiers pendant les délibérations, on voit avec regret comment le questeur C. Cassius Longinus, officier sérieux et capable, qui a donné les avis les plus sages, doit céder devant le triumvir, tout comme au V^e livre de César le légat L. Aurunculeius Cotta et les officiers expérimentés ont été forcés de donner leur adhésion à des avis dont ils prévoyaient l'échec. L'année suivante, C. Cassius, avec une poignée d'hommes, réussit à chasser les Parthes de Syrie, avisé par les dures leçons que lui avait données la campagne fatale.

Paul MEDINGER.

LES PREMIÈRES VOÛTES NERVÉES FRANÇAISES ET LES ORIGINES DE LA CROISÉE D'OGIVES

En attendant la publication, que l'on promet prochaine, des Actes du XII^e Congrès international d'Histoire de l'Art tenu à Bruxelles en septembre 1930, la *Revue Archéologique* veut bien publier, sinon la communication que j'avais eu l'honneur d'y présenter, du moins un exposé sommaire des principaux faits dont j'avais fait état dans cette communication. Bien que celle-ci remonte à plus de trois ans déjà, on jugera peut-être encore opportun qu'il me soit ainsi permis d'en rappeler l'essentiel et de donner une forme écrite à ce qui n'avait pu être énoncé alors que verbalement.

On sait que l'histoire des origines de la croisée d'ogives reste une des questions les plus controversées de l'archéologie médiévale. Il n'est pas douteux que l'art gothique, tel qu'il s'est développé dans la deuxième moitié du xii^e siècle et répandu ensuite dans toute l'Europe chrétienne, s'est constitué pleinement, avec tous ses caractères, dans la région du Nord de la France qui comprend en somme l'Ile-de-France, la Picardie et la Champagne. Mais les avis diffèrent sur le pays d'origine de la croisée d'ogives, élément essentiel de l'architecture gothique dont l'invention appartient en propre aux constructeurs du moyen âge et a véritablement révolutionné l'art de bâtir. Pour énoncer et discuter les diverses théories qui ont été présentées à ce sujet, il faudrait tout un livre. Nous nous bornerons ici à mentionner que le problème est loin d'être encore entièrement résolu et à rappeler un cer-

tain nombre de faits dont la plupart ont été déjà signalés, mais dont on ne semble pas avoir assez tenu compte jusqu'à présent en étudiant les origines de la voûte d'ogives. Sous sa forme définitive où se combinent, somme toute, le principe architectural de la nervure portante et celui de la voûte d'arêtes, ce système ne paraît pas être né d'un seul coup dans une région déterminée ; mais dans les diverses provinces de l'ouest de la France, depuis les Pyrénées jusqu'à la Manche, son emploi a été précédé, parfois dès le ^x^e siècle, par des essais fort variés où l'on voit apparaître déjà plus ou moins le principe de la nervure, sans que celui-ci soit encore combiné avec celui de la voûte d'arêtes ; et dans plusieurs cas ces essais semblent pouvoir s'expliquer par la connaissance des voûtes nervées hispano-mauresques du ^x^e et du ^x^e siècles¹.

I

Dans la région du Sud-Ouest comprise entre la vallée de la Garonne et les Pyrénées, région qui a eu, comme il est logique, avec l'Espagne voisine les relations les plus étroites et les plus immédiates, il existe encore plusieurs édifices où les ressemblances avec les monuments musulmans, mozarabes et mudéjars sont très précises. J'ai signalé déjà les curieuses coupoles nervées de Sainte-Croix d'Oloron et de l'Hôpital Saint-Blaise, où les arcs qui sous-tendent la voûte dessinent une étoile à huit branches, motif éminemment caractéristique de l'art hispano-mauresque et des coupoles nervées musulmanes². Celle de l'Hôpital Saint-Blaise est relativement récente, et peut-être celle de Sainte-Croix d'Oloron ne date-t-elle, malgré son aspect plus archaïque, que d'une époque plus ou moins avancée du ^{xii}^e siècle. Ces deux voûtes ne

1. On trouvera des indications sur ces voûtes hispano-mauresques dans les deux études suivantes : *L'architecture musulmane du X^e siècle à Cordoue et à Tolède*, *Gazette des Beaux-Arts*, sept.-oct. 1925, pp. 141-161. — *Les voûtes nervées hispano-musulmanes du XI^e siècle et leur influence possible sur l'art chrétien* *Hespéris*, 1928, pp. 147-175.

2. *L'Architecture*, 10 oct. 1926, pp. 323-324. — *Hespéris*, 1928, p. 26 et fig. 9-10.

sauraient donc avoir servi de modèles dans l'invention de la croisée d'ogives ; mais elles représentent tout au moins des survivances de relations artistiques certaines ; l'imitation des voûtes hispano-mauresques y est incontestable ; et il y en a, en outre, dans le sud-ouest de la France plusieurs autres qui sont sans doute plus anciennes, et dont deux au moins ne peuvent guère s'expliquer que par la connaissance de modèles espagnols du *x^e* ou du *xi^e* siècle.

Il importerait tout d'abord de bien étudier à ce point de vue le célèbre porche de l'abbatiale de Moissac. La voûte basse de ce porche, qui a été bien souvent décrite, est une sorte de voûte sur croisée d'ogives où deux énormes arcs en croix sont bandés au-dessous d'une voûte d'arêtes avec laquelle ils font du reste si peu corps que l'intervalle qui les en sépare paraît avoir été garni avec un remplissage. Elle ne présente pas avec les voûtes espagnoles de ressemblance particulière. Mais, par contre, la salle du premier étage est couverte d'une voûte tout autrement conçue que celle du rez-de-chaussée. C'est une sorte de coupole à côtes, percée au centre d'un oculus contre lequel viennent s'appuyer douze arcs retombant sur des colonnes adossées dont quatre dans les angles et huit en deux points médians de chacun des côtés de la salle. Sans doute il ne subsiste pas à notre connaissance de voûte hispano-mauresque tout à fait semblable à celle-ci ; mais il n'est parvenu jusqu'à nous qu'un nombre infime de voûtes nervées parmi toutes celles qui ont existé en Espagne au *xi^e* siècle ; et d'ailleurs cette voûte de Moissac n'est pas sans quelque analogie avec celle de l'église mozarabe de San Baudelio de Berlanga de Duero qui paraît dater de la première moitié du *xi^e* siècle. On sait en tout cas que l'abbaye de Moissac était une des abbayes françaises qui ont eu le plus de possessions au sud des Pyrénées et le plus de rapports avec l'Espagne.

La ressemblance avec les voûtes espagnoles se précise au porche de Saint-Bertrand de Comminges qui présente, au reste, avec la salle haute de celui de Moissac certaines ressemblances, et en particulier le même contrebutement latéral

par des voûtes en demi-berceau. Ici l'analogue espagnol existe dans un monument mozarabe de la fin du ^x^e siècle. La voûte de Saint-Bertrand est une coupole en arc de cloître sur plan carré renforcée par des arcs qui en joignent le centre, percé comme à Moissac d'un oculus pour la manœuvre des cloches, avec les sommets des angles et les milieux des côtés du carré. Il faudrait en étudier exactement l'appareillage et examiner comment sont les nervures, simplement portantes ou pénétrant dans la voûte. De toute façon cette coupole nervée rappelle d'une façon évidente deux voûtes de l'église mozarabe de San Millán de la Cogolla, qui se trouvait tout près de la Navarre, sur le chemin même de Saint-Jacques de Compostelle : la forme de la coupole et la disposition des nervures sont identiques.

Une autre voûte tout aussi aberrante dans cette région, quand on ne connaît pas les monuments espagnols, est celle de la croisée de l'église d'Aubiac, près d'Agen. Cette église, très archaïque et encore insuffisamment étudiée, a un chevet à trois absides sur plan outrepassé, peut-être rebâti sur des substructions carolingiennes, au centre duquel une coupole sphérique surmonte une travée sur plan carré et est portée par deux arcs en croix retombant sur des colonnes au milieu des côtés du carré. On se trouve là encore en présence d'une voûte qui ressemble tout à fait à certaines voûtes nervées espagnoles : des coupoles analogues se voient, en effet, en Aragon, près du col du Somport, à la cathédrale de Jaca et à l'abbatiale de Santa Cruz de la Serós ; une autre existe fort loin de là, dans les Asturies, à la « Torre Vieja » ou « Vieille Tour » de la cathédrale d'Oviedo ; cette dernière ne doit guère remonter au delà du milieu du ^{xiii}^e siècle ; mais la même disposition des nervures se trouvait déjà dans les monuments musulmans de Tolède dès la fin du ^x^e siècle.

II

Dans la région de l'Ouest de la France qui comprend la Guyenne, la Saintonge, l'Angoumois, le Poitou, des essais pour la plupart difficiles à dater sont remarquables par le

fait qu'on y voit employer la nervure avec des voûtes de toutes sortes, jusque sous des voûtes en berceau comme à Lusignan et à Jazeneuilh, et le plus souvent sous des coupoles aussi nombreuses que diverses et datant d'époques fort différentes. On considère en général ces voûtes comme des imitations grossières des voûtes d'ogives de l'Ile-de-France. Mais elles sont trop nombreuses et trop variées pour que cette explication puisse suffire. Il semble bien que dans toute cette région les architectes aient connu et appliqué le principe de la nervure avant d'en avoir vu réaliser la synthèse avec celui de la voûte d'arêtes pour donner la croisée d'ogives ; et c'est ce qui paraît en tout cas incontestable dans la région de la vallée de la Loire, où les coupoles nervées ont également abondé, et où il semble de plus en plus difficile d'expliquer par la seule influence de l'Ile-de-France les caractères particuliers de l'architecture gothique, dite angevine, au **xii^e** et au **xiii^e** siècle.

Qu'il y ait eu dans toute la région de la Loire moyenne et de la Basse-Loire, au **xi^e** siècle et dès la fin du **x^e**, une très puissante école d'architecture, c'est ce qu'on ne saurait plus mettre en doute aujourd'hui. On sait maintenant qu'il s'est élevé alors autour de Saint-Martin de Tours, depuis Orléans et Chartres jusqu'à Angers et Nantes, un grand nombre d'églises voûtées au moins en partie et pourvues de déambulatoires avec chapelles rayonnantes au-dessus de cryptes sur même plan. Malheureusement la plupart des œuvres de cette école ne sont pas parvenues jusqu'à nous, de telle sorte qu'on en sera toujours réduit à des conjectures sur les origines du gothique angevin. Mais il est curieux de constater que certaines particularités restées jusqu'ici inexplicables de cette architecture pourraient peut-être se comprendre par la comparaison avec les voûtes nervées hispano-mauresques.

Les caractères principaux de cette variété régionale d'art gothique sont, dans la construction, la structure plus ou moins cupuliforme de ses voûtes d'ogives, l'emploi qu'elle fait des liernes, la pénétration des nervures de ses voûtes entre les compartiments de celles-ci. Or, au **x^e** et au **xi^e** siècles, les voûtes nervées hispano-mauresques étaient toutes des coupoles,

l'existence de nervures aboutissant comme les liernes au milieu des côtes du polygone de base y était courante, et les arcs entre-croisés y pénétraient déjà entre les compartiments de la voûte au point de les séparer parfois complètement, ainsi à San Millan de la Cogolla ou, semble-t-il, à la Grande Mosquée de Cordoue. Les trompes d'angle sur nervures, si fréquentes dans l'art gothique angevin, par exemple celles que l'on voit à la sacristie de Sainte-Radegonde de Poitiers ou à la chapelle Sainte Catherine de Fontevrault, pourraient fort bien être de simples transcriptions gothiques des demi-voûtes d'arêtes que les architectes hispano-mauresques ont employées de même dans une foule de constructions. Peut-être même pourrait-on expliquer par une dérivation lointaine et relativement récente des coupoles espagnoles les voûtes si curieuses de l'église de la Trinité à Angers, où l'on trouve sans doute une combinaison de la voûte angevine à liernes et de la voûte sexpartite normande, mais où l'on voit, en outre, à l'une des travées la clef centrale remplacée par une coupolette minuscule, suivant une disposition qui était chère aux architectes de l'Espagne musulmane.

Ce qui prouve surtout d'une façon péremptoire que les voûtes nervées de la région de la Loire ne sauraient s'expliquer à l'origine par la seule imitation des croisées d'ogives françaises, c'est qu'il en subsiste plusieurs qui ne sont pas encore de vraies voûtes d'ogives et dont l'une au moins remonte au ^x^e siècle. Construites en général à l'intérieur de clochers, ce sont encore des sortes de coupoles, d'ailleurs assez maladroitement appareillées ; et la disposition des nervures y est celle, si fréquente en Espagne, que nous avons déjà rencontrée à Aubiac. L'une de ces voûtes, probablement la moins ancienne, est celle de la tour dite de Charlemagne, récemment effondrée, à Saint-Martin de Tours, la puissante abbaye dont on connaît les importantes relations avec l'Espagne et dont l'église aujourd'hui disparue présentait avec la basilique de Compostelle une ressemblance déjà attestée par le *Guide du pèlerin* de Saint-Jacques au ^{xii}^e siècle. Une autre voûte analogue se voit à l'église Saint-Ours de

Loches : c'est la salle supérieure du clocher-porche que M. Jean Vallery-Radot a longuement étudié et qu'il considère comme ayant fait partie des embellissements apportés à l'église



Fig. 1. — Loches. Salle haute du clocher.

à la suite de la translation des reliques de l'évêque de Tours saint Baud en 1086¹. Tandis que la salle basse de ce clocher est couverte d'une voûte en berceau soulagée par de simples doubleaux, on trouve à la salle haute, sous une coupole en arc de cloître à quatre pans, deux arcs de profil rectangulaire se croisant à angle droit sans clef commune en partant du

1. *Bulletin monumental*, 1924, pp. 14-17.

milieu des côtés de la salle. Enfin, entre Loches et Tours, on voit une troisième voûte du même genre au clocher de l'abbaye de Cormery (fig. 1), qui dépendait de Saint-Martin de Tours¹. La salle du premier étage y est couverte d'une coupole assez grossière à pans multiples, reposant sur quatre pendentifs rudimentaires, et supportée par deux gros arcs en croix qui retombent sur des colonnes adossées aux murs entre les fenêtres de chaque côté de la salle.

III

Reliée à la vallée de la Loire par de vieilles voies de communication et par les circonstances historiques, la Normandie a eu avec elle, dès les origines de l'époque romane, d'importantes relations artistiques auxquelles on n'a pas encore donné toute la valeur qui conviendrait. Elle a vu s'élever, elle aussi, pendant tout le cours du XI^e siècle de vastes églises dont certaines étaient pourvues de même d'une crypte et d'un déambulatoire, et où le problème de la voûte s'est posé de bonne heure. Là aussi la majeure partie des grands édifices construits à cette époque a disparu pour faire place à d'autres plus récents. Il n'en est que plus significatif de constater que l'un des rares clochers du XI^e siècle, parvenus jusqu'à nous dans cette région, conserve encore une voûte nervée de tout point comparable à celles de Touraine et antérieure elle aussi aux plus anciennes croisées d'ogives connues dans le Nord de la France.

C'est, à la tour septentrionale de la façade ouest de la cathédrale de Bayeux, la voûte de la salle basse, dont les caractères architecturaux sont encore très suffisamment nets malgré une restauration trop radicale. On sait que la cathédrale actuelle de Bayeux est un monument très complexe qui remonte surtout aux XII^e et XIII^e siècles, mais qu'il y subsiste des restes importants de l'église antérieure, commencée par l'évêque Hugues II mort en 1049, et consacrée le 14 juillet 1077

1. O. BOBEAU, *Bulletin archéologique*, 1908, pp. 344-370.

par son successeur Eudes de Conteville. Des textes précis affirment que ce dernier, avant de mourir loin de son diocèse en 1097, avait terminé de la façon la plus élégante l'église neuve élevée en l'honneur de la sainte Vierge Marie, et le monument était donc certainement achevé depuis une vingtaine d'années au moins quand il fut incendié en 1105. Cet incendie respecta en particulier les tours de la façade, et celles-ci existent encore après avoir été simplement rhabillées par la suite. La salle basse de la tour nord, que l'on peut considérer par conséquent comme ayant été construite entre 1060 et 1075 ou 1080 environ, est couverte d'une voûte sur arcs entre-croisés que M. Jean Vallery-Radot regarde comme « tenant une place intéressante dans l'histoire encore obscure des tentatives qui ont précédé l'invention de la croisée d'ogives¹ ». Tandis que, dans la tour méridionale, la salle basse est couverte, comme celle du rez-de-chaussée de Loches, d'un berceau sous-tendu par un doubleau, on voit ici, à peu près comme au premier étage de Loches, une coupole presque hémisphérique soulagée par deux arcs de section rectangulaire qui retombent sur des colonnes adossées au milieu de chacune des faces de la salle et se croisent à angle droit en se pénétrant l'un l'autre au lieu de buter contre une clef commune.

Il y a eu sans doute en Normandie d'autres voûtes analogues à celle-ci, car nous ne connaissons plus aujourd'hui qu'un bien petit nombre des constructions élevées au XI^e siècle par les architectes de cette province. La conservation du clocher nord de Bayeux prouve en tout cas à elle seule que des essais de cette sorte ont précédé en Normandie la croisée d'ogives proprement dite et lui ont sans doute bientôt donné naissance dans la région. En Normandie, comme en Touraine, ces premiers essais rappellent encore à bien des égards les voûtes nervées espagnoles. Il est aisé de concevoir que l'esprit inventif des architectes normands ou anglo-normands a pu assez vite faire le reste pour élaborer la voûte d'ogives proprement dite, en appliquant le principe de la nervure à celui de

1. *La Cathédrale de Bayeux*, Paris, 1922, p. 77.

la voûte d'arêtes qu'ils employaient déjà d'une façon savante et audacieuse pour couvrir de vastes espaces dans le chœur au moins de grandes églises comme celles de Caen.

Les recherches de M. John Bilson paraissent avoir définitivement montré que les voûtes d'ogives de la cathédrale de Durham et de quelques autres églises anglaises sont sensiblement antérieures aux plus anciennes voûtes de cette sorte connues dans l'Ile-de-France : dans ces édifices d'une importance déjà considérable et entièrement voûtés en employant ce système, les croisées d'ogives que M. Bilson a longuement décrites remonteraient, d'après les textes cités par lui, aux toutes premières années du ^{xii}e siècle ou même aux dernières années du ^{xi}e. Or nous savons aujourd'hui par ailleurs que les premiers grands monuments gothiques de la région parisienne et du Nord de la France doivent beaucoup à l'art roman de Normandie dans la décoration comme dans la structure architecturale. Il paraît donc logique d'admettre, dans l'état actuel de nos connaissances, que c'est également de Normandie que les constructeurs de l'Ile-de-France ont reçu la croisée d'ogives, vers le début du ^{xiii}e siècle, pour donner bientôt à leur tour définitivement naissance à l'art gothique, en développant les conséquences de ce nouveau mode de voûtement et en ajoutant à l'architecture nouvelle ainsi créée une décoration plastique non moins originale.

On conçoit dès lors tout l'intérêt que présente à nos yeux la modeste voûte du clocher nord de la cathédrale de Bayeux, et le rôle qui peut être attribué à des essais de cette nature dans la complexe histoire des origines de la croisée d'ogives et de l'architecture gothique.

E. LAMBERT.

LES LIGURES

II. -- LES ANTÉCÉDENTS DES LIGURES

A. — L'HYPOTHÈSE NORDIQUE

Mythologie : *Les Ligures, l'ambre et Kyknos*

Pour compléter cette revue des textes grecs et latins relatifs aux Ligures, il faut faire état de mythes où ils figurent : celui de l'origine de l'ambre et celui de Kyknos, rattachés l'un et l'autre à la mort de Phaéton. Müllenhoff (*Deutsche Altertumskunde*, I, p. 217 à 223) et d'Arbois de Jubainville (*Les premiers habitants de l'Europe*, I, 6 et 7, p. 330 à 355) en ont fait l'objet d'ingénieuses analyses.

On se réfère à Hésiode. Le texte fondamental est celui d'Hygin, bibliothécaire d'Auguste et ami d'Ovide. Dans ses fables, qui sont une sorte de lexique mythologique, la 154^e se rapporte à Phaéton¹ : « Phaethon Hesiodi. Phaethon Clymenys Solis filii et Meropes nymphæ filius, quam Oceanitidem accepimus, cum indicio patris, avum Solem cognovisse, impetratis curribus male usus est. Nam cum esset propius Terræ vectus, vicino igni omnia conflagrarunt et fulmine ictus in vicinum Padum cecidit. Hic amnis a Græcis Eridanus dicitur, quem Pherecydes primus vocavit... Sorores autem Phaethontis, dum interitum deflent fratris in arbores sunt populos versæ. Harum lacrimæ, ut Hesiodus indicat, in electrum sunt duratæ...

1. Ces *Fables* nous sont parvenues sous la forme d'extraits en prose, œuvre présumée d'un moine du iv^e ou v^e siècle. On pense qu'Hygin, élève de Cornelius Alexander, dit Polyhistor, avait reproduit un traité grec de mythologie. — Pour HÉSIODE, cf. éd. Didot, p. 58, fragm. 104.

...Cycnus autem rex Liguriaë qui fuit Phaetonti propinquus, dum deflet propinquum, in cycnum conversus est. Is quoque moriens flebile canit. »

Müllenhoff (p. 217) établit l'ancienneté de ce conte par la mention de l'Éridan au vers 338 de la *Théogonie*¹ et par le fait qu'Euripide parlait de la transformation en ambre des larmes des sœurs de Phaéon. On a interprété la mention de Phérécyde comme signifiant qu'il avait le premier assimilé l'Éridan au Pô ; il semble d'ailleurs que la *Théogonie*, dont l'horizon est assez limité et précis², ne comporte guère d'hésitation qu'entre le Pô et le Rhône.

Pausanias (I, 3, 6), reproduisant sans doute un auteur plus ancien, dit qu'à travers le pays des Celtes³ coule le fleuve Éridan près duquel les filles du Soleil pleurent Phaéon leur frère.

Quand d'Arbois de Jubainville prétend que la géographie hésiodique situe les Ligures aux bords de l'Océan, il se fonde sur le vers cité plus haut et sur une interprétation du mot Ἠριδανός qu'il traduit don du matin : « sous le nom d'Éridan on se figurait poétiquement la lumière du soleil comme une sorte de fleuve majestueux courant de l'Orient à l'Occident et versant au nord-ouest de l'Europe ses flots enflammés dans le sein de l'Océan qui formait la limite du monde ; c'était à l'embouchure de ce fleuve que se recueillait l'ambre, produit mystérieux du contact des rayons solaires et des eaux salées. Dans les fictions séduisantes qu'a versifiées l'auteur des *Catalogues* attribués à Hésiode, les rayons du soleil ou

1. Dans la liste des vingt-cinq fleuves nés de l'Océan et de Téthys.

2. La liste de la *Théogonie* (vers 337 à 945) comprend sept ou six cours d'eau de la Troade (Granique, Rhésos, Aisopos, Rhodios, Simois, Scamandre, Euénos (?), six autres de l'Asie Mineure occidentale (Caïque, Heptaporos, Hermos, Méandre, Sangarios, Parthénos), quatre de Thrace ou de Macédoine (Ardescos, Nessos, Strumon, Haliaemon), quatre ou cinq de Grèce (Pénée, Achéloos, Euénos (?), Alphée, Ladon), quatre enfin sis vers les extrémités du monde alors connu (Phase, Istros, Eridanos, Nil). Ainsi qu'il arrive souvent, même chez Ptolémée, les motifs de la préférence accordée à la désignation de tel fleuve plutôt que d'un autre voisin nous échappent.

3. La Gaule Cisalpine.

Héliades sont personnifiés : ils sont transformés en femmes, sœurs de Phaéon ou du Soleil ; réunies tous les soirs sur les rivages lointains où l'Éridan se perd dans l'immensité de l'Océan, elles voient avec désespoir leur frère disparaître dans les flots et elles expriment leur douleur en répandant des larmes abondantes ; ces larmes se pétrifient et telle est l'origine de l'ambre, parure des femmes grecques . (D'Arbois de Jubainville, *Les Premiers habitants de l'Europe*, I, p. 332-333.) On reconnaît dans cette amusante fiction littéraire de l'illustre celtisant les procédés de la « mythologie comparée » qui voyait dans les mythes une « maladie du langage ». Nous n'en retiendrons rien¹.

La localisation de la légende aux bords de l'Éridan est bien attestée. Le fait typique concerne l'origine de l'ambre. A ce sujet il faut citer Pline (XXXVII, II, 12 et 13) qui donne d'amples détails. Il commence par rappeler la légende : « Phaeontis fulmine icti sorores fletu mutatas in arbores populos lacrymis electrum omnibus annis fundere juxta Eridanum amnem quem Padum vocamus : et electrum appellatum, quoniam sol vocitatus sit Elector. plurimi poetæ dixere, primique ut arbitror Æschylus, Philoxenus², Nicander³, Euripides, Satyrus... ».

Pline ajoute aussitôt que cela est faux, que les îles Élec-

1. Rien non plus d'un autre calembour puisé dans la légende d'Héraclès. APOLLODORE (II, 5, 10) parlant de son combat en Ligurie lui donne comme adversaires Alebion et Derkynos, fils de Poseidon. Le scholiaste de Lycophron (648) appelle Ligus le frère d'Alebion : MELA (II, 5) le nomme Berzion. On a rapproché le premier nom de celui de l'île Albion sans autre motif que la ressemblance onomastique. Les fables généalogiques greffées sur celle d'Héraclès citent au contraire les Celtes et non pas les Ligures. Parthenios cité par d'Arbois de Jubainville, p. 353, fait de Keltos un fils d'Héraclès et de Keltiné, fille de Bretannos. AMMIEN MARCELLIN (X, V, 9), citant Timagène, auteur du 1^{er} siècle av. J.-C., contait qu'Héraclès, vainqueur de Géryon en Espagne et de Tauriscos en Gaule, y procréa avec des femmes du pays les rois éponymes de l'Ibérie et de la Celtique, de même qu'ailleurs celui de la Scythie.

2. Poète dithyrambique (435-380), qui vécut à Athènes et auprès de Denys le Tyran.

3. Un Nicandre de Colophon paraît avoir vécu au 11^e siècle av. J.-C. Pline le cite souvent.

trides, placées par certains dans la mer Adriatique, n'existent pas. Eschyle plaçant l'Éridan en Ibérie c'est-à-dire en Espagne, Euripide et Apollonius qui font confluer le Rhône et le Pô sur le littoral Adriatique ont montré qu'ils ignoraient la géographie ; on leur pardonnera plus facilement de s'être trompés sur le succin (ambre). D'autres auteurs plus modérés ont dit, ce qui est également faux, qu'il se trouve à l'extrémité du golfe Adriatique, sur des rochers sans routes, des arbres d'où la gomme découle au commencement de la Canicule. Théophraste dit qu'on l'extrait de terre en Ligurie ; Charès que Phaéton périt à Hammon en Éthiopie ; c'est pourquoi il s'y trouve un temple et un oracle et l'électrum y est produit ; Philémon qu'il est fossile, qu'on l'extrait en Scythie de deux endroits, blanc et couleur de cire, appelé électrum ; ailleurs fauve que l'on nomme subalternicum. Démocrate le nomme lyncurion et dit qu'il est formé de l'urine des lynx... d'après Sudines, il est produit par un arbre en Ligurie ; Métrodore est de cet avis. Sotacus croit qu'il découle en Bretagne de pierres qu'il nomme électrides ; Pythéas dit que les Guttons, peuple Germain, habitent sur six mille stades une baie de l'Océan, appelée Mentonomon ; à une journée de navigation de là est l'île Abalum ; le succin y est apporté par les flots au printemps, c'est un excrément de la mer congelée ; les indigènes le brûlent en guise de bois et le vendent aux Teutons leurs voisins. Timée l'admit, mais nomma l'île Basilia... Il est inutile de continuer la citation où Pline a rassemblé une série d'hypothèses fantaisistes, faisant venir l'ambre des côtes océaniques de Maurétanie, des Syrtes, de l'Inde, où Sophocle prétend qu'il est formé des larmes des pintades pleurant Méléagre ; Pline donne au chapitre suivant des renseignements exacts sur l'origine de l'ambre et de son commerce. C'est une résine recueillie sur les bords de l'Océan septentrional, apportée par les Germains surtout en Pannonie ; de là des Vénètes voisins de cette région et de la mer Adriatique l'ont fait connaître ; la fable qui l'a rattaché au Pô vient évidemment, dit-il, de ce que les paysannes transpadanes, aujourd'hui encore, portent des colliers d'ambre. Il parle enfin d'une exploration effectuée

sous Néron à la recherche de l'ambre depuis Carnuntum¹ jusqu'à la côte de Germanie.

On s'accorde à admettre l'explication de Pline sur la transposition de l'origine de l'ambre aux rives du Pô et de l'Adriatique² ; c'est là qu'aboutissait la route commerciale par où il était apporté des plages septentrionales.

Le souvenir du lieu primitif persistait dans la mention des îles Électrides. Par contre, rien n'autorise à dire que l'Éridan ait été d'abord considéré comme un fleuve de l'extrême occident dont le nom fut transposé de l'Océan à l'Adriatique. Notons aussi que les textes cités n'associent pas les noms de l'Éridan et des Ligures ; s'agissant de l'embouchure du fleuve dans la mer Adriatique, cette constatation ne nous surprend pas, puisque ces parages étaient habités par les Vénètes. Par conséquent, les auteurs qui font des Ligures les producteurs de l'ambre doivent se référer à une route différente de celle qui aboutissait à l'Adriatique. Nous verrons plus loin que les documents archéologiques confirment ce fait ; deux routes ont été tour à tour utilisées pour l'importation de l'ambre des rives de la Baltique et de la mer du Nord à celles de la Méditerranée. La localisation à l'embouchure du Pô de la mort de Phaéton et de la métamorphose de ses sœurs se réfère à la seconde route.

Les assertions de Théophraste, de Sudines, de Métrodore, auteurs relativement récents, concernent la Ligurie historique, où la présence des Ligures est attestée dès le VII^e siècle puisqu'elle a précédé la fondation de Marseille. Leur assimilation aux Sicules la ferait remonter au moins au XI^e siècle, c'est-à-dire à l'âge du bronze.

La tradition qui met chez les Ligures le lieu de production de l'ambre suppose ou bien une route partant du nord de l'Elbe et aboutissant dans l'Apennin septentrional, ou bien un habitat antérieur du peuple Ligure dans le pays de l'ambre. Ces deux hypothèses ne s'excluent d'ailleurs pas.

1. Hainburg, près du confluent du Danube et de la March (Morava).

2. Jusqu'au moment où Pythéas eut précisé le lieu de provenance.

Avant d'invoquer les témoignages archéologiques, il faut parler de Kyknos (Cynus) roi des Ligures. Outre Hygin, Ovide et Pausanias le citent en cette qualité. Ovide (*Mét.*, II, 366 et suiv.) conte que Cynus, fils de Sthenelus, roi des Ligures, parent et ami de Phaéton, pleurant sa disgrâce fut changé en cygne par Apollon et placé parmi les constellations. Pausanias (I, 30, éd. Didot, p. 46) écrit : Λιγύων τῶν Ἡριδανοῦ πέραν γῆς τῆς Κελτικῆς Κύκνον ἄνδρα μουσικὸν γενέσθαι βασιλέα φασί. « On dit que Kyknos musicien devint roi des Ligures de l'Éridan au delà du pays celtique. »

Ce Kyknos roi des Ligures ne paraît avoir rien de commun avec l'adversaire d'Héraclès chanté dans le poème hésiodique du *Bouclier* (Ἀσπίς)¹ ; fils d'Arès, dompteur de chevaux, monté sur son char, il attaque celui d'Héraclès qui le tue ; c'était un ennemi de l'oracle apollinien de Delphes.

Apollodore parle à deux reprises (II, 5, 13 et II, 7, 6) de Kyknos, adversaire d'Héraclès, comme s'il s'agissait de deux personnages différents. Le premier est fils d'Arès et de Pyréné ; il défie le fils de Zeus et le combat au bord de l'Échédoros, en Macédoine ; le duel est interrompu par la foudre et Héraclès poursuit son voyage par l'Illyrie, l'Éridan, d'où il passe en Libye et par la mer extérieure au Caucase. — Le second², fils d'Arès et de Pélopie, est tué en combat singulier près d'Itone (Phthiotide) dans la dernière campagne d'Héraclès où il massacre autour de l'Æta les ennemis de Trachis et des Doriens. Ce Kyknos paraît être le même que le personnage d'Hésiode, chanté aussi par Stésichore (au début du VI^e siècle).

Les mythographes connaissaient encore trois autres Kyknos ; deux auraient été changés en cygnes : un roi de

1. Sur ce poème où l'imitation de l'*Iliade* est manifeste cf. P. MAZON, *Hésiode*, éd. Budé, p. 119 sqq. : la geste d'Alcmène est, pour 56 vers, extraite des *Catalogues* ; la description du bouclier d'Héraclès et le combat des deux héros pourrait ne dater que de 590-560 (P. Mazon) ; nous y reviendrons au point de vue archéologique, car elle paraît s'inspirer de la description d'une ou plusieurs scènes plastiques figurées peut-être sur des boucliers votifs.

2. Cité aussi par DIODORE, IV, 37.

Colone, en Troade, étranglé par Achille (OVIDE, *Mét.*, XII, 144 ; DIODORE, V, 83) ; c'est le père de Ténés éponyme de l'île Ténédos : un fils d'Apollon (OVIDE, *Mét.*, VII, 371) ; le dernier est cité par Hygin (*Fab.*, 97).

Müllenhoff écarte la connexité entre le cygne migrateur et les Ligures, rejetant l'opinion de Voss qui soutenait que c'étaient eux qui l'avaient révélé aux Grecs. D'Arbois de Jubainville la retient et faisant état des conjectures, maintenant délaissées, de la mythologie comparée, il veut que le mythe de Phaëton symbolise le coucher du soleil, l'Éridan la lumière solaire : après quoi il amalgame confusément la légende d'Héraclès, de son adversaire Kyknos, dompteur de chevaux, avec le combat dans la Crau contre les Ligures, pour conclure que ces mythes grecs prouvent que les Ligures ont été les maîtres des rivages océaniques de l'Europe occidentale. De ces imaginations nous retiendrons les seuls faits établis : les Ligures ont été considérés comme fournissant l'ambre et comme un peuple du cygne.

Bien que l'ambre se trouve en petites quantités dans beaucoup de bassins de lignites et qu'il en existe des gisements importants en Sicile et au pied des Alpes de Transylvanie (bassin de Buzau, on admet, se fondant notamment sur un texte assyrien du ^{x^e} siècle, signalé par Oppert, que dans l'antiquité, celui qui fut régulièrement exploité et approvisionna les pays méditerranéens, provenait des rives de la Baltique et de la mer du Nord. Déchelette¹ a montré qu'il était exporté par voie terrestre, que son commerce commencé à l'âge néolithique ne s'était développé qu'à l'âge du bronze, les routes principales étant : 1^o celle de la Vistule et du Dniester ; 2^o celle de l'Elbe au Danube d'où elle bifurquait vers le bas fleuve et la mer Noire d'une part, vers l'Adriatique d'autre part ; 3^o celle du Rhin et du Rhône.

« Il n'est pour ainsi dire pas de palafitte de l'âge de bronze, soit en Suisse, soit en Italie, soit en Savoie qui n'ait donné des

1. *Archéologie préhistorique*, I, p. 624 à 627 ; II, p. 19 à 21, 872 à 875, 1327 à 1330.

perles d'ambre. On en a recueilli également dans les terramares de l'Émilie. Enfin, au premier âge du fer il abonde surtout autour des Alpes. Dans les sépultures de la vallée de la Durance et du Queyras certains squelettes en portent des colliers composés d'un grand nombre de perles. » (DÉCHELETTE, II, p. 21.)

« A l'âge du bronze, l'ambre du Jutland détient dans le commerce international le rôle prépondérant. A partir du milieu du dernier millénaire, vers la fin du premier âge de fer, c'est l'ambre de la Prusse Orientale qui dut accaparer les marchés du sud... la grande voie était alors celle de la Baltique à l'Adriatique... » (DÉCHELETTE, II, p. 873.)

Au premier âge du fer ce commerce fut très actif ; à Halls-tatt, en Carniole, en Vénétie, on a trouvé des quantités de perles d'ambre dans toutes les stations préhistoriques. Elles se répandent en Gaule à partir de la période de la Tène. Mais sont encore bien plus abondantes dans les nécropoles de la Suisse centrale et du Tessin ; nous avons cité Pline (XXX, VII, 11, 12), constatant que de son temps encore les paysannes transpadanes (rive gauche du Pô) portaient des colliers d'ambre comme ornement et talisman. Il s'agit ici de pays gaulois, mais la Ligurie était demeurée longtemps le marché principal, puisque Théophraste à la fin du iv^e siècle supposait que c'était le lieu de production. Il y arrivait par la vallée du Tessin, suivant probablement la route où Apollonios fait en sens inverse passer les Argonautes ; du bras septentrional de l'Éridan (Rhén) il venait à la région des grands lacs celtiques et de ceux-ci au bassin du Pô.

L'affirmation d'Avienus plaçant sur la côte du Jutland le pays primitif des Ligures les met aux pays d'extraction de l'ambre. L'émigration qui du nord de l'Elbe les conduisit dans l'Apennin s'est peut-être effectuée le long de la route commerciale de l'ambre, lequel a continué de parvenir aux Ligures dans leur nouveau séjour.

Leurs relations avec les pays baignés par la mer du Nord et la mer Baltique sont aussi clairement révélées par le culte du cygne hyperboréen. Les faits archéologiques illustrent la

légende de Kyknos, roi symbolique des Ligures. On en trouvera l'exposé chez Déchelette (II, p. 418 à 444). « La figuration constante du cygne sur chacune des pièces de l'armure que portaient, vers la fin de l'âge du bronze, les guerriers de l'Italie du Nord explique la légende italique de Cynus, fils de Sthénélee, roi des Ligures, ami et parent de Phaéton. Cynus réside dans les vertes campagnes qu'arrose l'Éridan. Apollon le change en cygne et le place parmi les astres. L'origine du mythe s'explique aisément à l'aide des monuments que nous venons de rapprocher. Il n'y faut voir que la personification des anciens guerriers ligures adorateurs du soleil et portant sur leurs armes défensives l'image du cygne consacré à cet astre. » (DÉCHELETTE, II, p. 440.) Dès le VII^e siècle ce thème était familier aux Grecs, car le poète hésiodique termine la description du bouclier d'Héraclès en disant que sur le pourtour roule l'Océan près duquel les cygnes poussent leur grand cri, beaucoup d'entre eux nageant sur les flots où se jouent les poissons (vers 314 à 317).

L'association des Ligures avec le cygne océanique ou hyperboréen familier aux mythes et à l'art nordique de l'âge du bronze s'accorde avec la position qu'ils occupent dans le commerce de l'ambre pour appuyer le témoignage d'Avienus sur la provenance de la nation ligure, venue des rives de la mer du Nord à celles de la Méditerranée. Le chemin qu'ils parcoururent fut repris une dizaine de siècles plus tard par les descendants de leurs frères restés en place, lorsqu'ils s'ébranlèrent à leur tour en compagnie des Celtes¹, leurs anciens adversaires.

Si nous acceptons le dire catégorique de Philiste sur le

1. Les Cimbres et probablement les Teutons étaient de race gauloise, c'est-à-dire celtique. Cela résulte du témoignage des contemporains, du nom de leur roi Boiorix, de la nature de leur armement, de la nationalité gauloise des Atuatiques, descendants des Cimbres fixés sur la Meuse. C'est seulement au siècle suivant que fut appliquée à ceux-ci la qualification de Germains dans un sens purement géographique. (V. BERTHELOT, *Asie ancienne*, p. 28 à 30.) C'est après leur exode que les Germains dont l'habitat principal était sur la Baltique orientale et dans les bassins de l'Oder et de l'Elbe occupèrent la Chersonèse danoise.

caractère ligure du peuple des Sicules, il est difficile de dater plus tard que du ^{xii}e siècle l'arrivée de la nation ligure dans la zone méditerranéenne.

B. — L'HYPOTHÈSE PANITALIQUE

Les Ligures en Italie centrale

L'historique et la description du peuple ligure d'après les textes ne concordent pas avec le rôle que lui assignent les archéologues. Ce serait inquiétant si nous ne savions que souvent les appellations employées par les archéologues ne traduisent pas une constatation de leur science propre, mais une opinion historique contemporaine de leurs travaux et adoptée pour sa commodité. De fait, la plupart des archéologues italiens ont admis le nom « ligure » pour désigner les néolithiques d'Italie, que Sergi rattache à sa « race méditerranéenne ». C'est une désignation conventionnelle¹ dont l'inconvénient est de coller une étiquette inexacte sur le dossier archéologique des établissements antérieurs aux Étrusques et aux peuples ombro-sabelliens.

Les définitions sont libres, mais on risque d'embrouiller les idées, lorsque pour désigner des hommes et des choses du second millénaire, on choisit le nom d'un peuple qui était parfaitement défini et localisé au ⁱⁱⁱe siècle, ainsi que le prouve le traité conclu entre Hannibal et Philippe de Macédoine, où la Ligurie figure à côté de la Gaule et de l'Italie comme unité de même nature, sinon d'égale importance.

Nous ne pouvons donc accepter l'opinion qui prévaut actuellement, même sous la forme prudente où la résume Homo². « Le plus ancien peuple d'Italie dont la tradition ait consacré le souvenir étaient les Ligures³. On s'accordait à les

1. D'autres n'hésitent pas à employer le vocable « ibéro-ligure », imagination encore plus arbitraire.

2. *Italie primitive*, p. 56 et 57.

3. Cette tradition est relatée par Denys dont nous avons analysé le récit ; elle n'était pas uniforme puisque Antiochos de Syracuse plaçait au début les Énotres

regarder comme une des plus vieilles populations de l'Europe occidentale ; les Sicules, les habitants primitifs du Latium, d'après Denys d'Halicarnasse qui suit sans doute sur ce point l'historien Antiochos de Syracuse¹, appartenaient, semble-t-il, à la même famille². Sur l'origine de ces Ligures, les théories ne manquaient pas ; Caton et une tradition rapportée par Strabon les font venir de Grèce³, d'autres d'ailleurs. Au fond, et Denys d'Halicarnasse en laisse échapper l'aveu ingénu, on n'en savait rien. En réalité, les Ligures paraissent bien n'avoir été ni un peuple, ni une race ; ils représentaient un état politique et social, la civilisation de la période néolithique, résultante d'une longue évolution, dans laquelle s'étaient graduellement fondus des éléments ethniques d'origine et de nature fort diverses. »

Ainsi formulée, l'hypothèse n'a rien de choquant, mais c'est une vue de l'esprit : pas un texte antique ne peut être invoqué pour la fonder, a fortiori pour l'élargir aux dimensions « du vaste empire européen d'Occident »⁴, qui serait à peine à sa place dans les romans de Rosny. Sur les antécédents italiens des Ligures et leur extension supposée au delà de leur territoire attesté par Polybe les principaux documents sont empruntés à Denys d'Halicarnasse.

Denys d'Halicarnasse, après une préface qui forme les huit premiers chapitres du livre I^{er} de son *Archéologie romaine*,

desquels seraient issus les Italiens et les Sicules ; tandis que Phérécyde suivi par Caton et C. Sempronius faisait venir d'Arcadie les Énotres et les Peucétiens. Ces immigrants auraient trouvé en Italie les Ombrices. Denys traite de fabuleuse la version qui faisait descendre les Aborigènes des Ligures.

1. Hypothèse gratuite et controuvée, car Antiochos exprime sur les origines des peuples d'Italie et de Sicile des opinions différentes de celles préférées par Denys (I, 13, 18 et 22).

2. Cette idée est assez en faveur ; Conway, entre autres, l'a développée (*Cambridge ancient history*, IV, chap. XIII, § 1) ; elle remonte à Philiste.

3. Les textes indiqués ne concernent pas les Ligures ; Caton cité par DENYS (I, 11) parle des Aborigènes et STRABON (IV, 2, 5) de la ville de Pise dont il attribue la fondation aux Pisates du Péloponèse, sujets de Nestor : étymologie par calembour.

4. HOMO, *l. c.*, p. 59, résumant C. Jullian.

débuté en exposant que les premiers occupants du sol de Rome furent les « barbares Sikèles, peuple autochtone ». On ignore s'ils ont eu des prédécesseurs ou si avant eux le pays était désert. Ils furent dépossédés par les Aborigènes descendus des monts où ils vivaient dans les villages non murés et épars. Ceux-ci eurent l'aide des Pélasges, peuple voisin mêlé d'Hellènes, et ayant expulsé les Sikèles après une longue guerre fondèrent de nombreuses villes dans le territoire compris entre le Tibre et le Liris ; vers l'époque de la guerre de Troie, ils prirent le nom de Latins.

Parmi les versions sur la provenance des Aborigènes, Denys cite (chap. X) celle qui les fait descendre des Ligures, voisins des Ombrices. « Ἄλλοι δὲ Λιγύων ἀποίκους μυθολογοῦσιν αὐτοὺς γενέσθαι τῶν ὁμορούντων Ὀμβρικοῖς. Les Ligures habitent une partie considérable de l'Italie et occupent aussi quelque terrain en Celtique. » On voit que Denys n'accorde pas foi à la thèse de l'origine ligure des Aborigènes devenus Latins et ne soupçonne pas de lien entre Sicules et Ligures. Il localise ceux-ci dans leur territoire historique et ne fait pas allusion à une extension au delà.

« Les plus savants écrivains romains, parmi lesquels Porcius Cato qui a rassemblé avec grand soin les généalogies des villes italiennes et Gaius Sempronius et beaucoup d'autres disent qu'ils (les Latins) sont des Hellènes habitant autrefois l'Achaïe et immigrés, bien des générations avant la guerre de Troie. » (Chap. XI.) Denys en doute, aucun auteur grec ne confirmant ces dires. Réserve faite de l'authenticité de ce récit, ces colons n'auraient pu venir que d'Arcadie ; ils auraient eu pour chef Oinôtros, petit-fils de Pelasgos, dix-sept générations avant la guerre de Troie, ce qui nous reporterait vers l'an 1700 av. J.-C. Avec Oinôtros vint son frère Peuketios qui s'établit à la pointe sud-est de la péninsule, Oinôtros poussant jusqu'à la côte occidentale alors peuplée d'Ausônes, plus tard conquise par les Turrhènes. Elle reçut alors le nom d'Oinotrie. Denys cite à ce propos trois vers de Sophocle, où Déméter, parlant à Triptolème lui dit : « à droite (de la Sicile) toute l'Oinotrie et le golfe Turrhénique et la terre Ligustique l'accueil-

leront ». Pour Sophocle, la côte occidentale d'Italie comprenait l'Œnotrie, l'Étrurie, la Ligurie.

Le chapitre XII conclut par une référence d'Antiochos de Syracuse qui tenait les Œnôtres pour les premiers habitants de l'Italie ; leurs rois successifs Italos et Morges et Sikelos, hôte de ce dernier, donnèrent leur nom à trois peuples issus des Œnôtres.

Le chapitre XIII, apporte à l'appui de la généalogie qui faisait d'Œnôtros et Peuketios les fils de Lycaon et petits-fils de Pelasgos, roi d'Arcadie, le témoignage du fameux logographe Phérécyde de Léros qui vivait dans la première moitié du v^e siècle. A cette date la légende rattachant les peuples d'Italie à ceux de Grèce était donc répandue, du moins pour ceux du sud de la péninsule ; elle nous paraît en contradiction avec l'hypothèse d'une filiation ligure, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit plus sérieuse.

L'opinion courante chez les auteurs latins du i^{re} siècle, tels que Caton, attribuait une origine grecque aux Aborigènes, ancêtres présumés des Latins. Denys observe que ceux que ces récits laisseraient sceptiques auraient tort d'admettre trop vite que les Aborigènes étaient des Ligures ou des Ombriens ou quelque autre peuple barbare.

Les chapitres suivants développent l'histoire des Aborigènes et des Pélasges d'Italie. Le centre primitif des Aborigènes aurait été la contrée de Réate, enlevée aux Ombriens ; de là, leur population croissant, ils auraient progressivement conquis sur les Sikèles le pays en contrebas, futur Latium.

Les Pélasges seraient venus de Grèce par Spina sur l'Adriatique, envahissant l'Ombrie alors très étendue ; ayant fait alliance avec les Aborigènes, ils auraient pris Cortone, puis menant campagne avec les Aborigènes contre les Sikèles, les plaines au nord du Tibre depuis Faléries et Cære (alors nommée Agylla), jusqu'à Pise. Ultérieurement les Tyrrhènes leur auraient enlevé une partie de ces conquêtes.

Au chapitre XXII est conté l'exode des Sikèles ou Sicules de l'Italie centrale vers la Sicile. Nous le citons intégralement.

« Les Sikèles ne pouvaient résister davantage à l'attaque

des Pélasges et des Aborigènes. Emmenant enfants et femmes et ce qu'ils avaient d'objets d'or ou d'argent, ils leur abandonnèrent tout leur territoire. Se dirigeant vers le sud à travers la montagne et traversant toute l'Italie inférieure, repoussés de partout, ayant avec le temps équipé des bateaux sur le détroit et observant le flux descendant, ils passèrent d'Italie dans l'île la plus proche. Les Sicanes l'occupaient, peuple ibère, qui s'y étaient établis peu auparavant fuyant devant les Ligures et l'île précédemment appelée Trinacrie à cause de sa forme triangulaire avait pris d'eux le nom de Sicania. Elle était vaste et peu peuplée, la majeure partie étant déserte. Les Sikèles en habitèrent d'abord les parties occidentales¹, puis beaucoup d'autres, et c'est d'eux que l'île prit le nom de Sikelia. C'est ainsi que le peuple Sikèle quitta l'Italie, comme le dit Hellanicos de Lesbos, trois générations avant la guerre de Troie, la vingt-sixième année du sacerdoce d'Alkyoné dans Argos. Il fait passer deux flottes d'Italie en Sicile ; la première amenant les Élymes² chassés par les Œnôtres ; la seconde, cinq ans plus tard les Ausones fuyant les Iapyges ; leur roi Sikélos a donné son nom aux hommes et à l'île.

« Mais Philiste de Syracuse écrit que la date du passage fut la quatre-vingtième année avant la guerre de Troie et que les émigrants d'Italie n'étaient ni des Ausones, ni des Élymes, mais des Ligures, conduits par Sikélos ; il dit celui-ci fils d'Italos et que les gens changèrent leur nom pour celui de Sikèles,

1. D'après la description de STRABON (VI, 2) les anciens se trompaient sur l'orientation de la Sicile, considérant comme face septentrionale la face orientale, de sorte que c'est le côté nord qu'ils appelaient ouest. Les Sicules se seraient donc répandus d'abord au nord de l'île dont les Sicanes occupaient le sud, emplacement qui contredit la thèse de leur origine hispanique. Ce qui à nos yeux est l'ouest de la Sicile était à ceux de Strabon le sud.

2. L'avis général des anciens attribuait aux Élymes une origine troyenne ; la légende traditionnelle est exposée par Denys aux chapitres LII et LIII du livre I^{er}. Elle est acceptable et peut se placer à l'époque de la thalassocratie méonienne, à la fin du xiv^e ou au commencement du xiii^e siècle. Cet établissement aurait précédé celui des Étrusques lydiens ou méoniens, voisins méridionaux de la Troade ; il aurait jalonné leur route, car il serait bizarre qu'ils fussent venus d'un seul trait des rivages d'Asie Mineure à ceux de Toscane sans tenter une installation sur le trajet, du moins au delà des îles et côtes tenues par les Achéens.

dérivé de celui de ce roi. Ces Ligures avaient été expulsés de chez eux par les Ombriques et les Pélasges.

Antiochos de Syracuse ne spécifie pas la date de la traversée¹, dit que les émigrants étaient des Sikèles, chassés par les Gènotres et les Opiques, et ayant pour chef Straton. « Thucydide écrit que les émigrants étaient des Sikèles, chassés par les Opiques, la date étant postérieure de beaucoup d'années à la guerre de Troie. Tels sont les récits faits par des hommes dignes de foi sur les Sikèles qui ont transféré leur habitat d'Italie en Sicile. »

Dans ces premiers chapitres de son grand ouvrage, Denys d'Halicarnasse expose son système personnel et nous a conservé d'intéressants témoignages des principaux historiens antérieurs. On sait que lui-même, s'il n'est pas dénué d'esprit critique, manque du sens historique, et, pourrait-on dire, du sens chronologique. Il a tendance à incorporer les mythes à l'histoire en les rendant raisonnables ; il projette dans le passé les institutions de son temps, ce qui fausse l'interprétation des faits. En ce qui touche son propre système où les Ligures ne jouent aucun rôle, nous nous contenterons de constater que si la chronologie est certainement inexacte, l'ordre de succession des événements est admissible.

Il a bien mis en relief ce fait que l'influence civilisatrice exercée sur les Latins, et spécialement sur les Romains, par leurs voisins de la rive droite du Tibre l'a été moins par les Étrusques que par les Pélasges d'Agylla (Cære) mélangés d'éléments grecs.

Si l'exode des Sicules a été provoqué par une attaque combinée de ces Pélasges et des Aborigènes dont le nom véritable serait d'après Saufeius (cité par SERVIVS, *Æn.*, I, 6) Casci, il en faudrait conclure que l'établissement des Latins,

1. Un peu plus loin (I, 73) DENYS, traitant des origines de Rome, cite une troisième fois Antiochos de Syracuse, au dire duquel Sikèlos serait un réfugié de Rome accueilli par le roi Morges (dont ensuite il démembra le peuple). On conçoit que ce récit ne se conciliait pas avec celui qui plaçait l'exode des Sikèles en Sicile vers l'an 1260 av. J.-C., puisqu'il suppose que Rome aurait existé dès le xiv^e siècle alors que la légende traditionnelle met sa fondation au viii^e.

issus de ces Casci dans le Latium historique ne remonte guère au delà du ^x^e siècle et que celui des Sicules en Sicile serait tout au plus contemporain de l'arrivée des Étrusques, laquelle a dû suivre de près celle de leurs associés pélasges.

On admet que l'Étrurie fut conquise sur les Ombriens, regardés comme porteurs de la civilisation de Villanova (premier âge du fer). Les Sabins, qui appartiennent au même groupe linguistique que les Ombriens, auraient remplacé sur le moyen Tibre les Aborigènes descendus dans le Latium. C'est d'eux que la tradition faisait naître les autres peuples sabelliens qui progressivement conquièrent les hautes vallées de l'Italie centrale et méridionale, puis les plaines littorales.

Cette esquisse chronologique ne serait pas inconciliable avec l'opinion de Philiste sur la venue des Sicules en Sicile, la quatre-vingtième année avant la guerre de Troie, si l'on admet que l'homme d'État syracusain a pris comme base de sa chronologie la date de la fondation de Carthage (814) que la légende d'Énée faisait à peu près contemporaine de la guerre de Troie.

Confrontant les diverses opinions rassemblées par Denys, nous apercevons qu'en dehors des auteurs anonymes qui rattachaient les Aborigènes aux Ligures, ceux-ci ne sont mis en scène que par le seul Philiste, lequel prend le contrepied de cette opinion puisque c'est des Sicules, adversaires et victimes des Aborigènes, qu'il fait des Ligures. Ce témoignage isolé est le seul qui introduise les Ligures dans l'Italie méridionale. Il ne semble pas mieux fondé que celui, écarté par Denys, qui les voulait ancêtres des Latins. Les archéologues modernes sont tentés de relier ceux-ci au peuple des Terramares, agriculteurs de l'âge du bronze (cf. Homo, p. 39 et suiv. et p. 61, la note se référant à Pigorini qui a réfuté l'hypothèse d'une assimilation des Ligures à ce peuple). Merlin¹, qui suppose une origine ligure au village préromain du mont Aventin²,

1. *L'Aventin dans l'antiquité*, p. 28 à 33.

2. Le seul témoignage ancien est celui de Varron (cité par Servius, ad *Æn.*, VII, 657) qui met des Sabins sur l'Aventin. Aux Aborigènes il attribuait le Palatin.

n'accepte pas l'assimilation des Aborigènes aux Ligures et se fonde uniquement sur des arguments toponymiques, dont nous verrons tout à l'heure la fragilité.

III. — LES CONJECTURES TOPONYMIQUES

De la revue des témoignages historiques échelonnés sur une période de huit à dix siècles, d'Hésiode à Ptolémée et même à Festus Avienus, se dégage l'impression que les Ligures ont vécu dans un domaine assez étroit, des sources de l'Arno à l'embouchure du Rhône ou de l'Aude, et de la côte méditerranéenne aux rives du Pô et de la Durance, qu'ils n'atteignaient que par endroits et n'ont quelque peu dépassé que sous l'espèce de peuples mixtes celto-ligures, Lævi, Libici, Taurini, Salluvii. Nous négligeons deux ou trois assertions douteuses et incohérentes qui mentionnent leur présence en deux points isolés de l'Espagne.

D'une part les textes mythologiques et l'archéologie prêtent un certain appui au récit d'Avienus sur leur provenance nordique, tandis que d'autre part les archéologues ne discernent pas au pays ligure d'indices d'un changement de population depuis les temps néolithiques.

Nous ne saurions décider si l'idée d'une antique expansion des Ligures sur l'Italie péninsulaire et la Sicile et de leur parenté avec les peuples proto-latins ou Sicules est une simple conjecture d'érudits antiques ou repose sur une tradition qu'ils auraient conservée. On peut invoquer à l'appui ce fait linguistique négatif que nulle part il n'est parlé d'une opposition ou différence entre la langue latine et la langue ligure, alors que cette différence est affirmée entre le latin et les langues sabine, étrusque, vénète, gauloise ou rétique¹.

Le territoire où la présence des Ligures est attestée représente une superficie un peu supérieure à celle de l'Étrurie, mais inférieure au dixième de la Gaule. A défaut des documents

1. Sénèque oppose le ligure au langage corse, qu'il rapproche de certaines langues de l'Espagne.

historiques que nous venons d'analyser, comment a-t-on pu étayer l'hypothèse d'une vaste diffusion du peuple ligure sur toute l'Europe occidentale aux temps protohistoriques ?

La base unique de cette théorie est la toponymie, l'étude de l'origine historique des noms de lieux, de certains noms de lieux. La linguistique n'avait rien fourni. Nous n'avons pas une seule inscription ligure, alors qu'il existe des inscriptions gauloises cisalpines, d'autres du dialecte dit lépontien (à l'ouest du lac Majeur) ou d'Ornavasso, et une série d'inscriptions vénètes, rétiques, sans parler de l'étrusque et des langages italiques. Non seulement nous ne savons rien de l'écriture et de l'alphabet de ce peuple campagnard des Ligures, mais il ne reste de leur langue pas un seul mot authentique, exception faite de leur nom national, Ambrones.

Vetter (art. *Ligures* dans *Pauly-Wissowa*) a ressemblé les mots qui pourraient être ligures : asia nom du seigle chez les Taurins (PLINE, XVIII, 40 : nous tenons ceux-ci pour Gaulois ; bodincus, nom du Pô ; c'est un nom gaulois (v. ci-dessus) ; *σιγώνης* marchand (HÉRODOTE, V, 9) paraît être un nom de peuple ; saliuca, plante alpestre, notre *Valeriana celtica* L, paraît un mot gaulois : *βάλανοι* nom des bandits corses, attesté aussi en Sardaigne, n'est pas ligure, puisque les Corses parlaient une autre langue : *λεῖγις* lapin est donné par Strabon comme hispanique (Turdétanie). — Bormana, Bormanus, divinités des sources thermales, sont manifestement les mêmes que Borvo et comme lui celtique (cf. HOLDER, *Altceltischer Sprachsatz*) ; la table de Peutinger indique lucus Bormani en Ligurie entre Vintimille et Albenga ; mais la pénétration d'un culte gaulois en Ligurie s'explique aisément. Bergomum (Bergame) a été prétendu ligure par suite d'une erreur : Gatôn, cité par Pline (III, 21) dit qu'elle a été fondée ainsi que Côme par les Orobii, c'est-à-dire les montagnards gaulois établis au nord de la plaine padane. Le ruisseau Comberanea près de Gênes porte un nom celtique (cf. Kemper, *Cymmer*) ; celui de la Poreobera, rivière de Gênes, paraît signifier rivière des saumons ou des truites et dériver d'un mot conservé aussi bien en latin et grec qu'en celtique et germa-

nique. Les noms des monts Ballista dans l'Apennin étrusque et Berigiema (près de Gênes) ont également un aspect indo-européen ; mais sont-ils d'origine ligure ? On s'est alors rabattu sur l'étude des suffixes et c'est là qu'on a cru pouvoir saisir un vestige du parler ligure.

L'inventeur du système est Flechia (*Mem. Ac. Torino sc. stor.*, 1873) ; il a été popularisé par d'Arbois de Jubainville dans son grand ouvrage sur *Les premiers habitants de l'Europe* que nous citons d'après la 2^e édition (Paris, 1889, 2 vol.).

La théorie repose sur trois documents : 1^o l'inscription latine dite tabula Genuatium (*C. I.*, 4, V, 7749). Cette inscription, gravée sur une table de bronze exhumée en 1506 et conservée au palais municipal de Gênes, relate une décision fixant les limites et la redevance due aux Gênois pour un territoire d'ager publicus concédé aux Veituri. « Q. M. Minucius Q. f. Rufeis de controversiis inter Genuates et in præsentem cognoverunt et qua lege agrum possiderent et qua fineis fierent discerunt... Romam coram sententiam ex senat. consulto discerunt eid. Decemb. L. Cæcilio Q. f. Mucio Q. f. cos. » Cette portion d'ager publicus est définie par des bornes qu'indique le jugement ; il décrit les limites selon un tracé qui suit ou coupe dix cours d'eau, passe à deux sources, sept montagnes et traverse la via Postumia. Ce territoire situé au nord de Gênes entre le confluent de la Porcobera avec l'Ede et la crête de l'Apennin nous paraît avoir embrassé environ cinq mille hectares.

La possession et jouissance en était garantie aux « castelani Langenses Veituri » qui paraissent avoir été à Langasco (Com. de Campomorone) ; réserve était faite des droits des propriétaires privés inclus dans les limites susdites mais seulement de Genuates et Veituri à l'exclusion de tous autres¹. Il s'agit d'une concession accordée par la cité latine de Gênes à un avant-poste défensif apparemment latin ; le texte nomme

1. Suit un règlement concernant les pâtures possédées sur ces terrains par les Vituries Langates, Odiates, Dectunines, Cavaturinei, Mentovines, auxquels elles sont réservées. Il s'agit sans doute de villages limitrophes.

sur la crête apennine un autre château dont le nom *Alianus* est latin. La population en 117 est assurément latine ou latinisée ; les noms de cours d'eau et de montagnes peuvent être antérieurs ; certains semblent communs à l'Italie, à la Gaule et à l'Espagne (*Nevia*, *Novio*, *Nebis*), d'autres latins (mont et rivière *Lemuris*, mont *Joventio*), celtiques (*Comberanea*, cf. *Combara* en Vendée, *Combaromarus*, près de Bernay, etc.). Mais la langue ligure a fort bien pu avoir des vocables communs avec le latin et le gaulois. Sur les dix noms de cours d'eau, quatre ont le suffixe *asca*, lequel n'est accolé à aucun autre nom et ne se trouve pas dans des textes antérieurs. On en conclut donc qu'il est spécial aux Ligures et on devrait également penser qu'il est spécial aux cours d'eau. Notons la similitude des noms du mont *Tuledo* et du fleuve *Tulelasca*. Un cours d'eau prend rarement son nom d'une montagne, à moins qu'il ne s'agisse d'un nom composé tel que, ru de, nant de, gave de ; dans ce cas le mot signifiant rivière peut être le deuxième terme du nom composé ;

2° La table alimentaire de *Veleia* (*C. I. L.*, XI, 1147), inscription découverte dans les fouilles patiquées en 1760 sur l'emplacement de l'ancienne ville de *Veleia*, à vingt-neuf kilomètres au sud de *Plaisance*, dans la région des collines intermédiaire entre la plaine de l'Émilie et les monts Apennins. Elle renferme une longue liste des domaines acquis pour faire face aux dépenses d'entretien d'enfants pauvres. Cette fondation des *pueri alimentarii* était une subvention aux naissances. La liste de *Veleia* s'étend sur trente-deux pagi et comprend environ cinq cents noms de *fundi* ; de ceux-ci plus de quatre cents ont le suffixe *anus*, quinze le suffixe *acus*, deux le suffixe *ascus*, proportion évidemment minuscule ; ces deux derniers ne sont même cités qu'indirectement. « ...item fundum *Verminianum* *Precele* cum jure *Apennini Areliasci* et *Caudalasci* et *communione*bus qui est in *Veleiate* et *Libarnensi* pagi¹. »

1. Quatorze des fonds énumérés ont droit à des « communiones » ; dans un cas il est spécifié qu'il s'agit de forêts ; dans les autres il s'agit probablement de pâtis.

3^o Une statistique des noms géographiques contemporains terminés par le suffixe *asco*, *osco*, *usco*. Elle établit qu'il se trouve dans un grand nombre de noms de villes, villages et lieux dits de l'Italie septentrionale et des contrées limitrophes.

Du rapprochement de ces trois documents, Flechia a conclu que le suffixe *asco* provenait de la langue ligure et manifestait son ancienne extension. D'Arbois de Jubainville lui a emboité le pas. Voici comment il pose sa thèse, après avoir rappelé les quatre noms en *asca* du jugement de 117 et les deux noms en *ascus* de la table de Veleia. « Les Ligures avaient donc sous la République romaine et ont conservé sous l'Empire romain un suffixe *asco*, *asca* ; ils se servaient de ce suffixe quand, par le procédé de la dérivation, ils voulaient de mots déjà existants tirer des noms de lieu, et ce suffixe ne se trouve ni en latin, ni en ombrien, ni dans les langues celtiques ; or on le rencontre en Italie dans une région beaucoup plus étendue que celle où les Ligures sont confinés, soit par la géographie moderne, soit par la géographie de l'empereur Auguste. » (*Les premiers habitants de l'Europe*, 2^e éd., 1889, t. II, p. 47.)

Il suppose que dans ce périmètre plus vaste il y a eu autrefois des Ligures lesquels ont transmis l'usage de leur suffixe *asca* aux peuples qui les ont supplantés. Faisant un pas de plus, il observe que dans les territoires ainsi reconnus par lui comme ligures on trouve d'autres noms, lesquels à leur tour peuvent être tenus pour ligures et font présumer une ancienne extension de la langue et du peuple ligure aux contrées où on les signale. « Dans les parties de l'Italie et de la France où la présence des suffixes *asco*... *osca* établit, d'accord avec les textes historiques¹, l'antique domination des Ligures, en Corse également² il est vraisemblable que les noms de rivières, de sources et de montagnes sont d'origine ligure quand ils ne

Huit fois les fonds comprennent des forêts comme dépendances, une fois un marais, quatorze fois des casae, hameaux.

1. Selon l'interprétation et les conjectures dont nous avons dit la fragilité.

2. Opinion réfutée par Sénèque (*Consolatio ad Helviam*, 7, 9, qui rapproche les Corses des Ibères, n'y fait venir des Ligures qu'après les Grecs et dit que leur langue nationale a été altérée par le contact avec les Grecs et les Ligures.

s'expliquent point par une langue plus moderne. » (*loc. cit.*, p. 118.) Aussitôt il affirme le caractère ligure du dieu Bormanus, Bormo des sources thermales et de la racine Borm. : il le retrouve en France, en Espagne, en Portugal, à Worms (Borbitomagus transformé en Bormitomagus) et conclut « Bormate au sud en Espagne, Worms au nord en Allemagne, attestent combien le domaine ligure a été vaste jadis » ; en réalité il s'agit du dieu gaulois Bormo, Borvo des sources thermales, patronyme des Bourbons. Les ligurisations développées aux pages suivantes par d'Arbois de Jubainville sont aussi arbitraires et sans autre fondement que la pétition de principe qui affirme le caractère ligure de régions comme la Corse et le bassin du Rhône : elles visent le plus souvent à étiqueter ligures des noms gaulois et comme ils se retrouvent d'un bout à l'autre des territoires où la présence des Gaulois est sûrement établie, Espagne centrale, Angleterre, pays alpestres, rhénans et danubiens, il devient facile d'étendre le prétendu domaine ligure sur l'Europe occidentale et même centrale.

En vérité, le seul fondement du système du panligurisme forgé par l'éminent érudit est le caractère du suffixe SK, pris surtout sous la forme asca, mais aussi sous les formes usco et osco, auxquelles il faut ajouter esco, isco, répandues au nord-est et au centre de l'Italie.

A sa thèse nous objectons :

1^o Il n'est pas établi que le suffixe sco, sk, exprimant la dérivation, soit propre au ligure, ni même qu'il soit ligure et provienne de cette langue disparue dans les contrées de l'Italie du nord où il figure à la fin d'assez nombreux noms modernes ;

2^o Ce suffixe se trouve également, avec le même sens, dans beaucoup de langues indo-européennes : abondant en pays slave, il est attesté en Scandinavie et Germanie, dans les îles britanniques, en France, en Roumanie, dans la Grèce antique et d'un bout à l'autre de l'Italie : la forme asca qui prévaut sur le versant nord de l'Apennin et dans le bassin occidental du Pô s'explique par une influence gauloise ou étrusque sans qu'il soit besoin de faire appel au ligure.

Soucieux de bien discuter la question, nous commencerons par présenter quelques considérations empruntées aux linguistes anglais R. S. Conway¹ et J. Whatmough² sur le langage ou plutôt sur les noms géographiques ligures et les principaux suffixes relevés dans ces noms et ceux de l'Italie péninsulaire. Nous ajouterons quelques comparaisons avec d'autres langues indo-européennes. Nous examinerons ensuite les trois documents mis en œuvre par d'Arbois de Jubainville.

Les noms géographiques relevés en terre ligure, notamment ceux des cours d'eau, ont l'allure indo-européenne ; aucun n'offre un facies qui soit clairement étranger aux langues indo-européennes. La conservation du p initial les distingue du groupe celtique qui l'a perdu ; ainsi la rivière Porcobera (auj. Polcevera) conserve pour le saumon la forme porco alors qu'en Irlandais on le nomme orco ; de même le *pater* latin est l'*athir* irlandais. D'autre part, le ligure a, comme le latin, conservé le Q, alors que celui-ci a été muté en p dans les langues sabelliennes ; par exemple dans le nom de Numa Pompilius, sabin, comparé au latin Quinctilius ; dans le nombre quatre qui se dit en sabin petur, en latin quater ; les Gaulois disaient aussi petur ou petor ; eppo pour cheval en face du latin equus. On objecte que le calendrier de Coligny atteste la conservation du q en Gaule et le nom du peuple Kénomane celui d'un son semblable. Peut-être faudrait-il discerner entre le gaulois cis- et transalpin. Quoi qu'il en soit, la conservation du q indo-européen comme q ou k chez les Ligures, les distinguerait de leurs voisins septentrionaux, Gaulois cisalpins, comme de leurs voisins méridionaux Ombro-sabelliens, tandis qu'elle les rapprocherait des Latins³.

1. *The Cambridge ancient history*, IV, chap. XIII, Cambridge, 1926.

2. *The Ligurians*, *Brit. Ass. Proc.*, Southampton, 1925.

3. La statistique des noms actuels ne confirme pas cette opinion : sur cent trente-neuf noms ayant Q pour lettre initiale, soixante-quatorze dérivent des noms de nombre quatre, quaranta, quinto, quindici. Parmi les autres, seize dérivant de quercu chêne se localisent en Toscane et dans l'Apennin limitrophe ; Quaglia, Qualino (sept) se rencontrent dans les provinces d'Alexandrie, Turin, Aoste, Bergame, Avellino, Naples ; Quare, Quaregna, Quarna (huit) dans celles de Verceil (cinq), Novare, Brescia, Alexandrie ; Quaras dans celles de Trente,

On pourrait donc rattacher leur dialecte au groupe italique et à la section archaïque de ce groupe linguistique, y occupant une position analogue à celle du goidélique vis-à-vis du brittonique parmi les langues celtiques.

Conway s'est attaché à l'étude des suffixes et spécialement dans les noms de tribus qu'il considère avec raison comme étant de ceux que l'on peut le plus sûrement attribuer à un peuple déterminé, tandis que les noms des monts ou des fleuves peuvent remonter à une origine ignorée. Il relève trois principaux suffixes, en Italie, *co*, *ti*, *no*, plus deux combinaisons *cino*, *tino* ; la liste qu'il a dressée comprend trente-cinq noms à suffixe *co*, sept en *cino* ; cent cinquante-quatre en *ti* et quatre-vingt-sept en *tino*, en face de trois cent vingt-sept en *no*.

Le suffixe *no*, nettement prévalent, est général chez les peuples sabelliens et d'emploi courant chez les Romains qui l'ont appliqué au nom des peuples conquis ; les Neapolitai devinrent Neapolitani, les Syrakosioi, Syracusani, les Spartiates, Spartani ; la ville de Teate fut appelée Teanum ; les Ardeates, Ardeatini, les Picentes, Picentini, etc.

Le suffixe *co* a été employé par les occupants antérieurs de l'Italie centrale et du rivage occidental, Hernici, Volsci, Aurunci, Opsci (*Ὀπυκτοί* des Grecs) plus tard Osci, Ombrici (*Ὀμβρικτοί*) lesquels donnèrent à leurs voisins le nom de Tusci ou Turski.

Il est relativement rare en Ligurie, où l'on rencontre

Botzen, Arezzo, Spezia, Massa, Novare ; Quinçod, Quincinetto dans celle d'Aoste ; Quinciano dans celle de Sienne ; Quiliano dans celle de Savone ; Quilico dans celle d'Aoste. Notons encore Quisca dans Gorizia, Quisisana (Naples), Quistello (Mantoue), Quistro (Crémone), Quittengo (Vercell), Qualso (Frioul), Quorle et Quota (Arezzo), Quassa (Côme), Quassolo (Turin), Quero (Bellune), Quetta (Trente), Quicchio (Varese), Quiesa (Lucques). On ne discerne aucune trace spéciale de la conservation du *Q* en ancienne terre ligure ou latine ; elle est fréquente dans la province d'Aoste essentiellement gauloise.

L'évolution dans la prononciation et dans l'orthographe écrite étant mal connue des profanes, ces études et statistiques sur la toponymie ne peuvent être employées que sous bénéfice d'un inventaire par des linguistes qualifiés et d'un sérieux contrôle des attributions historiques. L'abus qui en a été fait, notamment par Philippon et Schulten, incite au scepticisme.

plus souvent le suffixe *ti* dont la fréquence rapprocherait les Ligures des populations prétoscanes de l'Italie centrale ; Conway tend à classer parmi celles-ci les Latins et à considérer les Romains comme des conquérants sabins d'une plèbe latine, ayant tenu un rôle semblable à celui des Normands vis-à-vis des Saxons en Angleterre. Les Latins proprement dits appartiendraient comme les Ligures à la couche ancienne des langues italiques, caractérisée par la conservation du *q* ; les Sabins (qu'il nomme *Safins*) à la couche postérieure, la première symétrique des Celtes goidéliques, la seconde des Brittoniques et Gaulois. Les similitudes frappantes du latin et des langues celtiques, inflexions du passif et du parfait actif, seraient dues à une influence des Gaulois sur les Italiotes.

Ces observations s'accordent avec l'opinion qui classe les Ligures parmi les occupants anciens de l'Italie péninsulaire ; elles tendent à réduire l'importance du suffixe *asco*, qui n'est qu'un cas particulier du suffixe *co*. Elles ne tiennent pas un compte suffisant de la forme *sco* ou *sk* attestée dans les principales langues indo-européennes.

Quant au fait que dans l'Italie septentrionale la forme la plus usuelle est *asco* ou *asca*, Conway dit qu'il faut en retenir seulement que le nom primitif auquel est ajouté le suffixe *sco*, exprimant la dérivation ou l'appartenance, était terminé en *a*, de sorte que l'*a* initial d'*asco* est en réalité un *a* final du nom primitif. Quantité de noms géographiques de la Ligurie ont cet *a* final, par exemple les rivières *Vesubia*, *Entella*, *Trebia*, *Merula*, *Macra*, les villes *Uda*, *Sabata*, *Genua*, *Asta*, *Libarna*, *Luna*, *Dertona* ; on le trouve également chez les Étrusques, fréquemment en *na*, *Pisa*, *Cosa*, *Cortona*, *Ravenna*, *Perusia*, *Biturgia*, *porta Ratumenna*, *porta Capena*, *Capua*, ou bien dans les noms d'hommes *Porsenna*, *Catilina*, *Cinna*, *Perperna*, *Sulla*, *Pera*, *Ruga* ; on en peut dire autant des Gaulois chez qui nous citerons *Novaria*, *Eporedia*, *Brixia*, *Cremona*, *Parma*, *Mutina*, *Bononia*, *Cæsena*, *Sena*, *Suasa* ; *Duria* (riv.), *Isara*, *Garumna*, *Matrona*, *Sequana*, *Mosa*, etc., de même dans la zone latino-sabine *Roma*, *Alba*, *Ostia*, *Ardea*, *Aricia*, *Norba*, *Sora*, *Anagnia*, *Terracina*, *Ameria*, *Narnia*, *Nursia*, *Albula*, etc.

Il faut toutefois dire qu'il s'agit partout de la transcription latine des noms relevés en territoires sabins, étrusques, gaulois ou ligures et que la forme propre à chacune de ces langues nous échappe. Cela est particulièrement à noter pour l'Italie du Nord qui a été latinisée dès le 1^{er} et même dès le II^e siècle avant J.-C.

A l'exemple de l'historien anglais, nous avons entrepris la comparaison des finales des noms de peuplades ou tribus de Ligurie avec ceux de l'Italie centrale, de la Gaule cis- et transalpine de l'Espagne et de la Germanie : elle est instructive.

1^o *Suffixe co*

En Ligurie : Belaci, Camactulici, Comalicum, Libici (?), Elisukoi (vers Narbonne) ; aucun nom en sco.

En Italie centrale : Aurunci, Hernici, Marruci, Piceni, Ombrikoi et trois noms en sco, Falisci, Opsei, Volsci ; en outre, Tusci et Graviscaë.

En Gaule : Arecomici, Umbranici, Cadurci, Lemovices, Brannovices, Aulerci, Aduatici, Bellovaci, Ebuovices, Mediomatrici, Rauraci, Volcæ et un nom en sco Bituriges Uibisci ; citons aussi les Vindelici, Isarci, Norici, Taurisci dans le bassin du Danube, les Riguscaë en Rétie, les Cauci en Irlande.

En Germanie : deux noms en sco, Cherusci, Narisci et les Cauchi (?).

En Espagne : Arevaci, Celtici, Gallæci, Pæsici, Uesci-tani dont Osca (auj. Huesca) a gardé le nom.

Parmi les nations ligure, italique, gauloise, germanique, hispanique, la seule où aucun nom de tribu n'ait la finale sco est la nation ligure. Ne serait-il pas singulier que cette finale fût spécifiquement ligure sous la forme exprimant la dérivation ? En ce cas n'aurait-elle pas été empruntée au grec où la finale *κος* exprime la dérivation : Βοιωτός, βοιωτικός ; Μεσσηνιος, μεσσηνιακός ; Ἴσθμός, ἰσθμικός ; Χαλκίς, Χαλκιδικός ; Ἀργός, ἀργολικός, etc.

La finale *no* qui en latin possède habituellement ce sens n'est pas usitée en grec. L'influence hellénique a certainement

précédé à Gênes et sur tout le littoral ligure l'influence romaine (v. ci-dessous les fouilles de la via di Venti Settembre).

2^o *Suffixe ti*

En Ligurie : Adanates, Barderate, Carburriates, Casmornates, Celeiates, Cerdiciates, Deciates, Dripsinates, Édebates (?), Euburiates, Genuates, Iluates, Langates, Quarriates, Sabata, Savincates, Sentii (?) Velleiates, Vediantii ; presque tous ces noms sont en ates, la voyelle a précédant le suffixe ti.

Le cas est semblable en Ombrie où sur cinquante-neuf noms Conway en relève trente-cinq en ti. Citons dans le Latium : Ferentinates, Fidenates, Freginates, dits aussi Lirinales, Frusinates, Interamnates, Manates, Ulvernates.

En Gaule cisalpine : Anesiates, Ausunciates, Bergomates, Boutes, Corogennates, Modiciates, Montunates.

En Vénétie : Altinates, Arusnates, Ateste, Atinates, Læbactes, Nedinates, Rundiates.

En Gaule transalpine : Abrincates, Agesinates, Atrebrates, Caletes, Carnutes, Corisopites, Curiosolites, Diablintes, Namnetes, Helvetii, Nantuates, Caracates, Nemetes, etc.

Parmi les peuplades alpestres inscrites sur le Trophée d'Auguste, les Venostes, Vennonetes, Focunates, Consuanetes, Rucinales, Licates, Catenates (ces quatre en Vindélicie), Ambisontes, Suanetes, Brixentes, Lepontii.

En Germanie : Burguntes, Catti, Dandutes, Tubantes, Varistes, Racates, Gutes ou Gautes, Corcontes.

En Grande-Bretagne : Decantes, Smertes, Trinobantes, Cantii, Demetes, Atrebrates, Brigantes, Nouantes.

En Irlande : Brigantes, Nagnates.

En Espagne : Carietes, Indigetes, Nemetates, Ilergetes, plus une série de peuples dont le nom a été allongé par l'addition du suffixe latin ani : Ausetani, Ceretani, Laietani, Uescitani, Iaccetani, Cosetani, Lobetani, Bastitani, Oretani, Carpetani, Turdetani, Lusitani ; nous n'ajoutons pas Aquitani, parce que le nom nous paraît purement latin, appliqué par

les conquérants au groupe de tribus dont le centre était Aquæ Tarbellicæ (Dax).

Ces exemples suffisent d'ailleurs à montrer que la désinence *ti, ati*, non plus que la désinence *co, sco*, n'a aucun caractère ethnique : c'est l'une de celles qui dans la langue latine désignaient les peuples ou habitants d'une cité, comme *acus* désignait un fonds de terre, un domaine rural. Le suffixe *ti* est si peu spécial aux Romains que les Étrusques les dénommaient *Rumati*, alors qu'eux-mêmes se qualifiaient *Romani*.

3^o Suffixe *no*

Ce suffixe est de beaucoup le plus usité chez les Latins et Romains. Il se trouve souvent en Ligurie dans les noms de peuplades : *Apuani*, *Cavaturines*, *Cuntini*, *Ecdini*(?), *Esubiani*, *Tadatini* ; *Ingauni*, *Ligauni*, *Mentonines*, *Nemoloni* (?) *Seduni* (?) *Taurini* (?), *Vagienni* (?), *Veamini*, *Venisani*, *Verucini*.

Nous constatons aussi que dans les noms modernes le suffixe *ano* est le plus commun en Italie. Il a été propagé en Espagne surtout sous la forme *tani*, ainsi que nous venons de le dire. En Gaule, il paraît dans les noms indigènes de grands peuples, *Arverni*, *Sequani*, *Ambiani*, *Morini*, *Ruteni* et aussi dans *Britanni*, *Catalauni*, *Pæmani* ; fréquemment sous la forme *ones*¹. *Senones*, *Lingones*, *Santones*, *Turones*, *Redones*, *Eburones*, etc. : de même en Espagne : *Autrigones*, *Berones*, *Hercanones*, *Pelendones*, *Vettones*, *Vascones* ; en Germanie : *Semnonnes*, *Calucones*, *Ombrones*, *Turones*, *Teutones*, *Suar-dones*, *Sigulones* à côté de *Varini*, *Viruni*, *Sideni*, *Diduni*, *Marcomanni*, *Carpiani*, etc., dans les îles Britanniques : *Iceni*, *Dobuni*, *Regni*, *Dumnonii*, *Eblani*, *Darini*, *Iverni*, etc.

1. La finale *ona*, *ones* semble gauloise ou celtique ; elle se retrouve dans le mont *Matrona* (Genève), la rivière *Matrona* (Marne), les villes *Cremona* et *Verona* des *Commanii*, *Dertona* *Tortona* des *Boies* : le peuple des *Agones* mentionné par *POLYBE* (II, 5, 18) à côté de *Taurisci* (*Taurini*) et dont l'*Agogna*, rivière de *Nancy* aujourd'hui, garde le nom. Mais d'autre part, le peuple appelé *Ligures* par les Romains se dénommait lui-même *Ambrones*. C'est un des nombreux cas de ressemblance entre les finales des noms ligures et des noms gaulois.

En somme, aucun trait ne différencie les noms ligures des autres, du moins sous la forme latine, la seule que nous connaissions puisqu'il n'y a pas un seul mot dont on puisse garantir qu'il provient de la langue ligure.

On a cru pouvoir signaler la finale *lo* qui paraît dans les noms de Statielli, Vibelli, Magelli, Intemelii ; mais elle se trouve en Gaule chez les Tarbelli, les Unelli (Cotentin), les Gabali, en Calédonie chez les Taizali, en Germanie chez les Vandali, Naharvali. Les tenants de la thèse ligure ont été amenés à supposer la précédence d'une population ligure à peu près partout où l'on constate à l'époque historique la présence des Celtes ou Gaulois. Mais si loin qu'on étende l'aire attribuée à ces Ligures présumés, il est impossible de leur réserver le monopole du suffixe *sco*, parce qu'il se retrouve dans plusieurs autres langues européennes où souvent il exprime aussi la dérivation. Il abonde en pays slave ; il se rencontre en pays germanique, en Irlande, en Écosse, en France, en Grèce et d'un bout à l'autre de l'Italie.

En Russie et en Pologne, la finale *sk* est très répandue dans les noms de villes et exprime la dérivation soit d'un nom de personne, soit d'un nom de rivière, soit d'un nom de province. Citons Briansk, Pultusk, Simbirsk, Smolensk, Vitepsk, Georgievsk, Petrovsk, Petropavlosk, Bobruisk, Oudsk, Tobolsk, Yénisseisk, Ouralsk, Novorossiisk, Novotcherkask, Brest Litovsk, Kamenets Podolsk, Kamenets Litovsk, Novograd Volynsk, etc.

En Scandinavie on trouve l'île Gotska Sandce au nord de Gotland, la ville de Byske, le Tornea Trask expansion lacustre de la Tornea ; nous avons parlé des Germains Cherusci et Varisci.

En Écosse notons un lac Skinaskink non loin de la rivière Skin et du Skinsdale. Pour l'île voisine, on possède une ample documentation dans l'ouvrage de Joyce, *Irish names of places* (3 vol. 1869-1913) ; il montre que les finales *sk*, *isk*, *esk*, *ask*, *usk*, *uska*, sont fréquentes dans la toponymie irlandaise ; mais ne sont pas employées comme suffixes. La formation des mots étant différente de celle des noms italiques, ces

finale s'expliquent habituellement par le second terme d'un nom composé, par exemple *esc*, canal ou rivière ; *uisce*, eau ; *iasc*, poisson : *esker*, *eiseir*, dune ; *shesk*, *hask*, *sease*, *riasc*, marais ; *pleasc*, coquille ; *lusk*, brûlé ; *luasca*, caverne ; *skea*, *sceach*, aubépine : *trosc*, morue : *naosca*, bécassine ; *casca*, Pâques, etc. Ainsi Ballynahask serait la ville du marais ; Ballinluska la ville brûlée ; Caherfinesker, le fort de la blanche dune ; Garrynisk, le jardin de l'eau ; Knocnacoska, la colline de Pâques ; Tinahask, la maison du marais, etc. Cependant certains noms ont l'allure de mots dérivés : Aghlisk et Aughlisk (eachlaise) endroit à chevaux (écurie ? enclos ? haras ?) dérive d'Agh, each, cheval équivalent au latin *equus* ; — Glinsk port du comté de Galway peut dériver de glynn ou glen — Drumfernasky (Druim-fearnascach) la hauteur herbue, localité du comté de Monaghan, intercale entre fear herbe et la finale *ach* une syllabe *asc*. Nous citerons encore Murrisk (Muir-riasc), synonyme de murbhach, marais salin ; ces deux noms qui diffèrent par la finale sont dérivés de muir, mer. Le nom de Murrisk fut donné à une abbaye et passa à une baronnie sise entre les baies Clew et Killary. On peut aussi comparer ce nom aux dérivés Muirin pré salé et Murrintown (près de Wexford).

En France, parmi les vieux noms, nous signalerons le port de Vénasque dans les Pyrénées (la ville est en Espagne) et le village de Vénasque en Vaucluse, les villes de Tarascon sur le Rhône et dans la vallée de l'Ariège, l'îlot Blasco (auj. Brescou) en face d'Agde, Salasc dans l'Hérault, Behasque dans les Basses-Pyrénées, Francescas en Lot-et-Garonne, Menesque — ville au sud de la forêt de Lyons (Eure), Zudausques dans le Pas-de-Calais, etc.

Chez les Grecs, on relève Ardescos, rivière de la Théogonie, citée aussi par Hérodote (IV, 92) en Thrace comme affluent de l'Hèbre et par Denys le Périégète (vers 214) : et d'autre part la forme grécisée du nom Damaskos.

Chez les Roumains, il suffit de citer les villes de Bucuresci, Ploiesci, le département de Vlasca, et beaucoup de noms propres tels qu'Avaresco, Iliesco, etc.

En Italie, la statistique insérée plus loin indique des noms en sco dans cinquante-cinq provinces, notamment dans les contrées antiques de Gaule cisalpine, Ligurie, Ombrie, Sabine, Latium.

Le suffixe asco a été employé pour désigner l'origine ou la localisation provinciale¹ dans les adjectifs Bergamasco, Cremasco, Comasco²; or Bergame, Crème, Come étaient des villes gauloises en territoire cénoman ou insubre.

Dans l'italien moderne, la finale sco exprimant la dérivation est d'usage normal : il suffit de citer les mots Tedesco, grottesco, giottesco, Moresco, qui ont passé dans le français sous la forme tudesque, grotesque, mauresque ou morisque, et le nom Francesco, François. Cette finale s'associe à une autre en ese, Francese, Inglese, Portuguese, tandis que persistent celles en co dans Austriaco, en lo dans Spagnuolo, etc. On ne saurait prétendre sérieusement que l'une ou l'autre et notamment la première ont été empruntées au mystérieux ligure ; son privilège se réduirait donc à la forme asca impliquant un a final dans le mot primitif auquel a été ajouté le suffixe sk. Mais ce trait lui est commun avec les territoires gaulois, étrusques et latins.

Ainsi renseignés, nous pouvons aborder l'étude des trois pièces fondamentales du dossier.

A) *Inscription de Gênes*. — Elle cite quatre noms en asca qui tous sont des noms de cours d'eau, localisés auprès de Gênes. La table de Veleia mentionne deux noms en *ascus* s'appliquant à des fonds et semblant dérivés du nom de leurs propriétaires, selon une coutume latine très générale pour les noms dont la finale est *acus*. La liste statistique moderne énumère 274 ou, Tessin compris, 303 noms dont 257 ou 279 noms de villes ou villages, 6 ou 10 noms de montagnes, 5 ou 7 noms de rivières et 3 ou 4 noms de vallées. Les quatre

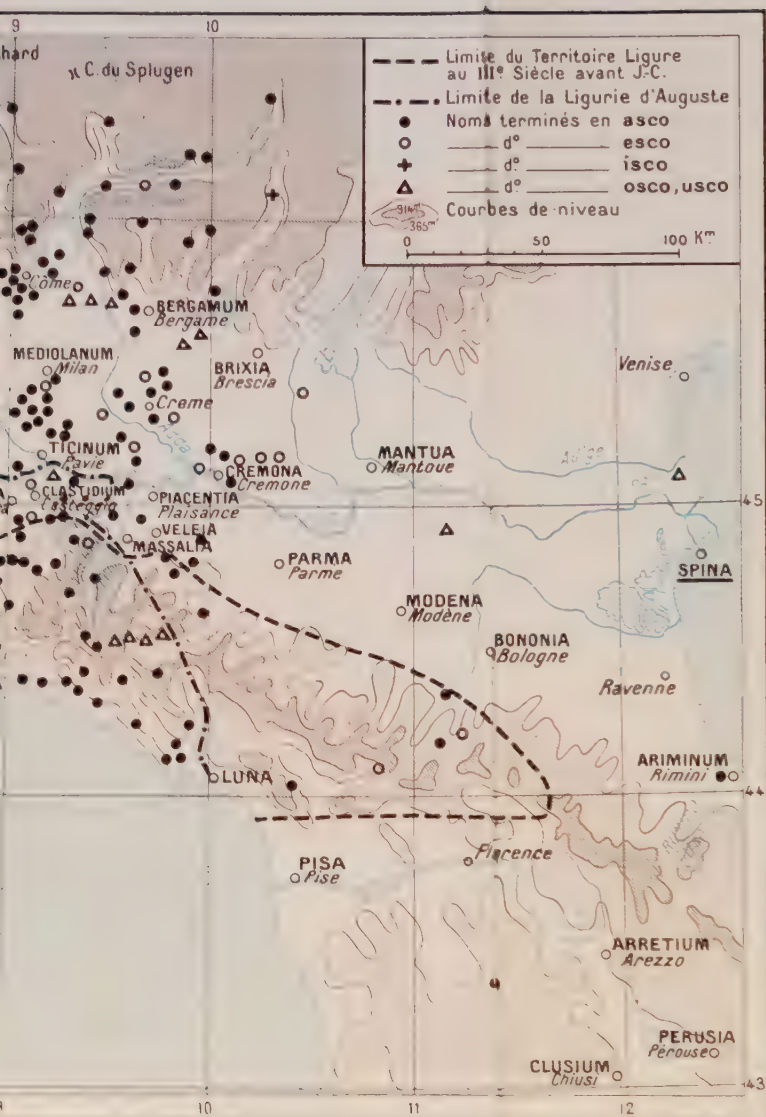
1. Cet emploi du suffixe est semblable à celui signalé en pays lithuanien et slave pour les adjectifs Litovsk, Podolsk, Volynsk, Tcherkask ; il peut être d'origine administrative.

2. A rapprocher de Sena Gallica (Sinigaglia) distinguée de Sena Julia (Sienne).

noms de vallées et cinq des sept noms de rivières sont en pays jadis gaulois. Le contraste saute aux yeux entre le premier document et les deux autres. Celui-là n'affecte la finale *asca* qu'à des noms de cours d'eau, particularité d'autant plus frappante qu'aucun autre texte ancien ne connaît dans cette région de noms de rivières en *asca*.

En revanche, nous trouvons en celtique un mot *eska*, *iska*, attesté aussi sous la forme *aska*, qui signifie eau et qui entre dans la composition de bon nombre de noms irlandais. La forme ancienne est *uisce*, attestée au ^{ve} siècle après J.-C., laquelle se retrouve en *whiskey* synonyme d'*usquebaugh* (*uisce-beatha*, eau de vie). La forme *iska* est connue de Ptolémée, la forme *ask* fréquente dans les comtés de Wexford et Wicklow. Dans la formation des mots du celtique *goïdelique* la syllabe *isk*, *esk*, ou *ask*, signifiant eau, figure à la fin de beaucoup de noms géographiques. Il n'est donc pas absurde de supposer que le groupe des quatre noms en *asca* relevé dans l'inscription de 117 se réfère à une communauté gauloise installée sur la route qui menait de Gênes, marché international, aux villes gauloises de la vallée du Pô. Dans l'inscription relatant le jugement de 117 la finale *asca* dans les mots *Neviasca*, *Tulelasca*, *Veraglasca*, *Vinelasca*, au lieu d'être un suffixe exprimant simplement la dérivation, serait le deuxième terme d'un nom composé signifiant eau ou humide comme dans les mots celtiques *Ballyhasky*, *Callahaniska*, *Killyreask*, *Lisdrumliska*, *Tinahask*, etc. Cette hypothèse qui explique l'affectation exclusive à des cours d'eau de la finale *asca* est aussi plausible que celle qui voudrait y discerner un caractère spécifique d'une langue inconnue. Supposons que dans la banlieue ouest de Paris on soit amené à mentionner les rus ou ruisseaux de Meudon, de Villebon, d'Ursine, de Chaville. On aurait pu les désigner par une forme adjectivale le Meudonnais, le Villebonnais, l'Ursinais, le Chavillais, C'est l'interprétation admise pour les quatre noms de l'inscription de Gênes. Mais on aurait pu aussi les avoir appelés *ru de Meudon*, *ru de Villebon*, *ru d'Ursine*, *ru de Chaville*, ou selon le mode de composition irlandais, *Meudoneau*, *Villeboneau*, *Ursineau*, *Chavil-*





leau ; le nom serait un mot composé de deux autres et non pas un mot dérivé à forme adjectivale, alors même que transcrit en latin, il ressemblerait à cette dernière forme. Dans les noms de lieu irlandais la finale *sk* peut provenir de mots divers signifiant marais, mer, dune, poisson, taillis d'aubépine, Pâques. Parmi les noms de lieu des langues romanes certains peuvent tenir leur finale *sk* d'un mot dérivé latin, d'autres d'un ancien nom celtique, notamment de celui ou ceux désignant l'eau, un marais ou lagon, un cours d'eau.

Nous estimons donc que l'inscription génoise ne fournit aucune information solide concernant le ligure. Il n'est pas besoin de recourir à la conjecture que nous venons d'indiquer pour mettre en doute la provenance des quatre noms en *asca*. Même s'il s'agit dans ce cas spécial d'un suffixe exprimant la dérivation, il n'est pas établi que ce suffixe fût ligure.

Flechchia et d'Arbois de Jubainville et bien d'autres ensuite ont tenu pour constant le caractère ligure des noms cités dans le jugement de 117 et ont négligé d'en administrer la preuve. Il s'agit d'une décision prise en exécution d'un décret du Sénat romain par les *patroni* de Gênes, Q. et M. Minucius, document rédigé en latin par des Romains. Concernait-il des gens parlant ligure et les noms qui y sont consignés étaient-ils des noms ligures ? Nous n'en savons rien du tout. Les Ligures ne paraissent pas avoir eu de villes ; celles qui leur servaient de marchés étaient, sur la côte, grecques ou étrusques, dans l'intérieur, gauloises puis romaines : telles Marseille, *Tauroentium*, Antipolis, Nice, Monaco, Luna, Pise, Dertona, Iria, *Clastidium*, Plaisance. *Felsina* (Bononia) ; Genua avait le même caractère ; lors du percement de la *via di Venti Settembre* (*Enc. Brit. art.*, Genoa), on y a mis au jour quarante-cinq tombes où tous les corps ont été brûlés selon la coutume grecque, alors que les Ligures inhumaient ; on les date de la fin du *v^e* et du *iv^e* siècles ; les vases sont grecs, les fibules gauloises. Gênes comme Marseille servit au *iii^e* siècle de point d'appui aux Romains. Détruite par Magon (205) elle fut restaurée en 203 par le prêteur Sp. Lucretius dont on prolongea l'imperium à cet effet (TITE-LIVE, XXVIII, 46, et

XXX, 1). Elle servit ensuite de quartier général aux légions qui opéraient contre les Ligures. Elle prit un caractère latin et devint, à une date ignorée, un municipe rattaché à la tribu Galeria (*C. I.*, 4, VI, 2867). Partagée entre les influences grecque, étrusque et gauloise au iv^e siècle, latine à l'aurore du ii^e, dans une banlieue plantée de vignes réputées, elle n'est pas une communauté ligure de race ou de langue. Il serait aussi hasardeux de l'affirmer de ses voisins les Castelani Veturii Langates, gardiens d'un fort établi au bord d'une route internationale, reliant depuis des siècles les marchands grecs, étrusques et latins aux cités gauloises de la vallée du Pô. En 148 la construction de la via Postumia la mit en liaison permanente avec les grandes colonies romaines de Plaisance et de Crémone ; elle y allait de Gênes par Libarna (vers Serravalle) et Dertona (Tortone). Non seulement Gênes, mais la banlieue et les localités voisines de cette grande route devaient être latinisées dès le milieu du ii^e siècle, donc avant l'an 117. On sait qu'à cette époque Polybe a visité le bassin du Pô et il a noté qu'on y parlait latin, à ce point qu'il fallait aller dans des villages alpins pour entendre parler gaulois.

Les Venètes alliés de Rome qui n'ont pas été décimés par la conquête ont pourtant délaissé leur langue pour le latin bien avant l'époque d'Auguste ; — cela ressort de la succession des inscriptions votives à la déesse Rehtia (à Este) où se marque l'effacement graduel du langage venète nonobstant le caractère conservateur de ces offrandes rituelles. (CONWAY, *Cambridge, Anc. hist.*, IV, p. 445.) Les Ligures qui ont subi bien davantage la pression romaine, qui ont été encerclés et pénétrés par les colons romains ont certainement adopté plus vite le parler latin. Nous ne prétendons pas que la population rurale de Ligurie fût tout à fait latinisée et eût renoncé complètement à son langage national ; le récit de la bataille d'Aix prouve qu'elle avait conservé le souvenir et l'orgueil du nom héréditaire d'Ambrons. Mais le peuple ligure n'avait jamais eu d'écriture à lui, ni cette vie urbaine sans laquelle un peuple n'atteint pas à une culture qui lui soit propre. Les documents administratifs et judiciaires étaient écrits, rédigés, pensés en

latin. Les suffixes employés pour désigner un ruisseau d'après le nom du terroir qu'il arrosait, un fonds d'après celui du propriétaire ont dû être empruntés par le rédacteur à la langue qu'il écrivait, au latin. Cela paraît évident pour les deux noms en ascus notés par d'Arbois de Jubainville dans la table de Veleia : Areliascus, Caudalascus ; nous y voyons un cas particulier de la finale acus dont les exemples abondent en France ; la variante ascus y est également représentée quelquefois.

Il n'est pas établi que les noms en asque aient une origine unique : on sait que notre mot flasque est pris dans trois acceptions (sans fermeté, flacon, madrier) et qu'à chacune correspond une étymologie particulière : dans le sens usuel il dérive de flaccus et l'altération qui a introduit la lettre S est inexpliquée ; dans le deuxième sens, il dérive de l'italien fiasco ; dans le troisième, de l'allemand flach avec addition d'un S. Dans le Comtat Venaissin le nom de la région de Valmasque où s'étaient établis les Vaudois et qui fut le théâtre d'odieus massacres était, par calembour peut-être, dérivé de masca sorcière.

Les noms en pasques proviennent aussi bien du latin pas-cua que de l'hébreu pasch'ah.

B) *Table de Veleia*. — Les noms de pagi (districts ruraux) ou de fundi (domaines) qui figurent dans la célèbre « table alimentaire » de Veleia (*C. I. L.*, XI, 1147) et plus généralement dans les inscriptions exhumées à partir de 1760 dans les ruines de ce municipe romain sont tous des noms latins et de porvenance latine.

La ville de Veleia est celle que Pline désigne Veleiacum circa Placentiam in collibus oppidum. Ses ruines sont, en effet, à vingt-neuf kilomètres sud de Plaisance et quatre cent soixante-neuf mètres d'altitude, proches de la plaine jadis habitée par les Boies. C'était une municipalité purement latine dont le territoire avait sans doute été prélevé sur celui qu'avaient abandonné les Boies lors de leur exode. Il est peu probable que son nom lui vint de la tribu ligure des Veliates située à l'intérieur de la Ligurie impériale, tandis qu'elle appartenait à la huitième région, la Cispadane. C'est donc à

tort qu'on fait état de cette analogie de nom pour la déclarer ligure. La chose est d'ailleurs sans grand intérêt au point de vue des deux fonds en ascus cités dans la table alimentaire de Veleia. Ils ressortaient de Libarna (entre Arquata et Serravalle) sise sur la via Postumia entre Gênes et Tortone. Libarna, que Ptolémée comme Pline mettent en Ligurie, paraît avoir été comme Asta et Alba une colonie romaine (S. Quintino, *Antica Colonia di Libarna* dans *Mem. Ac. Torino*, XXIX, p. 143).

Si la désinence ascus employée par les usagers latins des fonds Caudalascus et Areliascus a été empruntée à un usage local, ce qui n'est pas prouvé, cet usage peut venir aussi bien d'occupants antérieurs gaulois que ligures.

C) Reste la troisième pièce du dossier, la statistique des noms géographiques contemporains. Nous avons repris la statistique dressée en 1890 par d'Arbois de Jubainville, mais en l'étendant à l'Italie entière, ce qui est indispensable pour s'assurer de la localisation du suffixe sco et de sa forme asco. L'éminent celtisant a négligé cette précaution, bornant son dépouillement à la Ligurie moderne, au Piémont et à la Lombardie. Nous avons effectué le nôtre sur le *Guida generale... dei comuni e frazioni de comuni del regno d'Italia*, 1928, an VI, publication officielle qui remplace l'ancien dictionnaire des postes. Nous y avons ajouté quelques noms relevés sur des cartes par d'Arbois de Jubainville ou par nous et fait état des finales esco, isco, osco et usco aussi bien que d'asco ; lui-même les indique également, mais avec moins de soin.

Dans l'établissement de cette liste statistique, les noms en aschi, pluriel d'asco, ont été comptés, mais non pas ceux en aschia ; on a inscrit ceux où asco n'est pas à proprement parler un suffixe mais le corps du mot, par exemple, Rasco, Vasco. Il n'a pas été tenu compte des noms en ascio qui répondent à une autre prononciation, ni de ceux en oscello, que l'on peut regarder pourtant comme dérivés de ceux en osco, ni de ceux en San Francesco, provenant d'un nom de saint répandu dans toute l'Italie, ni d'une centaine de noms en bosco, boschi, boschetto, non plus de Pasco (deux écarts dans la prov. de Coni) et ses dérivés Pascolo (deux écarts aux prov. de Novare

et Bergame) et Pascoso (prov. de Lucques), ni de cinq noms de même famille où le q a remplacé le c, Pasquale (Savone) Pasquario (Vercell), Pasquaro (Turin) Pasquero (Coni) et Pasquier (Aoste), ni d'une cinquantaine de noms commençant par Pesca, Pesco, Peschi¹ qui ne peuvent être assimilés à des suffixes ; la majorité appartiennent à la région péninsulaire. On a également retranché une douzaine de noms en Comasco, Cremasco, Bergamasco, car l'adjectif y exprime une dénomination administrative souvent récente, destinée à faciliter les correspondances.

En principe, lorsqu'un nom est répété avec un adjectif, il est préférable de ne le compter qu'une fois : ainsi dans la province de Pavie la commune de Zinasco comprend, outre le centre, deux écarts Zinasco nuovo et Zinasco vecchio, ce qui ferait trois fois le même mot ; de même le diminutif en aschino a été omis quand il fait double emploi avec un nom voisin en asco.

Les noms cités par d'Arbois de Jubainville qui ne figurent pas dans le dictionnaire officiel sont signalés (A). Au point de vue de la densité de ces noms dans les diverses provinces, les additions qu'il a tirées des cartes faussent dans une certaine mesure la comparaison, parce qu'il n'a pas consulté partout des cartes à la même échelle. Dans celle que nous avons dressée (voir plus haut) à ce point de vue nous n'avons pas figuré ces additions.

Province d'Imperia (Porto Maurizio)

Candiasco.	Luminasco.	Nirasca.
------------	------------	----------

Province de Savone

Arnasco.	Cheiraschi.	Roviasco.
Sciarborasca.		

Province de Gênes

Amborzasco.	Bogliasco.	Borlasca.
Borzonasca.	Camposasco.	Carasco.
Cerviasca.	Cravasco.	Langasco.
Magnasco.	Massasco.	Nasche.
Teriasca.	Trenasco.	
Crocefleschi.		

1. Même dans les trois cas où le nom est réduit à ces deux syllabes (Côme, Campobasso, Cosenza).

Province de Spezia

Durasca di Cameo.
 Porciorasco.

Marinasco.

Pogliasca

En 1880 les provinces de Savone et Spezia n'avaient pas encore été démembrées de celle de Gênes, de sorte que les noms additionnels cités par d'Arbois de Jubainville peuvent se répartir au delà de la province actuelle de Gênes ; ce sont :

Caiasca.

Ciangiaschi.

Cravasco (Montoggio).

Croviasco.

Morasca.

Reisasca.

Trenzasca.

Veirasca.

Visasco.

en outre mont Pescasco,

ruisseau Carisasca,

torrent Sermichiasca.

Province de Massa

Barbarasco.

Borasco (A).

Gabanasco (A).

Gorasco (A).

Provvedasco (A).

Tarasca (A).

Vallingasca (A).

Province de Lucques

Forno Mornasco.

Province de Coni (Cuneo)

Agliasco.

Bagnaschi.

Bagnasco.

Balbiasco (A).

Bergagliasco (A).

Bossolasco.

Bottonasco (Caraglio).

Bottonasco (Valgrana).

Brossasco.

Camigliasca.

Cervasca.

Cervignasco.

Cherasca.

Cherasco.

Erasco.

Gambasca.

Isasca.

Lagnasco.

Mondurasco (A).

Olasca.

Piasca.

Piossasco (A).

Tarantasca.

Vasco.

Valmasca (lacs de).

Venasca.

Vottignasco.

Vioraschi (A).

Maresco.

Busca.

Barbaresco.

Province de Turin (Torino)

Airasca.

Baudenasca.

Beinasco.

Biliasco.

Brusasco.

Buriasco.

Cercenasco.

Cimenasco (A).

Famolasco (A).

Frossasco.

Grugliasco.

Lombriasco.

Osasco.

Pinasca.

Piossasco.

Quarlasco (A).

Revigliasco.

Sivrasco (A).

Sornasca.

Tignasco (A).

Bergognesco.

Bruschi.

Province d'Alexandrie

Albarasche.	Avolasca.	Bagnasco d'Asti.
Bergamasco.	Biagasco.	Bignasca (A).
Brusaschetto (A).	Camerano Cazasco.	Casasco (près Varzi).
Casasco (près Tortone).		Cassinasco.
Cornigliasca.	Cusinasco.	Fabiasco (A).
Gremiasco.	Martinasco (A).	Moasca.
Morsasco.	Prasco.	Revigliasco d'Asti.
Rolasco.	Verzenasco (A).	

Province d'Aoste

Bertodasco.	Craviasco (A).	Gambarasca (A).
Mercenasco.	Noasca.	Perriasco.
Quassasco.		
Vische.		

Province de Verceil

Bornasco.	Camasco.	Capriasco.
Civiasco.	Parnasca.	Piasca.
Quargnasca.	Rasco.	Rimasca.
Romagnasco.	Salasco.	Savagnasco.
Vergnasco.		

Province de Novare

Bacenasco.	Calasca.	Cambiasca.
Campasca.	Cavagliasche (A).	Chronnasca (A).
Colonasca.	Cosasca.	Grignasco.
Locasca.	Marasco (A).	Messasca.
Montignasco.	Navasco.	Pantasca (A).
Pegliasca (A).	Pernasco.	Pettenasco.
Peziasco.	Rivasco (A).	Sagliaschi.
Selasca.	Ungiasca.	Vedasco.
Villasco.	Zornasco.	

Certaines additions d'Arbois de Jubainville, dont la liste est d'ailleurs moins copieuse que la nôtre, peuvent se placer dans la province de Verceil, non encore séparée à son époque. Il cite en outre les monts Laurasca, Buzzanasca, la rivière Cherasca, les vallées Anzasca, Intrasca.

Ajoutons :

Largo Toeschi.	Malesco.	Marzalesco.
Orcesco.	Ovesco	Pajesco.
Rovesca.		
Bedisco.		

Province de Varese (détachée de celle de Côme)

Fabiasco.	Monteviasco.	Nasca.
Olgiate Comasco.	Pianasca.	

Province de Côme

Arcellasco.
 Borlasco (A).
 Camnasco.
 Caslasco.
 Dizzasco.
 Giasca (A).
 Lucinasco.
 Mugiasco.
 Parlasco.
 Pomelasca (A).
 Ronellasca.
 Valciasca (A).
 Cernusco Lombardo.

Bernasca.
 Bosolasco (A).
 Camnasco Somana (A).
 Cattasco (A).
 Fino Mornasco.
 Gilasca (A).
 Macciasca.
 Olgelasca (A).
 Penasca (A).
 Rovasco (Dizzasco).
 Senna Comasco.
 vallée Vedasca.

Bernasca.
 Camisasca.
 Casasco.
 Cavallasca.
 Garlasca (A).
 Ginasca (A).
 Montano Comasco.
 Olginasca.
 Perlasca.
 Ronasco (Pognana).
 Solbiate Comasco.

Province de Milan

Basiasco.
 Borasca.
 Coriasco (A).
 Gomonosca (A).
 Poasco.
 Tavernasco.
 Zavanasco.
 Selvanesco.
 Briosco.
 Bellusco.

Binasco.
 Buccinasco.
 Domenegasco (A).
 Macciasca.
 Poglianasca.
 Tolcinasco.
 Zelasche (A).
 Villavesco.

Boldinasco.
 Calvignasco (A).
 Ferronasco.
 Pantanasco.
 Rovagnasca.
 Velasca.
 Zorlesco.

Cernusco Naviglio.

Province de Pavie (au nord du Pô)

Bornasco.
 Gosnasco.
 Rosasco.

Garlasco.
 Gualdrasco.
 Zinasco.

Gornasco (A).
 Liconasco.

(au sud du Pô)

Benaschi (A).
 Carisasca (A).

Bergamasco (A).
 Cassinasca (Castana).

Bosnasco.
 Cassinasca (Pontalbera).

Donelasco.
 Mandasco (A).
 Muriasco.
 Soriasco.
 San Pietro Casasco.
 Bonesca.
 Langosco.
 Busca.

Garlasco.
 Martinasca (A).
 Villarasca.
 Maresco.

Godiasco.
 Mezenasco (A).
 Sforzesca.

Nous avons reproduit la division en nord et sud du Pô, bien qu'elle soit de faible portée, la rive méridionale dans sa partie plane étant aussi gauloise que la rive septentrionale.

Province de Crémone

Bodegasco (A).
 Morbasco (A).
 Vidolasco.

Boldrasca (A).
 Porcellasco (A).
 Villasco.

Livrasco.
 Trezzolasco (A).
 Vinzasca (A).

plus de sept noms en Cremasco :

Bettenesco.
Redondesco.
et le ruisseau Regia
Spinadesca.

Fiesco.
Spinadesco.

Gadesco.
Trezzalesco.

Province de Bergame

Albelasco (A).
Curnasco.
Muggiasco.
Somasca (Pontida) (A).

Badolasco (A).
Gabrasco.
Piazzasco.
Somasca (Vercurago).

Camasche (A).
Martorasco.
Somasca (Ambivere).
Trevasco (A).

plus quatre noms en Bergamasco :

Valmoresca.
Palosco.
Calusco d'Adda.

Province de Sondrio

Bongiasca.
Pendolasco.
mont Redasco.

Cedrasco.
Raschi.
torrents Antognasco et
Redasco.

Cresciasca (A).

Province de Brescia

Cimaschi (A).
Villasche (A).
Erbusco.
Paisco.

Cremasca (A).
Logasca (A).

Province de Mantoue

Caramasche (A).
Redondesco.
Poggio Rusco.

Chiericasco (A).
Sorginesco.

Province de Vicence

Tresche.

Province de Trévise

Cofosco.

Province de Botzen (Bolzano)

Colfosco.

Province de Frioul

Podresca.
Gradisca (Sedigiano).
Montefosca.

Gradisca (Spilimbergo).
Visco.

Province de Gorizia

Cambresco.
Podleschi.
Gradisca.
Scelisce di Tolmino.
Villa Mosca.

Idresca di Dolbe.
Idresca d'Isonzo.
Kregolisce.
Spanjolisce.
Quisca.

Province de Trieste

Gradisca.
Oblisca (Gr. et Pic.).

Gradischie.
Oblisca di Postumia.

Grobiscee.

Province d'Istrie

Villacrasca (Malakrasca).
Jadreski.
Ersischie.
Grasisce.
Soviscine.

Zamasco.
Vareschi (Gr. et Pic.).
Ghisisci.
Kzisce.

Zumesco.
Gradischie.
Lanischie (2).

Province de Carnaro

Coresco.
Trebisca.
Volosca.
Usca.

Postegnesca.

Province de Plaisance

Bacedasco (N. et S.).
Ciavernasco.
Morasco.
Tavasca.
Poggio Moresco.

Braschi.
Cremadasca (A).
Moronasco (A).
Vernasca.

Calendasco.
Lusurasco.
Sarmadasco (A).

Province de Parme

Barbarasco (A).
Caprendasco (A).
Cavadasco (A).
Bruschi.

Boraschi (A).
Carpadasco (Solignano).
Ceredasco (A).
Drusco.

Cacciarasca.
Carpadasco (Varsi) (A).

Province de Reggio

Romasco (A).

Province de Bologne

Casa Naschi.
Zaccanesca.

Luminasco.

Province de Rovigo

Caderuschi.

Province de Forli

Comasco.

Province d'Ancone

Montepolesco.

Province de Pistoia

Maresca.

Province de Sienne

Malafrasca.

Province de Pérouse

Parlesca.
Castiglione del Fosco.

Nortosce.

Ocosce.

Province de Terni

Baschi.

Province de Rieti

Collegentilese.
Ospanesco.
Villa Camponeschi.
Nommisci.

Collemoresco.
Perdesco.
Villa Cordeschi.
Nesce.
Orpanesco.

Province d'Aquila

Colle Perdonesco.
Francolisco.

Castello Camponeschi.

Province de Frosinone

Picininisco.

Rosanisco.
San Biagio Saracinisco.

Province de Rome

Falasche.
Saracinesco.

Province d'Ascoli Piceno

Moresco.
Vosci.

Olibra Incinesca.

Province de Teramo

Colle Ranesco.
Vernesca.
Fornisco.

Colle Sansonesco.
Notaresco.

Province de Pescara

Pesco Sansonesco.

Serramonacesca.

Province de Chieti

Iurisci.
Fallascoso.

Province de Bénévent

Carratasco.
Francesca.
Trivolischi.
Fuschi.

Province d'Avellino

Montefresco.
Nusco.

Santanzello all' Esca.

Province de Potenza

Frusci.

Province de Cosenza

Ischi.

Province de Catanzano

Isca.

Province de Reggio de Calabre

Pardesca.

L'addition générale donne 442 noms en sco dont 315 en asco, 66 esco, 34 isco, 13 osco, 16 usco. Ils se rencontrent dans toute l'Italie, hormis en Sicile. Les auteurs partisans de l'identité des Sicules et des Ligures ont négligé d'expliquer cette anomalie.

Sur les 315 noms en asco, 4 sont dans la péninsule, 2 en Istrie, 309 dans l'Italie septentrionale, au nord de l'Arno et du Rubicon (Uso) ; à l'exception d'une vingtaine ils sont concentrés dans la moitié occidentale, à l'ouest du Taro et de l'Oglio. Si on divise cette région par le cours du Pô et une ligne tracée de Turin au Mont Cenis, on trouve sensiblement le même nombre du côté nord et du côté sud pour des surfaces équivalentes. Il y faut adjoindre le canton du Tessin où d'Arbois de Jubainville a noté vingt-neuf noms terminés en asco.

Cette région correspond, en somme, au domaine des dialectes gallo-italiens d'Ascoli (*Archivio glottologico italiano*, VII).

L'aire du suffixe asco s'étend également à la Corse, où se parle un dialecte différent, et à la Provence.

La forme isco prévaut dans la zone orientale de l'Italie du Nord et se trouve aussi au nord de Rome ; en pays slave elle tend à remplacer esco : Francesco devient Francisk.

La forme esco se rencontre partout, mais n'est fréquente que dans les provinces de Novare, Milan, Pavie, Crémone, Gorizia, Istrie et dans le centre de la péninsule.

Les formes osco, usco, plus rares, se trouvent à l'état sporadique un peu partout.

L'examen de cette liste suggère une autre observation. La majorité des noms ont l'aspect de mots dérivés d'un autre par addition du suffixe sco. Le terme initial se retrouve souvent et dans des régions diverses de l'Italie, sans aucune localisation ligure. On en jugera par les comparaisons ci-dessous qui se réfèrent à des noms choisis dans l'antique Ligurie.

De Lucinasco (Imperia) qui se retrouve près de Côme, on doit rapprocher Lucino (Côme 4 cas, Milan) Lucinico (Gorizia) Lucignana (Lucques) Lucignano (Sienne 2 cas, Florence, Arezzo, Teramo) Lucito (Campobasso).

De Nirasca (Imperia), Nirano (Modène) et Nirone (Parme).

De Bogliasco (Gênes), Bogli (Plaisance), Bogliasco (Brescia), Bogliano (Turin), Boglietto (Alexandrie), Bogliuno (Istrie).

De Langasco (Gênes), Langa (Coni 2 cas, Alexandrie), Langesco (Pavie), Langhirano (Parme), Languzzano (Pavie).

De Magasco (Gênes), Magnano (Lucques, Verceil, Vérone, Frioul, Naples), Magnanina (Frioul), Magnanello (Teramo), Magnetto (Turin), Magneaz (Aoste), Magnia (Aoste), Magno (Brescia 2 cas), Magnone (Savone).

De Massasco (Gênes), Massa Massa, Lucques 3 cas, Milan, Modène, Reggio Em., Ferrare, Ravenne 2 cas, Forli 2 cas, Grossetto, Pérouse, Ascoli, Macerata, Ascoli, Aquila, Naples 2 cas, Salerne, Bénévent, Ionio, Potenza, Cagliari.

De Teriasca (Gênes,) Tereglio (Lucques) Teregna (Sondrio), Terelle (Frosinone).

De Trensasco (Gênes), Trens (Botzen) Trenno (Milan), Trenta (Gorizia, Consenza), Trente ch.-l. de prov. Trento (Rovigo), Trenzano (Brescia), Trenzanesio (Milan).

D'Arnasco (Savone), Arnaccio (Pise), Arnago (Trente), Arnano (Macerata 2 cas), Arnara (Frosinone), Arnate (Varese), Arnaz (Aoste 2 cas), Arnez (Aoste), Arneo (Lecce), Arni (Lucques), Arnodera (Turin), Arnone (Naples), Arnosto (Bergame).

De Porciorasco (Spezia), Porcia (Frioul), Porciano (Arezzo, Pistoia, Frosinone), Porcile (Gênes, Cosenza).

En face d'Agliasca (Coni), on peut ranger six Agliana, Agliane, Agliano des provinces d'Alexandrie, Luna, Pistoia, Pérouse, Viterbe ; Agliate (Milan), Aglie (Aoste), Aglio (Plaisance), Aglioni (Aquila).

En face d'Airasca (Turin), cinq Airale ou Airali, des provinces d'Aoste, Turin, Alexandrie ; Airola dans Bénévent, Airole dans Imperia. D'Albarasche (Alexandrie), se rapprochent Albare (Verone), Albaro (Verone), Albarola (Plaisance), deux Albarea (Coni, Turin), Albareda (Côme), sept Albaredo (Pavie, Côme, Sondrio, Verone, Vicence, Trévise, Trente), six Albareto (Savone, Pavie, Plaisance, Parme 2, Modène 0). En face d'Avolasca (Alexandrie) et d'Avolesco

(Bergame), Avola, Syracuse). En face de Carattasco (Bénévent), Carata (Verceil), Carate (Côme, Milan). En face de Cerenasco (Turin), Cerce (Campobasso, 2 cas), Cerceno (Côme), Cercetole (Arezzo), Cercevi (Gorizia).

Citons encore Venasca (Coni), en raison de son homonymie avec une ville voisine de Carpentras et une localité pyrénéenne ; on la doit rapprocher de Vena (Aoste, Ascoli Piceno 3 cas, Catanzaro 4 cas, Catane), de Venas (Bellune).

Il ressort clairement de ces exemples que nous pourrions multiplier que le suffixe asca est appliqué à des noms qui se retrouvent d'un bout à l'autre de l'Italie. Il peut donc caractériser une forme dialectale, mais il ne peut pas servir à discerner l'origine des noms eux-mêmes puisqu'il est adapté à des mots qui ne sont pas du tout des noms exclusivement ni même principalement ligures¹.

A fortiori doit-on écarter la méthode qui consiste à classer comme ligures d'autres noms constatés dans la zone du suffixe asco. Le travail de d'Arbois de Jubainville repose en par-

1. Ainsi tombent les tentatives pour ligurifier le dieu des eaux thermales Bormo ou Borvio, patronyme des Bourbons, le dieu des montagnes Penn, la racine Crem (Cremonis jugum, Petit-Saint-Bernard, Crema, Cremona, cités gauloises).

Quant à l'idée de faire remonter au ligure le nom du Rhône (Rodanos ou Rhodanos), il nous semble difficile de la prendre au sérieux. L'argument unique est la similitude de nom du fleuve corse d'Aleria, le Rhotanos (auj. Tavignano). Ce nom peut venir des habitants de cette vieille colonie grecque, l'influence hellénique ayant été en Corse antérieure à celle des Ligures, d'après Sénèque, en tout cas équivalente.

L'appellation Rhotanos a pu être apportée simplement de la zone massaliote. On sait que les Anciens dérivait des Rhodiens le nom du Rhodanos. Mais celui-ci paraît gaulois, comme celui du Rhin, attesté dans les langues celtiques sous les formes rin, rein, rian (HOLDER, p. 1130). On le retrouve appliqué à des cours d'eau d'Eure-et-Loir, de la Sarthe, du Quercy (cité par DELOCHE, *Carlulaire de Beaulieu*, p. 254) à un affluent de la Moselle, proche de Trèves ; sous la forme Rodon ou Rhodon au ruisseau de Port-Royal, tributaire de l'Yvette ; en Beauce aussi et à un affluent de la Loire près de Roanne (Rodumna) et du Rhin d'Amplepuis ; sous celle de Rhoin en Côte-d'Or ; sous celle de Rhonelle en Hainaut (forêt de Mormal). Les Gaulois Boies auraient apporté en Cisalpine les noms du Renus rivière de Bologne et du Rodanus (auj. Rodano, prov. de Reggio). Il n'y a donc aucune bonne raison d'imaginer une origine ligure pour ce nom, analogue à celui du Rhin et des Ruteni qui se retrouve chez divers peuples essentiellement gaulois Segusiaves, Lingons, Carnutes, Aulerques, Nerviens, Trévires.

tie sur ce sophisme (t. II, p. 118 et suiv). Il est d'autant plus hasardeux que la base même des raisonnements porte à faux. Le suffixe *sco*, même sous la forme *asco*, n'est pas spécifiquement ligure et son emploi plus ou moins répandu dans les langues romanes ne remonte pas à une influence ligure. Un coup d'œil sur la carte placée plus haut suffit pour voir qu'il est au moins aussi répandu dans l'ancien pays gaulois de Cisalpine que dans l'ancien pays ligure. Il a été employé comme désignation provinciale dans la province de Bergame et le district de Crème, c'est-à-dire dans le pays des Cénomans entre l'Adda et l'Oglio, celui où les Gaulois sont restés en place. Alliés de Rome, ils ont échappé aux carnages perpétrés chez leurs voisins Insubres. On retrouve occasionnellement cet usage du suffixe *asco* pour la région de Côme, également gauloise, ailleurs non¹.

Cette constatation vient à l'encontre de la qualification ligure de la dérivation *asco*.

En latin le suffixe exprimant l'appartenance est ordinairement *ano*.

homo	humanus
pagus	paganus
Roma	Romanus

la consonne d'appui *t* remplace souvent un *s* final, ailleurs un *t*.

Neapolis	Neapolitanus
Ceretes	Ceretani ² .

Ce sont des formes essentiellement latines. Le suffixe *asco* dans l'Italie du Nord ne remplace pas *ano* ; il coexiste avec lui, mais *ano* est plus fréquent.

1. D'une manière générale, les désinences employées sont *ese* ou *ano*, aussi *ato* : Milanese, Torinese, Novarese, Cremonese, Veronèse, Parmense, Bresciano, Lodigiano, Adriano, Romano, Piceno, Selentino, Vicentina, Vagienna, Monferrato, Veneto correspondant aux formes françaises Marseillais, Lyonnais, Ardennais, Champenois, Béarnais, Parisien, Lorrain, Poitevin, Auvergnat.

2. En Espagne, cette finale *tani* qui est spécifiquement latine a été appliquée à un grand nombre de noms de peuples, sans que nous en voyions le motif particulier — ce fut peut-être une simple routine administrative, comme de nos jours la fantaisie des bureaucrates parisiens d'ajouter le prénom au nom propre dans la désignation des noms de rues.

Dans le petit district, au sud-est de Tortone et de Casteggio (Clastidium) où la densité des noms en asco est remarquable, nous en comptons sur la carte au 300.000^e, neuf, plus un terminé en esco, et neuf autres en ano. Dans la plaine agricole entre Pavie et Milan, ancien domaine des Gaulois Insulaires — (de Casalpusterlongo jusqu'Abbiategrosso), nous relevons treize noms en asco, trois en esco, dix-sept en ano. Dans le bassin de la Magra, ancien territoire des Ligures Apuani, cinq ou six noms en asco, dix-neuf ou vingt en ano.

Dans la toponymie de l'Italie du nord-ouest, le suffixe asco coexistant avec d'autres suffixes latins est au moins aussi fréquent dans l'ancien pays gaulois que dans l'ancien pays ligure. Ce n'est pas le seul qui caractérise les dialectes de cette région. Nous avons relevé dans le dictionnaire des communes italiennes cent cinquante et un noms en Ronco (Ronc, Ronca, Ronchi) : sauf cinq ils sont localisés dans l'Italie du Nord et s'y trouvent dans toutes les parties, Frioul, Trente, Botzen, Sondrio, Aoste, Imperia, Reggio, Forli, etc.

D'Arbois de Jubainville annexe la Corse à sa Ligurie et tire argument des noms en asca qu'il y a catalogués. Les Celtes qui n'ont pas eu de marine sur la Méditerranée ne sont pas venus dans cette île ; mais les Ligures, qui ne paraissent avoir eu de marine qu'assez tard, ne sont venus en Corse qu'après les Grecs et sont restés comme eux étrangers à la population indigène. Sénèque est catégorique ; il avait vécu huit années en Corse (41-49). Dans sa lettre à sa mère (*Consolatio ad Helviam*, 7 et 8) il dit que les Phocéens s'y établirent avant d'aller à Marseille ; deinde Ligures in eam transierunt. Il croit la population indigène et attribue une influence notable à l'élément espagnol, rapproche les Corses des Cantabres et ajoute : Totus sermo conversatione Græcorum et Ligurum a patrio descivit. Sénèque, né à Cordoue, comme son père, connaissait bien l'Espagne et sa langue ; son témoignage nous semble décisif contre la thèse d'une extraction ligure, laquelle repose sur une anecdote relatée par Salluste. L'île, étant proche de la Toscane, fut dans la dépendance des Étrusques qui en chassèrent les Phocéens d'Aleria, mais furent vaincus par Denys

de Syracuse. Les Romains la conquièrent en 159 et y établirent au début du ^{1er} siècle av. J.-C. les colonies de Mariana et d'Aleria qui se partagèrent la plaine orientale. Dans ces conditions il serait invraisemblable que la toponymie de la Corse eût un caractère ligure, soit dans la racine des mots soit dans les suffixes. Nous sommes amplement informés à son sujet par Ptolémée. Les soixante-trois noms qu'il énumère ont une physionomie grecque ou latine, aucun ne comporte le suffixe *sco*, lequel ne semble s'être répandu que dans la période romane. Le *Bottin* indique quatre noms de communes : Palasca, Popolasca, Venzolasca, Sisco ; d'Arbois de Jubainville ajoute un nom de ruisseau Bartasca, trois de montagnes, Aragnasco, Ecilasca, Filasca, treize de hameaux Grillasca, Feciasco, Prucinasca, Martinasche, Cipronasco, Caposciasca, Baransiasche, Velflasca, Salasca, Fiummasca, Arellasca, Moraschi, Bodiciasche. Citons encore le mont San Elisco. Cette diffusion du suffixe *sco* et de sa forme *asco* est intéressante, parce que le dialecte corse se rapproche de ceux de l'Italie centrale et de la Vénétie plus que du groupe gallo-italique où l'on réunit ceux du Piémont, de la Lombardie, de la Ligurie et de l'Émilie. Par conséquent elle contredirait l'hypothèse d'une provenance spécialement ligure de la finale toponymique *asco*.

Pour juger sainement ces questions il ne faut pas se cantonner dans l'Italie du Nord, mais examiner aussi d'une part l'Italie péninsulaire, d'autre part la Gaule transalpine. En l'espèce nous attachons de l'importance à la toponymie de l'Italie centrale ; elle montre la transition de la forme *isco* des Herniques et Falisques à la forme *esco* des Sabins, à la forme *osco* des Ombriens et à la forme *asco*, sporadique aux environs de Rome et de Bénévent ; tout de même qu'au nord de l'Apennin on passe de la forme *isco* des Vénètes et des Gaulois Taurisques à la forme *asco* du pays des Insubres, par l'intermédiaire d'*esco* fréquent autour de Crémone.

L'exemple de l'Italie centrale montre aussi que les montagnards ne sont pas d'anciens possesseurs des plaines refoulées dans les hautes vallées par des conquérants, puisque les Sabins et l'ensemble des peuples sabelliens sont plus jeunes que les

Latins occupants de la plaine et que c'est à l'époque historique qu'ils sont descendus en Campanie. Nous n'avons nul motif historique de regarder les Ligures comme des agriculteurs chassés de la plaine padane vers les hauteurs de l'Apennin plutôt que comme des tribus pastorales venues de pays nordiques et n'ayant jamais occupé les grandes plaines. Les Vénètes relativement pacifiques ont conservé celles de l'est contre les guerriers gaulois lesquels ont habité aussi bien les plaines que les vallées supérieures. Boies ou Taurisques, Bituriges et Arvernes, Séquanes et Helvètes peuplaient aussi bien le Jura, la Forêt-Noire et les Alpes centrales que les plaines de la Saône et du Rhin. Les Cimbres venus de la plaine nordalbingienne s'amusaient à dévaler les pentes glacées des Alpes.

D'autre part, pour déterminer le caractère ligure d'une désinence constatée dans un groupe de noms de lieux, on ne doit pas borner son étude et ses statistiques au territoire italien. Il faut les étendre à toute la Ligurie préromaine dans les limites ci-dessus définies d'après des documents authentiques, c'est-à-dire sur les pentes des Préalpes provençales aussi bien que de l'Apennin. Elle se prolongeait vers l'Occident jusqu'aux embouchures du Rhône, après avoir peut-être atteint l'Hérault. Il faut donc recenser les noms en sco dans les contrées jadis essentiellement ligures qui forment nos départements des Alpes-Maritimes et du Var, dans celui semi-ligure des Bouches-du-Rhône et dans ceux qui sont limitrophes. Il est prudent de se placer dans les mêmes conditions qu'à l'est des Alpes, c'est-à-dire, d'étudier l'ensemble de la Gaule française et plus spécialement l'aire des dialectes provençaux, parents rapprochés des dialectes gallo-italiens. Nous avons effectué à cet effet le dépouillement du *Bottin* de 1933 qui a remplacé dans l'usage le *Dictionnaire des postes*. Nous avons aussi fait état des renseignements insérés par d'Arbois de Jubainville (t. II, p. 99 à 115) et des travaux de Longnon publiés par ses élèves Maréchal et Mirot (*Les noms de lieux de la France*, 1920-1929); de la *Carte archéologique de la Gaule romaine*, publiée sous la direction d'Ad. Blanchet (fasc. 1 et 2. 1931-32, départements des Alpes-Maritimes et du Var).

Il faut toutefois observer que la majeure partie des noms cités par les premiers sont empruntés à des textes médiévaux, alors que pour l'Italie ce sont des appellations du ^{xix}^e et du ^{xx}^e siècles.

Nous classons territoire ligure celui des départements actuels des Alpes-Maritimes, du Var et des Bouches-du-Rhône, bien que dans ce dernier les Salluvii fussent, d'après Strabon, des Celtoligures, ce qui peut signifier que les villes étaient gauloises parmi des campagnes ligures. La vallée supérieure de la Durance était habitée par des Gaulois, ainsi que dans la vallée inférieure sa rive droite, c'est-à-dire que le nord du département des Basses-Alpes et celui de Vaucluse étaient gaulois ; il y a doute pour le sud du département des Basses-Alpes et les montagnards Albici chez qui les Massaliotes recrutèrent les combattants de leurs équipages (CÉSAR, *B. Civ.*, I, 57). Enfin Avienus parle d'une ancienne extension des Ligures jusqu'à un fleuve qu'on peut assimiler à l'Hérault ; on peut donc hésiter entre Gaulois et Ligures pour l'origine des noms relevés sur le sol des départements du Gard et de l'Hérault possédés à partir du ^{vi}^e siècle par les Volkes Arécomikes¹.

Sur ces données, on peut répartir comme suit les noms en sco signalés dans la France actuelle.

Alpes-Maritimes. — Blausasc (au sud de l'Escarène) ; Gordolasca affl. de la Vesubie ; Valmasque affl. de la Brague à Biot ; Lantosque ; Magagnosc hameau de Grasse.

Var. — Auriasque, au nord-est de Fréjus ; Brasque château de la com. du Plan d'Aups ; Brasque source près d'Esparon ; Mauvasc, Lambrasque, écart de Forcalqueiret, quartier de La Martre, près des défilés de l'Artuby ; La Nasque ferme de Gonfaron ; Valnasque 2, quartier de Gallian et lieu dit de la com. de Tournettes ; Verignasc, quartier du Muy ; Bresc, château de la com. de Fox-Amploux sur la Bresque, affl. g. de l'Argens ; Artignosc sur le Verdon ; Bernadesc, château dans cette commune ; Flayosc à sept kilomètres de Dragui-

1. Ils y étaient vers 600, lorsque les Kénomans partirent de chez eux pour suivre vers l'Italie les traces de Bellovèse du vivant de ce chef.

gnan ; Cagnoscus, auj. Saint-Jacques-de-Cagnosc ; Le Brusc, hameau de Six-Fours.

Bouches-du-Rhône. — Gréasque, Lambesc, Tarascon, Cadaroscus ancien nom de Berre.

Basses-Alpes. — Dans le bassin de Verdon (ligure) : Soleilhas (anc. Soleilhascus), Peyresq ; Albiosc, Archantioscus¹, ancien nom d'un val proche de Riez, Catalioscus dans le voisinage¹ ; en zone incertaine présumée gauloise : Aubignosc ; Manosque (Manoasca) ; Curiusque (anc. Curioscus), hameau de la commune de Brusquet ; en zone gauloise, Briasq (com. d'Entrepierre), Velhosc ; Marzoscus¹.

Gard. — Tresques, Vic-le-Fesq, Branoscus, auj. Branoux.

Hérault. — Salasc sur le Salagou, affl. de la Lorgue ; îlot de Brescou, autrefois Blasco ; Avanascus, auj. Saint-Sixte d'Avenas (THOMAS, *Dict. topogr. du dép. de l'Hérault*) ; Vennascus, auj. Le Bescaume (*ibid.*), château de Brescou, (com. d'Alignan-du-Vent), Saint-Gély-du-Fesc.

Vaucluse. — Venasque (anc. Vindasca) sur la Nesque, à douze kilomètres sud-est de Carpentras ; Valmasque, ancien nom de la région du Lubéron habitée par les Vaudois.

Drôme. — Lavarioscus, Riacioscus, cités dans le Diois, d'après le testament d'Abbon 739 au Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble ; Cannoscus, auj. Chanoz ; Camaloscus, auj. Chamaloc ; Ornosc, auj. Larnaud² ; Hemuscum, auj. Eymeux.

Hautes-Alpes. — Nevache (Annavasca) ; la Severaisse (Severiasca) rivière du Valgaudemar ; une rivière Brascus, citée en 1461 (ROMAN, *Dict. topogr. des Hautes-Alpes*) ; Bramoscus, auj. Bramousse (*ibid.*) ; Albarioscus, Gravioscus, Lavarnoscus, cités d'après le testament d'Abbon ; Cabanas-cum, ancien prieuré du diocèse de Gap (xiv^e s.).

Isère. — Girbascha, auj. Gillivache com. de Bresson ; Maiasco, forêt citée dans le Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble ; Bracoscus³, près de Vienne ; Brinosc, auj. Bri-

1. Cités d'après le Cartulaire de Saint-Victor.

2. Selon d'Arbois de Jubainville, Longnon applique cette étymologie à Larnaud du Jura où fut découverte une célèbre cachette de fonderie.

3. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, II, p. 108, n. 5.

gnoux ; Vitroscus auj. Vitrieux ; Venosc (Venucsa), près du Bourg d'Oisans.

Savoie. — Bagnoscus, Bricoscus, Nanosces en Maurienne, cités d'après le testament d'Abbon.

Ardèche. — Vanosc ; Vernosc ; Lalouvesc ; Paliarascus, auj. Pailharès. Le cartulaire de Saint-Chaffre cite Amilhoscus près de Soyons (cant. de Saint-Péray).

Aveyron. — Brasc (Brascus), Engayresque, hameau de la com. de Severac-le-Château ; Boscus, château dans la com. d'Onet-le-Château, près Rodez. Nous ajoutons pour mémoire la commune de Brusque, dont le nom signifiant broussaille se retrouve dans tout le Midi de la France sous des formes variées Broc, Brocas, Broque, Bruc, Brusquet, Breusches, etc. Parmi les plus notoires sont la rade et le hameau du Brusc près de Toulon, la commune et la forêt du Brusquet dans les Basses-Alpes, le torrent Brusquet en Vaucluse.

Ariège. — Tarascon, Cescau, Nescus.

Hautes-Pyrénées. — Asque.

Basses-Pyrénées. — Behasque-Lapiste.

Gers. — Bascou, Tasque, château de Senescau dans la com. des Thermes d'Armagnac.

Tarn-et-Garonne. — Gasques, rivière Tescou et com. de Verlac-Tescou.

Tarn. — Busque.

Lot-et-Garonne. — Francescas.

Lot. — Presque dans la com. de Saint-Médard.

Gironde. — Labescau, Saint-Martin de Sescas dans la com. de Saint-Macaire.

Au delà des limites de l'ancienne province Narbonaise et des dialectes provençaux, la finale latine en sco s'est modifiée plus profondément. On en a cependant signalé des vestiges, que selon leur système plusieurs auteurs prétendent faire remonter à des Ligures.

Rhône. — Camboscus, auj. Chambost, Monsioscus, auj. Monsols.

Ain. — Noioscus, auj. Niost.

Jura. — Ornosc, auj. Larnaud, Siguroscus, auj. Sirod.

Doubs. — Centusca, *auj.* Santoche.

Saône-et-Loire. — Baroscus que Longnon assimile à Barou, nom qui se retrouve dans le Calvados et, orthographié Barrou, dans l'Indre-et-Loire, les Deux-Sèvres, Vaucluse ; Montioscus près d'Autun ; Blanoscus, *auj.* Blanot, ce nom est porté aussi dans la Côte-d'Or (Morvan) par un ruisseau et une commune.

Côte-d'Or. — Pasques, Baascha, *auj.* Bauche et Saint-Seine-en-Bâche, localités voisines de Saint-Jean-de-Losne ; un peu plus bas sont le grand étang et le bois de Bauche.

Yonne. — Cambloscum, *auj.* Champlost ; Asquin (?), près Vézelay.

Haute-Marne. — Maiascus, *auj.* Maatz ; Marasco ; Marac.

Dans le Nord et le Pas-de-Calais les noms en ques, gues sont assez nombreux et quelques-uns y ajoutent un s initial : Quesques, Wisques, Zudausques dans le Pas-de-Calais ; Wasquehal dans le Nord où l'on peut aussi noter Aseq, Abscon, Lesquin.

En Picardie et en Normandie, on relève des noms terminés en escourt, escamps, esqueville. On ne les a pas revendiqués pour les Ligures. La provenance paraît germanique : un cas type est Englesqueville (5 en Seine-Inférieure, 3 dans le Calvados, 1 dans la Manche).

La statistique des noms en asco, oseo, usco, esco¹ montre qu'il est impossible de noter une différence entre les pays jadis ligures et les pays jadis gaulois pour l'emploi de ce suffixe. Il est aussi fréquent, même sous la forme asco, dans la région essentiellement gauloise du Dauphiné, que dans la Provence autrefois ligure ? On est en présence d'une finale latine moins bien conservée par les dialectes romans du groupe provençal, que par ceux dits gallo-italiques. Touchant sa provenance, on n'a aucun moyen de remonter au delà du latin

1. Qu'on n'en doit pas séparer, car les formes asco, esco sont fréquemment interchangeables dans ces noms géographiques, tout comme en Italie. La toponymie irlandaise montre avec quelle facilité on passe de la finale isco à la finale asco.

et de discriminer entre les langues qu'il a remplacées à l'est et à l'ouest des Alpes.

Dans l'ancienne province Narbonaise et ses abords le suffixe *asco* est employé concurremment avec le suffixe *ano*, lequel est plus fréquent ; exactement comme dans l'Italie du Nord Longnon (*Noms de lieux*, p. 88 et suiv.) le constate, mais contrairement à ce qu'il semble avancer, ce suffixe est appliqué aussi à bien des noms de pays qu'à des fonds de terre et son usage n'est pas limité aux gentilices. Citons Novempopulana, Civitas Gratianopolitana (Grésivaudan), pagus Vindauscanus (Venaissin) Nebusanus (Nebouzan). En France et dans les parlers français actuels, la finale *sco* est beaucoup plus rare qu'en Italie, mais le fait s'explique par la différence d'évolution des deux langues romanes. En latin, cette finale *sco* n'avait pas toujours le caractère d'un suffixe exprimant la dérivation, car elle existe dans des mots d'usage courant, *pascua*, *piscis*, *boscum*. Ils se sont conservés en Italien sous la forme *pasco*, *pesco*, *bosco*, tandis qu'en Français la finale *sco* a été profondément modifiée. Sa conservation est donc un fait particulier à certains dialectes romans. Rien ne prouve non plus qu'à l'époque où elle apparaît elle doive être considérée comme un vestige très ancien de parlers antérieurs à ceux des gens qui occupaient alors le pays où elle est usitée. L'hypothèse formulée à ce sujet par Flechia est une extrapolation dans le passé prélatin d'un fait qui n'est constaté que dans l'histoire toponymique de certains peuples de langue latine ; il l'est sur des territoires jadis gaulois aussi bien que ligures et, avec variante, sur des territoires jadis vénètes et sabins.

Le résumé classique donné dans l'*Encyclopaedia Britannica* par Ascoli et mis au point par Salvioli (art. *Italian language*, 13^e éd. 1926) expose clairement que parmi les dialectes parlés en Italie le franco-provençal et le provençal encore usités dans les hautes vallées des Alpes, et plus à l'est le latin, se rattachent à un autre groupe de langues romanes, tandis que sans intégrer à l'italien propre, du type toscan, les autres langages de l'Italie du Nord, on ne peut cependant les rattacher à une

autre famille des langues romanes ou néolatines. Parmi ces langages, parents de l'italien, le système le plus vaste est celui du groupe gallo-italique, subdivisé en quatre dialectes, ligure, piémontais, lombard, émilien. Leurs caractéristiques, surtout pour les trois derniers, témoignent d'une influence celtique, tandis que d'autres particularités sont communes au ligure, au piémontais, au provençal et au français.

La conclusion formelle est que ces dialectes gallo-italiques sont des dialectes latins adaptés par une population en grande partie gauloise à ses habitudes de prononciation. Ils ne résultent pas d'une combinaison du latin vulgaire avec d'autres langues, mais de l'évolution du latin seul, langue des conquérants que le peuple subjugué (et mélangé de colons latins) prononçait à sa manière.

La frontière linguistique (jusqu'à ce qu'elle se soit conformée aux divisions politiques qui par l'école, le service militaire, les journaux tendent à éliminer les dialectes allogènes au profit de la langue de culture de l'État) reflète encore l'antique séparation établie entre les provinces impériales de Gaule cisalpine et de Ligurie d'une part, les pays alpestres de l'autre ; ceux-ci parlent la langue provençale. Par contre, le dialecte ligure n'est qu'une espèce des parlers gallo-italiques. Ces séparations linguistiques semblent postérieures à l'Empire romain, avant lequel nous n'avons aucun indice de compartiments ethniques ainsi dessinés. La carte et la liste publiées ci-dessus montrent que la zone des noms géographiques en asco ne concorde aucunement ni avec l'ancien territoire ligure, ni avec celui où se parle le dialecte dit ligure. La théorie de Flechia et de d'Arbois de Jubainville, d'après laquelle le ligure aurait introduit dans les mots latins des formes qui lui auraient été spéciales est contredite par les constatations générales des linguistes italiens. Elle repose sur une erreur de fait ; le suffixe *sco*, exprimant en général la dérivation, est employé dans beaucoup de langues indo-européennes et notamment sur toute l'étendue de l'Italie. Il l'est concurremment avec d'autres lesquels y sont partout plus fréquents, même dans la région du nord-ouest, domaine préféré du suffixe *sco* sous la forme

asco laquelle paraît résulter souvent d'un *a* final du mot original duquel procède le nom signalé.

Ni dans la zone provençale ni dans celle des dialectes gallo-italiques l'emploi du suffixe *sco*, même sous la forme *asco*, n'est plus fréquent sur les territoires authentiquement occupés par les Ligures que sur les territoires gaulois. Il n'a jamais été constaté dans les noms de tribus ligures, alors qu'il figure dans celui de grands peuples gaulois et germaniques. Nous tenons donc pour erronée l'hypothèse de Flechia qui attribue à ce suffixe une origine ligure. C'est à tort qu'on a baptisé ligure et rattaché à cette langue tout à fait ignorée les noms préceltiques de la toponymie de la Gaule cis-et transalpine, *a fortiori* ceux des îles Britanniques.

L'hypothèse suivant laquelle l'ensemble des populations préceltiques de l'Europe occidentale auraient été des Ligures, c'est-à-dire auraient parlé la langue ligure (dont on ne sait rien du tout), a été accueillie avec faveur par d'éminents historiens tels que d'Arbois de Jubainville, C. Jullian, Schulten et la foule de leurs disciples. Le premier a brillamment développé l'idée que le fonds de la population de la Gaule était demeuré ligure sous la domination de conquérants celtiques formant une aristocratie.

C. Jullian l'a élargie avec de prudentes réserves. « Ne considérons donc pas les Ligures comme les représentants uniformes d'une race déterminée. Ils sont la population qui habitait l'Europe occidentale avant les invasions connues des Celtes ou des Étrusques, avant la naissance des peuples latin ou ibère. Ils ne sont pas autre chose. » (*Hist. de la Gaule*, I, p. 120.)

La théorie selon laquelle les Gaulois ou Celtes n'auraient été qu'une petite minorité dirigeant une foule assujettie ne s'accorde guère avec le tableau que nous ont tracé les anciens de ces masses de guerriers qui déferlaient sur la péninsule italique et la péninsule balkanique. Pas un mot ne laisse deviner que ces troupes fussent hétérogènes, que les Gaulois qu'alimentaient de mercenaires les armées de Carthage, s'embauchant par milliers et myriades, fussent des troupeaux humains conduits par des équipes de bergers. Rien qui ressemble aux

hilotes ou même aux Lacédémoniens enrôlés dans les armées de Sparte, ni aux Pénestes dominés par la chevalerie thessalienne. Des invasions auxquelles Rome jugea nécessaire d'opposer une mobilisation de sept cent soixante-dix mille combattants, contre lesquelles elle organisa sa fédération italique et les cadres d'armées qui suffirent à conquérir le monde méditerranéen, des invasions qui cassèrent les reins à la Macédoine la dépeuplant sur leur passage, nous sont contées comme des expéditions nationales où jamais une distinction n'est relevée à l'intérieur des armées d'envahisseurs, pas même une rivalité comme celle qui mit aux prises la cavalerie et l'infanterie d'Alexandre au lendemain de sa mort ou celle qui fit abandonner par les soldats macédoniens le thessalien Eumène. On s'est demandé si les Germains n'avaient pas été quelque temps régis par des chefs celtes, mais ils ont conservé leur idiome, alors que ni dans la Gaule transalpine ni dans la Gaule cisalpine on ne signale à l'intérieur des *Ædues*, des *Allobroges*, des *Séquanes* ou des *Boies* ou des *Insubres* une différence de langage analogue à celle qui détermina la fragmentation des insurgés de Spartacus.

Si les dirigeants gaulois avaient eu assez de méthode et de discipline pour imposer leur langue à d'autres grands peuples et se les agréger par une soudure indiscernable, leur fortune eût été celle des Romains ou des modernes Anglo-Américains ; leur histoire ne révèle pas un tel mérite.

L'idée chimérique d'un peuple composé d'une classe conquérante et d'une classe conquise (dont en l'espèce il aurait adopté la langue au lieu d'imposer la sienne) a été brillamment soutenue par Augustin Thierry pour les Français. Elle l'a conduit à faire du règne de Louis-Philippe la conclusion générale et définitive de leur évolution politique. Les champions de l'hypothèse encore plus hasardée d'une Gaule ligure asservie par une aristocratie celtique ne sauraient se plaindre de la voir ranger auprès de celle d'Augustin Thierry dans le musée des romans historiques.

On se fera une idée des exagérations auxquelles se sont portés les constructeurs de théories protohistoriques en lisant

Schulten (*Numantia*, Munich, 1914 et art. *Hispania* dans *Pauly-Wissowa*). A ses yeux, les Ligures ont occupé toute l'Espagne, une grande partie de l'Europe méridionale et centrale ; ils auraient été les porteurs de la civilisation néolithique et spécialement le peuple des mégalithes. Originaires d'Afrique, ils survivraient dans le peuple basque.

Il nous suffira pour réfuter ces imaginations de rappeler qu'il n'y a pas un dolmen dans la Ligurie ; que les documents historiques, mythologiques et le trafic de l'ambre rattachent les Ligures au nord de l'Europe, que les rapprochements avec l'Afrique reposent sur une « clerical error » comme disent les Anglais, confondant les mots *Λίβυς* et *Λίγυς*, que la toponymie ne constate nulle synonymie de noms basques et de noms ligures.

Il est désirable d'éliminer ces généralisations arbitraires, dont les premiers anthropologistes ont donné le fâcheux exemple et de s'en tenir aux documents et aux textes historiques. On a pu juger par l'analyse que nous en avons faite qu'ils n'octroient pas grande place aux Ligures.

André BERTHELOT.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 juin 1933

Lecture est donnée d'une lettre de l'Académie de Dijon signalant la découverte, aux sources de la Seine, de deux petites statuettes, l'une représentant un jeune faune, l'autre la déesse Sequana montée sur une barque (voir *Rev. arch.*, 1933, I, p. 253-255).

M. Paul Foucher annonce que, sur les instructions du maharadja Jouda Shumshere, le général Kaisar a entrepris dans le Téraï népalais l'exploration du lieu de naissance du Bouddha et que le résultat de ces fouilles sera communiqué à l'Académie.

M. L. Homo, correspondant de l'Académie et professeur à l'université de Lyon, utilisant les résultats des fouilles les plus récentes, étudie la topographie et la démographie de la Rome impériale.

C'est vers le centre de la ville que se concentra la population : c'est là un phénomène qu'expliquent les causes topographiques, économiques et, aussi, l'absence de moyens de transport. Or, la superficie totale, à cet endroit, était occupée plus qu'à moitié par les monuments ; il fallut donc, pour remédier au manque de place, exhausser les maisons — ce qui amena le gouvernement à imposer des servitudes quant à la hauteur des constructions. D'autre part toujours pour la même raison, la population s'entassa contre et dans les monuments publics, où s'établirent des boutiques. Le pouvoir veilla à ce qu'aucun des édifices existants ne fût démoli ; en même temps il encouragea les constructions nouvelles. Ce n'étaient là, toutefois, que des palliatifs à un problème dont quatre siècles durant on chercha la solution. L'une des principales, due à César — et qui nous est connue par les lettres de Cicéron à Atticus, — consistait à agrandir la ville en détournant le Tibre, en abandonnant au lotissement le champ de Mars et en transférant celui-ci dans les champs du Vatican. On sait, par Dion Cassius, que ce plan reçut un commencement d'exécution. M. Homo croit pouvoir fixer, en terminant, le périmètre de la Rome impériale à 58 kilomètres : elle avait la forme

d'une ellipse dont les axes auraient été du nord au sud de 19 kilomètres et de l'est à l'ouest de 17 kilomètres.

Sur une question de M. Carcopino, qui confirme par ses observations l'estimation kilométrique donnée par M. Homo, ce dernier précise que le chiffre de la population généralement admis doit être plutôt réduit qu'augmenté. Ce chiffre serait donc d'environ un million d'habitants.

Séance du 30 juin 1933

M. Rostovtzeff rappelle que les fouilles récentes ont permis de retrouver, dans la ville de Doura-Europos, sur l'Euphrate, le quartier militaire avec ses casernements de légionnaires et d'auxiliaires indigènes aux ^{II}^e et ^{III}^e siècles de notre ère. Comme dans nos casernes, on y remarque de nombreux *graffiti*.

La découverte capitale a été celle du bureau de l'intendance des auxiliaires avec une partie de ses archives sur papyrus ou sur parchemin.

On y remarque un calendrier indiquant les fêtes officielles que les militaires doivent célébrer par des sacrifices, spécialement les fêtes des empereurs morts et d'Alexandre Sévère, alors régnant. Des contrôles d'hommes et de chevaux nous renseignent sur les enrôlements et la remonte. Les chevaux étaient soigneusement immatriculés.

Parmi les fragments de lettres officielles et de circulaires, une lettre d'un gouverneur annonce aux majors de garnison le passage d'un ambassadeur parthe et les autorise à prélever pour la réception dans les magasins de l'intendance, à charge d'en rendre compte. Cette ambassade eut lieu entre 202 et 208 de notre ère.

Tout cet ensemble donne l'impression d'une armée organisée comme les grandes armées modernes.

Séance du 7 juillet 1933

M. Félix Grat fait connaître quelques nouveaux manuscrits des classiques latins des ^{XI}^e, ^{XII}^e et ^{XIII}^e siècles, trouvés par lui en Espagne, manuscrits inconnus ou inutilisés.

Les manuscrits espagnols des classiques latins sont restés d'ailleurs presque tous inconnus, car il n'est pas toujours aisé de les trouver; beaucoup sont conservés dans les bibliothèques privées et ceux des bibliothèques publiques sont tout aussi ignorés, faute souvent de catalogues imprimés.

Pourtant certains sont de tout premier ordre et présentent parfois une tradition spéciale du texte.

M. Félix Grat signale, particulièrement, un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid, qui date de la fin du ^{XIII}^e siècle et

qui contient un texte intéressant des *Héroïdes* d'Ovide et un autre, de la même bibliothèque, mais du ^{xii}^e siècle, où l'on trouve la *Pharsale* de Lucain ; il signale encore deux manuscrits de la *Rhétorique à Herennius* et un exemplaire du *De Inventione* de Cicéron. Enfin il mentionne un manuscrit de la fin du ^x^e ou du début du ^{xii}^e siècle, qui contient les quatre derniers livres de la *Thébaïde* de Stace.

Ce dernier, qui provient de la cathédrale de Tolède, est actuellement à la Bibliothèque nationale de Madrid ; son texte est extrêmement pur et il présente presque toujours la bonne leçon ; il a la particularité de donner parfois les différentes variantes qui se rencontrent dans les autres exemplaires ; c'est donc un manuscrit d'un grand intérêt, un des meilleurs de la *Thébaïde* de Stace.

Les recherches entreprises par M. Félix Grat font partie d'un plan d'ensemble ; elles sont destinées à établir un relevé complet et critique des manuscrits des classiques latins. Déjà l'inventaire des bibliothèques d'Espagne est commencé, et celui des autres pays sera entrepris par la suite ; chaque manuscrit des classiques est relevé avec ses particularités, et les exemplaires les plus importants sont photographiés, en entier ou en partie. Cet inventaire est appelé à constituer une base sérieuse pour les futurs travaux d'édition.

M. A. Moret souligne l'importance historique d'un nouveau récit des campagnes de Thoutmès III en Asie (1483-1449), retrouvé par G. Reisner sur une stèle de granit à Napata (Haut-Nil). Pour la première fois, un texte officiel désigne la grande armée du Mitanni comme principal adversaire des Égyptiens, donc comme auteur responsable des coalitions contre l'Égypte, pendant et après l'invasion des Hyksos. Des détails nouveaux sont donnés sur la conquête du Mitanni (rive gauche de l'Euphrate) ; sur l'érection d'une stèle frontière dans la falaise de la rive droite ; sur le passage du grand fleuve au moyen de bateaux construits avec les sapins des forêts de Byblos ; enfin, sur une chasse aux environs du Nil, qui permit de constituer un troupeau de 120 éléphants capturés pour leur ivoire. L'apparition d'une étoile filante fut un présage de victoire pour le pharaon et terrorisa ses ennemis.

Séance du 12 juillet 1933

M. G. Millet lit et commente un rapport du R. P. Mécérian, professeur à l'Université de Saint-Joseph à Beyrouth, sur une mission archéologique dans l'Antiochène. Le R. P. Mécérian a exploré les rives de l'Oronte, entre Antioche et la mer, et le massif montagneux qui domine le fleuve au nord. Il y a pratiqué des fouilles. Il a presque entièrement dégagé l'église Saint-Thomas, édifiée par les Géorgiens au ^x^e siècle et découvert de fort beaux fragments de sculptures qui égalent et

même dépassent, par la richesse et l'originalité du décor, la finesse de l'exécution, les églises de la Géorgie elle-même. Il a dégagé, mais en partie seulement, un monastère byzantin du ^{vi}^e siècle, celui de Saint-Syméon-le-Jeune, qui fut construit du vivant du saint autour de la colonne où il a pratiqué l'ascèse. Le R. P. Mécérian y a trouvé le tombeau de la mère du Stylite et, dans l'église, deux chapiteaux qui appartiennent à la première construction.

M. Jean Lassus décrit la mosaïque découverte à Yakto, près d'Antioche, par M. Prost. Elle comporte, au milieu, un buste allégorique, puis une série de scènes de chasse et de combats d'animaux, enfin une bordure qui représente, dans l'ordre d'un itinéraire, les principaux monuments d'Antioche à la fin du ^v^e siècle. Malgré d'importantes lacunes, on reconnaît les sources de Daphné et leur château d'eau, le stade olympique, des villas particulières, des boutiques, des édifices publics, la grande église octogonale construite par Constantin, des statues, un pont sur l'Oronte, etc. Aussi bien au point de vue topographique que pour les indications architecturales qu'elle apporte, cette mosaïque est un monument de très grande importance.

M. G. Millet présente quelques observations. Il s'attache à définir le type des maisons qui forment, le plus souvent, un fond aux scènes de genre représentées au premier plan. C'est la manière des colonnes triomphales romaines et de quelques monuments chrétiens, manière réaliste, qui s'oppose aux architectures élégantes et discrètes du paysage architectural antique et des monuments byzantins de style illusionniste. La frise d'Antioche intéresse l'étude des manuscrits illustrés et, en particulier du *Parisinus* 74, et confirme l'hypothèse qui rattache à un prototype syrien cette réplique tardive exécutée à Constantinople au ^{xi}^e siècle.

M. Charles Diehl et M. Ch. Picard prennent également la parole au sujet de cette communication.

Séance du 21 juillet 1933

M. Adrien Blanchet rend compte, au nom de M. F. Benoit, conservateur des musées archéologiques d'Arles, des fouilles entreprises à Trinquetaille, près d'Arles, à l'aide d'une subvention de l'Académie. Elles ont amené la découverte de restes importants pour la topographie de la région et celle d'une mosaïque dont le sujet principal, d'un très grand intérêt, paraît se rapporter à la conquête de la Toison d'Or.

M. G. Millet résume et commente un rapport de M. Georges Bošković, conservateur au musée d'histoire de l'art de Belgrade, sur les recherches et les travaux de conservation exécutés par lui récemment dans l'église patriarcale de Peć. En dégagant cet ensemble

complexe, construit en plusieurs fois au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, du crépi ou des mauvaises peintures modernes qui le couvraient, à l'intérieur comme à l'extérieur, M. Bošcović a fait trois découvertes importantes : un porche élégant du ^{xiv}^e siècle, un revêtement de peintures sur les façades et surtout, à l'intérieur de la plus ancienne des églises, cinq cents mètres carrés de peintures du ^{xiii}^e siècle d'une qualité excellente : découverte infiniment précieuse, qui éclaire une période encore peu connue de l'histoire de la peinture byzantine.

M. Seyrig expose le résultat des travaux entrepris en Syrie et au Liban par le Service des antiquités. A Baalbek, MM. Anus et Coupel ont presque terminé la consolidation des ruines de Baalbek ; M. Amy a terminé le déblayement du temple de Bêl et commencé les relevés nécessaires à l'étude du monument ; le pylône d'entrée au temple a été restauré par les soins de M. Écochard. A la basilique de Saint-Siméon-Stylite, des étayements provisoires permettent d'attendre que des crédits plus importants soient accordés pour la restauration.

M. Seyrig termine en présentant les relevés fait par M. Amy dans le temple de Bêl et quelques observations sur la signification des bas-reliefs qui ornaient certaines parties de l'édifice.

Séance du 28 juillet 1933

M. Gautier, qui fut chargé, avec M. Reygasse, d'une mission archéologique au Sahara, rend compte à l'Académie, qui leur avait accordé une subvention, des résultats obtenus.

Auprès d'Abalessa, M. Reygasse a poursuivi l'exploration du tombeau de Tin-Hinan, « la grand'mère des Touareg », trouvé en 1926 par la mission Prorok, qui dans une chambre — la seule explorée par elle — avait découvert le squelette de la reine.

Depuis lors, les fouilles avaient été abandonnées. M. Reygasse a déblayé tout le monument où il a reconnu dix nouvelles chambres. Elles ne lui ont livré aucun squelette nouveau, mais elles lui ont fourni, par contre, un mobilier abondant, qui complète celui qui fut recueilli par la mission Prorok. Il permet de dater ce monument du ^{iv}^e siècle de notre ère.

Quelle en était la destination, car il ne fut pas exclusivement un tombeau ? Peut-être servit-il de grenier, d'habitation ou encore de corps de garde, car on y a trouvé des pointes de flèche. Il atteste, en tout cas, l'influence de la civilisation méditerranéenne et romaine.

MM. Reygasse et Gautier émettent l'hypothèse qu'on se trouve en présence d'une sorte de relais où les commerçants puniques ou romains de Leptis Magna, qui avaient des contrats avec les rois indigènes de l'intérieur, trouvaient à s'abriter et à s'approvisionner

au cours de leurs voyages. Dans ce cas, d'autres relais semblables resteraient à découvrir. Ce sera l'œuvre des prochaines missions.

Séance du 4 août 1933

Nos délégués archéologiques en Afghanistan, MM. Hackin et Carl, viennent de découvrir une statue bouddhique polychrome et un dépôt de monnaies d'or et d'argent sassanides.

Le Secrétaire donne lecture d'un rapport du R. P. Poidebard, chargé de mission par l'Académie, sur le limes romain de Syrie entre le Gebel Hauran et le Tigre, dont le tracé instructif révèle le génie organisateur de Rome.

M. P. Courteault adresse à l'Académie une note sur la découverte, à Bordeaux, quai Louis XVIII, dans le lit de la Garonne, d'une statue colossale d'homme revêtu de la toge, qui fut sans doute destinée à entrer dans les fondations de l'enceinte édifiée en 300 après Jésus-Christ, puis abandonnée comme impropre à s'y loger et chargée comme lest sur un navire qui coula devant Bordeaux.

Séance du 11 août 1933

L'abbé Chabot annonce qu'il a reçu de M. Rodary, inspecteur des Forêts à Souk-Ahras, les copies et estampages de trente-six inscriptions libyques inédites, découvertes près de la frontière tunisienne par le brigadier Chéron.

M. Franz Cumont commente le passage des *Géorgiques* où Virgile énumère quelques présages lunaires. La source de ce passage est controversée.

Il faut le rapprocher des *Selenodromia* transmis dans les manuscrits astrologiques, où sont énumérés les dieux qui sont nés à chacun des trente jours de la lunaison et communiquent à ceux-ci leur caractère. Ces pronostics combinent de vieilles traditions grecques avec des croyances égyptiennes.

Virgile a probablement suivi, comme l'affirme Pline l'Ancien, un traité sur l'agriculture, attribué au philosophe Démocrite, mais qui était en réalité l'œuvre de Bolos de Mendès, un faussaire fameux de l'époque des Ptolémées.

M. Michon donne lecture d'une note de M. A. Blanchet sur deux trésors d'argenterie inédits découverts en Gaule, dont le souvenir nous est gardé dans les papiers de Peiresc.

Séance du 18 août 1933

M. R. Dussaud communique la découverte, dans les sables qui s'étendent au sud-ouest de Beyrouth (Syrie), d'une villa des iv^e et

v^e siècles de notre ère. Les fouilles sont conduites par l'émir Maurice Chéhab, conservateur du Musée national de Beyrouth, qui signale le dégagement, autour d'une grande cour, de sept chambres, dont le sol est orné de mosaïques. Quatre de ces mosaïques sont assez bien conservées et représentent des scènes d'animaux.

M. Mario Roques, essayant de dresser l'inventaire de quelques glossaires français du moyen âge, a retrouvé des vocabulaires français-latins remontant au xiii^e siècle.

Ces manuscrits sont l'origine des premiers lexiques, imprimés en 1485 par Vérard. Une contrefaçon fut faite en 1489. C'est de là que sortent les premiers vocabulaires de Robert Estienne, qui datent du xvi^e siècle.

Séance du 25 août 1933

M. Paul Jamot fait une communication sur les sources d'inspiration de Velasquez pour le tableau des *Lances*. Il assure que ce serait une gravure représentant la rencontre d'Abraham et de Melchissédec, illustrant un petit livre intitulé : *Quadrins historiques de la Bible*.

M. René Dussaud, mettant à profit le poème phénicien de la « naissance des dieux gracieux et beaux », trouvé à Ras-Shamra (Syrie), par MM. Schaeffer et Chenet, et publié par M. Virolleaud, montre l'importance du commerce de l'or chez les Phéniciens au II^e millénaire avant notre ère.

Dès lors, les expéditions maritimes au pays d'Ophir, de Hiram et de Salomon, relatées par le « Livre des Rois » ne sont que la reprise et bientôt la fin d'une ancienne tradition.

Le nouveau document permet aussi de vérifier le renseignement d'Hérodote d'après lequel les Phéniciens étaient originaires des confins de la mer Rouge.

La richesse acquise par leur commerce de l'or, la puissante organisation militaire et maritime à laquelle ils doivent s'astreindre pour assurer la sécurité de leur trafic permirent aux Phéniciens de conquérir, dès le début du III^e millénaire, la région de Tyr, Sidon et Byblos ; puis vers 2000 avant Jésus-Christ, de s'établir au nord de la Syrie, à Ras-Shamra, pour entreprendre les relations directes avec la Mésopotamie.

Séance du 1^{er} septembre 1933

M. L.-H. Labande lit un mémoire sur les origines de Monaco. La presqu'île sur laquelle est bâtie cette ville resta à peu près inhabitée à l'époque romaine. Après les invasions qui ruinèrent toutes les villas de la côte, elle devint une terre provençale et fit partie du territoire de la Turbie.

Les Gênois, maîtres de Vintimille, attirés par l'excellence du port, s'en firent concéder la suzeraineté par les empereurs Frédéric I^{er} et Frédéric II Barberousse. En 1215, ils envoyèrent des délégués, des soldats, des ouvriers, des matériaux de construction. Ils édifièrent alors le « Château Vieux », origine du palais actuel, puis ils entourèrent le rocher de remparts, élevèrent un deuxième château, appelèrent toute une population et lui accordèrent des privilèges fiscaux. C'était usurper les droits du comte de Provence.

En 1241, la politique obligea Rémond Béranger V à reconnaître le nouvel état de choses.

Enfin les Gênois parvinrent, avec le concours du pape Innocent IV, à obtenir une paroisse indépendante de la Turbie, mais toujours soumise à l'évêque de Nice. En 1252, ils bâtirent l'église Saint-Nicolas. Déjà les habitants s'étaient constitués en communauté pour délibérer sur leurs propres intérêts et les défendre.

Une nouvelle ville fut ainsi créée : sa position et ses fortifications devaient en faire une place de premier ordre.

C'est à la fin du XIII^e siècle qu'elle passa aux mains des Grimaldi.

Séance du 8 septembre 1933

M. Vendryes propose d'expliquer comme un emprunt au celtique le mot latin *cectoria* qui, dans les traités d'arpentage désigne la limite entre deux champs ou deux propriétés. Il rattache ce mot à la même racine que l'irlandais *cécht* « charrue », la délimitation des propriétés se faisant primitivement au moyen d'une charrue traçant un sillon.

Enfin, au sujet de la déesse Rosmerta, parèdre de Minerve, que l'on rencontre dans des monuments gallo-romains, il confirme l'interprétation de son nom par la racine **smer* « distribuer, donner ».

M. J. Carcopino lit une note sur la date de la naissance de César :

On connaît, par l'épigraphie, à 24 heures près, le jour où est né Jules César : les calendriers de l'époque impériale fixent, en effet, au 4 des ides de juillet — 12 juillet — la fête anniversaire de son *dies natalis* et, s'il est vrai, comme le dit Dion, que cette commémoration ait anticipé d'un jour sur l'événement, pour ne point coïncider avec la clôture des *ludi apollinares*, le 3 des ides de juillet, 13 juillet, nous n'avons toujours le choix qu'entre ces deux quantités.

Malheureusement, le chapitre où Suétone annonçait l'année à laquelle appartient le 12-13 juillet de cette épiphanie est perdu avec le début des *Douze Césars*. Drumann a répandu l'opinion qu'il s'agissait de l'année 100 avant Jésus-Christ. En réalité, observe M. Carcopino, les textes sur lesquels s'appuyait Drumann aboutissent à l'an 101 avant Jésus-Christ, et les lois annales de Sylla, qu'invoquait Mommsen pour reculer jusqu'en 102 avant Jésus-Christ la naissance d'un Romain

qui fut questeur en 68 avant Jésus-Christ, prêteur en 62, consul pour la première fois en 59, n'avaient point la rigueur que leur prête le savant allemand. Elles disposaient simplement que les candidats aux diverses magistratures devaient avoir, au minimum, 29 ans pour la questure, 37 pour la préture, 41 pour le consulat. Ainsi rectifiée, la chronologie de César, né en 101 et consul en 59, nous montre comment Sylla unit les lois, sous l'empire desquelles il gravit les échelons du pouvoir, non seulement aux lois annales antérieures, mais encore au développement imprévu de sa propre carrière.

Séance du 15 septembre 1933

M. P. Perdrizet, de Strasbourg, correspondant de l'Académie, qui avait été chargé par elle d'une mission en Égypte, rend compte des fouilles que depuis trois ans l'Université du Caire, à l'instigation du roi Fouad I^{er}, fait poursuivre par le P^r Gabra dans la nécropole d'Hermopolis-la-Grande. Derrière le temple funéraire de Pétosiris, découvert en 1919 par M. Gustave Lefebvre, un vaste espace a été déblayé, une véritable ville des morts a réapparu, formée d'édifices datant les uns de la basse période ptolémaïque (II^e-I^{er} siècle avant notre ère), ceux-ci bâtis avec assez de soin, en pierres de taille, les autres de la période impériale, ces derniers construits plus hâtivement, en briques revêtues d'enduits et de peintures. Les inscriptions funéraires, toutes en grec et en vers, permettent de mesurer combien les villes de province d'Égypte avaient été, à la longue, pénétrées par l'hellénisme.

Séance du 22 septembre 1933

M. Dussaud donne lecture d'un mémoire de M. Fr. Hrozný, de Prague, correspondant de l'Académie, qui a étudié les inscriptions en hiéroglyphes hittites, gravées sur plomb, mises au jour en 1905, lors des fouilles allemandes pratiquées à Assur, ville qui fut, un temps, la capitale de l'Assyrie. M. Hrozný communique le déchiffrement qu'il en a fait. Ces textes, rédigés en une langue indo-européenne apparentée à celle du hittite cunéiforme, sont des lettres d'envoi d'objets ou d'animaux destinés, semble-t-il, au sacrifice. Cet essai de déchiffrement apporte de remarquables précisions qui témoignent des progrès accomplis dans l'intelligence d'une écriture et d'une langue impénétrables il y a encore peu d'années.

Séance du 29 septembre 1933

M. Léon Labande, après avoir exposé l'histoire de la fondation de Monaco lors d'une précédente séance (1^{er} septembre), montre comment

les Grimaldi s'étant emparés par force de cette seigneurie, partie intégrante de la République génoise, réussirent à compléter leur droit de conquête par un statut légal, à faire reconnaître leur indépendance, non seulement par le gouvernement de Gênes, mais encore par des puissances étrangères. Il fallut les divisions qui désolèrent la République pour inciter les Grimaldi, bannis de leur patrie, à se loger dans une forteresse de la frontière, à y développer leur puissance, afin d'obtenir meilleur traitement de leurs adversaires. Maîtres de Monaco de 1297 à 1301, puis de 1331 à 1357, ils furent obligés de lâcher prise sans autres avantages. Revenus en 1419, ils furent assez tenaces et adroits pour se maintenir malgré leurs ennemis. Leur rapprochement avec la France les sauva. Lambert, seigneur de Monaco, obtint du roi d'abord la reconnaissance formelle de son droit de mer, péage levé sur les vaisseaux marchands passant devant le Rocher, puis des lettres de sauvegarde et protection.

Le parti populaire de Gênes voulut cependant, en 1506, entreprendre, dans sa lutte contre les nobles, la réintégration de Monaco dans le domaine de la République. Il mit le siège devant la place qui fut héroïquement défendue par Lucien Grimaldi et ses sujets. La victoire ne libéra pourtant pas Lucien de tout souci : Louis XII, qui l'avait d'abord protégé, fut poussé à lui réclamer l'hommage. Il résista à bien que le roi finit par déclarer qu'il ne tenait sa forteresse que de Dieu et de son épée. Lorsque, en 1524, Augustin, pour venger le meurtre de son frère Lucien, se plaça sous la protection de Charles-Quint, il esqua aussi la clause de vassalité qu'on aurait voulu lui imposer : depuis lors l'indépendance absolue de Monaco ne fut plus contestée.

Séance du 6 octobre 1933

M. Jérôme Carcopino donne lecture d'une notice qu'il a consacrée à la royauté de César. Après l'avoir entendue, l'Académie, à l'unanimité, décide de la faire figurer à l'ordre du jour de sa séance publique annuelle du 24 novembre.

Séance du 13 octobre 1933

M. Espérandieu communique un curieux objet de bronze trouvé en septembre dernier, au cours des fouilles qu'il fait exécuter sur l'emplacement d'Alésia. Il s'agit d'une mince plaque circulaire sur laquelle sont représentés les bustes des divinités des jours de la semaine.

M. P. Montet, correspondant de l'Académie et professeur à l'Université de Strasbourg, rend compte des fouilles qu'il a dirigées à Tanis dans le Delta d'Égypte.

Tout d'abord, l'enceinte du grand temple, énorme ouvrage de

terre, qui date au plus tard du règne de Ramsès II et remonte peut-être au temps des Hyksos, a été déblayée.

Dans la porte monumentale, la mission a retrouvé un bloc de grès orné de cinq têtes en demi-ronde-bosse représentant des captifs arabes, syriens, libyens, nègres et nubiens d'un style remarquable.

A l'intérieur du temple, la principale trouvaille fut la stèle de l'an 400, document découvert par Mariette en 1863, perdu depuis, qui donne de précieux renseignements sur le culte du dieu Seth, au temps des Hyksos, et l'origine des Ramsès, qui se déclarent descendants de ce dieu étranger.

Dans le temple d'Auta, deux statues de Ramsès II, des dépôts de fondations du temps d'Apriès et d'un Ptolémée ; plus au nord les ruines d'un édifice de la fin de l'époque romaine ont été mises au jour.

Les documents découverts s'échelonnent au long d'une période de 3.000 ans, depuis Chéops, le constructeur de la grande pyramide, jusque vers le ^{ve} siècle de notre ère.

M. Ch. Virolleaud présente à l'Académie la première traduction d'un poème de Ras-Shamra où l'on trouve, associés à des données purement fabuleuses, des souvenirs historiques se rapportant à l'époque où les Hébreux se sont installés en Palestine, à côté des Phéniciens d'abord et, finalement, à leur place.

Le poème dont il s'agit a, en effet, pour objet principal la lutte que dut soutenir, il y a 40 siècles environ, un roi des Sidoniens, appelé Kérèt, contre des envahisseurs dont le chef se nommait Térach. Une grande bataille s'engagea dans la région du Négèb, en Palestine méridionale, entre les Térachites et les Sidoniens. Trois millions d'hommes, dit le poète, prirent part au combat, sans parler des Bédouins, qui étaient innombrables. Des populations entières, et notamment le peuple d'Asher, durent émigrer au lendemain de cette bataille qui se termina par la victoire des Térachites et de leurs alliés, parmi lesquels se trouvait le peuple de Zabulon.

Cependant Térach n'est pas seulement un chef de tribu. Il est aussi le dieu de la néoménie, et ses femmes se nomment l'une Shin et l'autre Nikar. Or Shin (ou Sin) était, on le sait, le dieu de la lune chez les Chaldéens et particulièrement dans la ville d'Our, qui est l'Our-Kasdim de la *Genèse* et la ville natale de Térach, le père d'Abraham ; quant à Nikar, on ne peut guère se refuser à reconnaître en elle la déesse Ningal, qui était, à Our encore, l'épouse du dieu-lune. Enfin, il apparaît très vraisemblable qu'il y a quelque rapport étymologique — ainsi d'ailleurs qu'on l'a supposé jadis — entre le nom de Térach et le mot *yérach* qui désigne la lune dans les dialectes cananéens.

Il reste sans doute à expliquer comment il se fait que Térach tient, tant dans la légende phénicienne que dans la tradition des

Abrahamides, la place de Sin. Mais c'est là une question secondaire en somme, et l'on doit admettre, dès maintenant, que le poème de Kêrêl apporte la preuve décisive de l'origine chaldéenne du peuple hébreu.

Ce document ne jette pas, du reste, une moins vive lumière sur la plus ancienne histoire des Phéniciens eux-mêmes. Il est remarquable, en effet, que les noms géographiques qui s'y rencontrent désignent tous des localités ou des districts palestiniens. On en conclura que, avant l'invasion des Térachites, les Phéniciens occupaient les territoires de la Syrie méridionale, depuis Tyr et Sidon jusqu'au Négèb et aux abords de la mer Rouge, et que c'est la victoire remportée par les Térachites sur les troupes de Kêrêl qui força les Phéniciens à chercher un asile plus au nord, sur la côte qui s'étend de Tyr à l'embouchure de l'Oronte, où on les voit établis à l'époque historique. De telle sorte que, lorsque Hérodote raconte que les Phéniciens habitaient primitivement sur les rives de l'Érythrée, il est raisonnable de penser, ainsi que le faisaient du reste les anciens commentateurs, que l'Érythrée désigne ici la mer Rouge, et non pas le golfe Persique.

M. Dussaud fait ressortir le très grand intérêt que présente ce poème au point de vue historique, et plus particulièrement pour l'exégèse biblique.

Séance du 20 octobre 1933

M. Coëdès rend compte des travaux et plus particulièrement des travaux archéologiques effectués en Indochine par les membres de l'École française d'Extrême-Orient qu'il dirige.

Les recherches préhistoriques, entreprises au Laos en 1928, ont été poursuivies par Mlle Colani qui a exploré la plaine dite des Jarres. Les monuments qu'elle y a trouvés ont livré un mobilier funéraire qui a permis d'établir leur destination.

M. Roussel, directeur de l'École française d'Athènes, fait un rapport sur les travaux qu'il a dirigés en 1933 ; trois champs de fouilles ont occupé l'activité des membres de cet établissement : le premier, est celui de Délos où un sanctuaire des Dioscures, divinités protectrices des matelots, a été mis au jour ; il remonte, certainement, au début du vi^e siècle avant notre ère ; de là provient une inscription métrique.

Le second, à Thasos, a livré un ensemble de ruines qui peuvent être celles d'un sanctuaire d'Héraclès. Enfin, le dernier était celui de Philippes, où l'on a achevé de dégager le forum et la basilique byzantine.

MM. Monceaux et Glotz prennent la parole.

Séance du 27 octobre 1933

M. G. Colin fait une communication sur le discours d'Hypéride contre Démosthène.

Le discours sur l'argent d'Harpale nous est parvenu dans un état de mutilation grave. M. G. Colin, après avoir d'abord entrepris la traduction intégrale de tous les morceaux conservés, essaie de les relier entre eux en indiquant, au moins de façon approximative, le sens des parties perdues. Il expose les raisons sur lesquelles il s'est appuyé dans cette tentative et signale les points principaux sur lesquels il croit devoir s'écarter de l'édition fondamentale d'Iensen.

Comme conclusion de ce travail de reconstitution, il croit pouvoir dégager assez nettement le plan du discours.

Enfin, il l'étudie au point de vue littéraire. A son avis, le fond appelle de très sérieuses réserves. Mais, dans la forme, Hypéride y fait preuve d'une grande habileté de main pour triompher de la difficulté où le jetait la façon dont il a voulu prendre son sujet ; sa langue et son style sont presque toujours dignes d'éloges, et ses phrases d'une agréable variété. A cet égard, le discours contre Démosthène peut rivaliser avec les meilleurs de ses plaidoyers civils, et même avec l'*Oraison funèbre*.

Séance du 3 novembre 1933

M. Adrien Blanchet donne lecture d'un rapport de M. F. Benoît, conservateur des musées archéologiques d'Arles. Outre la mosaïque de Jason et des Saisons, déjà signalée à l'Académie (21 juillet), les fouilles exécutées à Trinquetaille, grâce à une subvention de l'Académie, ont amené la découverte d'une grande voie romaine, et aussi d'une nécropole chrétienne, qui fut peut-être aussi importante que celle des Aliscamps, et dont on souhaite vivement une exploration méthodique.

Des ressources très larges, dit en terminant M. Blanchet, devraient être mises à la disposition des archéologues pour leur permettre de poursuivre à Trinquetaille des recherches en rapport avec l'intérêt que présente ce site.

Séance du 10 novembre 1933

M. Adrien Blanchet, au nom de M. G. Germain de Montauzan, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, fait une communication sur les découvertes récentes, faites à la Montée de Fourvière (n° 4, Séminaire des missions de Syrie), à Lyon. Il s'agit de substructions importantes ayant appartenu probablement à un monument considérable dont divers restes, mosaïques, colonnes, chapiteaux, fragments d'inscriptions et de sculpture, avaient été trouvés en 1899.

Les nouvelles découvertes consistent, notamment, en une main de marbre, provenant d'une statue colossale qui correspond peut-être à celle du Jupiter dont la tête, retrouvée en avril 1899, a disparu.

Divers autres fragments de sculpture, une dizaine de chapiteaux, des fûts de colonnes, des débris de tout genre, deux boucles d'oreille en or, de nombreux fragments de céramique, ont été également recueillis.

Les monuments les plus importants sont deux grands piédestaux avec des inscriptions mentionnant la dédicace de statues, dont une à la Liberté, en argent, du poids de 150 livres romaines (plus de 49 kilos). Ces importantes inscriptions mentionnent aussi le don de sommes d'argent aux décurions et aux sévirs augustaux. L'un des textes est daté, par les noms des consuls, de l'année 173 de notre ère.

M. Claude F.-A. Schaeffer, conservateur adjoint des Musées nationaux, expose les résultats des fouilles qu'il a effectuées cette année dans l'île de Chypre grâce à la fondation Fontanes. Elles ont porté, d'abord, sur les anciennes mines de cuivre exploitées depuis une très haute antiquité et jusqu'à nos jours. M. Schaeffer a reconnu deux périodes de grande activité des mines de Skouriotissa spécialement étudiées par lui — l'une de l'époque romaine, l'autre remontant probablement au II^e millénaire avant notre ère.

Dans la région d'Épiscopi, sur la côte sud de Chypre, la mission a étudié plusieurs sites archéologiques qui se succédaient ici depuis le néolithique jusqu'à l'époque romaine. L'un, fouillé par M. Dikaïos, a donné, à côté d'un outillage de pierre et d'os très archaïques, une céramique peinte d'un style inconnu jusqu'à présent. Le déplacement des différentes agglomérations au cours des époques successives est probablement dû, en ce qui concerne les hautes époques, à un changement de climat ayant entraîné des modifications dans le régime des cours d'eau, et, pour ces époques postérieures à l'Age du Bronze, à un accroissement de l'insécurité du littoral, conséquence du développement des relations maritimes entre l'île et les continents voisins.

D'autres recherches ont été poursuivies près de Larnaka, à Enkomi dans la presqu'île du Karpas et le long de la côte nord de Chypre.

La principale fouille de la mission a eu lieu dans la nécropole du début de l'Age du Bronze de Vouni, à 8 kilomètres au sud-est de Kyrénia. Ici la mission a découvert plus de 40 caveaux funéraires datant de la fin du III^e millénaire avant Jésus-Christ, d'une étonnante richesse. Plus de 1.400 vases, dont 750 absolument intacts, furent recueillis. D'un rouge éclatant, admirablement poli, ces vases sont en partie ornés de sujets en relief ou en ronde-bosse figurant la déesse mère, des taureaux et des serpents : ils révèlent un culte fort compliqué. Une série d'autres vases, les plus beaux exemplaires connus de la céramique préhistorique de l'île, montrent plusieurs goulots et panes reliés par des tubulures par lesquelles les libations versées dans les récipients pouvaient s'écouler dans le sol.

En dehors de l'abondante céramique, les hommes étaient accompa-

gnés, dans la tombe, de leurs poignards et dagues en bronze, les femmes de leurs épingles pour fixer les vêtements, de pinces à épiler et de miroirs en bronze pour les soins de leur toilette.

Malgré sa très haute antiquité, la civilisation révélée par les découvertes de Vouni était remarquablement développée aussi bien matériellement qu'en ce qui concerne les croyances.

Sur la proposition de M. Dussaud, les objets recueillis au cours de ces fouilles seront versés dans les collections du musée du Louvre.

VARIÉTÉ

Un nouveau livre sur Praxitèle¹.

Les livres, mémoires et articles sur Praxitèle constituent actuellement une bibliothèque si considérable que l'idée d'étudier à nouveau les œuvres du célèbre sculpteur paraît, au premier abord, une sorte de gageure. M. Rizzo, qui nous est connu déjà par beaucoup de travaux excellents, a eu cette audace et elle lui a réussi. C'est que, venu après tant d'autres, il avait encore à nous soumettre des considérations personnelles qui méritent l'attention. Il n'y a pas de sujet ancien qui ne puisse être renouvelé par ceux qui savent réfléchir et il est possible d'écrire un très beau livre sur Voltaire ou sur Rousseau, si l'on porte en soi une conception particulière du génie de ces deux auteurs.

Il en est de même pour les grands artistes de l'antiquité, d'autant plus que sur leurs têtes s'accumulent des nuages plus obscurs encore que sur les célébrités des temps modernes. La biographie de Praxitèle tient en quelques lignes et l'on s'estime heureux de savoir qu'il travailla lui-même avec son père Céphissodote et qu'il appartenait à une famille de sculpteurs dont l'ancêtre, Praxitèle l'Ancien, fut un contemporain de Phidias, enfin qu'il eut deux fils, Céphissodote le Jeune et Timarchos, continuateurs de la même école d'art. La plus grande partie de sa vie s'écoula à Athènes, où il connut la célèbre Phryné, mais il eut l'occasion de faire divers séjours dans d'autres cités de la Grèce et de l'Asie Mineure. On admet qu'il naquit dans les dernières années du v^e siècle et que la période de sa pleine activité date de 370 ; vers 350 il est en Asie ; entre 345 et 330 se placent les œuvres de sa maturité et de sa vieillesse ; on ne pense pas qu'il ait dépassé l'année 320. Cette longévité explique la profonde influence que le style praxitélien exerça non seulement sur les artistes contemporains, mais aussi sur les générations qui suivirent.

M. Rizzo suit chronologiquement les différentes phases de cette existence si longue et si bien remplie. Ne pouvant pas examiner ici tous les sujets traités dans son livre, je m'arrêterai seulement aux chapitres qui suggèrent en particulier des observations, mais tout l'ouvrage est à lire avec soin.

1. G. E. Rizzo, *Prassitele*. 1 vol. in-4°, 127 pp., 159 pl. en simili-gravure. — Trèves-Treccani-Tumminelli, Milan et Rome, 1932.

Le chapitre III est consacré aux rythmes introduits par Praxitèle dans la statuaire : les inclinaisons et les courbes du corps, les gestes des bras, les hanchements et le croisement des jambes, l'introduction des appuis favorables aux poses accoudées ou aux attitudes nonchalantes. C'est comme un instrument inconnu dont l'artiste, dès sa jeunesse, se mit à jouer et qui fit entendre des accords ignorés. Le *Satyre au repos*, l'*Apollon Sauroctone* sont les silhouettes juvéniles sur lesquelles on peut le mieux étudier cet art subtil. Au lieu des solides constructions de personnages debout ou assis, qui rendent l'art du ^{ve} siècle si ferme et si bien équilibré, c'est la recherche du mouvement fugitif et passager ; c'est l'instabilité érigée en principe. On sent que le modèle ne gardera pas longtemps la position prise ; dans peu d'instants, il va en changer. On sent aussi dans les nus une sensibilité plus frémissante, un épiderme plus délicat ; la surface extérieure de l'être vivant est elle-même en continuelle vibration comme son organisme intérieur.

Au chapitre IV, l'auteur étudie la pleine floraison de l'art nouveau appliqué à la représentation de la femme. L'*Aphrodite de Cnide* résume tous les progrès réalisés dans cette voie. Aux yeux des anciens, elle fut le chef-d'œuvre immortel du maître et les anecdotes, comme les descriptions poétiques, abondent sur l'immense renommée de cette statue. Cette création correspondrait d'ailleurs au point culminant de la carrière de Praxitèle, vers 350. M. Rizzo fait une distinction importante entre deux types fondamentaux de l'*Aphrodite de Cnide* qui, d'après lui, se retrouvent dans les copies mêmes. Le type n° 1 est représenté au Vatican par la statue connue depuis le ^{xvi}e siècle sous le nom de *Vénus du Belvédère* et qui subit divers avatars : pour des raisons de décence, sur les ordres d'un pape ombrageux, elle fut déposée dans les magasins du musée où elle resta enfermée jusqu'à une époque voisine de nous ; on peut maintenant l'étudier dans sa complète nudité et la considérer comme à peu près inédite (pl. 71-73). L'autre statue de Vénus, qui resta dans les galeries, fut, elle aussi, cachée en partie par un revêtement de zinc peint en blanc ; elle vient de l'ancienne collection Colonna et elle représente un type un peu différent du premier (pl. 82-84). Furtwaengler prétendait que, seule, la *Vénus* du Belvédère était la copie fidèle du chef-d'œuvre de Praxitèle. Le travail, il est vrai, en paraît assez médiocre à M. Rizzo, mais ce qui importe surtout, c'est la valeur « typologique » de cette copie dont la concordance apparaît à peu près parfaite avec les figures gravées sur les monnaies de Cnide (pl. 70). Toutes les autres répliques, statuettes de marbre ou de terre cuite, se rapportent également à ce type n° 1 et il n'est pas douteux qu'il faut chercher là les linéaments de la création du grand sculpteur. Pour retrouver les détails de la chevelure et du visage, M. Rizzo met hors de pair une tête du Musée du Louvre (ancienne collection Borghèse) reproduite par lui pour la première

fois en bonnes photographies (pl. 78-79) ; on s'explique difficilement, dit l'auteur, qu'un si magnifique spécimen de l'art praxitélien ait passé presque inaperçu.

Qu'est-ce donc que le type n° 2 ? M. Rizzo en voit des spécimens dans deux statues qui, depuis plusieurs siècles, se trouvent au Vatican, l'une, dans les magasins, d'origine inconnue (pl. 81), l'autre exposée dans les galeries et ayant fait partie de la collection Colonna (pl. 82-84) ; c'est celle dont nous venons de parler. On y remarque une autre position du bras gauche, une autre forme de l'hydrie posée sur une base carrée que supporte un court piédestal mouluré, détail qui ne se retrouve ni sur les monnaies ni sur les autres répliques, et dans le corps des proportions plus allongées et plus grêles, la tête enfin avec une physionomie un peu différente. On est ainsi conduit à admettre un « doublet » du célèbre chef-d'œuvre, et les reconstitutions qui ont cherché à combiner ces deux types avec la prétention de se rapprocher le plus possible de la réalité, sont tout à fait trompeuses. Comment s'expliquer ce doublet ? Il ne paraît guère vraisemblable d'admettre l'œuvre d'un copiste qui aurait inventé au lieu d'imiter, mais on pourrait supposer que Praxitèle lui-même, à une époque plus avancée de sa carrière, aurait repris et amélioré son ancienne création pour obéir au changement de son propre goût. Serait-ce une des Aphrodites que les auteurs anciens signalent parmi ses œuvres, celle d'Alexandrie de Carie, par exemple ? Une réponse précise ne peut être donnée, mais l'existence d'une réplique modifiée paraît assurée. La thèse de M. Rizzo est, on le voit, fort importante pour l'histoire de l'art.

On louera aussi ce qu'il dit sur le caractère même de la déesse ; elle a dans sa descendance les nombreux bataillons des Vénus nues, des baigneuses souriantes que les âges hellénistique et romain ont multipliées et qui font appel aux séductions charnelles, mais elle est restée dans la grande lignée des œuvres du v^e siècle qui avait su donner au nu féminin le charme de la chasteté. Avec une sensibilité délicate et profonde, l'artiste a indiqué dans la Cnidienne le sentiment de la pudeur alarmée, la gêne d'être vue sans voiles. Presque tous les exégètes l'expliquent comme une Vénus sortant du bain, et c'est bien probablement le sens du type n° 1 ; mais dans le second, qui pourrait révéler mieux la pensée secrète du maître, la déesse *dépose* son vêtement d'un geste lent et va entrer dans l'eau qui symbolise un bain rituel et religieux¹. N'oublions pas que la tradition littéraire attribuait

1. M. Rizzo n'a pas pu connaître la remarquable étude de M. Chr. Blinkenberg sur la *Knidia* (parue en 1933), qui complète si bien ses propres réflexions. Le savant danois a recherché les origines orientales et phéniciennes du culte de l'Aphrodite Cnidienne, sa place dans le sanctuaire, le sens rituel et lustral du vase placé à côté d'elle. Il a donné aussi une liste complète des répliques du type et il a reproduit une série importante des marbres qui imitent la tête de la déesse.

aussi à Praxitèle une Vénus drapée, celle de Cos. C'était la fidèle survivance de la conception consacrée par le ^v^e siècle, où l'aspect classique d'Aphrodite est celui d'une jeune femme étroitement enveloppée (le Parthénon, les vases peints attiques).

L'auteur ne manque pas d'attirer l'attention sur l'importance prise par la polychromie dans les œuvres praxitéliennes. Aucune copie de marbre n'en donne l'idée et nous ne pouvons qu'entrevoir à travers les textes — peut-être aussi sur les terres cuites de l'époque tanagréenne — la douce harmonie des tons qui, succédant à la sèche crudité de la peinture ancienne, devait ajouter tant de charme à la plastique de Praxitèle : c'est par la *circumlitio* et par la *ganosis* qu'il donnait au nu un ton ambré et chaud où circulait la vie ; le blond des cheveux, le coloris vif et clair des draperies, la dorure des bijoux, tous ces détails expliquent pourquoi l'artiste ne pouvait se passer de la collaboration du peintre Nicias pour donner à ses marbres l'aspect de la réalité, de même que le regard, dont Lucien admirait la grâce et l'éclat un peu humide, ne pouvait se traduire que par des oppositions de lumière et d'ombre. Tout s'accorde donc à nous donner l'impression d'une sculpture en quelque sorte inédite, qui sortit alors radieuse des mains d'un homme de génie.

Allons maintenant à l'autre chef-d'œuvre analysé par M. Rizzo, celui qu'un heureux contraste permet d'opposer à la Cnidiennne, car c'est l'image d'un dieu et nous le connaissons autrement que par de médiocres copies. Découvert le 8 mai 1877 dans le temple d'Héra, l'Hermès d'Olympie a tout de suite conquis une célébrité que le prestige de la science allemande augmentait encore et qui apportait à la Grèce, déjà si opulente en trésors archéologiques, un inappréciable enrichissement (pl. 99 à 102). Chose singulière, l'antiquité ne paraît pas avoir tenu grand compte de cette statue qui aujourd'hui est la plus connue de toutes les œuvres praxitéliennes : les répliques en sont très rares et elles reproduisent plutôt le motif général que le type lui-même. Cela tient peut-être à sa parenté avec l'*Eiréné portant Ploutos enfant* sculptée par Céphisodote, père de Praxitèle. Les anciens pouvaient voir dans l'œuvre du fils une sorte d'imitation et, comme nous dirions, de « démarquage » d'une œuvre antérieure plus importante, présentée comme le symbole politique d'une grande cité grecque, Mégalopolis. Mais pour nous, qui raisonnons si souvent sur des morceaux de marbre mutilés ou sur des empreintes de monnaies, pâles effigies des œuvres disparues, nous sommes amenés à exalter la valeur d'une statue presque complète où nous retrouvons clairement exprimés les procédés techniques et les rêves esthétiques de l'artiste. L'*Hermès* d'Olympie, comme les marbres du Parthénon, comme la *Niké de Paionios*, la *Vénus de Milo* et la *Victoire de Samothrace*, nous fait toucher du doigt et suivre de l'œil toutes les courbes sinueuses du

corps, tous les plans des modelés, toutes les finesses du ciseau travaillant le marbre, et les traces de couleurs, quand elles y sont visibles, nous semblent tombées encore fraîches du pinceau même de l'enlumineur.

M. Rizzo n'ignore pas ce qui fut d'abord murmuré, puis exprimé à voix plus haute par des critiques subtils qui n'accueillent pas aisément les jugements tout faits et qui aiment à se séparer de la foule. Ceux qu'on appelle les « hypercritiques » ont froncé le sourcil en constatant l'emploi du trépan dans la chevelure d'Hermès, la présence du tenon horizontal reliant le tronc d'arbre au flanc gauche du dieu, la facture très sommaire et peu soignée du dos, alors que d'autres parties nues et la draperie même posée sur le tronc d'arbre sont d'une perfection extraordinaire, enfin la forme ronde et haute du socle sur lequel reposent les pieds. M. Rizzo a répondu à ces objections : qui peut fixer avec précision la date de l'emploi du trépan ? Pourquoi les marbriers grecs n'auraient-ils pas le droit d'user des tenons de jonction ? Pourquoi n'y aurait-il pas une face et un revers dans une statue comme l'Hermès, si elle était adossée à une paroi et, de plus, la dégradation de l'épiderme du marbre ne tient-elle pas à la fragilité des surfaces travaillées ou à la disparition de la *ganosis* qui recouvrait ces surfaces ? Enfin n'y eut-il pas une réfection ultérieure de la base qui pourrait être du second ou du 1^{er} siècle avant notre ère ? Comment Pausanias, qui a visité Olympie vers 174 ap. J.-C., aurait-il ignoré complètement la substitution d'une copie à l'original, lui qui nous informe avec précision que l'Éros vu par lui à Thespis n'était pas la statue de Praxitèle, transportée à Rome, mais une copie signée par Ménodoros d'Athènes ? Pauvre Pausanias ! Que d'archéologues contemporains l'ont accablé de leur mépris : ignorant, distrait, insensible et incompétent, il est capable de toutes les erreurs quand son texte gêne ou contredit les opinions modernes¹.

Je suis moins d'accord avec M. Rizzo quand il parle du caractère philosophique de l'Hermès qui, au lieu de se tourner vers son petit frère Dionysos avec un air tendre et amusé, laisse flotter son regard

1. A propos de cette controverse, M. Rizzo ne manque pas de renvoyer à un article (*American journal of arch.*, XXXV, 1931, n° 3, p. 249) où Mlle Gisela Richter a réuni les opinions des archéologues qui refusent de considérer l'Hermès comme un original et où elle fait valoir, au contraire, les raisons de croire à l'authenticité. Cf. aussi S. Reinach dans *Revue arch.*, 1932, I, p. 143, et pour A. Rumpf, *Ibid.*, I, p. 332. Je ne prendrai pas part ici au débat, n'ayant pas étudié à fond le problème et n'ayant pas revu le marbre, mais j'ai conservé une impression très vive de l'effet produit par la statue dans le Musée d'Olympie ; je dois dire que jamais, dans aucune collection, je n'ai contemplé un antique aussi éloigné de l'aspect d'une copie ou d'une imitation ; la statue du *Doryphore* de Polyclète à Naples est certes un magnifique morceau, mais on n'a aucune idée de protester contre l'idée d'une copie ; rien n'y respire la vie même, la vie intense de l'Hermès. Raisons sentimentales, dira-t-on ; sans doute, mais ce ne sont pas toujours les plus mauvaises en art.

devant lui, l'œil perdu, suivant au loin quelque pensée mélancolique : protecteur des éphèbes d'Athènes endoctrinés par les sophistes, l'auteur pense qu'il pourrait être comme eux assailli de doutes et en proie à de graves perplexités. Alors que l'*Eiréné* de Céphissodote atteste une foi religieuse solide et sereine, chez le fils la conception nouvelle de l'Hermès ne serait-elle pas plutôt irréligieuse ? Je dirai sans ambages que je n'en crois rien. Le regard vague et abstrait, le rêve intérieur qui donne aux immortels une physionomie quelque peu mystérieuse et surhumaine, n'est pas une invention de Praxitèle ni de son siècle. Cette expression est très frappante dans nombre d'œuvres du ve, statues et reliefs : le Parthénon en contient de mémorables exemples. Comme l'a remarqué lui-même M. Rizzo en étudiant l'*Apollon Saurroctone* et la *Vénus de Cnide*, c'est cet air « divin » qui empêche un sujet familier de devenir un sujet de genre, de se rapetisser au rôle d'anecdote. Le dieu qui, pour un instant, condescend à amuser un petit enfant avec une grappe de raisin, reste un Olympien. Le même regard vague, lointain et plein de sérénité tranquille, est une des beautés les plus captivantes de la *Vénus de Milo* ; il n'y a pas l'ombre de scepticisme en elle.

Le buste d'Euboulaus, trouvé à Éleusis en 1885 pl. 156, nous fournira encore l'occasion de signaler le caractère indépendant et personnel des commentaires de M. Rizzo. On a souvent discuté le nom donné à cette tête et on a contesté qu'elle fût l'œuvre de Praxitèle. Par une série d'observations techniques et de deductions historiques, l'auteur nous amène à considérer comme probables l'une et l'autre solutions présentées anciennement. Il montre les affinités stylistiques avec l'*Hermès* d'Olympie, l'expression à la fois juvénile et pensive du visage dont l'art chrétien se servira plus tard le *Bon Pasteur*, et qui fit donner, moins heureusement, le nom de Virgile à une série de figures¹ du même genre. Comme l'avaient affirmé Benndorf et Furtwaengler, aboutissant indépendamment l'un de l'autre à la même solution, c'est une sculpture essentiellement praxitélienne. Comme un Hermès du Vatican (sans tête) porte le nom d'Euboulaus, on a la preuve qu'il existait des représentations plastiques du héros eleusinien dont le nom de δαίμων bienveillant et secourable convient à la physionomie du marbre d'Éleusis ; il appartiendrait à la dernière période de la carrière du maître. L'auteur profite de l'occasion pour réagir contre l'âcre volupté des demolisseurs qui, pour dire du nouveau, écartent les noms de personnalités très connues et leur substituent ceux de Leocharès et d'Euphranor dont on ne sait à peu près rien. Faut-il concevoir ce morceau de sculpture comme un buste ou comme un fragment de statue ? M. Rizzo, contrairement à l'avis de Furtwaengler, serait disposé à adopter la seconde solution, à cause de la forme des épaules avec la position un peu plus haute de l'épaule gauche qui pourrait

indiquer un bras levé), à cause aussi de la légère inclinaison du corps en avant et de la structure du cou et de la nuque.

En conclusion, l'auteur montre que la qualité essentielle du grand artiste fut d'avoir été un fervent amoureux de la jeunesse et de la beauté. Pas de dieux ni de héros terribles ou violents dans son œuvre : Aphrodite et Éros, Dionysos et son thiasse, Hermès, les Muses, les Divinités secourables, tel est le cénacle où il se plaît à vivre et à s'entourer de douces images. En fin de chapitre M. Rizzo fait une remarque très juste : c'est que pour achever une étude complète de Praxitèle, il faudrait montrer la tradition d'école qui se prolongea longtemps après lui, avec ses fils, puis avec la nombreuse lignée des sculpteurs hellénistiques. Pour tenter cette entreprise nul n'est mieux qualifié que lui-même¹.

E. POTTIER.

1. Dans une des dernières pages (p. 121), l'auteur répond d'avance à la critique qu'on pourrait lui faire d'avoir donné beaucoup de photographies d'après des plâtres et non d'après les originaux. Il fait observer que la nécessité de déplacer des grandes statues pour mieux les éclairer offre souvent des difficultés insurmontables et qu'alors, pour éviter de donner des reproductions trop imparfaites où les détails des modelés disparaissent, il a préféré se servir des moulages beaucoup plus faciles à manier et à présenter, en bonne lumière, sous des aspects favorables.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

A. KINGSLEY PORTER (1883-1933).

La mort de Kingsley Porter a surpris tous ceux qui de près ou de loin s'occupent de l'histoire du Moyen âge : elle a profondément peiné ceux qui l'ont connu. Son enthousiasme pour le beau et le bien, la délicatesse de son esprit, la droiture de son caractère, sa charmante sensibilité, son goût affiné le rendaient sympathique, et ceux qui, comme moi, ont pu l'approcher pendant plusieurs mois et jouir de son amitié, en ont conservé le plus attachant souvenir.

Né en 1883 à Stamford, Connecticut, il fit ses études d'architecture dans les grandes Universités Yale et Columbia, de 1904 à 1906. Il abandonna vite le côté technique de l'architecture pour se consacrer entièrement à l'art du Moyen âge. Il fit en Europe plusieurs voyages, étudia nos monuments, nos œuvres d'art, nos manuscrits, et fut nommé professeur à Yale de 1915 à 1919, puis à Harvard en 1925. J'ai fréquenté au Fogg Museum la petite salle où il donnait à quelques étudiants qu'il avait choisis le résultat de ses recherches, de ses découvertes, où il leur exposait les thèses qui lui étaient chères, appuyant sa démonstration sur des documents qu'il avait glanés dans toute l'Europe. J'ai passé de bonnes heures de travail avec lui dans la bibliothèque aménagée dans sa belle maison d'Elmwood à Cambridge, dans le calme du grand parc qui prolonge les jardins de l'Université. Les tables, les rayons étaient chargés de documents, de notes, de photographies, prises presque toutes par lui-même et par Mme A. Kingsley Porter qui fut toujours pour lui la plus précieuse des collaboratrices ; le tout, classé dans de grands cartons, constitue la plus belle collection que l'on puisse imaginer sur l'art du Moyen âge.

Comme s'il avait pressenti la brièveté de son destin, il avait, à l'âge où les autres étudient encore, publié en deux volumes un excellent manuel d'architecture du Moyen âge, *Medieval architecture ; its origins and development*, 1909. Puis il avait entrepris l'étude de l'architecture lombarde, et il écrivit un gros ouvrage de trois volumes de texte et un album, imprimé par les presses de l'Université Yale, de 1915

à 1917, où il analysait les caractères de l'architecture lombarde à l'époque romane, et cherchait à prouver que la croisée d'ogives y était en usage dès la seconde moitié du ^{xii}^e siècle. Peut-être prit-il parfois trop à la lettre les dates données par Cattaneo et Rivoira ; il n'en a pas moins attiré l'attention du monde savant sur un groupe d'édifices très importants dans l'histoire de l'architecture du Moyen âge. Cet ouvrage lui valut la grande médaille de la Société française d'archéologie.

Kingsley Porter fut un grand voyageur, et il ne se passa guère d'année qu'il ne fit une longue tournée à travers l'Europe ou l'Orient. Nous l'avions connu avant la guerre. Lorsque nos églises furent bombardées, il s'offrit à collaborer au sauvetage des œuvres d'art, à la protection des monuments menacés ; il accomplit en toute modestie la mission dont il fut alors chargé, et plus tard nous aimions à rappeler ces souvenirs qui lui étaient particulièrement chers ; la France ne l'oublie pas.

Après la guerre, il entreprit de faire l'inventaire de la sculpture romane en France, en Italie, en Espagne. Il parcourut en tous sens l'Ile-de-France, la Bourgogne, l'Aquitaine, le Languedoc, la Provence, la Lombardie, la Catalogne, accumulant ces photographies qu'il publia en un ouvrage, qui reste le plus précieux instrument de travail sur la sculpture romane. Les dix volumes parurent à Boston en 1923. Le premier contient le texte où Porter s'attaque aux théories qui paraissaient les mieux arrêtées, aux classements que l'on pouvait considérer comme définitifs, après les travaux d'André Michelet et d'Émile Mâle. Fils d'une race jeune, où la science de l'archéologie était encore en formation, il n'a pas nos certitudes ; il n'a pas surtout notre besoin de logique, de clarté, notre esprit de déduction, qui, partant d'un point précis, établit des cadres bien déterminés, topographiques et chronologiques, suivant un ordre rigoureux, où tout doit entrer et se classer méthodiquement. On a objecté que l'artiste peut être un homme de génie, créer un chef-d'œuvre dans sa jeunesse aussi bien que dans sa vieillesse, et que le temps n'apporte pas obligatoirement un perfectionnement en art. Tout cela est vrai et l'on ne peut raisonner en art comme on le fait dans les disciplines scientifiques, mais cet artiste de génie n'exécutera pas des œuvres en dehors de son temps : elles seront peut-être plus parfaites, elles ne seront pas autres. Le style pourrait tromper : l'analyse technique d'une part, l'étude du costume, des armes, des détails matériels, de l'iconographie semblent contrôler l'impression que peut produire l'étude du style. On ne peut pas d'ailleurs raisonner que sur des cas extraordinaires : dans l'ensemble de la production artistique, il faut reconnaître l'existence de groupes déterminés par certains caractères précis évoluant suivant des causes qui peuvent être locales, comme la proximité de modèles illustres, d'ate-

liers renommés, la richesse des clercs et des fidèles, la nature des matériaux employés, ou générales, comme le costume, l'iconographie, les mœurs, l'hagiographie, la liturgie. Que, dans cette production, certaines œuvres sortant de l'ordinaire par l'habileté plus grande d'un artiste, ne soient pas les plus récentes, la preuve que j'en ai administrée pour les monuments d'architecture vaut plus encore pour la sculpture : l'évolution absolue n'existe pas nécessairement en art.

Dans bien des cas, Porter s'appuie sur les textes pour dater les monuments : il a tout à fait raison, et je crois que seuls les textes peuvent et doivent fournir les points de repère indispensables à tout classement, mais l'usage en est délicat : l'application brutale d'une date donnée par un texte peut être fort dangereuse et entraîner les plus graves erreurs. Porter s'est parfois laissé emporter par la vivacité de son esprit : certaines conclusions sont exagérées, certains rapprochements impossibles.

En 1928 paraissaient les deux beaux volumes sur la sculpture romane en Espagne, où Porter recule la date de certains monuments jusqu'à en faire les prototypes des monuments toulousains, ce qui provoqua de vives critiques.

Récemment, Kingsley Porter, recherchant sans cesse et partout les origines de l'art roman, avait été attiré par les sculptures grossières d'Irlande, décorant des croix dont quelques-unes peuvent remonter à l'époque carolingienne. Pour mieux les étudier, il y avait acheté un vaste domaine perdu dans les landes, d'où il pouvait parcourir tout le pays, réunissant notes et photographies. Il en tira une série de conférences pour le Metropolitan Museum de New York, qu'il a publiées en un grand volume très illustré, en 1931. Ce volume fait un digne complément à la belle thèse de Mlle Henry dont Raymond Lantier a dit ici même tout le bien que l'on en peut penser.

Ce fut son dernier travail. Le 8 juillet dernier, Kingsley Porter se promenait sur la falaise au bout de cette propriété d'Irlande où il aimait à se retirer, dans le travail et la méditation, loin des bruits du monde : il disparut dans la bourrasque : la mer le prit, la brume l'ensevelit ; comme les héros des légendes celtiques, il n'est pas revenu.

Sa mort nous prive d'un archéologue dont le nom était universellement connu, et d'un homme de bien poursuivant avec les grands moyens que lui donnaient la nature et la fortune, un idéal magnifique et désintéressé. Nous tous qui l'avons aimé, nous conserverons pieusement son souvenir.

Marcel AUBERT.

Bibliographie : *Medieval architecture, its origins and development, with lists of monuments and bibliographies*, New York, Baker and Taylor, 1909, 2 vol. in-8°. — *The construction of Lombard and Gothic vaults*, New Haven, Yale University

HIPPOLYTE MULLER.

Au mois de septembre dernier est mort, à Grenoble, Hippolyte Muller, conservateur du Musée dauphinois qu'il avait fondé en 1906 et auquel il n'avait cessé de consacrer la plus grande part de son activité. Attiré de bonne heure par les études de préhistoire, on lui doit la découverte de plusieurs stations magdaléniennes et aziliennes. Esprit méthodique et précis, il s'était principalement attaché à résoudre les problèmes que pose la fabrication des outils néolithiques, de pierre ou de bois de cervidé, en vue de leur utilisation. Dans ce but, il avait procédé à toute une série d'expériences rigoureusement contrôlées dont les résultats, malheureusement trop peu connus, apportent de curieux renseignements sur l'activité industrielle de ces populations. L'outillage qu'il avait lui-même établi en se servant exclusivement des matières et des instruments utilisés par les Néolithiques, à l'exclusion de toute pièce de métal, ainsi que ses essais de débitage pratiqués en forêt ont été donnés par lui au Musée des Antiquités nationales.

R. L.

FRANÇOIS MARTROYE (1852-1933).

Né à Bruxelles, François Martroye est mort, à Paris, le 8 septembre 1933. Il fut un temps inscrit comme avocat au Barreau de Paris, mais ayant l'indépendance que donne la fortune, il exerça peu et se consacra de bonne heure aux travaux d'érudition qu'il ne devait jamais abandonner au cours de sa longue existence. De fréquents séjours à Rome le lièrent avec Le Blant, alors directeur de l'École française, et avec quelques-uns de ses pensionnaires, en particulier avec le futur Mgr Batiffol. Il en rapporta la matière de ses deux principaux ouvrages : *L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales* (Paris, 1904), et *Genséric, la conquête vandale en Afrique et la destruction de l'Empire d'Occident* (Paris, 1907). Ces livres dans lesquels il se posait en spécialiste de l'histoire du Bas-Empire, reposent sur une documentation solide. Martroye avait, en effet, une parfaite connaissance et des constitutions impériales et des sources patristiques de la même époque.

Press, 1911, in-4°. — *Lombard architecture*, New Haven, Yale University Press, 1915-17, 4 vol. in f° (3 de texte et album). — *Romanesque sculpture of the pilgrimage roads*, Boston, Marshall Jones, 1923, 10 vol. in-8° (1 de texte et 9 de planches). — *Spanish Romanesque sculpture*, Florence, Pantheon Casa Editrice, 1928, 2 vol. in-f°. — *The crosses and culture of Ireland*, New Haven, Yale University Press, 1931, 1 vol. in f°.

Beyond architecture, Boston, Marshall Jones, 1918, 1 vol. in-8°; 2^e éd., Boston, Marshall Jones, 1928, 1 vol. in-8°. — *The Seven who slept*, Boston, Marshall Jones, 1919, 1 vol. in-8°. — *The Virgin and the Clerk*, Boston, Marshall Jones, 1929, 1 vol. in-8°.

Ses derniers travaux : *Les Patronages d'agriculteurs et de vici aux IV^e et V^e siècles de notre ère*, et *La Répression de la magie et le culte des Gentils au IV^e siècle*, tous les deux publiés dans la *Revue historique du droit* (1928, p. 201-248 ; 1930, p. 669-701), sont remarquables.

Assidu aux séances de la Société nationale des Antiquaires de France, dont il était vice-président au moment de sa mort, il a donné plusieurs articles importants aux *Mémoires de la Société*¹. Ses confrères des Antiquaires garderont le souvenir de cet homme aimable qui a voulu laisser après lui un témoignage de l'intérêt qu'il n'avait cessé de porter à leur compagnie.

R. L.

La salle de préhistoire exotique du Musée d'ethnographie.

Le Musée d'ethnographie du Trocadéro a inauguré, le 10 novembre 1933, une salle de préhistoire exotique remarquablement organisée. De riches séries africaines et asiatiques représentent les industries lithiques classées par régions et stations. Il y a là un matériel riche et bien ordonné qui facilitera grandement les études de préhistoire en dehors du monde européen.

R. L.

La déesse assise du Musée de Berlin.

Une controverse signalée par la *Revue archéologique* (1933, I, p. 112) vient d'attirer à nouveau l'attention sur la statue de déesse trônant qui, après avoir été exposée à Paris en 1914, fut acquise l'année suivante par le Musée de Berlin, sans que l'on pût ou voulût en préciser la provenance. Le premier rapport (Wiegand, *Aml. Ber. aus den kgl. Kunstsamml.*, XXXVII, 8 mai 1916) indiquait une ancienne colonie grecque d'Italie : la publication officielle (Wiegand, *Antike Denkm.*, III, 4, 1916-7, p. 45-52, pl. XXXIV-XLIV) ne déclara pas exclu l'Orient hellénique. M. Deonna (*Dédale*, II, p. 150) a repoussé la première hypothèse et parlé de la seconde comme d'une quasi-certitude, mais sans preuve ni discussion. Dès 1917, au contraire, comme le rappelle M. Ch. Picard (*Rev. archéol.*, I, I.), M. Pick (*Arch.*

1. *Saint Augustin et le droit d'héritage des églises et des monastères, étude sur les origines du droit des communautés à la succession des clercs et des nonnes* (1908, p. 97-129) ; *De la date d'une entrée solennelle de Justinien* (1909, p. 17-41) ; *Saint Augustin et la compétence de la juridiction ecclésiastique au V^e siècle* (1910, p. 1-78) ; *La répression du donatisme et la politique religieuse de Constantin et de ses successeurs en Afrique* (1913, p. 23-140) ; *L'Asile et la législation impériale du IV^e au V^e siècle* (1915-1918, p. 159-246) ; *Le testament de saint Grégoire de Naziance* (1919-1923, p. 219-263) ; *La monnaie d'or et les paiements dans les caisses publiques à l'époque constantinienne* (1924-1927, p. 125-136).

Jahrb., 1917, p. 204-215) songeait à la Perséphone de Locres, mais habillée à la mode tarentine.

Or, un témoin digne de confiance m'a affirmé que la statue avait été découverte à Tarente même, et je me proposais de le dire, quand j'ai appris que Mme Paola Zancani-Montuoro l'a révélé dans le dernier numéro des *Atti e Memorie della Società Magna Grecia*, IV, 1931, (1933), p. 159-174. Les précisions qu'elle donne sur les circonstances de la trouvaille et les péripéties de la vente clandestine semblent devoir apaiser les doutes qu'inspire à M. Galli, et peut-être à d'autres savants, l'authenticité de l'œuvre. Certaines particularités peuvent être mises au compte du provincialisme. Mais, tandis que M. Pick considérerait la Perséphone tarentine comme un simple reflet de la déesse locrienne, Mme Zancani-Montuoro admet que le culte a suivi le chemin inverse, de Tarente à Locres. Je crois plutôt que les deux cités l'ont emprunté, comme celui des Dioscures, aux populations prédoriennes de Laconie, d'où elles tirent leur commune origine.

P. WUILLEUMIER.

Kouroi douteux et mathématiques incertaines.

De Rome, un jeune archéologue allemand, M. Max Wegner, s'est inquiété du Kouros entré récemment au Musée de New-York, et dont les cassures sont modernes, les proportions plus qu'inquiétantes. On prétend (*Röm. Mitt.*, XLVII, 1932, II-IV, p. 193-201) nous démontrer l'inauthenticité de la pièce par raison mathématique. Le Kouros d'Amérique ne serait pas construit selon le pied *solonien* (0,296) ; or il faudrait qu'il eût du pied solonien en lui, puisqu'il est du temps, paraît-il. La mode est à cette statuaire du début du *vie* s., sur laquelle nous ne savions rien, hier ; mais n'allons-nous pas bientôt savoir beaucoup trop ? Tout ce qu'on « découvre » en Attique, étrange rencontre, est maintenant solonien...

On aimerait que les calculs de M. Max Wegner, irréfutables, fissent cesser nos scrupules archéologiques, et que la revue qu'il a passée des huit Kouros nus, mis en file, permit de réformer *manu militari* le nouveau venu, glissé dans la troupe. Ce n'est pas, hélas ! si simple. Le grand Kouros de Sounion, qui sert à la démonstration, n'a plus ses jambes et, s'il a dix pieds soloniens, dès lors, ce n'est guère que par restitution. On donne neuf pieds soloniens au « *torse* » du Sounion ; il faut bien les lui *donner*, au vrai, car il s'agit d'un torse ; mais que dire du Kouros de Ténée, pour qui l'on n'arrive à cinq pieds qu'à condition, nous dit-on, de faire partir la mensuration, non du haut de la tête, mais de la *naissance des cheveux* (1,472, portés à 1,48) ! Il est question du Kouros de Munich (Brunn-Brückmann, 661-662) ; mais ce produit singulier du commerce des antiquaires, Kouros aux hanches

inattendues, ne doit-il pas ses sept pieds soloniens (2,072, portés à 2,08 à des calculs plus modernes qu'antiques ? Pourquoi allègue-t-on d'ailleurs l'Apollon péloponésien de Ténéa, ou les Jumeaux d'Argos (Cleobis de Delphes), dans un comput de proportions qui intéresse l'Attique ? Au tableau ainsi révisé, il reste trop peu de force contraignante. Miss G. M. A. Richter ne manquera pas d'en tirer avantage. Mais même ainsi sauvera-t-elle son Kouros ?

Ch. P.

Le mausolée de Bélévi (près Éphèse).

Le t. XXVIII des *Österr. Jahreshfte*, paru en 1933, mentionne, à la suite du rapport provisoire sur les fouilles d'Éphèse, le travail fait par la mission autrichienne en quelques journées à l'hérôon de Bélévi, dans la vallée du Caystre *Beiblatt*, col. 28-44). Les résultats acquis, loin d'être complets — M. J. Keil en avertit très loyalement — dissipent déjà une erreur ancienne n'avait-on pas parlé d'un « temple ionique romain » : G. Perrot, *Hist. art*, V, 280 ?) ; ils apportent d'intéressantes nouveautés. L'édifice funéraire paraît avoir été un quadrilatère, monté sur un socle, à couronnement en forme d'entablement dorique, décoré de pilastres ; au-dessus de ce soutènement s'élevait le temple-tombeau proprement dit, entouré d'une *péristasis* à 8 colonnes corinthiennes par côté (colonne angulaire comptée deux fois). Un *pyramidion* aurait couronné le tout, ce qui justifie l'appellation : *Mausolée*. L'édifice est d'ailleurs assez postérieur à la grande merveille carienne, qu'il évoquait plus ou moins. M. J. Keil songerait à en faire la sépulture d'Antiochos III Théos, mort à Éphèse en 246 ; Laodicé, son épouse, ayant fini ses jours dans la région, pourrait (?) avoir partagé l'hérôon, dont l'achèvement ne date peut-être que d'Antiochos III (?) L'architecture a plutôt diverses analogies avec celle du temple de Lagina (fin III^e s. av. notre ère) ; mais on ne peut hésiter à dater d'un siècle avant environ la graphie de l'inscription retrouvée, 'Ηλιάδες, dont on sait maintenant qu'elle soulignait une frise (fig. 21, bloc θ). Ce texte était déjà connu (*REA*, IV, 260, 3 ; *Athen. Mitt.*, XXIII, 165), mais on l'avait trop négligé. Keil l'avait revu en 1906, moi-même en 1912. Il prouve la persistance de l'usage, connu à Tégée (temple scopasique d'Aléa), de souligner d'inscriptions explicatives les sculptures monumentales, à la manière archaïque ; il annonce ainsi les nomenclatures de la grande frise de l'Autel pergaménien. Le plus intéressant, peut-être, est la mention des Héliades, sur ce temple-tombeau-royal, de la région éphésienne. Elle impose la certitude que le mythe de Phaëton figurait parmi les frises (dont on a seulement retrouvé jusqu'ici un fragment, avec simple figure d'Amazone au combat, fig. 17). C'est donc là une nouvelle attestation de la valeur

symbolique de la légende du héros céleste foudroyé, et immortalisé par Aphrodite *dans son temple* (*Théog.*, v. 987 : J. N. Svoronos, qui n'avait pas que des idées aventureuses, expliquait le Sarcophage des Pleureuses de Sidon avec la mise au tombeau du fils d'Hélios et de Clymène cymaise) : les Pleureuses des entrecolonnes, selon lui, étant celles de l'Éridan, réparties en deux groupes, avec Clyméné : les propres sœurs de Phaéton, les Héliades. Voilà de quoi rappeler l'attention sur cette légende pathétique exploitée par Eschyle et Euripide, et sur le caractère de la *thèkè* de Sidon, qu'on tente maintenant un peu trop, peut-être, d'annexer à l'art phénicien.

Ch. P.

La frise intérieure du temple d'Apollon à Phigalie.

M. W. B. Dinsmoor lui consacre une étude architecturale approfondie, dans la collection des *Metropolitan Museum Studies*, IV, 2, mars 1933, p. 204 sqq. Après un court historique des fouilles, qui rend hommage à l'architecte français Bocher — auteur de la découverte du temple d'Apollon Epicourios (1765), puis massacré sur place par des brigands — l'auteur examine la question de l'ordre intérieur ; celle des chapiteaux corinthiens : enfin surtout le dispositif des vingt-trois plaques de la frise de la *cella*, rapportées au complet par les *Dilettanti* à Londres. Les sujets sont des Combats de Grecs et d'Amazones ; et d'autres de Centaures et de Grecs, où Apollon, avec Artémis, prennent part, au nom du droit et de la pitié — dans un char attelé de cerfs. M. W. B. Dinsmoor a montré que les six arrangements publiés jusqu'à lui étaient faux, parce qu'insuffisamment appuyés sur les éléments matériels (accords des scellements, des mesures, etc.). Il propose une autre répartition — un peu asymétrique (cf. ci-dessous), sur les côtés du rectangle intérieur : avec onze plaques, des plus courtes, pour la Centauromachie (Ouest et Nord) ; douze, des plus longues, pour l'Amazonomachie (Sud et Est). On ne considérera pas sans grand respect un travail minutieux qui a coûté des années de voyages, d'observations et de calculs : le nombre des combinaisons possibles était « astronomique », même si l'on se fait un peu grâce sur les chiffres proposés). La frise ainsi recomposée donne-t-elle cette impression de grande habileté technique, notamment dans le rendu de l'espace, qui la faisait louer si volontiers (G. M. A. Richter, *Sculpt. a. sculpt.*, p. 172-173) ? Il y a des répétitions, et des vides, des « rabotages », qui peuvent s'expliquer par le fait que la frise, quoique posée dans l'ordre d'emblée prévu, n'a pas été préparée sur place, et a dû subir ainsi de légères retouches ; mais on admire de beaux groupes, comme celui du duel pathétique Thésée-Hippolyte, dans l'axe de la colonne médiane du Sud (pas de groupe central au Nord, en correspondance). La séparation ne se fait pas

d'ailleurs exactement d'un côté à l'autre du rectangle, entre l'Amazonomachie et la Centauromachie, celle-ci empiétant (d'une plaque) à l'Est où elle se termine brusquement, tandis que la fin de l'Amazonomachie est sur long côté Ouest, avec *l'épisode symbolique du transport des blessés*.

L'ordre dorique de la péristasis n'avait que des métopes muettes. Les quelques fragments sculptés de frise dorique qui sont au British Museum se rapportent au *τρίγλυφον* du *sékos*. Il y avait des frontons sculptés, — avec statues sur une plinthe comme à Olympie, — mais tout cela a dû aller garnir les tympans des édifices augustéens à Rome. M. W. B. Dinsmoor pense que l'ordre dorique extérieur, à Phigalie, est antérieur à la date du Parthénon, que l'ordre ionique intérieur a pu précéder les temples de Callicratès à Athènes. Si Ictinos a été l'architecte, il aurait travaillé en Arcadie vers 450. Mais les chapiteaux en marbre, ioniques et corinthiens, la frise intérieure et les métopes du *sékos*, les plafonds intérieurs, la sima et les antéfixes à l'extérieur ne dateraient guère que de 420. S'il fallait prononcer un nom pour ce décor ajouté, ce serait, nous dit-on, celui de Callimachos; et l'on expliquerait ainsi le rang donné à l'ordre corinthien.

Ch. P.

La collection Michel Vlastos.

Le *Messenger d'Athènes*, 30 juillet 1933, a annoncé que, — de Marseille où elle s'était constituée, — cette importante collection privée était désormais transportée à Athènes, dans l'hôtel de son propriétaire, revenu au pays natal : elle a été inaugurée, avenue « de la Reine-Sophie » (précédemment de Képhissia !) — par une visite d'archéologues et d'amateurs.

M. M. Vlastos, quand il était l'hôte de Marseille, a recueilli patiemment de nombreux documents, surtout tarentins : une admirable série de monnaies, plus de deux mille pièces (or, argent, bronze), et d'intéressantes terres-cuites ; il avait fait libéralement connaître ses trésors en France ; tous ceux qui ont travaillé sur l'art de la Grande-Grèce savent ce qu'ils doivent à ce connaisseur si courtois, ami de notre pays comme s'il eût été originaire, non de Chios, mais de Phocée.

Ch. P.

Thésée et Rude.

Le Louvre a acquis il y a quelques mois (P. Vitry, *Bull. des Musées de France*, 10 déc. 1932, p. 166) une esquisse en ronde-bosse exécutée par Rude à 23 ans, quand il était encore élève de Devosge à Dijon. Elle représente Thésée soulevant à Trézène la lourde pierre sous laquelle il devait retrouver le glaive et les sandales d'Égée : ces « pièces à convic-

tion » qui le feraient reconnaître du peuple à Athènes, celles qu'on appela justement les *gnôrismata* (Plutarque, *Vit. Thes.*, 4). — Le sujet avait été traité jadis sur l'Acropole d'Athènes (Pausanias, I, 27, 6-10), et ailleurs (Mendel, *Const.* II, 638). On apprend que les élèves de Rude considéraient la vigoureuse étude de leur maître — prise par Denon, tout d'abord, pour un « antique » — comme représentant « Thésée ramassant un palet ». Il est bon de corriger une erreur si inattendue, que Rude lui-même, du moins, n'avait pas dû commettre : car il a montré de façon trop significative son héros *maintenant à grand effort*, soulevée, la lourde dalle qui celait l'arme royale. — Puisque Rude avait fondu cette esquisse de jeunesse en bronze, et la conserva jusqu'à la fin de sa vie dans sa chambre, rue d'Enfer, c'est qu'il en connaissait le symbolisme. Pourquoi nous dire aujourd'hui (*l. l.*) que Thésée « levait la pierre du tombeau de son père » ? C'est oublier que la scène s'est passée à Trézène, quand Thésée, héros étranger, avait à peine seize ans ; il n'alla qu'ensuite vers Athènes, où son père adoptif mourut beaucoup plus tard, après le célèbre épisode du Retour de Crète et de la voile noire. De plus, Ægée avait son *hérôon* — et non une simple dalle ! — en contrebas du Bastion d'Athéna Niké, à l'Ouest de l'Acropole d'Athènes. Le Louvre possède un ex-voto attique, de Sosippos, fils de Navarchidès (iv^e s.), où la trouvaille des *gnôrismata* semble avoir été rappelée. Le relief n'a pas toujours été bien compris, lui non plus. Fröhner, *Catal. sommaire*, n° 743 ; Le Bas-Reinach, *Mon. fig.*, p. 71, pl. 50). L'« autel bas », dont parle encore la dernière édition du *Catalogue des moulages de Lyon*, composée par le regretté H. Lechat, n'est que la pierre même couvrant les *gnôrismata*. Ce bloc massif n'a rien ni d'un *bômos*, ni d'une dalle funéraire. Rude, qui n'était pas un érudit, avait vu assez juste.

Ch. P.

La Base de Sorrente.

M. G. E. Rizzo lui consacre — sous le titre *La Base di Augusto*, — une magistrale étude (Naples, 1933), qui ne manque pas, à l'occasion — (quel aveu en *lingua italiana* !) — de relever caustiquement certaines tendances trop annexionistes des historiens de la sculpture romaine, et surtout la fâcheuse habitude de trop parler de certains monuments par à peu près (voir p. 13 sqq., à la bibliographie, une liste édifiante des interprétations et erreurs « traditionnelles »). La publication luxueuse du Museo Correale de Sorrente (qui possède la Base) répète au vrai un article donné par l'auteur au *Bulletin de la Commission archéologique communale de Rome* (LX, 1932). Mais on ne s'en plaindra pas, car ce périodique est de format et tirage limités. Mentionnons seulement ici les conclusions d'une riche et décisive étude. La Base de Sorrente, dont il nous reste un peu moins des deux tiers (car on n'a

plus que la moitié de toute la partie gauche) doit être restituée avec une portion centrale (environ 0,54), aujourd'hui perdue. La base supportait sans doute jadis trois statues debout de princes de la famille julio-claudienne, et elle a été sculptée à la gloire d'Auguste (pas avant l'an 3 de notre ère, mais peu après), pour commémorer les fondations pieuses de l'empereur entre 28 av. J.-C. (dédicace du temple d'Apollon Palatin) et 3 après (nouvelle consécration du temple de Cybèle, réédifié). Dans l'intervalle, elle contient des allusions à la remise de la couronne civique décrétée par Auguste en 27 av. J.-C. ; à la désignation d'Auguste comme *Pontifex Maximus*, et à la consécration des *Ædícula Vestae* (en 12 av. J.-C.) ; à la consécration du temple de *Mars Ultor*, et à la dédicace de la statue de culte (2 av. J.-C.). Le long côté A de la Base, si l'on supplée la partie médiane, peut être reconstitué en entier (fig. 3, p. 22). Il n'y manque que la figure d'Auguste en sacrificateur (au centre), précédant cinq Vestales en tenue rituelle avec le *suffibulum* (procession à gauche) ; et l'Autel de Vesta. C'est Vesta elle-même qui était assise à droite, entourée de Déméter et de Coré (Cérès et Libéra), entre son Autel (perdu) et la porte ouverte de son Temple Rond, celui voisin de la *Domus Augustana*. On y aperçoit le Palladium Vestae ; les statues qu'on voit extérieurement, d'un bélier et d'un bovidé (*id.* sur un relief de Palerme), seraient les *dona ex manibîis*, dont il est question dans le Testament d'Ancyre ; toutes ces identifications sont prouvées par la numismatique augustéenne, et les textes (Ovide, *Fasti*, 949 sqq. ; *Monum. Ancyrr.*). A gauche le portique ionique voilé de draperies de fête serait celui même de la *Domus Augustana* ; la façade de la *Domus* figurait sur le retour, au petit côté C, dont il ne nous reste plus que la moitié. En face, l'autre petit côté (B) se rapporte à la fondation du « templum Apollini cum porticibus » (*Monum. Ancyrr.*, IV, 1) ; et l'on y voit les Létoides (Apollon au centre, avec la Pythie demi-couchée à ses pieds : cf. le cratère Médicis de Florence), le trépied derrière lui. Ainsi que pour la statue de Vesta, les types divins sont grecs ; Auguste appréciait la protection des enfants de Lété depuis ses victoires d'Actium et de Mylae ; l'Apollon rappelle celui de Scopas enlevé à Rhamnonte ; on peut penser pour les deux autres figures, à la Lété de Céphissodote et à l'Artémis de Timothéos transportées à Rome. Sur le côté C, très déficient, on voit devant la *Domus Augustana* (porte surmontée de la couronne civique : *Monum. Ancyrr.*, VI, 13), la statue célèbre du *Mars Ultor*, en face du *Genius Augusti*, assis, qui tenait une corne d'abondance. La figure symétrique de celle du Mars, — suggérée par les textes, et par la présence d'un Amour adolescent, — était celle de Vénus (Ovide, *Trist.*, II, 295), qui figure aussi sur le bas-relief de Carthage, au Musée d'Alger. Enfin, la longue face D (arrière ?), dont nous n'avons plus que le tiers, rappelait la fondation du temple de Cybèle (*Monum. Ancyrr.*, IV, 8). La

déesse de l'Ida, connue par les types monétaires, et reproduisant un modèle grec, y trône entre ses lions, et entre deux Corybantes dansants (un seul conservé) semblables à ceux des plaques Campana. Elle était accompagnée de Déméter, et devait recevoir comme Vesta l'hommage des fidèles.

Ch. P.

La grande inscription bachique du Metropolitan Museum de New-York.

Communiquée provisoirement à l'Académie des Inscriptions en 1927 par M. F. Cumont, vue et étudiée par U. von Wilamowitz aux derniers temps de sa vie, cette pièce vient d'être méthodiquement publiée par A. Vogliano et Fr. Cumont (*AJA*, xxxvii, 1933, n° 2, p. 215 sqq.) avec des planches dessinées pour le texte (XXVII-XXIX), et un double commentaire : épigraphique (Vogliano) et archéologico-religieux (Cumont). Voir plus loin, p. 374. — Bien qu'elle ne puisse satisfaire toutes les curiosités il s'agit d'une énumération de dignitaires et de thiasotes), cette liste est essentielle pour l'étude du culte de Bacchus en Italie. Nous apprenons que la base vient non de Tusculum, comme on avait dit d'abord, mais de Torre Nova, où a déjà été trouvé le célèbre sarcophage de l'Initiation dionysiaque. M. Cumont indique bien le rapprochement à faire : ce sarcophage, selon lui, aurait appartenu à un membre de la famille de la prêtresse Pompeia Agrippinilla, à qui la statue offerte par souscription à Torre Nova a été consacrée. Or, femme du consul de 150 apr. J.-C., — M. Gavius Squilla Gallicanus, — Pompeia était d'une famille gréco-romaine descendant de Théophraste de Mytilène, l'historiographe de Pompée, divinisé comme « fondateur et sauveur » par sa ville natale. Jusqu'au temps d'Agrippinilla, le *genos* de Théophraste restait honoré à Lesbos, ce que prouvent maintes inscriptions recueillies sur place. Le culte sur lequel nous renseigne le texte nouveau est donc plutôt lesbo-romain, que romain pur ; d'ailleurs, l'ensemble du thiasos de Torre Nova formait « un tout homogène, une société de Grecs des Iles ou d'Asie », montrant — ce sont les termes mêmes de M. F. Cumont — « combien sous les Antonins et les Sévères, l'accession de la bourgeoisie opulente des provinces orientales aux honneurs suprêmes de l'État a contribué à transformer Rome en une ville à demi hellénique ». M. F. Cumont a commenté les titres des dignitaires, dont certains archaïsants — comme celui d'Héros, donné au chef du collège, — en tête de liste. Plusieurs autres sont nouveaux et révélateurs, en marge des titulatures éleusiniennes : un myste était *ὑπουργός* et *σειληγόσμος* ; il y avait des *βουκόλοι* et des « archibouviers » ; divers grades curieux : *ἀρχιβάσσαρος* et *ἀρχιθασάρα*, *ἀμφιθαλεύς*, de *πυρφόρος*, de *ἱερομνήμων*, *ἀρχινεάνισκος*, de *βάκχοι* : des

deux sexes : dits ἱπὸ κερταζόμενος ; on voit apparaître des gardiens des autres bacchiques, et des σεπτατά, qui doivent avoir été des novices « silencieux ». On y reviendra.

Ch. P.

Numen Neronis, ou Antinoüs ?

Presque simultanément viennent d'être étudiées à nouveau — mais en sens contradictoire — deux têtes voilées très expressives, de jeune homme, restées l'une et l'autre énigmatiques. M. F. Poulsen, dans ses précieuses *Sculptures antiques des Musées de province espagnols Acad. danoise, Bull. d'archéol. et d'histoire de l'art*, I, 2, 1933, p. 23, n° 8, fig. 31, examinant la tête de Mérida qui a été publiée si soigneusement par M. R. Lantier (*Inventaire des monuments sculptés pré-chrétiens : I, Lusitania*, 1918, p. 14, n° 52, pl. XXIII, fig. 26-28 ; cf. *Monum. Piot*, XXII, 1917-8, p. 175, pl. XVII), ne « peut guère douter qu'il s'agisse d'Antinoüs » ; il compare notamment la statue de Delphes. Mais il ne rapproche pas une tête de statue du Musée d'Avallon, pour laquelle M. Silvio Ferri vient de son côté — ignorant l'étude de M. Fr. Poulsen, et quelques autres — de signaler la ressemblance avec le beau document du *Conventus Emeritensis* : Il « *Numen Augusti* » di Avallon (*Lugdunensis*) et la probabile attività di Zenodoro nelle Gallie, Roma, Coppitelli e Palazzotti, 1933, p. 6-7. D'après le savant italien, — qui risque, je le crains, de ne pas persuader tous ses lecteurs, — dans les deux cas, à Augusta Emerita comme à Aballo, on aurait représenté le *Numen Augusti* en mélangeant des traits d'Apollon, d'Alexandre (?), d'un pontife sacrifiant, à ceux, individuels, d'un empereur vivant. Pour la grande statue (complète) qui appartient à la sous-préfecture de l'Yonne, M. Silvio Ferri n'ose prononcer en définitive le nom de Néron, encore qu'il y incline (p. 9) ; mais il nous dit hardiment que l'œuvre serait de ce Zénodôros, grec d'origine, qui, selon Pline (*Nat. hist.*, 34, 45) travaillait chez les Arvernes aux environs de 55 apr. J.-C. Affirmation hardie, penseront les sages. S'il faut, selon le rapprochement des deux têtes, choisir désormais entre l'hypothèse danoise et l'hypothèse italienne, à quelle interprétation, à quelle date s'arrêter ? La tête d'Avallon, plus pathétique que celle de Mérida, a, semble-t-il, du moins, les mêmes caractéristiques techniques (cf. S. Ferri, p. 5) ; il y a beaucoup de probabilité, ainsi, pour qu'on ait eu raison de la rapporter à l'époque hadrienne, ce qui ruinerait tout net le rapport cherché avec l'art de Zénodôros. Il est à remarquer que les deux documents viennent de temples d'un culte *non impérial* (Diana à Augusta Emerita, Mercurius à Montmartre près Avallon). Doit-on penser au temps d'Hadrien ? Le prestige du Bithynien sacrifié pour l'empereur expliquerait assez, ici et là, la consécration. Retenons aussi,

en tout cas, la nécessité d'étudier de plus près les documents d'art de nos musées provinciaux de France, musées dont M. S. Ferri ne loue pas l'organisation¹ (p. 11).

Ch. P.

Une nouvelle image d'Epona.

Des recherches archéologiques entreprises à Gannat, dans le faubourg Saint-Étienne et au voisinage de l'église du même nom, ont amené la découverte d'une nouvelle figure d'Epona. Sur une tablette de calcaire blanc (haut., 0 m. 29 ; larg., 0 m. 24 ; épais., 0 m. 55) la déesse est représentée assise en amazone sur un cheval. La tête, aux traits juvéniles, est surmontée d'une épaisse chevelure, divisée sur le front en deux larges bandeaux ondulés bouffant au-dessus des tempes. La monture porte un tapis recouvrant le coussin qui tient lieu de selle.

R. L.

Découverte à Arles d'une mosaïque romaine.

Lors de récentes fouilles opérées à Arles, au quartier de Trinquette, par M. Fernand Benoit, directeur du Musée lapidaire, avec le concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (voir ci-dessus, p. 307, séance du 3 juillet), on a découvert une intéressante mosaïque romaine, datant, croit-on, du III^e siècle, et qui ornait une villa de la même époque.

Le sujet central, retrouvé malheureusement incomplet, représente la Conquête de la Toison d'Or. Jason, dont il ne reste que le bras et la cuisse, tend la main vers l'Arbre sacré pour s'emparer de la Toison d'Or qui est suspendue sous la protection d'un serpent, tandis que Médée tente de détourner l'attention du reptile en lui présentant un philtre. Des médaillons figurant le buste de quatre personnages, dont l'exécution accuse une grande finesse et un brillant coloris, encadrent le sujet central. La bordure de la mosaïque est faite de grandes rosaces.

Cette mosaïque, qui a été enlevée du sol, va être installée sous peu au Musée lapidaire d'Arles.

(Débats, 15 septembre 1933.)

X.

A propos de l'interprétation d'une des scènes des mosaïques dites de Boscéaz près d'Orbe (Suisse).

Parmi les scènes figurées sur les célèbres mosaïques de Boscéaz, celle du soi-disant cortège rustique², a été récemment l'objet d'une

1. La brochure est la seconde d'une série consacrée à nos antiquités nationales : la première avait eu trait aux trophées de Saint-Bertrand-de-Comminges.

2. Voir la bibliographie dans A. BLANCHET, *Inventaire des mosaïques de la Gaule*, II, p. 152 (n. 1380), et S. REINACH, *Répertoire de peintures grecques et romaines*, Paris, 1922, p. 247, 1.

nouvelle interprétation due à M. Étienne Clouzot et à Mlle van Berchem. Dans un article publié dans la *Revue historique vaudoise* (juillet-août 1933), M. Clouzot reconnaît dans le prétendu « cortège rustique » un départ pour la chasse avec le chariot chargé du filet. Le personnage portant un faisceau d'objets inexplicables, d'après M. Blanchet, des pieux ou un piège, d'après S. Reinach, tient en réalité des torches dont l'extrémité garnie de matières inflammables, est gardée par le porteur prudemment à l'écart du pot à feu tenu dans l'autre main. Le deuxième personnage de la scène, le « joueur de cor », est, d'après M. Clouzot, muni d'une massue pour assommer le gibier pris au filet.

Les rapprochements avec les mosaïques africaines et gallo-romaines faits par l'auteur à l'appui de son interprétation sont tout à fait en faveur de celle-ci. Il convient donc d'accepter sa proposition de débaptiser le « cortège rustique » de la mosaïque de Boscéaz et d'y reconnaître dorénavant la représentation d'un départ pour la chasse¹.

Claude F.-A. SCHAEFFER.

Émailleurs d'Occident.

Il n'est guère de musées qui ne conservent parmi les collections romaines nombre de petits objets émaillés, boucles, fibules et même vases. L'origine de ces pièces reste obscure et il faut savoir gré à Mlle Fr. Henry d'avoir essayé de soulever un coin du voile sous lequel se cachent les ateliers qui fabriquèrent ces pièces parfois charmantes (*Préhistoire*, II, 1933, p. 65-146).

Cette industrie, dont les origines remontent au premier âge du Fer pendant lequel elle connut un développement remarquable et produisit des chefs-d'œuvre, tels les cœnochoés de Basse-Yutz ou le casque d'Amfreville-sous-les-Monts, a pris certainement naissance en Occident. Les ateliers sont entre les mains des Barbares dont parle Philostrate (*Icon.*, I, I, XXVIII) et ce sont les émailleurs de la Moselle, puis de la Bretagne qui répandirent à travers le monde romain le goût de ces parures hautes en couleurs. Mais, à côté de ces grands centres de production, à partir du III^e siècle de notre ère, on saisit l'existence, aux confins du monde romain, d'une industrie russe, persane « plus supposée que connue », écossaise et sans doute aussi irlandaise.

R. L.

1. La proposition a été acceptée par M. F. Staehelin dans la seconde édition de son ouvrage *Die Schweiz in römischer Zeit*, Bâle, 1931. Le Pr P. Schazmann, dans une étude publiée dans la *Revue historique Vaudoise* (nov.-déc. 1932) et dans un article du *Journal de Genève* (3 mars 1933) intitulé *Sur la mosaïque du Cortège rustique à Bossage près Orbe*, avait d'abord combattu l'idée de M. Clouzot, mais il s'est depuis rallié à sa thèse (*loc. cit.*, p. 14).

Les fouilles de San Cugat del Valles (Pl. I et II).

Au cours d'un récent séjour en Espagne, il m'a été donné de prendre part aux fouilles que le Service archéologique de la Généralité de Catalogne poursuit avec bonheur dans le cloître du célèbre monastère de San Cugat del Valles. Je dois à l'amabilité de M. le Pr P. Bosch Gimpera, recteur de l'Université de Barcelone, communication du rapport préliminaire sur ces travaux auxquels j'emprunte les éléments de la présente note.

Lors des travaux de réfection entrepris dans l'aile orientale du cloître, on découvrit de larges pans de murailles et des fragments de tuiles romaines, témoins de constructions antérieures au moustier le plus ancien. Des sondages immédiatement exécutés dans le cloître et sous les pavements de l'église abbatiale et de la chapelle du Saint-Sacrement, fournissent des renseignements précis sur l'occupation du site de San Cugat del Valles à l'époque romaine et permettent d'écrire une nouvelle page de l'histoire des origines chrétiennes en Catalogne.

Sous le cloître et les bâtiments conventuels s'étendent les ruines d'une forteresse romaine, le *Castrum Octavianum*, où la tradition place le martyr des saints Cugat et Sévère et de leurs compagnons. De cet établissement militaire subsistent encore de larges tronçons de murailles en pierres de grand appareil et des silos à provisions dont l'un était encore rempli de blé calciné. Dans un groupe de constructions du iv^e siècle de notre ère, on avait utilisé comme matériaux de remploi une pierre portant une dédicace au nom de l'empereur Tibère : un milliaire, qui est peut-être celui mentionné dans les Actes de la passion des martyrs et près duquel ils auraient été exécutés.

À la même période appartient un groupe de sarcophages en pierre ou en tuf, couchés au voisinage d'une salle rectangulaire, la primitive église de San Cugat, bâtie après la paix de l'Église. Dans cette pièce avaient été disposées plusieurs tombes recouvertes de mosaïques dont il ne reste plus qu'un petit fragment orné de colombes. La chapelle fut agrandie plus tard par l'adjonction, à l'une des extrémités de la nef, d'une abside adossée à la paroi extérieure. Elle abritait probablement un tombeau de martyrs, car on y a recueilli une assez grande quantité d'ossements, parmi lesquels deux fémurs transpercés de clous en fer. Avec la mosaïque qui le recouvrait, on signale parmi ces restes la présence de boutons d'os, d'agrafes de ceinture de basse époque romaine ou même contemporaines des invasions. Plus intéressants sont des tessons de poteries rouges, à décor estampé figurant des pilastres surmontés d'arcatures, semblables à ceux découverts dans les ruines des églises chrétiennes de l'Afrique du Nord, des Baléares et de la côte orientale de l'Espagne. Il est fort possible que cette adjonction corresponde à une réfection du monument détruit par un incendie

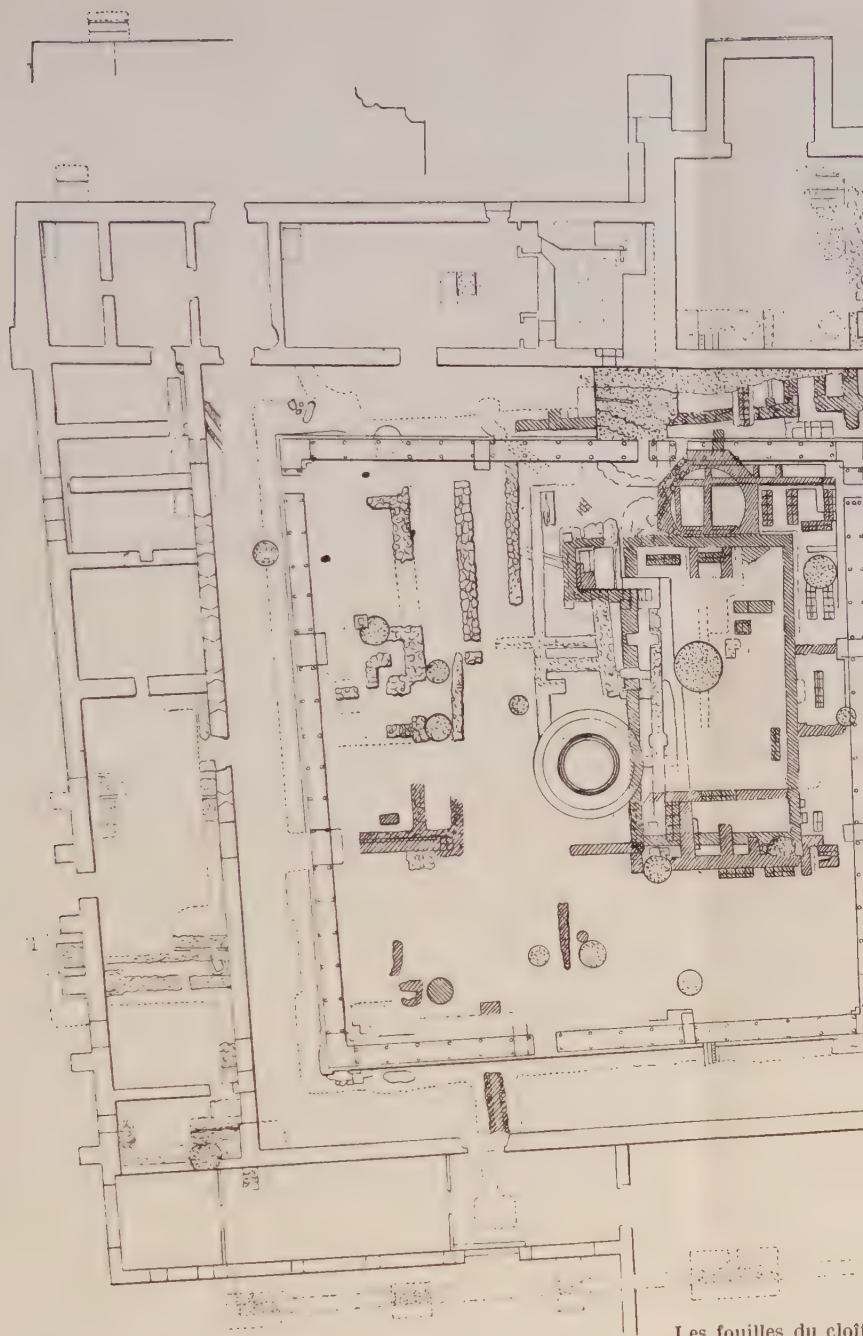
dont les traces sont très nettes sous un nouveau pavement établi à l'époque visigothique (v^e-vi^e siècle) au-dessus du sol de la première église. A la même période appartiendrait le massif de maçonnerie découvert au milieu de la nef et qui pourrait provenir d'un autel. La complexité des tronçons de murailles dans le voisinage du sanctuaire, bien que très mal conservées, la présence de *dolia* occupant d'anciens silos paraissent indiquer l'existence d'un premier monastère contemporain de la restauration visigothique.

Ces travaux ne furent pas sans entraîner des modifications importantes de la primitive église à la paroi occidentale de laquelle était adossée une curieuse chapelle funéraire, de forme rectangulaire, flanquée aux angles de quatre pilastres. Elle renfermait trois tombes séparées par des cloisons de mortier, soigneusement recouvertes d'un enduit de tuileaux et fermées par de grandes briques plates. Au-dessus, dès l'époque des invasions, fut établie une nouvelle sépulture, elle-même entaillée par des canalisations appartenant au premier monastère du Moyen âge.

Au voisinage de cette petite chapelle funéraire, la coupe du terrain est particulièrement intéressante, car on y distingue nettement deux couches d'incendie, certainement antérieures aux canalisations que nous venons de signaler. La plus ancienne correspond à la destruction de la basilique romano-chrétienne, la seconde à celle de l'église et du monastère visigothique qui disparaissent probablement au cours de l'invasion arabe du viii^e siècle. Ces couches d'incendie se retrouvent dans plusieurs endroits, particulièrement dans l'église romano-visigothique.

Il semble aussi que parmi les modifications que subit l'église à l'époque visigothique, on aurait bâti un narthex à son entrée; malheureusement il faut le déduire de restes très mal conservés.

L'existence d'un établissement de religieux à San Cugat, dès cette dernière époque, semble encore confirmée par le fait qu'en 785 Charlemagne, après la reconquête, donna à l'abbé Déodat la juridiction sur le *castrum Octavianum*, les terres et les châteaux du voisinage. On sait, d'autre part, qu'Almansor (970) détruisit à San Cugat un monastère qui ne peut être que celui édifié, après la prise de Barcelone, par les soins de Louis le Pieux (800). De cette construction, les travaux du Service des monuments historiques ont retrouvé les vestiges dans le déambulatoire occidental du cloître actuel, où la découverte de fenêtres de tradition romane, dont les arcs sont en briques, et d'un fragment de plaque de marbre ayant pu appartenir à un autel semblerait indiquer l'existence sur cet emplacement d'une église conventuelle. A la même époque, on doit encore rattacher les canalisations mises au jour le long de la paroi occidentale de la basilique et, en rapport avec elles, une construction encore énigmatique, de forme circulaire, ados-



Les fouilles du cloître

Légende



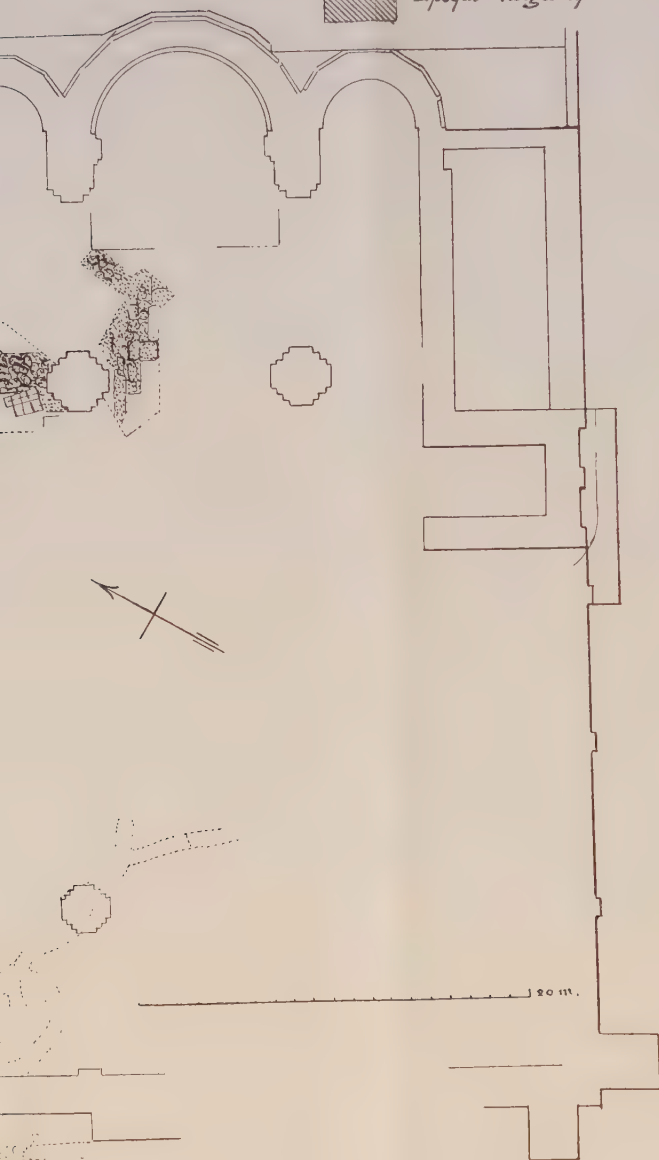
Epoque du Castrum



Constructions du IV^e Siècle ap. J.C.



Epoque Visigothique.



sée à l'abside visigothique, en relation avec les canalisations du monastère du début du moyen âge. Il y a donc eu de profondes modifications dans l'économie générale du plan primitif. Le monastère comtal s'étend sur la première basilique dont il recouvre les ruines et la nouvelle église s'élève, à l'opposé de la première, dans la partie ouest du cloître moderne.

Les fouilles permettent encore de reconnaître les principales étapes de la reconstruction qui suivit la destruction par les bandes d'Almansor. Une première, de très peu postérieure à la catastrophe, est l'œuvre de l'abbé Otto qui poursuit l'édification de la salle aux fenêtres jusqu'à la muraille septentrionale du cloître où étaient percées des portes obstruées ensuite. On peut attribuer encore à la même période les soubassements de la galerie primitive du cloître. Une seconde campagne se place au *x^{ie}* siècle. C'est l'époque où l'abbé Guitart élève la muraille méridionale du cloître et les bâtiments qui l'entourent. Une donation du comte Raymond Béranger, en 1013, pour la construction du cloître vient encore confirmer la découverte de soubassements qui dans cette partie du monastère semblent être dus à la même période. Interrompue pendant quelque temps, comme le prouve la fermeture de la porte pratiquée dans le mur prolongeant la salle aux fenêtres et la construction d'une muraille perpendiculaire, l'œuvre est reprise au *xiii^e* siècle et poursuivie jusqu'à son complet achèvement. C'est alors que se place la construction des fenêtres de l'ancienne salle capitulaire et celle du cloître avec ses magnifiques chapiteaux tel qu'il est parvenu jusqu'à nous. A l'angle nord-est du déambulatoire, devant la porte de l'église et celle du Saint-Sacrement, on a reconnu l'existence de plusieurs sépultures d'abbés. L'une d'elles avait contenu deux corps, déposés dans des coffres de pierre, dont l'appareil assez rudimentaire rappelle celui des soubassements du cloître du *x^{ie}* siècle. La tombe supérieure était vide, mais dans celle du dessous, à côté d'un squelette, gisaient les restes informes d'une crosse. Deux autres sépultures ont donné une crosse d'ivoire du *xiii^e* siècle et un bâton pastoral gothique en plomb.

Devant l'importance des renseignements fournis par cette première campagne de fouilles, il serait particulièrement souhaitable que les travaux de dégagement soient poursuivis et qu'on puisse conserver au moins les ruines du jardin du cloître sans les recouvrir. Nous ne doutons pas que le Service des Fouilles de la Généralité de Catalogne tiendra à honneur d'achever une œuvre si importante pour l'histoire de l'un de ses plus illustres monuments.

R. L.

Les Primitifs Valenciens.

Les primitifs de l'Espagne méditerranéenne continuent à faire l'objet de nombreuses recherches. C'est ainsi qu'une étude est consa-

crée à plusieurs retables du musée diocésain de Valence par MM. de San Petrillo et Elias Tormo dans l'*Archivo Español de arte y arqueología* (1933, n° XXVI, pp. 85-102). — D'autre part il importe de signaler les travaux publiés à Castellón de la Plana sous les auspices de la *Societat Castellonense de Cultura*. Bien des indications sont à trouver dans le Bulletin trimestriel de cette société, dont le dernier numéro contient, par exemple, une note de M. Durán i Sanpere, le savant archiviste de Barcelone, sur deux élèves de Lluís Borrassà. On consultera également avec fruit parmi ces publications le volume richement illustré *Pintors del Maestrat* par M. Angel Sánchez Gozalbo (collection *L'Art Migeval del Maestrat*, Castellón, 1932). E. LAMBERT.

Le musée de Valladolid.

On vient de convertir le musée provincial des beaux-arts de Valladolid en un musée national. On y groupera les œuvres les plus intéressantes, exception faite, bien entendu, de celles si nombreuses existant encore dans les églises d'Espagne, de la sculpture religieuse espagnole. Valladolid fut pendant trois siècles le centre le plus important de cette sculpture. C'est là, dans de nombreux ateliers, que furent exécutés les plus beaux et les plus grands retables pour la plupart polychromés.

Le père de cette sculpture fut Alonso Berruguete, élève de Michel-Ange et protégé de Charles-Quint, natif de la province de Valladolid. Celle-ci, à l'époque, était très boisée, c'est ce qui explique pourquoi son chef-lieu devint un centre de sculpture sur bois. A noter qu'en Castille on ne trouvait ni marbre, ni albâtre.

A la fin du x^ve siècle, il y eut, en Castille, une véritable fièvre de construction d'églises et d'édifices en faveur de laquelle rivalisaient de zèle et d'enthousiasme les abbayes, les chapitres, les prélats et les gens fortunés. A cette même époque, Alonso Berruguete revenait d'Italie, tout imprégné de la Renaissance italienne, dont il s'efforça de répandre en Castille les enseignements.

Le musée de Valladolid possède deux des plus merveilleux retables — retables d'Olvedo et de San Benito — de l'élève de Michel-Ange, dont la tradition se perpétua jusqu'à la fin du xvi^e siècle, époque où furent exécutés des retables monumentaux aux dorures rutilantes. On admire là encore les œuvres maîtresses de deux autres sculpteurs religieux, Gregorio Fernandez et Juan de Juni, entre autres de ce dernier, *L'Enterrement du Christ*.

Le nouveau musée de Valladolid, dont on veut faire, à juste titre, un centre important d'études artistiques, a été installé dans un magnifique édifice qui n'est autre que le Grand Collège de Saint-Grégoire, fondé par le P. Alonso de Burgos. Les œuvres exposées y trouvent un cadre magnifique approprié. X.

(Débats, 31 août 1933.)

BIBLIOGRAPHIE

Rémy Cotteville-Giraudet. *Médamoud. Les monuments du Moyen Empire* (Fouilles de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, année 1931) sous la direction de M. Pierre Jouguet. Rapports préliminaires, t. IX, 1^{re} partie) ; Le Caire, 1933 ; in 4°, 126 pp. 41 fig., 27 pl. hors-texte. — Depuis 1925, des mémoires annuels, archéologiques ou épigraphiques, dûs à M. Fernand Bisson de La Roque et à certains de ses collaborateurs, ont tenu le monde savant au courant des découvertes faites dans les fouilles du Musée du Louvre à Médamoud. Le lecteur qui a suivi ces publications sait que, dès le début, toutes les campagnes ont amené l'exhumation, des couches profondes du temple de Montou, d'un certain nombre de bas-reliefs admirables en calcaire, œuvres de la XII^e dynastie et des suivantes, qui ont été décrits et étudiés au fur et à mesure de leur découverte. Ils ont été, de plus, rapprochés de façon à reconstituer des ensembles, remontés, pour la plupart, au Musée du Caire. Ces résultats ont été excellemment publiés dans les précédents rapports.

Il restait à relever dans le détail les signes hiéroglyphiques, qui abondent sur ces bas-reliefs, et à en dresser le *Corpus*, comme une contribution importante, pour une période nettement délimitée, à l'étude de l'épigraphie égyptienne. Cette science, en effet, est encore en voie de formation, et aucune œuvre d'ensemble ne pourra être tentée dans ce domaine avant que des monographies ne lui aient préparé des points d'appui solides. M. Cotteville-Giraudet, qui a passé trois années sur le chantier de Médamoud à titre d'auxiliaire, a accepté de mener à terme ce travail méritoire. Le résultat en est représenté par les planches XXVII-XLIII de son livre, qui en sont le noyau et la partie utile.

Autour de ce noyau, dont le texte de présentation constitue le chapitre II, M. Cotteville-Giraudet a groupé, dans un chapitre premier, une série de comparaisons entre des éléments figurés qui se retrouvent, aux différents règnes, sur les bas-reliefs dont il avait à s'occuper : le vêtement royal, le vêtement divin, les offrandes, le kiosque de fête jubilaire et les sanctuaires symboliques du Sud et du Nord ; puis, dans un chapitre III, des considérations sur l'iconographie

des rois représentés. Il a préposé au tout une introduction, dans laquelle il décrit longuement les différents ensembles reconstitués dont il va utiliser les inscriptions. Précaution indispensable, sans doute, dans certains cas, mais qui ici peut paraître superflue, dans un ouvrage faisant partie d'une série où tout cela a déjà été dit. On ferait la même remarque au sujet de celles de ses planches qui sont purement et simplement reproduites des rapports précédents.

On m'excusera de ne pas relever dans le détail toutes les assertions de M. Cotteville-Giraudet qui appelleraient des rectifications ou des précisions. Ce serait écrire un second volume. Deux considérations d'ordre général, appuyées par quelques exemples, suffiront à faire comprendre au lecteur, pourquoi, à parler franchement, on ne peut que formuler des réserves graves sur la valeur scientifique de ce livre.

La science égyptologique est fondée presque exclusivement sur l'interprétation de faits particuliers attestés directement par les monuments, et non point sur les témoignages d'ouvrages antiques, dans lesquels les Égyptiens eux-mêmes se seraient donné la peine d'exposer leurs croyances et leurs idées, de décrire leurs mœurs ou de raconter leur histoire. Il est à présumer que ces genres littéraires, qui sont pour nous l'expression de la science, étaient en dehors de leur horizon. L'Égypte antique nous fournit une *materia historica*, rien de plus. L'égyptologie a donc pour matière propre une reconstitution du passé basée sur des travaux particuliers, dont les résultats se recourent les uns les autres ; elle progresse par ces travaux de détail ; elle a pour instrument des monographies qui, sur un point donné, établissent avec exactitude l'état de la question, au moyen d'une bibliographie strictement mise à jour, et qui, le sujet ainsi délimité, proposent des faits ou des interprétations nouvelles. Si l'on considère, d'autre part, que l'immense bibliographie égyptologique, dans son ensemble, n'est codifiée que sommairement et dans ses grandes lignes, on comprendra que ce n'est pas un mince mérite, aux yeux des spécialistes, pour un travail, même médiocre en résultats positifs, que d'arrêter une bibliographie irréprochable du sujet traité, en même temps que c'est le seul moyen, pour l'auteur, de savoir où en est la science et à partir de quelles limites il peut espérer la faire progresser. On se rendra compte que, par contre, tout ouvrage qui ignore ou néglige cette information bibliographique doit être forcément tenu pour de peu de valeur : sans elle, les intuitions les plus ingénieuses risquent de tomber à côté du sujet, de reprendre des problèmes déjà résolus et, manquant d'attaches solides, de faire figure de fantaisies.

C'est ce manque de mise au point préalable de bien des questions qui vicie l'ouvrage de M. Cotteville-Giraudet, encore qu'il contienne parfois des idées en elles-mêmes intéressantes et, en tous cas, élégamment exprimées. En ce qui concerne son catalogue de signes, M. Cotte-

vieille-Giraudet s'en tient la plupart du temps, pour l'identification des hiéroglyphes, aux descriptions de la liste que nous avons publiée, le regretté Sottas et moi, il y a onze ans, en appendice à notre *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*. C'est flatteur pour nous, mais je confesse que notre ouvrage a fatalement un peu vieilli ; de plus, les indications d'un tableau de ce genre, dans un livre de vulgarisation, sont forcément succinctes et pas assez riches en nuances. Il a paru depuis, dans l'*Egyptian Grammar* de M. Gardiner, une précieuse liste d'hiéroglyphes, munie de références justificatives, que M. Cottevieille-Giraudet cite quelquefois, mais dont il aurait eu intérêt à se servir davantage ; depuis lors même, un certain nombre d'articles sont revenus, dans les revues spéciales, sur des points particuliers du même sujet. C'est l'établissement consciencieux d'une bibliographie relative à ses hiéroglyphes, à la date de 1933, qui aurait fait du chapitre II de M. Cottevieille-Giraudet un instrument de travail utile et ouvert à l'auteur des pistes nouvelles ; elle lui aurait, en même temps, évité le désagrément que telle de ces phrases, qui semble énoncer une vérité incontestable, ne fasse que témoigner de l'ignorance paisible d'un problème et d'une solution. C'est ainsi qu'il affirme (p. 66) que *l'on peut interpréter comme représentant le fil de l'eau* les lignes en zigzag qui décorent parfois la partie inférieure du signe *ha*, touffe de papyrus, alors que, depuis 1926, M. Keimer a prouvé (*Ægyptus*, VII, p. 181-185) qu'il s'agit, en réalité, du buisson des involucre à la base des tiges ; qu'il donne comme définitive (p. 85) l'explication du signe *neter* par M. Loret, alors que M. Gardiner, dans sa liste citée, a adopté une autre interprétation, avec références à l'appui. Cette dernière interprétation, du reste, a été corroborée par un article de Miss Murray, dans les *Studies presented to F. Ll. Griffith* (1932), p. 312-315. On ne peut faire grief à M. Cottevieille-Giraudet de n'avoir pas connu ce dernier travail, qui n'était peut-être pas paru quand il a signé son bon à tirer, mais il n'en reste pas moins que l'article de Miss Murray représente une opinion qui s'était déjà suffisamment affirmée pour que M. Cottevieille-Giraudet ait eu à en tenir compte. Pour revenir aux considérations hasardeuses que renferme son paragraphe sur le signe *neter*, M. Cottevieille-Giraudet écrirait-il sans ambages que *l'un des noms géographiques désignant la Nubie se trouve être justement l'appellation « Terre des dieux »*, s'il avait seulement consulté l'ouvrage fondamental sur la question, le *Dictionnaire des noms géographiques* de M. Gauthier, t. VI (1929), p. 24 ?

Ce manque imperturbable de documentation sérieuse, et même élémentaire, n'entache pas que la liste des signes : dans l'ensemble du livre, le lecteur n'aura que l'embarras du choix. A la page 32, par exemple, sans tenir compte des nombreuses scènes identiques sculptées, avec leurs légendes, sur les parois des temples, pas plus que du

texte du rituel relatif à cette cérémonie (Moret, *Le Rituel du culte divin journalier en Égypte*, 1902, p. 171-172), qui montrent ou décrivent la lustration par l'eau, M. Cotteville-Giraudet décide que le vase *nemsit* incliné par le roi répand une libation de lait. Il se réclame, pour appuyer cette assertion étonnante, du *Grand Papyrus Harris* dans lequel on voit que *nemsit* est un vaisseau réservé au lait : ceci est très intéressant. Si, malgré l'absence de référence, on arrive jusqu'aux passages visés (40 a, 12 et 13; 55 b, 11 et 12), on s'aperçoit qu'il s'agit bien, en effet, de lait — et même d'un autre liquide — mais que les *nemsit* sont prises ici simplement pour des mesures de capacité : rien, en fait, n'autorise la conclusion de M. Cotteville-Giraudet, qui, par ailleurs, est infirmée par des textes sans ambiguïté. De même, pour l'interprétation de ce détail du pagne orné de Sésostris III, dont il fait un vêtement spécial, un *plastron vraisemblablement destiné à protéger le ventre* (p. 13), un *couvre-ventre à mailles* (p. 15), un *vêtement défensif, composé d'un réseau protecteur monté sur un fond d'étoffe* (id.), M. Cotteville-Giraudet aurait dû, avant de s'engager dans des conclusions aussi nouvelles, se documenter sur la façon dont les artistes égyptiens avaient coutume de représenter le pagne royal. Il aurait vu sans doute, rien qu'en jetant les yeux sur sa propre planche IX, qui reproduit, d'après un rapport précédent, le magnifique linteau de Sésostris III entré au Louvre, que le même élément, non orné, il est vrai, mais reconnaissable à sa place et à sa forme dans l'effigie royale de droite, couvre, dans l'image symétrique de gauche, les reins du roi *par derrière*, ce qui est inquiétant pour sa thèse. Cette constatation l'aurait peut-être amené à rechercher ce qui a déjà été écrit sur la question, tant au point de vue du vêtement lui-même (Bonnet, *Die aegyptische Tracht*, Untersuchungen..., VII, p. 40-44), que de sa figuration conventionnelle (cf. Schaefer, *Von aegyptischer Kunst*, 3^e édit., 1930, p. 285). Il aurait certainement obliqué sur une autre voie, et il aurait pu ainsi nous apprendre des choses plus certaines et non moins intéressantes, car le cas d'un pagne royal décoré de cette façon — et sur le côté gauche, à la différence du pagne orné des particuliers, de mode sous l'Ancien Empire, qui l'est sur le côté droit — est rare et l'explication que M. Cotteville-Giraudet propose de l'exécution de la décoration — une application de perles — est à prendre en considération.

Dans d'autres circonstances, M. Cotteville-Giraudet paraît, en l'absence de toute référence, donner comme de son cru des explications dont d'autres savants ont déjà, à tout le moins en grande partie, eu le mérite : c'est ainsi qu'il trouve moyen de refaire une théorie du pagne royal triangulaire (p. 16-18), sans citer au moins Maspero, qui, dans ses *Notes de voyage*, XII (Annales du Service des Antiquités de l'Égypte, X, 1910, p. 141-143), a pourtant le premier l'émis idée, que

M. Cottevieille-Giraudet utilise, que l'ornement des angles du devant était une tête de *fénech* en or estampé. Inutile d'ajouter qu'il ne semble même pas soupçonner que M. Hans Bonnet, dans son mémoire bien connu *Die aegyptische Tracht*, déjà cité, auquel il faut bon gré mal gré se référer quand il s'agit du costume, a traité cette même question du pagne royal (p. 39-40) et interprété les ornements des angles comme des têtes stylisées de panthères.

Le second reproche grave que l'on doit adresser à M. Cottevieille-Giraudet vise l'abus, tout au long de son livre, des rapprochements avec la préhistoire. Que des comparaisons de cet ordre soient utiles lorsqu'il s'agit d'interpréter les documents d'époque protohistorique, cela va de soi ; mais elles sont hors de saison, surtout avec cette abondance, dans une étude sur des monuments datant du Moyen Empire : ce serait plutôt dans l'époque précédente, l'âge memphite qu'il faudrait chercher, avant tout, des termes de comparaison. Bien plus, il est même dangereux de sauter allègrement quinze siècles, au bas mot, de civilisation pour établir des équivalences, sans s'inquiéter de témoignages intermédiaires. Aussi je reste sceptique, jusqu'à plus ample informé, sur le rapprochement que M. Cottevieille-Giraudet institue tout de go, avec une certaine réserve toutefois, entre l'uréus en métal qui orne une perruque d'apparat du roi Sébekemsaf et le serpent familier que l'ancien chef, charmeur et sorcier, déposait, nous assure-t-il, dans sa « tignasse » (p. 19). Le lecteur trouvera lui-même d'autres exemples. Mais je m'en voudrais, au nom de l'humour, de ne pas lui signaler les réflexions que l'examen des offrandes représentées sur les bas-reliefs du Moyen Empire, à Médamoud, suggère à M. Cottevieille-Giraudet (p. 35) : *Toutes ces offrandes du roi au dieu sont, on le voit, des produits de la terre : au pain, au vin, au lait que nous avons cités, il convient de joindre les viandes et les fruits qui se pressent sur les tables d'offrandes. Cette conclusion nous vient à l'esprit : de même que le roi qui offre est vêtu du pagne hamitique et même néolithique, les présents qu'il fait à ses dieux sont ceux d'un peuple d'origine néolithique, c'est-à-dire d'un peuple de sédentaires dont les occupations paisibles consistent à cultiver la terre et à élever le bétail ; les viandes qui se dressent devant le dieu ne proviennent pas de bêtes sauvages forcées à la course : ce sont des prémices de troupeaux.* Si quelqu'un estime que c'est du bon comique, il prouvera simplement qu'il n'a pas conscience du caractère néolithique de l'acte qu'il fait, quand il se fait servir, au restaurant, un déjeuner dont le menu ressemble fort, tout compte fait, à celui des offrandes de Sésostri III.

Il y avait mieux à faire, pour publier le recueil intéressant des hiéroglyphes de Médamoud, que de lui imposer le voisinage d'un texte manquant à ce point d'information scientifique et grossi, par contre, de trop de considérations étrangères au sujet. Une liste de références

renvoyant, pour chaque signe, à des spécimens typiques de la même époque, déjà publiés, n'aurait pas été tellement difficile à établir : elle aurait constitué un répertoire utile autour des signes de Médamoud et fourni une contribution importante à l'étude de l'épigraphie égyptienne du Moyen Empire. Surtout, puisque M. Cottevieuille-Giraudet a intitulé son mémoire *Les monuments du Moyen Empire*, pour indiquer qu'il a assumé d'étudier aussi bien l'archéologie que l'épigraphie de ces monuments, il avait une question préliminaire à traiter, neuve et délicate il est vrai, mais d'un grand intérêt. On sait que ces « porches » de calcaire, reconstitués par M. Bisson de La Roque et ses collaborateurs, ainsi que les portes simples, les tronçons de piliers quadrangulaires, les architraves et quatre colonnes en grès, représentent les seuls éléments architectoniques en pierre, appartenant au Moyen Empire, que le sous-sol de Médamoud ait restitués. On est donc fondé à conclure que le gros œuvre du temple de Médamoud, à l'époque du premier Empire Thébain, était en briques crues, dans le style, sans doute, du petit temple nord de Bouhen, près de la seconde cataracte, que MM. Randall-Maciver et Woolley ont déblayé en 1909-1910, et qui date du début du Nouvel Empire. En utilisant, entre autres, cette comparaison et les indices fournis par les monuments mêmes de Médamoud, on aurait pu étudier la question de l'édifice du Moyen Empire et arriver, à tout le moins, à des suggestions fondées. Et comme, par ailleurs, les représentations qui décorent le passage intérieur des porches sont précisément celles qui s'étaleront plus tard sur les murailles de pierre des temples thébains, il convenait d'exploiter ce rapprochement pour en tirer les conclusions possibles relativement à l'histoire du rituel et au développement de la décoration des temples. Tels sont les problèmes, fondamentaux et d'un intérêt général, qui s'attachent aux monuments du Moyen Empire exhumés à Médamoud et que M. Cottevieuille-Giraudet, malgré le titre ambitieux de son ouvrage, a négligé d'envisager.

Étienne DRIOTON.

Pierre Montet. *Les nouvelles fouilles de Tanis 1929-1932* Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg. Deuxième série, vol. 10; Paris, 1933; in-8°, 188 p., 35 fig., 9 pl. hors-texte. — L'ouvrage de M. Pierre Montet, professeur à l'Université de Strasbourg, constitue un compte rendu détaillé et précis de ses fouilles sur le site antique de Tanis, à proximité du lac Menzaleh, dans la partie orientale du Delta égyptien. L'auteur esquisse d'abord, dans l'introduction, une histoire des déblaiements qui ont été exécutés avant lui à Tanis, et il expose les motifs qui ont justifié à ses yeux la réouverture de ce chantier. Il décrit ensuite, méthodiquement et par secteurs, avec une grande abondance de croquis, de plans et de photographies, les trouvailles obtenues pen-

dant ses premières campagnes, de 1929 à 1932. Son texte insère, chemin faisant, des rapports techniques dûs à la plume de M. Fougerousse, architecte de son expédition. Il se termine par une note de M. l'abbé Bucher, collaborateur de M. Montet, sur les ostraca démotiques trouvés dans les ruines de maisons avoisinant le grand temple.

Le site de Tanis est à la fois un des plus attirants de l'Égypte, par son aspect, et, par les problèmes historiques qui y sont attachés, un des plus énigmatiques. L'accumulation, sur une superficie de quatre cents hectares, de collines artificielles, ravinées par la pluie et par l'érosion éolienne, dont les plus hautes s'élèvent à une trentaine de mètres au-dessus de la plaine environnante, aujourd'hui stérile et sur laquelle se jouent les mirages, avait déjà éveillé l'attention des savants de l'expédition d'Égypte, qui en levèrent le plan. Dans le nom du misérable village voisin, *San el-Hagar*, ils avaient aisément reconnu le Sôan de la Bible et la Tanis des auteurs grecs. Dès sa découverte, le site fut exploité par les chercheurs d'antiquités au service des grands collectionneurs du début du XIX^e siècle : c'est ainsi que, par la collection Salt, les sphinx monumentaux A 21 et A 23 et, par la collection Drovetti, les colosses assis A 16 et A 20, que l'on peut admirer dans la Galerie Henri IV, entrèrent au Louvre, comme la part du lion prélevée sur ce premier butin. Ce n'étaient que des prémices. En 1860, Mariette reprit l'exploration du temple, dont le mur d'enceinte était en partie visible au centre du kôm : mais, débordé par l'immensité de l'œuvre, il se contenta de dégager les nombreuses statues — sans compter les colonnes et les obélisques — qui faisaient de ce temple, suivant l'expression de M. Montet, « un véritable musée de sculpture égyptienne », et de les publier, pour les rendre accessibles à la science. Les monuments qui attirèrent alors le plus l'attention furent ces sphinx étranges, au visage humain puissamment modelé et encadré par une crinière léonine, dans lesquels Mariette vit l'œuvre et l'image de rois Pasteurs, ou Hyksôs, dont ils portaient le cartouche en surcharge sur l'épaule. Déjà Champollion, sur l'indice d'une dédicace inscrite sur une statue trouvée à Tanis et parvenue au Musée de Berlin (n° 7265), avait identifié Tanis avec une ville dans laquelle de Rougé avait reconnu plus tard Avaris : cette cité avait été, d'après Manéthon, la capitale des Pasteurs en Égypte et, d'après un conte égyptien conservé par un papyrus, le centre du culte de leur dieu assimilé à Seth, l'adversaire d'Osiris. Mariette voulut trouver dans ces sphinx « hyksôs » la confirmation de cette identification. Peu après, l'égyptologue allemand Brugsch, travaillant sur les monuments publiés par Mariette, arrivait à la conclusion que Tanis était également Pi-Ramsès, la capitale que Ramsès II se fit construire à l'orient du Delta, et dont la Bible a conservé le souvenir en plusieurs endroits dans la mention d'une ville appelée Ramsès.

Après Mariette, l'exploration du site fut reprise, en 1884, par l'*Egypt Exploration Society*. Le célèbre archéologue Flinders Petrie poussa l'enquête commencée, en traversant l'emplacement du temple au moyen de deux tranchées qui encadraient, au nord et au sud, le déblaiement central de Mariette. Il s'en tint là, et ses travaux permirent des constatations utiles, mais limitées. En 1904 seulement, la riche collection de statues découvertes par Mariette et laissées sur le terrain fut transportée au Musée du Caire. Depuis lors, le site était resté à l'abandon.

Entre temps les identifications de noms de villes, auxquelles les premières découvertes avaient donné lieu, étaient remises en question et, bientôt, révoquées en doute. Cette réaction fut déclanchée par la démonstration, faite par M. Golénischeff en 1893, que les prétendus « sphinx hyksôs » étaient, en réalité, des sphinx usurpés par les Hyksôs, et qu'il fallait les attribuer à une époque plus ancienne, selon lui celle d'Aménemhat III. On ne s'est guère entendu, depuis lors, sur la datation de ces sphinx, mais la partie négative de la démonstration de M. Golénischeff est restée acquise. Ainsi le principal et le plus brillant argument de Mariette — la présence des « sphinx hyksôs » à Tanis — en faveur de l'identification de cette ville avec Avaris s'effondrait. On s'avisa alors que cette identification ne reposait plus que sur un indice bien ténu, la présence du nom d'Avaris dans une dédicace du roi Ménéphthah gravée sur un monument trouvé à Tanis, et susceptible, en somme, d'autres interprétations. On préféra alors, comme l'a fait M. Gardiner, chercher Avaris et Pi-Ramsès dans la région de Péluse.

Ce n'est pas l'avis de M. Montet. Tout en rendant hommage à la science mise en œuvre dans l'interprétation des textes par les tenants des nouvelles identifications d'Avaris et de Pi-Ramsès, celui-ci fait remarquer qu'il manque à leurs conclusions, comme consécration suprême, le témoignage archéologique : des ruines importantes et la présence, sur les débris de leurs monuments, du nom des villes recherchées. A Tanis, dont la position satisfait pour le mieux aux exigences des textes qui livrent quelques détails sur Avaris et sur Pi-Ramsès, on a trouvé, au contraire, le nom d'Avaris dans la dédicace de Ménéphthah et, dans la titulature d'un prêtre qui fit carrière à Tanis, l'indication qu'il était « prophète d'Amon de Ramsès de Pi-Ramsès ». Ce ne sont que des indices, mais M. Montet croit juste de les interpréter dans le sens d'une attribution successive des trois noms au kôm de San el-Hagar. Sur le site d'Avaris, consacré de toute antiquité au dieu Seth, les Hyksôs auraient établi le camp retranché d'où Ahmôsis les débusqua au début de la XVII^e dynastie. Abandonné pendant plus de deux siècles, le kôm aurait ensuite été choisi par Ramsès II pour y fonder sa capitale de Pi-Ramsès. Ce roi aurait en même temps restauré, pour des raisons politiques que M. Montet démêle avec pénétration (p. 170-171), le

culte local de Seth, adopté jadis par les envahisseurs hyksôs, qui avaient assimilé ce dieu à leur Baal. Prenant, chez le fils d'un Séthi (*Celui qui est consacré à Seth*), l'allure bénigne d'une dévotion de la chapelle royale, ce culte avait l'avantage de rallier les Asiatiques et de servir de contrepoids à l'influence, toujours envahissante, du sacerdoce thébain. Vers la XXI^e dynastie, l'agglomération de Pi-Ramsès aurait pris l'appellation de Tanis, adjectif tiré du nom de la campagne environnante qui était désignée, au moins depuis l'époque ramesside, par l'expression *Champ de Ta*, ou *Champ Tanite*, le *Sedêh Sôan* de la Bible (*Psaume LXXVIII*, 12 et 43).

La seule objection grave qui interdirait l'identification de Pi-Ramsès et de Tanis serait celle que l'on tire, M. Montet s'en rend compte (p. 29-30), du fait qu'un *Glossaire géographique*, remontant à la XXI^e dynastie, citerait Pi-Ramsès et, après avoir intercalé les noms de cinq ou six autres villes, Tanis. Il ne sert de rien de répondre à cette objection, comme le fait M. Montet, par une fin de non-recevoir, en déclarant, ce qui est exact, que les villes égyptiennes portaient plusieurs noms, les uns sacrés, les autres profanes : cela n'explique pas pourquoi les deux noms en question ne sont pas cités à la suite et cette particularité tendrait, au contraire, à établir, comme le souligne M. Gardiner, que les deux villes ainsi mentionnées étaient en réalité distinctes. Par bonheur pour la thèse de M. Montet, ce n'est pas ainsi qu'il faut couper le texte. Si le nom de Tanis est bien suivi du « déterminatif » de la ville, il n'en va pas de même du nom précédent, de signification douteuse, *La Demeure du rivage (?) de la terre*. Or, dans ce papyrus, chaque nom de cité est scrupuleusement déterminé par le signe de la ville. Il s'ensuit que le nom de Tanis doit être englobé dans l'expression précédente et qu'il faut comprendre le tout : *La Demeure du rivage (?) de la Terre tanite*. La dualité signalée entre Pi-Ramsès, d'une part, et Tanis, de l'autre, n'existe donc pas dans ce document.

Il n'en reste pas moins que les renseignements littéraires et archéologiques jusqu'à présent connus ont permis de donner au problème d'Avaris-Pi-Ramsès-Tanis des solutions diverses, plus ou moins étayées, sans qu'aucune d'entre elles, pourtant, ait encore reçu de l'archéologie une confirmation qui lui permette d'éliminer définitivement les autres. La parole, comme M. Montet s'en est rendu compte, est donc à des fouilles sur le site de Tanis et aux résultats qu'on peut en espérer.

La loi du 27 avril 1929, œuvre du sénateur Victor Bérard, a assuré à M. Montet les crédits nécessaires, arrondis par une subvention des musées nationaux et de la *Société des Amis de Tanis*, constituée à Strasbourg. Grâce à eux, M. Montet a pu attaquer méthodiquement l'énorme kôm de Tanis et amorcer enfin ce déblaiement définitif, qui n'avait jamais été tenté, mais dont l'accomplissement, il ne faut pas se

le dissimuler, exigera de longues années et, peut-être, plusieurs générations d'égyptologues.

L'attaque du kôm a été fort intelligemment menée. Comme l'œuvre exigeait un nombre considérable d'ouvriers et qu'il était impossible, pour le bon rendement, de les entasser au même endroit, M. Montet les a répartis en quatre équipes opérant sur des points en liaison étroite. Une équipe a entrepris le déblaiement méthodique, suivant l'axe, du grand temple, en en dégagant l'accès extérieur, en nettoyant la porte écroulée du mur d'enceinte, construite par le pharaon Sésac avec des matériaux empruntés, pour la plupart, aux monuments de Ramsès II, et en pénétrant sur l'emplacement de la première cour, dont l'exploration a commencé. La seconde équipe, s'avancant par la porte nord de l'enceinte, s'est dirigée perpendiculairement vers l'axe du temple et a déblayé le soubassement d'un gigantesque édifice en briques crues, ruiné. La troisième a entrepris le kôm plus au sud, dans un terrain encore vierge qui recouvrait les restes d'un temple de la déesse asiatique Anta, et poussera désormais ses travaux vers le nord, pour opérer sa jonction avec le déblaiement de la première équipe. La quatrième, enfin, a exploré la plaine située au sud de l'enceinte du grand temple, où elle a rencontré des maisons particulières. On lira dans le livre de M. Montet les détails, clairs et précis, de tous ces travaux. Notons seulement que, entre autres pièces archéologiques de valeur, ils ont déjà enrichi le Musée du Louvre de deux magnifiques colonnes palmiformes en granit rose, arrachées par Ramsès II à un temple de l'époque memphite, que le public pourra admirer bientôt, auprès de la colonne d'Ounas, dans les nouvelles salles de l'Ancien Empire qui s'organisent sur le côté sud de la Cour carrée.

Chemin faisant, M. Montet note avec soin, dans son ouvrage, les indices nouveaux qui intéressent sa thèse sur les identifications possibles de Tanis. Il faut avouer qu'ils sont en sa faveur. Il n'a pas trouvé jusqu'à présent de mention d'Avans, mais le déblaiement, à l'intérieur de l'enceinte sacrée du grand temple, de la partie inférieure de cet édifice colossal de briques crues qui fait songer à une *ziggourat* — la découverte, dans ses fondations, de cadavres enfermés dans des jarres, suivant une coutume asiatique — la répétition du même ensevelissement rituel le long du mur de clôture du temple — la mention répétée, enfin, du dieu Seth — peuvent être légitimement invoqués à l'appui de son hypothèse. L'uniformité de la mention de *Ramsès-aimé-d'Amon*, accolée aux noms de tous les dieux dans les inscriptions des colonnes du temple d'Anta (p. 106-107), plaide évidemment avec force pour la localisation de Pi-Ramsès en ce lieu. Ajoutons enfin que la fréquente mention du dieu *Seth de Ramsès-aimé-d'Amon* s'expliquerait au mieux par la continuation, dans ce Pi-Ramsès, du vieux culte typhonien d'Avaris.

Rien de tout cela n'est encore décisif, mais M. Montet a l'avenir pour lui, car le terrain qu'il explore n'est qu'égratigné. Souhaitons-lui les trouvailles d'un intérêt exceptionnel auxquelles le site qu'il a courageusement choisi, la qualité du butin recueilli en surface par ses illustres devanciers et la rigueur de sa méthode de déblaiement lui donnent le droit de prétendre ; souhaitons-nous une série d'ouvrages semblables à celui-ci, qu'il vient d'écrire pour mettre magistralement le monde savant au courant de ses travaux. Il n'y a pas, du reste, que les égyptologues, si avides d'apprendre quelque chose de nouveau sur la question, obscure et controversée, des Hyksôs, qui les suivent avec un intérêt passionné. M. Montet se défend (p. 32) de l'espoir « de trouver à Pi-Ramsès des renseignements sur le séjour des Hébreux en Égypte et sur l'Exode ». Il a sans doute raison, encore que, pour une fois, on puisse lui souhaiter de se tromper. Mais, bon gré mal gré, même si ses résultats doivent être négatifs sur ce point, le problème plus général qu'il pose intéresse déjà les historiens d'Israël, puisque sa solution leur permettra d'apprécier la valeur de la tradition biblique qui plaçait la ville de Ramsès (*Exode*, I, 12 ; XII, 37) en relation étroite, et sans doute l'identifiait, avec la *Campagne de Tanis* (*Psaume LXXVIII*, 12 et 43). Si, d'autre part, M. Montet prouve définitivement que Tanis est Pi-Ramsès, et qu'il se confirme qu'aucune trace de travaux royaux accomplis entre le début de la XVIII^e dynastie et Ramsès II n'est reconnaissable sur ce site, l'argumentation des savants qui placent la sortie d'Égypte sous un Aménophis, en acceptant que la place construite par des contingents hébreux (*Exode*, I, 12) ait été nommée Ramsès par anticipation (cf. *Genèse*, XLVII, 11), se trouvera, de ce côté, fort affaiblie, tandis que la position de ceux qui rattachent la tradition biblique aux souvenirs laissés par le règne de Ramsès II sera singulièrement renforcée.

Étienne DRIOTON.

Bessie E. Richardson. *Old age among the ancient Greeks*. Baltimore 1933 ; in-8°, xv + 376 p., 27 fig. — Après avoir noté les caractères physiques et moraux de la vieillesse selon les écrivains grecs, puis étudié le rôle des vieillards dans la vie publique et privée et l'attitude que l'on avait à leur égard dans la Grèce ancienne, l'auteur de cette dissertation scolaire, dans une seconde partie, examine les représentations de la vieillesse dans la peinture de vases, dans la sculpture, dans les arts mineurs et la glyptique. Sujet trop vaste et, tel du moins qu'il a été compris, sans unité réelle, traité d'ailleurs avec une méthode trop peu sûre ; d'où, de graves lacunes. Je relève, entre autres, dans la partie archéologique, l'omission des célèbres masques en terre cuite de Sparte. Et surtout point de distinction nette entre les temps et les

régions, entre Ioniens et Doriens, etc... L'ouvrage se termine par un catalogue de noms, relevés sur les inscriptions funéraires, classés d'après l'âge de la mort — catalogue d'où malheureusement toute datation, même approximative, est absente.

J. CHARBONNEAUX.

J. D. S. Pendlebury. *A handbook to the Palace of Minos at Knossos, with its dependancies*, London, Macmillan, 1933 ; in-8°, 64 p. ; 14 pl., 1 carte et 7 plans à la suite ; un plan dans la pochette (palais de Cnossos) ; frontispice, un portrait de Sir A. Evans, à l'entrée Nord du palais. — C'est pour répondre à un vœu de Sir Arthur Evans — l'illustre maître des études crétoises nous le dit lui-même dans l'avertissement qu'il a signé — que l'on a composé ce livre. J. D. S. Pendlebury l'a préfacé, en 1932, à la Villa Ariadne même. Voici donc un *Guide* fait sur place, et dans les conditions les plus sûres. Remercions-en l'inspireur et l'auteur. Sir A. Evans n'a rien négligé pour rendre facile et instructive la lecture « à vue » de son palais de Cnossos, centre d'une résurrection historique que nous lui devons tout entière, maison de Minos et de Dédale. — Il faut une singulière ingratitude — dont je manque — pour oser lui reprocher même quelques-unes des mesures qu'il a cru devoir peu à peu prendre, afin d'être si utile aux autres. Y aurait-il plus de deux cents spécialistes, aujourd'hui, au monde, en état de bien comprendre les ruines du Palais de Minos, sans les intelligentes restaurations qu'il a subies, et qui d'ailleurs nous le conservent ? Grâce à J. D. S. Pendlebury, un peu plus de visiteurs y circuleront, s'ils le veulent, avec moins d'embarras encore. — La première partie est une histoire architecturale du palais, des temps néolithiques au M. R. III, synthèse qui ne sera inutile à personne, puisque les volumes parus du *Palace of Minos* ne nous en donnaient les éléments qu'à l'état dispersé, et non sans quelques repentirs. Vient ensuite la description du palais (p. 29 sqq.), puis par groupes, celle des dépendances (« Maison des fresques », Petit Palais, villa Royale, Maison des Bœufs sacrifiés, des Blocs tombés, de La Balustrade, Maison du Sud-Est, Maison du Sud, portique à escalier et viaduc, Caravansérail et chambre de la source). La partie des Nécropoles s'est fort enrichie grâce aux découvertes récentes, qui permettent d'ajouter à la Tombe Royale d'Isopata, la maison du grand-prêtre et le temple-tombeau, 1931. Faut-il redire que cet ensemble est magnifiquement instructif, et qu'il n'y a rien de comparable en Crète ? Ceux qui ne sont pas revenus très récemment à Cnossos verront par les planches l'état actuel de la cour Ouest (pl. 1), avec ses ruines de maisons sous-jacentes, ses *koulouras* (1930), la restauration (pl. IV) des galeries surplombant l'entrée Nord (copies des fresques de la capture du taureau remises en

place); les aménagements (un peu trop brillants) du mégaron de la reine (pl. VI) : tout cela date des dernières années, où l'on a beaucoup construit, mais aussi utilement fouillé : à preuve la Tombe royale, édifice si révélateur des usages funéraires cnossiens (pl. X). J. D. S. Pendlebury a ajouté aux plans du livre une carte de Crète. A-t-il remarqué que les sites de Mochlos, de Mallia n'y figuraient pas, non plus, d'ailleurs, que Nirou Chani, Gournia, ou Haghia Triada ? Je crois qu'on eût attendu ces noms.

CH. PICARD.

J. Chamonard. *Les mosaïques de la Maison des Masques.* (Exploration archéologique de Délos, fasc. XIV). Paris, E. de Boccard, 1933, 47 p. 12 fig. dans le texte, 9 pl. hors-texte. — Aux deux importantes publications où M. Chamonard nous avait appris, par l'étude des maisons déliennes, à connaître l'habitation antique, un nouveau fascicule s'ajoute, digne en tous points — et il n'est pas de plus bel éloge — de ceux qui l'avaient précédé. La maison dite des Masques est surtout remarquable par ses grandes mosaïques, découvertes en 1930, et dont quatre planches en couleurs, dues à Mlle V. Dewambez, nous donnent une exacte idée ; elles méritaient l'étude que leur consacre M. Chamonard, attentive, détaillée, et servie par une science et un goût également sûrs.

L'édifice remonte au II^e s. av. J.-C. ; très vaste, et voisin du théâtre, il peut avoir été le siège de quelque association d'acteurs, comme l'indiqueraient les décors des mosaïques : frise de dix masques comiques sur la plus grande ; sur une autre, prix remportés dans des concours ; une autre encore représente un Silène qui danse accompagné par un flûtiste. La plus belle est ornée, entre deux médaillons en losange où galopent des Centaures, d'un superbe *emblème* : c'est, assis sur une panthère mouchetée, un personnage vêtu d'une robe blanche et d'un himation jaune qui enveloppe les jambes, laissant pourtant à découvert un pied chaussé de rouge ; ses mains élèvent le tambourin et le thyrsé, et il est couronné de lierre ; de lierre aussi le collier qui enserre comme une collerette le long cou de la panthère. Tout cela est bien « dionysiaque », et l'on avait d'abord cru reconnaître le dieu lui-même en cette figure, imberbe d'ailleurs, et d'expression un peu sévère ; mais elle est féminine, et le corps drapé ne laisse à cet égard aucun doute, MM. Pottier et Picard notamment l'ont bien vu et dit. L'auteur accepte en définitive leur opinion, non sans avoir présenté une très érudite défense de la thèse opposée ; il croirait plutôt, d'ailleurs, à une Ariadne qu'à une Ménade.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

Notiziario di scavi, scoperte e studi relativi all'Impero romano. Extrait du *Bull. del Museo dell'Impero romano*, III, 1932, appendice au vol. IX du *Bull. della comm. arch. com. di Roma* ; in-8° de 74 p. et 18 fig. — Le présent fascicule donne un tableau assez complet des principales découvertes archéologiques faites dans le monde romain en 1932 : Italie, fouilles de Pompéi et d'Herculanum, Pouzzoles, nécropole et macellum ; dégagement de l'amphithéâtre d'Ancône ; Gaule, fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges ; Suisse, découvertes dans le port et au Vieux-Collège, à Genève ; Pannonie, Carnuntum, découverte d'un second amphithéâtre et de thermes ; Pest, fouilles d'un fort romain près du pont Élisabeth ; Bretagne, nouvelles découvertes du *limes* ; Dalmatie, exploration du forum de Zara et d'une nécropole située hors les murs ; île de Lagosta, découverte d'une villa rustica ; Asie, fouilles d'Éphèse, de Doura-Europos ; Afrique, fouilles de Leptis Magna, de Sabratha, d'un cimetière chrétien du ve siècle à Aïn-Zara, près Tripoli. A la fin du fascicule, une note bibliographique signale les principaux travaux se rapportant à l'histoire, l'art et l'archéologie des diverses provinces de l'Empire.

R. L.

Baur, Rostovtzeff, Bellinger. *The excavations at Dura-Europos*, fourth season of work (1930-1931), New Haven, Yale Press, 1933, 290 p. et XXVI planches. — Régulièrement chaque année, avec une ponctualité exemplaire, la direction des fouilles de Doura publie un rapport provisoire sur les résultats d'une campagne. Ce quatrième volume est consacré à celle de l'hiver 1930-1931. Il s'ouvre par un exposé général de M. Pillet sur les travaux qu'il a dirigés. Les fouilles ont porté sur l'arc de triomphe qui s'élevait à l'ouest de la ville, sur les remparts, où ce que nous croyions être une tour pentagonale est devenu une barbacane défendant une poterne, sur la « redoute » qui s'élève à l'intérieur de la cité et sur le palais voisin, enfin sur plusieurs temples et divers pâtés de maisons.

Les études spéciales commencent par un chapitre de M. Baur sur les plaques carrées de terre cuite qui décoraient les maisons. Leur face était couverte d'un crépi blanchâtre sur lequel étaient peints des sujets variés. On notera des figurations de deux signes du zodiaque, le Capricorne et les Poissons¹. M. Baur fait dériver ces carreaux décoratifs des briques émaillées des Assyriens. La question devra être reprise à propos de la synagogue, déblayée cette année, où l'on

1. P. 47. Je ne sais s'il ne faut pas couper l'inscription peinte sur une de ces plaques Βαβχθ εὐμενής (pour εὐμένης, par une confusion de l'ε et de l'η) ; cf. nos 241, 260 Βαβχ et Βαθής.

en a trouvé un grand nombre. D'autres pièces décoratives sont des voussours ornés de bustes en relief sculptés dans la pierre.

M. Gould s'est attaché aux ruines du monument situé à un mille en dehors de la ville et où nous avons cru reconnaître un tombeau monumental, mais les fouilles ont prouvé que c'était un arc de triomphe élevé en l'honneur de Trajan en 115 ou 116. L'histoire des guerres parthiques du grand conquérant est, on le sait, déplorablement mal connue, et la dédicace latine de l'arc de Doura apporte une donnée importante pour fixer la succession des opérations militaires et la marche de l'empereur¹.

Parmi les inscriptions, il en est trois qui méritent une mention spéciale : d'abord une dédicace Δὲ Βετύλῳ τῶν πρὸς τῷ Ὀρόντῃ, bien commentée par M. Seyrig. Ce dieu de la région de l'Oronte devait être adoré sous la forme d'une pierre sacrée (*beth-el*), comme les Baals d'Émèse et de Laodicée. MM. Little et Rowell ont restitué un texte en l'honneur d'un *consularis*, Claudius Solemnus Pacatianus ; il est consacré par un ἀρχιερεὺς, probablement d'Artémis-Nanaïa. Ils ont aussi noté avec raison qu'une dédicace Μεγάλῃ Τύχῃ τοῦ βαλανείου devait traduire une formule latine : *Fortunae Balneari*². Cette déesse bienfaisante veillait sur la santé des baigneurs. Pour une raison semblable, deux dédicaces à la Fortune se lisent à Ostie dans les latrines de la caserne des Vigiles, justifiant l'assertion de Clément d'Alexandrie que les Romains vénéraient Tychè dans ce singulier endroit³.

M. Welles a entrepris avec succès la tâche malaisée de déchiffrer et d'expliquer les graffites griffonnés à la pointe dans le plâtre des murailles. Les plus importants proviennent de la « maison de Nabuchelus » qui s'est servi du crépi de son bureau pour y inscrire ses comptes. On peut ainsi reconstituer l'activité commerciale⁴ de ce négociant local, qui achetait et vendait de la laine, des tissus variés⁵

1. Ce sujet est repris et discuté en détail dans un mémoire de M. Guey sur les guerres parthiques, qui, espérons-le, paraîtra bientôt. Je me borne à noter ici que l'arc n'a pas été construit sur la route de Palmyre (p. 56) qui n'était qu'une piste, mais sur la « route royale » des Parthes, qui se dirigeait vers Ctésiphon. Cette route suivait depuis l'embouchure du Khabour la rive droite de l'Euphrate et, comme encore de nos jours, elle montait sur le plateau pour franchir l'éperon de Doura, qui s'avancait jusqu'au bord du fleuve.

2. Cf. ROSCHER, *Lexik.* s. v. « Fortuna » col. 1523 Pour l'emploi de μεγάλη Τύχη, cf. *Syria*, VII, 1926, pp. 347 ss.

3. PASCHETTO, *Ostia*, 1912, p. 293, cf. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Cohort.*, p. 45, Potter.

4. Cf. ROSTOVITZEFF, *La Maison des archives à Doura*, dans *C. R. Acad. Inscr.*, 1931, pp. 162-188.

5. Je me demande si, p. 121, n° 243, il ne faudrait pas interpréter λωδικεῖν (ῑ) par *laodicena*; cf. *Descriptio orbis* 24 [315] : « Vestem nominatam quae vocatur

du blé, des vins, des aromates et, à l'occasion, prêtait aussi sur gages. Comme tous ses concitoyens, il croyait à l'astrologie, et les horoscopes qu'il a dessinés sur son mur nous fournissent une date précise, le 11 décembre 218¹. Un autre de ces graffites mentionne un raid des Perses le 20 avril 239, lequel avait dû être désastreux pour le trafic par caravanes de Nabuchelus.

Une maison privée est décorée d'une curieuse peinture ou plutôt d'une esquisse, qui figure un engagement de cavalerie : dans une suite de duels équestres, les Romains sont honteusement battus par leurs adversaires perses. Des inscriptions pehlyvies, dont le sens est controversé, accompagnent ces scènes. Un commentaire précis de M. Little, qui interprète ces scènes guerrières en fait valoir l'intérêt. Elles ne peuvent dater que du moment où les troupes de Sapor campaient à Doura après la prise de la ville en 256, et cette modeste ébauche d'un artiste occasionnel est ainsi la plus ancienne de ces représentations triomphales que devaient multiplier les rois Sassanides. L'intérêt qu'offre ce *dipinto* pour la connaissance de l'armement des Perses et de leurs adversaires s'accroît par la comparaison avec des graffites, analysés par M. Rostovtzeff, où nous voyons évoluer des *sagittarii*, des *cataphracti* et des *clibanarii*, cavaliers légers et cavaliers tout bardés de fer². Des amateurs ont aussi tracé sur les murs les figures curieuses de plusieurs divinités, d'un bateau avec tous ses agrès et même d'une caravane de chameaux, le « vaisseau du désert » à côté du navire maritime.

Le volume se termine par la description des nombreux objets trouvés pendant cette campagne : vases de terre cuite ou de métal, parmi lesquels une belle *pêlikè* d'argent avec des rinceaux travaillés au repoussé et un nouvel exemplaire des flacons, probablement alexandrins, en forme de tête de négroïde³, puis des moules en stéatite destinés

Laodicena ». Ce sens me paraît d'autant plus probable que le n° 300 mentionne un βύρρος λαυδικη (νός), qui ne peut être que le *birrus Laodicenus* ; cf. l'édit de Dioclétien, XXII, 19 ss. avec les notes de Blümner, p. 113.

1. Pour les effets funestes du 5^e jour de la lune (p. 109, n° 1) cf. HÉSIODE, *Op.* 802 ; VIRGILE, *Georg.* I, 277 et *L'Antiquité classique*, II, 1933, p. 265 ss. — Pour l'expression κατὰ τὸν πρότερον ἀριθμὸν νφ' cf. *Comptes-rendus Acad. Inscr.* 1932, p. 253. — P. 122, n° 245. Βαναβῆλα pourrait être un nom d'homme. Sur son synonyme « Bêl-bani » et le féminin Βηλτιβάναις, cf. *C. R. Acad. Inscr.* 1933, p. 261. — P. 163, n° 340 : Lire αβλαθαναλβα ? Ce mot magique s'est retrouvé cette année à Doura.

2. On a retrouvé cette année dans une sape les caparaçons mêmes, en écailles de bronze ou de fer, qui protégeaient les montures de ces cavaliers. Le comte DU MESSIER en a donné des reproductions dans *L'Illustration* du 5 août dernier, p. 483.

3. Cf. *Monuments Piot*, XXXII, 1932, p. 48, n° 2.

à couler des patères de métal¹, des statuettes ou reliefs d'Héraklès et d'Aphrodite, quelques bijoux d'argent et trois trésors de monnaies² dont les dernières sont du règne de Valérien, sous lequel la ville fut prise.

Cette rapide énumération suffira à montrer combien la campagne de 1930-1931 a été fructueuse, mais ses résultats paraîtront modestes à côté des trouvailles sensationnelles qui ont été faites depuis à Doura. Le cinquième « Rapport », qui est sous presse, nous apportera la description, impatientement attendue, de la chapelle du III^e siècle, dont les peintures sont d'une importance capitale pour l'étude des origines de l'art chrétien. Nous recevrons aussi sans trop de retard — l'activité passée du *staff* dont M. Rostovtzeff est l'animateur nous en est garante — des études érudites sur les archives militaires du *praetorium* de Caracalla³, sur une série d'actes d'une valeur insigne pour la connaissance du droit gréco-oriental ; sur les armes recueillies près des soldats tués dans une sape pratiquée pendant le dernier siège de la ville, enfin sur cette synagogue juive de l'année 244 dont la découverte surprenante a eu déjà un si grand retentissement⁴ et dont le cycle de peintures sera le point de départ de recherches fécondes qui renouvelleront l'histoire de l'art oriental à l'époque romaine. Doura-Europos mérite toujours davantage son surnom de « Pompéi du désert ».

FR. CUMONT.

Fernand Benoît. *Arles dans la civilisation méditerranéenne*. Union générale des Rhodaniens, Tain-Tournon, 1931 ; in-4° de 37 pp. avec figures. — Le souvenir de Rome a pendant longtemps obscurci l'histoire des origines de la civilisation dans les provinces gauloises du Midi ; c'est avec plaisir qu'on lira la présente étude consacrée à la recherche des influences de la Méditerranée orientale dans notre Provence. Après avoir insisté très justement sur la position privilégiée du pays d'Arles, trait d'union entre les régions du sud, du nord et de l'ouest de la Gaule, M. Benoît passe en revue les principaux monuments témoignant du passage des colons ou de l'action exercée par les produits du

1. J'avais trouvé la moitié d'un de ces moules portant un décor hellénistique, Par un heureux hasard, l'autre moitié a été mise au jour par la mission américaine. Il serait désirable qu'elles fussent réunies et rajustées.

2. Les numismates trouveront une description détaillée de ces trésors dans les *Notes* de l'*American Numismatic society*, n° 55 : BELLINGER, *The third and fourth Dura hoard* (1932) ; et NEWELL, *The fifth Dura hoard* (1932).

3. Cf. ROSTOVITZ, *Comptes rendus Acad. des Inscr.*, 1933, p. 309 ss.

4. Cf. un rapport du comte DU MESNIL DU BUISSON, suivi d'une note de M. Gabriel MILLET, *ibid.*, p. 201-203 ; 237-243.

commerce étranger : statues de culte de Roquepertuse, casque corinthien des Baux, aryballe de Saint-Rémy, lions de Mornas, l'Arcoule, des Baux, monstre de Noves, tête de Saint-Pierre-de-Vence. Quelques-unes des sculptures laissent entrevoir des rapports avec les œuvres ibériques. Les comparaisons auraient pu être accentuées. Ces ressemblances tiennent beaucoup plus à une communauté d'origine qu'à des influences orientales qu'il est bien difficile de supposer s'être exercées directement en des territoires aussi éloignés. Il y eut des intermédiaires et c'est du côté de l'Étrurie qu'il faut les chercher. Il est maintenant établi que le commerce et l'industrie tyrrhéniennes ont amené dans le bassin de la Méditerranée occidentale les productions, souvent déjà transformées, de la Grèce et du Proche-Orient.

R. L.

Pierre-Fr. Fournier. *Les ouvrages de pierre sèche des cultivateurs d'Auvergne et la prétendue découverte d'une ville aux côtes de Clermont.* (Extrait de *L'Auvergne littéraire*, n° 68, 1933.) — Cette brochure de 80 pages illustrées de 16 figures dans le texte et suivies de 8 planches donne un excellent résumé de la question de Gergovie et de sa prétendue découverte sur les côtes de Clermont, en Auvergne. On sait le grand bruit qui a été mené dans les périodiques, au mois de février 1933, à propos de cette trouvaille qui fit courir à l'archéologie française le danger d'une nouvelle aventure discréditante.

Aussi doit-on être reconnaissant à l'auteur d'avoir réuni dans cette étude avec une scrupuleuse exactitude tous les éléments de la question et de les discuter d'une façon pénétrante et critique. Il ne fait grâce d'aucune erreur à ses contradicteurs : mètre en main il est allé vérifier sur place leurs indications et a relevé non seulement des exagérations, mais des inexactitudes qui laissent une fâcheuse impression de la manière avec laquelle cette polémique a été menée de la part des défenseurs du Gergovie sur les côtes de Clermont.

Avec non moins de talent M. Fournier analyse le côté psychologique de la question et la méthode très habile avec laquelle la campagne de presse a été organisée.

L'auteur arrive à une conclusion toute opposée à celle des articles de la grande presse. La « plus grande ville antérieure à l'ère chrétienne et la mieux conservée de l'ancienne Gaule », ses fortifications et la prétendue Gergovie, ne sont en réalité que le produit de l'épierrage des champs et de la culture en gradins ; les casemates ne sont plus que les abris de repos des cultivateurs sur le plateau volcanique des côtes de Clermont.

Pour ma part, j'y souscris volontiers.

Claude F.-A. SCHAEFFER.

F. Butavand. *La vérité sur Alésia*. Paris, Charles-Lavauzelle & Cie, 1933 ; in-12 de 62 p. avec une carte. — L'auteur qui se glorifie (p. 62) d'être le champion de maintes causes les plus douteuses de l'archéologie contemporaine, veut maintenant rompre une lance en l'honneur de l'identification d'Alésia avec Izernore, située à quelques kilomètres au nord-ouest du lac de Nantua. Nombre de bons esprits croyaient naïvement la chose jugée et qu'Alise-Sainte-Reine était Alésia. Ils avaient tort, puisque M. Butavand, en reprenant le procès, ressuscite une vieille thèse, chère à feu Victor Bérard. Topographie, stratégie, arpentage et même linguistique sont tour à tour appelés au secours d'Izernore. Les incursions dans le domaine linguistique sont malheureuses et, malgré la dialectique serrée, je ne suis pas convaincu. Une fois cependant je serai d'accord avec l'auteur pour proclamer la nécessité de faire exécuter des photographies aériennes des environs d'Alise-Sainte-Reine et même de tous les autres sites illustres de notre archéologie nationale.

R. L.

Fr. Poulsen. *Sculptures antiques des Musées de province espagnols ; Del Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Archaeologisk-Kunsthistoriske Meddelelser*, I, 2, Copenhagen, Levin et Munksgaard, 1933, in-8°, 72 p., et 122 fig. sur 76 pl. — Ce précieux ouvrage fait suite à ceux que M. Fr. Poulsen a patiemment consacrés à ses recherches dans les châteaux et villas d'Angleterre (1919, 1924), puis dans les Musées de province de l'Italie du Nord (1928), et dont on connaît les instructifs résultats. Cette fois, l'auteur a parcouru par deux fois (1930-31) l'Espagne, grâce aux Fondations Carlsberg et Ny-Carlsberg. Le but de ces voyages, qui était spécialement l'étude des portraits grecs et romains, s'est élargi en cours de route. On trouvera, par exemple, dans les notes de M. Fr. Poulsen, des pages qui intéressent les historiens de l'art punique : comme celles qu'il a écrites sur la terre-cuite peinte d'Ibiza, la merveilleuse petite île des Baléares, si importante par l'ensemble de ses nécropoles puniques (vii^e-iii^e). Et l'art proprement grec a reçu aussi bonne mesure : à Palma, à Tarragone, à Valence. L'auteur a étudié au passage, en ces centres notamment, plus de vingt documents qui vont de l'archaïsme à l'art hellénistique. C'est naturellement l'art romain qui a le plus bénéficié des curiosités du maître des études iconographiques, — créateur, à Copenhagen, de l'outillage le plus parfait, le plus riche, que nous ayons pour ces travaux. M. Fr. Poulsen a laissé volontairement de côté les grands musées les plus étudiés (Madrid, Séville, Barcelone), dont les antiques ont été catalogués, ou publiés dans les *Einzelaufnahmen*. A la suite d'autres éliminations dont les raisons nous sont indiquées, c'est surtout pour Barcelone,

Cadiz, Cordoba, Ibiza, Merida, Palma (Majorque), Sevilla, Tarragona, Valencia, que l'on obtient ici des inventaires d'antiques ignorés ou mal connus.

M. F. Poulsen n'a pas eu en mains la suite des publications d'Albertini (1911-2) (*Anuari Estudi Catalans*, 1921-6 (1931), p. 94 sqq. (Tarragone, Valence.) Il rend hommage à celles de R. Lantier pour Merida, et s'accorde à rejeter, pour la belle tête voilée (masculine) du théâtre, l'hypothèse Déméter (S. Reinach). Il s'agirait, selon lui, d'un Antinoüs, hypothèse qui écarte aussi celle de S. Ferri, fondée par ailleurs sur ce qu'on croirait en Italie être le *Numen Augusti* d'Avallon (de Zénodoros ?) (A Montmartre près Avallon, où a été trouvée la statue mise en cause, les plus anciennes monnaies (1822) n'étaient-elles pas d'époque trajane ?). Un seul portrait notable de l'époque républicaine, à Tarragone. Mais pour l'époque d'Auguste et de Tibère, il y a beaucoup à apprendre à Cordoba, Tarragone, Merida, Palma, Barcelone, notamment. Au passage, M. Fr. Poulsen traite en détail de l'iconographie de Drusus Minor et de celle d'Agrippa Postumus, non sans nous faire part (p. 47) de quelques réflexions sages, de portée générale, sur la prudence avec laquelle il faut procéder pour les attributions de noms dans l'iconographie julio-claudienne. — On recueille quelques documents d'époque flavienne, d'autres, rares, pour les temps de Trajan et d'Hadrien, de Marc-Aurèle et de Lucius Verus. A l'époque antonine appartiennent les portraits d'enfants du Musée d'Arles, joints en supplément (p. 72), et un intéressant relief de Tarragone avec un victimaire au taureau, dont il serait fort appréciable de pouvoir retrouver l'ensemble, jadis connu (dessin, pl. LVI). Quelques sarcophages : un de Barcelone, d'autres, païens et chrétiens, de la Nécropole de Tarragone, à la fabrique de tabacs (il eût fallu citer aussi *Anuari*, VII, 1931, fig. 187-191). Sur l'interprétation des scènes d'école, voir maintenant H. Marrou, *Rev. arch.*, 1933, 1, p. 163 sqq. Toute cette enquête est sûrement documentée (on ajouterait toutefois pour l'Antinoüs de Mérida, d'une science un peu affirmative et toujours aisée, qui ne craint pas le modernisme (un philosophe grec de Palma est comparé à Raspoutine !). Là même où l'on a envie de discuter au passage (ainsi quand l'auteur suit Sieveking pour dater du temps d'Auguste l'Autel de Domitius Ahenobarbus ; plutôt : fondation de Narbonne, 118 av. J.-C.), on rend hommage à une érudition dont chacun sera tributaire.

Ch. PICARD.

Perdrizet (Paul). *Le Calendrier parisien à la fin du moyen âge, d'après le Bréviaire et les Livres d'heures* (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 63). Paris, Les Belles

Lettres, 1933, in-8°, 314 p., 31 fig. et pl. — Comme pour se délasser de ses travaux d'archéologie antique, M. Paul Perdrizet publie de temps à autre des articles et parfois mêmes des ouvrages considérables sur l'histoire du moyen âge, et l'on y retrouve la même curiosité avérée, la même puissance de raisonnement, la même connaissance des faits, des hommes et des choses.

Le prétexte de ce nouveau volume est un Livre d'heures appartenant à M. Georges Friedel, et retrouvé dans le manoir d'Honcourt (Bas-Rhin), ancienne maison de campagne des Dames d'Andlau. Les Livres d'heures nous sont aujourd'hui bien connus par les beaux travaux de l'abbé Victor Leroquais, et nous savons ce que l'on peut tirer de ces livres de piété destinés aux fidèles et souvent un peu dépréciés par les fautes qui y abondent.

M. Perdrizet ayant fait un cours à l'Université de Strasbourg sur l'archéologie de Paris et ayant eu d'autre part à étudier ce Livre d'heures qu'il prouve être parisien et dater du deuxième quart du xv^e siècle, a eu l'heureuse idée de publier le résultat de ses recherches.

Le volume commence par quelques pages sur les Livres d'Heures en général, recueil d'offices et de prières à l'usage des laïques, et sur celui-ci en particulier. M. Perdrizet étudie ensuite les saints du calendrier, en corrélation avec les saints du bréviaire, saints syriens, égyptiens, romains, italiens, africains, espagnols, irlandais, anglais — ce Livre d'Heures paraît avoir été destiné à la clientèle anglaise —, bretons, français de toutes les régions, sauf Lyon. Les commentaires qu'il donne sur les saints et les fêtes du calendrier, aussi variés qu'abondants, sont des plus précieux, tant pour l'histoire de la liturgie et de l'hagiographie que pour celle des mœurs, de la société, des monuments et de l'archéologie parisienne, et on ne peut trop se louer d'avoir sur tant de sujets des notes aussi concises et aussi judicieuses, qui peuvent intéresser non seulement les spécialistes, mais tous ceux qui s'intéressent, par quelque côté, à la vie du Passé. Certes, l'auteur ne prétend pas épuiser le sujet, et il choisit dans les rapprochements qu'il fait, les exemples qu'il cite, mais on ne saurait lui en faire grief, et il serait souvent superflu d'ajouter quelque détail nouveau à une documentation aussi abondante.

M. Perdrizet s'est efforcé d'expliquer les erreurs de toutes sortes qui se glissent dans les calendriers des Livres d'Heures, erreurs que d'autres attribuent parfois à des plaisanteries de copistes facétieux, ce qui ne me paraît pas démontré. Je crois beaucoup plus, comme M. Perdrizet, que ce sont là déformations dues à l'inexpérience des copistes, ou à leur sottise : fautes de lecture, de prononciation de ceux qui, dans les ateliers de la rue Boutebrie, dictaient aux copistes, erreurs que l'on transcrivait et répétait ensuite sans y prendre garde. Ce sont aussi déformations du langage et de la piété populaire, habitudes, libertés que l'on s'octroyait peu à peu, et contre lesquelles devra réagir le

Concile de Trente. Il faut bien se rendre compte que ces Livres d'Heures sont destinés à la dévotion privée, qu'ils ne sont pas, comme les Bréviaires et les Missels, livres officiels du prêtre et de la liturgie, contrôlés sévèrement par l'autorité ecclésiastique, mais une production de l'industrie privée, ouvrages de luxe qui ne souffraient ni correction, ni grattage, destinés à plaire aux fidèles qui y retrouvaient des formules et des noms plus ou moins déformés sans doute, mais auxquels ils étaient habitués. Certains clercs ont pu s'élever avec véhémence contre les erreurs que contenaient les calendriers des Livres d'Heures ; elles n'effarouchaient pas les fidèles. M. Perdrizet a insisté sur ce point et, je crois, avec raison.

Marcel AUBERT.

Émile Ernault. *Revue des Études anciennes : tables analytiques, texte, gravures, planches des tomes I à XV, années 1889 à 1913.* Bordeaux, Féret ; Paris, E. de Boccard, 1932 ; 205 p., in-8°. — En signalant la publication du premier volume général des Tables de la *Revue des Études anciennes*, il n'est pas nécessaire d'attirer l'attention sur les précieux services que rendra ce travail et notre gratitude ira, non seulement à son auteur, mais aussi à M. G. Radet qui, dans un avant-propos, signale modestement la part qu'il a prise au collationnement et à la vérification de cette bibliographie.

R. L.

Richard Hamann. *Geschichte der Kunst.* Berlin, Th. Knaur, 1933, 968 p. in-8°, 1.110 fig., 12 pl. — Le Professeur Richard Hamann vient de réaliser le tour de force d'écrire à lui seul une Histoire de l'Art dans l'Europe Occidentale depuis les origines jusqu'à nos jours. Ce volume, gros de près d'un millier de pages, est avant tout l'expression de la forte personnalité de l'auteur, jusque dans l'illustration qui est en grande partie originale et empruntée aux magnifiques collections réunies à l'Université de Marbourg par M. Hamann. Celui-ci ne parle, nous dit-il, dans son livre de presque aucune œuvre qu'il n'ait vue de ses propres yeux. Ce seul fait indique quelle somme énorme de travail et quelle richesse d'information représente un tel ouvrage ; et par là aussi l'auteur marque bien qu'il n'a pas la prétention d'être toujours complet et objectif. La connaissance que M. Hamann possède de l'art français se manifeste dans son livre, où l'on a plaisir à trouver un certain nombre des remarquables photographies qu'il a rapportées de ses nombreux voyages dans notre pays.

E. LAMBERT.

Andrés Calzada. *Historia de la arquitectura española*. Barcelone, Editorial Labor, 1933, 450 p. in-8°, 99 fig., 38 pl. — La collection de manuels où l'Editorial Labor a déjà publié une excellente *Histoire de l'art français* de M. Paul Guinard vient de s'enrichir d'une *Histoire de l'architecture espagnole* due à M. Andrés Calzada, professeur à l'École d'architecture de Barcelone. Comme le livre de M. Guinard, ce petit volume doit rendre de grands services. L'auteur, au courant des publications récentes, a su présenter sous une forme commode un grand nombre de faits dont l'ensemble donne une idée somme toute exacte et claire du développement historique de l'architecture espagnole.

E. LAMBERT.

Rackham (Bernard). *Victoria and Albert Museum. Guide to Italian maiolica*. London, Board of education, 1933; in-8° carré de XVIII-98 p., avec 48 pl. — Tous ceux qui s'intéressent aux faïences italiennes savent que M. Rackham a acquis en cette matière une autorité indiscutable. Depuis une trentaine d'années il leur a consacré de nombreux travaux dans lesquels il a élucidé bien des questions, reconstituant des groupes d'œuvres ou identifiant leurs modèles. Aussi pensait-on qu'il publierait un jour le catalogue critique de la magnifique collection de maioliques qu'il conserve au musée de Kensington. En attendant d'achever cet ouvrage considérable, il nous donne un *Guide*, laissant espérer que le catalogue détaillé paraîtra d'ici deux ou trois ans.

Le volume commence par une bibliographie méthodique, complétée par diverses tables. Ensuite viennent quatre chapitres, consacrés à la technique de la maiolique et à sa littérature spéciale; à son origine et à son histoire; à l'étude de ses formes et des sources de son décor; à la distribution géographique des fabriques et aux peintres céramistes.

Mais ce *Guide* est mieux encore que l'explication résumée d'une des collections les plus complètes qui existe: car à propos des pièces importantes de Londres, celles de même genre conservées dans d'autres musées ont été signalées, de sorte que le lecteur trouve là en réalité un excellent manuel, qui aura certainement un succès mérité.

J. M. V.

Fred. H. Andrews. *Catalogue of wall-paintings from ancient shrines in Central Asia and Sīstān*. Delhi, 1933; petit in-4°, 201 p., 6 planches hors-texte et 1 carte. — Ce volume n'a qu'un défaut: celui de ne pas contenir suffisamment d'illustrations; pour les visiteurs du *Central Asian Antiquities Museum* de Delhi, elles sont inutiles puisqu'ils ont les originaux sous les yeux, mais pour nous, moins fortunés, il est

assez désagréable d'avoir recours à une simple description, si minutieuse soit-elle, sans pouvoir la compléter visuellement. Les couleurs des fresques sont indiquées à l'aide d'un vocabulaire étendu, et les hypothèses sont munies avec soin d'un point d'interrogation plein de prudence.

L'Introduction offre en quelques pages un résumé condensé des notions les plus neuves sur la peinture d'Asie Centrale. Après l'indication des différentes routes empruntées par les influences dans l'antiquité, M. Andrews aborde la question épineuse de la technique de la peinture murale en Extrême-Orient. Rappelant brièvement les rapports de la tempera et de la fresque (p. vi, note 1), il démontre que les peintures d'Asie Centrale sont exécutées *a tempera*. Pour le tracé, problème autrefois tant débattu, la solution est maintenant définitive grâce à un poncif trouvé à Touen-houang par Sir Aurel Stein et d'ailleurs publié par lui dans *Serindia*, t. IV, pl. XCIV ; ce poncif, d'abord exécuté sur papier en pointillé, était reporté sur le mur au moyen de poudres colorées (p. vi).

Les fresques du Séistân qui nous occupent ensuite sont datées par l'auteur de l'époque parthe ou du début de la dynastie sassanide ; là encore, l'absence de planches est regrettable, car il nous est impossible de comprendre en quoi la technique de ces peintures diffère entièrement de celle qui est employée en Asie Centrale, M. Andrews oubliant de le préciser (p. vii). Passant à l'étude de Mirân, l'auteur compare le modelé des visages avec celui des fresques de Pompéi (p. vii, note 4) ; le relief est obtenu par des accents lumineux sur les sourcils et sur le nez. Remarquons à ce sujet que le même procédé d'éclairage est employé à Ajañtâ, ce que M. Andrews omet de signaler.

Au point de vue chronologique, M. Andrews date les peintures du Séistân du III^e ou IV^e s. de notre ère, celles de Turfân (Toyuk) du commencement du VII^e s., celles de Bâzâkliḡ du VIII^e ou IX^e s. Les influences diverses qui s'y font sentir sont principalement sassanides au Séistân, gréco-bouddhiques à Toyuk où un caractère plus local évoque Ajañtâ, chinoises enfin à Bâzâkliḡ.

En somme, rien de bien nouveau dans tout ceci, mais un excellent prologue à la partie descriptive qui offre ici et là quelques remarques judicieuses.

Jeannine AUBOYER.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

1933

Ce nouveau fascicule ne portera pas, comme les précédents, le nom de mon cher collaborateur de trente ans, Maurice Besnier. Alors que nous pensions pouvoir longtemps encore compter sur son savant et actif concours, il a disparu subitement il y a quelques mois. Je tiens à lui donner ici un dernier hommage d'affectueuse gratitude et de profond regret. M. Alf. Merlin a bien voulu me proposer de le remplacer. Ceux qui s'intéressent aux études romaines s'en féliciteront, comme je le fais moi-même.

R. CAGNAT.

1^o PÉRIODIQUES.

AEGYPTUS, 1932.

P. 145-160. A. Gitti. Sur le testament de Ptolémée (*Ann. épigr.*, 1932, n^o 80).

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, XXXVI, 1932.

P. 287-289. G. A. Harrer groupe les données nouvelles relatives aux légats de Syrie fournies par les inscriptions : *Ann. épigr.*, 1927, n^o 44 ; 1929, n^o 158 ;

1930, n^o 141. Il restitue le nom de Manilius Fuscus à la place de celui de Q. Venidius Rufus sur la borne milliaire *Ann. épigr.*, 1910, n^o 106 (cf. *Syria*, 1932, p. 285-286).

P. 393-400. O. Broneer. Inscriptions grecques d'époque romaine provenant d'Attique.

P. 393 et pl. XIII. Athènes, dans le mur de l'Acropole, au nord du monument d'Agrippa.

- 1) Η ΒΟΥΛΗ Η ΕΞ ΑΡΕΙΟΥ ΠΑΓΟΥ ΚΑΙ Η ΒΟΥΛΗ
ΤΩΝ ΕΞΑΚΟΣΙΩΝ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ ΚλαυΔιον
μαρκελλον μαρκου υιον και ΚΑΛΟΥΕΙ
ΣΙΑΝ ΦΛΑΚΚΙΛΑΝ ΚΑΛΟΥΕΙΣΙΟΥ ΣΑΒΕΙΝΟΥ
ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΚΛΑΥΔΙΟΥ ΜΑΡΚΕΛΛΟΥ ΓΥΝΑΙΚΑ
ΣΩΦΡΟΣΥΝΗΣ ΕΝΕΚΑ

Publiée incomplètement *I. G.*, III¹, n° 868. Claudius Marcellus serait l'ami de Cicéron, l'ennemi de César, poignardé au Pirée en mai 45 av. J.-C. par un de ses intimes (Cic., *Ad fam.*, IV, 12); son nom aurait été martelé à

l'approche d'Antoine en 42 av. J.-C. La femme de Marcellus aurait été la sœur de C. Calvisius Sabinus, consul en 39 av. J.-C.

P. 397. Bloc d'architrave provenant du temple de Némésis à Rhamnonte.

- 2) Ο ΔΗΜΟΣ
ΘΕΑΙ ΛΕΙΒΙΑ ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣ
επι ΤΟΥΣ ΟΠΛΕΙΤΑΣ ΤΟΥ ΚΑΙ ΙΕΡΕΩΣ ΘΕΑΣ
ρωμη Σ ΚΑΙ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ δημ.ΟΣΤΡΑΤΟΥ
του διονυΣΙΟΥ ΠΑΛΛΗΝΕΩΣ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΔΕ
αιλιωνος ΤΟΥ ΑΝΠΑΤΡΟΥ ΦΛΥεως ΝΕΩΤΕΡΟΥ
L. 6 : 'Αν[τι]πάτρου.

Antipatros le Jeune a été archonte vers 44-45 ou 45-46 ap. J.-C.; le seul fils qu'on lui connaisse, Aioliôn, a été archonte vers 70-80 de notre ère (*I. G.*, II², n° 1998). L'inscription date-rait du règne de Galba, qui avait été un favori de Livie.

P. 452 et suiv. W. M. Calder. Inscriptions de Galatie.

P. 453. A Karaghach.

- 3) G IVLIVN VE
RVN MAXIMVN
CAESARA AV
G·P·F CIVTAS
CILLANENSIVM

Id., XXXVII, 1933.

P. 215 et suiv. Ach. Vogliano et Fr. Cumont. Inscription bachique provenant des environs de Rome et gravée sur trois côtés d'une base de marbre.

Face :

- 4) αγρΙΠΠΕΙΝΙΛΑΝ ΙΕΡΕΙΑΝ ΜΥΣΤΑΙ
ΟΙ ΥΠΟΓΕΓΡΑΜΜΕΝΟΙ

Suivent 147 noms groupés en catégories telles que : ηρωας, δαδουχος, ιερεις, ιερειαι, ιεροφαντης, αρχιβουκολοι, βουκολοι ιεροι, αρχιβασσαροι, λιχναφοροι, φαλλοφορος, πυρφοροι, ιερομνημων, αρχιβασσαραι, βουκολοι, απο καταζωσεως, etc., et inscrits sur quatre colonnes.

Côtés droit et gauche :

Suite de la liste des mystes :
répartis en trois colonnes sur
chaque côté.

Pompeia Agrippinilla était la
femme de M. Gavius Squilla Gal-
licanus, consul de l'an 150 ap.
J.-C.

Le commentaire religieux de
ce texte très important est dû
à M. Cumont.

Cf. le *Bull. of the Metropolitan
Museum*, XXVII (1932), p. 240
et suiv., avec une image du monu-
ment.

AMERICAN JOURNAL OF PHILO-
LOGY, LIII, 1932.

P. 162-164. A Souter. Sur les
formes *Hipponiensis* et *Hippo-*

nensis; la première est la meil-
leure.

P. 213-232. A. D. Fraser. Nou-
velle interprétation de l'inscrip-
tion de Duenos.

Id., LIV, 1933.

P. 120-133. Lily Ross Taylor.
L'inscription *C. I. L.*, XIV,
n° 3613 ne concernerait pas
P. Sulpicius Quirinius, mais M. Ti-
tius.

ANNALES DEL CENTRO DE CUL-
TURA VALENCIANA, I, 1928.

P. 90-96. P. Beltran. A Va-
lence, un bandeau avec trois
Attis funéraires, entre lesquels
on lit les deux textes suivants

5) L · A N T O N I O · L · F · G A L
C R E S C E N T I · A E D · I I V I R
F L A M I N I · H V I C · D E F V N C T O
a b · V N I V E R S O · O R D I N E · V L E N T I
norum · D E C R E T A E S T · P V B L I C A · I A N D A
tio et locus S E P V L T V R A E · e t · F V N E R I S · I M
pensa · T E S T A T V A · E X · D · D · V E T E R A N O R V M

6) L · A N T O N I O · L · F ·
G A L · C R E S C E N T I
F I L I O · I V L I A · C · F ·
M A X I M A · M A T E R

ANNALI DELLA REALE SCUOLA
NORMALE SUPERIORE DI PISA,
I, 1932.

P. 271-282. L. de Regibus. Le
personnage appelé *Valerianus no-
bilissimus Caesar* est le fils aîné de
Gallien, P. Licinius Cornelius Va-
lerianus, César en 255, mort en 258.

ANNUARIO DELLA SCUOLA AR-
CHEOLOGICA ITALIANA DI
ATENE, VIII-IX (1925-1926),
1929.

P. 54. L. Pernier. A Gortyne,
au nord de l'odéon, remployé
pour couvrir une tombe d'enfant.

- 7) IMP · CAESAR · DIVI · NERVAE · F ·
 TRAIANVS AVG · GERM P · M · T · POT ·
 IIII · P · P · COS · III · CIVITATI · GORTYNIORVM
 ODEV · RVINA · CONLAPSV · M · RESTITVIT
 CVRANTE · L · ELVFRIO SEVERO · PROCOS

Date : 100 ap. J.-C.

Le proconsul L. Elufrius Severus est inconnu.

ANUARUL COMISIUNII MONUMENTELOR ISTORICE, SECTIA PENTRU TRANSILVANIA, 1930-1931 (Cluj, 1932).

P. 35 et suiv. C. Daicovici. Inscriptions de *Micia* découvertes depuis 1902. Un certain nombre ont déjà été enregistrées dans l'*Année épigraphique*.

P. 38.

Face : Côté droit :

- | | |
|----------|----------|
| 8) MARTI | SILVAN |
| ALA I | DOMEST |
| BOSPOR | ET MERCV |
| CVI PR | SAC |
| AEEST | AELIVS |
| CL SOS | IANV |
| IVS PR | ARIVS |
| | P |

P. 39.

- 9) I O M
 CL SAECVLA
 RIS B COS
 PRO SE ET
 PRISCINO
 COL V S

Ibid.

- 10) PRO SALVE
 DOMVS DIVI
 NAE SACRVM
 GENIVM MICIÆ
 M CORNELIVS
 STRATONICVS
 AVG COL
 E ANE FLAPI
 STRAVIT

P. 40.

- 11) I O M
 VET CVR
 MICIENS
 PER AVR
 ALPINVM
 ET CLAVD
 NICOMAE (sic)
 MAG
 V S L M

L. 2 : *vel(eranorum) cur(ia)*.

P. 83 et suiv. Em. Panaitescu. Monuments inédits de Largiana. Cf. *Ann. épigr.*, 1932, n° 81.

UNIVERSITATEA REGELE FERDINAND I DIN CLUJ. ANUARUL DE ANII 1928-1933.

P. 81 et suiv. C. Daicovici. A. *Sarmizegetusa*.

P. 81.

- 12) *i* NVICTO
DEO SERA
PIDI
CAESIDIVS
RESPECT
PROC AVG N
EAPRONILLA
EIVS

P. 84.

- 13) *i* O M
IVNONI *m* INERVAE
DIIS CONSENTIBVS
SALVTI FORTVNAE
r EDVCI APOLLINI
DIANA E *v*ICTRICI
NEMESI ME *r*CVRIO
HERCVLI SOLI INVICTO
AESCVLAPIO HYGIAE DIIS
DEABVSQ IMMORTALIB
P·AELIVS HAMMONIVS
i VN PROC AVG

P. 85.

- 14) Θ Ε Ω
Υ Ψ Ι Σ Τ Ω Ε
Π Η Κ Ο Ω
ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΥ
Σ Α Ν Ε Θ Η Κ
ΑΙ Λ Ι Α Κ Α Σ Σ Ι Α

P. 86.

- 15) IVNONI
REGINAE
C·SEMPRON
VRBANVS
PROC AVG

Ibid.

- 16) FORTVNAE
DACIAR
C·SEMPRON
VRBANVS
PROC AVG

P. 87.

- 17) DEAE CAELESTI
SACRVM
LIBERALIS AVG
N VERNA ADIVT
TABVL VSLM

P. 103. O. Floca, A Sarmizegetusa.

- 18) I O m
HELIOPOLITANO
CDOMITIVS VALENS
o LEG XII *i* g·DE SVO

P. 104 (*Ann. épigr.*, 1914, n° 111).

- 19) AES E HYG
PRO SALVTE
AELIÆ FLORÆ
C·METII PROTIVS CAS
SIAN·FLORÆ FIL *et*
C·METIVS CASSIAN *uir*
COL·V·S·L·M·

P. 105. Au musée archéologique de Cluj.

- 20) SILVANOSI
LVESTRIPO
SVITFOR
TVNATVS
THEVPROPI
V·S·L·M·

P. 109. M. I. Macrea, Environs de Cluj.

- 21) LIB·PAT
M·VALER
IRIVS *v*
CTOR DEC
COLVS
L·M

L. 2-3 : Valer<*ir*>ius.

P. 123. C. Daicovici. *A Apulum.*

22) D M
 C VAL C FIL DOM
 CL VIRVNI SILVA
 NVS VET LEG XIII G
 VIX·AN·LXXI FL VAL
 VALENS MIL LEG
 XIII G PATRI P P

O ARCHEOLOGO PORTUGUÊS,
 XXVIII, 1927-1929.

P. 142-144. J. Leite de Vasconcellos. A Chayes.

23) V E N E R I
 V I C T R I C
 L A E X · V I
 A R · P

L. 3-4 : *l(ibens) a(nimo) ex
 vi(su) ar(am) p(osuit).*

P. 209-227. J. Leite de Vasconcellos. Inscriptions entrées en 1927-1929 au musée ethnologique de Belem.

P. 225. A Vinda de Mertola.

24) L · I V L I O · A P T O
 G A L L I O · P A T R O N V S
 I T A L A M E G E N V I T T E L L V S H I S P A N I A T E X I T
 L V S T R I S Q V I N Q V E F V I S E X T A P E R E M I T H I E M P S
 I G N O T V S C V N C T I S H O S P E S Q V I H A C S E D E I A C E B A M
 (sic) O N N I A Q V E N O I I I H I C D E D I T E T T V M V L V M

ARCHIVIO STORICO PER LA SICILIA
 ORIENTALE, XXVII, 1931.

P. 39-49. G. Libertini. Inscriptions de Catane.

P. 40 et pl. A, 1.

25) ε ν τ α δ ε κ ι τ ε η μ α κ κ α ρ ι α
 Α Π Ρ Α Κ ε Ν Τ ι α ν ο υ ? θ υ γ α τ η ρ
 Κ Α Ι Α Σ Κ Λ Η Π Ι Ο Δ Ο Τ η ς δ ο υ λ η
 Χ Υ Α Γ Α Θ Η Δ Ε Ν Δ Ρ Ο ν κ α λ ω ς
 Ε Ν Π Ι Σ Τ Ι Ε Φ Υ Τ Ε Υ Μ ε ν ο ν
 Τ Η Ο Λ Υ Γ Ο Χ Ρ Ο Ν Ι Α α πο χ ω
 Ρ Ι Θ Ι C A Κ Α Ι Τ Η C Τ Ο Υ κο σ μ ο υ
 Α Γ Α Π Η C Λ Υ Γ Η Ν Κ Α Τ α λ ι π ο υ
 C A Τ Ο Ι C Ι Δ Ι Ο Ι C Ε Π Λ Η Ρ ω σ ε τ ο
 Τ Η C Ψ Υ Χ Η C Δ Α Ν Ο C Τ Ε Λ Ε υ τ ω σ α
 Κ Α Λ Α Π Ρ Ι Λ Ι Ω Ν Υ Π Α Τ Ι α θ ε ο δ ο
 C Ι Ο Υ Τ Ο Ε Ι Κ Β Α Λ Ε Ν Τ Ι Ν Ι Α ν ο υ τ ο
 Δ ·

Date : 1^{er} avril 435 ap. J.-C.

P. 41.

- 26) Πασχασια παρθενος
ετων δεκαπεντε
τελευτα προ οκτω
καλανδων Φλεβαριω
μετα την υπατιαν Βικεν-
τιου. Ευμορι θυγατηρ.

Date : 25 janvier 402 ap. J.-C.

P. 42.

- 27) Ενθαδε κιτε Σωτηρ
ζησας τον βιον εαυτου
αμεμπτως τελευτα
τη προ ... καλ. Αυγουστων
5 ζησας ετη ... πλιον ητ
τω μετα την υπατιαν
Θεοδοσιου το ι(?) και
Βαλεντινιανου το β.
Ιρηνη τη ψυχη σου.

La date doit être : 427 ap. J.-C.

A la ligne 7, lire : ι[β].

P. 47.

28)

. IANVS AVG
lib. TABVL VIXIT AN
NIS XXII MENSIBVS II
DIEBVS XI VXOR *et filius*
PATRI PISSIMO.

P. 48 (*Ann. épigr.*, 1932, n° 72).

29)

SANCTISSIMAE
COIVGI ZOSIME
. . . . QVEBIXIT
ANN XXI ET DE
CES·ITX KAL OCTO
BRISEVMATIO
ET ALBINO CONS

Date: 22 septembre 345 ap. J.-C.

ASSOCIAZIONE INTERNAZIONALE
STUDI MEDITERRANEI. — BOL-
LETTINO, oct.-nov. 1932.

P. 27. G. Calza. Nouveau frag-
ment des Fastes d'Ostie.

30)

SECVNDI·EDERE·COEPIT·QVAM CONSVMMAVIT·III·K·Apr.
DIEBVS·XXX·P·P·CCCL·PR·NON·IVN·IMP·TRAIANVS
MVNVS·SECVNDVM·EDERE·COEPIT

II VIR·A·MANLIVS·AVGVSTALIS·C·IVLIVS· PROCVLVS

CORNELIVS· PALMA·II· P·CALVISIVS· TVLIVS

an. 109

K MARTIS· I· ANNIVS LARGVS

K MAI·CN·ANTONIVS FVSCVS C·IVLIVS·PHILOPAPPVS

K SEPT·C·ABVRNIVS·VALENS·C·IVLIVS·PROCVLVS

X K IVL·IMP·NERVA·TRAIANVS·CAES·AVG·GERM

DACICVS·THERMAS·SVAS·DEDICAVIT·ET·PVBLICAVIT

VIII·K·IVL·AQVAM·SVO·NOMINE·TOTA·VRBE

SALIENTEM·DEDICAVIT·K·NOV·IMP·TRAIANVS

MVNVS·SVVM·CONSVMMAVIT·DIEBVS·CXVII

GLADIATORVM·P·P·III·DCCCXLIS·III·ID·NOV·

imp·TRAIANVS·NAVMACHIAM·SVAM·DEDICAVIT

? *in* QVA·DIEB·VI PP CXVIIIS·ET·CONSVMM·VIII·K·DEC

ii uir·M·VALERIVS·EVPHEMIANVS·C·VALERIVS·IVSTVS

m·*peduceus*·PRISCINVS·SER·SCIPIO·ORFITVS

an. 110

k·*mart*·AUDIVS·NIGRINVS·TI·IVLIVS AQVILA

k·*mai*·I·CATILIVS·SEVERVS·C·ERVCIANVS·SILO

k·*sept*·A·IARCIVS·PRISCVS·SEX·MARCIVS·HONORATVS

ii VIR·P·NAEVIUS·SEVERVS·D·NONIVS·POMPILIANVS

Aug., 98), qui est un architecte, des familiers d'Auguste ;

2° Souvenirs du médecin d'Auguste, Antonius Musa, dans les graffites de Pompéi (en part. *C. I. L.*, IV, n° 5730).

ATTI DELLA REALE ACCADEMIA DELLE SCIENZE DI TORINO, LXVIII, 1933.

P. 34-63. P. Barocelli. Inscriptions romaines de la Ligurie occidentale inédites ou peu connues.

P. 42. A Capo d'Anzio, autel.

32) MATRONIS
P · DIDIVS · CAL
LINICVS
V · S · L · L

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES. PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES, 1931.

Novembre.

P. XIX. L. Poinssot. A Henchir-Mest. Longue frise brisée en plusieurs morceaux.

33) a) *Imp. Caes. M. Aurelio An[tonino Aug. Armeniaco et Imp. Caes. L. Aureli]o Vero Aug. Arm[eniaco templum quod C. Iuliu[s, C. f., Corn., Galba c]entu[rio] leg. xxii Primig. hastatus, ex hs xxx mil. n[on]., testamento suo fieri iu[ssit]*,

L. Iulius, L. f., Corn., Rogatus K[appianus, frater patruelis et heres eius], adiectis ob hon[orem flam. perp.] sui hs [x mil. n[on] et amplius quae professus est ex hs x] - xx mil. n[on]., [cum fratribus Potito,

Natale et Honorata faciendum curavit. L. Iulius Titisenus Rogatus Kappianus, fil. sororis et heres eius, consummauit et cum L. Titisenio Honorato Kappiano fil. suo dedicauit.

b) *Saluis principibus dd. nn. Valent[iniano et Valente semper Augg., administrantibus] Publio Ampelio u. c. am[plissimo procon]sule prouinciae [Africae.] Priuatiano quoque u. c. legato [Numidiae Ant?]onianus fl. pp. cu[rator reip. cum ordine Mustitanorum restituit et dedicauit ?].*

P. XXXVI et suiv. E. Albertini. A El-Kantara.

P. XXXVI.

34) I O M
C V F
P R O
S A L
D · D · N N
I M P P ·
S E V E R I
E T · A N T O N
N · A V G G

P. XXXVII.

35) M E R C V R I O
A V G S A C R
Q · V A L E R I V S
I A N V A R I V S
V · S · L · A · ϕ

P. XXXVIII. Dédicace à Carin.

Ibid. Dédicace à Divus Augustus Valerius Maximianus Aug.

P. XXXIX.

36)

OB · MEMEMORIAE
 NVRBELO · SF · IDIO PATRI⁸
 M · HERENNIVS · VRBANVS & DEC ·
 FECIT

(sic)

P. XL.

37)

D · M ·
 POTSILV
 STHEMA
 R S A E 'V
 a. XLVIII
 M I L X
 VI

P. XLI.

38)

IACV
 BVS ·
 MO
 CIM
 VLI
 VIN ·
 ANN
 XLVI
 PAR
 ENC
 ARTS
simo

Ibid.

39)

D · M ·
 IERE · H
 EI · IERE
 HEI · V ·
 AN · XLV

L. 2-4 : *Ierehei Ierehei (filio).*

P. XLII.

40)

D · M · S · S ·
 MAXI
 MONTANE
 VIN · S · AN · S · LV
 MOC · M · V · S · I
 S A M
 ME

Ibid.

41)

... u I N a n
 N · B V · B A T V S F I L I O *et*
 N E P T I C L O F C I T (sic)

L. 2 : *Nabuzabatus* ; l. 4 : *f[e]cil.*

Décembre.

P. vi et suiv. E. Albertini. A El-Kantara.

42)

D E O M A L A C B E L O
 P R O S A L V T E D N I M P ·
 A I V I · · · · · E G A · G G P R P ·
 T C L · · · · · I · · · · V S · > L E G I I A G

L. 3 : *leg(ato) Augg. pr(o)*
p[r](aetore).

P. VII.

43) DEO SANC
MALAGB
MVCIANVS
MALCVS
ET LISI · N (sic)
VS · M VCI
ANVS ·
MAGG ·
V · S ·

L. 5 : *Lisin(i)us.*

P. VIII.

44) D M
HERANVS HERA
NIPALMVRENI
VIXITANNIS ·
LV · MILITAV ·
ANNIS · XVIII
MALCHVS ME
DICVS · AMICO
MERENTI

P. IX (C. I. L., VIII, n° 2496).

45) HERCVLSANC
PROS / TEO
MI
IM M
AV I I
IV A
FI A
ET VI
VG
PIA I, I N HE ME
SENORM

Lire avec M. Albertini :

Herculi sanc[to] pro s[al]ute
[d]omi[ni nostri] Im[p. Caes.]
M. Au[reli] An[tonini Pii Fel.]
Aug. et] Ju[liae Aug. m]atr[is]
Aug. et c]a[st]rorum) et [senatus
C. Jul. Ael]ur[io (centurio) leg.
III A]ug. praep[os]itus) n(umeri)
Hemesenorum.

P. X.

46) DEO SOLI ·
ORTVM CON
S TV TV M PER
C · IVLIO AELV
5 RIONE > LEG
i i I AG · ANTON
N ANE PREP ·
DN Ø HEMES EN

L. 8 : *n(umeri) Hemese-*
n(orum).

P. XII.

- 47) *pro* ♂ SALV E · DDD · NNN · Auggg ·
 TEMPVLVM ♂ DEI ♂ SOL *is inuicti?*
 IVLIVS · DRACO ♂ ♂ Leg. *iii aug.*
 PREPOSITVS · N · IEMesenorum
 DELAPSVM RESTITVIT *dedicavit?*
 et SIGILVM RENOVAVIT

P. XIII.

- 48) D M S
 I V L I A E S E C V N
 D A E · Q V I E T C A E L
lae uixit annis
 X X V I I I I *fecit*
 C V M M A R I T O S V O
 A N N O S X I I I · P ·
 C L A V D I V S C O R
 N I C V L · N · H E M E
 S E N O R V M · C O N
 I V G I · R A R I S S I M E

Id., 1932.

Janvier.

P. xxv. E. Albertini. A Lecourbe.

- 49) I N H I S · P R A E D I I S · C O M I N I O R V M
 M O N T A N I · E T · F E L I C I A N I · I V N ·
 E T · F E L I C I A N I · P A T R I S · E O R V M
 B A L N E V *m et* O M N I S · H V M A N I
 T A S · V R B I C O M O R E · P R A E B E T V R

Mars.

P. VII. L. Poinssot. A Henchir-Bedd.

- 50) *diui*
Hadriani pronepoti di
 V I T R A T A N I *parthici abne*
 P O T I D I V I N e r u a e *adnepo*
 T I M V N I C I P I V M *septimium*
 A V R E L I V M A V E D D E N S I V M

Mai.

P. xvii. Truillot. A Tébessa.

51) Q · P · C · RESC
ENS · MEDICVS
N O M I N A T V S
PER · ORBEM · TERRA
RVM · V · A · LXX · M · II
FILI PA · R · FEC · H · S · E

L. 1 et 2 : *Crescens*.

P. xxxviii. L. Poinssot et

B. Roy. Localité inconnue.

52) d D N N I M P P
CONSTANTIO ET
galerio maximiano
a V G G M V N I C I
P I V M A V I T T A
D E V O T · N · E O R

P. xxxix. Ch. Saumagne. A Testour, nouvel exemplaire de la borne de la *Fossa regia*.

P. xli. Ch. Saumagne. A Testour.

53) D · M · S
L · C A T O N I V S
R O G A T I A N V S
M A R V L L I A N V S
p I V S V I X I T A N
N I S · X X X · H · S · E
C E F A L

Juin.

P. xvii et suiv. H. Marrou. Inscriptions de Timgad. Funéraires.

P. xxxiv.

54)

N	S O M N O
S	
E	E T E R N O

Le s, dans la queue d'arronde, devrait s'expliquer par *s(acrum)*.

P. xlvii. L. Poinssot. A Henchir-Haouli.

55)

FL ACOTIVS STORACIS
SILANIVS POLIONIS
FELIX QVI ET GODDOS
MARSVS F · IADERIS SCRIPSI
A S M V N F A V S T I
R O G A T V S M A M O N S
L O C T A · V I V I C T O R
C O C C E I V S B A R G B A L I S
C E L E R H I L A R I

Novembre.

P. xix. L. Poinssot. A Carthage. Tablette de plomb.

56)

G A L V · L V N V · F A V S C A
P L A C V · M I I I V · R V P I L A
R V P · L I C I N I V · M A X I M A
S A L B A O · M A R T A ·
S I I P T I I M I V · A M I A ·
S A T V R I N A · S P I I R A T V S
V T · S I Q V I · C O N T R A
F I I C I I R I · C L O P A T R A

Décembre.

P. xxi. L. Leschi. A Lamoricière.

57)

Q S I T T I O M A X I M O
R E G I S A C R O R V M B O
N O E T I V S T I S S I M O V I
R O A M A T O R I P A T R I A E
P R I O R I P R I N C I P I C I V I
T A T I S N O S T R A E M
A V R E L I V S V I C T O R P R I
N C E P S P R A E T O R I A G E
N S I N E O D E M S A C R I M O
N I O D I G N I S S I M O R A R O
A M I @ V N A C V M V N I V E R
S I S S I M P L I C I I S E T P O P V
laribus

L. 12 : les *Simplicii* sont les membres d'un collège funéraire.

Id., 1933.

Janvier.

P. xxiv. Truillot. A Herbillon
(plus bas, n° 93).

Février.

P. vi. Ch. Saumagne. A Sidi-
Medien.

58)

CIVNIO SERIO
AGVRINO (sic)
MTREBIO SER
GIANOCOS
C CELIVS SATVR
INVS STRVCTOR (sic)
AB AVITNIS VOTVM (sic)
SOLVIT COLUMNAS
DVAS IN CELLA CAE
LEST

Date : 132 ap. J.-C.

L. 7 : *Avitnis* = *Abil(i)nis*.
Abitinae est une localité afri-
caine connue.

P. xi. L. Poinssot. A Djezza.

59)

D M S
SERTORIA
SATVRNI
NAϷMARI
AEϷPLANCI
NAE FILIA
LICINI FOR
TVNATI
CONIVX CA
RISSIMA
HϷMϷMϷ
VIXIT AN
NIS LXXV
HSE

L. 11 : *h(onestae) m(emoriae)*
m(ulier).

Cf. C. I L., VIII, n° 16159, où
il est question dans une inscrip-
tion des environs du Kef d'une
Maria Plancina, *genere regio*,
Numidarum prima mulierum.

P. xvii. E. Albertini. A Madaure.

60)

L NIK
AGIES BISL
EϷC · MACRINO
n u MIDIAE · PERFEC

Il s'agit de C. Macrinus Sos-
sianus légat de Numidie en 290-
294 ap. J.-C.

P. xxiii. L. Leschi. A Cherchel.

61)

D · M ·
M · CASSIO CALVRN
IANO · EQ · ALAE · TRH
ACVM ADIVTORIA COM
MENTARIS VICSI ANNI
S · XXXII · M · VIII · DXX · H · VS ·
CALVRNIA ANCILLV
FILIO BENE MERENTI
H · S · EST TL ·

L. 6 : *d(iebus) XX, h(or)s V*
s(emis) ; l. 7 : *Ancill[a]* ; l. 9 :
h(ic) s(itus) e(st), s(it) l(ibi)
l(erra) l(evis).

Mars.

P. viii. L. Poinssot et Ch. Sau-
magne. A Carthage.

- 62) $\overline{\text{T}}$ CRESCONIVS $\overline{\text{L}}$ ECTOR $\overline{\text{R}}$ EGION · PRIME $\overline{\text{S}}$
 $\overline{\text{I}}$ N PACE VIXIT AN · XI · MENS · QIII
 $\overline{\text{D}}$ PSX QIII KL IANVARIAS · INT · QIII

L. 1 : *lector r(e)gion(is) prim(a)e*. Il s'agit de la première région ecclésiastique de Carthage.

Mai.

P. IX. Truillot. A Bekkaria.

- 63) DEO
 MAGNO
 VOTVM
 SOLVIT
 VICTOR
 L A

P. XI. Id. Col de l'Halloufa.

- 64) DMS
 PASTOR TASSILE SACER
 DOS
 SATVRNI VOTVM SV
 VM LIBENS ANIMV SOL
 L. 4-5 : *votum suum* ?
 P. XIII. L. Poinssot. A Djezza.

- 65) DMS
 C · VIBIV
 S MAS
 OF VIX
 AN LI
 H · S · E

P. XIV. Du même. A Bir-bou-Rekba.

- 66) DIVO ANTO
 NINO AVG · PIO
 CIVITAS SIAGI
 TANA DD
 PP

Juin.

P. XIV et suiv. L. Leschi. Inscriptions de Zana.

P. XVII.

- 67) IMP CAES. l. septi MIO
 SEVERO PIO PER tinACI
 AVG · ARAB · ADIABEN. parTH ·
 MAX PP PONTMAXim. TRIB
 POT IIII IMPXI COSIIISANCTIS
 SIMO NOBILISSIMO QVE
 PRINCIPI · P AELIVS PFPAPIR
 SILVANVS Q AEDIL q. P IIVIR
 OBHONOREMIIVIRATVSEX
 ISIIIIDCCCN DEDIT DEDICAVTQ
 PRAETER ALIAM STATVAM
 SECVNDVM SVAM POLLICIT

P. XIX.

68) GENIOPOPVL

SAECVLI
FELICISSIMI
P·IVLIVS·C·F·PAP
LONGINVS AED
II VIRV·OB·
HONOREM·
AVGVRA TVS
·DEDIT·

Ibid.

69) NV MISIAE

CELERINAE
CONIVGI
D·FONTEI
FRONTINIAN
LEG·AVG·PR·PR
COS·DESIG
PATRONI
MVNICIPI
D·D·P·P

P. XXI.

70)

VLPIAE ARISTO
NICAECF CON
IVGIM VALERI
MAXIMIANI LEG
AVG·PR·PR·CV·COS·D
AQVILĪ RESTVTVS·FL
PP AEDILIS II VIRV II VI
RVQVINQ PRAEFID
PROIVIRIS ET MAR
CIANVS AVGVRAED
II VIRV PATRONAE
SVA PEC FECERVNT
IDEM DEDIC

L. 5 : *co(n)s(uli) d(esignato)*.P. XXIII. E. Albertini. A Cher-
chel.

71)

M·IUNVS
M·F·QVIRI
NA ASCLE
PIADES DE
CVRIO CO
LONIAE·
CAESARI
ENSIVM·
SIBI et LBE
RIS·SUIS POSV
IT

P. XXXI. A. Merlin et Lapeyre.
Environs de Menzel-bou-Zelfa.

72)

DOMI SATV
RMO SICINGE (*sic*)
SI VICTOR SA
CRV SOLVIT

*Domi(no) Satur[n]o Sicin-
ge(n)si Victor sac(e)r(dos)·v(o-
tum) solvit.**Sicingensis*, épithète formée
d'un ethnique inconnu, *Sicinga*
ou *Sicingi*.BULLETIN D'ARCHÉOLOGIE ET
D'HISTOIRE DALMATE, L, 1928-
1929 (paru en 1932).P. 22-25. A. Grgin. Fragment
de milliaire au nom de Dioclétien
trouvé entre Salone et Tragurium.P. 50. M. Abramic. Ancienne
collection A. Lukanovic, au mu-
sée archéologique de Split.Sur un bas-relief représentant
Diane, Silvain et Mercure.

73)

d·ET S·
IAN
IUS

et M·
AVGust
IS·S

C·HONO

RATI·

SER·

P·L·M·

[*D(ianae) et S(ilvano) [et] M(er-
curio) Aug[ust]is s(acrum), Jan[uar]ius ? C(ai) Honorati ser-
(vus) p(osuit) l(ibens) m(erito).*

P. 56-64. M. Abramic. Monuments provenant des murs d'enceinte de Salone.

P. 57 et pl. V. Les trois défunts à mi-corps dans un édicule.

74) C · V T I V S · S P · F · T E S T A M E N
F I E R I · I V S S I T · S I B I · E T
P · V T I O f R A T R I S V O E T C L O D I A (sic)
F A U S T A E · C O N C V B I N A E · S V A E
M V L T A p e r A G R A T V S · E G O · T E R R A Q V E · M A R I Q V E
D E B I T U M r e d d I D I · I N · P A T R I A · N V N C · S I T V S · H I C · I A C E O
S T A T · I a p i s e t · N O M E N · V E S T I G I A · N V L L A ·
navire

Le monument serait des premières décades du 1^{er} siècle ap. J.-C.

P. 65-73. A. Mayer. Nouvelles inscriptions de *Doclea* et de ses environs.

P. 65.

75) C A ... A
F E L I C I · D O ·
S A L O N A · D E F · A N
X X X · O C T A V I A
A C A N T I S · M A R I
T O

L. 2 : *do(mo)*.

P. 67.

76) I · O · M
E P O N A E · R E G ·
G E N I O · L O C I
C · O C R A T I V S ·
I A C O N · B F · C O S ·
L E G · I · A D I V T R ·
V · S · L · M ·
C R I S P I N O · E T · A E L I A N O
C O S

Date : 187 ap. J.-C.

P. 71-72 et p. 438.

77) D M
L V L I C I N I V S
D E C · I I V I X (sic)
A N · X X X V · P R I S
5 C I L L A C O N I V N X
I P S I V S · V I X A N X X
L V · M O N T A
N V S · E T · B A E
B I A I V L L A (sic)
10 P A R E N T E S
F I L I O P I E N
T I S S I M O E T
S I B I · V I V I S
M E M O R I A M
15 P O S
Ø

L. 2 : L. V(*alerius*) ; l. 3 :
II[*vir*] *vix(it)* ; l. 7 : L. V(*ale-
rius*).

BULLETIN DES AMIS DES CATA-
COMBES ROMAINES, n° 9, 6^e an-
née, 20 janvier 1933.

P. 272-277. J. Zeiller. A propos
de l'inscription damasienne de la
catacombe de Saint-Sébastien
concernant Pierre et Paul (De

Rossi, *Inscr. christ. urbis Romae*, II, pars I, p. 32) : comprendre *hic habitasse* au sens d'habitation funéraire.

P. 284-286. Dans la catacombe de Sainte-Mustiola, à Chiusi.

P. 284.

78)

DEPOSI

T I O R E D E M
t E D I O C L E T I A
n O A V G I I I I E T M
A x i M I A N O I I I
C O N S X V I I K A L
f E B

Date : 16 janvier 290 ap. J.-C.

P. 285.

79)

B I V L I A E M

S A N C T I S S I M E E X G E N E
R E M V S T I O L E S A N C T A E
A S I N I A E F E L I C I S S I M E Q V E
V I X I T A N N I S X X X V I I P O M P O
N I V S F E L I C I S S I M V S C O N I V
G I I N C O M P A R A B I L I D E P O S I
T A X I I I K A L I A N V A R I A S D S O L I S

Le martyr de « Mustiola, femme noble », à Chiusi sous Aurélien, est commémoré le 3 juillet au Martyrologe romain.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE
HELLÉNIQUE, 1932.

P. 1-36. P. Roussel. Delphes et l'amphictionie après la guerre d'Aetolie. Étudie la répercussion à Delphes de la guerre entre les Romains et les Aetoliens, alliés

d'Antiochos III, d'après les inscriptions delphiques republiées par M. Holleaux dans le *B. C. H.*, 1930, p. 1-41 (*Ann. épigr.*, 1931, p. 14) et un document de la *Sylloge* de Dittenberger, 3^e éd., nos 609 et 610, republié ici.

P. 192-231. P. Collart. Inscriptions trouvées à Philippes en 1930 et 1931.

P. 193-195. Sur la corniche d'un temple du forum :

80) ... *in honorem* DIVINAE · DOMVS · ET · COL · IVL · AVG · PHILIP-
p(iensis).

Sur l'architrave du même temple :

81) *ex* VOLVNTATE · SVA · A DIVO ANTONINO · EX EPVLIS
... *leg. pr.* pr · PROVINC · MACED · CVRATORE · R · P · PHILIPP ·

P. 200-201. Fragment d'architrave.

82) *philippien?* SIVM C · OPPIUS
INCENDIO CONSV MPTUM
reSTITVIT

P. 202.

83) MERCURIO
SACR.

P. 203.

84) C · IVLIO ROEMETALCI
REGI REGIS · RAESCVPO
RIS · F · M · ACCVLEIVS · M · F · VOL
AMICO · BENEMERITO
F · C

Rhoemetalkès, fils de Rhascuporis, devenu roi de Thrace en 19 ap. J.-C., est mentionné plusieurs fois par Tacite (*Ann.*, II, 67, 5 ; III, 38, 4 ; IV, 5, 3 ; 47, 1) ; c'est aussi de lui qu'il est question sur l'inscription *C. I. L.*, VI, n° 20718.

P. 207.

85) M · LOLLIO
M F VOLT ·

Peut-être s'agit-il du proconsul de Macédoine M. Lollius M. f. qui commanda les troupes romaines dans l'est des Balkans entre 20 et 18 av. J.-C.

P. 210.

86) *imp.* CAES · FL · *Constantinum?*
MAX · VICTOREM
CONDITOREM
COLONIAE PHILIPPIENSIS

P. 214-215. En bordure du forum, devant le temple.

87) L · TATINIO
L · F · VOL · CNOSO ·
MILITI · COHORTIS · IIII · PR ·
SINGVLARI · ET · BENEF · TRIB ·
OPTIONI · BENEF · PR · PR · EVOC
AVG · DONIS · DONATO · TOR
QVIBVS · ARMILLIS · PALER ·
CORONA · AVREA *ab imp. do*
mitiano caes. aug. germ.
D · COHOR · IV · VIGIL · D · STAT ·
D · COHOR · XI · VRBANA E ·
VETERANI · QVI · SVB · EO · IN · VIGILB
MILITAVER · ET · HONESTA MIS
SIONE · MISSI · SVNT ·

L. 5 : *benef(iciario) pr(aefecti) pr(aetorio)*.

P. 220-221.

88) Q V I E T I · A V G ·
COL · PHILIPPIENS ·
L · TATINIVS · L · F ·
VOL · CNOSVS · C · STA
TORVM · SVA · PECV
NIA · POSVIT ·

P. 232-286. Y. Béquignon et P. Devambez. Fouilles de Thasos de 1925 à 1931.

P. 285. Près de l'Odéon, base circulaire. En haut, guirlande soutenue par des bucrânes.

89) ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ
ΚΑΙΣΑΡΙ
ΑΔΡΙΑΝΩΣΕΒΑΣΩ
ΟΛΥΜΠΙΩ
ΣΟΤΙΡΙΚΑΙ ΚΤΙΣΤΙ
ΚΑΙ ΣΑΒΕΙΝΗ
ΣΕΒΑΣΤΗ
ΝΕΑ ΗΡΑ

BULLETIN DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE BULGARE, VII, 1932-1933.

P. 292. D. P. Dimitrov. A Stara-Zagora.

90)

BONA · FORTVNA ·
IMP · CAES · M · AVR · SEV · ALEXAND
P · F · AVG · ET · IVL · MAMAΕΑΕ
MATRI · AVG · CASTR · ET · SENAVS
VEERANI · CONSISENES · AVGVSTA ·
TRAIANA HONC · AVGVSTIVM
EX SVIS · IMPENDIIS · A · SOLO
FABRICAVERVNT · FELICITER
ET · DEDICAVERVNT · IDIBVS · NOVEMBRIBVS
MAXIMO · E · PAERNO COS C

Date: 13 novembre 233 ap. J.-C.

P. 300-304. D. P. Dimitrov. Bornes milliaires de la voie romaine de Pizus à Arzus.

P. 300-301. Près du village de Moussatchévo, région de Stara-Zagora. (Nombreuses ligatures négligées ici).

91)

αγαθη τυχη

αυτοκρατορα καισαρα μ. αντω
νιον γορδιανον ευτυχη ευσε
βη σεβαστον και την θεοφιλεσ
τατην φουριαν CABINIANην τρ
ανκυλλειναν CEB CYNΘ
ιον αυτου η λαμπροτατη τρα
ιανων πολισ ηγεμονευοντος
της θρακων ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ ΠΟΝΠΩΝΙΟΥ ΜΑΓΙ
ανου πρεσβ. σεβ. ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥ
ΕΥΤΥΧΩC

P. 301-302. Près du village de Kaloughérovo, région de Harmanli.

Borne de même teneur que la précédente.

Pomponius Magianus se retrouve comme légat de Thrace

sous Gordien sur une inscription de Philippopoli (*Inscr. graec. ad res rom. pert.*, I, n° 723), où son nom, mal copié, avait été rétabli par conjecture.

P. 304. Même endroit.

92)

αγαθη τυχη
αυτοκρατορι και σα
ρι μι. αυΡ CEYHPω αλε
ξανδρω EYTYXEI ευσε
δει σEB Η ΛΑΝΠΡΟΤΑ
τη θρ?AKΩΝ ΤΡΑΙΑΝΕΩΝ
πολιC ΗΓΕΜΟΝΕΥΟΝ
τος ΡΟΥΤΕΙΛΛΙΟΥ ΡΟΥΔΕΝ
τος ΚΡΙCΠΙΝΟΥ ΠΡΕC
β. σEB· ΑΝΤΙCΤΡΑ
τηΥΟΥ

BULLETIN MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE, 1932.

P. 531. Truillot. A Herbillon.

93) IVLIAE *mamaeae* AVG
matrī DOMINI N
IMP·CAES *m.* AVRELI
s e VERI *alexandri*
PII FELICIS *aug.*
RESPVBL TAGATVEN
S V A P E C D D

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA LVIII, 1930.

P. 150 et 152. G. Q. Giglioli. Provenance inconnue.

94) TI·CAESARI
DRVSI·CAESARIS·f·

Il s'agit du petit-fils de Tibère, fils de Drusus, tué sur l'ordre de Caracalla en 37.

P. 153-161 et pl. A. M. Colini. Fragment d'une liste militaire trouvé à Rome, dans l'église Sainte-Praxède.

95) 182 ap. J.-C.

mamertino

cos.

.....
SCANTIVS · APRILI S·MVT·
SP C·CENTVLLIVS·PRIMITIV S·CREM
C·TERENTIV S·FORTI S·TRID
C·SECVNDIEN·PRIMV S·MED

5	L. VALERIV	S. MAXIMV	S. MED
	M. VELCENNIVS	S. FORTVNATV	COR
	C. CASSIV	S. SECVNDIN	MED
SP	C. SVLL	A. SEVERV	S. NOV
	C. PAPIRIV	S. VALERIA N	VER
10. EQ	L. DASTIDIV	S. PRISCV	S. ASTO
183 ap. J.-C. IMP. COMMODO . IIII . COS			
	L. VALERIV	S. VALERIA N	TAV
	P. ANNEIV	S. FELI	X. LEPR
BV	C. MARTIV	S. VERV	S. CERI
15	C. DAMITIV	S. AVGVRI N	ARIM
	C. NEVIDIV	S. MAXIMV	AQVI
	T. CLONIV	S. DEXTE	R. FANF
	Q. PETILIV	S. SEVERIAN	CREM
	T. ALFIV	S. RODANVS	TIAN
20	P. TITVSIV	S. PRIMITIVS	VOLS
184 ap. J.-C. MARVLLLO COS			
	L. NERATIV	s e q u e s t e	R. NCA
	T. FLA u i u	s	O. AST
	L. BE	NV	S. NCA
25	C	c r e s c e n	S. ARI
	L. V	s e u e r i n v	VRM
	C	BILI	S. ATEL
		S C V L I N	CELE
		RV	S. VOL
30	C	R	VERC
		m a x i m v	S. OST
		SV	S. FIRPI
185 ap. J.-C. materno COS			
		p o n t i a n	CRE
35		p r o c v l i n	CLV
		i a n v a r i v s	ATE
	C	SEVERV	S. FLO
	C	m a x i m i a	RO
		g a l l v	S. NEA
40 186 ap. J.-C. i m p . c o m m o d o V COS			
		VICTO	R. RAV
	M	V I C T O R I	RAV
	C	P A P I R I V S	DVR
	C. C	C O R D V S	LEPR
45	M. M a r c e l l u	S A T T I A N V	MED

Liste de soldats d'une cohorte prétorienne appartenant sans doute à la même centurie et indiquant pour chacun le nom, la patrie et, s'il y a lieu, en marge, l'attribution spéciale.

L. 3 : *Trid(enti)*; l. 10 : *Aslo(rica Augusta ?)*; l. 13 et 44 : *Lep(ido) R(egio)*; l. 14 : *Ceri(illis ?)*; l. 17 : *Fan(o) F(ortunae)*; l. 19 : *Tian(o ?)*; l. 22 et 24 : *N(uceria) Ca(mellaria)*; l. 23 : *Asl(urica Augusta ?)*; l. 26 : *Ur(vino) M(ataurense)*; l. 28 : *Cele(ia)*; l. 31 : *Osl(ia ou ra)*; l. 32 : *Fir(mo) Pi(ceno)*; l. 36 : *Ate(ste)*.

Id., LIX, 1931.

P. 9-116. G.-B. Giovenale.

Étude sur les portes de l'enceinte d'Aurélien et de Probus.

P. 34-37. L'auteur traite des inscriptions du temps d'Arcadius et d'Honorius qu'on voyait jadis sur quelques-unes de ces portes et dont deux, celles de la *porta Praenestina* et de la *porta Tiburtina* (reproduites pl. I et II), ont survécu jusqu'à nous (*C. I. L.*, VI, nos 1189 et 1190).

P. 123-130 et pl. A. M. Colini. Bas-relief mithriaque d'un sanctuaire découvert près du Circus Maximus, sous l'aile du Palais des musées de Rome qui longe la via di Santa-Sabina.

En une ligne, sur le listel supérieur :

96) DEOϢSOLIOINVICTOϢMITHRAEϢT·I·CLϢHERMES
OB VOTVMϢDEIϢTYPVMϢDϢDϢ

Bas-relief de Mithra tauroctone.

P. 213. P. Claudio Sestieri. Sur la rive droite du Tibre, entre les ponts Littorio et del Risorgi-

mento, en face de la via Ciro Menotti.

97)

EX AVCTORITATE
IMP·CAESARIS DIVII (sic)
NERVAE FILII NERVAE
TRAIANI AVG·GERMAN·
PONTIFICIS MAXIMI TRIBVN·
POTESTAT·V COS·IIII P·p.
TI·IVLIVS FEROS CVRATOR
ALVEI ET RIPARVM TIBERIS ET
CLOCARVM VRBIS TERMINAV· (sic)
RIPAM r. R·PROXIMO CIPPO
P·CCLXXI·

Date : 101 ap. J.-C.

L. 10 : [r(ecta)] r(egione).

Autres cippes de Trajan au *C. I. L.*, VI, n° 31549 a-m.

Ti. Julius Ferox fut le premier *curator alvei et riparum Tiberis*

qui ajouta à son titre *et cloacarum urbis*.

P. 215. Gu. Gatti. Dans des démolitions de la via di S. Vito pour la rectification de la via Merulana, fragment de brique avec une estampille circulaire.

98)

SAL EX PRAE CAES ARM

PAET · APRON

protome ?

Date : 123 ap. J.-C. D'après le *C. I. L.*, XV, n° 483, lire *Sal(arese) ex prae(dis) Caes(tiani) Arm[ini]*.

P. 217-243. Chronique des fouilles, découvertes et études relatives aux antiquités de Rome et du Latium.

P. 217. P. Romanelli. A Rome, à l'angle de la via della Torretta et de la via di Campomarzio, on a découvert deux cippes du pomerium encore en place, dont le texte est rédigé selon les formules ordinaires, l'un au nom de Vespasien, l'autre au nom d'Hadrien. Sur le flanc gauche, tous deux portent le numéro d'ordre : CLVIII ; celui d'Hadrien donne sur le flanc droit la distance du cippe le plus proche : P CCXI.

P. 226-227. A. M. Colini, d'après Lundström, *Undersökningar i Roms topografi*. Rapprochement de fragments du plan de marbre concernant la région IX^e : *iseum e l s e r a p a e v m, uilla p u b l i c a, p o r t i c u s m e l e a g r i, a e d e s i v l i o r u m*.

BULLETTINO DEL MUSEO DELL' IMPERO ROMANO, I, 1930 (ap-

pendice au tome LVIII (1930) du *Bullettino comunale di Roma*).

P. 77-85. R. Cagnat. Tracé de la *fossa regia* séparant l'*Africa vetus* et l'*Africa nova*.

P. 87-93. Margherita Guarducci. Trois inscriptions relatives à des proconsuls de Crète et Cyrénaïque provenant du territoire de Gortyne.

P. 89. A Pluti.

99) V E S T A L I S
P R O C O S · R E S
T I T V I T · O Y E Σ
ΤΑΛΙΣ ΑΝΘΥΠΑΤΟΣ
ΑΠΟΚΑΤΕΣΤΗσεν

Il s'agit probablement de C. Clodius C. f. Vestalis procos. à qui furent dédiées des inscriptions de *Forum Clodii* (*C. I. L.*, XI, nos 3310 a et 3311) et dont on possède des monnaies attribuées par les uns à 43, par les autres à la période 37-16 av. J.-C.

P. 91. A Gortyne.

100) *l. plotius · VICINA · PRO · COS · D · S · P · F ·*

Connu par une autre inscription de Gortyne (*Inscr. gr. ad res rom. perit.*, I, n° 960), qui permet de le dater de la période entre 2 av. J.-C. et 7 ap.

P. 95. A Gortyne.

101) ORBIS SVI

CLARIS LVMINIBVS
DIOCLETIANO ET
MAXIMIANO
INVICTIS AVGVSTIS

AEL
PROCONSVLE

P. 97-106. G. B. Frey. Épitaphe juive existant au folio 114 du manuscrit n° 9143 de la Bibliothèque du Vatican, tirée des papiers de De Rossi.

102)

ΕΝΘΑ ΚΙΤΕ ΑΛΕΞΑΙ
ΘΥΓΑΤΗΡ ΤΟΥ ΑΛΕΞΑ
ΑΠΟ ΤΗΣ CΥΝΑΓ ΑΡΚ
ΒΑΝΟΥ ΕΝ ΕΙΡΗΝΗ ΚΥ
CΙC ΑΥΤΗΣ ΕΖΗCΕ ΕΤ
ΜΗΝΔ ΗΜΕΡΘ

"Ενθα κ(ε)ῖτ[αι] 'Αλεξάν[δρα],
θυγάτηρ τοῦ 'Αλεξά[νδρου], ἀπὸ
τῆς συναγ(ωγῆς) "Αρκ[ου Λι]-
βάνου. 'Εν εἰρήνῃ κ[οίμῃ]σιν αὐ-
τῆς. "Εζήσε εἷτ[η...], μην(άς) δ'
ἡμέρ(ας) θ'.

Des Juifs d'Arca, sur les pentes septentrionales du Liban, lieu de

naissance de Sévère Alexandre, attirés à Rome par la faveur dont l'empereur entourait ses compatriotes, y avaient fondé une communauté particulière, la συναγωγή "Αρκης Λιβάνου.

P. 117-207. Fouilles, découvertes et études récentes relatives à l'Empire romain.

P. 124-125. N. Catanuto. A Taureana (*Taurianum*).

103)

D · M
HEDISTES · VIX · AN
XIII · M · V
BITHVS ET SVCESSA · PAREN
TES · FIL · ΠΙCΣΙΜΑΕ · POSVE
RVNT · PROVINCIALES
CONTVBERN CARISSIM
FACIVND · CVRAVER

L. 6 : *provinciales*, c'est-à-dire les esclaves de la province.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,
1932.

P. 266. J.-B. Chabot. Inscription bilingue d'El-Kantara.
Inscription palmyrénienne

104)

I E R H O B O	A
L E S · I E D D	G A F I
E I · M I L · P A L	M I I
V I X · A N · X L V	V

L. 4 : *mil(es) pal(myrenus)*.

P. 363 et suiv. J. Carcopino.
Note sur le nouveau fragment des
Fastes d'Ostie (plus haut, n° 30).

Id., 1933.
P. 21. L. Poinssot. A Henchir-
Mest.

105)

beatissimis temp[oribus] d d d n n n FLAVIVS CONSTANTINVS ET VICTORIVM
... NOB · CAESARIS · FORVM · TRANSSITORIVM · QVOD · ANTEA · NON · ERAT
... AMP · PROCOSS · CVM · EGNA · VLEIO · CRESCENTE · V · C · LEGATO · NVMDIAE
... QVE · INSISTENT

M. Poinssot restituée à la ligne 1
[Magni Magnenti] et à la ligne 2
[Magni Decentii].

P. 279. S. Lambrino. Actuel-
lement à Bucarest dans une col-
lection particulière.

106)

ALO · QVO · PO
TBELLVM FACERE
PEQVNIA · ADIOVANTO
POPLO · CALLATINO · BELLVM
ANO · QVEIVE SVB · INTERIO
POPLO · ROMANO VTEI · ET
PRIOD · FAXIT POPLO
POPVLVS · ROMANVS · POPL
O SEIQVO · AD · HANCE
T IAGERE · EXIME RE ·
VOLVNTATE LICET
XE NT · ID SOCIETAT
NAM · VTEI · SCRIBERETVRAC
loco · OPTVMO IN · FAANO CONCOR diae

Fragment d'un traité d'alliance
entre Rome et Callatis. La paléo-
graphie aussi bien que le contenu
du texte permettent de l'attri-
buer au II^e siècle av. J.-C.

P. 316 et pl. M. Rostovtzeff.
A Doura. Papyrus.

107)

Marius Maximus tribb. et
praeff. et praepositis nñ salu-
tem||.

Quid scripserim Minicio Mar-
tiali proc. Augg. nñ.||et notum
haberetis adplicui. Opto bene
valeatis.||

Ex.

5 Curae tibi sit et quaesturae
 nñ per quos transit Goces||
 legatus Parthorum missus ad
 ad dd nñ. fortissimos imp. ||
 secundum morem xenia ei
 offerre quid autem in||quoque
 numero erogaveris scribe mi-
 hi||.

Gasica

10 Appadana

D[ur]a

Ed[da]na

Bi[blada]

L. 1 : *trib(unis) et praef(ectis)*
et praepositis n(umerorum) ; l. 4 :
ex(emplum) ; l. 6 : *ad d(ominos)*
n(ostros).

Marius Maximus était gouver-
 neur de Syrie entre 202 et 209
 ap. J.-C.

GENAVA, X, 1932.

P. 168. W. Deonna. Dédicace
 provenant de Genève.

108) G E N A V A E · A G

A V R E L I A · M · F I L

F I R M I N A ·

T · S C P · I

Mention de la déesse *Genava*.
 L. 4 : *t(estamento) s(uo) p(oni)*
j(ussit).

GERMANIA, 1932.

P. 287 et pl. 15. E. Neuffer.
 A Nickenich.

109)

CONTVINDA · ESVCCONIS · F

SILVANO · ATEGNISSA · F

H EX TES F

Contuinda Esuconis f(ilius,
ou filia) Silvano Ategnissa(e)
f(ilio) h(eres) ex t(estamento)
f(ecit).

P. 288 à 292. L. Nagy. Inscrip-
 tions d'*Aquincum*.

P. 289 et pl. 16.

110)

D

M

L · VAL · SEVTES · D · BESSVS
 AN · LXXX · M · VLP · PHI
 LV MENVS · HERES ·
 EX · TES · F · CVRAVIT
 AD · HOC · SEPVL · COL
 FAB · CONT ·

L. 2 : *D(omo) Bessus* ; l. 6-7 :

ad hoc sepul(crum) col(legium)
fab(rum) cont(ulit) [(denarios)..]

P. 290 et pl. 16.

111)

L V E P I N T A N I A · L ·

L I B · S E R G · A Q V I N C O

A · L X X · H S E · C O

T O · S A L V T S · A

A G R I P P I N E N S E S t r a
 N S A P I N i cont.

Autres mentions d'*Agrippi-*
nenses à *Aquincum* : voir l'*Ann.*
épigr., 1932, n° 38.

P. 309. Wahle. A Griberg, ré-
 gion d'Heidelberg. Corniche d'un
 grand monument à quatre dieux.

112)

I · O · M

SVATIONIA · IVSTINA · RESTI

Id., 1933.

P. 14-22, 95-104. L. Weisgerber. Remarques sur l'inscription de Nickenich (plus haut, n° 109).

Lire d'après l'auteur : *Contuinda* (dat.) *Esucconis f(iliae)*, *Silvano Alegnissa* (dat.) *f(ilio ejus) h(eres)* [ou *h(eredes)*] *ex tes(tamento) f(ecit)*.

P. 31-36. K. Stade. Inscriptions d'Altrip.

P. 32 et pl. 7.

113) MATRI DEVM
MAGNAET NV (sic)
MINIBVS LCCI
SIGNVM · DIAN
5 GRATIVS REIP
CIV VANG SERV
VS ARCARIVSE
DECORA ÆEIVS
LIBERT · PBLIC
10 EX VOTO POSV
ERVNT · LL · LL · M
IMP · DN · TRAIA
DECIO AVG ET GRATO COS

Date : 250 ap. J.-C.

L. 6 : *civ(itatis) Vang(ionum)* ;
l. 8 : *Decorata ejus (conjux)*, *liberta publica* ; l. 11 : *l(ibentes)*
l(aeti) m(erito).

P. 34 et pl. 7.

114)
VIRTVTI BELLONAE
BASSIANA TACITA
VSS · L · L · M ·
SA CERDO TIS MDM
L. 4 : *sacerdotis M(atris)*
D(eum) M(agnae) (uxor).

P. 34 et pl. 7.

115) MERCVRIO
AVG · VEGETI?
VS GATTVS
OB HONO
REM · AEDIL
TATS POSVT

P. 129. Kraft. A Riegel, près de Kinderheim.

116) DEO INVICTO
VICTOR
ABASCANTIAVVS
D
DD

P. 134. Witz. A Kösching, région d'Ingolstadt.

Estampilles sur vases.

Sur des grandes plaques de terre cuite formant sol.

117) LEG III ITAL

P. 232. Paret. A Cannstatt.

118) GENIO
SAG MAGIATV
TFLA SENECIA
NVS DSP

P. 237. V. Kuzsinszky. A *Aquincum*. Moules à gâteaux avec souvenir de la guerre des Marcomans sous Marc Aurèle :

119)
Conc[ordia] Augg. [M. Au]reli
e[t Lu]cii, ou sans doute plus justement ailleurs : *et L. Veri*.

P. 237. Id. Marques au fer chaud sur des bois employés pour le coffrage de puits :

120)

*Immune in r(ationem) ual(e-
tudinarii) leg(ionis) ii ad(iu-
trici).*

HERMES, LXVII, 1932.

P. 369-396. Ed. Fraenkel. Interprétation nouvelle du *senatus consultum de Bacchanalibus* (C. I. L., I², n° 581), dont les lignes 22-30 seraient une adaptation du texte original faite dans le Bruttium sous l'influence de considérations locales.

Id., LXVIII, 1933.

P. 306-312. J. Keil. Discussion des conclusions de Fraenkel relatives au *senatus consultum de Bacchanalibus*.

HISTORIA, 1932.

P. 422-424. S. Ferri. Sur le testament du roi Ptolémée (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

123)

κατα την αυτοκρα
τορος καισαρος δο
μετιανου ΣΕΒΑΣΤΟΥ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ ΔΙΑΤΑΓΗΝ
ΟΡΟΣ ΙΕΡΟΥ ΧΩΡΕΙΟΥ
ΤΗΣ ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ ΤΕ
ΘΕΙΣ ΕΠΙ ΠΟΠΛΙΟΥ ΝΩ
ΝΙΟΥ ΑΣΠΡΗΝΑ ΚΑΙ ΣΙΟΥ ΚΑΣΣΙ
ΑΝΟΥ ΑΝΘΥΠΑΤΟΥ ΠΑΡΟΝ
ΤΟΣ ΕΠΙ ΤΟΥΣ ΤΟΠΟΥΣ

P. 45-112. E. Kalinka. Nombreuses inscriptions de Bithynie, la plupart déjà publiées moins

P. 669-689. A. Neppi Modona. Quatrième bulletin d'épigraphie romaine.

JAHRESHEFTE DES OESTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, XXVII, 1932.

P. 171. G. I. Kazarow. A Jassen. Plaque de bronze.

121)

I·O·M·DOL·
AVR BAS
SVS SAC
SERVVS EIVS

L. 3 : *sac(erdos)*.

P. 172. Id.

122)

I O m · dol.

FL SABINUS
VALERIA V
TINSADIVO
SVO EX IVSSO

L. 4 : DIVO OUDNO

Id., XXVIII, 1933, BEIBLATT.

P. 43. J. Keil. Près de Belevi (région d'Ephèse).

correctement. La suivante est inédite.

P. 67. A. Kouchkaya.

124) ΙΟΡΟΣ ΚΑΙΣΑΡΟΣ·Λ·ΣΕΠΤΙΜΙΟΥ ΣΕΥΗΡΟΥ
ΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΥ·ΠΑΡΘΙΚΟΥ ΜΕΓΙΣΤΟΥ ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟ
ΕΙΝΟΥ ΑΥΓΟΥΣΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ
Σ ΣΕΒΑΣΤΗΣ ΜΗΤΡΟΣ ΚΑΣΤΡΩΝ ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΝΠΑΝΤΟΣ ΟΙΚΟΥ
ΗΣ ΚΑΙ ΑΙΩΝΙΟΥ ΔΙΑΜΟΝΗΣ ΚΑΙ ΙΕΡΑΣ ΣΥΝΚΛΗΤΟΥ ΚΑΙ ΔΗΜΟΥ ΡΩ
ΣΤΡΙΑΝΩΝ ΛΟΝΓΙΔΙΑΝΟΣ ΡΟΥΦΟΥ ΕΦΗΒΑΡΧΗΣΑΣ ΤΩ ΖΟΣ ΕΤ
ΝΟΝ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΤΗ ΠΑΤΡΙΔΙ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ ΚΑΤΑΣΚΕΥΑΣΑΣ ΣΥ

Date : 213 ap. J.-C.

L. 1 : 'Αυτοκράτ]ορος ; l. 4 : [καὶ 'Ιουλίης Δόμνη]ς ; l. 5 : [σωτηρίας καὶ
νείκ]ης... 'Ρω[μαίων ; l. 6 : [καὶ τοῦ δήμου] 'Αρχ[στριανῶν... τῷ ζοσ' ἔτ]ει.

P. 114. D. Detschew. A Sofia.

125) ΑΥΤΟΛΥΚΟΣ ΧΑΛΚΟΤΥΠΟΣ
ΘΙΟΔΙΕΑΣ ΠΑΝΤΟΠΩΛΗΣ
ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΗΣ ΧΑΛΚΕΥΣ
ΕΠΤΕΚΕΝΘΟΣ ΟΚΑΠΙΤΩΝ
ΒΑΣΣΙΑΝΟΣ ΛΑΝΑΡΙΣ
ΟΥΑΛΗΣ ΟΙΝΟΠΩΛΗΣ
ΣΕΥΗΡΟΣ ΛΕΝΤΙΑΡΙΣ
ΔΙΖΑΣ ΑΡΤΟΚΟΠΟΣ
ΜΟΥΚΑΣ ΜΑΚΕΛΛΑΡΙΣ

P. 119. Id. A Kadinuir (*Ann.
épig.*, 1932, n° 29).

126) SILVANO ET SILVESTRI
Cavalier thrace
VLP EPTEZENS·P·D·LEG·
I·ITAL·V·P·

L. 2 : *p(rinceps) d(uplicarius)*.

P. 137. P. Ortmayr. A Amstet-
ten. Vase de terre cuite.

127) NIXIBVS SANCTIS
PRO SALVTII COSTVTES

P. 141. Fr. Narobe. A Salzburg.
Plaque de bronze.

128) C·TITVRI
FESTI·G
COH XIII PR·

P. 151. Harald Petrikovits. A
Hohenstein.

129) N O R E I A E
A V G [REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED] N [REDACTED]
[REDACTED] SOLVIT M

JOURNAL OF ROMAN STUDIES,
XXII. 1932.

P. 184-197. F. de Zulueta. Vio-
lation of sepulture in Palestine at
the beginning of the christian era.
(Article où est indiquée et dis-
cutée la bibliographie relative à
l'inscription de Nazareth : *Ann.
épig.*, 1930, n° 130).

P. 223 et suiv. R. G. Collingwood
et M. V. Taylor. Inscriptions trou-
vées en Angleterre en 1931.

P. 223, 1 à 3. A Brougham.

130) *deo* BELAT
ucADRO · IV
LIANVS · A
RAM V · S · L · M

131) *deo belat*
ucADRO
~~ucADRO~~ INAM
aRAM · V
S · L · M

132) *deo marti* ÆTETVICTORIAE

P. 224. Fortin 19 du vallum
d'Hadrien.

133) MATRĒ
TEMPL
CVM ARA
VEX COH
I VARD
INSTANTE
PDV
VSLM

L. 7 : P. D.... V..... Noms du
dédicant.

Ibid. A Heron Bridge, près de
Chester.

134) DEABVS
MAĒBVS
OLLOTOTIS
IVL SECVN
DVS ET AE
LIA A/GVSTI

L. 6 : *Augusti(na)*.

Ibid. A Somerdale.

135) NVM DIVOR
AVG · C · INDVTVS
FELIX · SILVANO
V · S · L · M
COH VIC GA

L. 5 ?


P. 225. A Housesteads.

136) VETER
IBVS
POSVVIT A (sic)
VR VICT V

L. 3-4 : *Aur(elius) Vict(or)*
v(otum).

P. 227. A Londres. Cachet d'ocu-
liste (*Ann. épigr.*, 1932, n° 3).

137)

- a) C SILVI TETRICI EVODES
AD ASPRITVDINES 
b) C SILVI TETRICI PENICILL
AD IMPET LIPPITVDIN
c) C SILVI *tet*RICI DIAMI
sus AD *Diathes* ET CICAT
d) C SILVI TETRICI BIPROSO
PVM AD *impetum*

Klio, XXVI, 1932-1933.

P. 144-146. C. F. Lehmann-
Haupt. Remarques sur un pas-
sage du chapitre 34 des *Res gestae*
divi Augusti.

MAINZER ZEITSCHRIFT, XXIV-
XXV, 1929-1930.

P. 71-99. Fr. Behn. Nouvelles
fouilles dans le castellum d'Alzey.

P. 86. Bloc de pierre.

138)

APOLLINI GRAN
NO · MARTIVS
SENOPATIVS ·
NOVELLVS · DE
DICA VIT · XV · K · SEP
PISONE ET IVLIANO
COS

Date : 18 août 175 ap. J.-C.

P. 87. Autel.

139)

Sur le bandeau supérieur :

CVM · SVA · EDE

Sur le dé :

APOLLINI
DEO · DEMIO
NCO · PRI
MIVS · PO
PRIIVS
S · L · L · M

L. 1 : [c]um sua a(e)de ; l. 5-6 :
Popri[I]lus ; l. 7 : [v(otum)]
s(olvit) l(ibens) l(aetus) m(erito).

P. 87. Peut-être base d'une statue.

140)

APOLLIN
ET SIRONAE
O M · I

P. 88. Autel sur le devant duquel est figurée une déesse trônant ; sur le côté

141)

Aram
APOLL.
ET SIR.
PV....
NIVS
VS l. l. m.

A[ram] Ap[oll(ini)] et S[ir(ona)]
P[ublius] V....niu[s...] v(otum)
s(olvit) [l(aetus) · l(ibens) m(erito)].

P. 94.

142)

IOM
MISSIONVS
VICTOR · CAR
MANISIVS · NNESI
CASSI · MARTIALIS
DE SVO · POSIT
V · S · L · L · M

L. 4 : peut-être [A]nnesi.

Sur le côté gauche, la Fortune ;
par derrière, la Victoire ; sur le
côté droit, Mars.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRAN-
ÇAISE DE ROME, 1932.

P. 1-5. Fr. Cumont. Dédicace
trouvée en creusant les fonda-
tions d'une maison sur le Célius,
derrière l'hôpital militaire.

143)

BONAE · DEAE · S
SVLPICIA · SEVERA
MAIOR · AEDEM
CVM SIGNO D · D

Deux serpents rampant vers
un autel chargé d'offrandes.

L. 1 : s(acrum) ; l. 4 : d(edit)
d(icavit), ou d(ono) d(edit).

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ
SAINT-JOSEPH, A BEYROUT,
XVI, 1932.

P. 235. R. Mousterde. A Dâraya
(10 kil. au sud de Damas). Mil-
liaire.

144)

ΔΙΟΚΛΗΤΕΙΑΝΟΣ
ΚΑΙ ΜΑΞΕΙΜΙΑΝΟΣ ΣΕΒ
ΚΑΙ ΚΩΣΤΑΝΤΙΣ
ΚΑΙ ΜΑΞΕΙΜΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡΕΣ
ΛΕΘΟΝ ΔΙΟΡΙΖΟΝΤΑ ΑΓΡΟΥΣ
ΚΩΜΗΣ ΜΕΖΖΗΣ ΚΑΙ
ΠΑΜΟΙΩΝ ΣΤΗΡΙΧΘΗΝΑΙ
ΕΚΕΛΕΥΞΑΝ ΦΡΟΝΤΙΔΙ
ΑΙΛΙΟΥ ΣΤΑΤΟΥΤΟΥ
ΤΟΥ ΔΙΑΣΗΜΟΤΑΤΟΥ

L. 6 : Μεζζης est le village ac-
tuel de Mezzé à 3 ou 4 kilom. de
Dâraya ; l. 7 : Παμοιω est incertain.

Ibid. Autre milliaire. Canal de Gisrîn dans la Gôûta.

145) ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟΥ
 ΚΑΙ ΜΑΞΙΜΙΑΝΟΥ
 ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΚΑΙ
 ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΣ
 5 ΚΑΙ ΜΑΞΙΜΙΑΝΟΥ
 ΚΑΙΣΑΡΕΣ ΛΙΘΟΝ
 ΔΙΟΡΙΖΟΝΤΑ Α
 ΓΡΟΥΣ ΚΩΜΗΣ
 ΒΕΤΟΣΜΑΡΑΣ ΚΕ
 10 ΚΩΜΗΣ ΕΝΑΚΑΣΟ
 ΣΤΗΡΙΧΘΗΝΕ Ε
 ΚΕΛΕΥΣΑΝ ΦΡΟΝ
 ΤΙΔΙ ΑΙΛΙΟΥ ΣΤΑ
 ΤΟΥΤΟΥ ΤΟΥ ΔΙΑ
 15 ΣΗΜΟΤΑΤΟΥ

L. 8 et 10 : localités inconnues, voisines sans doute de Gisrîn.

MEMOIRS OF THE AMERICAN ACADEMY IN ROME, XI, 1933.

P. 73-78 et pl. 3. A. W. van Buren et G. P. Stevens. A Rome, sur le Janicule, dans les fondations du villino A. Monami.

146)

P · CLODIVS · P · L · DIOPHANES
 GLVTINARIVS · PATRONVS
 CLODIA · P · L · MEGISTE
 VP · CLODIVS · FELICIO · LIB
 VP · CLODIVS · BOSSVS · LIB

L. 4 et 5 : *v(ivus)*.

P. 81-117. M. B. Ogle. Étude, avec références notamment aux inscriptions, sur l'application mé-

taphorique à la mort de termes relatifs au sommeil.

MNEMOSYNE, LIX, 1931-1932.

P. 430. G. Vollgraff. A propos de l'autel trouvé près de Tiel (plus bas, n° 157), notule relative à l'endroit où résidait au III^e siècle la légion XXX Ulpia.

Id., LX, 1932.

P. 193-198. A. W. Byvanck. Sur les inscriptions d'Utrecht dont il a été question *Mnemosyne*, 1931, p. 249-265.

La trouvaille serait authentique ; des textes latins, dont il subsiste des traces indéchiffrables, ont été effacés à l'aide de traits qu'on a pris à tort pour des lettres.

IL MONDO CLASSICO, II, 1932.

P. 424-436. M. Segre. Notes épigraphiques sur le testament du roi Ptolémée (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHTA, 1931.

P. 559. A. Maiuri. A Pompéi. Sur des tuyaux de plomb de la canalisation urbaine.

147) CCCCCII
 C · VIBI · RECEP†
 PVBLI · POMPE

148) CCCCLXX
 PVBLI · POMPE

Publi(cum) Pompe(iorum).

P. 639. A. Marzullo. A Paestum.

149) Diplôme militaire.

Face externe :

Imp. Caes. Diui Hadriani f. Diui Tra-
 iani Parthici nepos Diui Neruae pro-
 nepos T. Aelius Hadrianus Antoninus
 Aug. Pius pont. max. trib. pot.
 XI imp. II cos. IIII p. p.
 nomina militum qui in praetorio
 meo militauerunt in cohortibus
 decem I II III IV V VI VII VIII IX X item
 urbanis quattuor X XI XII XIV subie-
 ci quibus fortiter et pie militia fun-
 ctis ius tribuo dumtaxat cum
 singulis et primis uxoribus ut eti-
 am si peregrini iuris feminas ma-
 trimonio suo iunxerint proinde
 liberos tollant ac si ex duobus ci-
 uibus romanis natos. Pri. k. Mart
 L. Saluio Iuliano

cos.

C. Bellicio Torquato

Coh. II pr.

C. Licinio C. f. Menenia Probo Nuceria.
 Descript. et recognit. ex tabula erea
 quae fixa est Romae in muro post
 templ. Diui Aug. ad Mineruam.

L. Digi	Valentis
P. Aeli	Alexandri
C. Equiti	Rufini
C. Iuli	Celeris
L. Fescennae	Prisci
M. Ascani	Domestici
L. Antoni	Saturnini

Date : 148 ap. J.-C.

Id., 1932.

P. 118. R. Paribeni. A Grottaferrata.

150)

.....e. Diligenter
 caueto ne cui quid deminuas
 [sin]autem [m]inus accipias neglegenti
 boni aequique stateram
 tiorem esse

que qua
 seu ita
 parab
 (sic) iac [ut] dicta tua laude[nt]
 uerecundiae atq. aetati apponant
 satius est multum esse quam multum
 b re. De crabatto uirum bonum
 iuum surg
 lecto n
 male s
 uam in cu a
 sol ari
 Mores bonis artibus quam domum
 supellectile ornatiorem habere
 oportet non conu ma]ledictum
 ferre leviter
 ma]ledici po m
 us ma n
 peccato est
 a quae in]famia est no[n t]am ob
 d[elicta al]iorum quam ob sua delicta
 ponitur. At si cui falso maledictum
 est plerumque veris factis s auit
 est sine bo
 quam cu
 sse n
 c]onsciu
 fec m si tuo pec[cato
 (sic) conscius sis. Fornatus modestus
 infortunatus fortis esto.

P. 127. R. Paribeni. A Ciciliano.

151)

P · P L A V T I O · M · F · A N I
 P V L C H R O
 P A T R O N O · B E N E M E R E N T I
 I D M O L

Le personnage cité à la pre-
 mière ligne de cette dédicace
 est sans doute le fils de M. Plau-
 tius Silvanus qui a élevé à sa fa-
 mille le mausolée de Tivoli.

P. 129. V. Balzano. A Castel di Sangro.

152)

C · A C E L L I V S · C L E M E N S · P O R T I C
 E T · S A E P T A · P R O · L V D I S · A V G V S T A L I B
 F A C I E N D C V R A V I T

P. 167. S. Aurigemma. A Boretto.

153)

D S M
T · V I B I O
V I B I A E S L I B
I V S T O
Q V I · V I X I T · A N
N O S · X L · V I I I M E S
X I · E C A M P L A N E
A F R O D I E · P R A E P O
S I T I S · P O S V I T
F O R T I O P E D I S E
C V S E C H R Y S O S T O M V S
P E D I S E C V S

Au-dessous, sur douze lignes :

*Ul famuli potuimus tibe(i) digno merenti
Ho(n)c titulo(m) posuimus tuo(m) comitatus honorem
Cot fuerit in nos lu(u)s tantus amor,
Tu nobis ut genitor tantus pietate fuisti,
Cot facit et nos fata finemque rogare.
Nec precibus adsunt sei cruciant d(i)ulius
Viduatos vitae honore
Chromati spiritus incomparabilis.*

Cette dernière ligne est peut-être une addition postérieure.

P. 178. Id.

154)

C · C O N C O R D I O
B R I X I L L · P R I M O
V I V I R · A V G · G R · D · D
C · C O N C O R D I O · C · L
R H E N O · I I I I I I · V I R O
A V G V S T A L I · V I R O
C O N C O R D I A E · C · F ·
F E S T A E · F I L I A E
M V N A T I A · C · E T · J · I
R V F I L L A
V S F

L. 3 : *Aug(ustali) gr(atuito)
d(ecreto) d(ecurionum).*

P. 188 et suiv. G. Calza. Fragment des Fastes d'Ostie (plus haut, n° 30).

P. 311. M. della Corte. A Somma Vesuviana.

155)

L · P V B L I L I O M f.
P R O B A T O C · V
C V R · R · P · M V N I C I P I I I
C V R B E N E V E N T A N
L E G A T O · P R O V I N C · a f r i
C A E · P E R N U M I D I A M
I E N S I V M O I V O P
P R A E T K A N D I D A T O L
S P V B L I C E D

L. 3 : à droite *et* (?); l. 5 :
[Afri]cae per Numidiam [Cirt]en-

sium. Cf. *C. I. L.*, VII, p. xvi; l. 7 : après *sium*, ? ; l. 8 le texte porterait *PRAEF*; l. 8-9 : l'auteur propose de restituer *l(ocus) s(epulturae) publice d[at]us dec(reto) dec(urionum)*].

P. 373. R. Lucente. A Crotone.

156)

Q · M A E C I O
V A L E N T I n o
S A L O N I T A N O
FELIX·AMICO·BENE MERENTI

OUDEHEIKUNDIGE MEDEELINGEN,
XII, 1931.

P. 5-12. Oxé. Autel trouvé près de Tiel (Hollande), provenant vraisemblablement de Xanten.

157)

Deae [Ise ?]nbucaege, Ulp(ius) Filinus p(rimi) p(ilaris), tribun(us)[le]g(ionis) XXX U(lpiae) V(ictricis) Severiane Alexandriane, aram cum ede sua a se [re]fecit, v. s. l. m. Imp. d. n. Severo [Alexandro Aug. cos.]

Date : 222 ap. J.-C.

PHILOLOGISCHE WOCHENSCHRIFT,
1932.

Col. 1537. W. Kubitschek. Dans l'inscription *C. I. L.*, III, n° 3158, lire *Aetor*, au lieu d'*Aetor*.

THE QUARTERLY OF THE DEPARTMENT OF ANTIQUITIES IN PALESTINE, II, 1932.

P. 120. J. H. Iliffe. Inscriptions de Palestine.

P. 121. Viendrait de Beit-Jibrin.

158)

VEXILLA
TIO LEG
VI FERR

P. 125. Tuiles avec la même inscription.

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE, XXI, 1931.

P. 570-576. J. Zeiller. L'inscription dite de Nazareth (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130).

RENDICONTI DELL' ACCADEMIA DEI LINCEI, SCIENZE MORALI, 1932.

P. 735-744. V. Pisani. Nouvelle tentative d'interprétation de l'inscription archaïque du Forum romain.

P. 760-764. S. Ferri. Essai très conjectural de retrouver sur trois minimes fragments d'inscriptions découverts à Saint-Bertrand-de-Comminges des noms de peuplades germaniques.

REVUE AFRICAINE, LXXII, 1931.

P. 193-223. E. Albertini. Inscriptions d'El-Kantara, publiées en majorité par le même dans le *Bulletin arch. du Comité* (plus haut n° 34 et suiv.).

P. 223-261. E. Albertini. Miliaires de la route de Lambèse à Constantine, de Lambèse à Biskra par El-Kantara, de Tobna à Ngaous, de Lambèse à Tobna (cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1931, p. 363 à 370.)

P. 262-293. L. Leschi. Recherches épigraphiques à Henchir-el-Abiod (région de Tébessa).

Révision et commentaire d'inscriptions déjà relevées par le commandant Guénin (cf. *Ann. épigr.*, 1909, p. 26-27).

P. 266. Fragment qui comble en partie la lacune initiale du texte publié *Ann. épigr.*, 1909, n° 223.

159) *be* ATISSIMO *saecv* LO etc.

... MVNICIPI LENSIS etc.

alb INVS IVNIO *ru.c.c* ONSVLARIS etc.

L. 3 : il s'agit de Caecina Decius Albinus Junior, dont le gouvernement de Numidie se place d'après ce texte dans la période août 388-mars 392.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1933, I.

P. 190. N. Vulic. A Lopata, près de Kumanovo.

160)

deo INVC *m. pro*
S A L A V G g.
N η. T E M P L V M
V E T V S T A T E
DILAPSVM INPENDIO
SVO RESTITVIT
APOLLONIDES EOR
SER SC STAT LAMVD
GENTIANO ET BAS SCOS

Nombreuses ligatures, ici supprimées. L. 8 : *ser(vus) [c(ontra)] sc(riptom) stat(ionis) Lamud (ensis)*. Le même Apollonides « *servus c(ontra) sc(riptom)* » est cité sur une autre inscription de Kumanovo (*Ann. épigr.*, 1903, n° 287). Il y est dit : *vect. Illyr. ser. c sc. stat. Lamud. quam voverat c sc. stat. Vizi.*

Date : 211 ap. J.-C.

162) εΥΣΕ BOYNTEC ΕCΘHCAN ΕΟΡ την
ΕΝ ΙΕΡΩ ΘΕΟΥ ΡΗΛΟΥ

L. 2 : θεοῦ [B]ήλου.

REVUE BELGE DE PHILOGIE ET D'HISTOIRE, 1933.

P. 549 et suiv. G. Heuten. Les divinités capitoline en Espagne. Usage exclusif des inscriptions.

REVUE BIBLIQUE, XLI, 1932.

P. 397-416. M. Dunand. Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran ; nombreuses funéraires.

P. 400. A Shuhba.

161)

CIΘΡΟC PABBHΛΟΥ
ΑΡΧΙΒΑΛΙ CΗΛ
ΟC ΚΑΝΩΘΗ
ΝΟC ΑΝΕΘΗκεν

L. 2-4 : le P. Mouterde, qui a revu le texte, propose de lire ἀρχιβαλι(στάρχιος) Σηνός Κανω-θηνός.

Sithros, *magister bali(starius)* (*C. I. L.*, V, n° 6632), aurait été originaire de Seia ou Seeia, à deux milles de Kanatha, et aurait relevé de Kanatha (cf. *Inscr. gr. ad res rom. pertin.*, I, n° 25).

P. 401. A Shaqqa.

P. 406. A Shaqqa.

- 163) ΚΛ, ΜΑΞΙΜΟΣ
ΘΑΙΜΟΥ ΟΥΕΤ
ΡΑΝΟΣ \varnothing ΛΕΓΕ
ΩΝΝC, Γ \varnothing ΚΥΡ
ΕΠΟΙΗΣΕ ΜΝ
ΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ

L. 4 : il s'agit de la *legio III^a Cyrenaica*.

P. 412. A Djouneine.

- 164) ΔΩCΙΘΕΟΣ ΜΑΛΕΧΟΥ ΤΟ Υ
ΠΕΡ ΘΥΡΟΝ ΤΟΥ ΝΑΟΥ ΕΚ ΤΩ
Ν ΙΔΙΩΝ ΑΝΕΘΗΚΕΝ ΕΥΛΑΒΕΙ
5 ΑC ΧΑΡΙΝ ΠΡΟΝΟΙΑ ΜΑΛΕΧ,
CΟΗΜΟΥ > C ΜΑΡΙΝΟΥ ΚΑC
CΑΝΟΥ ΠΡΟΝΟΕΤΟΥ

L. 4 et suiv. : προνοία Μαλέ- | Μαρίνου Κασσάνου προνοετοῦ.
χ[ου] Σοήμου (ἐκατοντάρχου καὶ) | P. 415. A Qanawat.

- 165) ΙΟΥΛΙΟΣ ΙΟΥΛΙΟΥ.....
.....ΔΩΚΕΝΑΡΙΟΣ.....
.....Υ ΡΑΒΒΟΥ ΔΗ.....

P. 416. A Qanawat.

- 166) ΑΡΑΒΙΑΝΟΣ ΟΤΑCΟΥ AC
Τ ΑΠΟ ΜΑΑΓ-AC ΚΩ A
ΜΗΣ ΤΗΣ ΒΑΤΑΝΑΙ ΔΗ
AC ΩΚΟΔΟΜΗΣΕΝ NO
ΤΑΔ ΕΡΓΑCΤΗΡΕΙΑ C

L. 2 : au début, τ[οῦ] ? ; peut-être corriger Μαγγας en Μααας ;
l. 5 : τὰδ⁸ ou τὰ δ(ύο).

P. 561-580. M. Dunand. Suite des nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran.

P. 565. A Souleim.

- 167) ΘΕΩ ΔΟΥCΑΡΙ
ΤΑΝΙΟΣ CΕΟΥΗ
ΡΙΑΝΟΣ ΕΚ ΤΩΝ
ΙΔΙΩΝ

P. 567. A Nemré.

- 168) Φ Λ Α Ν Τ Ω Ν Ι Ν Ο Σ
Κ Α Ι Σ Α Β Ε Ι Ν Ο Σ Κ Α Ι
Μ Ο Σ Χ Ι Ω Ν Κ Α Ι Α Ν Τ Ω
Ν Ε Ι Ν Ο Σ Φ Λ Α Ι Ο Υ Υ Ι
Ο Ι Μ Α Ζ Ι Μ Ο Υ Ο Υ Ε Τ ρ α
Ν Ο Υ Ε Κ Τ Η Σ Α Ν Τ Ο Μ Ν
η μ ε ι ο ν ε κ τ ο ν ι δ ι ω ν

L. 6-7 : το(ῦτο) τὸ μν[ημεῖον ἐκ τῶ]ν [ιδίων].

P. 569. A Nemré.

- 169) Ο Υ Ι Τ Ρ Α Ν Ο Σ Λ Ε Γ Ι Ι Ι Κ Υ Ρ Α Ν Α Θ Η Κ Α Μ Α Ζ Ι Μ Ο Σ Ι
A la fin : Μάξιμος<ι>

P. 571. A Radeime.

- 170) Ε Κ Π Ρ Ο Ν Ο Ι Α Σ Κ Α Ι Δ Ι
Α Τ Υ Π Ω Σ Ε Ω Σ Φ Λ Α Ο Υ Ι
+ Ο Υ Σ Ι Λ Ο Υ Ι Ν Ι Α Ν Ο Υ +
Τ Ο Υ Δ Ι Α Χ Η Μ Δ Ο Υ Κ Ο Σ
Τ Ο Φ Ρ Ο Υ Ρ Ι Ο Ν Ε Κ Τ Ι Σ Θ Η

L. 4 : τοῦ διασημ(οτάτου).

Flavius Silvianus est déjà connu par une inscription de Khirbet-el-Aradji (Waddington, n° 2194), datée de 351 ; il appa-

raît probablement en 348 dans une inscription du fortin d'El-A'nat (*Syria-Princeton*, n° 224).

P. 572. A côté de l'inscription précédente.

- 171) Ε Κ Π Ρ Ο Ν Ο Ι Α Σ Κ Α Ι Δ Ι Α Τ Υ
Π Ω Σ Ε Ω Σ Φ Λ Α Ρ Χ Ε Λ Α Ο Υ
Τ Ο Υ Λ Α Μ Π Ρ Ο Τ Α Τ Ο Υ Κ Ο Μ Ι Τ Ο Σ
Κ Α Ι Η Γ Ε Μ Ο Ν Ο Σ Τ Ο Φ Ρ Ο Υ Ρ Ι
Ο Ν Ε Κ Τ Ι Σ Θ Η Ε Τ Ι Σ Μ Δ

Date : 349 ap. J.-C.

P. 572. A Radeime.

- 172) ο ι δ ε σ π ο τ α ι η μ ω ν
Δ Ι Ο Κ Λ Η Τ Ι Α Ν Ο Σ
Κ Ε Μ Α Ξ Ι Μ Ι Α Ν Ο Σ
σ ε β κ ε κ ω ν σ τ
α ν τ ι ο σ κ ε μ α
ξ ι μ ι α ν ο σ ε π ι
φ α ν ε σ τ α τ ο ι κ α ι σ α ρ ε ς
.....

Début d'une borne-limite.

P. 578. A Râma, deux inscriptions semblables.

- 173) Ι Ε Ρ Ω Ν Μ Α Λ Χ Ο Υ Σ Υ Ν Η
Γ Ο Ρ Ο Σ Κ Α Ι Β Α Σ Ι Λ Ι Σ Κ
Ο Σ Β Ε Ν Ε Φ Ι Κ Α Ρ Ι Ο Σ Υ Π
Α Τ Ι Κ Ο Κ Α Ι Ι Ο Υ Σ Τ Ο Σ Α
Δ Ε Λ Φ Ο Ι Τ Ο Ν Π Υ Ρ Γ Ο
Ν Ω Κ Ο Δ Ο Μ Η Σ Α Ν

L. 2 : Βασι<σ>λίσκος.

P. 579. A Râma, provenant peut-être de Moushannef.

174) IOYΛΙΟC CABINOC OYTPAN
KAI OBBH AΔEΛΦH AYTOY KAI
ΦACAIEΛH ΓHHH AYTOY EΠOHCEN

P. 580. A Bousân, autel qui porte une inscription sur deux faces adjacentes de sa base.

175) OI AΠO BOC	α ΝΩΝ CA
OYAPANOι	ΘEΩ AYTΩN
TON BΩMON	ANHΓEΙpαν
EYCEBEιAC	ΧAPιv

Id., XLII, 1933.

P. 235-254 et pl. XVI-XIX.
M. Dunand. Suite des nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran.

P. 239. A'Iré, proviendrait de Kreft (environs de Bosrá).

176) ΦΙΛΟΚΑΛΟC
Ο ΚΑΙ ΗCΥΧΙΟC
ΠΠ ΖΗCΑC
ΕΤΗ ΟΑ

L. 3 : π(ριμι)π(ιλάριος).

P. 240. A Kréyé.

177) ΕΤ IOYΛΙΟC ΜΑΡΚΙΑΝOC MNH
Y B̄OYΛ B̄OCΤP EKTισEN MHC
N ΠΑΤP ΜΗΤP AΔEΛΦEAIc XAP

Ἰούλιος Μαρκίαν[ος], β[ο]υλ(ευτῆς) β[ο]στ[ρ](ηνός)], ἔκτισεν πατρ(ι) μητρ(ι) ἀδελ[φ] εἰ[ς], μνήμης χάριν, ἔτ(ους) υν'.

Date : 555 ap. J.-C.

P. 241. A Dibn.

178) ΥΠΑΤΕΙΑ+ΤΩΝΔΕC
ΟΥΑΛΕΝ ΤΙΝΙΑΝΟΥ
ΚΑΙ ΟΥΑΛΕΝΤΟC
ΑΙΩΝΙΩΝ ΑΥΓΟΥCΤΩv
ΕΚ ΚΑΙΛΕΥCΕΟC ΤΟΥ
ΚΥΡΙΟΥ ΜΟΥ ΜΑΖΙΜΙ
ΝΟΥ ΤΟΥ ΛΑΜΠΡΟΤΑ
ΤΟΥ ΔΟΥΚΟC

L. 2 : δεσ(ποτῶν) ; l. 5 : κ(ε)-
λεύσε(ω)ς. -

Date : entre le 28 mars 364 et
le 23 août 367. Ce *dux Arabiae*

est connu par l'inscription du
fortin de Deir-el-Kahf (*Syria-
Princeton*, n° 229).

P. 243. A 'Ormân.

179)

EYNOMΟΥ ΥΙΟC ΙΕΡΙΟC ΚΑΙ
CΑΔΑΛΛΑC CΑΡΕΔΑΘΟΥ
ΠΙCΤΟΙ ΤΟ ΦΡΟΥΡΙΟΝ ΑΝΑΛΟΙCΑ
ΝΤΕC ΑΝΕΝΑΙΩCΑΝ ΕΤΙ CΝΔ
CΝΔ

Date : 359 ap. J.-C.

P. 245. A 'Ormân. Autel.

180)

ΘΕΩ
ΗΡΑΚ
ΛΗ ΑΥ
CΑΛΛΑC
ΔΑΧΑΙ
ΟΙΚΟΔΟ
ΕΞ ΙΔΙ
ΑΝΕΘΕ

Sur le côté gauche :

ΕΤ CΕΙ

L. 5 et suiv. : Δαχαί(ου) οἰκοδό-
(μος) ἐξ ἰδί(ων) ἀνέθε(κεν) ἔτ(ους) σεί'.

Date : 320 ap. J.-C.

P. 246. A 'Ormân.

181)

ΕΤΟΥC ΡΑC
CΟΛΑ
ΙΜΑΘ
Η ΑΝΝ
ΗΛΟΥ
ΕΤ ΝΕ
ΚΩ Μ
Τα ΡΒ

L. 7-8 : κώμ(ης) Τ[α]ρβ[αίων].

Date : 241 ap. J.-C.

P. 246. A Imtân.

182)

ΙΟΥΛ
ΙΑΝ
ΟC
ΟΙΚΟ

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗΛΙΑC ΕΛΠΙΔΙ
ΟΥ ΠΥΡΓΟΝ ΒΕΒΑΙΟΝ ΕΞ ΙΔΙΩΝ
ΚΑΜΑΤΩΝ ΜΕΤΑ ΜΑΡΤΥΡΙ
ΟΥ ΑΔΕΛΦΟΥ ΑΝΕΛΩΘΗ ΧΡ
ΝΖ ΕΤΙΤΗ

ΜΑΡΚ
ΕΛ
ΛΙΝΟ
C

En marge : 'Ιουλιανός Μαρκελ-
λίνος οἰκο(δόμος).

Date : 485 ap. J.-C.

P. 247. A Imtân. Autel.

183)

ΔΙ ΜΕΓΙC
ΤΩ ΗΛΙΟ
ΠΟΛΕΙΤΑΝΩ

Ibid.

184)

ΙΟΜ ΗΕ
ΛΙΟΡΟΙΝΜΝ
ΔΙΙ ΗΛΙΟ
ΠΟΛΕΥΗ

I. o. m. Heliopol(il)an(o).

Δι 'Ηλιοπολε[ίτ] η.

P. 248. A Imtân.

185)

ΤΟΥΤΟ ΤΟ ΜΝΗΜΑ
ΛΑΙΤΙΛΑ ΔΟΥΚΗΝ
ΠΡΙΜΑΚΗΡΟΣ ΕΤΩΝ
ΝΖ ΕΤΙCΑ

L. 2 : δουκην (άριος).

Date : 306 ap. J.-C.

P. 248. A Melah-es-Serrâr.

186)

ΚΟΚΚΑΙΩ ΣΕΡΡΗΝΩ ΟΥ
ΕΤ ΚΑΛΩC ΒΙΩCΑΝΤΙ
ΟΙ ΥΙΟΙ ΟΥΝ ΤΗ ΜΗΤΡΙ
ΤΟ ΜΝΗΜΑ ΜΕΤΑ ΘΑ
ΝΑΤΟΝ ΕΠΟΙΗΣΑΝ

L. 1-2 : ούετ (ρανῶ).

P. 249. A Melah-es-Serrâr.

187)

ΠΡΟΝΟ ΑΝΤΩ
CΙΟΥ ΟΜΑΝΟΥ
ΔΗΛΟΥ CΑΜΕΘΟΥ
ΚΟΥ ΑΙCΟΥ ΑΝΝΗΛ
ΟΙ ΑΠΟ ΚΩ ΘΑΥΒΑΤ

L. 5 : οί από κώ (μης) Θά[ρ]θα (ς)
τ[ῶ]...

P. 251. A Sheniré.

188)

ΑΝΙΟC Ο
ΥΑ ΛΗC Ο
ΥΕ ΤΡΑΝΟ
C ΕΤ ΠΕ

P. 251. A El-Ghâriyé.

189)

ΓΟ CΑΜ
ΟC ΙΑCΟ
Υ ΕΠΙΛ
ΕΙΤΟC
ΕΤ Ω
Π

L. 3-4 : ἐπιλε[κ]τος).

P. 253. A El-Ghâriyé.

190)

ΕΡΕΝΙ
ΟCΑΒΕΙΝΙ
ΑΝΟC
ΟΥΕΤΡ
ΑΠΟ
ΟΠΛΟΦ
ΕΤ Ζ

L. 4-6 : ούετρ(ανός) από όπλο-
φ(όρων).P. 365-375. J.-B. Frey. Témoi-
gnages épigraphiques, certains
ou prétendus, concernant les
Juifs à Pompéi.REVUE DE L'HISTOIRE DES RELI-
GIONS, CVI, 1932.P. 592-599. J. Carcopino. Ob-
servations sur les inscriptions à
Saturne trouvées près de Ngaous
(*Ann. épigr.*, 1931, nos 58-60). Le
dieu agréé *agnum pro vikario* à
la place de l'enfant dont il récla-
mait la vie et qui tire son surnom,
Concessa, *Donatus*, de la grâce
que lui consent Baal-Hammon
latinisé, satisfait depuis la domi-
nation impériale d'un sacrifice
de substitution.REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES,
XXXIV, 1932.P. 265-287, 387-410. E. Linc-
kenheld. Une frontière romaine
étudiée sur le terrain. Les li-
mites de la *Belgica* et de la
Germania en Lorraine, avec com-
mentaire en particulier des ins-
criptions *C. I. L.*, XIII, nos 5989,
5992, 11645 et 11646.

Id., XXXV, 1933.

P. 205-212. W. Seston. Le rescrit d'Auguste dit de Nazareth sur les violations de sépulture (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130).

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES, XLV, 1932.

P. 286-292. P. Roussel. Le testament de Ptolémée, roi de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

REVUE DES ÉTUDES LATINES, XI, 1933.

P. 172-202. J. Gagé. Ce que les nouveaux fragments relatifs aux Jeux séculaires de 204 ap. J.-C. (*Ann. épigr.*, 1932, n° 70) nous apprennent sur le rituel du sacrifice, l'exécution du *carmen*, la composition des chœurs et l'organisation des *ludi*.

REVUE HISTORIQUE, CLXIX, 1932, I.

P. 82-90. Ph. Horovitz. L'évacuation de la Dacie transdanubienne par les Romains. Usage des inscriptions qui a provoqué les critiques de D. M. Pippidi dans la *Rev. des Ét. lat.*, 1932, p. 513-514.

RHEINISCHES MUSEUM, LXXXI, 1932.

P. 335-365. W. Ensslin. Obser-

vations relatives aux *Res gestae Divi Augusti*.

P. 366-394. Ch. Hülsen. Nouveaux fragments des Actes des Jeux séculaires de 204 ap. J.-C. (*Ann. épigr.*, 1932, n° 70).

RIVISTA DEL R. ISTITUTO D'ARCHEOLOGIA E STORIA DELL'ARTE, I, 1929.

P. 143-178. Margherita Guarducci. Inscriptions du praetorium de Gortyne.

P. 146.

191) ΘΕΙΟΝ ΛΟΥΚΙΟΝ

Dédicace à Lucius Verus divinisé.

P. 147. Nouvelle lecture de l'inscr. *C. I. Gr.*, n° 2591, concernant P. Septimius Geta, frère de Septime Sévère (cf. *Ann. épigr.*, 1916, entre les n°s 68 et 69).

P. 149. Nouvelle lecture de l'inscr. *C. I. Gr.*, n° 2588, relative à Q. Caecilius Rufinus.

P. 151. Nouvelle lecture de l'inscr. *C. I. Gr.*, n° 2589, relative à Marcellinus, *corrector Italiae* ; voir aussi même revue, 1930, p. 88-89.

P. 153. Deux fragments d'une corniche.

192)

a) ΚΛ ΑΚΕΙΑ ΚΛΕΟΒΟΥΛΟΣ Ο b) ΧΡΗΜΑΤΩΝ

Cl. Acilius Cleoboles, fils adoptif de M. Acilius Faustinus consul ordinaire en 210 (cf. *C. I. L.*, IX, n° 2334).

P. 157. Nouvelle lecture de l'inscription *Ann. épigr.*, 1890, n° 140.

P. 158 et 160. Nouvelles publications des inscriptions *C. I. Gr.*, nos 2597 et 2593, concernant Aicius Bassus, proconsul de Campanie (379-382), et Petronius Pro-

bus, ex-préfet du prétoire pour la troisième fois (été 383-été 384), dédiées l'une et l'autre par Oecumenius Dositheus Asclepiodotus.

P. 161.

193) ▮

ΑΝΙΚΙΟΝ ΠΑΥΛΕΙΝΟΝ
ΤΟΝ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΝ
ΑΠΟ ΑΝΘΥΠΑΤΩΝ ΚΑΙ
ΑΠΟ ΕΠΑΡΧΩΝ ΤΗΣ ΒΑΣΙΛΕΥΟΥΣΗΣ
ΡΩΜΗΣ ΔΟΓΜΑΤΙ ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ
ΠΑΣΗΣ ΤΗΣ ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ
ΟΙΚΟΥΜΕΝΙΟΣ ΔΩΣΙΘΕΟΣ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟΣ Ο ΛΑΜΠΡΟ
ΥΠΑΤΙΚΟΣ ΤΗΣ ΚΡΗΤΩΝ
ΕΠΑΡΧΙΑΣ ΑΝΕΣΤΗΣΑ ▮

P. 162.

194)

ΑΝΙΚΙΟΝ ΚΛΑΥΔΙΟΝ ΤΟΝ
.....

P. 163. Nouvelle publication de l'inscription *C. I. Gr.*, n° 2595 en l'honneur de Valerius Severus, préfet de la Ville en 382, dédiée par Oecumenius Dositheus Asclepiodotus.

P. 164.

195)

[Γαβίνιος ?]ν Προβιανον
[τον λα]μπροτατον και
μεγαλοπρεπεστατον
απο επαρχων της βα-
σιλευουσας Ρωμης
δογματι του κοινου
της Κρητων επαρ-
χιας Οικουμενιος
Δοσιθεος Ασκληπιοδοτος
ο λαμπροτατος υπατι-
κος ανεστησα

Il s'agirait de Gabinius Vettius Probianus, qui fut préfet de la Ville en 377 (*C. I. L.*, VI, nos 1658 *a-e* ; 3864, *a-c*).

P. 165. Nouvelle publication de l'inscription *C. I. Gr.*, n° 2594 en l'honneur d'Agorius Praetextatus, préfet de la ville en 367-368, dédiée par Oecumenius Dositheus Asclepiodotus, avant le 19 janvier 384, date où Agorius devint préfet du prétoire.

P. 166. Nouvelle publication de l'inscription *C. I. Gr.*, n° 2596 en l'honneur de Flavius Hypatius, ex-préfet du prétoire (février 382-28 mai 383), dédiée par Oecumenius Dositheus Asclepiodotus (voir aussi même revue, 1930, p. 90).

P. 167 et pl. IV. Nouvelle publication d'un texte, paru dans l'*Ann. épigr.*, 1890, n° 139, relatif à un cadeau de blé fait par Gratien, Valentinien et Théodose à la cité de Gortyne en 382. Le

nom d'Oecumenius Dositheus Asclepiodotus, qui y figurait sans doute, a disparu avec le haut de la pierre.

P. 169.

196) ΟΙΚΟΥΜΕΝΙΟΝ ΔΩΣΙΘΕΟΝ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟΝ ΤΟΝ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΝ
ΥΠΑΤΙΚΟΝ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ
ΔΙΚΑΙΟΣΥΝΗΣ ΑΙΜΙΛΙΟΣ ΚΥΝΤΙΑΙΟΣ
ΠΥΡΡΟΣ Ο ΣΟΦΙΣΤΗΣ ΚΑΙ ΟΥΛΠΙΟΣ
ΦΟΥΡΣΙΔΙΟΣ ΠΑΝΕΛΛΗΝΙΟΣ ΠΡΩΤΕΥΩΝ
ΔΟΓΜΑΤΙ ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ ΤΗΣ ΚΡΗΤΩΝ
ΕΠΑΡΧΙΑΣ ΠΑΡΑ ΤΗΝ ΔΙΚΗΝ ΑΝΕΣΤΗΣΑΝ

Mention des inscriptions relatives à Oecumenius en dehors de Gortyne.

P. 171.

197) ΘΕΙΩ ΘΕΣΠΙΣΜΑΤΙ
Κ·ΔΟΓΜΑΤΙ ΤΗΣ ΚΡΗΤΩΝ
ΕΠΑΡΧΙΑΣ ΠΕΤΡΩΝΙΟΝ·
ΠΡΟΒΟΝ ΤΟΝ ΛΑΜΠΡ·
5 Κ· ΕΞΟΧΩΤΑΤΟΝ
ΑΠΟ ΥΠΑΤΩΝ
ΕΠΑΡΧΟΝ ΤΟΥ ΠΡΑΙΤΩΡΙΟΥ
ΤΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΚΑΙ
ΣΩΤΗΡΑ ΤΟΥ ΕΘΝΟΥΣ
10 ΦΛ·ΦΟΥΡΣΙΔ·ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ
Ο Λ·ΥΠΑΤΙΚΟΣ ΤΗΣ ΚΡΗΤΩΝ
ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ ΑΝΕΣΤΗΣΑΝ

Date : entre 372 et 376 ap.
J.-C.

L. 11 : ὁ λ(αμπρότατος).

Petronius Probus fut consul en 371 et préfet du prétoire pour la première fois de 368 à 376.

P. 172. Second exemplaire

d'une inscription publiée au *C. I. L.*, III, n° 12039 ; *Ann. épigr.*, 1890, n° 138.

P. 176. Nouvelle publication de l'inscription *C. I. Gr.*, n° 2592 concernant Leontius, préfet de l'Illyricum en 412 et 413.

P. 178-184. Margherita Guarducci. Les inscriptions du nymphée de Gortyne.

P. 180. Nouvelle publication d'une dédicace à Aulus Larcius Lepidus (*Ann. épigr.*, 1916, n° 69).

Id., II, 1930.

P. 76-87. Margherita Guarducci. Nouvelles contributions à la prosopographie romaine de Gortyne.

P. 76. A Gortyne.

198)

μ · ρ ω σ κ ι ο ν κ υ
ρ ε ι ν α λ ο υ π ο ν
μ ο υ ρ η Ν Α ν μ · μ ο υ ρ η
ν α σ τ ρ α Τ Η Γ Ι Κ ο Υ Ι Ο Ν υ Μ · Μ Ο Υ ρ η
ν α ανθυπατοϋ βειθυνιας εκγονον
σεπτίμδερα επουλων χειλιαρχον ληγ
ωνος εδδομης κλαυδιας·προστατην
λεγεωνος τεταρτης φλαβιας ταμιαν
και αντιστρατηγον επαρχειας κρητης
και κυρηνης·λαρ·εισιδωρα νεα τον ευ
σεβεστατον·εαυτης ανδρα ψηφισαμενου
του κοινου των κρητων και της κρατι
στης γορτυνων·βουλης και του λαμπροτατου
δημου

Une dédicace au nom du même personnage est déjà connue à Gortyne (*Ann. épigr.*, 1890, n° 135); elle est dédiée par la grand'mère de sa femme. Ici la dédicace est faite par la femme elle-même de Roscius, Lar. Isidora Nea.

P. 85. Nouvelle publication de l'inscription *C. I. Gr.*, n° 2587, relative à ... Asiatica, femme de Valerius Asiaticus.

P. 86. Dans la Messara orientale, entre Mesochorio et Kastelliana, l'ancienne *Priansos*, d'où vient très probablement l'inscription.

199)

.

TRIB. Mil. *legionis*

XXXI

P·MVNATIVS·PRICO (*sic*)

DECIANVS·PRO·COS·

P E S T I t V I T

ΕΠΙ ΕΥΚΡΕΝΗΤΩ ΣΟ
ΑΡΧΩ ΠΡΩΤΟ ΚΟΣΜΩ

La mention d'une légion XXXI^e fait dater de la fin de la République le personnage dont le monument a été remis en état par le proconsul P. Munatius Priscus (?) Decianus. Dans : RESTITVIT, la première lettre est le P grec.

P. 88-90. Margherita Guarducci. Additions aux inscriptions du praetorium de Gortyne.

P. 89.

200)

ΕΧΙ ΕΛΠΙΔΑΣ ΑΠΟ ΤΟΥ
ΚΙΟΝΟΣ ΤΟΥΤΟΥ ΕΩΣ
ΤΗΣ ΒΑΣΙΛΙΚΗΣ

Elpidas serait le nom propre d'un personnage qui déterminerait les limites de sa propriété.

RIVISTA DI FILOLOGIA, X, 1932.

P. 207-218. M. Attilio Levi. Étude sur le terme *imperator*, qui, comme titre permanent indiquant l'autorité suprême, a été appliqué pour la première fois à Pompée.

P. 219-221. G. Vinay. Note sur les termes *consul* et *imperator*, et leur réunion sur une même tête à la fin de la République.

P. 375-377. U. Ratti. Note sur le testament de Ptolémée Néotéros découvert à Cyrène (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

SITZUNGSBERICHTE DER PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, PHILOLOGISCH-HISTORISCHE KLASSE, 1932.

P. 762-791. E. Diehl. Observations sur les nouveaux Actes des Jeux séculaires de Septime Sévère (*Ann. épigr.*, 1932, n° 70); corrections de lecture; restitutions nouvelles; reconstitution des lignes générales du *Carmen saeculare* qui fut chanté en cette occasion.

Id., 1933.

P. 408-415. R. Herzog revient sur une inscription de Pergame publiée en 1932 par Th. Wiegand et commentée par W. Weber (cf., plus loin, n° 268).

201)

L'inscription, qui a été dédiée par la ville de Séleucie de Babylonie, ne concerne pas le célèbre Pergaménien C. Antius A. Julius Quadratus, mais C. Julius Bassus, connu principalement par les lettres de Pline le Jeune (IV, 9; V, 20, 1; VI, 29, 10; *ad Traj.*, 56, 57); il n'y est pas question du transport du corps de Trajan. Restituer l. 9 : ριας Βιθυνιας; l. 12 : χειας Μυσιας; l. 13 : την Καισαρος; l. 16 : Βιθυνιας χειλιαρχον λεγ[ι]ωνος; au lieu de $\bar{\alpha}$ lire ensuite $\bar{\iota}\alpha$; restituer l. 22 : συνκλητικων το γένος; l. 23 : τον ιδιον κτιστην και προστ[α]την; l. 24 : η πολις των προς τω Ζευγ[ι]ματι δια; à la l. 25 le nom du légat manque. Étude d'ensemble sur la carrière de C. Julius Bassus (48-118 ap. J.-C.).

P. 836-859. A. Wilhelm. Remarques sur quelques-unes des inscriptions de l'Asklépieion de Pergame, récemment publiées par Th. Wiegand (cf. plus loin, nos 260 et suiv.).

P. 836-846. Essai de restitution d'un poème d'actions de grâces de Caracalla à Asklépios (Wiegand, p. 53).

P. 854. Indication pour une restitution différente à la ligne 22 de l'inscription n° 268 :

202) εκ[..... το γένος] καταγοντα

P. 858-859. A notre n° 272,
lire ainsi les lignes 9 et suivantes :

203) [δια δι]καιοσυνην και φι[λαν-
θρωπια]ν και εξαρετον ε[ις την
πολι]ν ημων τειμην [και φρον-
τιδα] και δια την προ[ς τον
θ]σον ευσεβειαν.
Επιμεληθ[εντων της ανα]στασεως
[των] ανδριαντων
[των] στρατηγων κ. τ. λ.

SYMBOLAE OSLOENSES, X, 1932.

P. 148-152. G. Rudberg. Quelques remarques relatives au texte du monument d'Ancyre.

SYRIA, XIII, 1932.

P. 50-64. H. Seyrig. Monuments syriens du culte de Némésis. Sur des dédicaces à Némésis,

d'époque romaine, dont l'une, provenant de Doura-Europos, est datée de 228 ap. J.-C.

P. 266-277. H. Seyrig. L'incorporation de Palmyre à l'Empire romain.

P. 275. Fragment de corniche trouvé dans la cella du temple de Bêl à Palmyre.

204)

ΔΥΣΟ · CAESARI · TI · CAESARI · DIVI AVG · F · AVGVSTO · DIVI · IVLI · NEPOTI · GERMANICO CAESAR
TI · AVG · F · DIVI NEPOTI IMPERATORIBVS POSVIT · TI · AVG · F · DIVI NEPOTI
MINVCIVS · T · F · HOR · RVFVS · LEGATVS · LEG · X · FRETENSIS

A la l. 2 *imperatoribus posuit* et la ligne 3, gravés avec négligence, semblent postérieurs ; à la l. 2, les compléments *Ti. Aug. f. Divi nepoti* à la titulature de Drusus et de Germanicus seraient encore postérieurs. L'entablement portait trois statues ; Tibère figurait au centre, ayant à sa droite son fils Drusus, à sa gauche son fils adoptif Germanicus.

P. 276. Nouvelle lecture d'un milliaire de Vespasien, situé à 27 kilomètres à l'est de Palmyre, au voisinage d'Erek.

205) *impp. uespasianus caesar aug pontif. max. tribun. potest VI imperat... COS VI de SIG VII et t. CAESAR AVGF UESPASIAN PON tr. p. iu imp... COS IIII sub m. ul PIO TRAIANO LEG AVG PRO PR XVI*

Date : entre le 1^{er} janvier et
le 1^{er} juillet 75 ap. J.-C.

P. 278-292. H. Ingholt. Deux

inscriptions gréco-palmyréniennes
de Palmyre.

P. 279-280.

206)

ΕΙΡΗΝΗΣ ΚΑΤΑΣΤΑΘΕΝΤΑ ΥΠΟ ΤΕ
ΜΑΝΕΙΛΙΟΥ ΦΟΥΣΚΟΥ ΚΑΙ ΟΥΕΝΙΔΙΟΥ
ΡΟΥΦΟΥ ΥΠΑΤΙΚΩΝ ΚΑΙ ΥΠΟ ΤΗΣ ΠΑ
ΤΡΙΔΟΣ ΚΑΙ ΠΟΛΛΗΝ ΣΠΟΥΔΗΝ ΚΑΙ ΑΝΔΡΕΙ
ΑΝ ΕΝΔΕΙΖΑΜΕΝΟΝ ΚΑΙ ΣΤΡΑΤΗΓΗΣΑΝΤΑ
ΠΛΕΙΣΤΑΚΙΣ ΚΑΙ ΤΗΝ ΑΥΤΗΝ ΑΝΔΡΕΙΑΝ
ΚΑΙ ΑΡΕΤΗΝ ΣΩΣΑΝΤΑ ΚΑΙ ΕΠ' ΟΥΤΟΙΣ ΜΑΡ (sic)
ΤΥΡΗΘΕΝΤΑ ΥΠΟ ΤΕ ΙΑΡΙΒΩΛΟΥ ΤΟΥ ΠΑΤ
ΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΚΑΙ ΤΩΝ ΗΓΗΣΑΜΕΝΩΝ ΚΑΙ ΥΠΟ
ΤΗΣ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΨΗΦΙΣΜΑΣΙ ΕΦ' ΟΙΣ ΑΜΕΙΒΟΜΕ
ΝΗ ΑΥΤΟΝ Η ΠΑΤΡΙΣ ΤΑΣ ΠΡΕΠΟΥΣΑΣ ΑΥΤΩ
ΤΕΙΜΑΣ ΕΨΗΦΙΣΑΤΟ ΕΦΙΠΠΟΝ ΑΝΔΡΙΑΝΤΑ ΚΑΙ
ΑΙ ΤΕΣΣΑΡΕΣ ΦΥΛΑΙ ΕΝ ΙΔΙΟΙΣ ΙΕΡΟΙΣ ΕΞ ΙΔΙΩΝ
ΑΝΔΡΙΑΝΤΑΣ ΤΕΣΣΑΡΕΣ ΩΝ ΤΟΥΤΟΝ ΧΩΝΕΙ
ΤΩΝ ΦΥΛΗ ΑΡΕΤΗΣ ΚΑΙ ΑΝΔΡΕΙΑΣ ΕΝΕΚΕΝ ΕΤ
ΟΥΣ ΘΦ ΠΕΡΕΙΤΙΟΥ ΚΕ

L'inscription palmyrénienne permet de restituer le nom du personnage honoré ici : « Aelius Bôrà, fils de Titus Aelius Ogeïlou, le stratège, qui rétablit la paix dans les limites de la ville ».

Date : 25 février 198 ap. J.-C.

Manilius Fuscus fut le premier légat de la province de Syrie phénicienne après la séparation de la Syrie en deux gouvernements distincts au plus tard en 194 ; (*Ann. épigr.*, 1930, p. 43) ; Venidius Rufus lui succéda avant 198.

P. 285-286. Observations sur la borne milliaire publiée dans l'*Ann. épigr.*, 1910, n° 106 où il faut lire l. 8-9 : *pe[r Ma]ni-[l]ium [F]u[scum]* (cf. *American Journal of archaeology*, 1932, p. 287-289).

Id., XIV, 1933.

P. 20-55. J. Carcopino. Note complémentaire sur les *numeri* syriens de la Numidie romaine. Commente les inscriptions publiées par M. Albertini dans la *Revue africaine*, 1931, p. 193-261 (ici, nos 34 et suiv.) ; discute en particulier la restitution du texte *Deo Malagbel[o]*, p. 205 (ici n° 42) ; observations sur l'inscription de Doura-Europos donnée dans Baur et Rostovtzeff, *Excavations at Dura-Europos*, III, p. 51 (ici n° 223).

P. 152-168. H. Seyrig. Textes relatifs à la garnison romaine de Palmyre.

P. 159 et pl. XXI, 3. Sur une console ayant appartenu au portique ouest du sanctuaire de Bêl.

- 207) η ΒΟΥΛΗ και ο δημος
ΓΟΥΕΙΒΙΟΝ ΚΕΛΕΡΑ ΕΠΑΡΧΟΝ
ΤΗΣ ΕΝΘΑΔΕ ΕΙΛΗΣ ΤΟΝ ΠΟ
ΛΕΙΤΗΝ ΚΑΙ CΥΝΕΔΡΟΝ
ΤΕΙΜΗΣ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑC ΕΝΕΚΕΝ

C. Vibius Celer est très probablement le procurateur qu'une inscription de Gerasa, en Arabie (*C. I. L.*, III, n° 118 = n° 14156³), mentionne au temps de la légation

de C. Allius Fuscianus, consul sous Septime Sévère.

P. 159. Sur une console du même portique. Lecture révisée de Dessau, *I. L. S.*, n° 8869.

- 208) Ιουλιος Ιουλιανος ευσεδης και φιλοπατρις
και τετειμημενος υπο των θειοτατων α-
υτοκρατορων τεταρτης στρατειας, επαρχ-
ον ειλης Ηρακλιαν[ης]. Αυρηλ[ιο]ς Μαρεας, τειμης
ενεκεν, ετους θου', μη[ν]ο[ς] Υπερβερετ[αι]ο[ν]

Date : 167-168 ap. J.-C.

L. 4 : il s'agit de l'*ala Thracum Herculiana*.

P. 160 et pl. XX, 2. Sous un buste palmyrénien du musée du Louvre.

- 209)
VIBIO APOLLINARI · EQ
ALAE HERCVL AELIVS M
ONTANVS HERESEIVS ·

P. 161. Fragment très mutilé.

- 210) . CLV
. O . TE
[s]ecut. ala[e]
[i] Ulpia[e]
[s]ing[u]lar[ium]

P. 161. Sous un buste très mutilé.

- 211) Iulis Bassu[s eq.?] alae (sic)
Ulp. singul. u[ixi]t
annes XX (sic)

P. 162. Plaque.

- 212) Valerius
Gaianus
dupl. alae
Fla. Agr.
T V I . .

L. 3-4 : *dupl(icarius) alae Fla(viae) Agr(ippianae)*.

P. 163 et pl. XXI, 1. Sous un bas-relief représentant Latone et Apollon.

- 213) LATONAM ET APOLLINEM DIBOAV
PRAEFEC · BRIZANVS TARSAE EQ · ALAE
FECERVNT

L. 1 : les dernières lettres sont d'une interprétation incertaine.

P. 164. Cippe.

214)

. *dedicante*
c. do MITIO DE^xTRO·LEG·AVG
 PR·PR· PER SERTINAEIVST
 > LEGIITR·FORT·PRAEP
 NVOC·SEXTVS XENOCRAT
 DECV^hRO EXERC NEIVSDEM
 CAMP CVM TRIB NOV^m FECI
 IMP COMMODO AVG N IIII PP
 AVFIDIO VICTORINO II COS

Date : 183 ap. J.-C.

L. 2 : le nom du centurion est corrompu ; l. 3 et suiv. : *praep(ositum) n(umero) Voc(ontiorum), Sextus Xenocrat(es) decurio exerc(italor) n(umeri) ejusdem camp(um) cum trib(unali) novum feci(t?)*.

P. 166 et pl. XXI, 2. Stèle trouvée près de Bazouriyé, au sud de Palmyre

215)

C·LABERIVS·FRO
 NTO·MIL·COH·
 II·HISP·>NYMPH
 IDI·HELI·FILIO
 5 SVO·H·C·S·

L. 5 : *h(oc) c(ondidit) s(epulcrum)* lit l'auteur.

P. 166. Plaque.

216)

M. Otaciliae
Seuerae Aug.
matri Philippi
Caes. et
castrorum,
coh. i Fl. Chalc.
d. n. mq. eius

L. 6 : *coh(ors) I Fl(avia) Chalc(idenorum)*.

P. 167. Petite stèle.

217)

Χαλκ-
 ιδιος β
 αλλ[ι]στ
 αριος

P. 175. J. Cantineau. Inscription trilingue, latine, grecque et palmyrénienne dédiée au mois d'avril 74 ap. J.-C. par le Sénat et la Cité des Palmyréniens en l'honneur de Hairân, fils de Bônne, surnommé Rabb'el, « décorateur dans les édifices des dieux ».

P. 223-224. Fr. Cumont. Les ossuaires juifs et le Διάταγμα Καίσαρος relatif aux violations de sépulture (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130).

TRANSACTIONS AND PROCEEDINGS
 OF THE AMERICAN PHILOLOGICAL
 ASSOCIATION, LXIII, 1932.

P. 256-268 et pl. I. Aline L. Abaecherli. La date de la *lex Narbonensis* (C. I. L., XII, n° 6038). Règne de Tibère, dont il faut restituer le nom : *Ti·Caesar Augustus* à la l. 13.

TRIERER ZEITSCHRIFT, VII, 1932.

P. 184 et pl. XVII. A Trèves, Mutterhausgelände, plaque de bronze (*Ann. épigr.*, 1932, n° 40).

218) LENO · MART
ET · VICTORIAE
Q · ASICIVS
CENTAVRVS
V · S · L · M ·

P. 184. A Trèves.

219) MATERNIAE DEC
MILLAE DEFVNCTA
L PVBLCIVS SEVERVS
A MANV SIBI ET MAG
ISTAE · CONIVGI · VIV

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ,
CONGRÈS DE NÎMES (30 mars-
2 avril 1932). ACTES DU
CONGRÈS. Paris, 1932.

P. 186-195. H. Marrou. Le culte
des Sources dans la cité gallo-
romaine de Nîmes, en parti-
culier d'après les inscriptions.

S. AURIGEMMA. L' « AREA » CEME-
TERIALE CRISTIANA DI AIN
ZARA PRESSO TRIPOLI DI BAR-
BERIA (Studi di antichità cris-
tiana pubblicati per cura del
Pontificio Istituto di archeolo-
gia cristiana, V). Rome, 1932.
Publication des épitaphes chré-

tiennes découvertes à Ain-Zara
en Tripolitaine, que l'auteur date
de la seconde moitié du v^e siècle
et du vi^e siècle. Étude des for-
mules épigraphiques et liturgi-
ques, des symboles, des parti-
cularités d'orthographe, de mor-
phologie, de syntaxe et de gra-
phie que ces textes présentent.
On remarque, dans plusieurs de
ces inscriptions, des réminiscences
poétiques, notamment (nos 1, 11,
18, 26, 28, 54) du vers bien
connu de Virgile (*Én.*, VI, 429 ;
XI, 28) : « *Abstulit atra dies et
funere mersit acerbo* ».

P. 88.

220)

in OK TVMVLO IAKET KORVVS BN M RVI. *pektore ka ?*
RVS QVI PER GLADIVM INDOMITEM OKISVM BIXIT IN PAKE PLVS MINVS
ANNOS XXV REKESSIT DE OK SEKVLO SVB DIE VI M DEKEMBER INDICTIO
XIII AMEN †

L. 1 : *b(o)n(ae) m(emoriae)*
Ru...; l. 2 : *per gladium indomi-*
tem okisum, peut-être pendant
la persécution vandale.

P. BARRIÈRE. VESUNNA PETRU-
CORIORUM, HISTOIRE D'UNE PE-

TITE VILLE A L'ÉPOQUE GALLO-
ROMAINE. Périgueux, 1932.

Histoire et topographie de l'an-
cienne *Civitas Petrucoriorum*, qui
représente tout notre Périgord.
Usage des inscriptions.

P. V. C. BAUR, M. I. ROSTOV-TZEFF ET A. R. BELLINGER.
THE EXCAVATIONS AT DURA-EUROPOS, T. III. New Haven et Londres, 1932.

P. 40-65. H. T. Rowell et A. R. Bellinger.

P. 40. En dehors de la ville à l'ouest.

221) ιαρει ΒΩΛΩ
νει ΚΑΡΧΟC
ΡΧΟC
σπε ΙΡΗC
ΙΑΝ

L. 3 : [ἐπα]ρχος ου [χίλ]αρχος.

P. 43. Sur le devant d'un autel dans le temple d'Atargatis.

222) γ ε Μ Ε Λ
λ Ο C Π Ρ
ε C Β Ε Υ τ
Η C C Ε Β A C
ΤΟΥ·ΑΤΑΡΑΓΑ
ΤΙΔΙ

Le légat impérial Gemellus se placerait dans la seconde moitié du II^e siècle.

P. 51. Dans la cour principale du temple d'Atargatis.

223) Ι Ο Υ Λ Ι Α Ν Δ Ο Μ Ν Α Ν
ΑΥΓΟΥCΤΑΝ ΤΗΝ ΜΗΤΕΡΑ
CΥΝΚΛΗΤΟΥ ΚΑΙ ΤΩΝ
ΙΕΡΩΝ CΤΡΑΤΕΥΜΑΤΩΝ
ΑΥΡΗΛ ΑΝΤΩΝΙΝΙΑΝΩΝ
ΕΥΡΩΠΑΙΩΝ Η ΒΟΥΛΗ

L. 5-6. : Αὐρῆλ (ίων) Ἀντωνινιανῶν Εὐρωπαίων.

P. 63. Dans le temple d'Atargatis.

224) ΕΤΟΥC ΔΙΤ
ΑΝΗΓΙΡΕΝ
ΑΒΙΔΝΗΡΙΓΛΟC
ΖΑΒΙΔΙΛΑΙΟΥ
ΑΡΤΕΜΙΔΙ ΚΑΙ
ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΑΡ
ΧΗΓΟΙC ΥΠΕΡ
ΤΗC ΑΙΑΥΤΟΥ ΥΓ
ΙΑC ΚΑΙ ΤΕΚΝΩΝ

L. 1 : l'année 314 de l'ère macédonienne correspond à 2 ap. J.-C. ;
l. 8 : αἰαυτοῦ ⇒ ἑαυτοῦ.

Id., t. IV, 1933.

P. 56-65. S. Gould. Restitution de l'inscription d'un arc triomphal situé à un mille de Doura sur la route de Palmyre :

225) IMP CAESARI DIVI NERVAE F NERVAE
TRAIANO *opt. aug GER. DAC PO N̄* MAX TR
POT. xx imp. xi cos. iiii p. p. legio . . .

Date : 116 ap. J.-C. (?).

P. 68-71 et pl. XV, 1. H. Seyrig.
Dans le sanctuaire des dieux palmyréniens, autel.

226) ΘΕΩ ΠΑΤΡΩ Ω
ΔΙΙΒΕΤΥΛΩ
ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩ
ΟΡΟΝΤΗΒΑΥΡΒ
ΔΙΦΙΛΙΑΝΟΣ ΣΤΡΑ
ΛΕΓΒΔΣΚΥΒΑΝΤΒ
ΕΥΣΑΜΕΝΟC
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

P. 72-79. A. Mc N. G. Little et
H. T. Rowell.

P. 72.

227) τον ΛΑΜΠΡΟ
τατον ΥΠΑΤΙ
κον χλαυδι
ον σολλεμ
ΝΙΟΝ ΠΑΚΑΤΙ
ΑΝΟΝ ΑΝΤΙΓΟΝ
ΟC ΜΑΡΙΩΝΟC
ΑΡΧΙΕΡΕΥC ΤΟΝ
ευεργετην

Claudius Sollemnius Pacatianus est connu comme légat d'Arabie (*C. I. L.*, III, n° 394).

P. 75.

228) αντ ΩΝΙΝΟC CΕΒΑCΤ οc
Se rapporte sans doute à Caracalla.

P. 78. Dans des bains, au sud-est de la porte de Palmyre, dans le vestibule, mosaïque.

229) ΜΕΓΑΛΗ ΤΥΧΗ
ΤΟΥ ΒΑΛΑΝΙ
ΟΥ

P. 151. C. B. Welles. Graffite dans la « maison des Fresques ».

230) LEG III CYR

BEITRÄGE ZUR VERWALTUNGS-
UND HEERESGESCHICHTE VON
GALLIEN UND GERMANIEN.
Vienne, 1932, en deux volumes:

I. E. STEIN. DIE KAISERLICHEN BEAMTEN UND TRUPPENKÖRPER IM RÖMISCHEN DEUTSCHLAND UNTER DEM PRINZIPAT.

II. E. RITTERLING-E. STEIN. FASTI DES RÖMISCHEN DEUTSCHLAND UNTER DEM PRINZIPAT.

W. H. BUCKLER, W. M. CALDER,
W. K. C. GUTHRIE. MONUMENTA ASIAE MINORIS ANTIQUA,
VOL. IV. Manchester, 1933.

Volume consacré aux inscriptions de la province d'Asie orientale et de la Galatie occidentale. En grande majorité rédigées en grec et déjà publiées. Lectures révisées.

J. CARCOPINO. NOTE SUR UNE ÉPITAPHE THRACE RÉDIGÉE EN LATIN ET GRAVÉE EN LETTRES GRECQUES (EXTRAIT DES MÉLANGES V. PÂRVAN). Bucarest, 1933.

L'auteur interprète ainsi cette épitaphe de Sélian - Mésoréma (Ann. épigr., 1932, n° 21) :

231)

Aliupaibes Zeipala uxori Tertiae suae quae fecit an(no) ch(oloniae) [cc]lxx. Secus, Firmi filia, reliquit vicanibus Satricenis denarios cxl ut m(anibus) i(n)feris) decimo kalandas parentetur.

CINQUANTENAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES D'ALGER (1881-1931). Alger, 1932.

P. 5 et suiv. St. Gsell. Virgile et les Africains. Nombreux usages des inscriptions.

P. 53 et suiv. E. Albertini. Ostrakon de Négrine.

232) *anno XG domni nostri Iustiniani in peratori extimatus fuit Laudeti in portione dominica oliariu arcariu unu tantum*

L. 5 : *Laudeti*, ethnique ; l. 7 : comprendre : un producteur d'huile, tenu de verser à la caisse publique.

Liste des *ostraka* latins découverts dans l'Afrique romaine.

P. 295. L. Leschi. A Tébessa.

233)

[Saturno Aug. s]acr. Pro salu[t]e || [Imp. Caes. M. Aureli

Antonini Armeniaci] Med. Part. max. Aug. et Imp. Caes. L. Aureli Veri Armeniaci Med. Part. max. Aug. || [Q. Titinius Q. fil. Pap. Securus pont]if. ex hs xxv m. quae Q. Titinius Sabinianus pater || [testamento dari iusserat s]ummam quam praesentem reip. intulit et ex hs xv mil. || quam ipse ob honorem. . . acceptum adiecit sum]mam quam praesentem reip. intulit ut ex hs l mil. id opus || [perficeretur additis hs xiii mil. cellam laquea]ribus auratis ex hs lxxi ezornavit et statuam Saturni posuit idemq ded. d. d. || [ob cuius operis dedicationem. . .] ibus epulum dedit et ludos scaenicos edidit.

Le nom de Q. Titinius Securus est restitué d'après Gsell, *Inscr. lat. de l'Algérie*, nos 3069, 3070.

CINQUIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL D'ARCHÉOLOGIE. (ALGER, 14-16 avril 1930). Alger, 1933.

P. 119 et suiv. A. Audollent. Les inscriptions de la fontaine « aux mille amphores » à Carthage. Defixiones.

P. 121. Fragment insignifiant.

P. 122. Assez détériorée.

P. 129.

234) Αρθυλαϊλαμ Σεμ-
σειλαμ Ασημουω
Βαχυχ Βακαξιχυχ
Μενεδαϊχυχ Α-
δρασαξ Βαζαβαχ-
υχ Μενεδαϊχ-
υχ Αδρασαξ Dom-
ini Dei tenete
detinete Faler-
nas ne quis illo-

c accedere pos-
 ssit obligate
 (sic)
 perobligate
 Falernaru ba-
 lineu ab hac
 die ne quis ho-
 mo illoc accedat

P. 130. Texte semblable pour les dix premières lignes. Les suivantes donnent :

235) illoc eat laua-
 re nodiate
 Falernas ab hac
 die obligate per-
 obligate balineu
 Falernesi ne
 quis illoc ire pos-
 sit ab hac die

Balneum Falernarum ou *Falernense* désigne un établisse-
 ment de bains voisin de la fon-

P. 432. Base.

237) ΓΑΙΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ ΚΑΙΣΑΡΟΣ
 ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΥΙΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΑΝ
 ΚΑΜΕΙΠΕΙΣ ΕΤΙΜΑΣΑΝ

C. César, fils d'Agrippa et de Julie, adopté par Auguste.

COMMISSION DES FOUILLES DE
 SAINT-BERTRAND-DE-COM-
 MINGES. RAPPORT SUR LES
 FOUILLES DE SAINT-BERTRAND-
 DE-COMMINGES (LUGDUNUM
 CONVENARUM) EN 1931. Tou-
 louse, 1932.

P. 50-60. Note sur le musée de
 Comminges. Liste, avec renvois
 au tome XIII du *C. I. L.*, des
 inscriptions provenant de l'an-
 cienne collection De Fiancette
 d'Agos récemment acquise par
 ce musée.

taine où les lamelles de plomb
 avaient été déposées.

P. 205 et suiv. A. Merlin. His-
 toire municipale de la ville de
Thuburbo Majus : grand usage
 des inscriptions.

CLARA RHODOS. STUDI E MATE-
 RIALI PUBBLICATI A CURA DELL'-
 ISTITUTO STORICO-ARCHEOLO-
 GICO DI RODI, VI-VII, 1932-
 1933.

P. 369-439. G. Jacopi. Inscrip-
 tions découvertes sur l'acropole
 de Camiros.

P. 432. Base.

236)
 ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΙΟΥΑΙΟΝ
 ΚΑΙΣΑΡΑ
 ΚΑΜΕΙΠΕΙΣ

Il s'agit de Germanicus, le fils
 adoptif de Tibère.

IBID. RAPPORT SUR LES FOUILLES
 EN 1932. Toulouse, 1933.

P. 25. Haut d'autel.

238) FORTVN A E

P. 45, 47, 52-53, 58-59, 67. Mar-
 ques de potiers sur vases et tuiles.

P. 72. Haut d'autel.

239) D E O
 M A R
 t I

CONGRÈS DE RHODANIA A CHALON, BEAUNE, TOURNUS, 1931, n° 1563.

P. 201-204 et pl. H. Muller.

240) DEO INVICTO MYTRAE VASSA DECEM
TIIRTIVS RVSTICI V · S · L · L · M

CORPUS INSCRIPTIONUM LATINARUM, VOL. VI, PARS 4, FASC. 3. Berlin, 1933.

Ce fascicule (p. I-VIII, p. 3755-4066) contient l'*additamentorum auclarium* des neuf parties qui forment le volume VI du *C. I. L.* ; il a pour auteur M. M. Bang.

Id., VOL. XIII, PARS 6. Berlin, 1933.

Ce fascicule (p. I-VIII, p. 1-179) comprend toutes les inscriptions sur *laterculi* provenant des Gaules et des Germanies, notamment toutes celles qui portent les noms de corps de troupes stationnés sur la frontière du Rhin. Les matériaux, réunis surtout par P. Steiner, sont publiés par E. Stein et J. Volkmann.

C. DAICOVICI. FOUILLES A SARMIZEGETUSA. DEUXIÈME COMPTE RENDU (1925-1928). Bucarest, 1932.

P. 518. Colonne dans l'*aedes Augustalium*.

241)

ORDINI
AVGVSTALIVM
PANTONIVS
SVPER DEC COL
SARMIZ METRO
POLIS DD

Cf. *C. I. L.*, III, n° 6270 : *aedem Augustalibus instituit*.

Pour P. Antonius Super, cf. n° 243.

En cercle, sur le rebord d'un bol de terre vernissée rouge, provenant peut-être de la vallée du Rhône.

P. 541 et 551. Sur des tuiles dans l'*aedes Augustalium* :

242) LEG IIII FF
Leg(io) IIII F(lavia) F(elix).

P. 542 et 551. Sur des tuiles dans l'*aedes Augustalium* :

243) P · A N S

P. *Ant(oni)us S(uper)* (cf. n° 241) a participé à la restauration du toit.

P. 543 et 552. Sur des tuiles et sur une brique dans l'*aedes Augustalium* :

244) PR COS

L'auteur propose de lire *pr(aedia) co(n)s(erva)*.

P. 543 et 552. Autel dans l'*aedes Augustalium*.

245) FORTVNAE
AVG
SACRVM

P. 547 et 553. Base du forum.

246) VLP · DOMITIO
VLP · FIL · PAP
RVFINO DEC ·
COL · SARMIZ ·
VLP · DOMITIVS ·
HERMES · LIB ·
L · D · D · D

Le dédicant est connu comme *Augustalis*, doté des *ornamenta decurionalia* (*C. I. L.*, III, n°s 1425, 1426).

P. 548 et 554. Base du forum.

247)

C VAL · C FIL PAP.
SVRO DEC COL SAR
MIZ · METROP AEDI
LIC PRAEF COLLEGI
FABR · ET · II VIRALI
COL · EIVSDEM
T AVREL EMERITVS
N LEG VI VICTRIC
SEVERIAN SOCERO
L D D D

P. 550 et 554. Base du forum.

248)

C IVL C FIL PAP VALERIO
VET LEG XIII G SEV EX BF
COS DEC ET II VIRALI COL
S A R M I Z M E T R O P
C · C · IVLII VALERIANVS · BF · COS
CARVS FRVM ET DEC COL SS
FRONTO MIL COH I PRAET
SCRINIARIVS · PRAEFF ·
PRAETOR ET DEC COL
EIVSDEM
VALERIA · ET CARISSIMA
FILII
MEMORIAE · PATRIS
L D D D

Le titulaire de l'inscription figure au *C. I. L.*, III, n° 7742.

L. 2 : *Severianae* ; l. 6 : *frumentarius* ; l. 8 : autre mention d'un *scriniis* du préfet du prétoire (*C. I. L.*, III, n° 13201).

P. 552 et 555. Base du forum.

249)

M S E D A T I O
C F Q V I R
S E V E R I A N O
T R P L Q V A E S T
P R O V S I C P R A E T
L E G A V G L E G V M A C
C V R A T V I A E F L A M
L E G A V G P R P R
P R O V D A C C O S
C O L V L p. t r a i A V G D A C
S A R M I Z P A T R O N O

Les noms complets du personnage figurent *Ann. épigr.*, 1913, n° 55.

P. 554 et 555. Fragment de base du forum.

250)

L
d e c C O L · E Q V O p u b.
p r a e F N M A V R . . .
. . . S E V E R I A n i
p a T R I
l. d. D D

M. DELLA CORTE. I MM. LOREI TIBURTINI DI POMPEI (extrait des *Atti e memorie della Società Tiburtina di storia e d'arte*, XI-XII, 1931-1932).

Description de la maison occupée par ces personnages, avec rappel des graffites qui les concernent.

A. DAIN. INSCRIPTIONS GRECQUES DU MUSÉE DU LOUVRE, LES TEXTES INÉDITS. Paris, 1933.

P. 30-33. Environs de Salonique, sur la route de Monastir,

au pont de Galiko, borne militaire.

251) a.

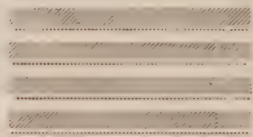
I M P
C A E S A R · D I V I
T R A I A N I · P A R T H I C I
F I L · D I V I · N E R V A E
N E P O S · T R A I A N V S
H A D R I A N V S · A V G
P O N T · M A X · T R I B · P O T
V I I I · C O S I I I · A T H E S S A L
M · P
I I I I

Date : 123 ap. J.-C. Quatrième mille de la voie Égnatienne, en partant de Salonique.

Plus tard la borne fut retournée, la tête en bas :

b.

I M P C A E S F
V A L
C O N S T A N T I N V S
P I I N V I C T V S
A V G



M P
K A I K A K P I C Π O C
I I I I
K A I Λ I K A · Λ

K A I K A · K Ω N C T A N T E I N O C
O I E Π I Φ Φ · K A I C A P E C
I I I I Θ

καὶ Κλ(αύδιος) Κρίσπος, καὶ
Λι(κίνιος) Κλ(αύδιος) Λ[ι(κί-
νιου) υἱός], καὶ Κλ(αύδιος) Κων-
ταντεῖνος, οἱ ἐπιφ(ανέστατοι)
Καίσαρες, I I I I, Θ.

Les noms martelés sont ceux de Licinius.

Le texte latin est postérieur au 11 novembre 308; le texte grec, postérieur au 1^{er} mars 317, est antérieur au 18 septembre 324.

Au revers des inscriptions publiées se trouvait un troisième texte, entièrement grec, presque complètement martelé.

P. 153. Nouvelle lecture du *C. I. L.*, VIII, n° 12493.

E. GROAG et A. STEIN. PROSOPOGRAPHIA IMPERII ROMANI SAEC. I, II, III, pars I (*A-Butra*), consilio et auctoritate Academiae Litterarum Borussicae, 2^e éd. Berlin et Leipzig, 1933.

W. HÜTTL. ANTONINUS PIUS. II, RÖMISCHE REICHSBEAMTE UND OFFIZIERE UNTER ANTONINUS PIUS; ANTONINUS PIUS IN DEN INSCRIFTEN SEINER ZEIT. Prague, 1933.

INSCRIPTIONES ITALIAE, VOL. XI, REGIO XI, FASC. II, EPOREDIA. Rome, 1931.

Suite de la publication entreprise par l'Union académique nationale d'Italie, avec descriptions et reproductions des inscriptions, préfaces et commentaires. Le présent fascicule a pour auteur J. Corradi.

E. MAGALDI. LE ISCRIZIONE PARIETALI POMPEIANE, 1931.

MÉLANGES GUSTAVE GLOTZ. Paris, 1932.

P. 117-132. J. Carcopino. La loi romaine du monument de

Paul-Émile à Delphes (*Ann. épigr.*, 1923, n° 55) a été votée en février 100 av. J.-C.; elle organisait au profit de Marius un commandement en Orient extraordinaire et d'une ampleur inconnue.

P. 397-415. St. Gsell. Les esclaves ruraux dans l'Afrique romaine d'après les textes et les inscriptions.

P. 439-451. L. Homo. Auguste et la création des grands services municipaux à Rome.

P. 723-730. A. Piganiol. Ce que nous savons aujourd'hui sur Balbillus, notamment par l'inscription *Ann. épigr.*, 1924, n° 78, nous invite à penser que ce personnage est la Bête de l'Apocalypse.

P. 731-738. A. Plassart. Une levée de volontaires Thespiens sous Marc Aurèle, attestée par une inscription de Thespies qui est publiée ici, doit avoir été faite en vue d'une participation à une campagne de représailles contre les Costoboques qui avaient incendié Éleusis en août 170 ap. J.-C.

P. 793-811. M. Rostovtzeff. Les inscriptions caravanières de Palmyre. Catalogue des textes et essai d'interprétation.

P. 831-837. W. W. Tarn. Explication d'un passage du monument d'Ancyre (ch. 32), où il est question des rois des Parthes Tiridate II et Phraate le jeune.

P. 869-876. N. Vulić. Inscription grecque de Macédoine qui

mentionne la ville d'Alcomena, connue par Strabon (VII, 327) et Étienne de Byzance.

MÉLANGES OFFERTS A M. NICOLAS JORGA par ses amis de France et des pays de langue française. Paris, 1933.

P. 435-464. H. Henne. Petites recherches sur le directeur des cultes dans l'Égypte romaine. Commente notamment certains passages de l'inscription de Balbillus (*Ann. épigr.*, 1924, n° 78).

P. 803-808. J. Zeiller. A propos de l'inscription damasienne de la catacombe de Saint-Sébastien, concernant Pierre et Paul. Voir plus haut *Bull. des amis des Catacombes romaines*.

ELIA ROSSI-PASSAVANTI. INTERAMNA NAHARS. STORIA DI TERNI DALLE ORIGINI AL MEDIO-EVO, T. I. Rome, 1932.
Historique de la ville durant

l'antiquité, pour lequel il est fait usage des inscriptions ; reproduction et traduction de tous les textes d'Interamna Nahars qui figurent au *C. I. L.*, XI, 2.

SARDIS, VII. GREEK AND LATIN INSCRIPTIONS, 1, par W. H. BUCKLER et D. M. ROBINSON. Leyde, 1932.

Recueil de 231 inscriptions grecques et latines provenant de Sardes, relevées par d'anciens voyageurs ou découvertes dans les fouilles américaines de 1910-1914 et de 1922. 125 sont inédites, 31 publiées plus complètement ou d'après des copies nouvelles. On y trouve les textes insérés dans l'*Ann. épigr.*, 1909, nos 184 à 186 et 1915, n° 1. Parmi les inédits se rapportant à l'antiquité romaine, nous notons

P. 54.

252)

Η ΓΕΡΟΥΣΙΑ εστειμῃσεν
λαΡΤΙΑΝ ΝΑΙΟΥ θυγατέρα γυ
ναιΚΑ ΔΕ ΜΑΡΚΟΥ πλουτίου σιλ
βανΟΥ ΑΝΘΥΠΑΤΟΥ τῇν τειμῇν
αὐτοῦ ΤΗΣ ΕΝ.....
..... ΣΕ.....

Il s'agit de Lartia Cn. f., femme de M. Plautius Silvanus, qui fut proconsul d'Asie vers 5 av. J.-C.

P. 56.

253) ΑΝΤΩΝΙΑΝ ΤΙ
ΒΕΡΙΟΥ ΚΛΑΥΔΙ
ΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕ
ΒΑΣΤΟΥ ΓΕΡΜΑ
ΝΙΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑ
ΤΟΡΟΣ ΘΥΓΑΤΕΡΑ

L'absence probable du titre d'*Augusta*, attribué à Antonia mère de Claude dès le règne de Caligula, paraît rendre d'autant plus vraisemblable qu'il s'agit ici d'Antonia fille de Claude.

P. 65.

254) ΣΗΝ ΙΕΡΗΝ ΚΕΦΑΛΗΝ ΚΙΚΕΡΩΝ
ΕΥΡΩΝ ΑΝΕΘΗΚΑ
ΕΛΛΗΝ ΠΟΥΛΥΒΙΟΣ
ΡΩΜΑΙΚΩΝ ΠΡΟΚΡΙΤΟΥ

Plinthe d'un hermès ou d'un buste de Cicéron.

P. 70.

255)

η.....φυλη ετειμησεν.....
ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ ΛΕΓΙΩΝΟΣ ΚΥΡΗΝΑΙΚΗΣ ΤΡΙΤΗΣ
ΚΑΙ ΚΑΤ'ΕΝΙΑΥΤΟΝ ΑΧΡΙ ΤΟΥ ΠΕΡΙΕΣΤΙΝ ΕΚΑΣΤΩ ΠΟΛΕΙΤΗ
ΔΗΝΑΡΙΟΝ ΕΠΗΓΕΛΜΕΝΟΝ ΚΑΙ ΔΕΔΩΚΟΤΑ
ΚΑΙ ΔΙΔΟΝΤΑ ΚΑΙ ΠΑΡΕΣΧΗΜΕΝΟΝ ΟΜΟΙΩΣ ΕΚΑΣΤΩ
ΠΟΛΕΙΤΗ ΥΠΕΡ ΜΕΝ ΘΕΩΡΙΩΝ ΔΗΝΑΡΙΟΝ ΕΝ
ΥΠΕΡ ΔΕ ΣΕΙΤΟΥ ΔΗΝΑΡΙΑ ΔΥΟ ΚΑΙ ΤΟ ΜΕΓΙΣ
ΤΟΝ ΤΟΥΤΩΝ ΤΟΙΣ ΗΘΕΣΙΝ ΤΑΣ ΦΙΛΟΤΕΙΜΙΑΣ
ΚΟΣΜΟΥΝΤΑ ΔΙΑ ΒΙΟΥ ρ
ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΩΝ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΤΟΥ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΤΟΡΕΥΤΟΥ ΦΥΛΑΡΧΟΥΝΤΟΣ
ΚΛΑΡΟΥ ΤΟΥ ΠΑΠΙΟΥ ρ

P. 122.

256)

. *f r u*
M E N T A *r i u s*
L E G X . G E M . *p . f . a*
G E N S . C V *r a m*
C V S T O D *i a e a r m o*
R V M V *i x*?

P. 123. Près du village de Deirmend, à 5 kilomètres au sud de Sardes.

257)

ΛΟΥΚΙΟΣ·ΟΥΑΛΕΡΙΟΣ
ΛΟΥΚΙΟΥ·ΥΙΟΣ·
ΠΑΛΑΤΕΙΝΑ·ΤΕΙΔΙΑ
ΟΥΕΤΡΑΝΟΣ·ΛΕΓΙΩΝΟΣ
ΤΡΙΤΗΣ·ΓΑΛΛΙΚΗΣ·
ΣΤΡΑΤΕΥΣΑΜΕΝΟΣ·ΕΤΗ
ΚΔ·ΩΔΕ·ΤΕΘΑΠΤΑΙ·
ΟΙ ΚΛΗΡΟΝΟΜΟΙ·ΑΥΤΟΥ·
ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΑΝ·

P. 129. A 5 kilomètres au nord de Sardes.

- 258) α Ν Θ Υ Π Α Τ Ω ν ο υ μ μ ι ω
 Α Λ Β Ε Ι Ν Ω · Μ Η ν ο ς π ε ρ ι
 Τ Ι Ο Υ · Α Υ Ρ Η Λ Ι Α ξ α ν θ ι π
 Π Η · Ε Π Ο Ι Η Σ Ε Ν · Α Υ ρ . μ η ν ο
 Φ Ι Λ Ω · Τ Ω Ι Δ Ι Ω Σ Υ Μ Β Ι ω μ ν ει
 α Σ Χ Α Ρ Ι Ν · Ε Ξ Ο Ν Δ Ε Ο υ κ ε
 σ Τ Α Ι Ε Τ Ε Ρ Ω Τ Ι Ν Ι Τ Ε Θ Η ν αι
 (sic) Π Ρ Ο Σ Τ Ο Ν Ν Η Ν Ο Φ Ι Λ Ο Ν Η μ ο (sic)
 ν Η Τ Η Ξ Α Ν Θ Ι Π Π Η · Ε Ι Τ Ι Σ Δ ε
 β Ι Α Σ Ε Τ Α Ι Ε Τ Ε Ρ Ο Ν Τ Ι Ν Α Θ Ε ι
 ν αι Θ Η Σ Ε Ι Ι Σ Τ Ο Ι Ε Ρ Ω Τ Α
 τ ο ν Τ Α Μ Ε Ι Ο Ν · Χ Α Φ
 χ α ι ρ ο ι Σ Ο Α Ν Α Γ Ν Ο Υ ς

Le proconsul est probablement
 M. Nummius Umbrius Primus
 Senecio Albinus, consul ordinaire
 en 206 ap. J.-C.

CL. SCHAEFFER. LE CASQUE RO-
 MAIN DE DRUSENHEIM. Hague-
 nau, 1932.

Sur le couvre-nuque, inscrip-
 tions gravées au pointillé :

- 259) Ο · Μ Υ Ρ Ρ Α Ε · Μ Α Ρ C I
 Ο · Φ Λ Ο Ρ Ι · Μ · Ι Β Λ Ι · C Ε Λ Ε Ρ Ι Σ
 Λ Ι Ι Γ Ι Ι Ι Ι · Ο · Ρ Υ Φ Ι Ν Ι ·
 Ο · Φ Λ Α Β Ι · Α Π Ε Ρ Ο · Φ Λ Ο Ρ Ι ι Β Λ Ι

L'auteur voit dans *Marci*,
M. Juli Celeris, *Aper*, *Juli* les
 noms de ceux qui ont porté le
 casque.

L. 3 : il s'agit de la *IIII^e Macedonica*, qui eut son quartier gé-
 néral à Mayence environ de 45 à
 75 ap. J.-C.

SYMBOLAE PHILOLOGICAE O.
 A. DANIELSSON OCTOGENARIO
 DICATAE. Upsal, 1932.

P. 113-121. A. Haeggerstroem.
 Lois des Douze Tables, III, 1-3 ;
 correction et transposition de
 mots.

CL. VAILLAT. LE CULTE DES
 SOURCES DANS LA GAULE AN-
 TIQUE. Paris, 1932.

Étude fondée sur les inscrip-
 tions.

TH. WIEGAND. ZWEITER BERICHT
 ÜBER DIE AUSGRABUNGEN IN
 PERGAMON 1928-32 : DAS AS-
 KLEPIEION (extr. des *Abhand-
 lungen der preussischen Aka-
 demie der Wissenschaften*, 1932,
Phil.-hist. Klasse, 5). Berlin,
 1932.

P. 32.

260)

αγαθη Τυχη.

Επικριμα περι της ασυλιας.

[Πο]πλιος Σεροιλιος Ποπλιου υιος Ισαυρικος ανθυπατος
[α]ρχουσι βουλη δημω Περγαμενων χαιρειν.5 Κλειτος Τειμωνος πρυτανις, Ασκληπιαδης Ματρω-
νος ιερευς, Μοιροφανης Μητροδωρου, Μενεμαχος
Ξενοκλειους, Ηρωδης Ηρωδου, Νεων Μελεαγρου,
Απολλοφανης Ορεστου αρχοντες, Περσευς Περσεως10 του Διωνος γραμματευς δημου, Κριτων Μηνοδωρου
γυμνασιάρχος, ομοιως τε πρεσβευται υμετεροι, αν-
δρες αγαθοι, εμοι προσηλθον υπερ των του Ασκλη-
πιου ιερων νομων ασυλιας τε ητις υμειν αντιστα-
σις υπερ των του ιερου δικαιων προς Μαρκον Φαννιον15πραγματος της υποθεσεω[ς ακριβεστατα ε]-
κατερων ρηθεις[ε]ς [.....περι]
ων Μαρκος Φα[ννιος]..... απε]-
φανισεν [.....]

ON

Rétablissement en 44 av. J.-C.
pour le temple d'Esculape du
droit d'asile qui n'existait plus
sans doute depuis que des Ro-
mains et des Italiens y avaient
été massacrés en 88 av. J.-C.
(Appien, *Mithr.*, 23.)

L. 13 et 17 : Marcus Fannius
pourrait être le légat de Cassius
(Appien, *Bell. civ.*, IV, 72).

P. 33. Ante ou pilier.

261)

[Ασκληπ]ιωι Σ[ωτηρι

Τ. Αιλι]ος Κα[ισαρ

Αντωνι]νος υ[περ

Περγαμην]ων το[υ δημου

τον ναο]ν ανε[θηκεν]

Inscription dédicatoire du tem-
ple d'Esculape, rebâti sous Anto-
nin le Pieux (Galien, II, 224-
225).

P. 33. Plaque.

262)

Π. Αιλιος Ιγνεuous

το ωρολογιον συν τη [μηχα]-
νοποια κατασκευ[ασας εκ των]
ιδιων ανεθηκεν

P. 35. Cipse.

263)

*Aesculapio**Carcophorus Aug.**lib. tabular. pro-**uinc. Asiae*

P. 36. Ex-voto.

264) *L. Sempr[onius Faus]-**linae l.**Aesculapio**u. s.*

P. 36. Petit autel.

265) *Mummius Primus**lictor proxum[us]**Bononi Quintilia[ni]**procos.**Asclepio et Saluti**u. s. l. m.*

P. 37. Cippe rond.

266)

υπερ της αυτοκ[ρατορ]ς
 Νερουα Τραιανου Καισαρος
 Σεβαστου Γερμανικου
 σωτηριος και [νει]κης
 Ερμης Περγαμηνος
 αυτοκρατορος Νερουα
 Τραιανου Καισαρος
 Σεβαστου Γερμανικου
 αρχαριος Μουσικας της [κ]α-
 τω ανεθηκε Τελεσφορω

Date : avant la fin de 102, à cause de l'absence de *Dacicus*. Μουσική ή κάτω est la partie sud de la Mysie, appartenant à la province d'Asie, nommée aussi *Mysia major*, par opposition à la partie nord, qui était appelée *Hellespontica* ou Ὀλυμπηνή.

P. 39. Autel.

267)

ΘΕΟΙΣ ΚΑΤΑΧΘΟ
 ΝΙΟΙΣ ΚΑΙ ΤΙ·ΚΛΑΥ
 ΔΙΩΙ ΠΑΥΛΕΙΝΩΙ
 ΗΡΩΙ
 Ο ΒΩΜΟΣ ΚΑΙ ΤΟ
 ΠΕΡΙΟΙΚΟΔΟΜΗ
 ΜΑ ΚΑΘΙΕΡΩΤΑΙ
 ΑΓΙΟΝ ΚΑΙ ΑΒΑΤΟΝ
 ΠΑΣΙΝ ΑΝΘΡΩΠΟΙΣ

Sur Ti. Claudius Paulinus, voir plus loin n° 269 ; cf. également à Antioche de Pisidie : *Ti. Claudio Paullino philosopho hero* (C. I. L., III, nos 302 et 6850).

P. 40-41. Base de statue.

Sur le devant :

- 268) Γ ΙΟΥΛΙΟΝ ΚΟΥΑΔΡΑΤΟΝ ΒΑΣΣΟΝ ΥΠΑΤΟΝ
 ΠΟΝΤΙΦΙΚΑ ΣΤΡΑΤΗΛΑΤΗΝ ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ
 ΔΑΚΙΚΟΥ ΠΟΛΕΜΟΥ ΚΑΙ ΣΥΝΚΑΘΕΛΟΝΤΑ ΤΟΝ ΕΚΕΙ
 ΠΟΛΕΜΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΤΡΑΙΑΝΩ ΤΙΜΗΘΕΝΤΑ
 5 ΘΡΙΑΜΒΙΚΑΙΣ ΤΙΜΑΙΣ ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝ ΚΑΙ ΑΝΤΙΣΤΡΑ
 ΤΗΓΟΝ ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ ΙΟΥΔΑΙΑΣ ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝ ΚΑΙ
 ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑΣ ΓΑΛΑΤΙΑΣ
 ΑΡΜΕΝΙΑΣ ΜΙΚΡΑΣ ΠΟΝΤΟΥ ΠΑΦΛΑΓΟΝΙΑΣ ΙΣΑΥ
 ριας πισιδιας ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝ ΚΑΙ ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗ
 10 ΓΟΝ ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ ΣΥΡΙΑΣ ΦΟΙΝΙΚΗΣ ΚΟΜΜΑΓΗ
 νης ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΝ ΚΑΙ ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΕΠΑΡ
 χειας ΛΥΚΙΑΣ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ ΛΕΓΙΩΝΟΣ ΙΓ' ΕΠΙΜΕΛΗ
 την μονητην ΧΡΥΣΟΥ ΑΡΓΥΡΟΥ ΧΑΡΑΓΜΑΤΟΣ
 ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ ΚΡΗΤΗΣ ΚΑΙ ΚΥΡΗΝΗΣ ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΝ
 15 ΤΑΜΙΑΝ ΚΑΙ ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΝ ΔΗΜΟΥ ΡΩΜΑΙΩΝ
 ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ ΠΛΑΤΥΣΗΜΟΝ ΛΕΓΙΩΝΟΣ Ζ' ΚΛΑΥΔΙΑΣ ΕΥ
 σεβους πιστης και λεγιωνος Δ' ΣΚΥΘΙΚΗΣ ΚΑΙ ΛΕΓΙ
 ωνος ε μακεδονικης ΚΑΙ ΛΕΓΙΩΝΟΣ ΙΒ' ΚΕΡΑΥΝΟ
 φορου και λεγιωνος Γ' ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΚΑΙ ΛΕΓΙΩΝΟΣ

- 20 ἄ ιταλικῆς καὶ λεγιΩΝΟΣ ΙΓ ΓΕΜΙΝΗΣ ΚΑΙ ΛΕΓΙ
 ὠνος ἱ φρετηνσιας ἀΝΔΡΑ ΕΥΓΕΝΗ ΚΑΙ ΕΚ
 σελινουντος το σωμα συν ΚΑΤΑΓΟΝΤΑ
 σεβαστου τραιανου εις ὁΡΜΗΝ ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ
 σεβασταις πλωτεινῇ ΚΑΙ ΜΑΤΙΔΙΑ ΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥ
 25 σεβαστου θεου αδριαΝΟΥ

Sur le côté droit :

- ΟΥΤΟΣ ΕΤΙ ΣΤΡΑΤΕΥΟΜΕΝΟΣ ΕΝ
 ΔΑΚΙΑ ΚΑΙ ΤΗΝ ΕΠΑΡΧΕΙΑΝ ΔΙΕΠΩΝ
 ΤΕΛΕΥΤΑ ΚΑΙ ΤΟ ΣΩΜΑ ΑΥΤΟΥ ΕΙΣ ΤΗΝ
 ΑΣΙΑΝ ΗΝΕΧΘΗ ΒΑΣΤΑΖΟΜΕΝΟΝ ΥΠΟ
 30 ΣΤΡΑΤΙΩΤΩΝ ΤΕΤΑΓΜΕΝΩΝ ΥΠΟ ΣΗΜΕΑ
 ΕΚΑΤΟΝΤΑΡΧΟΥ

- ΠΡΕΙΜΟΠΕΙΛΑΡΙΟΥ ΚΥΙΝΤΙΛΙΟΥ ΚΑΠΙΤΩ
 ΝΟΣ ΓΕΙΝΟΜΕΝΗΣ ΑΥΤΩ ΠΡΟΠΟΜΠΗΣ
 ΚΑΤΑ ΠΑΣΑΝ ΠΟΛΙΝ ΚΑΙ ΠΑΡΕΜΒΟΛΗΝ
 35 ΟΥΤΩ ΔΙΑΤΑΞΑΜΕΝΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ
 ΘΕΟΥ ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΚΑΙ ΜΝΗΜΑ ΑΥΤΩ ΕΚ
 ΤΟΥ ΦΙΣΚΟΥ ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΘΗ

Compléments de W. Weber, qui consacre (p. 57-95) à cette inscription un commentaire très étendu.

C. Julius Quadratus Bassus est déjà connu par de nombreuses inscriptions rappelées ici (ajouter *Ann. épigr.*, 1929, n° 98).

L. 2-5 : Quadratus accompagne Trajan à la guerre dacique en 105 ; il semble avoir succédé à Licinius Sura comme chef d'état-major de l'empereur à la fin de 106 ; il termine la guerre et organise le pays ; ce serait à lui (et non à Cornelius Palma) qu'il faudrait rapporter l'inscription incomplète (*C. I. L.*, VI, n° 1386),

comme on rapporte l'inscription également incomplète *C. I. L.*, VI, n° 1444 à Sura. — L. 12-13 : *curator monetae auri argenti flandii feriundi*, fonction qui apparaît ici pour la première fois. — L. 24 : lire *πρεσβευτ[ην]*. — L. 26 et suiv. : concernent le début du règne d'Hadrien (cf. *Vit. Hadr.*, VI, 6) ; Quadratus meurt au printemps 118. — L. 28-34 : seul exemple épigraphique d'un *funus* de ce genre décerné à un personnage étranger à la *domus Augusta*.

D'autres interprétations et restitutions ont été proposées, cf. plus haut n° 201 ; voir aussi n° 202.

P. 42. Bloc de marbre.

269)

[η βουλ]η και ο δημος
 [της] μητροπολεως
 [της] Ασιας και δις
 [νεω]κορου, πρωτης
 [Περ]γαμηνων πολεως
 [ετει]μησεν
 [Τι. Κλα]υδιον Παυλεινον
 τον φιλοσοφον αντι-
 [ταμ]ιαν της κολωνειας

Voir plus haut n° 267.

P. 43. Bloc de marbre.

269 bis)

[η βουλ]η και ο δημος
 [Π]εργαμηνων
 [Τ]ι. Κλ. Νικομηδην
 τον νεωκορον
 και σοφιστην ευνοι-
 ας εινεκα και προστα-
 σιας

Père du personnage honoré
 dans l'inscription suivante.

P. 43. Bloc de marbre.

270)

η β ο υ λ η κ α ι ο δ η μ ο ς
 της μητροπολεως της Ασιας
 ΚΑΙ ΔΙΣ ΝΕΩΚΟΡΟΥ ΠΡΩΤΗΣ
 ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΟΛΕΩΣ
 ΕΤΙΜΗΣΕΝ

5

ΤΙΒ ΚΛ ΝΕΙΚΟΜΗΔΟΥΣ ΥΙΟΝ ΚΥΡΕΙΝΑ ΠΙΟΝ
 ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ ΣΠΕΙΡΗΣ ΙΠΠΙΚΗΣ ΡΩΜΑΙΩΝ ΠΟΛΙΤΩΝ
 ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ ΛΕΓΙΩΝΟΣ Δ ΣΚΥΘΙΚΗΣ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ
 ΛΕΓΙΩΝΟΣ Γ ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΕΠΑΡΧΟΝ ΕΙΛΗΣ ΦΡΥΓΩΝ
 10 ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΑΣΙΑΣ ΝΑΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΠΕΡΓΑΜΩΙ ΚΤΙΣΤΗΝ
 ΕΡΓΩΝ ΠΡΟΠΥΛΟΥ ΤΟΥ ΠΡΟΣ ΤΗ ΑΓΟΡΑ ΚΑΙ ΩΡΟΣΚΟ-
 ΠΙΟΥ ΚΑΙ ΖΥΓΟΣΤΑΣΙΟΥ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ ΔΙ ΑΙΩΝΑ
 ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝΕΙΚΗΦΟΡΙΩΝ ΚΟΙΝΩΝ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ
 ΕΚ ΤΩΝ ΕΑΥΤΟΥ ΧΡΗΜΑΤΩΝ ΠΑΤΕΡΑ
 15 Τ ΟΥΙΒΙΟΥ ΠΙΟΥ ΕΠΑΡΧΟΥ ΣΠΕΙΡΗΣ ΣΠΑΝΩΝ ΠΡΩ-
 ΤΗΣ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΥ ΣΠΕΙΡΗΣ των ΑΥΘΑΙΡΕΤΩΝ ΠΟΛΕΙ-
 ΤΩΝ ΚΑΙ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΥ ΛΕΓΙΩΝΟΣ ΙΑ ΚΛΑΥΔΙΑΣ
ΩΝ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΥ ΕΙΛΗΣ Α ΒΑΡΒΑΤ...

deux lignes illisibles.

L. 9 : il s'agit de l'ala VII Phrygum.

P. 45. Base.

- 271) η βουλη και ο δημοσ
 ετιμησεν
 Σεξ. Κλαυδιον Σιλιανον
 Αισιμον, Κλαυδιου
 Αισιμου υιον
 αγωνοθετησαντα του
 Σωτηρος Ασκληπιου
 καλως εκ των ιδιων

Sex. Claudius Silianus, qui vivait sous les Galliens, appartenait au groupe des philosophes qu'on rencontre dans l'Asklépieion.

P. 45. Plaque.

- 272) [η βουλη και ο δημοσ
 της μητροπολεως
 της Ασιας και δις νεωκορου, πρωτης
 Περγαμηνων πολεως]
 ετιμησεν
 5 [Λευκιο]ν Ουηδιον Ρου[φον Λολλ-
 ι]ανον Αουειτον [τον
 α] νθυπατον
 [....δι] καιοσυνην και φι[λανθρωπιαν
 10 ]ν και εξαιρετον ε[υνοιαν εις
 τη]ν ημων τειμην [εχοντα
 και δια την προ[ς τον
 θ]εον ευσεβειαν.
 [Επιμεληθ]εντων της ανα[στασεως]
 15 ανδριαντων
 στρατηγων Γ. Ιουλιο[υ
 Κλ]αυδιανου, Γ. Σειλι-
 [ο]υ, Τι. Ιουλιου Αιλιο[υ],
 Φλ. Κλαυδιανο[υ],
 20 Οκτα]κιλιου Μοσχου.

L. Hedius Rufus Lollianus Avitus, consul suffect sous Commode, est déjà connu comme proconsul d'Asie.

Pour la restitution des lignes 9 et suiv., voir plus haut n° 203.

P. 46. Base.

- 273) [η βουλη και ο δημοσ
ετιμησαν
] Σατορνινον
 [.....]ον επιτροπον
 5 [γ]νωσεων των εξο[χω]τα-
 των καθολικων, επι[τρο]-
 πον μεταλλων Ουλπα-
 κηνσιων, επιτροπον
 Αστυριας και Καλλιχιας,
 01 επιτροπον χαρταρεας
 εν Αλεξανδρεια, επιτρ[ο]-
 πον πακτεικιων, επι-
 τροπον ταξεως
 Κυντιλιανης
 τον φιλον
 Αυρ. Γαιος, ασιαρχης
 νων των εν Περγαμω

L. 4-6 : *procurator rationum summarum* ; l. 6-8 : *proc. metallorum Vispascensium* ; l. 10-11 : il s'agit des fabriques de papier d'Alexandrie ; l. 11-12 : *proc. a pactionibus* ; l. 13-14 : *proc. ? Quintilianae*.

P. 48. Au centre de la face postérieure orientale du fronton du propylée de l'Asklépieion.

- 274) Κλ.
 Χαραξ
 το προ-
 πυλο[ν]
 Claudius Charax est connu

comme historien (*F. H. G.*, III, 636-645 ; IV, 669) ; voir plus loin, n° 279.

P. 49. Base.

- 275) Δημοσθενην
 Δημοσθενους
 Παιχνια
 Πολεμων
 κατ'οναρ

Sans doute le grand rhéteur et sophiste Polémon, qui voyait en Démosthène son plus grand prédécesseur.

P. 49-50. Base.

Sur le devant :

276)

η βουλη κ[αι ο δημοσ της]
 μητροπολεως της Ασ[ιας]
 δις νεωκορου, πρωτης Περ[γα]-
 μηνων πολεως ετιμησ[ε]
 Λ. Φλαουιον Ερμοκρατη φι[λο]-
 σοφον αρχιερεα Ασιας να[ων]
 των εν Περγαμω μετα πασης
 προθυμιας και ευνοιας ιε[ρη]-
 σα]ντα και προαγωνισαμε[νον
] ε των πρω-
 π αρχιε-
 [ρευσαμενον] πο.....
 την τιμην.....ασαμενου
τρος.....ιου
 Ρουφο.....

Sur la face latérale droite :

[χ]ρησις εις Ερμοκρατην
 [θε]ου μεγαλου Ασκληπιου
 ουκ ην αθανατος, θνητος
 [πα?]ς, αλλα πολυ πριν
 [αν]δρων ηρωων μουν[ος]
 αριστος εην

Le sophiste Hermocratès de Phocéë, arrière-petit-fils de Polémon, petit-fils du sophiste Attalos qui vivait sous Marc Aurèle, est contemporain de Septime Sévère.

P. 51. Base.

277) θεον Αδριανον
 Φλ. Μελιτινη

Ibid.

278) Λουκιον Αιλιον

Καισαρα

Αυτοκρατορος Καισαρος
 Τραιανου Αδριανου
 Σεβαστου Ολυμπιου
 Πανελληνιου, του κα-
 τα παντα της ιδιας οι-
 κουμενης σωτηρος
 και ευεργετου υιον, θε-
 ου Τραιανου υιωνον, θε-
 ου Νερουα προυιωνον,
 δημαρχικης εξουσιας,
 υπατον το β,
 τον εαυτου ευεργετην
 [Αρ?]τεμων αρχιερευσ Ασιας
 νων των εν Περγαμω.

L. Aelius Caesar, adopté par Hadrien, consul pour la seconde fois en 137 ap. J.-C.

P. 52. Base.

279) Αυτοκρατορα

Καισαρα θεου

Αδριανου υιον

Τιτον Αιλιον

Αδριανον

Αντωνεινον

Σεβαστον Ευσεβη

Αριστον

Κλαυδιος Χαραξ

τον της πατριδος

και της οικουμενης

και εαυτου ευεργετην

Cf. n° 274.

Ibid.

280)

*Imp. Caes. M. Aur. Antonino
Pio Felici Aug., Parthico
mazimo, Breiannico mazim.,
Germanico mazim., pontifici
mazimo, patri patriae, imp.
III, trib. potest. XVII, cons. IIII,
procons.*

Domino indulgentissimo

deuotus numini eius

Date : 214 ap. J.-C. Le nom du
dédicant a été martelé.

P. 53. Fragment d'un poème
par lequel Caracalla, rendant vi-
site en 214 à l'Asklépieion de Per-
game, remercie le dieu de lui
avoir sauvé la vie lors du *naufra-
gii periculum* qu'il a couru pen-
dant la traversée de l'Hellespont
(*Vita*, V, 8 ; cf. Dion Cassius,
LXXVII, 16, 7-8 ; *C. I. L.*, VI,
n° 2103 a) ; voir plus haut : *Sit-
zungsberichte der preussischen
Akademie*, 1933, p. 836-846.

P. 54. Base.

281) [*M. Aurelium An*]toninu[*m August*]um Pi[*um Felicem
et Iuliam Soae*]miadem [*et Iuliam*] Mama[*eam Augustas
Aris*]taenetu[s et] s lib. pr[*occ.*]

L. 1 : il s'agit d'Élagabale ; l. 3 : *proc(uratores)*.

P. 55. Base.

282) *Iuliam [Domn]am [Aug. matrem c]astrorum et senatus
I. Didius Marinus et Aur Takitus lib. procc.*

R. CAGNAT et Alf. MERLIN.

TABLES ANALYTIQUES

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1° Table des périodiques et ouvrages cités

A. — PÉRIODIQUES

- Aegyptus*, 1932.
American Journal of archaeology, 1932, depuis la p. 249 ; 1933, p. 1 à 528.
American Journal of philology, 1932 ; 1933, p. 1 à 304.
Annale del Centro de cultura valenciana, 1928.
Annali della Reale Scuola normale superiore di Pisa, 1932.
Annuario della Scuola archeologica italiana di Alene, VIII à XII.
Anuarul Comisiunii Monumentelor istorice, sectia pentru Transilvania, 1930-1931.
Universitatea Regele Ferdinand I din Cluj, anuarul de anii 1928-1933.
O Archeologo português, 1927 à 1929.
Archivio storico per la Sicilia orientale, 1931 ; 1932.
Associazione internazionale studi mediterranei, bollettino, 1933.
Atti della Reale Accademia di archeologia di Napoli, 1933, p. 1 à 93.
Atti della Reale Accademia delle scienze di Torino, 1933, p. 1 à 238.
Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, procès-verbaux des séances, 1931, novembre et décembre ; 1932 ; 1933, janvier à juin.
Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate, 1928-1929.
Bulletin des amis des Catacombes romaines, n° 9, 1933.
Bulletin de Correspondance hellénique, 1932.
Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, 1932-1933.
Bulletin mensuel de la Société archéologique de Constantine, 1932 et 1933.
Bullettino comunale di Roma, 1930 ; 1931.
Bullettino del Museo dell'Impero romano, 1930.
Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1932, depuis la p. 129 ; 1933, p. 1 à 384.
Genava, 1932.
Germania, 1932, depuis la p. 257 ; 1933, p. 1 à 248.
Hermes, 1932, depuis la p. 245 ; 1933, p. 1 à 360.
Historia, 1932, depuis la p. 178.
Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts in Wien, XXVII, 1932, 2^e fasc. ; XXVIII, 1933, 1^{er} fasc.
Journal of Roman studies, 1932, depuis la p. 135.
Klio, XXVI, 1932-1933.
Mainzer Zeitschrift, 1929-1930.
Mélanges de l'École française de Rome, 1932.

- Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, XVI, 6, 1932.
Memoirs of the American Academy in Rome, XI, 1933.
Mnemosyne, 1932, p. 1 à 230.
Il Mondo classico, 1932.
Notizie degli Scavi di antichità, 1931, depuis la p. 409; 1932.
Oudheikundige Mededeelingen, 1931.
Philologische Wochenschrift, 1932, depuis la p. 1241; 1933, p. 1 à 1104.
The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine, 1931; 1932.
Recherches de science religieuse, 1931.
Rendiconti dell' Accademia dei Lincei, scienze morali, 1932.
Revue africaine, 1931; 1932; 1933, p. 1 à 192.
Revue archéologique, 1933, I.
Revue belge de philologie et d'histoire, 1933.
Revue biblique, 1932; 1933, p. 1 à 478.
Revue de l'histoire des Religions, 1932.
Revue des Études anciennes, 1932, depuis la p. 241; 1933, p. 1 à 256.
Revue des Études grecques, 1932; 1933, p. 1 à 272.
Revue des Études latines, 1932, depuis la p. 241; 1933, p. 1 à 280.
Revue historique, 1932; 1933, CLXXI et CLXXII, p. 1 à 408.
Rheinisches Museum, 1932, depuis la p. 305; 1933, p. 1 à 288.
Rivista del R. Istituto d'archeologia e storia dell'arte, 1929; 1930.
Rivista di filologia, 1932, depuis la p. 145.
Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften, philologisch-historische Klasse, 1932, depuis la p. 343; 1933, p. 1 à 979.
Symbolae Osloenses, 1932.
Syria, 1932; 1933, p. 1 à 228.
Transactions and proceedings of the American philological Association, 1932.
Trierer Zeitschrift, 1932.

B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

- Association Guillaume Budé, *Congrès de Nîmes*, 30 mars-2 avril 1932, *Actes du Congrès*.
 S. Aurigemma, *L' « area » cimiteriale cristiana di Ain Zara presso Tripoli di Barberia*.
 P. Barrière, *Vesunna Petrucoriorum*.
 P. V. C. Baur, M. I. Rostovtzeff et A. R. Bellinger, *The excavations at Dura-Europos*, III et IV.
Beiträge zur Verwaltungs- und Heeresgeschichte von Gallien und Germanien; I, E. Stein, *Die kaiserlichen Beamten und Truppenkörper im römischen Deutschland unter dem Prinzipat*; II, E. Ritterling-E. Stein, *Fasti des römischen Deutschland unter dem Prinzipat*.
 W. H. Buckler, W. M. Calder, W. K. C. Guthrie, *Monumenta Asiae minoris antiqua*, IV.
 J. Carcopino, *Note sur une épitaphe thrace...*
Cinquantiennaire de la Faculté des Lettres d'Alger.
Cinquième Congrès international d'archéologie.
Clara Rhodos, VI-VII.
 Commission des fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges, *Rapport sur les fouilles... en 1931; en 1932*.
Congrès de Rhodania à Chalon, Beaune, Tournus, 1931, n° 1563.
Corpus inscriptionum latinarum, VI, 4, 3; XIII, 6.
 M. della Corte, *I MM. Lorei Tiburtini di Pompei*.
 C. Daicovici, *Fouilles à Sarmizegetusa (1925-1928)*.
 A. Dain, *Inscriptions grecques du musée du Louvre, les textes inédits*.
 E. Groag et A. Stein, *Prosopographia imperii romani saec. I, II, III*; pars I.
 W. Hüttl, *Antoninus Pius*; II, *Römische Reichsbeamte und Offiziere unter Antoninus Pius*; *Antoninus Pius in den Inschriften seiner Zeit*.
Inscriptiones Italiae, XI, regio XI: 2, *Eporedia*.
 E. Magaldi, *Le iscrizione parietali Pompeiane*.
Mélanges Gustave Glotz.
Mélanges offerts à M. Nicolas Jorga.
 E. Rossi-Passavanti, *Interamna Nahars*, I.

Sardis, VII, *Greek and Latin Inscriptions*, 1.
 Cl. Schaeffer, *Le Casque de Drusenheim*.
Symbolae philologicae O. A. Danielsson
dicatae.

Cl. Vaillat, *Le culte des Sources dans la Gaule antique*.
 Th. Wiegand, *Zweiter Bericht über die Ausgrabungen in Pergamon 1928-32; das Asklepion*.

2° Table des provenances

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient, non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome

Célius, 143.
 Circus Maximus (environs du), 96.
 Janicule, 146.
 Sainte-Praxède, 95.
 Près de la Via Ciro Menotti, 97.
 Via di San Vito, 98.
 Environs de Rome, 4.
 Provenance inconnue, 94, 102.

II. Italie

Boretto, 153, 154.
 Capo d'Anzio, 32.
 Castel di Sangro, 152.
 Catane, 25, 26, 27, 28, 29.
 Chiusi, 78, 79.
 Ciciliano, 151.
 Crotone, 156.
 Grottaferrata, 150.
 Ostie, 30.
 Paestum, 149.
 Pompéi, 147, 148.
 Somma Vesuviana, 155.
 Taureana (*Taurianum*), 103.

III. Péninsule ibérique

Chaves, 23.
 Valence, 5, 6.
 Vinda de Mertola, 24.

IV. Gaule

Genève, 108.
 Saint-Bertrand-de-Comminges, 238, 239.
 Trèves, 218, 219.
 Vallée du Rhône, 240.

V. Grande-Bretagne

Brougham, 130, 131, 132.
 Fortin 19 du vallum d'Hadrien, 133.
 Heron Bridge, près de Chester, 134.

Housesteads, 136.
 Londres, 137.
 Somerdale, 135.

VI. Germanie

Altrip, 113, 114, 115.
 Alzey, 138, 139, 140, 141, 142.
 Cannstatt, 118.
 Drusenheim, 259.
 Griberg, 112.
 Kösching, 117.
 Nickenich, 109.
 Riegel, 116.
 Tiel (environs de), 157.

VII. Provinces danubiennes

1. Norique.

Hohenstein, 129.
 Salzburg, 128.

2. Pannonie.

Aquincum, 31, 110, 111, 119, 120.

3. Dalmatie.

Doclea, 75, 76, 77.
 Salone, 74.
 Split, 73.

4. Macédoine.

Philippes, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88.
 Salonique (environs de), 251.

5. Mésie.

Callatis, 106.
 Jassen, 122.
 Kadinuir, 126.
 Kaloughérovo, 92.
 Lopata, 160.
 Moussatchévo, 91.
 Stara-Zagora, 90.

6. Thrace.

Sofia, 125.

7. *Dacie.**Apulum*, 22.*Cluj*, 20, 21.*Micia*, 8, 9, 10, 11.*Sarmizegetusa*, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18,
19, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247,
248, 249, 250.

VIII. Grèce et îles

Athènes, 1.*Camiros*, 236, 237.*Gortyne*, 7, 100, 101, 191, 192, 193, 194,
195, 196, 197, 198, 200.*Pluti*, 99.*Priansos*, 199.*Rhamnonte*, 2.*Sélian-Mésoréma*, 231.*Thasos*, 89.

IX. Asie

1. *Ionie.**Belevi* (environs de), 123.2. *Mysie.**Pergame*, 201, 202, 203, 260, 261, 262,
263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270,
271, 272, 273, 274, 275, 276, 277,
278, 279, 280, 281, 282.3. *Lydie.**Sardes*, 252, 253, 254, 255, 256, 257,
258.4. *Bithynie.**Kouchkaya*, 124.5. *Galatie.**Karaghach*, 3.6. *Syrie.**Bazouriyé* (environs de), 215.*Bousân*, 175.*Dâraya*, 144.*Dibîn*, 178.*Djouneine*, 164.*Doura-Europos*, 107, 221, 222, 223, 224,
225, 226, 227, 228, 229, 230.*El-Ghâriyé*, 188, 189, 190.*Erek* (environs d'), 205.*Gisrîn* (canal de), 145.*Imtân*, 182, 183, 184, 185.*Kreft*, 176.*Kréyé*, 177.*Melah es-Serrâr*, 186, 187.*Nemré*, 168, 169.*'Ormân*, 179, 180, 181.*Palmyre*, 204, 206, 207, 208, 209, 210,
211, 212, 213, 214, 216, 217.*Qanawat*, 165, 166.*Radeime*, 170, 171, 172.*Râma*, 173, 174.*Shaqqa*, 162, 163.*Sheniré*, 188.*Shuhba*, 161.*Souleim*, 167.7. *Palestine.**Beit-Jibrin*, 158.

X. Afrique

1. *Tripolitaine.**Ain-Zara*, 220.2. *Tunisie.**Bir-bou-Rekba*, 66.*Carthage*, 56, 62, 234, 235.*Djezza*, 59, 65.*Henchir-Bedd*, 50.*Henchir-Haouli*, 55.*Henchir-Mest*, 33, 105.*Menzel-bou-Zelfa*, 72.*Sidi-Medien*, 58.*Testour*, 52, 53.*Provenance inconnue*, 52.3. *Algérie.**Bekkaria*, 63.*Cherchel*, 61, 71.*El-Kantara*, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40,

41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 104.

Halloufa (col de l'), 64.*Henchir-el-Abiod*, 159.*Herbillon*, 93.*Lamoricère*, 57.*Lecourbe*, 49.*Madaure*, 60.*Négrine*, 232.*Tébessa*, 51, 233.*Timgad*, 54.*Zana*, 67, 68, 69, 70.

3^o Table des Matières

I

NOMS ET SURNOMS

- Αβιδνήριγλος Ζαβιδιλίου, 224.
 M. Acculeius M. f. Vol., 84.
 C. Acellius Clemens, 152.
 Cl. Acilius Cleoboles, 192.
 Fl. Acontius Storacis (f.), 55.
 Aelia Augustina, 134.
 Aelia Cassia, 14.
 Aelia Flora, 19.
 P. Aelius Alexander, 149.
 Aelius Bôrà, fils de T. Aelius 'Ogeïlou, 206.
 P. Aelius Hammonius Jun., 13.
 P. Aelius Ingenuus, 262.
 Aelius Januarius, 8.
 Aelius Montanus, 209.
 P. Aelius P. f. Quir. Silvanus, 67.
 Aelius Statutus, 144, 145.
 Aemilius Quintilius Pyrrhus, 196.
 Aioliôn, 2.
 Albinus Junior v. c., 159.
 Alexandra filia Alexandri, 102.
 Aliupaibes Zeipala, 231.
 Amia, 56.
 Anicius Claudius, 194.
 Anicius Paulinus, 193.
 Annesius Cassius Martialis, 142.
 An(n)ius Vale(n)s, 188.
 'Αντίγονος Μαρίωνος, 227.
 L. Antonius L. f. Gal. Crescens, 5.
 L. Antonius L. f. Gal. Crescens filius, 6.
 L. Antonius Saturninus, 149.
 P. Antonius Super, 241, 243.
 Aper, 259.
 Apollonides, Augg. servus, 160.
 'Απολλοφάνης 'Ορέστου, 260.
 Apra, 25.
 Apronilla, 12.
 Aquilius Marcianus, 70.
 Aquilius Restutus, 70.
 'Αραβιανός 'Οτάσου, 166.
 Aristaenetus, 281.
 Artemon, 278.
 M. Ascanius Domesticus, 149.
 Asclepiades, 125.
 'Ασκληπιάδης Μάτρωνος, 260.
 Q. Asicius Centaurus, 218.
 Asinia Felicissima, 79.
 Asmun Fausti (f.), 55.
 Aurelia M. fil. Firmina, 108.
 Aurelia Xanthippe, 258.
 Aur. Alpinus, 11.
 Aur. Bassus, 121.
 Aur. Diphilianus, 226.
 T. Aurel. Emeritus, 247.
 Aur. Gaius, 273.
 Aurelius Mareas, 208.
 Aur. Menophilus, 258.
 Aur. Takitus, 282.
 Aur. Victor, 136.
 M. Aurelius Victor, 57.
 Αὔσαλας Δαρχίου, 180.
 Autolucos, 125.
 Baebia Julia, 77.
 βασιλόσκοι, 173.
 Bassiana Tacita, 114.
 Bassianus, 125.
 Bithus, 103.
 Bononius Quintilianus, 265.
 Brizanus Tarsae (f.), 213.
 C. Celius Satur(n)inus, 58.
 Caesidius Respect., 12.
 Calpurnia Ancilla, 61.
 Calvisia Flaccila Calvisii Sabini f., 1.
 Camplana Afrodite, 153.
 Carpophorus Aug. lib., 263.
 M. Cassius Calpurnianus, 61.
 C. Castricius Coll. Victor, 31.
 L. Catonius Rogatianus Marullianus (signo) Cefal, 53.
 Celer Hilari (f.), 55.
 Chalcidius, 217.
 Chrysostomus, 153.
 Cicero, 254.
 P. Claudius, 48.
 Claudius Charax, 274, 279.
 Ti. Cl. Hermes, 96.
 Claudius Marcellus M. f., 1.
 Κλ. Μάξιμος Θάμμου, 163.
 Claud. Nicomae., 11.
 Ti. Cl. Nicomedes, 269 bis.

- Ti. Claudius Paulinus, 267, 269.
 Ti. Cl. Nicomedis f. Quir. Pius, 270.
 Cl. Saecularis, 9.
 Sex. Claudius Silianus Aesimus, Claudii
 Aesimi filius, 271.
 Claudius Sollemnius Pacatianus, 227.
 Cl. Sosius, 8.
 Cl(e)opatra, 56.
 Clodia Fausta, 74.
 Clodia P. l. Megiste, 146.
 P. Clodius Bossus lib., 146.
 P. Clodius P. l. Diophanes, 146.
 P. Clodius Felicio lib., 146.
 Cocceius Bar(i)gbalis (f.), 55.
 Cocceius Serrenus, 186.
 Cominius Felicianus, 49.
 Cominius Felicianus Junior, 49.
 Cominius Montanus, 49.
 Concordia C. f. Festa, 154.
 C. Concordius Primus, 154.
 C. Concordius C. l. Rhenus, 154.
 Co(n)stuta, 127.
 Contuinda Esuconis f., 109.
 M. Cornelius Stratonicus, 10.
 Cresconius, 62.
 P. D. V., 133.
 Decorata, 113.
 Demosthenes Demosthenis (f.), 275.
 Demonstratos, 2.
 P. Didius Callinicus, 32.
 J. Didius Marinus, 282.
 L. Digitius Valens, 149.
 Δίξας, 125.
 C. Domitius Dexter, 214.
 Ulp. Domitius Hermes lib., 246.
 Ulp. Domitius Ulp. fil. Pap. Rufi-
 nus, 246.
 C. Domitius Valens, 18.
 Δωσίθεος Μαλέχου, 164.
 Egnatuleius Crescens, 105.
 'Ηλίας 'Ελπιδίου, 182.
 Elpidas, 200.
 L. Elufrius Severus, 7.
 Eptecenthos qui et Kapiton, 125.
 C. Equitius Rufinus, 149.
 'Ηρώδης 'Ηρώδου, 260.
 Εὐκριντὸς Σοάρχου, 199.
 M. Fannius Numerii f. Terentina, 260.
 Fausca, 56.
 Felix qui et Goddos, 55.
 Ca... Felix, 75.
 L. Fescenna Priscus, 149.
 Fl. Melitine, 277.
 Flavius, 259.
 Fl. Antoninus, 168.
 Flavius Archelaus, 171.
 Fl. Claudianus, 273.
 L. Flavius Hermocrates, 276.
 Flavius Maximus, 168.
 Fl. Moschion, 168.
 Fl. Sabinus, 122.
 Fl. Sabinus, 168.
 Fla. Senecianus, 118.
 Flavius Silvianus, 170.
 Fl. Val. Valens, 22.
 Florus, 259.
 D. Fonteius Frontinianus, 69.
 Fortio, 153.
 Fortunatus Theupropi (f.), 20.
 Fl. Fursid. Aristides, 197.
 Gabinus Probianus, 195.
 Gallio, 24.
 Galu, 56.
 Gemellus, 222.
 Goces, 107.
 Γόσαμος Γάσου, 189.
 Gratinus, 113.
 Hedistes, 103.
 L. Hedius Rufus Lollianus Avitus,
 272.
 Heranus Herani (f.), 44.
 Heren(n)ius Sabinianus, 190.
 M. Herennius Urbanus, 36.
 Hermes, 266.
 C. Honoratus, 73.
 Iacubus Mocimuli (f.), 38.
 Idmo l., 151.
 Iereheus Ierehei (f.), 39.
 Ierhoboles Ieddei (f.), 104.
 'Ιέριος Εὐνόμου υἱός, 179.
 'Ιέρων Μάχου, 173.
 C. Indutius Felix, 135.
 Januarius C. Honorati servus, 73.
 Julia Carissima, 248.
 Julia Honorata, 33.
 Julia C. f. Maxima, 6.
 Julia Sanctissima, 79.
 Julia Secunda qui et Catella, 48.
 Julia Valeria, 248.
 Julianus, 130.
 Julianus Marcellinus, 182.
 Julius, 259.
 Julius Julii (f.), 165.
 Ti. Julius Aelius, 272.
 C. Julius Aelurio, 45, 46.
 L. Julius Aptus, 24.
 Juli(u)s Bassus, 211.
 C. Julius Bassus, 201.
 C. Julius Carus, 248.
 C. Julius Celer, 149.

- M. Julius Celer, 259.
 C. Julius Claudianus, 272.
 Julius Draco, 47.
 Ti. Julius Ferox, 97.
 C. Julius Fronto, 248.
 C. Julius C. f. Corn. Galba, 33.
 Julius Julianus, 208.
 P. Julius C. f. Pap. Longinus, 68.
 Julius Marcianus, 177.
 Julius Natalis, 33.
 Julius Potitus, 33.
 C. Julius Proculus, 30.
 C. Julius Quadratus Bassus, 268.
 L. Julius L. f. Corn. Rogatus Kappianus, 33.
 Julius Sabinus, 174.
 Jul. Secundus, 134.
 L. Julius Titisenus Rogatus Kappianus, 33.
 C. Julius Valerianus, 248.
 C. Jul. C. fil. Pap. Valerius, 248.
 M. Junius M. f. Quir. Asclepiades, 71.
 Ἰοῦστος, 173.
 Κλάρος ὁ Παπῖου, 255.
 Κλεῖτος Τείμωνος, 260.
 Κρίτων Μηνοδώρου, 260.
 C. Laberius Fronto, 215.
 Λαίπιλα(?), 185.
 Lar. Isidora Nea, 198.
 Lartia Cn. f., 252.
 Liberalis Aug. verna, 17.
 Liciniu, 56.
 Licinius Fortunatus, 59.
 C. Licinius C. f. Menenia Probus, 149.
 Lisinius Mucianus, 43.
 M. Lollius M. f. Volt., 85.
 Longidianus Rufi (f.), 124.
 Longus Grattianus Caninianus, 30.
 L. Lucilius, 31.
 Luepintania (?), 111.
 Lunu, 56.
 C. Macrinus Sossianus, 60.
 Q. Maecius Valentinus, 156.
 Malchus, 44.
 Μάλεχος Σόημου, 164.
 Manilius Fuscus, 206.
 A. Manlius Augustalis, 30.
 Marcus, 259.
 Maria Plancina, 59.
 Μαρῖνος Κασσάνου, 164.
 Marius Maximus, 107.
 Marsus f. Iaderis, 55.
 Marta, 56.
 Martius Senopatus Novellus, 138.
 Maternia Decmilla, 219.
 Maxima, 56.
 Maxima Montana, 40.
 Maximinus, 178.
 Maximus, 169.
 C. Metius Cassian., 19.
 C. Mett. Protinus Cassian., 19.
 Miliu, 56.
 Minicius Martialis, 107.
 Minucius T. f. Hor. Rufus, 204.
 Misionius Victor Carmanisius, 142.
 Mocimulus, 38.
 Mocimus Isam..., 40.
 Μενέμαχος Ξενοκλείους, 260.
 Μοιροφάνης Μητροδώρου, 260.
 Moucas, 125.
 Mucianus Malcus, 43.
 Mummius Primus, 265.
 Munatia C. et D. I. Rufilla, 154.
 P. Munatius Prico Decianus, 199.
 Murra, 259.
 Mustiola, 79.
 Nabuzabatus, 41.
 P. Naevius Severus, 30.
 C. Nasennius Marcellus, 30.
 Νεῖκαρχος, 221.
 Νέων Μελεάγρου, 260.
 P. Nonius Asprenas Caesius Cassianus, 123.
 D. Nonius Pompilianus, 30.
 Numisia Celerina, 69.
 Nummius Albinus, 258.
 Nurbelus..., 36.
 Nymphidius Helius, 215.
 "Οἶβη, 174.
 C. Ocratius Lacon, 76.
 Octavia Acantis, 75.
 L. Octavius Victor, 55.
 Oecumenius Dositheus Asclepiodotus, 193, 194, 195.
 C. Oppius, 82.
 Otacilius Moschus, 272.
 Q. P. Crescens, 51.
 Paschasia, 26.
 Pastor Tassile, 64.
 Περσεὺς Περσέως τοῦ Δίωνος, 260.
 Petronius Probus, 197.
 Φασατέλη, 174.
 Philocalus qui et Hesychius, 176.
 Placu, 56.
 P. Plautius M. f. Ani. Pulcher, 151.
 M. Plautius Silvanus, 252.
 L. Plotius Vicina, 100.
 Polemon, 275.
 Pompeia Agrippinilla, 4.
 Pomponius Felicissimus, 79.

Pomponius Magianus, 91.
 Potsilus Themarsae (f.), 37.
 Poulybios, 254.
 Primus Poprillus, 139.
 Priscilla, 77.
 Priscinus, 9.
 ...Privatianus v. c., 33.
adius Probianus, 30.
 L. Publicius Severus, 219.
 L. Publius M. f. Probatas c. v., 155.
 Publius Ampelius v. c., 33.
 Quintilius Capito, 268.
 Redem(p)ta, 78.
 Rogatus Mamonis (f.), 55.
 M. Roscius Quirina Lupus Murena, 198.
 Rufinus, 259.
 Rupila, 56.
 Rutilius Pudens Crispinus, 92.
 Σαδάλλας Σαρεδάθου, 179.
 Sag. Magiatu, 118.
 Salbao, 56.
 Satur(n)ina, 56.
 Saturninus, 273.
 Secus Firmi filia, 231.
 M. Sedatius C. f. Quir. Severianus, 249.
 L. Sempronius Faustinae l., 264.
 C. Sempronius Urbanus, 15, 16.
 Septimiu, 56.
 Sertoria Saturnina, 59.
 P. Servilius P. f. Isauricus, 260.
 Severus, 125.
 Silanius Polionis (f.), 55.
 C. Silius, 272.
 Silvanus Ategnissae f., 109.
 C. Silvius Tetricus, 137.
 Σίθρος Παββήλου, 161.
 Q. Sittius Maximus, 57.
 Σολαυμάθη Ἀννήλου, 181.
 Soter, 27.
 Speratus, 56.
 Suatonia Justina, 112.
 Successa, 103.
 Sulpicia Severa Major, 143.
 Tanus Severianus, 167.
 L. Tatinus L. f. Vol. Cnosus, 87, 88.
 Tertia, 231.
 Tertius Rustici (f.), 240.

Θεοφίλος ὁ Ἀλεξάνδρου, 255.
 Θιοδέξας, 125.
 Q. Titinius Sabinianus, 233.
 Q. Titinius Q. fil. Pap. Securus, 233.
 L. Titisenius Honoratus Kappianus, 33.
 C. Titurius Festus, 128.
 M. Turbo, 31.
 Ulpia Aristonica c. f., 70.
 Ulpus Eptezenus, 126.
 Ulpus Fursidius, 196.
 Ulpus Filinus, 157.
 M. Ulpus Philumenus, 110.
 M. Ulpus Trajanus, 205.
 P. Utius, 74.
 C. Utius Sp. f., 74.
 P. V....nius, 141.
 C. V.... F....., 34.
 L. V. Licinius, 77.
 L. V. Montanus, 77.
 Valeria V....., 122.
 M. Valerius Euphemianus, 30.
 Valerius Gaianus, 212.
 Q. Valerius Januarius, 35.
 C. Valerius Justus, 30.
 Valerius Justus, 30.
 M. Valerius Maximianus c. v., 70.
 L. Val. Seutes, 110.
 C. Val. C. fil. Silvanus, 22.
 C. Val. C. fil. Pap. Surus, 247.
 L. Valerius L. fil. Pal. Teidia, 257.
 M. Valerius Victor, 21.
 Valens, 125.
 Vegetius Gattus, 115.
 Venidius Rufus, 206.
 Vestalis, 99.
 Vibius Apollinaris, 209.
 C. Vibius Celer, 207.
 T. Vibius Vibiaes lib. Justus, 153.
 C. Vibius Masof, 65.
 T. Vibius Pius, 270.
 C. Vibius Receptus, 147, 148.
 Victor, 63.
 Victor, 72.
 Victor Abascantianus, 116.
 Sextus Xenocrates, 214.
 Zosima, 29.

II

DIEUX, DÉESSES, HÉROS

- Aesculapius, 263, 264.
 Aesculapius deus magnus, 276.
 Aesculapius et Hygia, 19.
 Apollo deus Demioncus, 139.
 Apollo Grannus, 138.
 Apollo et Sirona, 140, 141.
 Artemis, 123.
 Ἄρτεμις καὶ Ἀπόλλων ἀρχηγοί, 224.
 Asclepius Soter, 261.
 Atargatis, 222.
 Bel deus, 162.
 Belatucadrus deus, 130, 131.
 Bona dea, 143.
 Bona Fortuna Imp. Caes. M. Aur. Sev.
 Alexand. et Jul. Mamaeae, 90.
 Caelestis, 58.
 Caelestis dea, 17.
 Concordia Aug., 119.
 Deus invictus, 116.
 Deus magnus, 63.
 Diana et Silvanus et Mercurius Augusti,
 73.
 Domus divina, 10, 80.
 Dusares deus, 167.
 Fortuna, 238.
 Fortuna Aug., 245.
 Fortuna Daciarum, 16.
 Genava Aug., 108.
 Genius..., 118.
 Genius Miciae, 10.
 Genius populi, 68.
 Hercules deus, 180.
 Hercules sanctus, 45.
 Heros, 267, 276.
 Iaribol, 221.
 Iaribolos deus patrius, 206.
 Isenbucaega(?) dea, 157.
 Jupiter Optimus Maximus, 9, 11, 34,
 112, 142.
 J. O. M. Dolichenus, 121, 122.
 Jupiter maximus Heliopolitanus, 183.
 J. O. M. Heliopolitanus, 18, 184.
 J. O. M., Epona Regina, Genius loci, 76.
 J. O. M., Juno, Minerva, Dii consentes,
 Salus, Fortuna redux, Apollo, Diana
 victrix, Nemesis, Mercurius, Hercules,
 Sol invictus, Aesculapius, Hygia, Dii
 Deaeque immortales, 13.
 Juno Regina, 15.
 Latona et Apollo, 213.
 Lenus Mars et Victoria, 218.
 Liber pater, 21.
 Malacbelus deus, 42.
 Malagbelus deus sanctus, 43.
 Manes inferi, 231.
 Mars, 8.
 Mars deus, 239.
 Mars deus et Victoria, 132.
 Mater Deum magna et Numina loci, 113.
 Matres, 133.
 Matres deae Ollototae, 134.
 Matronae, 32.
 Mercurius, 8, 35, 83.
 Mercurius Aug., 115.
 Mithra deus invictus, 160, 240.
 Nixus sancti, 127.
 Noreia Aug., 129.
 Numen divorum Aug., 135.
 Quies Aug. col. Philippiensis, 88.
 Saturnus, 64.
 Saturnus Aug., 233.
 Saturnus dominus Sicinge(n)sis, 72.
 Serapis, 12.
 Silvanus, 135.
 Silvanus domesticus, 8.
 Silvanus Silvester, 20.
 Silvanus et Silvester, 126.
 Sol deus, 46.
 Sol deus invictus, 47.
 Sol deus invictus Mithra, 96.
 Somnus aeternus, 54.
 Θεὸς ὕψιστος, 14.
 Telesphoros, 266.
 Θεὸς πατρώος Ζεὺς βετύλος, 226.
 Μεγάλη Τύχη, 229.
 Venus, 30.
 Venus victrix, 23.
 Veteres, 136.
 Virtus Bellona, 114.
 Volkanus, 30.
 Noms de démons, 234, 235.

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° *Sacerdotes patens.*

Agens in eodem sacrimonio, 57.
 Ἀγωνοθέτης τοῦ Σωτήρος Ἀσκληπιοῦ,
 271.
 Ἀρχιερεὺς, 227.
 Ἀρχιερεὺς Ἀσίας, 270, 276, 278.
 Ἀσιάρχης, 273.
 Augur, 68, 70.
 Augur coloniae (à *Micia*), 10.
 Augustalium ordo, 241.
 Flamen, 5.
 Flamen perpetuus, 33, 70.
 Mystes (de Bacchus), 4.
 Pontifex, 268.
 Pontifex (à *Theveste*), 233.
 Sacerdos, 121.
 Sacerdos (de Bacchus), 4.
 Sacerdos deae Romae et Augusti, 2.
 Sacerdos Matris Deum Magnae, 114.
 Sacerdos Saturni, 64, 72.
 Septemvir epulonum, 198.
 Sevir Augustalis, 154.
 Sevir Augustalis gratuitus dd., 154.

2° *Particularités du culte paten.*

Aedes, 139.
 Aedes cum signo, 143.

Ara, 130, 131, 141, 175.
 Ara cum aede sua, 157.
 Cella, 233.
 Χρήσις Ἀσκληπιοῦ, 276.
 Dies vindemialis, 30.
 Fanum Concordiae, 106.
 Ἱερεὺς, 260.
 Ναός, 164.
 Sigillum (dei Solis invicti), 47.
 Signum Dianae, 113.
 Statua Saturni, 233.
 Templum, 33, 160.
 Tempulum dei Solis invicti, 47.
 Templum (*Aesculapi*), 260, 261.
 Templum cum ara, 133.
 Typus dei, 96.

3° *Antiquités judaïques.*

Inscription juive, 102.
 Συναγωγή, 102.

4° *Antiquités chrétiennes.*

Inscriptions chrétiennes, 25, 26, 27, 29,
 62, 78, 79, 220.
 Δούλη Χριστοῦ, 25.
 Lector, 62.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Abitinae, 58.
 Agrippinenses Transalpini (à *Aquincum*), 111.
 Ἀλαστριανοί, 124.
 Appadana, 107.
 Aquileia, 95.
 Aquincum, 111.
 Arca Libani, 102.
 Ariminum, 95.
 Asturica Augusta(?), 95.
 Atella, 95.
 Ateste, 95.
 Aveddensium municipium Septimium
 Aurelium, 50.

Avitta municipium, 52.
 Beneventani (*curator*), 155.
 Bessus, 110.
 Βετοσμάρας κόμη, 145.
 Biblada, 107.
 Βοστρογηνός, 177.
 Brixellum, 154.
 Caesariensium colonia (*decurio*), 71.
 Callatinus populus, 106.
 Carthage (*Falernarum balineum*), 234,
 235.
 — (*regio prima*), 62.
 Celeia, 95.
 Cerilli, 95.

- Cillanensium civitas, 3.
 Clusium, 95.
 Comum, 31.
 Corduba, 95.
 Cortona, 95.
 Cremona, 95.
 Dacia, 268.
 Dura, 107.
 Durrachium, 95.
 Eddana, 107.
 Ἐνακᾶσο κώμη, 145.
 Fanum Fortunae, 95.
 Firmum Picenum, 95.
 Florentia, 95.
 Gasic, 107.
 Gortyniorum civitas, 7.
 Γορτυνίων ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος, 198.
 Hispania, 24.
 Italia tellus, 24.
 Καμείρεις, 236, 237.
 Κανωθηνός, 161.
 Lamudensis statio, 160.
 Laudeti (ethnique), 232.
 Lepidum Regium, 95.
 Μαάγγα κώμη τῆς Βαταναίας, 166.
 Macedonia (provincia), 81.
 Mediolanum, 95.
 Μέζζη κώμη, 144.
 Mustitani (ordo), 33.
 Mutina, 95.
 Neapolis, 95.
 Novaria, 95.
 Nuceria, 149.
 Nuceria Camellaria, 95.
 Orontes, 226.
 Ostia, 95 (?)
 — (*Aedes Volkani*), 30.
 Ostra, 95 (?)
 Palmyre (ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος), 207.
 Palmurenus, 44, 104.
 Παμοίων (κώμη), 144.
 Περγάμηνος, 266.
 Περγάμηνοι (ἄρχοντες, βουλὴ, δῆμος), 260.
 — (ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος), 269, 269 *bis*, 270, 272, 276.
 — (ὁ δῆμος), 261.
 Πέργαμον (Ἀσκληπείον), 260, 261.
 — (ναοὶ οἱ ἐν), 270, 273, 276, 278.
 — (πρόπυλον), 274.
 — (πρόπυλον τὸ πρὸς τῇ ἀγορᾷ καὶ ὠροσκόπιον καὶ ζυγοστάσιον), 270.
 — (ὠρολόγιον), 262.
 Philippiensis col. Jul. Aug., 80.
 Philippiensis colonia, 86, 88.
 Philippiensis resp., 81.
 Pompeiorum publicum, 147, 148.
 Ravenna, 95.
 Roma, 95.
 — (*Aedes Veneris in foro Caesaris, Aqua Trajana, Basilica Ulpia, Columna in foro Trajani, Forum Trajani, Naumachia Trajana, Thermae Trajanae*), 30.
 — (*Templum Divi Augusti ad Mineravam*), 149.
 — (*ripa Tiberis*), 97.
 — (théâtres), 30.
 Salarese (opus) ex praedis Caestiani Armini, 98.
 Salona, 75.
 Salonitanus, 156.
 Οἱ ἀπὸ Βοσάνων Σαουαρανοί, 175.
 Sarmizegetusa (col. Ulp. Traj. Aug. Dac.), 249.
 — (*aedilicius*), 247.
 — (*decurio*), 241, 246, 247, 248.
 — (*duumviralis*), 247, 248.
 Satriceni vicani, 231.
 Σελευκῶν ἡ πόλις τῶν πρὸς τῷ Ζεύγματι, 201 et 268.
 Σελινοῦς, 268 (?)
 Σηνός, 161.
 Siagitana civitas, 66.
 Sicinge(n)sis, 72.
 Tagatuensium resp., 93.
 Ταρβαίων κώμη, 181.
 Θάρβας κώμη, 187.
 Taurini, 95.
 Thessalonica, 251.
 Tianum, 95.
 Trajana Augusta, 90.
 Trajanopolis, 91, 92.
 Tridentum, 95.
 Urvinum Mataurense, 95.
 Valentini (ordo), 5.
 Vangionum civitas, 113.
 Vercellae, 95.
 Verona, 95.
 Virunum, 22.
 Volaterrae, 95.
 Volsinii, 95.

V

EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

Ti. Caesar Divi Aug. f. Augustus Divi Juli nepos, 204.

Imp. Vespasianus Caesar Aug. pont. max. tribun. potest. VI imp... cos VI desig. VII et T. Caesar Aug. f. Vespasianus pon. tr. p. IV imp... cos IIII, 205.

Imp. Domitianus Caesar. Aug. Germ., 87.

Imp. Caesar Domitianus Aug. Germanicus, 123.

Trajanus Aug., 268 (?)

Imp. Nerva Trajanus Caesar Aug. Germanicus, 266.

Imp. Nerva Trajanus Caesar. Aug. Germ. Dacicus, 30.

Imp. Caesar Divi Nervae f. Trajanus Aug. Germ. p. m. t. pot. IIII p. p. cos. III, 7.

Imp. Caesar Divii Nervae filius Nerva Trajanus Aug. German. pontifex maximus tribun. potestat. V cos. IIII p. p., 97.

Imp. Caesar Divi Nervae f. Nerva Trajanus opt. Aug. Ger. Dac. pont. max. tr. pot. XX imp. XI cos. III, p. p., 225.

Imp. Caesar Divi Trajani Parthici fil. Divi Nervae nepos Trajanus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. VIII cos. III, 251.

Imp. Caesar Hadrianus Augustus Olympius Soter et conditor et Sabina Augusta, 89.

Divus Hadrianus, 277.

Divus Hadrianus Aug., 268 (?)

Imp. Divus Hadrianus, 268.

L. Aelius Caesar Imp. Caesaris Trajani Hadriani Aug. Olympii f. Divi Trajani nep. Divi Nervae pronep. trib. pot. cos. II, 278.

T. Aelius Caesar Antoninus, 261.

Imp. Caesar Divi Hadriani f. T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius Optimus, 279.

Imp. Caesar. Divi Hadriani f. Divi Trajani Parthici nepos Divi Nervae pronepos T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius pont. max. trib. pot. XI imp. II cos. IIII p. p., 149.

Divus Antoninus, 81.

Divus Antoninus Aug. Pius, 66.

Augg. M. Aurelius et L. Verus, 119.

Imp. Caesar. M. Aurelius Antoninus Aug. Armeniacus et Imp. Caesar. L. Aurelius Verus Aug. Armeniacus, 33.

Imp. Caesar. M. Aurelius Antoninus Armeniacus Med. Part. max. Aug. et Imp. Caesar. L. Aurelius Verus Armeniacus Med. Part. max. Aug., 233.

Divus Lucius, 191.

Imp. Caesar. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arab. Adiaben. Parth. max. pont. maxim. trib. pot. IIII imp. XI cos. II, 67.

Imp. Caesar L. Septimius Severus... Adiabenicus Parthicus maximus et Imp. Caesar M. Antoninus Augustus et Julia Domna Augusta mater castrorum et tota domus divina, 124.

.....Divi Hadriani pronepos Divi Trajani Parthici abnepos Divi Nervae adnepos, 50.

Dd. nn. Imp. Severus et Antoninus Augg., 34.

Antoninus Augustus, 228.

Imp. Caesar. M. Aur. Antoninus Pius Felix Aug. Parthicus maximus Britannicus maximus Germanicus maxim. pontifex maximus pater patriae imp. III trib. potest. XVII cons. IIII procons., 280.

D. n. Imp. Caesar. M. Aurelius Antoninus Pius Fel. Aug. et Julia Aug. mater Aug. et castrorum et senatus, 45.

M. Aurelius Antoninus Augustus Pius Felix et Julia Soemias et Julia Mamaea Augustae, 281.

Imp. Caesar M. Aur. Severus Alexander
Felix Pius Aug., 92.

Imp. Caes. M. Aur. Sev. Alexand. P. F.
Aug. et Jul. Mamaea mater Aug.
castr. et senatus, 90.

C. Julius Verus Maximus Caesar Aug.
P. F., 3.

Imp. Caesar M. Antonius Gordianus
Felix Pius Augustus et Furia Sabi-
niana Tranquillina Aug., 91.

Diocletianus et Maximianus invicti
Augusti, 101.

Diocletianus et Maximianus Augusti et
Constantius et Maximianus Caesares,
144, 145.

Domini nostri Diocletianus et Maxi-
mianus Aug. et Constantius et Maxi-
mianus nobilissimi Caesares, 172.

Dd. nn. Impp. Constantius et Galerius
Maximianus Augg., 52.

Imp. Caes. Fl. Constantinus max. vic-
tor, 86.

Imp. Caes. F. Val. Constantinus Pi.
Invictus Aug., 251.

Ddd. nnn. Flavius Julius Constantius
et Magnus Magnentius victores et
Magnus Decentius nob. Caesar, 105.

Dd. nn. Valentinianus et Valens sem-
per Augusti, 33.

Dd. nn. Valentinianus et Valens aeterni
Augusti, 178.

Dominus noster Justinianus imperator,
232.

2° Personnages de la famille impériale.

Diva Livia, 2.

Caius Caesar Caesaris Augusti filius,
237.

Drusus Caesar Ti. Aug. f. Divi nepos,
204.

Ti. Caesar Drusi Caesaris f., 94.

Germanicus Julius Caesar, 236.

Germanicus Caesar Ti. Aug. f. Divi
nepos, 204.

Antonia Tiberii Claudii Caesaris Au-
gusti Germanici Imperatoris filia, 253.

Plotina Aug., 268 (?)

Marciana Augusta Diva cognominata,
30.

Matidia Augusta, 30, 268 (?)

Julia Domna Aug. mater castrorum et
senatus, 282.

Julia Domna Aug. mater senatus et
sacrorum castrorum Aurel. Antoni-
nianorum Europaeorum, 223.

Julia Mamaea Aug. mater domini n.
Imp. Caes. M. Aureli Severi Alexan-
dri Pii Felicis Aug., 93.

M. Otacilia Severa Aug. mater Philippi
Caes. et castrorum, 216.

Cl. Crispus et Li. Cl. Li. f. et Cl. Con-
stantinus nobilissimi Caesares, 251.

3° Rois étrangers.

C. Julius Roemetalcus rex, regis Raes-
cuporis f., 84.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° Consulats.

Cornelius Palma II P. Calvisius Tullus
(109 p. C.), 30.

L. Annius Largus (k. martis 109 p. C.),
30.

Cn. Antonius Fuscus C. Julius Phi-
lopappus (k. mai. 109 p. C.), 30.

C. Aburnius Valens C. Julius Proculus
(K. sept. 109 p. C.), 30.

M. Peduceus Priscinus Ser. Scipio Or-
fitus (110 p. C.), 30.

Avidius Nigrinus Ti. Julius Aquila
(k. mart. 110 p. C.), 30.

L. Catilius Severus C. Eurucianus Silo
(k. mai. 110 p. C.), 30.

A. Larcus Priscus Sex. Marcius Hono-
ratus (k. sept. 110 p. C.), 30.

Calpurnius Piso M. Vettius Bolanus
(111 p. C.), 30.

T. Avidius Quietus Eggius Marullus
(k. mai. 111 p. C.), 30.

L. Octavius Crassus P. Coelius Apolli-
naris (k. sept. 111 p. C.), 30.

- Imp. Nerva Trajanus Caes. Aug. Germ.
Dac. VI T. Sextius Africanus (112 p. C.), 30.
- Licinus Ruso (k. mart. (?) 112 p. C.), 30.
- Cornelius Severus Q. Valerius Vegetus (112 p. C.), 30.
- L. Sterti(?)nius Quartus T. Julius Maximus (112 p. C.), 30.
- L. Cartil(?)ius Severus T. Settidius Firmus (112 p. C.), 30.
- L. Publius Celsus II Clodius Crispinus (113 p. C.), 30.
- Ser. Cornelius Dolabella (k. martis 113 p. C.), 30.
-s Noricus L. Fadus Rufinus (k. mai. 113 p. C.), 30.
- Q. Lollius Urbicus T. Sempronius Rufus (k. sept. 113 p. C.), 30.
- Paetino et Aproniano cos. (123 p. C.), 98.
- C. Junio Serio A(u)gurio et M. Trebio Sergiano cos. (132 p. C.), 58.
- L. Salvio Juliano C. Bellicio Torquato cos. (148 p. C.), 149.
- Pisone et Juliano cos. (175 p. C.), 138.
- Imp. Commodus IIII cos. (183 p. C.), 95.
- Imp. Commodus Aug. n. IIII p. p. Aufidius Victorino II cos. (183 p. C.), 214.
- Marullo cos. (184 p. C.), 95.
- Imp. Commodus V cos. (186 p. C.), 95.
- Crispino et Aeliano cos. (187 p. C.), 76.
- Gentiano et Basso cos. (211 p. C.), 160.
- Imp. d. n. Severo Alexandro Aug. cos. (222 p. C.), 157.
- Maximo et Paterno cos. (233 p. C.), 90.
- Imp. d. n. Trajano Decio Aug. et Grato cos. (250 p. C.), 113.
- Diocletiano Aug. IIII et Maximiano III cos. (290 p. C.), 78.
- Eumatio et Albino cos. (345 p. C.), 29.
- Vicentio (post consulatus) (402 p. C.), 26.
- Theodosio XII et Valentiniano II (post consulatus) (427 p. C.), 27.
- Theodosio XV et Valentiniano IIII cos. (435 p. C.), 25.
- 2° *Fonctions supérieures.*
- Aedilis, 268.
- Comes, 171.
- Consul, 249, 268.
- Consul designatus, 69, 70.
- Consularis, 159, 206, 227.
- Consularis (Crète), 193, 194, 195, 197.
- Curator alvei et riparum Tiberis et clo(a)carum urbis, 97.
- Curator viae Flaminiae, 249.
- Ducenarius, 165, 185.
- Equester ordo, 30.
- Equo publico, 250.
- Ex consule, 197.
- Ex praefecto Urbis, 193, 195.
- Ex proconsule, 193.
- Leg. Aug., 222.
- Legatus Aug. Divi Hadriani, 268 (?)
- Leg. Aug. pr. pr. (Crète et Cyrénaïque), 198.
- Leg. Aug. pr. pr. prov. Daciae, 249.
- Leg. Aug. pr. pr. (Numidie), 42, 69, 70.
- Leg. Aug. pr. pr. (Syrie), 205, 214.
- Leg. Aug. pr. pr. (Thrace), 91, 92.
- Leg. pr. pr. Cappadociae Galatiae Armeniae minoris Ponti Paphlagoniae Isauriae [Pisidi]ae (?), 268.
- Leg. pr. pr. provinciae Judaeae, 268.
- Leg. pr. pr. provinciae Lyciae, 268 (?)
- Leg. pr. pr. provinc. Macedoniae, 81.
- Leg. pr. pr. provinciae Syriae Phoenices Commagene, 268.
- Legatus provinciae (Dacie), 268.
- Legatus prov. Africae per Numidiam Cirtensium, 155.
- Legatus Numidiae, 33, 60, 105.
- Militiarum quattuor, 208.
- Praefectus praetorii, 197.
- Praetor, 249.
- Praetor (?)kandidatus, 155.
- Proconsul (Afrique), 33, 105.
- Proconsul (Asie), 123, 252, 258, 260, 265, 272.
- Proconsul Bithyniae, 198.
- Proconsul Cretae et Cyrenaicae, 268.
- Proconcul (Crète et Cyrénaïque), 7, 99, 100, 101, 199.
- Procurator Augusti, 12, 13, 15, 16.
- Procurator Augustorum, 107.
- Procurator Asturiae et Callaeciae, 273.
- Procurator... ? Quintiliana, 273.
- Procuratores, 281, 282.
- Quaestor pro praetore provinciae Cretae et Cyrenaicae, 198.
- Quaestor pro praetore populi Romani, 268.
- Quaestor prov. Siciliae, 249.
- Senatus, 30.
- Senatus populusque Romanus, 124.
- Tribunus plebis, 249.

3° *Fonctions inférieures.*

A manu, 219.
 Aug. libertus, 28, 263.
 Aug. verna, 17.
 Liberti, 281, 282.
 Lictor proxumus, 265.

4° *Finances.*

Adjutor tabulari, 17.
 Ἀγωνοθέτης δι' αἰῶνα τῶν σεβαστο-
 νευκηγορίων κοινῶν τῆς Ἀσίας, 270.

Ἀρχάριος Μυσίας τῆς κάτω, 266.
 Contrascriptor stationis (servus Augg.),
 160.
 Curator monetæ (?) auri argenti flandi
 feriundi, 268, cf. 201.
 Immunitas, 120.
 Procurator chartæ Alexandrinae, 273.
 Procurator metallorum Vispascensium,
 273.
 Procurator rationum summarum, 273.
 Tabularius, 28.
 Tabularius provinciae Asiae, 263.

VII

CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Leg. I Adjutrix (*beneficiarius consu-
 laris*), 76.
 Leg. I Italica (*princeps duplicarius*),
 126.
 — (*tribunus laticlavius*), 268 (?)
 Leg. II Adjutrix (*miles*), 31.
 Leg. II Trajana Fortis (*centurio*), 214.
 Leg. III Augusta (*centurio*), 42, 45,
 47.
 Leg. III Augusta Antoniniana (*cen-
 turio*), 46.
 Leg. III Cyrenaica, 230.
 — (*tribunus*), 255.
 — (*veteranus*), 163, 169.
 Leg. III Gallica (*tribunus*), 270.
 — (*tribunus laticlavius*), 268 (?)
 — (*veteranus*), 257.
 Leg. III Italica, 117.
 Leg. IIII Flavia (*προστάτης*), 198.
 Leg. IIII Flavia Felix (*briques*), 242.
 Leg. IIII Macedonica (*centuria*), 259.
 Leg. IIII Scythica (*tribunus*), 270.
 — (*tribunus laticlavius*), 268 (?)
 Leg. IIII Scythica Antoniniana (*miles*),
 226.
 Leg. V Macedonica (*legatus Augusti*),
 249.
 — (*tribunus laticlavius*), 268 (?)
 Leg. VI Ferrata (*vexillatio*), 158.
 Leg. VI Victrix Severiana (*centurio*),
 247.
 Leg. VII Claudia (*tribunus*), 198.

Leg. VII Claudia Pia Fidelis (*tribunus
 laticlavius*), 268 (?)
 Leg. X Fretensis (*legatus*), 204.
 — (*tribunus laticlavius*), 268 (?)
 Leg. X Gemina Pia Fidelis (*frumenta-
 rius, agens curam custodiae armorum*),
 256.
 Leg. XI Claudia (*tribunus*), 270.
 Leg. XI Claudia Pia Fidelis (*tribunus*),
 201.
 Leg. XII Fulminata (*tribunus lati-
 clavius*), 268 (?)
 Leg. XIII (*tribunus laticlavius*), 268 (?)
 Leg. XIII Gemina (*centurio*), 18.
 — (*miles*), 22.
 — (*tribunus laticlavius*), 268 (?)
 — (*veteranus*), 22.
 Leg. XIII Gemina Sevariana (*veteranus
 ex beneficiario consulari*), 248.
 Leg. XXII Primigenia (*centurio has-
 tatus*), 33.
 Leg. XXX Ulpia Victrix Severiana
 Alexandriana (*tribunus*), 157.
 Leg. XXXI (*tribunus militum*), 199.
 Legio, 225.

2° *Ailes.*

Ala Flavia Agrippiana (*duplicarius*),
 212.
 Ala I Barbat (?) (*tribunus*), 270.
 Ala I Bosporanorum, 8.
 Ala VII Phrygum (*praeffectus*), 270.
 Ala I Ulpia singularium (*eques*), 211.
 — (*secutor*), 210.

Ala Thracum (*eques*), 61.

Ala Thracum Herculiana (*eques*), 209.

— (*praefectus*); 209.

3° Cohortes.

Coh. I Flavia Chalcidenorum, 216.

Coh. equitata civium romanorum (*tribunus*), 270.

Coh. I Hispanorum (*praefectus*), 270.

Coh. II Hispanorum (*miles, centurio*), 215.

Coh. I Vardulorum (*vexillatio*), 133.

Coh. Voluntariorum civium (*tribunus*), 270.

4° Garnison de Rome.

Coh. I Praetoria (*miles, scriniarius praefectorum praetorio*), 248.

Coh. IIII Praetoria (*miles singularis et beneficiarius tribuni, optio, beneficiarius pr. pr.*), 87.

Coh. XIIII Praetoria (*centurio*), 128.

Cohortes Praetoriae (*milites*), 149.

Liste de prétoriens, 95.

Coh. XI Urbana (*centurio*), 87.

Cohortes Urbanae (*milites*), 149.

Statores (*centurio*), 87, 88.

Coh. IV vigilum (*centurio*), 87.

Veterani qui in vigilibus militaverunt, 87.

5° Corps divers.

Numerus Hemesenorum (*cornicularius*), 48.

— (*praepositus*), 45, 46, 47.

Numerus Maurorum Severianus (*praefectus*), 250.

Numerus Vocontiorum (*decurio exercitator*), 214.

— (*praepositus*), 214.

6° Grades et emplois.

Adjutor a commentaris, 61.

Archibalistarius, 161.

Ballistarius, 217.

Beneficiarius consularis, 9, 173, 248.

Centurio, 164.

Centurio primipilaris, 268.

Decurio, 36.

Dux (Arabie), 170, 178.

Eques alae, 213.

Evocatus Augusti, 87.

Frumentarius, 248.

Praefecti, 107.

Praefectus, 213, 221.

Praefectus alae, 8, 207.

Praepositi, 107.

Primipilaris, 157.

Princeps praetorii, 57.

Quaestura numerorum, 107.

Tribuni, 107.

Tribunus, 221.

Veterani consistentes Augusta Trajana, 90.

Veteranus, 168, 174, 186, 188.

Veteranus ex armigeris, 190.

7° Particularités.

Bellum Dacicum, 268.

Campus cum tribunali, 214.

Centuria, 259.

Diplôme militaire, 149.

Donis donatus (*torques, armillae, phaleriae, corona aurea*), 87.

Honesta missio, 87.

Ornamenta triumphalia, 268.

Φρούριον, 170, 171, 179.

Πύργος, 173, 182.

Στρατηλάτης Δακικοῦ πολέμου, 268.

Tuiles légionnaires, 242, 243, 244.

Valetudinarium, 120.

VIII

ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Aedilis, 5, 68, 70, 115.

Aedilis quaestoria potestate, 67.

Archonte (à Rhamnonte), 2.

Ἡ βουλὴ (à Doura-Europos), 223.

Ἡ βουλὴ ἢ ἐξ Ἀρείου πάγου καὶ ἡ

βουλὴ τῶν ἐξακοσίων καὶ ὁ δῆμος (à Athènes), 1.

Χανειταί (tribu de Palmyre), 206.

Circenses, 30.

Colonia, 231.

Conditor coloniae Philippiensis, 86.	Κοινόν (de Crète), 193, 195, 196, 197, 198.
Curator, 155.	Magistri, 43.
Curator reipublicae (à <i>Musti</i>), 33.	Municipium, 159.
Curator reipublicae (à Philippes), 81.	Patronus coloniae, 30, 249.
Curator reipublicae municipii, 155.	Patronus municipii, 69.
Décrets des décurions, 66, 69, 93, 96, 116, 143, 154, 155, 233, 241, 246, 247, 248, 250.	Φυλάρχων, 255.
Decurio, 77, 177.	Praefectus jure dicundo pro duoviris, 70.
Decurio coloniae, 21, 71, 250.	Princeps civitatis, 57.
Duumvir, 5, 30, 67, 68, 70, 77.	Proquaestore coloniae, 269.
Duumvir coloniae, 19.	Πρύτανις (à Pergame), 260.
Duumvir quinquennalis, 70.	Quaestor, 67.
Duumviri censoria potestate quinquennales (à Ostie), 30.	Servus arcarius, 113.
Ἐφηβάρχης, 124.	Στρατηγοί (à Pergame), 272.
Fastes (à Ostie), 30.	Στρατηγός (à Palmyre), 206.
Ἡ γερουσία (à Sardes), 252.	Στρατηγῶν ἐπὶ τοὺς ὀπλείτας, 2.
Γραμματεὺς δήμου (à Pergame), 260.	Tribus de Palmyre, 206.
Γυμνασίάρχος (à Pergame), 260.	Veteranorum cur(ia) Miciensium (<i>magistri</i>), 11.

IX

COLLÈGES

Collegium fabrum, 110.	Simplicii, 57.
Praefectus collegi fabrum, 247.	Veterani (à Valence), 5.
Rex sacrorum, 57.	

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Ambassade parthe auprès des empereurs, 107.	Cippe du Tibre, 97.
Amende sépulcrale, 258.	Columnae, 58.
Ἀρτοκόπος, 125.	Concubina, 74.
Augustium, 90.	Délimitation du territoire sacré d'Artémis (près d'Ephèse), 123.
Balneum, 49, 229.	Diamisus, 137.
Biprosopum, 137.	Διαταγή Καίσαρος, 123.
Bornes milliaires, 251, 205.	Dies Solis, 79.
Bornes terminales, 144, 145, 172, 200.	Ἐπίγραμμα περὶ τῆς ἀσουλίας (Asklépieion de Pergame), 260.
Cachet d'oculiste, 137.	Epula, 81.
Χαλκεύς, 125.	Epulum, 233.
Χαλκοτύπος, 125.	

- Euodes, 137.
 Forum transitorium (à Henchir-Mest), 105.
 Frater patruelis, 33.
 Funus censorium, 30.
 Gladiatorum paria, 30.
 Glutinaris, 146.
 Graffite, 230.
 Hortus, 46.
 Incendium, 82.
 Inscriptions en vers, 24, 74, 153.
 Inscription sur brique, 98.
 Inscription sur un casque, 259.
 Inscription sur colonne, 241.
 Inscription sur mosaïque, 230.
 Inscriptions sur plaques de bronze, 128, 218.
 Inscriptions sur plaques de terre cuite, 117.
 Inscription sur la plinthe d'un buste, 254.
 Inscription sur poterie, 232.
 Inscriptions sur tuiles, 242, 243, 244.
 Inscriptions sur tuyaux de plomb, 147, 148.
 Inscriptions sur vases de terre cuite, 127, 240.
 Λάναρις, 125.
 Laquearia aurata, 233.
 Laudatio publica, 5.
 Legatus Parthorum, 107.
 Λευγίαρις, 125.
 Lettre d'un gouverneur de province, 107.
 Liberta publica, 113.
 Libertus, 151.
 Ludi Augustales, 152.
 Ludi scaenici, 233.
 Μακέλλαρις, 125.
 Marques sur bois, 120.
 Medicus, 44, 51.
 Missilia, 30.
 Μνήμα ἐκ τοῦ φίσκου, 268.
 Mois Περίτιος, 258.
 Mois Ὑπερβερεταῖος, 208.
 Moules à gâteaux, 119.
 Munus gladiatorum, 30.
 Odeum, 7.
 Ὀικοδόμος, 180, 182.
 Οἰνοπώλης, 125.
 Παντοπώλης, 125.
 Patronus, 146.
 Pedisecus, 153.
 Penicillum, 137.
 Philosophus, 269, 276.
 Populares, 57.
 Porticus et saepta, 152.
 Praedia Cominiorum, 49.
 Προπομπή κατὰ πᾶσαν πόλιν (Per-game), 268.
 Provinciales (servi), 103.
 Sepulcrum, 215.
 Servus, 73.
 Σοφιστής, 196, 269 *bis*.
 Sportula (munus), 30.
 Statuae, 67, 206.
 Statue équestre, 206.
 Structor, 58.
 Συνήγορος, 173.
 Tablettes magiques (*tabellae defixionum*), 234, 235.
 Testamentum, 74, 108, 109, 110, 233.
 Τορευτής, 255.
 Traité d'alliance entre Rome et Callatis, 106.
 Tumulus, 220.
 Vassa (= vasa), 240.
 Xenia, 107.

TABLES

DU TOME II DE LA SIXIÈME SÉRIE

	PAGES
Comité de rédaction de la <i>Revue archéologique</i>	1
Cratère inédit de Ceglie, par P. WUILLEUMIER.....	3
Notes sur un voyage en Carie, par A. LAUMONIER.....	31
L'Hercule de Feurs, par Salomon REINACH.....	56
Un fondeur de fer en Champagne, par Am. THIÉROT.....	67
Les Ligures, par A. BERTHELOT.....	72
<i>Variété : Inscriptions grecques inédites au Musée du Louvre, par Louis ROBERT.</i>	121
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance : Ernest Hébrard. — Général Arthur Boucher. — Les fouilles de Kakzu. — Enrichissement des musées d'Amérique en antiquités orientales. — Historicité d'Homère. — La balance du destin. — Le palais de Vouni à Chypre. — Aphrodite, aux pentes de l'Acropole. — A l'Agora d'Athènes. — Une histoire de la Pnyx. — Un nouveau drame d'Eschyle. — Le village gaulois de Lacroix-Saint-Ouen. — Une nouvelle collection d'antiquités archéologiques et préhistoriques girondines. — Les tombes royales de Ballana (Nubie). — La surveillance des fouilles préhistoriques. — Don du site de Marzabotto à l'Etat italien. — Ventes et achats d'antiquités</i>	149
<i>Bibliographie : A. BINET. — Johan GUNNAR ANDERSSON. — C. Leonhard WOOLLEY. — Jean-Marie CARRÉ. — Joseph LAURENT. — K. E. SAHLSTRÖM. — John NIHLÉN. — E. T. DE WALD. — Bibliothèque d'art catalan, t. III. — Diego ANGULO-ISIGUEZ. — Phyllis ACKERMAN. — Henry COUSENS.....</i>	172
<i>Illustrations : Cratère de Ceglie (fig. 1 à 4, p. 4, 6, 7, 12). — Monuments archéologiques de Carie (fig. 1 à 10, p. 34-35 ; fig. 11 à 15, p. 42 ; fig. 16, p. 43 ; fig. 17 à 20, p. 47). — Hercule de Feurs (fig. 1-2, p. 61 ; fig. 3, p. 69). — Tête d'Hercule de la Collection Lansdowne (fig. 4, p. 65). — Atelier de fondeur, Poix (fig. 1, p. 68). — Monnaies d'Avignon, XII^e s. (fig. 2, p. 69). — Un ancien atelier de fondeur (fig. 3, p. 70). — Inscriptions grecques du Louvre (fig. 1 à 5, p. 122). — Habitation gallo-romaine de Villambis. Vue d'avion (fig. 1, p. 162). — Plan de l'habitation gallo-romaine de Villambis (fig. 2, p. 163).</i>	
Premières fouilles au Camp du Lizo, par Z. LE ROUZIC.....	189
Scoperte a Butrinto (Albania) 1932-1933, par Luigi M. UGOLINI.....	220
L'arc turquois et les archers parthes à la bataille de Carrhes, par P. MEDINGER.	227
Les premières voûtes nervées françaises et les origines de la croisée d'ogives, par E. LAMBERT	235
Les Ligures, par A. BERTHELOT (suite et fin)	245
Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (23 juin-10 novembre 1933).....	304
<i>Variété : Un livre nouveau sur Praxitèle, par E. POTTIER.....</i>	319
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance : A. Kingsley Porter. — H. Muller. — Fr. Martroye. — La salle de préhistoire exotique au Musée d'Ethnographie. — La déesse assise du Musée de Berlin. — Kouroi douteux et mathématiques incertaines. — Le mausolée de Bélevi. — La frise intérieure du temple d'Apolon à Phigalie. — La collection Michel Vlastos. — Thésée et Rude. — La base de Sorrente. — La grande inscription bachique du Metropolitan Museum de New-York. — Numen Neronis ou Antinoüs ? — Une nouvelle image</i>	

	PAGES
d'Epona. — Découverte à Arles d'une mosaïque romaine. — Mosaïque de Boscéaz (Suisse). — Émailleurs d'Occident. — Les fouilles de San Cugat del Valles (Espagne) — Les Primitifs valenciens. — Le Musée de Valladolid,...	326
<i>Bibliographie</i> : Rémy COTTEVILLE-GIRAUDET. — Pierre MONTET. — Blessie E. RICHARDSON. — J. D. S. PENDLEBURY. — J. CHAMONARD. — <i>Notiziario di scavi, Scoperte e studi relativi all' Impero romano.</i> — BAUR, ROSTOVZEFF, BELLINGER. — Fernand BENOIT. — Pierre-Fr. FOURNIER. — F. BUTAVAND. — Fr. POULSEN. — P. PERDRIZET. — Emile ERNAULT. — Richard HAMANN. — Andrés CALZADA. — Bernard RACKHAM. — Fred. H. ANDREWS.....	345
<i>Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, 1933.....</i>	373
<i>Illustrations</i> : Camp du Lizo (fig. 1 à 19, p. 190-218). — Butrinto : teatro (fig. 1, p. 220); statue trovate nel teatro (fig. 2, p. 221); testa della « dea di Butrinto » (fig. 3, p. 222); testa della « Grande Ercolanese » (fig. 4, p. 224); testa di Augusto (fig. 5, p. 224); testa di Agrippa (fig. 6, p. 225); porta del Leone (fig. 7, p. 225). — Arc turquois (fig. 1, p. 228; fig. 2, p. 231). — Voûte nervée de Cormery (fig. 1, p. 241). — Carte du territoire ligure (Carte annexée aux pages 276 et 277). — Fouilles de San Cugat del Valles (pl. I et II, p. 344-345).	

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BERTHELOT (A.). — Les Ligures	72
LAMBERT (E.). — Les premières voûtes nervées françaises et les origines de la croisée d'ogives	245
LAUMONIER (A.). — Notes sur un voyage en Carie.....	235
LE ROUZIC (Z.). — Premières fouilles au Camp du Lizo.....	31
MEDINGER (P.). — L'arc turquois et les archers parthes à la bataille de Carrhes.	189
REINACH (S.). — L'Hercule de Feurs.....	227
THIÉROT (A.). — Un fondeur de fer en Champagne.....	56
UGOLINI (Luigi M.). — Scoperte a Butrinto (Albania) 1932-1933.....	67
WUILLEUMIER (P.). — Cratère inédit de Ceglie.....	220
	3

Le gérant : E. SCHNEIDER.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER et R. LANTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire
des Musées nationaux.

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. —
FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — E. ESPÉRANDIEU. — G. GLOTZ. —
P. JAMOT. — A. MERLIN. — E. MICHON. — P. MONCEAUX. —
CH. PICARD. — S. DE RICCI. — L. ROBERT. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME II

JUILLET-OCTOBRE 1933

PARIS (6^e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

—
1933

Tous droits réservés

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	PAGES
Comité de rédaction de la <i>Revue archéologique</i>	1
Cratère inédit de Ceglie, par P. WUILLEUMIER	3
Notes sur un voyage en Carie, par A. LAUMONIER.....	31
L'Hercule de Feurs, par Salomon REINACH	56
Un fondeur de fer en Champagne, par Am. THIÉROT.....	67
Les Ligures, par A. BERTHELOT	72
Variété : Inscriptions grecques inédites au Musée du Louvre, par Louis ROBERT.	121
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Ernest Hébrard. — Général Arthur Boucher. — Les fouilles de Kakzu. — Enrichissement des musées d'Amérique en antiquités orientales. — Historicité d'Homère. — La balance du destin. — Le palais de Vouni à Chypre. — Aphrodite, aux pentes de l'Acropole. — A l'Agora d'Athènes. — Une histoire de la Pnyx. — Un nouveau drame d'Eschyle. — Le village gaulois de Lacroix-Saint-Ouen. — Une nouvelle collection d'antiquités archéologiques et préhistoriques girondines. — Les tombes royales de Ballana (Nubie). — La surveillance des fouilles préhistoriques. — Don du site de Marzabotto à l'Etat italien. — Ventes et achats d'antiquités	148
<i>Bibliographie</i> : A. BINET. — Johan GUNNAR ANDERSSON. — C. Leonhard WOOLLEY. — Jean-Marie CARRÉ. — Joseph LAURENT. — K. E. SAHLSTREM. — John NIHLÉN. — E. T. DE WALD. — <i>Bibliothèque d'art catalan</i> , t. III. — Diego ANGULO-ÍÑIGUEZ. — Phyllis ACKERMAN. — Henry COUSENS.....	172
<i>Illustrations</i> : Cratère de Ceglie (fig. 1 à 7, p. 4, 6, 7, 12, 19, 20, 21). — Monuments archéologiques de Carie (fig. 1 à 10, p. 34-35 ; fig. 11 à 15, p. 42 ; fig. 16, p. 43 ; fig. 17 à 20, p. 47). — Hercule de Feurs (fig. 1-2, p. 61 ; fig. 3, p. 63). — Tête d'Hercule de la Collection Lansdowne (fig. 4, p. 65). — Atelier de fondeur, Poix (fig. 1, p. 68). — Monnaies d'Avignon, XII ^e s. (fig. 2, p. 63). — Un ancien atelier de fondeur (fig. 3, p. 70). — Inscriptions grecques du Louvre (fig. 1 à 5, p. 122). — Habitation gallo-romaine de Villambis. Vue d'avion (fig. 1, p. 162). — Plan de l'habitation gallo-romaine de Villambis (fig. 2, p. 163).	

Conditions de l'abonnement pour l'année 1933

Pour Paris. Un an....	100 »	Pour les départements. Un an.	100 »
Un numéro.....	30 »	Pour l'étranger. Un an.....	125 »

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER et R. LANTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire
des Musées nationaux.

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. —
FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — E. ESPÉRANDIEU. — G. GLOTZ. —
P. JAMOT. — A. MERLIN. — E. MICHON. — P. MONCEAUX. —
CH. PICARD. — S. DE RICCI. — L. ROBERT. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME II

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1933

PARIS (6^e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

—
1933

Tous droits réservés

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte, PARIS (6^e)

Téléphone : Danton 05-07

R. C. Seine 226.007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

FRÉDÉRIC HERMET

Chanoine honoraire de Rodez
Curé de l'Hospitalet-du-Larzac

LA GRAUFESSENQUE

(Condalomago)

I. VASES SIGILLÉS. — II. GRAFFITES

*Ouvrage honoré d'une subvention
de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*

I. LES VASES SIGILLÉS. — PRÉFACE de M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut. INTRODUCTION. Classification des Vases. Éléments décoratifs. Théorie générale du décor. Application de la théorie générale aux différentes formes de vases décorés : décor des frises carénées, décor des panses carénées, chasses ; décor des vases cylindriques ; décor des vases hémisphériques ; décor des formes rares. Style particulier de quelques potiers. Vases jaunes marbrés de rouge. Vases à engobe jaune. Chronologie des ateliers de la Graufesenque. Estampilles des Potiers. Technique. Exportation. Questions diverses. APPENDICE : La fabrique du Rozier.

II. LES GRAFFITES. — Nombre de chaque espèce de vases. Fabricants de chaque espèce de vases. — TABLES ANALYTIQUES.

Deux volumes 25 × 33 cm., 1934, ensemble 400 fr.

Texte : xxix-380 pages. Planches : 23 pages, 126 + 20 planches hors-texte.

DATE DUE

PIC OCT 11 87

RET'D PER OCT 16 1987

ICALS MUST BE RETURNED
RIODICALS DESK ONLY